



Affaires de familles et affaires de la cité : la transmission d'une pensée politique dans les livres de famille florentins (XIV^e-XV^e siècles)

Elise Leclerc

► To cite this version:

Elise Leclerc. Affaires de familles et affaires de la cité : la transmission d'une pensée politique dans les livres de famille florentins (XIV^e-XV^e siècles). Littératures. Ecole normale supérieure de lyon - ENS LYON, 2013. Français. NNT : 2013ENSL0857 . tel-01401923

HAL Id: tel-01401923

<https://theses.hal.science/tel-01401923>

Submitted on 17 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

en vue de l'obtention du grade de

Docteur de l'Université de Lyon, délivré par l'École Normale Supérieure de Lyon

Discipline : Études Italiennes

Laboratoire : Triangle UMR 5206

École Doctorale 487 : Philosophie : histoire, représentation, création

présentée et soutenue publiquement le 23 novembre 2013

par Madame Elise LECLERC épouse MOISSON-LECLERC

Affaires de familles et affaires de la cité.

La transmission d'une pensée politique dans les livres de famille florentins

(XIV^e-XV^e siècles)

Directeur de thèse : M. Jean-Claude ZANCARINI

Après l'avis de M. Philippe GUÉRIN

M. Serge STOLF

Devant la commission d'examen formée de :

M. Philippe GUÉRIN, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, Rapporteur

Mme Christiane KLAPISCH-ZUBER, École des Hautes Études en Sciences Sociales,
Examinatrice

Mme Paola MORENO, Université de Liège, Examinatrice

M. Serge STOLF, Université Grenoble 3 Stendhal, Rapporteur

M. Jean-Claude ZANCARINI, École Normale Supérieure de Lyon, Directeur.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON

LABORATOIRE TRIANGLE (UMR 5206)

ÉCOLE DOCTORALE « PHILOSOPHIE : HISTOIRE, REPRÉSENTATION, CRÉATION » (ED 487)

Affaires de familles et affaires de la cité.

La transmission d'une pensée politique
dans les livres de famille florentins (XIV^e-XV^e siècles)

Élise Leclerc

Thèse

pour l'obtention du Doctorat en Études italiennes

Présentée et soutenue publiquement

le 23 novembre 2013

vol. 1



Devant un jury composé de Mesdames et Messieurs les Professeur-e-s :

Philippe GUERIN, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Christiane KLAPISCH-ZUBER, École des Hautes Études en Sciences Sociales

Paola MORENO, Université de Liège

Serge STOLF, Université Stendhal – Grenoble 3

Jean-Claude ZANCARINI, École Normale Supérieure de Lyon (*Directeur de la thèse*)

Abstract

*Family and City affairs :
Political Thought in Florentine Family Books (14th-15th centuries).*

Based on a corpus which consists of 150 family books written between 1260 and 1480, this study intends to define the representations that Florence citizens had of their republic, of its running and of their role within it.

The first part aims at identifying which room is given to historical and political passages in these books, and the functions of these excerpts in the overall writing strategy. The point is to study how the building of family identity was connected to the life of the city.

The second part contains a stylistic and semantic analysis of the narrative parts that are dedicated to the major events of the 14th and 15th centuries. It offers a series of snapshots that define several specific configurations of the city's political body and of how families refer to it. This textual analysis also provides us an image of the Florentine intellectual framework and a list of the key-concepts that characterized the political thought of the authors – which goes far beyond a mere interest in chronicles.

The third part focuses on the use of those keywords in a diachronic perspective, in order to identify the evolutions, the involutions and the breaking points of this thought over the generations, and questions the link between citizens' active political participation and their private writing on city affairs.

The appendix presents transcriptions of the excerpts on the life of the city contained in the unpublished family books of the Florentine families, as well as biographical notes on their often unknown authors.

KEYWORDS :

Florence – 14th century – 15th century – Family books – Citizens – Political Thought – Political History – Guelfs and Ghibelines – *Grandi* and *Popolo* – Italian communes – *Stato* – Medici Family.

Résumé de la thèse

À partir d'un corpus composé de 150 *livres de famille* rédigés entre 1260 et 1480, cette thèse cherche à mieux cerner les représentations qu'avaient les citoyens florentins de leur république, de son fonctionnement et de leur rôle en son sein.

La première partie s'attache à identifier la place des passages à caractère historique ou politique dans ces livres et leur fonction dans la stratégie qui commande l'écriture. Il s'agit notamment d'étudier la façon dont l'identité familiale est construite en lien avec la vie de la cité. La deuxième partie est dédiée à l'analyse stylistique et sémantique des récits consacrés aux événements majeurs advenus au cours des XIV^e et XV^e siècles et forme une série d'instantanés qui définissent autant de configurations ponctuelles du rapport des familles à leur cité. Cette série discontinue permet de faire émerger de l'intérieur des textes les concepts et les nœuds problématiques qui caractérisent le regard des auteurs sur leur cité, pensée politique qui dépasse le simple goût pour la chronique. La troisième partie interroge diachroniquement les usages de ces termes, afin de déceler les évolutions, involutions et parfois les points de rupture qui marquèrent la pensée des hommes qui les employèrent au fil des générations.

Les annexes comprennent les transcriptions des passages consacrés à vie de la cité que contiennent les livres de famille inédits conservés aux archives de Florence, ainsi que des notices présentant leurs auteurs, souvent méconnus.

MOTS-CLEFS :

Florence – XIV^e siècle – XV^e siècle – livres de famille – citoyens – pensée politique – histoire politique – Guelfes et Gibelins – *Grandi* et *Popolo* – communes – *Stato* – Médicis.

*À tous ceux qui m'ont
accompagnée dans ce voyage*

Remerciements

“O tu ch’onori scienzia e arte, □
questi chi son c’ hanno cotanta
onranza, □
che dal modo de li altri li diparte?”¹

Avant de commencer ce parcours, j’avais entendu parler de la “solitude” du doctorant – et plus généralement du chercheur. À l’issue de ces quatre années de recherche, je m’estime donc particulièrement chanceuse car cette notion est restée totalement abstraite, grâce à toutes les personnes qui m’ont accompagnée, soutenue, et ont empli ces années de moments de rencontre et d’échange.

Toute ma gratitude va d’abord à Monsieur le Professeur Jean-Claude Zancarini, grâce auquel j’ai découvert le laboratoire politique florentin ainsi que la question des *Arts de gouverner* et qui a ensuite accepté de diriger mes recherches en me guidant sur la voie de la philologie politique tout en me laissant libre d’explorer le temps de l’avant Machiavel et Guichardin. Je ne saurais assez le remercier pour sa confiance, sa bienveillance, sa disponibilité sans faille, ses lectures consciencieuses et ses judicieux conseils.

Je suis également particulièrement redevable à Madame la Professeure Christiane Klapisch-Zuber, car non seulement ses travaux furent des guides précieux quand je me suis aventurée dans la forêt des livres de famille florentins, mais ils constituent un modèle de qualité et de rigueur scientifiques. Je suis donc extrêmement honorée qu’elle ait accepté de siéger au jury de cette thèse, aux côtés de Madame et Messieurs les Professeur-e-s Paola Moreno, Philippe Guérin et Serge Stolf, que je remercie également vivement.

Ma gratitude va aussi à mes collègues de l’ENS de Lyon pour leurs conseils et leurs encouragements, ainsi qu’aux chercheurs rencontrés au fil des ans à l’occasion de colloques et de séminaires. Je tiens à ce propos à remercier Jean-Louis Fournel et Françoise Crémoux de l’Université Paris 8 ainsi que Corinne Lucas-Fiorato et les membres du CIRRI de l’Université Paris 3, pour m’avoir permis d’exposer une partie mes travaux dans le cadre des séminaires qu’ils animent : les remarques fines et constructives des chercheurs alors présents m’ont permis de faire mûrir ma réflexion, et je les en remercie.

Ma reconnaissance émue va aux membres de la *lieta brigata* de la Bibliothèque Diderot, pour leur conversation enrichissante, pour leurs lectures

¹ Dante ALIGHIERI, *Commedia*, If., IV, 73-75.

patientes et attentives, mais aussi car elles savent comment ponctuer de moments de joie les journées d'étude et faire résonner les *orti* de l'ENS d'éclats de rire autant que de remarques pertinentes : merci à Claire Latxague, Charlotte Moge, Alison Carton-Vincent, Corinne Manchio, Fiona Lejosne, Marion Morellato, Magali Bonnemaison. Je remercie également Laurent Baggioni, Noémie Castagné, Cédric Quertier, Olivia Catanorchi, Hélène Soldini et Isabelle Chabot : interlocuteurs plus ponctuels, à Lyon ou à Florence, ils n'en furent pas moins précieux.

Ma reconnaissance va également aux employés des bibliothèques lyonnaises comme florentines, qui m'ont aidée à réunir la documentation nécessaire à mon travail. Je remercie en particulier le personnel – et les habitué-e-s – de la *Sala studio* des Archives d'État de Florence, qui m'ont initiée au monde des archives et des manuscrits, de même que les archivistes et les conservateurs de la *Nazionale*, de l'Hôpital des Innocents, de la *Laurenziana*, de la *Riccardiana*, sans qui cette recherche n'aurait pu être menée à bien.

Je tiens également à remercier les ingénieurs de recherche des laboratoires Triangle et ICAR de l'ENS de Lyon, pour le temps qu'ils ont consacré à me former aux Humanités numériques et en particulier aux techniques textométriques. Je leur suis également redevable pour l'aide technique qu'ils m'ont apportée. Je les prie aussi de m'excuser par avance car les analyses textométriques présentes dans cette thèse ne sont pas à la mesure des potentialités offertes par les logiciels qu'ils développent.

Mes pensées affectueuses vont à mes amies Marie-Laure, Emanuelle, Jennifer, Émilie, Gaëlle et Fanélie, avec qui je partage tant depuis les bancs de la fac d'italien, et qui m'ont encouragée et soutenue dans cette entreprise.

Je remercie enfin du fond du cœur les membres de ma famille, à commencer par Renaud, car ils m'ont soutenue tout au long de ces années d'études, m'encourageant à suivre ma voie, dût-elle me conduire jusqu'aux archives de Florence et sur le sentier escarpé de la recherche universitaire.

Avertissements liminaires

Dans ce travail, nous avons cherché à faire entendre la voix des citoyens florentins à partir des livres qu'ils tinrent pour eux-mêmes et pour leur famille. Nombre de ces auteurs sont méconnus, voire inconnus et leurs livres n'ont bien souvent jamais fait l'objet d'une édition, critique ou non.

Les notices bio-bibliographiques présentées en Annexes II sont conçues pour fournir au lecteur une série d'éléments prosopographiques qui lui permettront de « situer » l'auteur dans le panorama florentin, à défaut de pouvoir en suivre le parcours pas à pas. Les transcriptions des passages ayant trait à la vie de la cité que ces livres renferment, proposées en Annexes III en suivant les critères aujourd'hui communément utilisés dans les éditions de livres de famille, ont vocation à permettre au lecteur d'accéder à des textes méconnus, avec l'espoir qu'ils bénéficieront un jour d'une édition en bonne et due forme.

Les traductions proposées en notes entendent elles aussi rendre plus accessibles ces textes à la syntaxe noueuse et à la graphie souvent fluctuante. Elles ont donc été pensées comme une aide à la compréhension : le principe directeur qui a été retenu est ainsi celui de l'élucidation du sens, au détriment d'une politique de traduction qui voudrait rendre l'effet de cette langue particulière et parfois au détriment même de la cohérence des choix de traduction d'un passage et d'un auteur à l'autre. Quand, du fait des vicissitudes de la transmission manuscrite ou des choix linguistiques de l'auteur, ce sens-même demeure incertain, nous avons tenté d'en rendre compte en notes, reproduisant parfois les anacoluthes et omissions qui se trouvent dans les textes.

Les représentations graphiques qui émaillent les pages de cette étude ressortent elles aussi de cette logique : celles-ci ne répondent en effet pas aux lois rigoureuses de l'analyse statistique *stricto sensu*. Dans certains cas, l'utilisation même d'une telle approche eût été compromise du fait de la taille de certains échantillons. Ces éléments visuels sont davantage conçus comme un soutien à l'analyse qualitative des textes : l'approche statistique est parfois appelée à offrir une première vue d'ensemble du corpus, qui permet d'identifier *a priori* des tendances que l'analyse des textes permet ensuite de confirmer ou de nuancer. Dans d'autres cas, ces éléments servent à illustrer et synthétiser le propos grâce à l'immédiateté de l'image. Dans tous les cas, le lecteur curieux d'accéder au matériau brut à partir duquel les différents graphiques ont été générés pourra se référer aux Annexes I.

INTRODUCTION

*Se tu riguardi Luni e Orbisaglia □
come sono ite, e come se ne vanno □
di retro ad esse Chiusi e Sinigaglia,
udir come le schiatte si disfanno □
non ti parrà nova cosa né forte, □
poscia che le cittadi termine hanno.
Le vostre cose tutte hanno lor morte, □
sì come voi; ma celasi in alcuna □
che dura molto, e le vite son corte.
E come 'l volger del ciel de la luna □
cuopre e discuopre i liti senza posa, □
così fa di Fiorenza la Fortuna:
per che non dee parer mirabil cosa □
ciò ch'io dirò de li alti Fiorentini □
onde è la fama nel tempo nascosa¹.*

Avec la fulgurance qui le caractérise, Dante embrasse dans ces vers l'ensemble du monde sublunaire, uni par son destin commun : vivre puis mourir. Les hommes, les familles comme les cités partagent ce destin, mais c'est le cas de Florence qui est au centre de l'attention du poète. Au cœur de ce destin se situe la temporalité, devenue, après le péché originel, caractéristique du monde sublunaire ; mais si ce temps est un, sa perception est multiple, et avec la longue durée c'est aussi le sens de l'histoire qui échappe à l'humanité. Voilà soulevés en quelques vers sublimes les questions qui sous-tendent l'ensemble de cette thèse : comment s'articulent dans le temps la vie des hommes, des familles et des cités, à Florence en particulier ? Quel regard portaient ces individus et ces familles sur leur cité et comment envisageaient-ils le passage du temps, pour eux comme pour leur cité ?

Dante évoque le cycle biologique des individus ; en tant qu'auteurs et destinataires des livres de famille, ils sont à l'origine de ce travail. Mais le poète souligne également l'existence d'un cycle de vie des cités, auquel Florence ne saurait se soustraire. Or cela va, dans une certaine mesure, à l'encontre de l'image de cité éternelle construite au fil des siècles par les faits et par les hommes, qui créèrent un mythe dont la composante politique est fondamentale : le mythe de la république de Florence. D'un point de vue factuel, il est vrai que tandis qu'au cours des XIII^e et XIV^e

¹ Dante ALIGHIERI, *Commedia*, Pd., XVI, 73-87 : « Si tu regardes comme s'en sont allées Luni et Orbisaglia, et comme s'en vont derrière elles Chiusi e Sinigaglia, entendre comment se défont les lignées ne te semblera pas chose nouvelle ou étrange, puisque les cités mêmes ont un terme. Toutes vos choses sont mortelles, comme vous, mais cela est dissimulé en quelques-unes qui durent longtemps, tandis que vos vies sont courtes. Et de même que le cours du ciel de la lune couvre et découvre sans cesse les rivages, ainsi fait la Fortune avec Florence : aussi ce que je dirai des grands Florentins dont la renommée est cachée dans le temps ne doit point paraître chose étonnante ».

siècles nombre de communes du Nord et du Centre de l'Italie devenaient des seigneuries, Florence demeura une république, bon an, mal an, jusqu'en 1530, date de sa chute définitive². Ce mode de gouvernement constitua d'ailleurs un élément fondamental – plutôt idéalisé – de la représentation de la cité élaborée, de l'intérieur, par les Florentins, notamment par le biais des chroniques puis de l'historiographie officielle³. Cette image, renforcée au fil des ans et des pages, a permis à la cité du lys de la période communale puis de la Renaissance de traverser les siècles en tant qu'objet d'étude historique mais aussi en tant qu'interlocuteur toujours actuel, et actualisé, des débats sur le républicanisme⁴.

Estimant que la parfaite objectivité du chercheur, qui entretiendrait avec son objet un rapport parfaitement détaché, est un autre mythe, mais étant en revanche convaincue des vertus de l'honnêteté intellectuelle, il me faut préciser que c'est de cette image que provient l'impulsion de départ de ce travail. Plus précisément, de l'analogie tentante entre les vicissitudes de la république florentine des XIV^e et XV^e siècles et la crise de la citoyenneté qui semble toucher aujourd'hui la société française et se traduit notamment par un rapport dégradé des citoyens à la chose publique et au politique⁵. Dans la mesure où la cité du lys est devenue officiellement une principauté au XVI^e siècle, Florence la républicaine, apparemment si pérenne, est alors effectivement morte. C'est donc à partir du sentiment que les républiques peuvent vivre mais aussi mourir que mon regard s'est initialement porté sur le laboratoire

² Les Della Scala sont au pouvoir à Vérone depuis 1259, les Este à Ferrare depuis 1264, les Visconti à Milan à partir de 1311, les Gonzague à Mantoue depuis 1329, pour ne citer que quelques exemples qui soulignent les changements majeurs intervenus sur l'équilibre politique du nord et du centre de la péninsule. À Florence le système républicain a perduré jusqu'en 1512, même si durant la période 1434-1494 il s'agissait essentiellement d'une façade pour la « crypto-seigneurie » médicéenne (comme la définit RUBINSTEIN, 1966) ; les Médicis reviennent au pouvoir de 1512 à 1527, avant d'être à nouveau chassés par les républicains florentins. Ces derniers seront définitivement défaits en 1530, et les Médicis devinrent peu après officiellement Ducs puis Grands-Ducs de Toscane. Nous revenons sur les articulations majeures de l'histoire politique de Florence plus loin dans cette introduction. Le lien entre pérennité de la République et implication du *popolo* apparaît régulièrement dans les travaux critiques sur Florence, comme par exemple dans la conclusion de ZORZI, 2004 : « that they [= tuscan republics] survived so long is testimony to the deep-rooted political tradition of participatory government and civic liberty nourished and protected by the *popolo*. » (p. 164).

³ Voir CABRINI, 2001 pour une présentation de plusieurs des textes historiographiques florentins qui le construisirent, mais aussi KLEIN, 1980, BRUNI, 1990, MAIRE VIGUEUR, 1997 et WEINSTEIN, 1968 et 1970 pour la fin du XV^e siècle.

⁴ Voir à ce sujet MOLHO, 1998. Nous employons davantage le terme de « cité », plutôt que celui de « république », pour tenter d'une part d'éviter les projections tentantes entre l'*hic et nunc* et la Florence des XIV^e et XV^e siècles que nous prenons en examen, et d'autre part pour respecter le flou qui existait alors entre les sphères publiques et privées, que l'acception contemporaine de « république », avec ses institutions, ses fonctionnaires et ses frontières bien nettes, tend à occulter. MORDENTI souligne également cette perméabilité (2001, p. 108).

⁵ De tels constats et analogies sont faits en Italie aussi, comme le souligne M. GENTILE à propos de la résurgence dans les débats politiques contemporains des catégories anciennes de « guelfes » ou de « gibelins » : « perché i guelfi e i ghibellini evocano e addirittura simboleggiano i motivi della crisi delle libertà comunali, ossia dell'età dell'oro della Penisola, e restano per eccellenza la manifestazione di quella disunità d'intenti che prima e dopo l'unificazione nazionale impedisce all'Italia di essere un paese 'normale' » (2005, p. viii).

italien, afin d'y chercher des éléments pouvant aider à la compréhension et à la mise en perspective d'un tel phénomène.

Comment ces Florentins, dont l'histoire a transmis l'image d'un peuple si attaché à sa république et à sa *florentina libertas* qu'il en fit un cri de ralliement au fil des siècles⁶, comment ces Florentins ont-ils pu se dessaisir, ou se laisser dessaisir, de l'exercice du pouvoir, supposé aller de pair avec la notion de citoyenneté de plein droit ? Bien sûr, il ne s'agissait pas d'une démocratie au sens moderne du terme, car s'il était très recherché, ce statut de citoyen de plein droit ne fut jamais partagé par l'ensemble des habitants de Florence, constituant un enjeu des relations entre groupes sociaux de la cité⁷. Mais comment est-on passé de la souveraineté du *Popolo* – terme polysémique dont les frontières sont fluctuantes mais qui recouvre dans l'ensemble cette catégorie de citoyens et de potentiels participants au jeu politique⁸ – à celle d'une seule famille, les Médicis ?

Entre ces deux situations extrêmes – brossées ici à gros traits – s'échelonnèrent plusieurs générations de citoyens. La société florentine et l'organisation de la cité connurent plusieurs mutations, que les historiens se sont attachés et s'attachent à décrire le plus finement possible. L'éventail varié des points de vue adoptés (politique, économique, social, culturel, etc.), des sources interrogées et des méthodes appliquées a donné naissance à une forêt bibliographique extrêmement dense, dont l'on ne saurait rendre compte de façon exhaustive ni même pleinement satisfaisante.

⁶ Cette *libertas* est entendue non seulement comme indépendance vis-à-vis des autres puissances politiques, mais aussi comme forme de gouvernement. Pour la définition et les enjeux de la *libertas* florentine, voir *La liberté florentine*, in FOURNEL et ZANCARINI, 2009, p. 43-64. Cette *libertas* devint notamment un cri de ralliement lors du Tumulte des *Ciampi*, lequel constitue un exemple saillant des effets des « humeurs » dans la cité. Voir STELLA, 1993 ; ZANCARINI, 2004, et 2001.

⁷ Voir FOURNEL et ZANCARINI, 1999.

⁸ Pour une synthèse sur le *Popolo* et son rôle dans le gouvernement des communes italiennes voir ZORZI, 2004, qui fournit la définition suivante : « it consisted of the middle ranks of urban society and of families that were not as old as the aristocratic lineages. It is more difficult to mark them off from those lower on the social ladder. 'Popolo' should not be given the modern connotation of the 'people'. It did not include groups at the bottom, or on the margins, such as unskilled workers, hired labourers, peasants, or the poor. The base of the popolo consisted of self-employed artisans organized in occupational guilds, skilled workers, masters and foremen, small traders and entrepreneurs, small property owners, notaries, teachers, and doctors. But the political leadership was usually taken by merchants, some of whom engaged in long-distance trade and banking, others in regional and local commerce. In short, the popolo was a heterogeneous group drawn from different social and occupational classes with varying levels of wealth and culture and sometimes divergent interests. Its two key components were the merchants and the artisans, and the shifting relations between them determined the political fate of popular movements and governments » (p. 145). Nous retrouvons ici les catégories socio-professionnelles de l'immense majorité des auteurs de livre de famille qui apparaissent donc bien comme les représentants du *Popolo* florentin. Nous revenons dans le chapitre 2 sur la segmentation interne au groupe à laquelle se réfère ZORZI.

DECRIRE LES MUTATIONS DE LA CITE.

Visions de l'histoire politique florentine.

Si l'on examine les travaux portant sur l'évolution de la cité du XIII^e au XV^e siècle, on constate que le paysage critique est peuplé de moult qualificatifs et périodisations, les uns comme les autres régulièrement discutés. « Ploutocratique », « démocratique », « oligarchique » comptent ainsi par exemple parmi les qualificatifs qui reviennent pour qualifier les régimes qui se succédèrent à la tête de Florence. Or l'étymologie même de ces termes traduit la variété des points de vue dont ils dérivent : l'adjectif « ploutocratique » dénote une approche économique⁹, tandis que le qualificatif « démocratique » traduirait davantage une préoccupation idéologique et sociale ; et l'on retrouve ce mélange dans le terme « oligarchique »¹⁰, qui désigne en pratique une population qui coïncide en grande partie à Florence avec la frange la plus aisée qu'évoquait l'adjectif « ploutocratique ». L'usage de tels qualificatifs, qui ne se situent fondamentalement pas sur le même plan et sont de plus souvent mis en regard ou présentés comme les épithètes homériques de périodes successives, ajoute ainsi à la complexité du tableau qu'ils s'attachent à décrire.

La société et la classe dirigeante florentines, avec leurs stratifications complexes et leurs multiples reconfigurations entre le XIII^e et le XV^e siècle se posent donc d'emblée comme des objets rebelles, nous invitant à ne pas nous laisser aveugler par la *douceur des mots*, comme dirait Guichardin¹¹, c'est-à-dire à revenir sur les réalités que recouvrent ces qualificatifs, à redonner leur épaisseur aux contextes que ces étiquettes, fort commodes au demeurant, ont tendance à filtrer et aplatir. Car la question de la composition, des limites et de l'organisation pratique de la classe dirigeante florentine constitue de fait l'enjeu principal de la vie politique mouvementée de la cité au fil des générations, et a été l'objet des attentions de nombreux chercheurs tout autant que des Florentins eux-mêmes¹². Notre travail, qui se focalisera sur ce second aspect, à savoir les représentations qu'avaient les citoyens florentins de la vie de leur cité, de leur place et de leur rôle en son sein en partant des textes privés qu'ils produisirent, sera donc amené à dialoguer avec les apports de la tradition historiographique. Nous en présentons ici quelques lignes directrices, dans la

⁹ Ce terme est notamment employé par BECKER, 1960, qui l'oppose à « démocratique ».

¹⁰ Voir notamment RUBINSTEIN, 1966 et 1979.

¹¹ Francesco GUICCIARDINI, *Dialogo del reggimento di Firenze* (éd. Lugnani Scarano, 1983), I, p. 336 et p. 400.

¹² Comme le souligne notamment ZORZI : « Many of the surviving republics of the Renaissance alternated between oligarchy and periodic calls for a broadening of participatory government. The principal battleground was access to offices and the composition of the ruling elites » (2004, p. 163).

mesure où elles renvoient à des questionnements qui constituent également des axes structurants de ce travail.

Sur la base de certaines interprétations de Gene Brucker, John Najemy a proposé une lecture de l'ensemble de la période républicaine fondée sur l'idée d'une reconfiguration progressive de l'arène politique et des modalités d'action en son sein. Pendant longtemps, celle-ci aurait été caractérisée par l'alternance régulière au pouvoir des élites d'une part, et du reste du *Popolo* réuni dans les *Arti* d'autre part¹³. Ces deux ensembles se seraient ainsi disputé le gouvernail de la cité, à la faveur des inclinations changeantes de la frange intermédiaire du *Popolo*, du moins jusqu'au Tumulte des *Ciampi* (1378). Ce moment aurait selon Najemy sonné le glas de cette période, à laquelle il associe l'adjectif « corporatiste », en faisant basculer durablement la partie intermédiaire du *Popolo* du côté des élites : le spectre du pouvoir de la plèbe aurait ainsi marqué l'avènement de la période dite du « consensus ». Cette analyse et cette périodisation naissent d'une attention particulière à l'organisation interne de la cité, et en particulier à l'évolution de ses institutions et procédures électorales : il conviendra de les interroger, à la lumière des sources différentes que nous avons choisies.

Issue d'un point de vue différent – davantage tourné vers l'histoire intellectuelle et marqué par une focalisation beaucoup plus importante sur les rapports de Florence avec les autres puissances de la péninsule – la lecture « civique » proposée par Hans Baron propose également une périodisation différente¹⁴. La charnière épocale se situerait au tournant du xv^e siècle : l'identité florentine aurait alors été reconfigurée à l'aune d'un humanisme civique né de la rencontre entre le renouveau des études classiques et une situation d'urgence politique concrète, à savoir la défense de la cité face aux Visconti. Voilà ainsi convoqués dans l'arène politique des éléments culturels et diplomatiques qu'il nous faudra également avoir à l'esprit.

Ce souci d'articuler l'évolution de Florence et le devenir des autres puissances de la péninsule et de l'Europe domine un autre courant majeur de l'historiographie florentine, qui s'est attaché à décrire la constitution progressive de Florence en *État*

¹³ BRUCKER, 1977 (trad. it. 1981) ; NAJEMY, 1982 et 2006. Précisons que dans l'analyse de Najemy ces deux blocs ne s'organisent pas selon une stricte stratification socio-économique en classes distinctes, mais seraient structurés selon des principes et valeurs de groupe, qui distingueraient les élites (ayant ou non le statut de magnats) des membres de la communauté des *Arti* (répartis économiquement sur toute l'échelle sociale, notamment entre *Arti minori* et *maggiori*). Au sein de ces blocs d'après lui, les solidarités seraient différentes, professionnelles ou familiales, et leurs représentants auraient tendance à exporter ces structures à la théorie politique.

¹⁴ BARON, 1955. Cette thèse conserve une grande influence dans l'historiographie florentine, bien qu'un certain nombre de nuances et de critiques aient été formulées : voir pour une synthèse de la question HANKINS, 2000, BAGGIONI, 2011.

*territorial*¹⁵. Ce processus, amorcé dès le XIV^e siècle avec de premières annexions¹⁶, s'est accéléré au XV^e siècle, en premier lieu avec la conquête de Pise (1406), pour déboucher au XVI^e siècle sur une entité régionale identifiée comme telle (le duché puis grand-duché de Toscane) : nous sommes alors bien loin des limites de la muraille de la cité-état et de son *contado*, ce qui nous amène à poser la question de ce que signifie *être Florentin* pour les habitants de la cité au XIV^e et au XV^e siècle.

L'étude de cette dimension « territoriale » se présente comme un approfondissement de la question « étatique » qui a longtemps occupé les historiens, à savoir le passage de la cité à l'État, et en particulier à l'État moderne¹⁷. Il s'agissait, pour ce courant qui a traversé le XX^e siècle¹⁸, de mieux cerner les conditions de l'avènement de l'État, la place et le rôle de la bureaucratie – au sens wébérien de corps intermédiaire de personnes spécialisées dans l'exercice des charges mais aussi porteuses de valeurs et d'intérêts généraux liés à l'État – dans sa définition, ou encore les modalités d'exercice de la justice et de la diplomatie propres à l'État moderne, ainsi que la représentation, les mécanismes de contrôle et d'exercice du pouvoir. Autant de questionnements cruciaux en des temps où les États occidentaux étaient en pleine reconfiguration, qui ont cependant aussi eu tendance à déteindre sur les représentations des États anciens. Dans le cas italien, la chose a semblé d'autant plus problématique du fait de la multiplicité des formes de gouvernement présentes dans la péninsule et en particulier de la forme persistante de la cité-état¹⁹ : aux yeux de certains chercheurs, les communes italiennes ne seraient pas reconductibles à l'idée moderne d'État, et une telle approche relèverait de la projection d'une idée moderne

¹⁵ Voir en particulier pour ce courant de recherche les travaux pionniers de CHITTOLINI (1979a et 1979b) ainsi que ceux de FASANO GUARINI, 1976, 1983. Pour une synthèse récente, voir CONNELL et ZORZI (éds.), 2000.

¹⁶ En 1348, Florence conquiert Colle Val d'Elsa, puis achète Prato en 1351, avant de conquérir San Gimignano en 1353, Volterra en 1361, San Miniato en 1370, puis Montepulciano en 1397. Elle achète ensuite Arezzo en 1384, conquiert Pistoia en 1401, Pise en 1406, Poppi, Anghiari, San Sepolcro, Monterchi et Badia Tedalda en 1440, Sarzanà en 1468 et Pietrasanta en 1487. Voir à ce TANZINI (2012, p. 92) et SALVADORI (2000, p. 13).

¹⁷ Dans le domaine florentin, cette question étatique est déjà au cœur des travaux de BECKER (1967), de TENENTI (1968) et a donné lieu à plusieurs travaux de synthèse parmi lesquels on retient le volume de CHITTOLINI, MOLHO, et SCHIERA (éds.), 1994. La question financière et fiscale est centrale dans ces travaux : BECKER voit ainsi déjà une progressive étatisation de l'organisation communale dans le transfert de solidarités et d'investissement des *Arti* à un état plus centralisé, sur la base des investissements de plus en plus massifs dans les organes financiers de la commune. Sur la question fiscale, voir MOLHO, 1971 et 2006, CONTI, 1984, et pour une étude de ces aspects à la lumière des livres de famille, CIAPPELLI 2009.

¹⁸ Surtout depuis WEBER, et pour le domaine florentin en particulier CHABOD, 1967 [1956] puis GILBERT, 1996 [1965], TENENTI, 1968 et BECKER, 1968. Le cas italien se présente d'emblée comme un cas à part, ou qui requiert du moins « quelques éclaircissements », comme le remarque GENET, dont la genèse de l'État moderne constitue le sujet de recherche principal depuis de nombreuses années (2011, p. 195).

¹⁹ Voir à ce sujet les travaux de CHITTOLINI, et pour une discussion de la spécificité des états italiens anciens : FASANO GUARINI, 1998, et le volume de MOLHO, RAAFLAUB, EMLÉN (éds.), 1991.

sur une réalité fondamentalement autre²⁰, ce qui nous invite à interroger de l'intérieur des textes la notion de *stato*²¹.

Les recherches qui s'intéressèrent ensuite plus spécifiquement à la question des élites apparaissent comme une tentative de remédier à ce biais critique en se focalisant sur les personnes qui sont et font collectivement l'État²². La question des solidarités, de leur rôle dans la structuration des organismes communaux et de leur évolution, s'insère dans ce cadre et a donné lieu à de nombreux travaux, tant dans le domaine de l'histoire sociale et économique, que politique²³. Ces travaux soulignent la prégnance toujours plus grande des rapports de solidarité horizontaux, placés dans le domaine politique sous le signe de l'*amitié* ou du clientélisme. Il s'agit là notamment d'une des clefs de lecture privilégiées pour l'analyse de l'ascension et du maintien au pouvoir des Médicis au cours du xv^e siècle²⁴, dans le cadre de recherches qui ont bénéficié de l'essor de l'approche prosopographique puis du courant, plus récent, dit d'analyse des réseaux sociaux²⁵. Cela nous invite à rechercher la présence de ces notions et pratiques dans les livres privés des Florentins. Durant les dernières années, la recherche historique semble ainsi être graduellement passée de la question

²⁰ Cf. à ce sujet CHITTOLINI, 2009.

²¹ Le sens de ce terme a donné lieu à de nombreuses publications, qui sont cependant focalisées davantage sur la signification de ce terme au xvi^e siècle en général, et dans les écrits de Machiavel en particulier. À ce propos, voir ZANCARINI et FOURNEL, 2000, p. 556-567 et 2002, p. 84-94 et FOURNEL, 2008 (où l'on trouve de plus amples références bibliographiques sur la question).

²² Voir pour un point sur la question VALLERANI, 1994, et pour la période qui nous occupe les volumes consacrés aux classes dirigeantes toscanes par le Comitato di Studi sulla storia dei ceti dirigenti della Toscana (éd.), 1983 et 1987.

²³ Sur les traces des travaux d'A. SAPORI et avec les travaux de P. JONES surtout, l'histoire économique a étudié la mutation des solidarités économiques : on serait ainsi passés d'un système de concentration économique au sein de la famille (compagnies familiales, patrimoine indivis) vers un système prudentiel allant de pair avec la diversification des activités en dehors de la famille et avec des investissements massifs dans les terres du *contado* comme garantie (JONES, 1956). Cette tendance à sortir du cadre familial, à briser les solidarités de lignage a été étudiée également dans le cadre de l'histoire sociale par C. M. DE LA RONCIERE, notamment à propos de la famille des VELLUTI (1977). C'est ainsi qu'a été émise l'hypothèse d'une évolution des solidarités familiales vers une moindre importance attribuée à la lignée et à la dimension verticale de ces solidarités, au profit d'un développement des solidarités horizontales, autour du noyau familial et en intégrant les parents proches, les amis et les voisins. F. W. KENT (1977) a nuancé cette idée de désolidarisation en montrant à quel point les solidarités familiales continuent de jouer un rôle notamment au niveau politique local, celui des *gonfalon*, et C. KLAPISCH-ZUBER a depuis consacré de nombreuses études à la famille et à la parenté à Florence, montrant notamment qu'une forme de solidarité verticale est toujours présente, déterminant l'identité de la famille, bien qu'elle conditionne de moins en moins son quotidien (voir en particulier sur ces questions KLAPISCH-ZUBER, 1983).

²⁴ Voir à ce sujet A. MOLHO, 1979, D. KENT, 1978, 1987, 2000, F. W. KENT et D. KENT, 1982, le volume de F. W. KENT et SIMONS (éds.), 1987. RUBINSTEIN a montré la traduction institutionnelle de cela, à savoir la manipulation des bourses électorales pour placer des personnes issues des clientèles. L'étude du clientélisme médicéen a été depuis étendue par P. SALVADORI à l'ensemble du *dominio* florentin à l'époque de Laurent le Magnifique (2000).

²⁵ Voir à ce sujet les travaux des sociologues PADGETT et ANSELL, 1993, ainsi que MC LEAN, 2007 et, pour une interrogation sur la méthode en lien avec la question de la genèse des États, le volume de BLOCKMANS, HOLENSTEIN et MATHIEU (éds.), 2009, *spec.* p. 1-34 et p. 281-326.

de l'État à celle des acteurs politiques²⁶, nous ramenant à la complexité de la société florentine et des formes d'interaction entre ses composantes.

Visions de la société florentine.

Car la *selva oscura* de l'historiographie florentine n'est pas peuplée que d'adjectifs : de nombreux couples antithétiques habitent son histoire, parmi lesquels « *Grandi e Popolo* », « *Arti maggiori e minori* », ou encore « *Guelfi e Ghibellini* », et la stratification sociale apparaît encore plus complexe, comme en témoigne la description qu'en fit Piero Guicciardini en 1484 :

Nel numero degli squittinanti, et così in Firenze, sono cinque sorte d'huomini, dua extreme et opposite l'una a l'altra, et tre medie; delle quali sono dua più simile agl'estremi et una nel mezzo. La prima sono gli uomini di famiglie come Bardi et Rossi etc.; l'ultima, che è l'opposita, sono gl'ignobili che nell'arte minori hanno vinto el consolato, et ancora quella parte degli artefici più infima che è veduta del priorato. Sopra costoro sono gli artefici più nobili, et quegli della Maggiore che hanno vinto el priorato per la Maggiore, come Particini, Romoli, Salvetti et simili, e quali, benché sieno nel mezzo, nondimeno sono propinqui a quello infimo extremo, perché di poco ne sono usciti et sono loro simili. L'altro mezzo appresso all'estremo nobile sono e popolani antichi nobili come Albizi, Peruzzi, Corsini, Ricci, Alberti et simili. Nel mezzo di questi dua mezzi sono certe case, le quali, benché non sieno ancora nobile, nondimeno non sono al tutto ignobile, et le quali, benché di fresco, nondimeno hanno havute tutte le dignità, come Serristori, Lioni, Taddei, Berardi et simile.²⁷

²⁶ Avec cependant une nette focalisation sur les élites au détriment des classes plus populaires, ce qui s'explique en partie par la différence de volume entre les documents dont l'on dispose pour étudier les unes ou les autres de ces catégories. Les chercheurs continuent à chercher des moyens de remédier à ce déséquilibre (voir pour des études en ce sens COHN, 2006, 2004, STELLA, 1993 et FRANCESCHI, 1990. Il s'agit aujourd'hui d'un axe de recherche du nouveau programme de l'École Française de Rome (http://www.ecole-francaise.it/fr/q/d/Programme_4.10.1.pdf, partie B).

²⁷ GUICCIARDINI, Piero, *Ricordo del 1484* in RUBINSTEIN, 1971, p. 377-384, à la p. 381 : « Parmi les responsables du scrutin, et de même à Florence, il existe cinq sortes d'hommes : deux extrêmes opposées entre elles, et trois intermédiaires, parmi lesquelles deux sont plus proches des extrêmes, et une se situe au milieu. La première est composée des membres des familles comme les Bardi, les Rossi etc. ; la dernière, son opposée, est composée des non-nobles qui dans les *Arti minori* font partie des bourses du Consulat, plus la frange la plus mince des hommes des *Arti* qui ont été vus au Priorat. Au-dessus d'eux se trouvent les hommes des *Arti* plus nobles, et les membres des *Arti Maggiori* qui font partie des bourses du Priorat au nom des *Arti maggiori*, comme les Particini, Romoli, Salvetti, et leurs semblables, lesquels, bien qu'ils soient dans la partie intermédiaire, sont néanmoins plus proches de l'extrême bas, car ils en sont sortis il y a peu et sont leurs semblables. L'autre catégorie intermédiaire venant après l'extrême noble est composée des familles populaires anciennement nobles comme les Albizi, Peruzzi, Corsini, Ricci, Alberti et leurs semblables. Entre ces deux catégories intermédiaires se trouvent certaines maisons, qui bien qu'elles ne soient pas encore nobles, ne sont pas non plus totalement non-nobles, et qui, bien que cela soit récent, ont néanmoins obtenu toutes les dignités, comme les Serristori, les Lioni, les Taddei, les Bardi et leurs semblables. » L'auteur distingue ensuite parmi les membres de la deuxième catégorie entre ceux des « case popolane antiche che hanno el reggimento » (qui appartiennent à l'élite politique) et les familles « tractate come di famiglia », comme si c'était des magnats, qui ne sont donc pas « riguardate per conto del reggimento et dagli uomini dabene grandi dello stato sono tenute adietro » (elles sont exclues du gouvernement de la cité). Pour une analyse de ce passage voir notamment MOLHO, 1994, p. 198-200. À propos de la catégorie intermédiaire (la troisième), l'auteur précise que grâce à leur position centrale ils sont favorisés des deux côtés et ainsi « in effetto costoro vengono su et fannosi nobili col mezzo dello stato, et in poco tempo vincono ogni cosa », ce qui souligne la composante politique de la noblesse pour GUICCIARDINI.

Non seulement cette description confirme le caractère intrinsèquement antithétique de la société florentine, mais la redouble, tout en introduisant de nombreux termes hautement problématiques, parmi lesquels certains relèvent du statut social « nobles/non-nobles », « grandes familles/membres des *Arti* », tandis que d'autres font spécifiquement appel aux formes de la participation politique dans la cité (avec la distinction entre les membres des bourses du Consulat des *Arti*/du Priorat, ceux qui ont été vus au Priorat, ceux qui ont obtenu « toutes les dignités », ou encore les membres du *reggimento* et les *grandi dello stato*), soulignant combien aux yeux d'un citoyen florentin comme Piero Guicciardini, ces deux aspects sont liés, et leur combinaison nécessaire pour définir la société florentine. De plus, comme le souligne Christiane Klapisch-Zuber, ces termes évoluent avec les générations, et sont parfois utilisés différemment selon les auteurs, même quand ils appartiennent à une même génération, rendant difficile « le déchiffrement des catégorisations d'antan »²⁸. Cela nous invite à examiner les termes utilisés par les auteurs de notre corpus, et les connotations qu'ils leur associent, afin d'en préciser le sens et ses éventuelles évolutions.

L'histoire de Florence aurait ainsi été caractérisée au XIII^e siècle par l'affirmation de nouvelles familles marchandes au détriment de l'ancienne noblesse rurale, donnant naissance au conflit entre *Grandi* et *Popolo*. La victoire de ce dernier fut sanctionnée par les Ordonnances de Justice en 1293 et la création d'une caste de magnats – en grande partie exclus de la vie politique. Mais le fait que ses contours demeurent fluctuants contribua à faire des tensions entre *Grandi* et *Popolo*, et de la définition des premiers, un enjeu politique durable, dont nous interrogerons la pénétration dans les livres de famille florentins²⁹.

Au XIV^e siècle, l'arrivée massive d'immigrants du *contado*, les *novi cives*³⁰, aurait alimenté démographiquement la frange inférieure du *Popolo*, désormais divisé en *popolo grasso*, *medio* et *minuto* selon des critères socio-professionnels et économiques³¹. Cette variété constitutive du *Popolo*, qui comprend aussi bien les grands marchands dont la prospérité est fondée sur la banque et le commerce international que les commerçants qui travaillent à une échelle locale, les artisans et

²⁸ KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 433. Elle précise juste avant que « Beaucoup d'historiens ont mis en garde contre notre lecture actuelle du langage politique ancien et des terminologies qu'il privilégiait. Celles-ci ont varié d'une génération à l'autre, mais aussi entre contemporains, comme le montrent les comparaisons entre Piero et Francesco Guicciardini, ou encore entre ce dernier et Machiavel » (*ibidem*), après s'être arrêtée sur les choix de Piero Guicciardini en terme de lexique, et notamment la place donnée au concept de noblesse (ouverte puisqu'elle peut être acquise par des « ignobili » devenus plus riches et accédant ainsi aux honneurs communaux), alors que le terme « magnat » a disparu et que le terme de « Grandi » (ou « grandi dello stato ») est réservé aux seules familles populaires anciennes accédant aux organes éminents de gouvernement (p. 432-433).

²⁹ Cf. *infra*, chapitre 9.

³⁰ Voir BECKER, 1960 et 1962.

³¹ Cf. *infra*, chapitre 9.

les ouvriers qualifiés, apparaît comme un élément venant compléter et éclairer la lecture de Najemy. Comme l'a mis en évidence Andrea Zorzi, la période du « *dialogue of power* » entre les *Arti* et les élites aurait ainsi été marquée par l'accroissement progressif du fossé culturel et idéologique séparant la partie supérieure – économiquement et socialement – du *Popolo*, représentée dans les *Arti maggiori*, et la partie inférieure de celui-ci, représentée dans les *Arti minori*. La cohésion du *Popolo* se serait ainsi progressivement affaiblie, préparant le terrain pour la rupture, advenue suite au Tumulte des *Ciampi*³². La distance entre les deux blocs aurait été alors perçue par les Florentins comme si grande qu'elle en devenait infranchissable, aboutissant à une adhésion de la majorité du *Popolo* à la politique de cristallisation sociale menée par les élites, qui souhaitaient réduire au minimum la mobilité sociale afin de ne pas risquer de voir leur pouvoir déstabilisé par les nouveaux venus³³. L'après Tumulte des *Ciampi* aurait ainsi été caractérisé par le divorce entre les deux blocs, et une structuration bipartite de la classe dirigeante, avec un cercle intérieur constitué par les élites et ayant véritablement en main les leviers du pouvoir – que l'historiographie a coutume d'appeler *inner circle* –, et un cercle extérieur – le *reggimento* – plus large, suite à la politique d'ouverture menée par le gouvernement des *Arti*, mais dont l'immense majorité des membres était cependant cantonnée aux offices de moindre importance³⁴. Il s'agit cependant là de la description d'un état de fait – la composition stratifiée du *reggimento* à partir du xv^e siècle ayant été l'objet de plusieurs études³⁵ – qui est expliqué par un processus (ce fossé devenu toujours plus grand) qui relève de phénomènes concrets et mesurables,

³² Selon ZORZI, la frange supérieure du *popolo* avait tendance à imiter les modes de vie des anciennes élites communales chevaleresques (2004, p. 146), tandis que dans la partie inférieure, les ouvriers les moins qualifiés avaient tendance à se rapprocher des *Arti minori* et cherchaient à intégrer cette frange du *popolo*, faisant de la mobilité sociale un idéal. Bien sûr, la crise économique qui commence au milieu du xiv^e siècle et persiste jusqu'à la seconde moitié du xve ne favorise pas les choses (p. 146), et les conflits d'intérêts entre les parties supérieures et inférieures du *popolo* trouvent rapidement une traduction concrète dans les politiques fiscales menées, souhaitées ou au contraire honnies, comme l'*estimo* (p. 153-154).

³³ Comme cela avait été le cas dans les années 1340 par exemple. La mobilité sociale apparaît donc à la fois comme une valeur que comme un axe pratique de la politique des *Arti*, dans la mesure où les périodes où la balance penchait en leur faveur furent effectivement caractérisées par une ouverture, réelle bien que très relative, de l'accès au gouvernement de la cité : en 1343 par exemple la moitié des 265 prieurs de ces années là viennent de 136 familles nouvelles au *reggimento* (ZORZI, 2004, p. 153). Entre 1378 et 1382, durant la période dite du *Gouvernement des Arti*, une nouvelle vague de *novi cives* accède aux bourses électorales. Pour une étude d'ensemble de l'évolution du nombre de personnes éligibles, voir le graphique élaboré par PADGETT et ANSELL, 1993, p. 1261 sur la base des informations publiées par NAJEMY, 1982, p. 320-322, et *infra*, note 34.

³⁴ ZORZI, 2004 et NAJEMY 2006.

³⁵ Voir entre autres MOLHO, 1968 (*spec.* p. 388 pour la notion de cercles concentriques) D. KENT, 1975 (*spec.* p. 578) et 1978, BRUCKER, 1981 [1977], *spec.* p. 294-300, HERLIHY, 1991, KLAPISCH-ZUBER, 1994, DE ANGELIS, 2000, PADGETT, 2010. On trouve déjà chez RUBINSTEIN une distinction de ce type, entre ce qu'il appelle le « *reggimento* », « i principali » et « i più principali » (1966, p. 133).

comme les intérêts économiques divergents, mais aussi de phénomènes culturels et idéologiques, beaucoup moins concrètement documentés et étudiés³⁶.

En effet, l'évolution des questionnements et des approches critiques sur Florence s'est accompagnée de changements concernant jusqu'aux sources considérées. La critique du positivisme ayant contribué à la remise en question de l'objectivité des sources officielles, longtemps privilégiées par l'historiographie moderne pour leur caractère « purement » documentaire, les chercheurs se sont tournés de plus en plus aisément vers des sources autres, à la composante discursive assumée, en ayant conscience qu'il leur fallait interroger les coordonnées de production de ces sources pour voir dans quelle mesure elles sont – comme toutes les autres – au moins en partie « sous influence »³⁷. Cette démystification semble avoir eu pour effet collatéral de favoriser le retour en grâce auprès des chercheurs de la question idéologique³⁸. On peut se demander si les chercheurs attendaient que cette porte méthodologique s'entrouvre pour se sentir autorisés à revenir sur ces sujets – après la saison historique très marquée idéologiquement de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle – ou bien si ces questionnements ont en quelque sorte forcé la porte de la recherche. Car à partir du moment où l'on s'interroge sur la dimension discursive des textes, l'on en vient rapidement à s'interroger sur les intentions qui motivent les choix que la forme du discours traduit, et cela nous engage en tous cas à ne pas oublier que les Florentins ne furent pas seulement affectés par ces mutations de la société et de l'arène politique : ils en furent également les acteurs et, pour certains, les penseurs, comme en témoignent leurs écrits.

³⁶ Un courant de la recherche historique explore cette voie depuis quelques années, en s'intéressant notamment au langage politique. Voir notamment à ce sujet les volumes de PETRALIA et GAMBERINI (éds.), 1997, GAMBERINI, GENET et ZORZI (éds.) 2011, GAMBERINI et LAZZARINI (éds.), 2012.

³⁷ Cette prise en compte n'est cependant pas encore optimale, comme le souligne GAMBERINI à propos de la tendance taxonomique de la recherche anglophone, qui chercherait à identifier « some specific languages (theological, Aristotelian, that of classical republicanism, of civil law, etc.), each of them defined on the basis of a more or less coherent ensemble of tropes, rhetorical figures, *topoi* and forms of argument, should be called to mind. » (2012, p. 410). Selon lui, c'est oublier combien les auteurs adaptaient leurs références (et les formes de leur discours) au public et au but poursuivi (utilisant parfois les mêmes références dans des sens différents), bien que certains registres ou idéaux puissent être spécifiques à certains cadres de communication (officiels, etc.) ou milieux sociaux (p. 411 et note 8) : « In a way political languages can be compared to bricks, with which very different buildings can be constructed. » (p. 411). Nous tenterons, dans la partie III en particulier, d'identifier ces briques et leurs différentes configurations.

³⁸ Cf. *infra*, chapitre 10, et plus généralement l'analyse de FERENTE, 2007, *spec.* p. 571.

LES LIVRES DE FAMILLE, VOIX DU *POPOLO* FLORENTIN.

Les traités sur le gouvernement de la cité, les miroirs des princes, ont été largement étudiés, ainsi que leurs liens avec la pensée classique³⁹. De même, la pensée et l'écriture des grands auteurs politiques italiens du XVI^e siècle, tels Machiavel ou Guichardin, sont désormais bien connues⁴⁰. Mais comment accéder, ne serait-ce que partiellement, aux conceptions et représentations politiques des membres du *popolo* florentin, de ces milliers de personnes qui ont précédé et entouré quotidiennement les grands penseurs politiques sur lesquels s'est focalisée l'attention ? Les *livres de famille* constituent, me semble-t-il, une source privilégiée pour accéder aux représentations et à la pensée politique du *Popolo* florentin, car c'est de ce milieu qu'ils émanent dans leur immense majorité⁴¹ et car c'est dans ces écrits privés que les citoyens de Florence enregistraient et élaboraient tout ce qu'ils estimaient devoir transmettre à leurs descendants⁴².

Les livres de famille : définition(s).

Longtemps relégués sur des strapontins dans le grand théâtre de l'historiographie florentine⁴³, tout en étant utilisés depuis longtemps par les historiens comme sources documentaires aux côtés de véritables chroniques ou d'histoires

³⁹ Voir en particulier SENELLART, 1995 et la bibliographie relative à la question dans cet ouvrage.

⁴⁰ On pense aux travaux de G. SASSO, M. MARTELLI, G. INGLESE, J. J. MARCHAND, J. C. ZANCARINI et J. L. FOURNEL, E. CUTINELLI-RENDINA.

⁴¹ Cf. *infra*, chapitre 2.

⁴² La volonté d'étendre l'analyse de la pensée politique au delà des « grands auteurs » est présentée par GAMBERINI comme une tendance de la recherche récente, qui serait passée des « classic works of political and juridical reflection, to concentrate attention on the so-called pragmatic writings (letters, prefaces to decrees, preambles to statutes, testimonials, etc.), sources usually overlooked by historians of political thought » (2012, p. 413), mais force est de constater que les sources « pragmatiques » citées sont dans leur immense majorité officielles, et sont produites par un nombre relativement restreint de personnes.

⁴³ Voir par exemple la place réservée aux livres de famille dans les anthologies de DE ROBERTIS, 1970, TARTARO, 1972. Surtout, le travestissement de ces écritures en textes historiographiques (pour reprendre le terme de PEZZAROSSA, 1980, p. 62) est ancien et a eu des conséquences durables. Il apparaît déjà dans les *Rerum italicarum scriptores* dirigés par L. A. MURATORI, où sont sélectionnés au sein de ces livres les passages historiques, jugés dignes d'intérêt : cela a participé à la circulation partielle de certains écrits, et a marqué encore plus durablement la réception des textes de Donato VELLUTI, Naddo DA MONTECATINI ou encore Nofri DELLE RIFORMAGIONI par exemple. On peut se demander avec CIAPPELLI (1995b, p. 125) dans quelle mesure la quasi absence d'études consacrées à la dimension historique des livres de famille ne serait pas la conséquence indirecte d'un mécanisme de compensation qui aurait poussé les chercheurs à mettre en évidence d'abord tous les aspects négligés et sous-estimés des livres de famille avant de revenir à cet aspect qui avait fait l'objet de toutes les attentions des érudits des XVIII^e et XIX^e siècles.

universelles, les *livres de famille* sont enfin devenus des objets d'étude à part entière dans la seconde moitié du XX^e siècle⁴⁴.

À partir des années 1980 en particulier, un groupe de recherche italien s'est attaché à la caractérisation de ces sources, en commençant par les recenser afin de pouvoir en fournir une définition convenable⁴⁵. Ce courant de recherche a donné lieu à plusieurs travaux voués à démontrer l'existence d'un *genre* littéraire « livres de famille », distinct tant de l'autobiographie que de l'historiographie, dans la mesure où il relève d'un circuit de communication spécifique dont le centre de gravité est la famille⁴⁶. Selon la définition formulée par les tenants du genre, un *livre de famille* est ainsi un livre écrit par, pour, et dans la famille, et dont la famille constitue l'objet principal⁴⁷. Or si cette définition est très claire d'un point de vue formel, ce qui nous aide pour la délimitation de notre corpus⁴⁸, elle l'est beaucoup moins du point de vue du contenu de ces livres de famille.

⁴⁴ Les livres privés des Florentins ont constitué un ensemble physique avant de devenir une tradition textuelle, mais il n'est jusqu'à leur nom qui ne soit sujet à débat. *Ricordi, ricordanze, livres de famille*, ou encore *écrits familiaux* comptent parmi les appellations utilisées pour les désigner – sans compter les termes plus maladroits tels que *chroniques* ou *mémoires* que l'on trouve dans les éditions anciennes. Sur l'épineuse et sensible question de la dénomination, voir MORDENTI 2001, p. 34-37. Pour une histoire de la fortune des livres de famille de l'époque de leur production au XX^e siècle, voir PEZZAROSSA, 1980. Le chercheur souligne le rôle de précurseur que jouèrent A. SAPORI, Y. RENOARD ou P. JONES – dans le cadre d'études économiques – ou encore A. PETRUCCI – avec son édition du livre de famille des CORSINI (1965) dans l'émergence des *livres de famille* comme objet d'étude. Cette impulsion « économique » eut une influence sur la lecture de ces textes durant les années 1950-1970 : ils étaient ainsi appréhendés en tant que production des « marchands-écrivains », selon l'expression consacrée par V. BRANCA et C. BEC, qui ont exploré cette veine. Dans leurs travaux, identité textuelle et sociale se mêlent étroitement, éludant les questions strictement formelles au profit d'une enquête sur la langue et la mentalité des hommes qui les écrivirent, dans le cadre d'une réévaluation générale de l'importance des marchands dans la configuration culturelle de l'automne du Moyen Âge.

⁴⁵ PEZZAROSSA 1979 et 1980, puis CICHETTI et MORDENTI, 1984. Ce dernier essai s'inscrit dans le cadre d'une entreprise d'envergure, la *Letteratura Italiana Einaudi*, dont plusieurs volumes furent consacrés à la cartographie et à la définition des types de productions écrites de la péninsule. L'émergence de la notion de *genre* « livres de famille » s'inscrit donc dans un contexte particulier, marqué par une volonté taxonomique forte : dans le volume dédié aux formes du texte l'article consacré aux livres de famille côtoie ainsi celui consacré à l'historiographie, à la prédication, au traité politique et utopique, etc.

⁴⁶ Pour la frontière avec l'autobiographie, voir GUGLIELMINETTI, 1977 et PEZZAROSSA 1979.

⁴⁷ MORDENTI, 2001, p. 15 : « un libro di famiglia è un testo memoriale diaristico, plurale e plurigenerazionale, in cui la famiglia rappresenta tutti gli elementi del sistema comunicativo instaurato dal libro, costituisce cioè sia l'argomento (o contenuto) prevalente del messaggio testuale, sia il mittente che il destinatario della scrittura, sia infine il contesto e il canale della trasmissione ».

⁴⁸ Tout d'abord, il s'agit de *livres* : non pas des feuillets volants, mais des objets matériellement conçus pour résister au passage du temps et accomplir leur mission : transmettre aux générations futures. Pour cette dimension matérielle, voir ALLEGREZZA, 1991. C'est pourquoi j'ai exclu du corpus les feuillets de la main de Giovanni d'Averardo DE MEDICIS ou Giovanni di Taddeo MANZUOLI, par exemple. Les références de ce type sont présentées dans la bibliographie générale (comme corpus secondaire). Cet impératif est présent à l'esprit des auteurs de livres de famille florentins, qui utilisent le terme de *livre* pour désigner leur production mémorielle privée (voir par exemple les incipit des livres de Giovanni RUCELLAI ou Francesco di Tommaso GIOVANNI). Au sein des écrits privés, parmi lesquels figurent aussi certaines formes de correspondance, le livre de famille se distingue donc des autres par son statut matériel *durable*. C'est pourquoi la correspondance d'Alessandra MACINGHI STROZZI et de ses fils

En effet, seules deux thématiques sont considérées par les spécialistes du genre comme nécessaires pour définir l'appartenance d'un texte à la catégorie « livre de famille » : la dimension patrimoniale (allant de notations comptables au recensement des biens immobiliers de la famille) et la dimension biologique (concernant la vie des membres de la famille, de la généalogie à l'enregistrement des naissances, mariages, morts⁴⁹). On remarque que ni la composante historique, ni *a fortiori* la composante politique ne sont considérées comme constitutives du genre par les spécialistes, qui soulignent cependant que les éléments indiqués ne sont nullement exhaustifs ni même représentatifs de l'ensemble de la production⁵⁰.

Difficile, en somme, de se faire une idée précise de ce à quoi ressemble effectivement un *livre de famille* à la lumière de ces seuls éléments de définition :

exilés, ou encore celle du notaire Lapo MAZZEI avec Francesco DATINI n'entrent pas à mon sens dans le corpus des livres de famille, mais que l'on peut y inclure – sur les traces de PEZZAROSSA, 1980, p. 59 – l'*Epistola* de Lapo DA CASTIGLIONCHIO, qui a vocation à transmettre à ses descendants ce que l'auteur estime nécessaire et utile au devenir de la famille (comme l'écrit l'auteur dans l'*incipit* de son œuvre).

⁴⁹ MORDENTI, 2001, p. 22 et CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 808. Cette définition exclut les ouvrages à vocation purement comptable ou professionnelle, qui ne font aucune place à la famille : on en trouvera des exemples dans le corpus secondaire ; nous avons aussi rangé dans cette catégorie le livre de Rosso DE MEDICIS, qui contient une seule notation familiale (f° 94 v., citée par CIAPPELLI, 2003, p. 156). Sont aussi exclus les ouvrages voués à la publication (qui sortent du circuit de production et de fruition familial). Le traité *De familia* de Leon Battista ALBERTI, malgré ses affinités formelles et thématiques avec la tradition des livres de famille florentins, n'entre ainsi pas dans le périmètre du genre. Parfois cependant, la frontière entre les écrits privés et publics est floue, aux yeux-mêmes des auteurs de livres de famille, comme en témoigne l'*incipit* du livre de Paolo DA CERTALDO : « In questo libro scriveremo molti buoni assempli e buoni costumi e buoni proverbi e buoni ammaestramenti : e però, figliuolo e fratel mio, e caro mio amico, vicino o compagno, o qual che tu sia che questo libro leggi, odi bene e intendi quello che troverai scritto in questo libro, e mettilo in opera ; e molto bene e onore te ne seguirà a l'anima e al corpo. » (éd. Branca, 1986, p. 3). Nous excluons ainsi également le livre de Domenico LENZI *il biadaiuolo*, dont la dimension publique et morale a également été soulignée par PEZZAROSSA (1979, p. 131 et 2006). L'un des moyens privilégiés de fruition des œuvres littéraires étant à l'époque la copie privée, le plus souvent sous la forme de miscellanées contenant les passages et œuvres préférés de l'auteur, l'on ne s'étonne pas de trouver des livres de famille bâtis sous l'influence de ce modèle littéraire, que l'on appellera forme « *zibaldone* » du livre de famille. Ces livres sont constitués, dans une proportion plus ou moins grande, d'extraits d'œuvres issues de la sphère publique. Une partie du livre peut alors être réservée à l'écriture privée (c'est le cas du livre de J. COCCHI-DONATI par exemple), ou bien les interventions privées et personnelles se font directement au moment de la copie du texte, par des ajouts (comme chez Viviano VIVIANI). Dans les cas les plus exceptionnels enfin (on pense au *Zibaldone quaresimale* de Giovanni di P. RUCELLAI), l'auteur s'approprie les œuvres dans lesquelles il puise pour construire son discours, les adaptant à ses intentions spécifiques. Le seul critère que l'on peut alors adopter pour délimiter la frontière entre ce que l'on considère ou non comme un livre de famille est celui de la présence plus ou moins nette d'une voix et d'un projet de l'auteur.

⁵⁰ Au sein d'un volume spécial des *Annales HSS*, dans l'article de synthèse qui fait pendant à celui de MORDENTI (qui reprend les conclusions du colloque-bilan des quinze années du projet de recherche sur les livres de famille), CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER indiquent deux autres directions thématiques : « [les livres de famille] font mémoire des mariages, naissances, morts, d'une part, du patrimoine constitué par les propriétés, dots, héritages, d'autre part, sans négliger la condition physique et morale des membres de la famille et le statut social de celle-ci dans la cité » (2004, p. 809).

pour que ces catégories analytiques générales prennent leur sens⁵¹, il faut en effet passer par l'étape de la *pratique* de ces textes. Ce n'est en effet qu'après avoir fréquenté ces textes protéiformes que l'on peut construire mentalement une représentation de l'objet *livre de famille* qui habille le squelette offert par les spécialistes du genre.

La façon dont les historiens – en particulier ceux qui travaillent sur Florence et la Toscane – ont abordé les livres de famille depuis plusieurs décennies souligne la complémentarité nécessaire entre la *pratique* des textes qui est la leur – qui met en évidence la richesse de ces sources ainsi que leur caractère protéiforme – et l'identification d'un squelette théorique qui permet de les penser comme un ensemble et d'en interroger les éventuelles spécificités.

En effet, les livres de familles ont été utilisés depuis fort longtemps pour faire l'histoire politique, sociale, économique, culturelle de Florence et de la Toscane en général. On trouve déjà cet usage chez Vincenzo Borghini, dans les entreprises éditoriales de Ludovico Antonio Muratori – dont les *Rerum italicarum scriptores* seront retravaillés et alimentés jusqu'au début du xx^e siècle – ou des éditeurs de l'*Archivio storico italiano*, dès sa création en 1842⁵². Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les livres de famille apparaissent comme une ressource parmi tant d'autres dans le foisonnant panorama documentaire florentin pour de nombreux

⁵¹ CAZALE BERARD et KLAPISCH-ZUBER vont jusqu'à affirmer qu'en fin de compte, bien peu de livres pourraient revendiquer de plein droit le titre de livres de famille *stricto sensu* (2004, p. 816), et que : « Le débat entre les florentinistes et les autres chercheurs aura au moins eu cet effet bénéfique d'imposer l'idée que la pure catégorie de « livres de famille » n'existe pas » (p. 820). Elles ajoutent : « De fait, les livres domestiques, dans toute leur diversité, disposent d'une liberté de forme et de contenu beaucoup plus large qu'une interprétation étroite des caractères du genre pourrait le laisser penser » (p. 824). Le terme *livre de famille* conviendrait donc comme nom d'un domaine de recherche, portant sur les écritures mémorielles issues de la sphère familiale, tandis que les *ricordi*, *ricordanze*, *libri segreti*, etc. désigneraient les livres en tant qu'objets uniques en reprenant l'appellation utilisée par l'auteur quand il débute son travail d'écriture (p. 804, et note 14, dans la lignée des travaux de PANDIMIGLIO, *spec.* 2001, p. 124-125). La définition formelle des livres de famille constituerait ainsi un instrument de travail permettant d'encadrer une vaste recherche comparative (p. 811, en lien avec MORDENTI, 2004, p. 802). Il me semble que la complexité de la cette définition tient en partie à la tension qui existe entre d'une part l'approche universaliste qui est celle des spécialistes littéraires du genre, qui les a amené à recenser des *livres de famille* issus de tous les horizons (spatiaux comme temporels) dans le cadre d'une démarche visant à faire reconnaître ce genre et sa dignité et, d'autre part, l'approche particulariste qui est celle des spécialistes historiens des livres de famille, qui mesurent au quotidien leur spécificité et la part déterminante du contexte dans lequel ils furent produits sur leur contenu. Deux focales aussi différentes semblent ainsi difficilement conciliables pour examiner un même objet.

⁵² CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 805-807. Les chercheuses soulignent à ce propos le divorce précoce entre les usages que firent de ces sources les linguistes et philologues d'une part, lesquels sélectionnent des morceaux choisis de la langue italienne ancienne, et les historiens d'autres part, qui s'intéressèrent au contenu du « témoignage » constitués par ces livres au détriment de toute considération sur la forme du message (ce qui ouvrirait d'ailleurs la porte à une manipulation de cette forme). Ces deux approches me semblent préfigurer les termes de la fracture entre les deux branches modernes de la recherche sur ces mêmes objets.

historiens issus de l'école américaine⁵³. C'est cependant avec les travaux se rattachant plus précisément à l'anthropologie historique⁵⁴, et en particulier ceux de Christiane Klapisch-Zuber, Isabelle Chabot et Robert Black⁵⁵, que ces livres ont connu leurs jours de gloire, en tant que source privilégiée pour étudier la famille, la parenté, ou encore l'éducation. Or cette approche qui se revendique comme documentaire et pratique – d'utilisateurs de ces sources – s'est longtemps accompagnée d'un refus de rentrer dans les débats sur l'objet « livre de famille »⁵⁶.

Deux ensembles de chercheurs ont ainsi travaillé *sur* ou *avec* les livres de famille depuis plusieurs décennies, l'un sur une rive littéraire voire méta-littéraire, l'autre sur une rive historienne, sans se rencontrer souvent⁵⁷. L'absence – à ma connaissance – de travaux sur la pensée politique des auteurs de livres de famille florentins est, me semble-t-il, la conséquence du peu de ponts jetés entre ces deux rives. En effet, les chercheurs de la branche littéraire ont cherché à définir un genre, à recenser et éditer les textes qui s'y rattachent, en remettant à plus tard leur interrogation transversale et thématique⁵⁸. Dans le même temps, les chercheurs de la branche historienne – à l'exception ceux qui ont fait des livres de famille leur corpus

⁵³ Nous pensons en particulier aux travaux de BRUCKER, RUBINSTEIN, GOLDTHWAITE, F. W. KENT et D. KENT, ou plus récemment NAJEMY.

⁵⁴ Les travaux de G. CHERUBINI sur les écrits privés siennois (1974) peuvent déjà être reliés à cette nouvelle approche, que le monumental ouvrage d'HERLIHY et KLAPISCH-ZUBER (1978) a contribué à fonder et diffuser.

⁵⁵ Voir les références des travaux de ces chercheurs dans la bibliographie générale.

⁵⁶ KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 5. Ce phénomène de mise à distance critique est d'autant plus marquant qu'il se situe au moment où l'auteure présente ces textes comme la matière première de ses recherches.

⁵⁷ Le volume des *Annales HSS* (59^e année, 2004/4) fait en ce sens figure d'exception.

⁵⁸ Pour l'histoire de cette phase de recherche, voir MORDENTI, 2001, p. 9-10. Cette orientation est explicite dans le nom du groupe de recherche interuniversitaire fondé en 1985 : *I libri di famiglia in Italia : inventario ed edizioni* (participation du Ministère à hauteur de 40%, jusqu'en 1990 environ), sur la base de l'inventaire publié dans le premier volume *I libri di famiglia* (1985). Comme le souligne CIAPPELLI dans son état des recherches florentines en cours (2001, p. 133), de même que PEZZAROSSA (*ibid.*, p. 119) le nombre de livres de famille florentins qui nous sont parvenus a obéré pour des raisons pratiques la recherche systématique idéale voulue et pensée par le groupe interuniversitaire dès ses débuts : le fichage systématique et extrêmement détaillé proposé par BARTOLI LANGELI (1989) s'est ainsi avéré d'emblée infaisable pour les centaines de manuscrits florentins concernés, d'autant plus qu'il s'agissait d'un « lungo lavoro di compilazione di durata difficilmente prevedibile, da cui è possibile solo parzialmente trarre frutti di analisi significativi prima della conclusione delle ricerche ». Il en est allé de même pour les critères d'édition de ces livres, comme le souligne CIAPPELLI, 2001, p. 134. Le chantier commencé si vaillamment semble ainsi avoir été suspendu, sans que la cathédrale espérée ait vu le jour, car les fonds alloués par l'État italien ont fini par se tarir ; le site *ldf*, qui centralisait la recherche, a ainsi cessé d'être mis à jour en 2006, et depuis, le site *Testo e Senso* (projet auquel participe également MORDENTI) a accueilli quelques publications en ligne du *Bollettino ldf*. Un financement PRIN a été obtenu par une équipe italienne en 2005, pour un projet intitulé « Storia della famiglia. Costanti e varianti in una prospettiva europea (secoli XV-XX) », coordonné par S. SEIDEL MENCHI, dans lequel on retrouve CIAPPELLI. L'union faisant la force, le projet européen *Ego-documents* abrite aujourd'hui quelques membres du projet *ldf*, mais ce projet comporte un risque lié à son échelle : celui de voir se dissoudre l'identité des œuvres à vouloir les regarder toujours d'un peu plus haut. Par ailleurs, il s'ancre chronologiquement plutôt dans la modernité (XVI^e-XVIII^e) ce qui correspond à une autre tendance de la recherche italienne sur la *memorialistica* (PANDIMIGLIO et CIAPPELLI travaillent ainsi désormais davantage sur la période moderne).

de travail dans le cadre d'interrogations d'ordre anthropologique – ont traités les livres de famille comme des outils pour répondre à des interrogations de différents ordres, non comme des lieux à part entière de construction et de mise en œuvre d'une réflexion d'ordre politique. Cette analyse me semble confortée par le fait que le seul travail qui se rattache directement à la problématique de cette thèse a été produit par G. Ciappelli, lequel apparaît comme un pont vivant entre les deux rives de la recherche sur les livres de famille dans la mesure où il est à la fois membre de longue date de l'équipe de travail italienne sur les livres de famille, formé à la philologie, et historien⁵⁹. Plusieurs ouvrages de synthèse sur les *livres de famille* ont vu le jour dans les années 2000⁶⁰, et depuis, les éditions de textes – émanant de l'une ou l'autre rive – se poursuivent, de même que les travaux historiques qui font appel aux livres de famille⁶¹. Mais il semble que la voie consistant à étudier les *livres de famille* florentins en tant que lieux littéraires d'élaboration d'une pensée politique par le *popolo* florentin n'ait pas encore été explorée.

Or le moment et la volonté de transmission apparaissent comme une cristallisation potentiellement intéressante du message que contiennent les livres de famille : au moment de transmettre, on choisit ce que l'on veut exprimer, et comment faire passer au mieux son message. Certes, c'est aussi un moment où l'on peut être tenté d'orienter son discours, mais cette manipulation même est parlante. Reste à savoir quelle est la part du politique dans ce message, à Florence en particulier. On constate en effet que l'immense majorité des citoyens florentins n'a jamais produit d'écrits sur le politique à destination publique. D'autre part, leur connaissance des écrits des autres est difficilement évaluable, et déterminer ce qu'ils en ont retenu apparaît comme une entreprise encore plus ardue⁶².

⁵⁹ CIAPPELLI, 1995b. Les travaux de PANDIMIGLIO (*spec.* 1991, 1995) sur les rapports entre les livres de famille florentins et la définition de la noblesse du grand-duché vont également dans le sens d'un dialogue avec la rive historique de la recherche, tout en se rattachant très clairement à la question de la place de cette composante « ennoblissante » dans la définition du genre des livres de famille, en particulier dans ses formes tardives, penchant donc nettement du côté littéraire de la recherche.

⁶⁰ MORDENTI, 2001 et 2004. Dans le même volume des *Annales*, CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER soulignent que le colloque de 1999 a été l'occasion pour les spécialistes du genre des livres de famille issus de la rive « littéraire » de jeter eux aussi des ponts entre tenants de la spécificité du modèle florentin et tenants d'une forme plus universelle du livre de famille (2004, p. 824). Les recueils de travaux de CIAPPELLI, 2009 et PANDIMIGLIO, 2010 et 2012 dénotent eux aussi une tendance actuelle à la synthèse du côté de l'équipe de recherche italienne sur les livres de famille.

⁶¹ Ont ainsi été publiés ces dernières années les livres de famille des VALORI (2007), de Luca di Matteo DA PANZANO (2010), des CIURIANNI (2013) tandis que l'édition intégrale du *Zibaldone* de Giovanni RUCELLAI est en attente de publication chez Sismel. Du point de vue des critères d'édition, l'adaptation par CIAPPELLI des critères proposés par le groupe de recherche sur les livres de famille et appliqués par PEZZAROSSA (1989) a été reprise par MOLHO et SZNURA pour leur édition du texte de Luca di Matteo DA PANZANO.

⁶² Voir à ce sujet BEC, 1967, 1984, CIAPPELLI, 1989.

Questions de corpus.

En revanche, la production écrite de ces citoyens est impressionnante. Les Florentins des XIV^e et XV^e siècles sont d'« infatigables écrivassiers »⁶³, ce qui explique, avec l'exceptionnelle conservation de ces sources, la masse documentaire dont disposent les chercheurs. Grâce au taux d'alphabétisation, remarquable pour l'époque, des habitants de Florence⁶⁴ (corollaire de son intense activité marchande), nombre des chefs de famille de la cité étaient en mesure d'écrire à leurs descendants ce qu'ils estimaient devoir leur transmettre. L'acte d'écrire est ainsi devenu un emblème des *mercatores* de Florence, qui se représentent eux-mêmes comme ceux dont il convient qu'ils aient les « mains tâchées d'encre »⁶⁵. Dans le cas florentin donc, l'écriture des *livres de famille* s'inscrit dans un panorama bien plus vaste d'écritures quotidiennes ou non, allant des écritures et missives comptables et professionnelles aux histoires en plusieurs volumes ou à la poésie⁶⁶. Le panorama des écritures entrevues, lues et/ou pratiquées personnellement par les Florentins comprend ainsi des textes de toute sorte, et cette variété se reflète dans la forme qu'ils donnent à leurs livres de famille, selon le modèle de référence qu'ils adoptent pour bâtir leur propre livre. L'*intention* de chaque auteur rencontre alors la *tradition* qui est la sienne et celle de sa famille en matière de pratiques de lecture et d'écriture, ce qui d'une part nous engage à les prendre en compte, et d'autre part peut expliquer la difficulté rencontrée par les chercheurs quand il s'agit de définir les *livres de famille* du point de vue de leur contenu. C'est pour ces raisons que nous reviendrons dans la première partie de cette thèse sur les spécificités des livres de famille *florentins*⁶⁷, et en particulier sur l'existence ou non d'une composante historique et politique dans leur définition.

Le corpus des *livres de famille florentins* qui est à la base de ce travail compte ainsi 150 livres, répartis sur l'ensemble des XIV^e et XV^e siècles : l'exceptionnelle conservation de ces sources fait qu'il n'y a que peu ou pas de vide documentaire de 1300 à 1480, et que l'on dispose de plusieurs témoins potentiels pour chaque

⁶³ KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 28-32.

⁶⁴ Comme en témoigne le célèbre passage de Giovanni VILLANI (éd. Porta, 1990, I, p. 198). Voir aussi A. PETRUCCI, 1988, et HERLIHY et KLAPISCH-ZUBER, 1978, p. 563-568. Nous revenons sur la question de la culture des scribes du *corpus* dans le chapitre 3.

⁶⁵ Selon la célèbre formule de Leon Battista ALBERTI, qui citait dans le *De Familia* les conseils de son grand-père (éd. Romano, Tenenti et Furlan, 1994, p. 253) ; on retrouve ces conseils chez Paolo DA CERTALDO (éd. Branca, 1986, p. 46), ainsi que chez Donato VELLUTI, qui fait de la capacité à tenir un livre correctement une qualité primordiale du marchand (éd. del Lungo, 1914, p. 143). Cf. sur ce point MORDENTI, 2004, p. 786.

⁶⁶ Cf. en bibliographie les nombreux travaux d'A. PETRUCCI sur la question, ainsi que les éditions d'A. SCHIAFFINI (1926) et A. CASTELLANI (1951-1952, 1973 et 1982) de nombre de ces textes anciens, qui fournissent un bon aperçu de la variété de ces documents.

⁶⁷ Cette spécificité occupe une place importante dans les débats internes au groupe de recherche italien sur les livres de famille, que nous n'avons pas évoqués ici, hormis *supra*, dans la note 62 : nous revenons sur la question dans le chapitre 1.

événement⁶⁸. Mais ces nombres mêmes (la quantité des auteurs et des œuvres examinés et l'étendue de l'arc chronologique considéré) demandent à être interrogés. Les livres qui constituent notre corpus demandent donc non seulement à être définis plus précisément, mais également à être examinés en tant qu'ensemble : dans quelle mesure les situations propres aux individus et aux familles influent-elles sur leur écriture, et sur la forme et/ou la présence de la vie de la cité au sein de ces livres ?

La première partie de cette thèse est consacrée à cette entreprise de définition car elle revêt un enjeu à la fois critique et méthodologique. Je pense en effet que ces livres méritent d'être analysés en tant que *pratiques d'écritures* qui portent et constituent tout à la fois l'identité des familles florentines, et j'émetts l'hypothèse que l'importance de l'élément politique dans l'identité des familles florentines a une incidence directe sur les formes et les contenus de leur écriture privée, qui se traduit non seulement par la présence récurrente de passages traitant de la vie de la cité dans ces livres familiaux, mais encore par une corrélation entre l'enjeu que représente le curseur politique dans la stratégie familiale et l'importance ainsi que les formes de la présence de la vie de la cité dans le *livre de famille*, parmi lesquelles le récit des événements qui agiterent la cité au XIV^e et au XV^e siècle.

Des livres, mais surtout des récits : les enjeux des mots.

Ces passages constituent la base de ce travail, où seront analysés les récits des principaux événements de la vie de la cité de Florence que l'on trouve dans les livres de famille. Comment les auteurs racontent-ils les événements ? Sur quels éléments se fonde et se cristallise leur interprétation des faits ? Quelle *lecture* construisent-ils ainsi, par leur écriture de la vie de la cité, à destination de leurs descendants ? Distingue-t-on des lectures concurrentes, qui témoigneraient d'idéologies elles aussi concurrentes ?

Il me semble en effet crucial de considérer ces textes comme autant d'œuvres relevant d'une *stratégie d'écriture*, dans la mesure où ces textes procèdent d'une intention, ont une vocation spécifique dans le cadre familial, et contiennent des mots choisis, qui ont chacun leur poids. En effet, bien que ces textes n'aient pas d'ambition littéraire à proprement parler, cela ne veut pas dire qu'ils ne présentent aucune *littérarité* : la sélection des événements racontés ou non, la structure des récits, les mots choisis pour dire construisent autant de *discours* distincts dont la diversité montre bien qu'il ne s'agit pas là d'un circuit de communication purement informatif, qui relèverait d'un cadre exclusivement documentaire mais bien d'écritures qui sont autant de constructions, et comportent chacune des écarts par rapport à ce qui serait la

⁶⁸ Cf. Annexes I, fig. 1. Pour les raisons de la conservation de ces textes, cf. MORDENTI, 2001, p. 40-41.

norme factuelle⁶⁹. L'intention de l'auteur, bien qu'elle ne soit pas esthétique, est perceptible dans ces récits, et mérite notre attention. Ces écrits apparaissent ainsi tant comme les vecteurs des représentations qu'avaient les Florentins du monde qui les entourait que comme le lieu de l'élaboration d'une pensée et d'une pratique politique au sein des familles florentines⁷⁰.

D'une pensée, dans la mesure où ces textes se donnent pour objectif, au moins ponctuellement, de dire ce qu'est la réalité politique, et que cette description suppose une conception et une représentation de ces objets de la part de l'auteur⁷¹. D'une pratique, également, dans la mesure où cette pensée naît avant tout de l'expérience et a aussi vocation à être réinvestie dans de nouvelles expériences⁷². Disons-le d'emblée, les formes prises par la pensée politique dans les livres de famille sont bien différentes de celles que l'on trouve dans les traités de philosophie morale ou de théologie du Moyen Âge et de la Renaissance. L'on ne trouve point dans les livres de famille de chapitre sur les qualités et les défauts respectifs des différentes formes de gouvernement (d'un seul, de peu ou de beaucoup pour reprendre les catégories classiques), et les citations des *auctoritates* en la matière, comme Aristote ou Cicéron, sont extrêmement rares⁷³, ce qui nous invite à prendre en compte la culture propre au *Popolo* florentin. Le milieu culturel auquel les auteurs de livres de famille appartiennent détermine-t-il les catégories analytiques qu'ils emploient pour traiter de la vie de la cité et de leur vie en son sein ? Cela nous engage aussi à interroger les textes à partir de ce qu'ils *sont* et non à partir de ce que l'on voudrait y trouver en partant d'états antérieurs ou postérieurs de la pensée⁷⁴, et pour cela, il faut partir des textes eux-mêmes, et en interroger les mots.

⁶⁹ Cf. sur ce point les mises en garde de KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 7-8 et MORDENTI, 2001, p. 16 : « ammettendo che si tratti di "documenti", siamo pure di fronte a documenti di particolare e di composita natura, a cui appartiene sempre anche l'intenzione di fornire *un'immagine* di sé, di trasmettere un messaggio parenetico ed esortativo, di selezionare nell'universo dei fatti quelli capaci di costruire e proporre un modello, dunque di costruire e tramandare una visione del/sul mondo assolutamente di pare ; da questo punto di vista l'informazione "vera" che i nostri testi ci forniscono [...] è allora anzitutto da ricercare *nel grado della deformazione*, nel *clinamen* che lo scrivente introduce : è dunque un tale sguardo (deformante) ciò che i testi di memoria anzitutto ci tramandano e ci testimoniano "oggettivamente", è qui la loro *verità storica* ».

⁷⁰ Je rejoins totalement à ce sujet C. TERREAUX-SCOTTO (2001, p. 592).

⁷¹ GAMBERINI fournit du « langage politique » la définition suivante : « Understood as a system for conveying political content, as a code of communication of which social actors know the rules, the meanings, the potential to generate new realities, such language can indeed be verbal, but also figurative, musical or ritual » (2012, p. 406). La partie rituelle du langage politique ne sera pas spécifiquement abordée dans ce travail : elle a fait l'objet de travaux remarquables de la part de R. TREXLER, auxquels nous renvoyons.

⁷² GAMBERINI souligne aussi le caractère pratique du langage politique, mais dans une optique plus générale, qui renvoie à la dimension polémique et performative des discours politiques, affirmant que ces mots sont : « not simply an instrument to communicate a message but also a mode of translating it into practice, to affect the social and political context. » (2012, p. 418).

⁷³ Nous revenons sur la culture des auteurs de livre de famille dans le chapitre 3.

⁷⁴ L'étude de MC LEAN, 2007 constitue un bon exemple d'analyse inductive, qui l'a amené notamment à relever l'absence quasi totale du concept de *virtù* dans les lettres de patronage florentines du xv^e

Les travaux de Michel de Certeau tout autant que ceux de Paul Ricœur⁷⁵, suivis plus récemment du *linguistic turn*, ont souligné dans le domaine des études historiques la valeur de la dimension discursive des textes, mais c'est une approche plus spécifiquement littéraire qui est adoptée dans ce travail, que Jean-Claude Zancarini et Jean-Louis Fournel ont nommée « philologie politique »⁷⁶. Pour tenter de mieux déterminer les spécificités de la pensée politique élaborée et transmise dans les livres de famille, nous chercherons ainsi à identifier les usages langagiers des termes liés à la vie de la cité, chargés ou déchargés sémantiquement au fil des décennies. Cela suppose une étude des choix opérés par les auteurs au niveau du style, et en particulier du lexique retenu pour parler du politique, à une époque où le lexique politique en langue vulgaire est encore en formation⁷⁷.

D'un point de vue pratique, la textométrie constitue un outil privilégié pour mettre en œuvre cette analyse⁷⁸. Dans le cadre d'un corpus comme le nôtre, vaste du point de vue textuel mais surtout temporel, il ne s'agit pas tant de compter les mots et leurs occurrences, que de pouvoir immédiatement inscrire ces usages langagiers dans le *temps*, et faire apparaître le cycle de vie des concepts avant d'étudier de plus près, grâce à l'analyse littéraire, les étapes de l'évolution sémantique de ces termes⁷⁹. Il s'agit là d'une approche à la fois quantitative et qualitative des textes⁸⁰ qui n'a pas encore donné lieu à beaucoup de travaux dans le domaine italien, même si l'on constate que les chercheurs spécialisés dans l'analyse des réseaux sociaux florentins de la fin de la Renaissance comme John Padgett ou Paul D. Mc Lean tendent toujours

siècle, le poussant à nuancer les positions des historiens des idées sur la prégnance de ce concept dans la société florentine de l'époque.

⁷⁵ Comme le souligne DOSSE, 2003, en référence à DE CERTEAU, 1975, RICOEUR, 1983-1985.

⁷⁶ Voir à ce sujet ZANCARINI, 2007. Dans son attention aux mots et aux concepts, la *philologie politique* se rapproche de l'*histoire des idées politiques*, mais l'exigence de rigueur dans la contextualisation des textes comme des mots qu'elle revendique – et inscrit par le terme « philologie » dans son nom – est peut-être plus importante encore que celle mise en œuvre dans les travaux de l'École de Cambridge (pour laquelle voir en particulier les travaux de POCKOCK, 1975 et 2009, et SKINNER, 1978 et 2002, que l'on qualifie aussi parfois de « sémantique historique »).

⁷⁷ Voir à ce sujet POZZI, 1975, 2007, sur le lexique CHABOD, 1967 [1957], HEXTER, 1957, WHITFIELD, 1955, sur la terminologie DE VRIES, 1957, TENENTI, 1971, CHIAPPELLI, 1977, SANTI, 1979, ZANON, 1980, QUAGLIONI, 2011, les volumes de FONTANA, FOURNEL, TABET et ZANCARINI (éds.), 2004, ainsi que celui de PONTREMOLI (éd.), 2001.

⁷⁸ Les travaux de GENET (cf. bibliographie) l'ont montré, faisant état d'un usage pionnier de l'outil informatique et de la textométrie en histoire médiévale. Ses remarques sur le tournant représenté par l'adoption à la fin du Moyen Âge de la langue vulgaire pour traiter de la chose politique, mettant fin au monopole du latin dans les écrits officiels, sont tout aussi valables pour la péninsule italienne que pour les îles britanniques (1991, p. 294).

⁷⁹ Sur la textométrie comme méthodologie, entre analyse linguistique, littéraire et historique : OLSEN et HARVEY 1988, PINCEMIN, GUILLOT, HEIDEN, LAVRENTIEV, MARCHELLO-NIZIA, 2008, et pour ses développements actuels <http://textometrie.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique7>, ainsi que GUILHAUMOU, 1986, et 2006 (dans le cadre d'une interrogation qui porte aussi sur le traitement de l'événement).

⁸⁰ Voir à ce sujet BEAUREPAIRE et TAURISSON, 2003, p. 17, et l'introduction à la Partie III.

plus à intégrer une dimension linguistique et d'étude de discours dans leurs travaux⁸¹. Il s'agit donc ici de mettre à l'épreuve une méthode qui a été principalement appliquée à des textes du XVI^e siècle⁸² ou bien, sous des formes voisines, dans un cadre disciplinaire différent (sociologique ou historique), en profitant dans la mesure de mes compétences techniques limitées des avancées technologiques de ces dernières années⁸³.

La position originale des livres de famille, entre sphère littéraire et sphère documentaire, entre sphère publique et privée, m'a ainsi semblé requérir une approche relevant elle aussi d'un entre-deux, disciplinaire cette fois. Pour tenter de répondre aux questionnements qui sous-tendent ce travail, seront donc convoqués tant les outils de l'italianiste (en particulier l'analyse littéraire et sémantique, la philologie pour l'établissement des textes⁸⁴) que de l'historien. Consciente des risques que comporte l'interdisciplinarité, je ne peux qu'invoquer pour ma défense le sentiment de sa nécessité d'une part, et la bienveillance des lecteurs d'autre part. Car un élément unit ces deux rives disciplinaires et m'a animé : il s'agit de l'amour des textes, que les italianistes comme les historiens s'attachent à lire et à donner à lire, à comprendre et à donner à comprendre. C'est sous cette égide que j'aimerais placer ce travail, où j'ai tenté de redonner voix à des auteurs dont l'intention première était justement de *transmettre*, au delà de la barrière du temps et des générations.

⁸¹ Voir en particulier MC LEAN, 2007. Nous utilisons le terme *Renaissance* dans son sens étendu (allant de la fin du Moyen Âge à l'aube de l'ère moderne, soit du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle), reprenant l'usage des chercheurs anglosaxons.

⁸² En particulier par J.-L. FOURNEL et J.-C. ZANCARINI (cf. bibliographie). Cf. également à ce sujet CUTINELLI-RENDINA, MARCHAND, et MELERA-MORETTINI, 2005.

⁸³ J'ai bénéficié lors de la préparation de cette thèse des conseils de S. GEDZELMAN (ingénieure de recherche au laboratoire Triangle de l'ENS de Lyon) ainsi que des formations dispensées par l'équipe de développement du logiciel TXM (laboratoire ICAR de l'ENS de Lyon), dont je n'ai malheureusement pas pu (du fait de mes compétences encore très limitées en la matière) exploiter toutes les potentialités dans l'analyse textométrique mise en œuvre dans cette étude.

⁸⁴ Les transcriptions des manuscrits inédits sont présentées en Annexes III, mais le corpus numérique qui comprend les fragments « politiques » repérés dans l'ensemble du corpus – que j'ai utilisé pour l'analyse textométrique notamment – n'est pas présenté en Annexes pour des raisons de droits.

LES TEMPS DE LA CITE : EXPERIENCE, MEMOIRE, HISTOIRE

Le temps est au cœur de la conception et de l'écriture des livres de famille florentins : c'est à la fois une écriture qui s'*inscrit* pratiquement dans le temps (que ce soit sous la forme d'une écriture journalière ou au contraire d'une écriture tardive, souvent pour faire face à l'imminence du danger et de la mort) et une écriture qui se *projette* dans le temps, ayant comme horizon le devenir de la famille dans la longue durée des générations⁸⁵. Du point de vue de l'auteur, l'écriture se pose comme *expérience*, mais une expérience qui a vocation à devenir une *mémoire* pour la famille, idéalement amenée à continuer de l'alimenter après la mort du scripteur à partir de nouvelles expériences⁸⁶. Or une telle conception du temps et de la mémoire, et surtout du rapport de l'écriture au temps est rien moins qu'évidente, et surtout, il ne s'agit pas là d'une donnée immuable.

Une conception du temps en mutation.

En effet, comme l'a souligné Raul Mordenti, l'histoire entière des livres de famille se situerait entre deux changements de paradigme temporel⁸⁷. De la même façon que le passage du *continuum* temporel caractéristique selon Le Goff du temps de l'Église au temps mesurable et maîtrisable du temps des marchands⁸⁸ constituait une condition de possibilité *sine qua non* de l'émergence des livres de famille au XIII^e siècle, la fin de ce paradigme temporel avec l'avènement des temps bouleversés, non-maîtrisés et non-maîtrisables des Guerres d'Italie aurait signé l'arrêt de mort (lente) des livres de famille. D'un point de vue factuel, force est en effet de constater que de moins en moins de livres de famille sont débutés à Florence au XVI^e siècle ; mais l'on peut également constater que cela correspond aux dates de vie et de mort de l'organisation républicaine de la cité.

⁸⁵ MORDENTI, 1985 et 2001.

⁸⁶ HALBWACHS, 1994 [1925], 1997 [1950], RICŒUR, 2003, LE GOFF, 1988.

⁸⁷ MORDENTI, 2001, p. 107-108 : « il libro di famiglia aveva bisogno per poter essere scritto (ed anzi per poter essere concepito) di un tempo « mercantile », cioè di un tempo lineare, quantitativo, discreto, perfettamente padroneggiabile e padroneggiato, insomma del tempo-merce della borghesia che nasceva. Ma ora [...] ci troviamo di fronte ad un tempo non più padroneggiato (anzi completamente e drammaticamente incontrollabile), un tempo non suddivisibile, non simmetrico, non chiuso, non finito, ma curvo, aperto, sfuggente, abissale, [...] come l'assetto cronotopico del romanzo barocco. È, appunto, un *tempo barocco* quello che dominerà le scritture familiari di tipo genealogico che fioriscono a partire del Seicento, [...]. Non a caso nasce da qui la concezione del passato come *alterità*, come problema e mistero, cioè il nuovo e moderno atteggiamento che darà vita al poderoso sforzo conoscitivo dell'antiquaria e dell'erudizione. » MORDENTI indique ici le sac de Rome de 1527 comme moment de ce tournant culturel, mais il me semble que dans le cas de l'Italie et de Florence en particulier ce tournant a été amorcé dès le début des guerres d'Italie en 1494, comme l'ont montré les travaux de FOURNEL et ZANCARINI.

⁸⁸ LE GOFF, 1960.

Le temps des familles florentines...

Cela nous invite donc une fois de plus à interroger les liens entre vie des familles et vie de la cité, mais aussi à prendre en compte cette vision du temps comme capital plus ou moins transmissible dans le cadre familial, au même titre que les propriétés immobilières. Car il s'agit là d'une conception du temps propre aux *familles* florentines, c'est-à-dire aux familles que la société identifiait comme telles, en les associant à un nom, ce qui correspond davantage aux « grandes familles » qu'aux foyers pauvres.

La définition de la famille en Toscane et à Florence aux XIV^e et XV^e, et surtout la question de son évolution, a fait l'objet d'un long débat, opposant les tenants d'une mutation en faveur d'une famille nucléaire aux partisans d'une persistance des structures claniques⁸⁹. Les nombreuses études que C. Klapisch-Zuber a consacrées à la famille et à la parenté à Florence à l'époque nous semblent avoir fait le point sur la question en montrant l'existence de plusieurs niveaux de solidarité. Les membres des familles seraient ainsi eux aussi pris dans une toile dont les fils partent du noyau familial (le *feu*), pour s'étendre à la *consorteria* (l'ensemble des parents de sang), aux *parenti* (les parents que l'on a aussi acquis par alliance), jusqu'à englober les voisins et familiers. Viennent ensuite s'ajouter d'autres liens de solidarité, comme ceux qui unissent patrons et clients⁹⁰. Bien sûr, ces toiles étendues sont celles des *familles* florentines. Comme l'ont souligné plusieurs chercheurs⁹¹, la volonté d'élaborer et de transmettre une mémoire familiale au fil des générations suppose en effet que l'on conçoive sa famille comme une entité construite et à construire dans le temps, ce qui n'était pas le cas des foyers les plus défavorisés socialement. Dans le cas des familles qui se concevaient comme des entités potentiellement pérennes, le temps devient effectivement un enjeu crucial⁹², et s'inscrit au cœur de leur identité.

... et le temps de la cité

Le cadre temporel retenu pour cette étude a vocation à permettre d'étudier la construction et l'évolution de cette identité dans ses liens – ou non – avec la vie de Florence. Pour cette raison, nous nous focaliserons sur la vie politique intérieure de la

⁸⁹ Voir à ce sujet les travaux divergents de R. GOLDTHWAITE et F. W. KENT.

⁹⁰ Pour une étude de l'ensemble des composantes de la société florentine et de ses configurations familiales, voir HERLIHY et KLAPISCH-ZUBER, 1978. Notons que la complexité et la stratification de l'ensemble de relations qui constitue la parenté pour les hommes du Moyen Âge et de la Renaissance faisait déjà l'objet à l'époque de tentatives de description et de débats, notamment dans la sphère juridique, mais aussi (beaucoup) dans le cadre de préoccupations patrimoniales. Les chapitres consacrés par Isidore de Séville dans ses *Etymologiae* à la question (éd. Lindsay, 1962 [1911], IX, v-vii) constituent un exemple précoce, et amplement diffusé au Moyen Âge, de cette démarche.

⁹¹ Voir en particulier STELLA, 1993, FRANCESCHI, 1990, BALESTRACCI, 1984.

⁹² KLAPISCH-ZUBER, 1990 p. 56 : « dans la Florence des XIV^e-XV^e siècles, c'est à la continuité des descendance et des richesses de tous ordres qu'on mesure d'abord la puissance d'un lignage ».

cité, afin d'interroger en particulier l'image que les Florentins se faisaient du corps politique florentin, de sa configuration et de ses reconfigurations, ainsi que de leur place et de leur rôle en son sein⁹³. Partant des premiers livres de famille, rédigés à la charnière des XIII^e et XIV^e siècles, nous tenterons de mettre en évidence les continuités et les ruptures intervenues au fil des générations, jusqu'en 1480.

Cette date relève d'un choix arbitraire mais raisonné. Il s'agit d'un renoncement dans la mesure où j'aurais aimé poursuivre cette enquête jusqu'à la mort définitive de la république en 1530. Mais cela supposait de prendre en compte un nombre conséquent de sources supplémentaires et, surtout, cela impliquait de s'aventurer sur un terrain extrêmement accident  du fait des nombreux changements qui intervinrent alors – dont la prise en compte e t nécessité beaucoup de *temps* de recherche supplémentaire. Parmi ces ruptures, la diffusion de l'imprimerie apparaît comme un phénomène non négligeable dans la mesure où cela a durablement influé sur la possibilité de thésauriser et de transmettre les connaissances – ce qui est l'objet des livres de famille⁹⁴. La date de 1480 correspond donc à un moment charnière culturellement parlant, mais aussi à la fin d'un cycle politique :   cette date en effet, Laurent de Médicis a réussi à résoudre à son avantage la crise politique qui avait suivi la conjuration des Pazzi. La situation à Florence est stabilisée, et le restera jusqu'à sa mort en 1492 : l'instauration de la *Balia* de 1480 (qui deviendra le Conseil des Soixante-Dix) signe ainsi l'arrêt de mort de la contestation qui trouvait encore un lieu d'expression dans le conseil des Cent⁹⁵. Le pouvoir personnel de Laurent – bien qu'il maintienne toujours en place les façades de la république – est donc installé à l'intérieur de Florence, mais il l'est aussi à l'extérieur. En effet, les tensions et conflits avec la papauté et avec le royaume de Naples qui ont suivi la conjuration des Pazzi ont fourni à Laurent le Magnifique l'occasion de faire la preuve de ses capacités diplomatiques et ont donné une aura supplémentaire à son pouvoir, reconnu désormais dans l'ensemble de la péninsule, où la situation restera globalement stable jusqu'à la descente de Charles VIII en 1494.

⁹³ Nous ferons référence à la vie politique extérieure de la cité, aux *cose di fuori* comme diraient les Florentins, quand celles-ci s'invitent dans le débat et conditionnent la réflexion des auteurs. Le fait que la République ait réservé les charges qui relèvent de sa domination sur les communes alentour aux seuls Florentins maintient cependant en quelque sorte ce domaine de l'agir politique dans un cadre « intra-florentin », relevant de l'expérience propre aux citoyens de plein droit de la cité (et qu'ils purent vouloir transmettre dans leurs livres de famille).

⁹⁴ Cf. TERREAUX-SCOTTO, 2001 pour l'évolution des modalités de transmission du savoir et de l'expérience politiques entre le XV^e et le XVI^e siècle, notamment au moment de la rupture savonarolienne.

⁹⁵ RUBINSTEIN, 1966 et BERTELLI, 1986, p. 28 : « In un dispaccio del 3 luglio, ricordato da Rubinstein, l'oratore estense Antonio Montecassino riferiva a questo proposito un aneddoto sintomatico : Tommaso Soderini, esponente di primo piano del patriziato fiorentino [...] richiesto perch  non usasse pi  [...] il suo *leit-motiv* « periculareti » (cioè, correrete pericolo), avrebbe risposto lapidariamente : « perch  siamo periculati » : epitaffio abbastanza cinico, se si vuole, ma veritiero, per l'estinguersi della democrazia fiorentina ».

Entre ces deux termes chronologiques, de nombreuses générations de citoyens florentins se sont succédées, et donc potentiellement autant de rapports à la cité. C'est pourquoi, après une première partie consacrée à la définition des livres de famille florentins et en particulier de la place de la composante politique au sein de celle-ci, j'ai choisi de partir des lectures des événements proposées par les auteurs afin d'étudier l'évolution de leur pensée politique au fil des générations. La deuxième partie sera donc composée d'une série d'*instantanés* du rapport des familles florentines à la vie de la cité. Cette série discontinue a vocation à faire émerger de l'intérieur des textes les concepts et les nœuds problématiques qui caractérisent la pensée de ces auteurs et définissent autant de configurations momentanées du lien entre les familles et la cité. La troisième partie a vocation à relier ces points, en interrogeant dans la longue durée les termes qui auront émergé, pour déceler les éventuelles évolutions ou ruptures au sein de la pensée élaborée, transmise et réélaborée de génération en génération au sein de ces écrits privés. Quels concepts, quelles grilles interprétatives sont convoquées pour décrire et lire la vie de la cité, pour dire l'identité et la place des familles en son sein ? Dans quelle mesure ces lectures suivent-elles l'évolution historique de la cité, témoignant des changements intervenus dans l'organisation du pouvoir et de la société à Florence aux XIV^e et XV^e siècles ?

PARTIE I

LES FAMILLES ET *LO STATO* : DEFINITIONS CROISEES

Cette première partie entend démontrer que l'on ne peut pleinement saisir ce que sont les livres de famille florentins sans faire appel à l'élément politique. Or cette idée, bien qu'elle soit loin d'être nouvelle¹, conserve une certaine dimension polémique, dans la mesure où le politique est absent de la définition formulée à l'issue de quinze années de recherche sur les livres de famille, et qui est aujourd'hui communément acceptée. Pourtant, la dimension politique apparaissait comme une évidence aux premiers chercheurs qui ont pris ces livres comme objet d'étude – en commençant par les livres florentins, les plus nombreux et les mieux connus alors². Au fil des études cependant, cette évidence s'est estompée, et l'élément politique a disparu de la définition à mesure qu'elle s'étendait dans le temps et dans l'espace à de multiples objets mémoriels³.

Voilà qui nous invite à reparcourir l'histoire des livres de famille florentins pour tenter de mieux cerner ces objets rebelles à la définition. Dans cette optique, nous interrogerons également les livres de famille en tant qu'*ensemble* : dans quelle mesure l'appartenance de leurs auteurs à des milieux socio-professionnels ou culturels différents influe-t-elle sur les formes de leur écriture privée ? Et qu'en est-il de la variable politique du statut des Florentins ? A-t-elle une incidence sur les stratégies d'écriture qu'ils mettent en œuvre au fil des générations ?

¹ MORDENTI (2001, p. 39) rappelle que TAMASSIA (1971 [1911], p. 104) faisait l'hypothèse d'un lien entre l'organisation de la cité et la situation des familles d'une part, et les productions écrites produites par l'une ou l'autre sphère d'autre part.

² PEZZAROSSA en fournissait en 1979 la définition suivante : « libro depositario dello *status* della famiglia, prova irrefutibile del possesso dei requisiti per una piena integrazione politica » (p. 99). Il reprit et développa cette idée en 1980 (p. 42-43), en ajoutant un repère temporel (l'après Tumulte des *Ciampi*) comme moment de « coagulation » du genre des livres de famille, en lien direct donc avec le contexte socio-politique. Cette thèse est réaffirmée par MORDENTI sans toutefois avoir jamais fait l'objet d'une étude spécifique : « La piena "fioritura" dei libri di famiglia nella loro forma più illustre e diffusa, quella fiorentina, si verifica a cominciare dagli ultimi decenni del XIV secolo, certamente in rapporto al particolare quadro socio-politico, ma anche culturale, della città del Giglio dopo il tumulto dei Ciampi » (2001, p. 41).

³ Cette « intuition » ne persiste que chez les chercheurs spécialisés dans les livres de famille *florentins* comme PANDIMIGLIO et CIAPPELLI. Le premier affirme ainsi : « ero da tempo convinto, e lo resto, che la materia socio-politica è un elemento essenziale del libro di famiglia fiorentino, almeno per un periodo di considerevole durata » (2001, p. 128). Cf. également CIAPPELLI, 1995b, p. 130-131.

Chapitre 1

Les livres de famille florentins : tentatives de définition

Quiconque fréquente les livres de famille perçoit simultanément leurs ressemblances et leurs dissemblances, même en s'en tenant aux livres issus d'une même époque et d'une même aire géographique. Malgré leur *air de famille* en somme, ces livres ont chacun une identité propre. La dimension privée, caractéristique de cette production peut expliquer cela : aucune norme les concernant n'a jamais été édictée par une institution officielle ou culturelle. Il s'agit avant tout d'une *pratique*, sans poétique donc¹, bien qu'elle fût rapidement dotée d'une *tradition* à laquelle vinrent s'ajouter des injonctions venues de la sphère officielle, consolidant et diffusant cette pratique. À cet égard, les motivations qu'invoque Bernardo Strozzi au début de son livre sont éclairantes :

Questo libro ène di Bernardo di Tommaso di Soldo di messer Ubertino degli Strozzi e ch[i]amasi libro bianco *segnato* A, in sul quale iscriveremo sùne ogni mio fatto, chominc[i]ando questo libro a dì primo di marzo 1412. E questo fòne per che la ventina che fùne 1412 voleva vedere i·libro mio ed io none aveva libro, e per questo deliberai fare u·libro a ciò ch'io potesi mostrare ogni volta i·libro semai veruno lo volese vedere; e per questo ò fat[t]o questo libro deto dī.²

Au début du xv^e siècle, il est devenu si commun de tenir un livre de famille que les institutions fiscales comptent dessus : ces livres sont désormais de véritables institutions dans le dialogue entre les organes de la cité et la vie des familles. Les livres de famille florentins se présentent donc comme une tradition d'abord bâtie et diffusée au sein des familles, de leurs cercles d'amis et voisins, qui fut ensuite reconnue par la cité dans le cadre de ses institutions spécifiques.

Ces éléments tendent à conforter la position des florentinistes, qui insistent sur l'importance de considérer le contexte de production des livres de famille pour mieux comprendre leur nature, irréductible selon eux aux macro-catégories analytiques identifiées par les spécialistes du genre. La spécificité du cas florentin, en particulier

¹ CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 809.

² STROZZI, Bernardo (cf. Annexes III, n° 56), f° 1 r : « Ce livre est celui de Bernardo fils de Tommaso fils de Soldo fils de messire Ubertino des Strozzi et se nomme livre blanc marqué A, sur lequel nous écrivons dessus toutes mes affaires, en commençant ce livre le premier mars 1412. Et je le fais car la *ventina* de 1412 voulait voir mon livre, et je n'avais pas de livre, c'est pourquoi j'ai décidé de faire un livre pour pouvoir le montrer chaque fois si jamais quelqu'un voulait le voir ; et c'est pourquoi j'ai fait ce livre le dit jour ».

pour la période médiévale, est ainsi communément acceptée par les spécialistes des livres de famille³. Mais cette reconnaissance ne vaut pas définition. Or l'entreprise n'est pas chose facile, comme en témoigne la description paradoxale qu'en fit celle qui en est pourtant la plus grande spécialiste : « une matière à la fois dense et volatile, compacte et en même temps trop souvent lacunaire, étroitement focalisée et aussi très dispersée »⁴.

Il semblerait que cette difficulté soit liée à l'essence même de ces livres, dans la mesure où chaque livre est l'émanation unique de la famille pour qui il a été écrit, ce qui le rend rebelle à toute forme de généralisation mais aussi à toute volonté d'en brosser une histoire purement linéaire⁵. Que retenir alors des portraits successifs des livres de famille florentins brossés par la critique ?

L'ARCHIPEL DES LIVRES DE FAMILLE

Une histoire non linéaire

L'histoire des livres de famille eut d'abord quelque peu l'allure d'un conte dont le protagoniste était un livre de comptes métamorphosé en chronique domestique ou en ambitieux ouvrage pédagogique. Cette vision linéaire de l'évolution du genre émerge notamment de l'introduction d'Armando Petrucci à son édition du livre des Corsini⁶, et fut reprise par Vittore Branca, qui y associa trois expressions très suggestives pour désigner les trois âges de l'écriture mémorielle qui se seraient

³ CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 815-816, et CIAPPELLI, 2001, p. 131-132, lequel souligne au début de son état des recherches en cours à Florence sur les livres de famille en 2001 non seulement l'originalité du cas florentin, mais aussi combien cette originalité même constitue un « *punctum dolens della ricerca sistematica, per la difficoltà di dar conto con la necessaria completezza sia della consistenza di questo particolare "genere" in sede locale, sia delle sue variegate caratteristiche* ».

⁴ KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 6.

⁵ CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 822 : « Le livre de famille, au XIV^e siècle, ne sort pas tout armé de la volonté de quelques citoyens ou pères de famille plus conscients que d'autres : il hésite sur ses emplois, il improvise ses rôles et les éprouve avant de les imposer comme modèle à la génération suivante ».

⁶ A. PETRUCCI, 1965, p. lxii-lxiii. Celui-ci distingue les livres comptables, les *libri di ricordanze* et les *cronache familiari*. Il organise ces trois types de production en fonction d'une ligne chronologique. Selon lui entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e les notations concernant les affaires domestiques et patrimoniales sortirent des livres comptables et la *memorialistica* devint l'apanage des deux autres formes. Plus, selon lui « è anzi molto probabile che le cronache familiari rappresentino in realtà la fase più complessa e definitiva di tutta la produzione memorialistica privata, lo stadio in cui dall'originario impianto di tipo documentario, si passò alla narrazione vera e propria, anche se accentrata intorno all'attività di un singolo o di un nucleo familiare. » (p. lxiii). Reconnaissons au chercheur l'immense mérite d'avoir non seulement soulevé la question, mais d'avoir été l'un des premiers à fournir une édition moderne d'un livre de famille, dotée d'une introduction rigoureuse. BEC (1967, p. 50-51) présente une vision semblable du panorama des écritures marchandes, et BRANCA (1986, p. xiv) reprend cette conception selon laquelle les livres de famille naissent des écritures commercialo-domestiques du XIII^e siècle (celles qu'A. CASTELLANI et SCHIAFFINI ont publiées).

succédés⁷. Certains chercheurs, comme Leonida Pandimiglio, adoptèrent dans un premier temps la thèse de la métamorphose, puis sa version nuancée⁸.

Depuis, l'examen des centaines de livres de famille des archives florentines par l'équipe de recherche italienne a mis en évidence l'absence d'un mouvement linéaire : la coexistence en plein xv^e siècle de livres de famille encore fortement liés à la sphère comptable ou très « documentaires » avec des livres plus « narratifs » (pour reprendre les mots d'Armando Petrucci, que certains chercheurs associent aux termes distincts de *ricordanze* et *ricordi*⁹) invalide cette vision téléologique des livres de famille comme chaînon entre le livre de compte et l'historiographie¹⁰.

L'éventail réel des livres de famille montre ainsi qu'en plein *Quattrocento* l'on trouve aussi bien des *ricordanze* où la fonction d'enregistrement, et son versant comptable, l'emporte largement sinon totalement sur la fonction didactique du livre, que des *ricordi* où l'intention didactique est très forte, la construction mémorielle extrêmement élaborée et les comptes domestiques absents. Mais surtout, le nombre de livres intermédiaires, que l'on serait bien en peine de classer d'un côté ou de l'autre, nous engage à considérer cet ensemble comme un archipel mémoriel traversé par de multiples courants, ou encore un fleuve aux multiples affluents et à l'embouchure ramifiée¹¹. Reste à définir ces courants, à cartographier cet archipel : quels éléments peuvent influencer sur le fait qu'un auteur à un moment donné va choisir telle ou telle forme, telle ou telle configuration pour son livre ?

⁷ BRANCA (1986, p. xlii-xliii) décrit ce qui serait pour lui une évolution chronologique du genre et des mentalités florentines qu'il représente, depuis l'âge des Livres de comptes, où dominerait la « *ragion di mercatura* », à l'âge d'or des Livres de Famille fin xiv^e siècle, où dominerait la « *ragion di famiglia* », vers l'âge de la « *ragion di stato* », amorcé au xv^e et développé à partir du xvi^e siècle.

⁸ PANDIMIGLIO, 1987, p. 4-5. CIAPPELLI, 1995b, p. 131-132 s'inscrit dans la même lignée. KLAPISCH-ZUBER a évoqué un transfert de compétences de la sphère d'écriture comptable à la sphère privée, ce qui me semble mieux rendre compte de la nature de l'affluent principal des livres de famille (1991, p. 251-252).

⁹ PEZZAROSSA distinguait entre *ricordanze* et *memorie* (1979, p. 120).

¹⁰ Cf. sur ce point les précautions prises par CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER (2004, p. 824) pour retracer l'histoire de ces livres, à Florence et ailleurs.

¹¹ À propos de l'embouchure du genre, MORDENTI évoque l'image de l'arbre et de ses branches : « dal ramo già evocato della commossa scrittura dell'interiorità, à la Morelli, si dipartirebbero i rami che condurranno all'autobiografia, al diario, alla scrittura della riflessione morale; da un secondo robusto ramo, quello della registrazione degli eventi straordinari, si dipartirebbero altri diversi rami, da una parte verso la cronachistica cittadina e la storiografia, dall'altra verso la scrittura delle "Gazzette" e degli "Almanacchi", gli antenati del moderno giornalismo, dall'altra ancora verso il raccontare piacevole (che non manca nei nostri libri) o impressionante della narrativa » (2001, p. 97). Il s'agit bien là d'une embouchure, car au delà s'ouvre autre chose « Quando queste componenti interne (o questi derivati) dei nostri libri di famiglia avranno acquistato sufficiente forza ed autonomia, la loro scrittura si svolgerà al di fuori dei libri di famiglia, e ne segnerà l'esaurimento » (*ibid.*, p. 98).

Les écritures marraines des livres de famille.

D'autres éléments viennent en effet jeter une ombre sur le tableau de la métamorphose. Outre le fait que la métamorphose ne fut pas générale, loin de là, il semblerait bien en effet que plusieurs fées se soient penchées sur le berceau des livres de famille – outre la fée comptable. Les principaux modèles d'écriture dont disposaient les Florentins, en particulier les marchands, sont effectivement les écritures professionnelles de type comptable, et ce sont les premiers modèles de référence pour les livres de famille¹². Mais certains livres attestent de l'influence d'autres modèles.

Le livre de Simone della Tosa est un exemple précoce de la perméabilité entre historiographie et livres de famille : il recopie au début de son livre une chronique, avant de basculer vers le livre de famille quand le temps du récit rejoint le temps de l'écriture¹³. Ce magnat – dont l'activité principale est de type guerrier, et qui ne pratique probablement pas les écritures de type marchand – va ainsi choisir pour son projet mémoriel une autre forme comme modèle de référence. Cela nous invite à nous interroger sur les variables culturelles et sociales qui existent au sein de l'ensemble des auteurs de livres de famille : dans quelle mesure influent-elles sur les formes et les contenus des livres ?

D'autres livres adoptent quant à eux pour modèle de référence des écritures de type officiel, comme les *relazioni* pratiquées par les ambassadeurs. Le livre de « ricordanze di cose di Comune » de Michele di Vanni di Michele Castellani en est un bon exemple. Comme l'a noté Giovanni Ciappelli, la forme de ce livre s'apparente aux *Legazioni* ou *Commissioni* telle qu'a pu les pratiquer Rinaldo degli Albizzi (son

¹² Notons, comme le fait d'ailleurs A. PETRUCCI (1965, p. lxxvii) que ces modèles « comptables » et leurs formules sont à leur tour redevables de la pratique notariale.

¹³ MORDENTI cite le cas orviétan des MANENTI à propos du passage « dalle cronache al libro di famiglia », mais aussi du passage au XVI^e siècle « dal libro di famiglia alla storiografia » (2001, p. 102-103). Cette proximité avec le genre historiographique a valu à Simone DELLA TOSA des jugements peu amènes de la part de MONTI, qui compare son œuvre à celles de véritables chroniqueurs comme Giovanni VILLANI ou Marchionne di Coppo STEFANI (1979, p. 233 : « En effet, dès le début de son oeuvre, l'auteur mentionne les Tosinghi de haut rang et, à partir de 1323, il remplace les réactions de l'opinion ou les commentaires personnels, qui font tout l'intérêt des écrits de ce genre, par des informations sur les naissances, les mariages, les décès qui se produisent dans sa famille, ou même sur les condamnations que certains de ses parents ont encourues. À dater de 1336, il énumère aussi les propriétés qu'il achète, les sommes que ses proches lui doivent à la suite de décisions judiciaires. Les renseignements de cet ordre prennent de plus en plus de place au détriment de l'élément historique qui disparaît pour les dernières années, comme si, une fois dépassée la quarantaine, l'auteur n'avait d'autre préoccupation que l'accroissement de son patrimoine familial. Ainsi les *Annali* prennent l'allure d'une oeuvre de transition où la vie personnelle de l'écrivain, faute d'un lien véritable avec le contexte politique ou historique, fait figure d'intruse. L'apparition de cet élément familial coïncide donc, dans les *Annali*, avec un abaissement du niveau historique en termes qualitatifs et quantitatifs »). Les travaux menés sur le genre des livres de famille depuis lors nous invitent à revenir sur ce jugement en appréhendant ce texte dans son contexte de production (cf. infra, chapitres 5 et 9).

parent, d'ailleurs¹⁴), mais contient aussi des notations familiales et patrimoniales qui le rattachent au corpus des livres de famille¹⁵. Précisons que cette dimension familiale s'interrompt après quelques années : le livre bascule vers le registre officiel en même temps que Michele cesse de le tenir lui-même. Les pratiques d'écriture spécifiques à la vie de la république, pratiquées par les ambassadeurs mais aussi par les officiers en poste – qui étaient tenus de tenir des livres de charge¹⁶ – alimentent donc elles aussi, à des niveaux variés, la matière des livres de famille. Il s'agit là aussi d'un élément attestant de la perméabilité entre les affaires des familles et celles de la cité aux yeux des auteurs, qui nous engage à nous interroger sur les enjeux de la présence de ce type de notations dans les livres de famille (surtout quand il s'agit de doublons d'écritures conservées par la république)¹⁷.

Le système des écritures familiales.

Le livre de Michele di Vanni di Michele Castellani constitue donc un exemple de livre de famille hybride, puisqu'il regroupe dans son livre familial ce que d'autres confiaient à un livre distinct. Selon les familles et les individus, le livre de famille était ainsi placé au cœur d'un réseau plus ou moins étendu et organisé d'écritures. Cette attention au système des écritures familiales est très présente dans les volumes consacrés aux livres de famille par l'équipe italienne (1985 et 2001), ainsi que dans

¹⁴ « Fino a una certa data sembra che Michele sia rimasto incerto se destinare il quaderno a questo scopo specifico o allargarlo a notazioni riguardanti più in generale la famiglia. La distribuzione delle annotazioni fa quasi pensare che egli abbia progettato di dividere il registro in due, annotando nella prima metà le "cose di Comune", e nella seconda i ricordi familiari, che infatti seguono subito cronologicamente la conclusione della seconda missione diplomatica [...] » CIAPPELLI, 1995c, p. 62; « Questo registro si inserisce dunque in una tradizione, quella da parte di molti degli ambasciatori fiorentini di tenere resoconti dettagliati della loro attività, che corrisponde anche, nel caso che i documenti si conservassero all'interno della famiglia, a un modo di tramandare ai propri discendenti la memoria di questi alti incarichi della repubblica » (*ibid.*, p. 63; cf. aussi ID., 1995b, p. 147).

¹⁵ L'absence de notations de type familial et patrimonial nous a conduit à exclure les livres de ce type tenus par Palla STROZZI et Griso GRISELLI (cf. corpus secondaire en bibliographie).

¹⁶ SASSETTI, Paolo (éd. Pedretti, 1998) p. 260-261 : « Ricordanza che noi tenemo e facciamo un camarlinghatico per Franciesco di Piero bicchieraio in borgho San Lorenzo, il quale camarlingatico cominciò di 20 d'ottobre anno 1379 e durò quatro mesi finiti di 19 di febraio anno 1379 e avemo a ricievere ongni prestanza vecchia da di *** di *** anno 1378, onde ogi di *** di *** anno 1391 si rividde la ragione per Pegholotto Canigiani e compangni ragionieri chiamati e diputati per lo Comune di Firenze, ne fummo prosciolti e riavemo i libro nostro dell'entrata e del'uscita e rimase al detto Franciesco di Piero e a casa sua l'à e tiene perché s'appartiene tenere a lui e noi n'abiamo la copia in casa nostra, abianne fatta questa memoria perché semmai s'avesse a rimostrare di sapere ov'è i libro del detto camarlinghatico e lla tratta del detto camarlinghatico, abiamo <a>po nnoi compiuta in carta pecorina nel cassone tra l'atre carte nostre ».

¹⁷ CIAPPELLI (1995b, p. 63) rappelle qu'avant 1431, la conservation privée de ces documents était la norme, avant que la République ne décide d'instaurer des structures pour le faire elle-même. Le transfert du lieu de conservation de cette mémoire des affaires de la cité, de la sphère familiale à la sphère municipale, met – me semble-t-il – en évidence ses enjeux politiques.

les travaux de Leonida Pandimiglio¹⁸, et me semble fondamentale pour comprendre combien et pourquoi chaque livre de famille est unique.

Pour illustrer cette notion avec des livres issus de notre corpus¹⁹, l'exemple des livres de la famille Strozzi semble s'imposer. En effet, grâce à l'extraordinaire conservation des livres de la famille²⁰, on peut voir comment cette pluralité des écritures se déploie d'une génération à l'autre, de Simone di Filippo di messer Lionardo Strozzi (1370ca -1424) à son fils Matteo (1397-1435) par exemple. Simone tient successivement trois livres de type « debitori, creditori e ricordi », respectivement marqués des lettres A, B, et C, de 1395 à sa mort en 1424, mais aussi deux livres durant sa charge de camerlingue d'Arezzo en 1409-1410 (l'un consacré aux dépenses et recettes et l'autre organisé en fonction des débiteurs et créditeurs). Un autre livre est destiné à un mandat spécifique (qu'il considère donc comme distinct de ses affaires strictement familiales), celui de tuteur d'Andrea Ferrantini et de ses sœurs, de 1410 à 1418. Enfin, parallèlement à tout ça, il tient aussi un « quaderno de' fatti di casa » marqué AB (utilisant donc un système de numérotation *différent*), de 1416 à 1421. Ce livre est dédié à l'administration domestique. Une lignée principale de livres se dégage donc, avec des ramifications plus spécialisées.

Dans la production de Matteo Strozzi, la ramification est encore plus nette, avec trois livres tenus simultanément à partir de 1424 (date de la mort de son père) : l'un intitulé « libro di ricordi A », le seul qu'il poursuivra en exil et jusqu'à sa mort (en 1435), un autre intitulé « libro di debitori e creditori segnato A », (interrompu en 1433 faute de feuillets vierges), et un « libro di mia facti privati », interrompu en 1434 (au moment de l'exil). Dans le cas de Matteo, le support s'associe aux intitulés pour faire émerger la hiérarchie qui existe entre les trois livres. Le « libro di mia facti privati » et le « libro di debitori e creditori segnato A » sont tous deux de gros volumes, semblables aux livres comptables des entreprises marchandes. Le premier est très peu utilisé (seuls douze feuillets sont écrits), tandis que la totalité du second

¹⁸ MORDENTI, 2001, p. 33-34 et 41. Une grande partie du volume de 1985 est consacrée au système d'écriture de Francesco GUICCIARDINI. L'intérêt de cette notion de système dans les travaux de CICHETTI et MORDENTI est souligné par CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 810. Les travaux de PANDIMIGLIO fournissent plusieurs études de cas en la matière (en particulier PANDIMIGLIO, 1995 à propos de Lionardo di Lorenzo MORELLI). Dans le même volume, CIAPPELLI insiste lui aussi sur cette notion (p. 147). Remarquons que dans ses études sur l'œuvre de Francesco GUICCIARDINI, Nicolai RUBINSTEIN avait déjà mis en évidence un système d'écriture en évoquant la « settorialità di ciascuna delle scritture » (cité par PEZZAROSSA, 1979, p. 110).

¹⁹ KLAPISCH-ZUBER, 2009, cite également, plus rapidement, le cas de Simone di Filippo STROZZI (p. 369-370). Pour d'autres exemples d'interconnexions entre différents livres au sein du système d'écriture d'un auteur, voir CAZALE-BERARD et KLAPISCH-ZUBER, 2004, p. 817-818 (pour les cas du florentin Neri di Bicci et du bolognaise Gaspare NADI, que KLAPISCH-ZUBER a étudiés dans des articles parus en 1986 et 2001).

²⁰ Comme nombre de grandes familles florentines, les STROZZI ont conservé leurs archives familiales au fil des siècles ; le sénateur Carlo STROZZI eut cependant un rôle majeur dans la constitution des fonds Strozzi de l'*Archivio di Stato* de Florence, où sont réunis de nombreux livres privés (bien au-delà de la production familiale).

est occupée par la comptabilité privée de Matteo et de sa famille. Au « libro di Ricordi A », en revanche (au format plus commode et transportable puisqu'il n'est composé que de 48 folios) est attribué le rôle de livre central, où sont reportées les informations jugées primordiales, ainsi que les événements les plus importants de la vie familiale. Le fait que plusieurs livres comportent la même initiale correspond ainsi souvent à une hiérarchisation des livres, avec un livre majeur au centre, qui coordonne l'ensemble de la production (parfois foisonnante, on le voit) des auteurs.

Ces livres sont un exemple de la présence simultanée d'une tradition d'écriture marchande et d'une tradition d'écriture familiale, mais aussi de la multiplication horizontale de la production d'un auteur, qui va de pair avec une certaine spécialisation de l'écriture. Dans le cas de Matteo Strozzi, cela reste dans le domaine des affaires de la famille, mais l'on a vu que dans le cas de Simone di Filippo, les frontières avec la sphère publique et officielles étaient beaucoup moins nettes, dans le cas du livre de charge en particulier. L'attention au texte comme *pratique* d'écriture nous ramène donc rapidement à des considérations d'ordre littéraire, nous engageant à prendre en compte la *stratégie* mise en œuvre par l'auteur, dans son livre de famille mais aussi dans l'ensemble de sa production.

En somme, l'histoire linéaire des livres de famille apparaît davantage comme un rêve critique que comme une réalité. On peut certes isoler quelques livres et auteurs pour former autant de points que l'on peut relier pour dessiner une telle droite²¹. Le livre de Giovanni di Pagolo Morelli, représentant de la veine pédagogique des livres de famille, se prête aisément à une lecture téléologique de l'histoire des livres de famille, car chez cet auteur la réflexion sur la mémoire et sur l'histoire, sa fonction, son importance, sa transmission, est très poussée. Or, comme l'ont soulevé plusieurs critiques, cette réflexion est peut-être aussi la conséquence d'une situation personnelle particulière : l'orphelinage²². Et si l'on examine la biographie des auteurs dont les livres comportent une dimension didactique poussée et explicite, on constate que plusieurs d'entre eux ont fait l'expérience d'une rupture de la transmission familiale, en particulier du fait de la mort de leur père²³. La forme de leur livre

²¹ On pourrait ainsi tracer une droite partant du livre de famille des RICCOMANNI (très proche du livre comptable), passant par celui des CORSINI (qui laisse une place de plus en plus importante aux affaires familiales) pour aboutir au livre de Giovanni di P. MORELLI (à la dimension réflexive assumée et ouvert sur plusieurs domaines adjacents, mais toujours pour le bien de la famille).

²² HERLIHY rappelle que les Florentins deviennent pères de famille assez tardivement (les hommes se marient après trente ans mais la moitié d'entre eux meurt vers 45 ans), créant ainsi de nombreuses situations d'orphelinage (1969, p. 1351) ; voir aussi HERLIHY, 1972 (p. 148) pour les répercussions de ce phénomène et TERREAUX-SCOTTO, 2001, p. 60. Cette situation rendit Giovanni di P. MORELLI très sensible à la question de la transmission mémorielle, comme en témoigne le célèbre passage consacré aux sept dommages de l'orphelinage (éd. Branca, 1986, p. 165-166). Sont exclus du *corpus* les livres tenus par des tuteurs, du fait de leurs intérêts si divergents de ceux de leurs pupilles.

²³ C'est le cas de Giovanni di P. RUCCELLAI, de Luca di Matteo DA PANZANO, de Filippo di Matteo STROZZI, et de bien d'autres encore. Afin de couvrir toute l'amplitude chronologique de notre étude,

relèverait ainsi également de facteurs exogènes. Comment décrire alors cet archipel ? Peut-on identifier des courants qui en relient les îlots, et organisent l'ensemble ?

LE STATO DE LA FAMILLE.

Un horizon unique : le bene e utile de la famille.

Si l'on examine les parties programmatiques des textes – leurs *incipit* – on constate que les auteurs partagent un horizon, celui du *bene e utile* de la famille :

Questo libro fu ordinato et scripto per me, Giovanni di Pagholo di messere Pagolo Rucellai, mercatante et cittadino fiorentino, questo anno 1457, nel castello di sancto Gimignano, dove mi truovo colla mia famiglia, fuggito la pestilentia che in detto tempo era nella nostra città di Firenze; il quale ò principiato per dare notitia et amaestramento a Pandolfo et a Bernardo miei figliuoli di più chose, ch'io credo abbia a essere loro utile; et fia una insalata di più erbe, come s'intenderà pe' lettori; il quale libro si chiama il Zibaldone quaresimale.²⁴

Alors même que la variété de contenu apparaît chez Rucellai comme un élément constitutif du projet d'écriture, et qu'aucune thématique précise n'est indiquée, le critère de sélection de ces *herbes variées* est quant à lui explicite : l'utilité. On le retrouve, martelé, chez Lapo da Castiglionchio :

distenderò la materia e farolla a te più utile che domandando non pensasti, e dividerò questa epistola e quasi ragionamento in tre parti, e nella prima parte esaminerò qual sia più utile, o nascere nobile o plebeo; nella seconda parte dimostrerò a te che cosa sia nobiltà, la quale in nostro volgare chiamiamo gentilezza, e chi sia nobile e chi sia plebeo; e nella terza parte sodisfarò al tuo desiderio e alla tua richiesta e quanto a me sia possibile adempirò, aggiungendo infine intorno a ciò alcun consiglio e ammaestramenti i quali penserò essere utili, pregando Dio che conceda a te grazia di fare quelle cose che sieno sue laude e reverenza, appresso sieno di me genitore tuo consolazione e letizia della tua madre che con tanta pietà, diligenza e sollecitudine ha prodotto te all'età legittima.²⁵

on peut citer le cas de Filippo VALORI, l'auteur le plus prolixe et le plus focalisé sur la transmission d'une lignée de cinq scripteurs successifs issus de la famille VALORI (cf. éd. Polizzotto et Kovesi, 2007, p. 78-79). Les notices présentées en Annexes II font mention des cas d'orphelinage.

²⁴ RUCELLAI, Giovanni di P. (éd. Perosa, 1960), p. 2 : « Ce livre fut commandé et écrit par moi, Giovanni fils de Pagholo fils de messire Pagolo Rucellai, marchand et citoyen florentin, en cette année 1457 au château de San Gimignano, où je me trouve avec ma famille après avoir fui la peste qui en ce temps était présente dans notre ville de Florence ; je l'ai commencé pour fournir à mes fils Pandolfo et Bernardo des informations et des enseignements à propos de plusieurs choses, dont je pense qu'elles leur seront utiles ; et ce sera une salade d'herbes variées, comme les lecteurs le comprendront ; et ce livre s'appelle le *Zibaldone quaresimale* ». Ce paragraphe est écrit à l'encre rouge (*ibid.*, p. xii). Cette encre, réservée aux rubriques dans l'économie du manuscrit médiéval, met encore davantage en évidence son statut de paratexte et sa fonction programmatique.

²⁵ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005), p. 335 : « je développerai la matière et la rendrai plus utile pour toi que tu ne le pensais quand tu me fis cette requête, et je diviserai cette épître – qui est presque un discours – en trois parties ; dans la première je déterminerai s'il est plus utile de naître noble ou bien plébéien ; dans la deuxième partie je te démontrerai ce qu'est la noblesse, que dans notre langue vulgaire nous appelons *gentilezza*, et qui est noble et qui est plébéien ; dans la troisième partie je satisferai ton désir et ta demande dans la mesure de mes moyens, ajoutant enfin à propos de tout cela quelques conseils et enseignements que j'estimerai utiles, priant Dieu pour qu'il t'accorde la grâce de

On pourrait objecter que les exemples cités appartiennent non seulement à la veine pédagogique des livres de famille, mais furent aussi écrits tardivement par leurs auteurs. Examinons alors l'*incipit* d'un livre plus proche de la forme médiane des livres de famille – comportant des comptes et des notations patrimoniales très peu présentes dans les livres de la veine pédagogique – et tenu au jour le jour :

Al nome dello Omnipotente dio & della Gloriosissima & sanctissima sua Madre sempre vergine Madonna sancta maria, del gloriosissimo sanctissimo patriarcha & protectore nostro devotissimo messer San Johanni Batista, de' gloriosissimi & sanctissimj appostoli Evangelisti Dottori Patriarchi propheti Monaci & heremite, de' victoriosissimi triumphanti martiri & Innocenti & di tutt'i sancti & sancte della celestiale Iocundissima Corte del paradiso. Ad Laude sia & honore della Ineffabile immensa beatitudine & sempiterna gloria di tutti i beati, possa essere & sia questa & qualumche altra mia opera ' Salvatione dell'anima <.....>, <co>n honore & quietudine del corpo, salvamento, aumentatione & pro di tutti & ciaschuni nostri beni temporali, presenti & futuri & ad noi & ad tutti i nostri subressori, consanghiungn<i &> parenti.

Comincio io Francesco di Tomaso di Francesco Giovanni questo dì primo di março <M>ccccxxij il presente libro & quaderno de ricordanze s. AG, in sul quale ordinaria<m>ente & di per di subsequentelemente voglo fare ricordo & memoria d'ogni & qualunque <av>venimenti, processi, contratti, convegni o patti & generalmente di ciascuna opera o cosa degna di memoria, così dele picciole come delle grandi, prima d'alchune fatte già più tempo.²⁶

Les mêmes termes reviennent : l'honneur, la salvation, tandis que l'idée de *bene e utile* est ici traduite sous les termes d'« aumentatione & pro ». Le second terme est extrêmement proche sémantiquement de l'idée de bien, tandis que la connotation concrète (quantifiable) du premier le rapproche du pragmatisme de l'*utile*. Dans cet *incipit* à la structure traditionnelle (invocation puis description programmatique du livre et de son contenu, avec l'identification de l'auteur du livre, du nom du livre, de sa date d'ouverture et du contenu de l'œuvre), l'horizon qui motive l'écriture apparaît donc semblable à celui des exemples précédemment cités,

faire des choses à Sa louange, dans une attitude de révérence envers Lui, et qui m'apportent ensuite en tant que père de la consolation, et qui fassent la joie de ta mère qui avec tant de piété, de diligence et de sollicitude t'a amené à l'âge de la majorité ».

²⁶ GIOVANNI, Francesco di Tommaso (cf. Annexes III, n° 27), I, f° 1 r. : « Au nom de Dieu Tout-Puissant et de sa Glorieuse et très sainte Mère toujours vierge Notre-Dame sainte Marie, de notre très glorieux et très saint patriarche et protecteur très dévoué messire saint Jean-Baptiste, des très glorieux et très saints apôtres, Évangélistes, Docteurs, Patriarches, prophètes, Moines et ermites, des très victorieux et triomphants martyrs et Innocents et de tous les saints et les saintes de la très joyeuse Cour céleste du paradis. Que celle-ci ainsi que chacune de mes actions puisse être et soit à la Louange et en l'honneur de l'Ineffable et immense béatitude, et à la gloire éternelle de tous les bienheureux, et m'apporte le Salut de l'âme avec honneur et quiétude du corps, sauvegarde, augmentation et bénéfice de tous et de chacun de nos biens temporels, présents et futurs, pour nous et pour tous nos descendants, parents de sang et parents. Je commence, moi Francesco fils de Tomaso fils de Francesco Giovanni en ce premier jour de mars 1432 le présent livre et carnet de *ricordanze* marqué AG, sur lequel ordinairement et jour après jour j'entends faire *ricordo* et mémoire de tout événement, procédure juridique, contrat, accords ou pactes, et plus généralement de chaque action ou chose digne de mémoire, petite ou grande, en commençant par certaines faites il y a longtemps déjà ». Nous avons laissé les majuscules erratiques dans l'invocation car elles sont l'expression de la révérence de l'auteur et de sa volonté d'apporter une grande solennité à son propos au moment où il débute son livre – volonté qui transparaît aussi dans les formes latinisantes qu'il utilise ici abondamment.

conditionnant la sélection de la part de l'auteur des « œuvres et choses dignes de mémoire, petites comme grandes ». On note l'insistance sur la variété intrinsèque de la matière, tant dans sa forme que dans son importance : les petites choses ont aussi leur place dans le livre car elles servent un enjeu qui est grand et motive l'écriture, le *bene e utile* de la famille.

Précisons aussi, au vu des exemples cités, que le critère temporel énoncé par Cicchetti et Mordenti – qui évoquaient une écriture « au jour le jour » – semble également devoir être nuancé, comme du reste Mordenti l'a fait dans son essai de synthèse²⁷. Certains auteurs rédigent leurs livres de famille au crépuscule de leur vie et non au fil des jours, mais partagent la même impulsion mémorielle, regardant tous en direction du *bene e utile* de la famille²⁸. Plutôt que d'écriture au jour le jour, il me semble donc préférable de parler d'écriture ancrée dans le temps. Un temps qui est celui des générations, d'un passé et d'un présent que l'on souhaite enregistrer parce que l'on estime que cela peut être utile dans le futur, comme l'exprime de façon explicite Jacopo Salviati dans l'*incipit* de son livre :

Quì da piè, et innanzi insino a carte 209, scriveremo tutte le memorie, e cose fatte, et che si faranno per me, delle quali io voglio, che apparisca ricordo, et memoria per l'advenire, perchè saranno tutte queste memorabili a me, et alla mia famiglia, e prima comincerò a quelle, le quali io leverò d'un libretto vecchio di fogli comuni con coverta di pecora, segnato L. tenuto per me infino a qui, et hora lascio. Le quali memorie cominceranno insino d'Ottobre 1398, e finiscono d'Ottobre 1407, et poi levate tutte quelle dal sopradetto Libro, cominceremo ordinatamente di tempo in tempo a quelle, che faremo per l'avvenire, ec.²⁹

C'est donc au final cet horizon commun, le *bene e utile* de la famille qui va donner un sens à la matière potentiellement extrêmement variée des livres de famille florentins, unissant les différents *ricordi*. Comme l'a énoncé Klapisch-Zuber :

ce que les Florentins désignent de ce terme se définit plus par l'état d'esprit du rédacteur que par l'objet de la notice ou que par la place qui lui est assignée dans l'ensemble des livres domestiques ou de commerce. Peut donner matière à « ricordo » [...] un événement quel qu'il soit – économique, familial, politique – dont le rédacteur juge important de garder et de transmettre le souvenir³⁰.

²⁷ MORDENTI, 2001, p. 16-17.

²⁸ Cf. DA LUTIANO, Lorenzo (éd. Rosselli, 1748) p. 3. C'est aussi le cas dans les *incipit* des livres de l'anonyme TORNAQUINCI (1376 *ca*, éd. Klapisch-Zuber, 2005), Gino CAPPONI (1420 *ca*, éd. Folena, 1962), Donato VELLUTI (1367-1370, éd. del Lungo, 1914).

²⁹ SALVIATI, Jacopo, p. 175 : « Ci-dessous et plus avant jusqu'au feuillet 209 nous écrirons toutes les mémoires et les choses faites par moi, et celles que je ferai dont je veux que la mention et la mémoire apparaissent pour l'avenir, car ce seront toutes des choses mémorables pour moi et pour ma famille, et je commencerai d'abord par celles que je tirerai d'un vieux livret de feuilles communes doté d'une couverture en parchemin, marqué L, que je tenais jusqu'à présent, et que j'abandonne maintenant. Ces mémoires commenceront à partir d'octobre 1398, et finissent en octobre 1407 ; et ensuite, après avoir tiré toutes celles-ci du Livre précité, nous commencerons, avec ordre et de temps en temps, [à écrire] celles que nous ferons à l'avenir, etc. ».

³⁰ KLAPISCH-ZUBER, 1986, p. 568.

Étant donné qu'écrire un livre de famille demande un effort certain, comme s'en plaignent parfois les auteurs de livres de famille³¹, l'existence même de ces livres témoigne de l'enjeu qu'ils représentent aux yeux de leur auteur. Dans les cas d'urgence, ou quand la famille est dans la tourmente, cet enjeu est explicite, et la dimension stratégique de l'écriture du livre de famille apparaît clairement : l'*utile* devient alors *nécessité*, comme en témoignent les nombreuses occurrences du terme *bisogno* qui parcourent l'*incipit* du livre de Filigno de Médicis, rédigé face à la menace ultime que constitue la mort mais aussi face à des menaces plus directes au *stato* de la famille, évoquées allusivement à la fin du passage :

Al nome di dio mcccclxxiij di giennaio Al nome di dio e della sua Santissima Madre Madonna Santa Maria e di tutta la corte di Paradiso che cci dea gratia di bene fare e di bene dire. Io Filingno di Chonte de' Medici veggiendo le passate fortune di guerre citanesche e di fuori e le fortunate pistolenze di mortalità che Domenidio à mandate in terra e che si teme che mandi, veggiendole a' nostri vicini, farò memoria delle cose passate ch'io vedrò che possano essere di bisogno sapere a voi che rimarrete, o verrete dietro a mme, acìo che voi le troviate se bisogno fosse per niuno chaso, pregando voi che scriviate bene per lo 'nanzi e che conserviate quelle terre e chase che troverete iscritte in questo libro, la maggiore parte aquistate per la dengna memoria del nobile chavaliere messer Giovanni di Conte mio fratello, dopo la chui morte io formo questo libro, levando del suo e d'altri, e priegovi che questo libro guardiate bene, e tengniate in luogo segreto, sì che non venisse a mano altrui, e sì perché vi protebbe essere di bisogno per lo nanzi, come ora bisogna a noi, che ci convienne trovare carte di C anni, per cagioni che nanzi troverete iscritto, però che lgli stati si mutano e non ànno fermezza.³²

Nous avons choisi cet exemple parmi bien d'autres, où, dès le moment où le chef de famille s'attelle à l'écriture, ou bien à l'occasion d'un événement particulièrement traumatique, le livre est appelé à sauver la famille, à constituer un rempart pour défendre ponctuellement son patrimoine ou même sa réputation – y compris devant les tribunaux³³.

³¹ MEDICIS (DE), Filigno (cf. Annexes III, n° 34), f° 32 r. [1374] : « Al nome di Dio qui farò a scrivere tutte le nostre conpere e per faticha farò scrivere a Michele mio filgluolo c'anche scriverà meglo di me. Conpere fatte per messere Giovanni di Chonte e me Filingno e nostri fratelli. :> Al nome di dio amen », ou encore Agnolo BANDINI (éd. Carletti, 1994) p. 84-97 : « Ricordo di cose ò comperato per la Nanna mia donna [...]. Non seguito qui perché mi sarebbe tedio senza utile perchè non n'anno a essere renduti e àlle a ffare tante cose che questo libro s'empirebbe, e questo basti così ».

³² MEDICIS (DE), Filigno (éd. Biondi de' Medici Tornaquinci, 1981), p. 5 : « Au nom de Dieu, en janvier 1373. Au nom de Dieu et de sa très Sainte Mère Notre Dame Sainte Marie et de toute la cour du Paradis, qu'ils nous accordent la grâce de bien faire et de bien dire. Moi Filigno di Conte de Médicis, voyant les fortunes passées des guerres citadines et du dehors, ainsi que les mortelles épidémies de peste que Dieu a envoyées sur terre et que l'on craint qu'il envoie, les voyant chez nos voisins, je ferai mémoire des choses passées dont je verrai que vous pourriez avoir besoin de les connaître, vous qui resterez ou viendrez après moi, afin que vous les trouviez si vous en aviez besoin dans un quelconque cas, en vous priant de bien continuer à écrire et de conserver les terres et les maisons que vous trouverez inscrites dans ce livre, dont la majeure partie fut acquise par la digne mémoire du noble chevalier messire Giovanni di Conte mon frère, après la mort duquel je forme moi ce livre, à partir du sien et d'autres, et je vous prie de bien le garder et de le conserver en un lieu secret, de sorte qu'il ne tombe pas dans les mains d'autrui, et aussi parce que vous pourriez en avoir besoin plus tard, comme aujourd'hui nous en avons besoin, devant trouver des papiers de cent ans pour les raisons que vous trouverez indiquées plus avant, car les états se transforment et n'ont pas de stabilité ».

³³ Les études de cas effectuées au fil des chapitres fourniront d'autres exemples de cet ordre.

Mais peut-on cerner davantage les contours de cet enjeu ? Quel sens recouvre concrètement cette notion de *bene e utile* de la famille pour les Florentins des XIV^e et XV^e siècles ? Quelle place occupe le politique dans sa poursuite ? Y a-t-il un lien entre la production mémorielle privée des Florentins et la spécificité de l'arène politique de la cité ?

Les coordonnées du stato des familles florentines.

Comme l'a écrit Lauro Martines, les critères qui définissent le statut des familles florentines sont non seulement identifiables par le chercheur moderne, mais ils sont identifiés par les Florentins eux-mêmes :

Florentine sources of the fifteenth century – chronicles, diaries, letters, domestic handbooks, and public documents – exhibit a striking degree of harmony in their assumptions about the factors that determined elevated social place. Broadly speaking, four factors were commonly taken to be important : honorably-acquired wealth, a substantial record of service in public office, descent from an old Florentine family, and bonds of marriage with another family of some political and economic consequence.³⁴

Les livres de famille (qu'il faille les reconnaître derrière le terme « diaries » ou « domestic handbooks ») sont d'après lui l'un des lieux d'expression de cette conception multifactorielle du positionnement des familles dans la cité. Loin de nous l'idée de le contredire, au contraire³⁵. Ajoutons cependant qu'un élément – certes ambivalent – manque à l'appel : le nombre. En témoigne ce passage issu du livre de Filigno de Médicis :

Ancora vi priegho che non solamente chonserviate l'avere, ma conserviate lo stato aquistato pe' nostri passati, il quale e grande, e maggiore soleva essere e comincia a manchare per carestia di valenti uomenj ch'abbiamo, de quali solavavamo avere gran quantità. Ed era tanta la nostra grandigia, che si dicea « Tu.sse' com' uno de Medici », e ongni uomo ci temea, e anchora si dice quando un cittadino fa una forza o ingiuria altrui, « s'egli il facesse ³⁶uno de' Medici che si direbbe », Anchora è

³⁴ MARTINES, 1963, p. 18 : « Les sources florentines du XV^e siècle (chroniques, mémoires, correspondance, carnets domestiques, et documents publics) font état d'une harmonie remarquable dans leurs conceptions des facteurs qui déterminent un statut social élevé. En général, quatre facteurs étaient communément considérés comme importants : une richesse honorablement acquise, des états de service substantiels dans les offices publics, l'appartenance à une ancienne famille de Florence, et des liens matrimoniaux avec une autre famille de quelque importance politique et économique ».

³⁵ Les *incipit* bien connus de Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914, p. 3) et Giovanni di P. MORELLI confirment cela, tout comme un autre passage de MORELLI, qui concentre les termes en question (éd. Branca, 1986, p. 131) dans le portrait du parfait citoyen florentin : « Questo Bartolomeo fu molto saputo e da bene, onorevole cittadino e buono mercatante; e in tutte le virtù seguiva i suoi passati, avanzandoli ancora in mercantia e in ricchezza e in parentado. [...] Abitava dov'è al presente la loggia de' nostri Signori, e ivi erano le loro case e loro antichità; erano antichi e guelfi e molto onorati negli onori del nostro Comune ». Cf. également, pour l'étude du cas de Lapo NICCOLINI DE' SIRIGATTI et de ses stratégies en matière de conservation et d'augmentation du statut familial, KLAPISCH-ZUBER, 1990, chapitre III.

³⁶ L'éditeur ajoute ici un *a*, que je ne distingue pas sur le manuscrit. Cette intervention éditoriale influe sur le sens de la phrase, or la construction « s'egli il facesse uno de' Medici che si direbbe » peut signifier aussi bien « s'il le faisait à un Médicis, que dirait-on » que « si c'était un Médicis qui faisait

grandissima e di stato d'amichi e di ricchezza. Piaccia a dio conservalacj. E oggi in questi di lodato Idio siamo uomenj intorno a cinquanta. E nota poi ch'io naqqi sono morti di casa nostra intorno a cento uomeni e di pochi è famigla e oggi siamo male a fanciulli, ciò n'abiamo pochi.³⁷

Comme cela a été dit à propos de la comptabilité des naissances et morts de leurs enfants que les auteurs de livres de famille tenaient soigneusement, une famille nombreuse constituait une forme de prospérité à part entière³⁸. L'enregistrement des données biographiques concernant les membres de la famille revêtait ainsi dans les livres de famille une importance à la fois économique et politique³⁹, en plus d'être synonyme de puissance⁴⁰.

Or cette puissance, comme la crainte à laquelle est elle associée par les auteurs, et plus généralement tout ce qui ressort de la *réputation* de la famille – laquelle a une existence juridique concrète et peut jouer en faveur des familles, ou bien tout au contraire⁴¹ – est un attribut accordé aux familles par la société.

cela, que dirait-on ». La deuxième solution a été préférée par KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 286 (et n. 77 p. 306).

³⁷ MEDICIS (DE), Filigno (éd. Biondi de' Medici Tornaquinci, 1981), p. 7 : « Je vous prie également de conserver non seulement les biens, mais aussi le statut acquis par nos ancêtres, lequel est grand, et avait coutume d'être plus grand encore, tandis qu'il commence aujourd'hui à diminuer faute d'hommes de valeur parmi nous, alors que nous en avons coutume d'en avoir en grande quantité. Et notre grandeur était telle que l'on disait « Toi, tu es comme un Médicis », et tout le monde nous craignait, et on dit encore aujourd'hui quand un citoyen fait violence ou injure à un autre : « Si c'était un Médicis qui le faisait, que pourrait-on dire ? ». Encore aujourd'hui [notre famille] est très grande tant de statut, d'amis que de richesse. Plaise à Dieu de nous la conserver ainsi. Et aujourd'hui en ce jour, grâce à Dieu nous sommes environ cinquante hommes. Et remarque que depuis que je suis né presque cent hommes de notre maison sont morts, et seuls peu d'entre eux ont une famille, et aujourd'hui nous sommes mal en point en termes d'enfants, c'est-à-dire que nous en avons peu. »

³⁸ KLAPISCH-ZUBER, 1998, p. 200.

³⁹ KLAPISCH-ZUBER, 2007, p. 570 : « ce chef devait – et savait – se montrer pointilleux dans l'enregistrement des données biographiques de ses proches pour toutes sortes de raisons. Intéressé par l'accès aux magistratures municipales de ses fils et par leur avenir politique, garant du statut de la famille, il lui incombait de tenir soigneusement le registre de leurs naissances : un âge déterminé réglait généralement la capacité d'un homme à remplir une fonction publique. Un père était également averti des avantages et des embûches liés aux négociations autour du mariage et de la dot de ses filles pour introduire celles-ci dans son livre dès leur naissance et suivre les péripéties ultérieures de leur vie. Il pouvait encore escompter des abattements d'impôts s'il dressait pour le fisc l'état exact de sa maisonnée en rappelant l'existence ou la mort de chacun de ses membre etc. »

⁴⁰ On en trouve un autre exemple chez Lapo DA CASTIGLIONCHIO (éd. Panerai, 2005) p. 356 : « Quello luogo fu a comune di coloro che oggi si chiamano quelli da Volognano e della nostra famiglia, che oggi si chiamano quelli da Castiglionchio, i quali tutti in quello tempo ivi furono una famiglia e d'uno proprio sangue e chiamavansi i signori di Cuona e ivi, così tutti insieme, ebbono [f° 14 v] grande stato e in tutto il paese tenuti e reputati i maggiori e più nobili huomini del paese. Furono molti delle persone e più cavalieri come più giù farò mentione, e reveriti e temuti per tutto il paese ».

⁴¹ Cf. SALVEMINI, 1896, p. 125, cité par TERREAUX-SCOTTO (2001) n. 55 p. 102 : la réputation est « ce que tout le monde dit publiquement, ce qui est dit publiquement par des hommes et des femmes, ce qui est dit par les gens, ce qui est dit par dix hommes ou plus ».

Un statut défini de l'extérieur...

Il s'agit, à mon sens, d'un élément essentiel pour comprendre le *stato* des familles florentines : le positionnement des familles et des individus sur la toile florentine est le fait de la société, et dépend non d'une addition de données objectives mais du *regard* que porte la société sur la famille, de l'*image* qu'elle s'en fait. Les facteurs cités servent alors d'axes des abscisses et des ordonnées communs aux Florentins, sans toutefois que l'échelle de ces axes ne soit aucunement fixée.

Les enjeux de ce regard porté par la société florentine apparaissent particulièrement nettement dans les lignes que Filippo di Matteo Strozzi rédige dans son livre principal au moment de son retour d'exil, lui dont le destin a été scellé une première fois par la Balìa de 1434 alors qu'il était encore enfant, et dont le destin connaît un nouveau revirement grâce à une décision extérieure, et politique :

+ Mcccc°Lxxj°

[Squitiny]⁴² Ricordo che insino a dì xx di settenbre 1466 per la Balìa fui ristituito, e chosì Lorenzo mio, insieme chon più altri, e che fusimo abili a potere avere ufici; tornai in Firenze a dì 30 di novembre anno detto.

[Merchatanti] Di febraio 1469 si feccie squittino al'arte de' merchatanti dove Marcho Parenti fecie richonosciemi la matrichola, da messer Jachopo degli Strozi e paghò per me f. 4 feciemi matricholare poi andare a partito e per dio intexe di vero hottenni il chonsolaticho.

[Lana] D'aprile 1471 si fecie squittino al'arte dela Lana, feci richonosciere la matrichola da nostro padre, e matricholarvi me e Lorenzo e Alfonso mio figliuolo. Andamo a partito, e Lorenzo e io vinciemo il chonsolato, chosì mi fu aciertato da uno de' chonsoli, overo segretarii, amicho.

[Merchatantia] D'aghosto anno sudetto si fecie squittino alla Merchatantia, fui in sulla portata per l'arte de' merchatanti, e vinsi il partito, per dio mi fu riferito da uno de' segretari amico.

[Lana] D'aghosto detto si fecie squittino al'arte della Lana ; andai a partito per il consolato e non lo vinsi perché fu detto ch'io ero andato a la Mercatantia per l'arte della Lana. Vinselo Lorenzo e Alfonso mio figliuolo.

[Priorato] Di diciembre si fecie squittino in palagio, andai a partito e Lorenzo e Alfonso mio per non veduti al prioraticho, e mi fu detto che io solo vinsi, poi mi fu detto di no.

E più andai a partito alli 11 ufici de' vichariati, e non ne favellai perché di chosì fui chonsigliato a fine non si vedessi ch'io disiderassi d'asercitarli⁴³.

⁴² Dans la marge de gauche ; il en va de même pour les mots entre crochets des notations suivantes.

⁴³ STROZZI, Filippo di Matteo (cf. Annexes III, n° 58), f° 93 r : « 1471. [Scrutins]. Mention que depuis le 20 septembre 1466 je fus réhabilité par la *Balia*, de même que mon [frère] Lorenzo, en même temps que plusieurs autres, et que nous fûmes déclarés aptes à pouvoir obtenir des offices ; je revins à Florence le 30 novembre de ladite année. [Marchands] En février 1469 eut lieu le scrutin à l'*Arte* des marchands, où Marco Parenti fit reconnaître mon [droit à l'] immatriculation, au nom de messire Jacopo des Strozzi, et il paya pour moi 4 florins et me fit immatriculer puis mettre mon nom au vote ; et il a entendu dire qu'en vérité, au nom de Dieu, j'ai obtenu [d'accéder à la bourse pour] le consulat. [Laine] En avril 1471 eut lieu le scrutin de l'*Arte* de la Laine, et je fis reconnaître mon droit à l'immatriculation au nom de notre père, et je fis immatriculer Lorenzo, mon fils Alfonso et moi-même. Nous mîmes nos noms au vote, et Lorenzo et moi remportâmes le consulat, d'après ce que m'assura l'un des consuls, ou plutôt secrétaires, un ami. [Marchands] En août de ladite année eut lieu le scrutin

Conscient de dépendre du bon vouloir des dirigeants de la cité, il met en effet tout en œuvre pour rejoindre ce groupe rapidement et ainsi assurer la pérennité de son retour en grâce dans sa patrie en consolidant son *stato*. Or cela passe avant tout par l'ajout de son nom au contenu de toutes les bourses électorales auxquelles il peut prétendre, depuis les *Arti* jusqu'aux offices *di fuori*⁴⁴. Mais dans le cadre de cette stratégie, on voit bien l'importance des votes qui visent à empêcher qu'un individu prenne trop rapidement de la puissance, ainsi que des choses qui se savent ou non.

Il est ainsi clair aux yeux de Filippo di Matteo Strozzi, comme de ses concitoyens, que le *stato* des familles florentines dépend tout autant de l'image qu'elle sait donner d'elle-même que des données objectives sur lesquelles elle appuie cette représentation. D'où également les célèbres atermoiements de Giovanni Morelli quand il s'agit d'exposer sa richesse : être prospère, c'est bien – et bien vu – mais mieux vaut éviter d'exciter les convoitises et l'envie de ses voisins en faisant étalage de ses richesses⁴⁵.

... et très lié au politique.

En effet, de même que la définition du *stato* des familles échoit dans les faits à la société, c'est également elle qui détient les clefs du contrôle de celui-ci. Et c'est là que le facteur politique entre en jeu. Tous les critères que nous avons cités sont en effet convoqués pour définir les conditions de plein exercice de la citoyenneté – c'est-à-dire la participation politique⁴⁶.

Ainsi, pour pouvoir être élu de la république, il faut théoriquement non seulement être un homme majeur mais attester également d'un ancrage ancien dans la cité et d'une certaine richesse puisqu'il faut participer à la fiscalité communale et être

de la *Mercanzia*, je fus sur la liste des noms proposés au nom de l'*Arte* des marchands, et je remportai le vote, ce qui me fut rapporté par l'un des secrétaires, un ami, au nom de Dieu. [Laine]. En ce même août eut lieu le scrutin de l'*Arte* de la Laine ; mon nom fut mis au vote pour le consulat et je ne le remportai pas car quelqu'un dit que j'avais été proposé pour la *Mercanzia* au nom de l'*Arte* de la Laine. Lorenzo et mon fils Alfonso remportèrent le vote. [Priorat] En décembre eut lieu le scrutin au Palais, je proposai mon nom au vote, ainsi que Lorenzo et mon fils Alfonso, en tant que jamais vus au priorat, et quelqu'un m'a dit que je fus le seul à le remporter, puis quelqu'un m'a dit que non. De plus, je proposai mon nom au vote pour les onze offices des vicariats, et je n'en causai à personne car on me conseilla de faire ainsi afin que l'on ne voie pas que je désirais les exercer ».

⁴⁴ KLAPISCH-ZUBER propose la synthèse suivante de la procédure électorale florentine, valable au XIV^e et au XV^e siècle : « à partir de listes de noms (*recate*) établies selon diverses procédures dans leurs quartier ou gonfalon d'appartenance, les autorités compétentes, dont la composition a également pu varier, sélectionnaient au cours de ce qu'on appelait les scrutins (*squittini*) ceux dont les noms seraient mis dans les bourses appropriées, distinguées selon les offices à pourvoir (*imborsati*). C'est de ces bourses qu'étaient enfin tirés au sort (*tratti*) les noms de ceux qui recevaient effectivement la charge mise en jeu. Certains de ces noms pouvaient être récusés pour diverses raisons occasionnelles [...], ou déchirés si les qualités requises étaient contestées » (1994, p. 218).

⁴⁵ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986) p. 178, 188.

⁴⁶ Les liens entre lignage et politique seront encore plus évidents en 1494 avec l'ajout d'une condition politique aux critères nécessaires pour prétendre à l'exercice des charges politiques, à savoir le *beneficio dei Tre Maggiori*. Cf. à ce sujet PEZZAROSSA, 1979, p. 135 et BERTELLI, 1978, p. 97-99.

en règle avec elle⁴⁷. En pratique, la force numérique et les alliances nouées par mariage comptent également, dans la mesure où il faut bénéficier de nombreux soutiens au sein du gonfalon⁴⁸ où l'on réside pour espérer franchir la barre du *squittino* et accéder aux bourses électorales. Revers de cette médaille, les leviers de contrôle de ce *stato* sont également politiques : les *divieti* ont été instaurés pour limiter l'impact de la force numérique des familles dans le gouvernement de la cité, l'ancienneté de l'ancrage de la famille dans la cité requise pour faire partie du corps politique a été plusieurs fois revue à la hausse (jusqu'à trois générations) et surtout, la politique fiscale menée par les familles en place a constitué un levier privilégié pour en exclure d'autres du *reggimento*. Le montant des impôts échoyant à chaque famille était en effet décidé au niveau du gonfalon, ce qui accentuait encore l'importance de la force numérique de la famille et des alliances nouées dans son voisinage⁴⁹.

Laurent de Médicis était parfaitement conscient de cette imbrication, et de la centralité de la dimension politique du *stato* des familles – c'est-à-dire son *stato* dans le sens d'appartenance aux instances de gouvernement de la cité – quand il affirma avoir accepté de prendre la direction de la cité à la mort de son père « pour la conservation de nos amis et de nos richesses, car à Florence on peut difficilement vivre riche sans participer à son gouvernement⁵⁰ ». Cette conscience n'est pas nouvelle, loin de là. Bien des années plus tôt, Goro Dati énonçait exactement la même chose dans la section de son *libro segreto* intitulée « memoria di mio stato » :

⁴⁷ Cf. notamment CIAPPELLI, 1995b, p. 146 : « ecco anche l'importanza della presenza di notizie riguardanti le "gravezze" in tutti questi libri di ricordi: sulle date e l'importo dei pagamenti, certo, ma anche sulle circostanze e le cause della loro istituzione, delle "riforme" rilevanti, etc. Che fa pensare, se inserita in questo quadro della logica del libro di famiglia fiorentino, che non si tratti soltanto di uno fra i molti ricordi di carattere economico di cui è necessario tenere memoria, e che d'altronde rivestiva un'importanza essenziale per i fiorentini di quell'epoca, vista la pressione fiscale a cui furono spesso sottoposti, ma che sia un aspetto particolare della coscienza di essere cittadino che emerge da questo tipo di scritture: l'onere connesso al diritto, la contropartita dell'eleggibilità agli uffici, e d'altronde la dimostrazione della cittadinanza, il credito stabilito nei confronti del Comune, della gestione della cosa pubblica, che è motivo di orgoglio personale ma che comunque dà modo di pensare di avere il diritto di ricevere qualcosa in cambio ». Voir également CIAPPELLI, 2009.

⁴⁸ Le gonfalon est l'unité administrative de référence à Florence : chaque quartier (après 1343, date du passage des sextiers aux quartiers) en compte quatre. À leur tête se trouvent les seize Gonfaloniers de Compagnie (l'un des trois Offices Majeurs de la cité).

⁴⁹ A propos de la fiscalité communale et de son évolution aux XIV^e et XV^e siècles, cf. en particulier CONTI, 1983 et 1984, NINCI, 1993, MOLHO, 2006.

⁵⁰ Laurent DE MEDICIS (éd. Zanato, 1992), p. 49 : « Per conservazione delli amici e sustanzie nostre, perché a Firenze si può mal vivere ricco senza lo Stato ». L'appartenance à la classe dirigeante de la cité [*stato*], rejaillit sur le « statut » [*stato*] de la famille dans la cité, En l'absence du manuscrit original, l'édition a été conduite sur des copies plus tardives : la forme *Stato* (avec majuscule) n'était donc pas forcément présente dans l'original (l'ajout étant attesté dans des copies de textes similaires effectuées par le sénateur Carlo STROZZI).

E però si può dire che l'anno 1412 [...] io era in debito di danari in fiorini tremilia e più. E nel detto anno 1412 fui tratto e exercitai allo ufficio di gonfaloniere, che fu il principio di risuscitare la salute del mio stato.⁵¹

Pour éviter à la barque familiale toute tempête, le chef de famille florentin devait donc viser la prospérité dans tous ses aspects, et surtout trouver un équilibre pour éviter de s'attirer les foudres nivellatrices des autres familles.

L'histoire de Florence regorge en effet d'exemples de nivellement de la puissance de certaines familles montées trop vite ou trop haut aux yeux de leurs concitoyens. Les Ordonnances de Justice en 1293 sanctionnèrent ainsi la puissance jugée excessive d'un certain nombre de familles, alors déclarées magnates. Au XIV^e siècle, les sanctions prononcées contre les Ricci et les Albizzi constituent un autre exemple de ce phénomène de redimensionnement de la puissance des familles par leurs pairs. Pour rester dans le cadre de notre corpus, on peut citer le cas exemplaire de la descente aux enfers – en termes de *stato* – de Francesco di Matteo Castellani suite au retour des Médicis en 1434, alors que sa famille comptait depuis deux siècles parmi les plus puissantes de la cité⁵².

Dans le cas de Giovanni Rucellai, l'élément politique fut également central, dans la mesure où son *stato* (et celui de sa famille) fut conditionné par l'évolution des équilibres politiques dans la cité. Son mariage avec la fille de Palla Strozzi semblait avantageux à tous points de vue tant cet homme et sa famille étaient puissants quand il l'arrangea. Mais cela le rendit au retour de Côme de Médicis – représentant de la faction opposée – « suspect aux yeux de la classe dirigeante » (*sospetto allo stato*) pendant vingt-et-un ans, comme il l'écrit dans son *Zibaldone*⁵³ ce qui eut pour lui des conséquences néfastes en termes politiques – avec son exclusion des bourses électorales – mais aussi fiscaux. Sa situation ne s'améliora qu'avec une nouvelle alliance, du bon côté politique cette fois, scellée par le mariage de son fils Bernardo avec Nannina de Médicis : il fut réintroduit dans les bourses électorales lors du scrutin suivant et élu prieur dès le lendemain⁵⁴.

Le politique apparaît donc comme l'élément situé au cœur de la toile du *stato* des familles florentines que tissent les fils du nombre, de la richesse, de l'ancienneté dans la cité ou encore des alliances. Mais dans quelle mesure cela transparait-il dans la forme des livres de famille ? Ces éléments qui composent le statut déterminent-ils les traits du livre de la famille, influant donc sur sa définition ?

⁵¹ DATI, Goro (éd. Pandimiglio, 2006), p. 138 : « C'est pourquoi l'on peut dire que l'année 1412 [...] j'étais débiteur de plus de trois mille florins. Et en cette année 1412 je fus tiré au sort et j'exerçai l'office de Gonfalonier, ce qui fut le commencement de la restauration de la santé de mon état ».

⁵² Voir à propos de Francesco di Matteo CASTELLANI, et plus généralement de la famille CASTELLANI au cours des générations les travaux de CIAPPELLI (1992, 1995a et 1995c).

⁵³ RUCELLAI, Giovanni di P. (éd. Perosa, 1960), p. 122 (cité par F. W. KENT, 1981, p. 22).

⁵⁴ F. W. KENT, 1981 p. 67, PEROSA, 1960, p. 91.

Chapitre 2

Un ensemble en questions : la variable économique.

La variété intrinsèque des livres de famille est apparue à certains chercheurs comme un obstacle pouvant compromettre la validité d'une approche sérielle de ces textes¹. Plusieurs ouvrages, dont les résultats sont issus de cette méthode, montrent qu'il ne s'agit pas là d'un obstacle insurmontable, mais que l'on ne saurait faire l'économie d'une réflexion sur ces sources en tant qu'ensemble. On se demandera donc dans ce chapitre si le corpus des livres de famille florentins rédigés aux XIV^e et XV^e siècle fonctionne comme un ensemble, ou bien s'il présente en son sein des lignes de fracture, dans la forme ou le contenu, qui obligerait à considérer séparément des sous-ensembles pour analyser la présence de la vie de la cité dans ces livres. Les chapitres qui suivent chercheront ainsi à affiner la définition des *livres de famille florentins* que nous avons esquissée au chapitre précédent en interrogeant le corpus de l'intérieur, et en questionnant en particulier sa représentativité en tant que production du *Popolo* florentin.

La question de la variable culturelle s'est posée quand nous avons abordé les modèles d'écriture qui « entourent » le chef de famille et qu'il pratique, dans la mesure où elles influencent la forme de son livre de famille. Cette variable est en grande partie déterminée par la profession des auteurs, puisque à chaque destin professionnel correspond un parcours d'études plus ou moins long et varié². À Florence, où même les anciens nobles du *contado* devaient être inscrits dans une *Arte* s'ils voulaient jouir pleinement de la citoyenneté, l'activité professionnelle occupait donc une place déterminante dans la définition de l'identité des individus et des familles. C'est pourquoi nous commencerons par évaluer la répartition socio-professionnelle des auteurs du corpus et les éventuelles corrélations entre cette composante de leur identité, la forme de leur livre, et la présence de la vie de la cité en son sein. Sera ensuite examinée la variable culturelle, à la recherche de traces de la formation des auteurs dans la forme qu'ils donnent à leurs livres de famille d'une part,

¹ PEROL, 2005, p. 190, évoque le problème en ces termes : « Diversité de forme et de contenu des documents et diversité des intentions de leur auteur constituent une difficulté majeure pour la confrontation et l'approche sérielle des documents ».

² Voir à ce sujet BLACK, 2007. Nous revenons sur les principales caractéristiques de l'éducation marchande *infra*.

et d'une éventuelle corrélation entre cette formation et les visages du politique dans leur texte. Viendra enfin l'étude de la dimension spécifiquement politique du statut, à savoir la position de l'auteur et de sa famille sur l'échiquier du *reggimento* florentin, et sa potentielle incidence sur l'écriture privée.

Étant donnée la taille du corpus, prendre en compte systématiquement les variables du *stato* des familles que sont la force numérique de la famille au moment de la rédaction du livre, ainsi que l'étendue des alliances nouées par son auteur (matrimoniales, vicinales, etc.) et de son réseau de solidarités eût demandé une enquête prosopographique de très grande ampleur, qu'il m'a été impossible de réaliser dans le cadre de ce travail. J'intégrerai ces variables, dans la limite des éléments dont je dispose, dans les études de cas qui constituent avec l'analyse statistique la matière de ce chapitre.

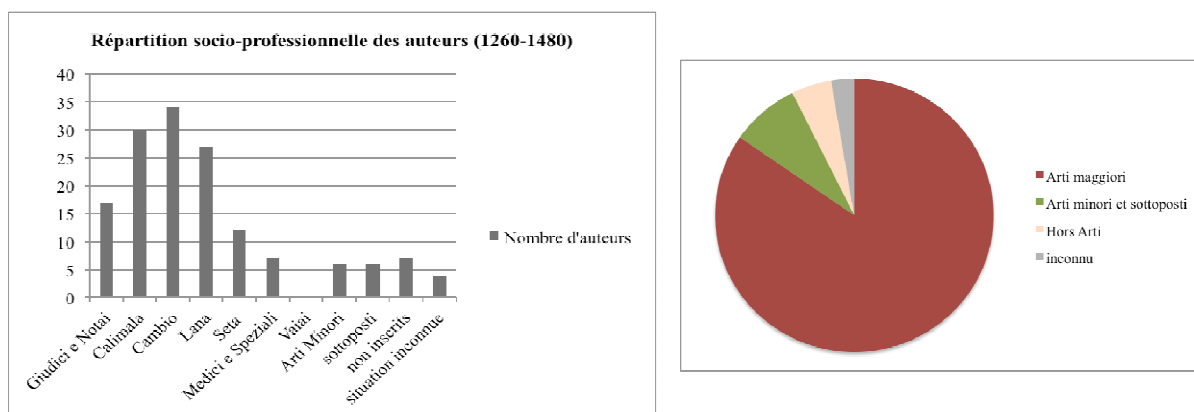
LES LIVRES DE FAMILLE, VOIX DU POPOLO (GRASSO) AVANT TOUT.

Dans leur immense majorité, les auteurs de livres de famille appartiennent aux *Arti maggiori* de Florence. Sur les 150 individus concernés, toutes générations confondues³, on dénombre seulement six inscrits aux *Arti minori* (dont un issu des *Arti minute* créées en 1378), six membres subalternes d'*Arti maggiori* (un *sottoposto*⁴ inscrit à l'*Arte di Calimala*, ainsi qu'un peintre et quatre orfèvres, inscrits à l'*Arte della Seta*). À ceux-là, outre les quatre individus dont la profession a été impossible à déterminer, s'ajoutent sept individus qui ne sont pas inscrits dans une corporation. Parmi eux, plusieurs magnats, mais ce n'est toutefois pas la règle pour ce groupe, dont la plupart des membres sont inscrits dans une *Arte maggiore*⁵. Au sein des *Arti maggiori*, c'est l'*Arte del Cambio* qui remporte le plus de suffrages, suivie de près par *Calimala* et *Lana*. Viennent ensuite l'*Arte della Seta*, l'*Arte dei Giudici e Notai*, et enfin l'*Arte dei Medici e Speciali*, tandis que l'*Arte dei Vaiai* n'est pas représentée (fig. 3, ci-dessous).

³ Afin de rendre compte de l'évolution du corpus dans le temps, j'ai réparti les auteurs et leurs livres en huit ensembles générationnels, présentés dans la fig. 2 de l'Annexe I. Pour ce faire, j'ai attribué à chaque auteur une valeur (appelée *repère*) qui correspond à la date de ses 35 ans. À cet âge, un Florentin pouvait en effet être considéré comme actif à la fois d'un point de vue familial et civique. Les différentes périodes ont ensuite été délimitées sur la base de la durée d'une génération environ, soit trente ans, créant ainsi 8 groupes qui comprennent respectivement 6, 7, 18, 20, 31, 33, 27 et 8 individus. Le fait que ces groupes ne soient pas de taille équivalente nous invite à considérer avec précaution les deux premiers groupes ainsi que le dernier, pour lesquels le corpus est bien moindre. L'évolution numérique des groupes 3, 4, 5, 6 et 7 traduit en revanche l'augmentation puis le tassement de la production de livres de famille à Florence entre XIV^e et XV^e siècle (cf. fig. 1).

⁴ Ces personnes n'exercent pas la profession principale de la corporation et se trouvent dans une position subalterne dans les instances de l'*Arte*.

⁵ On compte ainsi trois individus issus de familles magnates ou anciennement magnates parmi les personnes qui ne sont pas inscrites dans une corporation, contre 13 individus inscrits dans les *Arti maggiori* (à l'*Arte del Cambio* surtout, ainsi qu'à l'*Arte della Lana, della Seta* et *Calimala*).



Le corpus des livres de famille florentins se présente donc comme un ensemble plutôt homogène du point de vue de la répartition socio-professionnelle de ses auteurs, bien que cette appartenance commune aux *Arti maggiori* recouvre de grandes disparités économiques⁶. Cet ensemble fait cependant également sens d'un point de vue politique, dans la mesure où l'inscription aux *Arti* est devenue au XIII^e siècle une composante essentielle de la citoyenneté florentine, et a structuré les rapports de force entre *Popolo* et *Grandi*⁷. Depuis la fin du XIII^e siècle, à Florence, il n'y avait guère de salut politique en dehors des *Arti* : les habitants de la cité en étaient conscients, et c'est précisément dans ce cadre que s'inscrivirent les revendications des *sottoposti* de l'*Arte della Lana* en 1378⁸. Au sein du système des *Arti*, on peut même ajouter que le centre de gravité du pouvoir demeura toujours du côté des *Arti maggiori*, bien que les rapports de force et les quotas de représentation politique entre *Arti maggiori* et *minori* aient évolué au cours du XIV^e siècle. Les auteurs de notre corpus, issus dans leur immense majorité des *Arti maggiori*, représentent donc la classe dirigeante de la cité du lys. En ce sens, leurs textes peuvent être lus comme une forme d'expression du corps politique de Florence.

L'évolution de la répartition socio-professionnelle des auteurs au fil des générations le confirme (fig. 4). Les magnats auteurs de livres de famille ont ainsi tendance à rentrer dans les rangs du *Popolo* (ou à se taire), adoptant donc le même comportement dans le domaine de l'écriture que vis-à-vis de la société⁹. Leur présence est ainsi assez nette dans le corpus jusqu'aux années 1340, moment qui

⁶ Pour une étude de ces disparités, voir HERLIHY et KLAPISCH-ZUBER, 1978 ; le *catasto* de 1427, qui constitue le socle documentaire de cette étude, est consultable en ligne [<http://www.stg.brown.edu/projects/catasto/main.php>] et l'on peut s'y reporter afin de mesurer les disparités financières entre les familles de notre corpus.

⁷ Nombre de ces *Grandi* sont devenus des « magnats » aux droits civiques et juridiques amputés suite aux Ordonnances de Justice de 1293. En ce qui concerne ce groupe, cf. KLAPISCH-ZUBER, 2006.

⁸ Ils demandèrent en particulier la création d'*Arti* spécifiques leur permettant d'accéder véritablement à la représentation politique. Voir *infra*, chapitre 6, au sujet de cette période.

⁹ KLAPISCH-ZUBER, 2006, *spec.* Partie III.

correspond à un coup d'arrêt démographique mais surtout à la fin de leurs espoirs de retour sur le devant de la scène politique *en tant que Grands*, avec l'échec de la révolte des Bardi et des Frescobaldi¹⁰. Ce sont ensuite davantage des individus issus de familles magnates ayant rejoint les rangs populaires qui prennent la plume, jusqu'à ce qu'en 1434 Côme de Médicis accorde massivement le statut populaire aux quelques lignages demeurés magnats et fasse de ce statut une arme toujours plus politique avec laquelle exclure ses ennemis¹¹.

Si l'on examine la répartition socio-professionnelle des auteurs au fil du temps, on constate que l'expression des individus issus des *Arti minori* ou bien des *sottoposti* correspond également au moment où ils avaient le plus d'espoir ou de possibilité d'entrer pleinement dans le corps politique de Florence¹². Paolo di ser Guido *cimatore* prend ainsi la plume au moment de sa participation effective à la vie de la cité, et en fait un élément central de son récit¹³. Plus généralement, les auteurs issus des *Arti minori* ou *sottoposti* sont concentrés au début du xv^e siècle¹⁴. Cela a été interprété comme le témoignage de la diffusion de cette pratique d'écriture dans la société florentine, jusque dans des milieux sociaux moins favorisés¹⁵. On peut également souligner que cela correspond à la diffusion de la structure de référence de la *famille* dans la société florentine, dont atteste l'adoption toujours plus massive de noms de famille¹⁶. Mais cela n'explique pas que le phénomène ralentisse à la fin du xv^e siècle, alors même que le nombre de documents qui nous sont parvenus ne cesse de croître. L'entrée sur la scène de l'écriture mémorielle de ces auteurs durant la première moitié

¹⁰ Cf. *infra*, chapitre 5.

¹¹ Cf. *infra*, chapitre 9.

¹² Au sujet du degré d'ouverture réel ou supposé de la classe politique florentine entre le xiv^e et le xv^e siècle, traduit par l'ouverture des *squittini* aux hommes issus de familles qui n'étaient pas encore représentées dans les bourses électorales des Trois Offices Majeurs, voir NAJEMY, 1982, p. 319-331, KLAPISCH-ZUBER, 1994 et PADGETT et ANSELL, 1993, p. 1261.

¹³ Son récit nous est parvenu sous une forme fragmentaire, qui a fait l'objet d'une édition critique et d'un commentaire de la part de STELLA (1993). L'espace consacré aux événements de 1378 ainsi qu'à sa participation personnelle au scrutin de 1379 démontre son intérêt pour la vie de la cité, et sa fierté d'avoir accédé à la représentation politique.

¹⁴ C'est le cas de Lapo DA CASTELFIORENTINO, *ritagliatore* puis *galigaio*, qui écrit entre 1401 et 1452, d'Oderigo di Credi [1405-1425], du vinatier Bartolomeo DEL CORAZZA [1405-1439], de Cambio puis Mano PETRUCCI, orfèvres en pleine ascension sociale [1407-1450], de Cipriano GUIDUCCI DA SPICCHIO, inscrit aux *Arti minori* [1417-1472], de Piero di Francesco PURO, *sottoposto* à l'*Arte di Calimala* [1413-1465], et du *rigattiere* Stefano NEMI [1417-1474]. Dans la seconde moitié du xv^e siècle, on compte moins d'auteurs de ce type. Parmi eux, Giovanni STROZZI, orfèvre appartenant à la branche déshéritée de la famille [1443-1477], Neri di Bicci, peintre inscrit à l'*Arte della Seta* [1453-1475], ou encore Giuliano BARTOLI [1451-1466].

¹⁵ ALLEGREZZA, 1991, p. 258-261, PEZZAROSSA, 1979, p. 101, 109-110, 116, Id., 1980 p. 42-45.

¹⁶ Voir MOLHO (1998) au sujet de la diffusion de l'usage du nom de famille à Florence. Au sein du corpus, seuls Oderigo di Credi, Paolo di ser Guido *cimatore* et Neri di Bicci sont vraiment dépourvus de nom de famille, ce qui confirme le lien entre conscience familiale et production mémorielle privée ; de plus, dans le cas du premier, le processus est en cours, comme en témoignent les registres des *Tratte* qui comptent des CREDI à partir de la fin du xv^e siècle. À propos de la mémoire des milieux socialement et économiquement défavorisés, cf. FRANCESCHI, 1990 et STELLA, 1993.

du ^{xv}^e siècle, et leur relatif retrait à la fin du siècle, pourrait donc relever d'autres phénomènes, qui restent à préciser.

CATEGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES ET ECRITURE DE LA CITE.

D'un bout à l'autre de l'échelle socio-professionnelle, on trouve des auteurs qui font une large place à la vie de la cité dans leur livre de famille comme des auteurs qui n'y accordent aucune espèce d'importance, ou bien une place très limitée (la vie de la cité apparaissant indirectement dans leur livre, comme arrière-plan de notations comptables ou familiales). Paolo Vettori est un riche marchand, Morello Morelli un soyeux qui vit en réalité de ses rentes, et Ilarione de' Bardi un riche magnat exerçant le métier de banquier, mais tous trois n'accordent pas plus d'espace dans leurs livres à la vie politique de Florence que Cipriano Guiducci da Spicchio, Oderigo di Credi ou Lapo di Pacino da Castelfiorentino. Peut-être même moins, à vrai dire, puisque ces derniers prennent soin de se définir comme citoyens Florentins¹⁷, revendiquant l'appartenance au corps politique de la cité comme une composante de leur identité. De même, on trouve des observateurs attentifs de la vie de la cité tant chez les *minori*, comme Bartolomeo del Corazza ou Giuliano Bartoli, que chez les *maggiori*, comme Bonaccorso Pitti ou Donato Velluti, ou même chez Luca di Totto da Panzano (qui n'est pas inscrit dans une *Arte*). Il n'y a donc pas de corrélation nette entre l'appartenance socio-professionnelle des auteurs et la présence ou non de la vie de la cité dans leur livre.

Cela s'observe sur l'ensemble de la période, mais également de génération en génération (fig. 5, en annexes). La sur-représentation des *Arti maggiori* par rapport au reste du corpus et le fait que les *Arti minori* et les *sottoposti* ne soient vraiment représentés qu'à partir de la période 5 déforme l'image du corpus que nous offrent ces données. Je me limiterai donc à quelques remarques avant d'entrer dans l'analyse qualitative, plus à même de fournir une image nette du corpus : à partir de 1330, tous les degrés de présence du politique sont représentés au sein des ouvrages émanant des

¹⁷ Lapo DA CASTELFIORENTINO se présente en ces termes : « Io Lapo di Piero Pacini da Chastello fiorentino, cittadino di Firenze, abitatore nel popolo di San Lorenzo di Firenze » (cf. Annexes III, n°19, f° 80 r.), et Oderigo di Credi débute ainsi son livre « Questo libro si è d'Odorigo d'Andrea di Credi proprio, cittadino fiorentino, e al presente dell'Arte dell'orafo, in sul quale libro scriverò <t>utte mie richordanze. » (éd. Bec, 1991, p. 142). On trouve également une revendication forte d'appartenance à la cité dans l'*incipit* de Cipriano GUIDUCCI DA SPICCHIO (cf. Annexes III, n°28), qui fait référence non seulement à son *Popolo* d'origine, mais précise aussi son gonfalon et son quartier d'appartenance. De même, Cambio PETRUCCI recopie soigneusement dans son livre la déclaration qu'il fait pour le premier *catasto* de 1427, en s'incluant dans le groupe des *cittadini* appelés à le faire : « Richordo che questo dì io diedi la schritta del chatasto a detti cittadini diputati a l'uficio che si chiama x del chatasto, e chosì hogni cittadino ebe a portare el suo valsente [...] qui da pié ischiverò chom'io el diedi questo dì detto di sopra » (cf. Annexes III, n°46, f° 19 r.).

Arti maggiori, sans qu'un degré s'impose plus qu'un autre, et il en va de même pour les ouvrages issus des *Arti minori* et des *sottoposti*, même s'il semblerait que, proportionnellement, les auteurs les moins favorisés aient tendance à accorder une place plus grande à la vie de la cité dans leurs livres.

L'examen des passages des livres de famille ayant trait à la vie de la cité confirme que le rapport au politique diffère en fonction de l'appartenance aux *Arti minori* ou aux *Arti maggiori*. Les deux groupes utilisèrent des tons différents de la palette politique dont ils disposaient, ce qui correspond à des conceptions différentes de ce que signifiait *être une famille de citoyens florentins*.

Du côté des *Arti minori* et des *sottoposti*.

Les formes de présence de la vie de la cité privilégiées par ces auteurs dénotent soit un rapport très extérieur au politique, soit au contraire un rapport très personnel et même affectif, tandis que les formes intermédiaires et en particulier celles relevant d'un lien entre la famille et la cité sont absentes. Pour ces familles qui ne sont pas ou pas encore des *famiglie* au sens où l'entendent les Florentins, le niveau de référence en matière de relations semble être avant tout le niveau interpersonnel.

En témoigne par exemple le livre de Piero di Francesco Puro. Il s'agit avec Paolo di ser Guido *cimatore* de l'auteur le plus socialement défavorisé du corpus, d'un homme qui a enchaîné les emplois avant d'obtenir un statut stable comme *donzello* de la *Parte guelfa*¹⁸. Son livre, tenu durant quelque cinquante ans, constitue en cela un *unicum*. Or plusieurs liens interpersonnels forts émergent à la lecture de ce livre, constituant de véritables tournants dans la vie de l'auteur. Le premier est sa relation privilégiée avec le riche et puissant Michele di Vanni Castellani, qui emploie Piero comme ordonnance alors qu'il est en poste à Pérouse, puis comme serviteur. Leurs liens sont suffisamment étroits pour permettre à Piero Puro d'intervenir auprès de Castellani pour faire engager son ami Andrea, avec qui il décidera de vivre quelques années plus tard. Dans le livre de Piero, ces deux relations sont d'ailleurs étroitement associées dans des notations où le regard extérieur sur les événements

¹⁸ FRANCESCHI, 1990, p. 1158-1159 : « Il s'agit d'un salarié, d'un domestique qui est passé au service de plusieurs patrons publics et privés et qui s'ingénie, avec le salaire de sa femme qui est nourrice et d'autres petits trafics, à compléter un revenu insuffisant. C'est donc un homme aux moyens très limités et en vérité très peu cultivé qui, avec une graphie malhabile et d'innombrables fautes d'expression et de grammaire a rédigé pendant cinquante ans (de 1413 à 1465) son *Memoriale* en deux volumes. Au-delà du titre, on ne doit pas s'attendre à un contenu remarquable : en effet, ce qui y prédomine, ce sont les notes concernant les dépenses, les listes des débiteurs et des créanciers, bref l'enregistrement de rapports économiques détaillés et quotidiens. Pourtant, au milieu des mailles de cette écriture de la vie courante, Piero a disséminé des fragments de sa biographie, des souvenirs qui revêtent soit la forme traditionnelle de notes quotidiennes, soit celle de véritables interventions de la mémoire. Grâce à ces indices, on peut le suivre dans ses différentes expériences de travail : ordonnance de Michele Castellani, quand il était capitaine du Peuple à Pérouse, commis de l'Office du *Banco* de Florence, puis domestique de l'Art de Calimala, et enfin le poste sûr, salué avec joie, auprès de la *Parte Guelfa* [...] ».

historiques (des batailles en l'occurrence) se mêle aux considérations personnelles et affectives¹⁹.

Les Castellani étant liés à la *Parte Guelfa*, il est possible que ce soit ce lien qui ait permis à Piero d'y obtenir quelques années plus tard un poste stable. Mais son attachement à cette vénérable institution semble rapidement dépasser le cadre du simple rapport employé-employeur (comme celui qui l'avait poussé à inscrire le nom des consuls de l'*Arte di Calimala* en place à partir de 1428, quand il y était employé) : Piero semble ainsi avoir transféré sur la *Parte guelfa* la dimension personnelle et affective qui caractérisait son lien avec son protecteur précédent, comme en témoigne le compte-rendu qu'il fait en 1453 d'un vote crucial pour son avenir professionnel, à savoir la tentative par le conseil des Soixante de changer les règles de désignation des dirigeants de la *Parte guelfa*. Dans son livre, bien qu'il soit tout en bas de l'échelle et totalement en dehors des sphères décisionnaires, il emploie le pronom « nous » pour parler de la *Parte guelfa*, ce qui souligne son implication personnelle dans les affaires en question²⁰, ainsi que sa parfaite compréhension des enjeux de ce vote. Pour pauvre qu'il fût, Piero di Francesco Puro n'en était donc pas moins un citoyen florentin, au fait de ce qui se passait dans la cité et attentif aux événements pouvant affecter son *stato* et celui de sa famille, aussi maigre qu'il soit. De même, Giuliano Bartoli aborde la vie de la cité en observateur, bien que ses récits comportent une forme de participation personnelle et surtout émotionnelle²¹.

Dans l'ensemble, les auteurs issus des *Arti minori* ou *sottoposti*, comme Stefano di ser Nofri Nemi ou Bartolomeo del Corazza ont surtout tendance à enregistrer la vie de la cité d'un point de vue très extérieur, en tant qu'individus attentifs à l'extraordinaire qui peut surgir à tout moment au détour d'une rue²². Cela va jusqu'à constituer un axe du livre de Bartolomeo del Corazza, alors même que sa participation directe à la vie politique de la cité est très limitée. Il occupe quelques

¹⁹ L'importance de ces événements aux yeux de Piero di Francesco PURO est telle qu'il ajoute une note dans la couverture de son livre précisant qu'il fait dans son livre le récit de ce tournant de sa vie. (cf. Annexes III, n°51).

²⁰ *Ibid.*, f° 1 r. : « 1453. Richordança farò in questo dì 28 di magio, el chaso achorso nel Chonsiglio del sessanta pela raferma de' ministri dela Partte ghuelfa pe' nostri Signori chapitanni e loro cholegi, e chon uno nobile numero di citadinini [sic] di numero 44, in tutto chapitani e cholegi, chonsiglio, numero ottantuno; el partito dela pitiçione si dovese levare non esere di bisogno e detti ministri esere rafermi pe chonsigli. Avemo fave ventiquattro bianche e fave ciquançette nere, chome apare di mano di ser Nardo di Domenicho di Deo, e fue vinto el partitto di detta pitiçione, volendoci fare quello vole la ragione. Qui èsi richordo de' chapitanni e cholegi, e 'l chonsiglio si ritrovarono al chonsiglio, prima e chapitanni di Santo Ispirito : [...] ».

²¹ Dans le cas de BARTOLI, on peut déceler une forme de participation affective quand il traite de la défense par le *Popolo* de deux voleurs (cf. Annexes III n°6, f° 68 v.). Il insiste ainsi à plusieurs reprises sur le désaccord exprimé par le peuple quant à la condamnation de ces hommes et se félicite à la fin du passage qu'ils s'en soient sortis sains et saufs. Plus loin, on trouve également une forme de lien personnel avec la cité dans le récit que fait BARTOLI de son aventure sur le toit du *Duomo*.

²² Stefano di ser Nofri NEMI enregistre ainsi la mort d'Eugène IV de façon très détachée (cf. Annexe III, n°39), et Lapo DA CASTELFIORENTINO octroie quant à lui une place non négligeable au récit détaillé d'une inondation dans son livre, qui renvoie à la structure du *mirabilia* médiéval (GREEN, 1972).

offices *intrinseci* salariés, élément qu'il consigne avec fierté dans son livre, mais il semble s'être surtout spécialisé dans les charges de tuteur pour pupilles de la commune. Son regard sur la vie de la cité est encadré par ses murailles : contrairement aux grands marchands, il ne fait pas état de nouvelles venues de loin, se focalisant sur les entrées et sorties des grands hommes, ainsi que sur les diverses cérémonies qui égayaient le quotidien des Florentins grâce aux ballets d'atours chatoyants que les grandes familles sortent pour l'occasion²³.

Lors de ces occasions, Bartolomeo del Corazza, comme Giuliano Bartoli ou Cambio Petrucci, auteurs de récits similaires, devaient probablement avoir l'impression d'appartenir pleinement à la communauté florentine et de transcender ainsi les barrières sociales et économiques si présentes dans leur quotidien²⁴. On peut d'ailleurs distinguer cette même envie de renforcer le lien de leur famille avec la cité derrière le choix de Cambio Petrucci de nommer son fils Viniziano en l'honneur de l'alliance nouvellement signée entre Florence et Venise :

A di 22 d'aprile 1426 ale 23 hore naque uno fa[n]ciulo maschio, nel nome di Dio, di me, di mona Simona figliuola che fu di Bernardo Bonboni ; e posigli nome Viniziano e Bernardo. Feciolo christiano Jachopo e Franciescho detto lo Stangha, del popolo di san Chirico a Chapala, e Giovanni di **** maestro, del popolo di Sa·Lorenzo di Firenze ; e la chagione ch'i' gli ò posto nome Viniziano siè che nel detto an[n]o e Viniziani feciono j^a legha chol chomune di Firenze e 'nfrettelaronsi cho noi chome fano e buoni frатели, e pro memoria di ciò voglio averne pe·richordo in chasa nostra el nome loro, e chosì piacia a Dio duri questa buona fratelanza lungho tenpo, chon salvamento dela loro libertà e paceficho e buono istato d'ogni parte, cioè del popolo e chomune di Vinegia e di Firenze, e loro e di retti e buoni amici, e morte e stermine di chi 'l chont[r]adio volese ; e chosì piacia a Dio e lla nnostra madre vercine Maria, e 'l beato messer santo Giovanni e del beato messer san Marcho, avochati e padri dele dette chomunità e loro adiretti²⁵.

Alors que le lainier Giovanni di Niccolò Manzuoli choisit de nommer son fils Lucha en l'honneur de Luca Pitti, adoubé chevalier le jour de la naissance de son

²³ Les fêtes florentines de la Renaissance ont fait l'objet de très nombreuses études. Voir en particulier TREXLER, 1980, RICCIARDI, 1992, CAREW-REID, 1995, NEWBIGIN, 1996, CIAPPELLI, 1997, BALESTRACCI, 2001.

²⁴ Cf. TREXLER, 1980, pour l'analyse du développement des rituels civiques et religieux citadins (XIV^e-XVI^e) comme facteur de construction de l'identité florentine (en particulier par rapport aux puissances extérieures) et de cohésion sociale.

²⁵ PETRUCCI, Cambio di Tano (cf. Annexes III, n°46), f° 53 v. [1426] : « Le 22 avril 1426, à 23 heures, naquit un enfant mâle, au nom de Dieu, de moi [et] de mona Simona, qui fut la fille de Bernardo Bonboni ; je lui donnai pour nom Viniziano et Bernardo. Il fut baptisé par Jacopo et Francesco dit Stanga, du *popolo* de san Chirico a Chapala, et par le maître Giovanni de ****, du *popolo* de San Lorenzo de Florence ; et la raison pour laquelle je lui ai donné pour nom Viniziano c'est parce que cette année-là les Vénitiens firent une ligue avec la commune de Florence, et fraternisèrent avec nous comme font les bons frères, et en mémoire de cela je veux avoir leur nom pour souvenir dans notre maison, et qu'ainsi il plaise à Dieu que cette bonne fraternité dure longtemps, et que leur liberté soit sauve, ainsi que l'état pacifique et bon de chacune des parties, c'est-à-dire du *Popolo* et de la commune de Venise et de Florence, d'eux mais aussi de leurs droits et bons amis, et que meurent et soient exterminés ceux qui voudraient le contraire ; et qu'ainsi il plaise à Dieu et à notre mère la vierge Marie, et au bienheureux messire saint Jean et au bienheureux messire saint Marc, protecteurs et pères des dites communautés, et à eux voués ».

enfant (ce qui est une façon de tisser un lien symbolique entre sa famille et l'une des familles alors les plus en vue de la cité), Cambio choisit un nom symbolique qui n'appartient pas à la sphère des familles mais à celle des peuples. Le lexique de la fraternité, qu'il emploie de façon très redondante, montre qu'il attache une dimension symbolique consciente à cette alliance. Le niveau communal et l'entité « cité » apparaissent ainsi comme signifiants pour les membres du *Popolo* florentin, dont l'identité familiale est encore à l'état d'ébauche.

En effet, si l'on examine en parallèle le devenir des Petrucci et l'évolution de leur écriture privée, on constate que l'attention à la vie de la cité va de pair avec leur envie manifeste de s'insérer en tant que famille dans l'élite citadine. Le père, Cambio, asseoit économiquement le *stato* de la famille, mais n'accède jamais aux bourses électorales des Trois Offices Majeurs, qui constituent un ingrédient indispensable du *stato* des familles de l'élite de Florence. Son fils Mano lutte pour maintenir à flot les finances familiales, afin d'éviter de se retrouver inscrit au *specchio*, car il a réussi à franchir la barrière du *squittino* et souhaite occuper des offices, qu'il note scrupuleusement dans le livre de la famille comme autant de traces de la progression sociale de la famille.

La famille Petrucci se construit ainsi progressivement comme entité familiale, et l'on constate que les offices occupés apparaissent en bonne place dans les portraits faits des membres de leur famille au moment de leur mort. Le premier de ces portraits mortuaires est celui d'un lointain cousin²⁶, mais l'honneur exceptionnel – d'après Cambio Petrucci – qui lui est fait au moment de ses obsèques semble justifier l'entrée de ce récit dans le livre de famille : c'est en effet l'occasion de rappeler les liens entre les branches de la famille, le lieu de la sépulture familiale, et l'ancienneté de l'appartenance des Petrucci à l'*Arte della Seta*. Ce point est d'autant plus visible que Cambio insiste lourdement sur le fait que le défunt avait occupé vingt-deux fois le poste de consul de l'*Arte*. Mais le récit de Cambio devient très tortueux au moment d'expliquer les raisons de ces honneurs et le rapport entre l'*Arte* et le déroulement des faits. Il annonce en effet qu'il va expliquer pourquoi l'*Arte* lui fit tant d'honneurs alors qu'il n'était pas consul au moment de son décès, mais se borne ensuite à souligner que de très nombreux prêtres visitèrent le corps et furent présents aux obsèques. Ce qui n'a pas grand-chose à voir avec l'*Arte della Seta*. L'important à ses yeux, ce qui doit sauter aux yeux du « lettore » auquel il s'adresse, c'est de mesurer le rayonnement de ce membre de leur famille dans la cité, rayonnement qui se traduit concrètement par les honneurs qui lui sont faits au moment de ses funérailles.

Le second récit le confirme. Le frère de Mano, Giovanni, est mort en 1442. Dans le récit de ses obsèques²⁷, Mano insiste d'une part sur le nombre de concitoyens

²⁶ PETRUCCI, Cambio di Tano (cf. Annexes III, n°46), f° 59 r. [1419].

²⁷ PETRUCCI, Mano di Cambio (cf. Annexes III, n°48), f° 23 r. [1442].

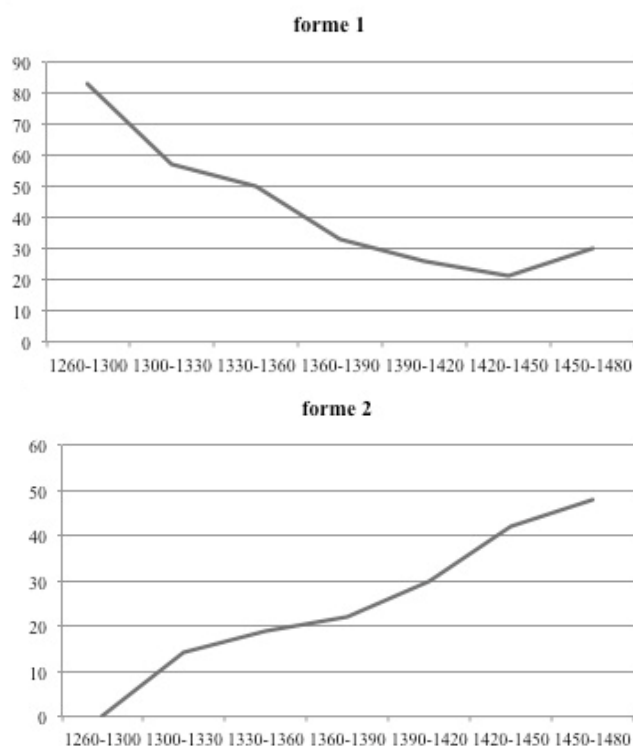
(des *hommes de bien*, qui plus est) qui lui rendirent visite durant sa maladie, preuve de la bienveillance de tous à son égard (« *era benisimo voluto, e andòne chon una buona grazia di tuta questa tera* »), et d'autre part sur le fait que la bonne réputation et le rayonnement de son frère s'étendaient au-delà des portes de la ville, jusque dans le *contado*, grâce aux bonnes œuvres effectuées dans le cadre des offices *di fuori* qu'il avait occupés. En effet, les Petrucci ont maintenant franchi les barrières des *Arti* et ont accédé aux offices *di fuori* (mais pas encore aux Trois Majeurs). Mano décrit cela comme l'occasion de tisser un réseau d'alliances interpersonnelles (les habitants du *contado* sont reconnaissants à son frère de son action en tant qu'officier car alors il les a « *serviti* », il leur a rendu service). Mais surtout, cela sembler aller de pair avec – voire conditionner, d'après l'ordre syntaxique – l'entrée dans une nouvelle sphère de l'honneur, qui se traduit par des obsèques comportant des formes d'honneurs adaptées à leur nouveau *stato* (« *fugli fato grande onore chome richiedeva lo stato nostro* »). Ces honneurs incarnent concrètement la réussite de la stratégie familiale amorcée par Cambio et poursuivie assidûment par Mano et son frère avant sa mort, réussite dont le livre est le reflet. La composante politique apparaît comme un axe principal de cette stratégie, et l'on constate que la vie de la cité entre toujours plus dans ce livre au fil des ans. D'abord d'un point de vue extérieur, puis au travers de l'histoire familiale, et enfin dans le cadre d'une section consacrée aux offices occupés par Mano, partie intégrante du « patrimoine » qu'il entend transmettre à ses enfants.

La présence de la cité dans les livres de famille ne semble donc pas corrélée à la profession ou au statut socio-professionnel de leurs auteurs, mais il apparaît que ses formes sont liées au rapport des individus et des familles à la cité. Ce rapport étant en perpétuelle évolution, le livre de famille est conçu comme un support permettant aux familles d'affronter cette évolution, de franchir la barrière des années et des générations en conservant la mémoire des éléments importants pour son avenir. L'analyse des formes de présence de la vie de la cité dans les quelques livres issus des *Arti minori* ou rédigés par des *sottoposti* qui nous sont parvenus a ainsi mis en évidence trois éléments. D'abord, la dimension stratégique de l'écriture privée. Ensuite, l'existence de plusieurs types de rapport au politique, selon que l'on adopte le point de vue de l'individu, de la famille à laquelle on appartient, ou plus largement du Florentin. Enfin, que la construction de l'identité familiale ne se fait pas indépendamment du politique, au contraire.

Du côté des Arti maggiori.

Une vue d'ensemble des formes de présence de la vie de la cité dans les livres de famille issus des *Arti maggiori* confirme la dimension stratégique de l'écriture ainsi que l'existence de facteurs explicatifs autres que socio-professionnels pour

rendre compte de la présence ou l'absence de notations relatives à la vie de la cité chez ces auteurs. Quelques tendances se dégagent d'un examen sommaire de la typologie de ces notations (fig. 8, en annexes).



Le nombre de notations se référant indirectement à la vie de la cité a ainsi sensiblement baissé au cours de l'ensemble de la période, avec cependant un léger redressement à partir de 1420, ce qui donnerait à penser que les auteurs écrivaient sur la vie de la cité de façon de plus en plus consciente, avec une *intention* spécifique.

D'autre part, on constate une augmentation régulière du nombre de livres qui consacrent des lignes à l'enregistrement des charges et offices occupés par des membres de la famille. On passe ainsi de 0% en 1260 à 50% après 1480, avec une augmentation constante tout au long de la période : il s'agit donc d'une tendance nette, qui dénote l'importance croissante accordée par les familles des *Arti maggiori* à l'exercice de ces offices et charges.

La proportion des livres qui ne consacrent aucune place à la vie de la cité se maintient entre 20 et 30%, tout au long de la période tandis que les courbes correspondant aux formes 3 (récit consacré au déroulement d'un office ou d'une charge), 4 (histoire familiale en lien avec la vie de la cité) et 5 (événement d'un point de vue extérieur à celui-ci) sont plus accidentées, ce qui nous invite à entrer dans les textes pour tenter d'en interpréter l'évolution.

Si l'on examine les livres issus des *Arti maggiori* qui ne font aucune place à la vie de la cité, on constate que leurs auteurs mettent en œuvre des stratégies familiales détachées de la vie de la cité, confortant notre lecture « stratégique » de ces notations, quelle que soit leur forme. Par exemple, les marchands dont l'activité se développe progressivement hors de Florence, bien qu'ils continuent à revendiquer le statut de citoyens florentins, ne ressentent pas le besoin de traiter de la vie de la cité, puisque celle-ci n'influera en aucune manière sur le *bene e utile* de leur famille²⁸. Il en va ainsi

²⁸ C'est par exemple le cas de Jacopo ATTAVANTI. Celui-ci se définit toujours « cittadino fiorentino » dans le dernier livre privé qu'il ouvre en 1470, mais il intitule ses livres en fonction de la ville où il

pour Paliano di Falco Falcucci par exemple. Celui-ci continue à avoir une activité marchande hors de la cité tout en travaillant sur l'ancrage de sa famille à Florence par le biais de son mariage avec une fille issue d'une bonne famille de la cité, ce qui lui permet d'ailleurs d'accéder aux *Arti maggiori*, alors que sa famille appartenait précédemment aux *Arti minori*²⁹. Dans son cas, la stratégie visant à faire progresser le *stato* de la famille se fait en plusieurs étapes. Son père ayant atteint le sommet social au sein du groupe des familles appartenant aux *Arti minori*, Falco s'attacha à franchir l'étape suivante, à savoir entrer dans les rangs des familles des *Arti maggiori*, grâce à une stratégie matrimoniale et économique, laissant à ses descendants le soin d'atteindre le niveau supérieur (être placés dans les bourses électorales des Trois Offices Majeurs) une fois installés dans ce groupe des *Arti maggiori*.

Dans le cas des familles qui sont déjà installées dans les rangs de l'élite économique et sociale de la cité, qu'incarnent les *Arti maggiori*, on peut relier l'absence de notations concernant la vie de la cité à l'absence de stratégie impliquant le politique chez les auteurs du livre. C'est par exemple le cas d'auteurs qui ne sont pas les chefs de leur clan familial, car le système des *squittini* ne permettait pas aux familles de faire entrer aisément dans les bourses de nombreux membres du lignage ; la tendance était donc à la concentration des espoirs et de la stratégie politique de la famille sur quelques membres choisis. C'est le cas chez les Corsini au XIV^e siècle, ou chez les Pandolfini à la fin du XV^e siècle.

Comme l'a montré Armando Petrucci, Filippo Corsini tint le haut du pavé au sein du lignage comme aux yeux de la société pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce qu'il soit écarté de la scène politique durant les bouleversements politiques de 1378-1382³⁰. Matteo di Niccolò sortit alors de l'ombre de son cousin et fit une apparition

exerce alors son activité marchande, montrant bien qu'il s'agit là de l'élément structurant autour duquel il organise son action comme son écriture. De même, les intérêts économiques de la famille MANNINI se déplacent progressivement d'un axe franco-florentin vers la Hongrie. La famille avait toujours conservé un ancrage à Florence en termes de participation à la vie de la cité comme en termes d'écriture mémorielle, laquelle permettait de centraliser les informations et de faire le lien entre les membres dispersés de la famille. Or on constate qu'à la mort, en 1424, du membre de la fratrie qui avait sa place sur la scène politique florentine, la famille décide de transférer le centre de gravité de la stratégie familiale en Hongrie, vers la sphère économique, ce qui se traduit aussi par l'abandon du livre de famille florentin. On peut en déduire que la participation au gouvernement de la cité, même d'un seul membre de la famille, était une raison suffisante pour maintenir à Florence le centre de gravité de la stratégie familiale, ce qui nous conforte dans l'idée que la composante politique du statut familial était extrêmement importante aux yeux des familles florentines et hiérarchiquement supérieure à la composante économique.

²⁹ CHABOT (2011, p. 353-354) évoque la réussite sociale de Falco FALCUCCI, qui passe par son mariage avec une SCODELLAI alors qu'une partie de sa famille est installée à Pérouse. Son action continue à être vouée à consolider l'assise économique de sa famille, comme en témoigne l'organisation et le contenu de son livre.

³⁰ PETRUCCI, 1965, p. xvi. Les CORSINI appartiennent à l'oligarchie florentine depuis la fin du XIII^e siècle, position qu'ils renforcent en nouant des alliances matrimoniales avec des familles telles que les

fugace sur la scène citadine, avant de retourner dans les coulisses quand la situation politique changea à nouveau³¹. Le livre de Filippo Corsini, s'il en tenait un, ne nous est pas parvenu. En revanche celui de Matteo di Niccolò fait état de la stratégie de diversification sociale et politique mise en œuvre par la famille, stratégie qui reposait sur le contrôle des évêchés de Fiesole et de Florence par des Corsini. Cela leur permettait de faire profiter l'ensemble de la famille d'avantages non négligeables, notamment en matière de gestion des biens ecclésiastiques³². L'histoire familiale que Matteo di Niccolò brosse au début de son livre montre que les jalons de cette stratégie ont été posés plusieurs générations auparavant. L'auteur insiste ainsi sur la bonne réputation de son ancêtre Neri « grande cittadino e molto in Chomune », c'est-à-dire bien implanté politiquement à Florence, puis sur la formation de juge de son aïeul Tomaso, qui fut lui aussi « uno grande cittadino al suo tempo »³³. Ces deux exemples de *grandi cittadini* confirment d'emblée la stabilité de l'ancrage de la famille dans l'oligarchie florentine, ancrage qui se double maintenant d'un volet « savant » grâce à Tomaso, dont le métier renforce aussi la puissance politique de la famille (toutes les ambassades devaient compter un juge). La direction économique de la stratégie familiale n'est pas en reste, grâce à la présence dans cette galerie de portraits de Duccio, « valente huomo e grande merchatante », garant du statut de *Popolani* bon teint des Corsini. C'est avec Andrea, évêque de Fiesole à partir de 1349 puis avec Piero di messer Tomaso, devenu cardinal en 1373, que les Corsini ajoutent la corde ecclésiastique à l'arc de leur *stato*, tandis que le cousin de l'auteur, Filippo, trouve lui aussi sa place dans cette généalogie : non seulement il perpétue la tradition juridique de la famille, mais il ajoute une aura internationale au prestige des Corsini, étant adoubé par le roi de France et fait membre de son conseil³⁴. Cette aura est confortée par l'existence d'un autre cousin, marchand à l'échelle internationale, lui aussi fait chevalier par le roi de France, tandis que Matteo, descendant du bon Duccio, perpétue cette tradition familiale à Florence, où il est revenu après son apprentissage sur les places marchandes européennes. La famille Corsini peut ainsi jouer un rôle de premier plan dans tous les domaines de la vie de la cité. Elle est même en capacité de faire face à des bouleversements politiques importants, comme ce fut le cas dans les

ALBIZZI ou les STROZZI. Filippo di Tomaso est le *leader* politique de la famille, et est très actif dans les Conseils de la commune, dans la *Parte guelfa*, en ambassade.

³¹ PETRUCCI remarque l'absence de notation concernant le Tumulte des *Ciampi*, alors que Matteo aurait été fait chevalier par la foule (1965, p. xxiv). D'après BENVENUTI PAPI (1983), on lui proposa en fait le titre de chevalier en 1381, qu'il refusa, préférant retrouver sa place de second et laisser son cousin Filippo reprendre les rênes de l'activité publique et politique de la famille. En effet, Matteo avait occupé le poste de Prieur en 1379, alors que son cousin Filippo était exclu des bourses, mais une comparaison des offices occupés par les deux individus met bien en évidence la différence d'échelle qui existait entre eux en termes de participation à la vie politique de Florence.

³² PETRUCCI, 1965, p. xvii.

³³ CORSINI, Matteo di Niccolò (éd. Petrucci, 1965), p. 3-4.

³⁴ *Ibidem*.

années 1378-1382. Alors que son cousin Filippo, parfaite incarnation de l'oligarque ultra-puissant, était voué aux gémonies et voyait sa maison brûlée, Matteo fut en mesure d'offrir à la société un visage des Corsini plus proche de la communauté des marchands et des *Arti*, ce qui permit à la famille de traverser sans trop de dommages ce moment très agité. La stratégie amorcée par leurs ancêtres faisait ainsi la preuve de son efficacité. Le fait que les Corsini continuent à faire des affaires avec l'Église et à occuper des postes de podestat à l'extérieur de Florence montre qu'ils n'en dévièrent pas dans les décennies qui suivirent³⁵. Or comme l'a montré Fulvio Pezzarossa dans le cas des Martelli, cette stratégie de diversification n'est pas un cas isolé dans les familles de l'oligarchie florentine. Elle dénote au contraire une conscience certaine du lignage et de son devenir au fil des générations³⁶.

Et il en va toujours ainsi à la fin du xv^e siècle, comme en atteste le cas de Jacopo Pandolfini. Il laisse lui aussi à une autre branche de la famille le soin de mener la barque politique du lignage et se contente d'exercer des offices mineurs dont il ne ressent pas le besoin de parler dans son livre : sa stratégie personnelle semble en effet résider ailleurs, dans le réseau qu'il tisse autour de lui grâce à l'autre forme d'interface entre les familles et la cité que constituent les compérages. Il note ainsi avec soin quand et en compagnie de qui il parraine des enfants³⁷. Ces noms montrent qu'il est parfaitement inséré dans les cercles du pouvoir de l'époque, sans pour autant vouloir occuper lui-même une place d'acteur politique. On peut supposer qu'il savait qu'en cas de menace du *stato* de la famille, les réseaux de solidarités tissés par ailleurs (et la puissance politique de son cousin) suffiraient.

Ces quelques cas confirment donc par la négative que la présence du politique dans les livres de famille est toujours fonctionnelle et stratégique. Quand les auteurs sont suffisamment bien installés dans l'élite de la cité, que leur *stato* n'est pas en danger, et qu'ils ne font pas de l'activité politique le centre de gravité de leur agir personnel, alors la vie de la cité ne trouve pas de place dans leur livre, car il n'y en a pas *besoin*. Cela est très net chez les Corsini où, si l'on cherche bien, on ne trouvera qu'une seule allusion, indirecte, à un événement politique majeur, à savoir le rappel d'exil des Médicis en 1434 :

Qui da piè farò richordo di tutti i figliuoli arò della Tita mia donna e figliuola
d'Orlando di Ghuccio de' Medici, la quale menai a dì 27 di settembre 1434 e detto dì
erano romori e armati quasi buona parte del popolo fiorentino intorno a Sam Pulinari

³⁵ Giovanni di Matteo CORSINI enregistre une affaire conclue avec l'Église en 1420 (p. 112), tandis que les précisions que donne Matteo di Giovanni CORSINI quand il enregistre la naissance de ses enfants montrent qu'il occupa nombre d'offices *di fuori* de premier choix (cf. Annexes II).

³⁶ Ugolino MARTELLI est ainsi « responsable » de la stratégie familiale d'augmentation du *stato* de la famille à l'intérieur des murs de la cité, tandis que son frère Domenico, juriste, s'occupe du rayonnement de la famille et d'asseoir son *stato* politique à l'extérieur de la cité, dans des offices extérieurs mais surtout dans les ambassades. Voir à ce sujet MARTINES, 1959 et l'introduction de PEZZAROSSA, 1989.

³⁷ Cf. Annexes III, n° 44.

per chontradire alla rivocatione della chasata de' Medici, di che intendeva la Signoria. Hebbine fiorni mille di dote, e così confessai avere ricevuto³⁸.

Ce rappel est présenté par l'auteur comme un simple élément de contextualisation, tandis que l'élément central serait le mariage qui s'est déroulé le même jour. Or comme l'a souligné Dale Kent, il ne s'agit pas simplement d'une coïncidence temporelle : les Corsini attendirent que l'horizon du *stato* des Médicis s'éclaircisse pour célébrer l'alliance contractée avec eux l'année précédente³⁹. Dans le cadre du livre de famille, cette présence de la vie de la cité, aussi mince et anodine qu'elle puisse sembler, s'inscrit donc à bien y regarder dans le cadre d'une menace ayant pesé ponctuellement sur le *stato* des Corsini, du fait de cet engagement pris avec une famille alors politiquement en difficulté : vie de la cité et vie de la famille sont encore une fois étroitement liées.

L'autre forme de présence du politique que nous avons identifiée chez les Corsini est l'ancienneté de la participation de la famille à la vie de la Commune. Celle-ci est revendiquée dans l'histoire familiale que brosse Matteo di Niccolò en ouverture de son livre : en présentant ses aïeux comme de grands citoyens de Florence, bien insérés dans la vie politique, l'auteur asseoit l'identité familiale sur un socle politique, sur lequel il n'a plus besoin de revenir. Or si l'on regarde à nouveau les différentes modalités de présence de la vie de la cité dans les livres de famille des auteurs issus des *Arti maggiori* (fig. 6) et qu'on les compare aux formes que nous avons trouvées chez les auteurs issus de familles plus dévalorisées socialement, on constate que les formes « histoire familiale » et « récit de charge » semblent propres aux *Arti maggiori*.

Comme l'a montré Christiane Klapisch-Zuber, les histoires et généalogies familiales présentes en grand nombre dans les livres de famille sont un outil majeur de construction de l'identité du lignage et le support privilégié de la transmission de la conscience de soi de la famille d'une génération à l'autre⁴⁰. Or, comme le donnent à penser les quelques exemples que nous avons cités jusqu'à présent, la vie de la cité semble toujours s'inviter d'une manière ou d'une autre dans ces récits fondateurs, nous encourageant à nous interroger sur la façon dont l'histoire de la cité participe de la construction de l'histoire et de l'identité de la famille⁴¹.

³⁸ CORSINI, Matteo di G. (éd. Petrucci, 1965), p. 143 : « Je ferai ci-dessous mention de tous les enfants que j'aurai de Tita mon épouse, fille d'Orlando fils de Guccio des Médicis, que j'épousai le 27 septembre 1434, tandis que ce jour-là il y avait des soulèvements et qu'une bonne part du *popolo* florentin était en armes autour de San Pulinari, pour s'opposer au rappel de la maison des Médicis que la Seigneurie entendait faire. J'en obtins mille florins de dot, montant que je reconnus avoir reçu ».

³⁹ D. KENT précise que cette branche des CORSINI, appauvrie dans les années 1420, avait opté pour ce mariage en raison de la dot importante offerte par les MEDICIS, alors en exil, mais qu'ils attendirent quand même leur retour en grâce dans la cité pour célébrer cette alliance (1978, n. 11 p. 53).

⁴⁰ KLAPISCH-ZUBER, 1990, *spec.* p. 19-58.

⁴¹ Nous revenons sur ce point au chapitre 5.

La forme « récit de charge », quant à elle, n'a pas fait à ma connaissance l'objet d'études spécifiques, alors que sa présence récurrente dans les livres de l'élite florentine nous invite à interroger l'existence d'un « patrimoine politique » que les familles florentines choisissaient de transmettre à leurs descendants.

En attendant de revenir sur ces questions⁴², nous pouvons tirer de l'analyse globale du corpus sous un angle socio-professionnel les conclusions suivantes :

1. Du point de vue socio-professionnel, le corpus des livres de famille florentins paraît relativement homogène. Ils sont issus dans leur immense majorité du *popolo grasso* qui constituait le corps politique effectif de Florence, tandis que les petits artisans et le menu peuple (qui habitaient la cité mais ne jouaient qu'un rôle mineur voire minime sur la scène politique) ne sont que très peu représentés.
2. Il n'y a pas de corrélation entre l'appartenance socio-professionnelle des auteurs et le *degré de présence* de la vie de la cité dans leur livre. La préoccupation politique ne relève donc pas d'une mentalité marchande ou bourgeoise, puisqu'elle est aussi présente dans les quelques livres issus des milieux moins favorisés ou extérieurs au système des *Arti* qui nous sont parvenus.
3. L'appartenance socio-professionnelle influe en revanche sur les *modalités de présence* du politique dans le livre, ce qui s'explique par le degré différent de construction de l'entité familiale selon que les familles sont nouvelles et émergentes ou bien anciennes et solidement installées dans l'oligarchie citadine.
4. Les quelques cas étudiés pour explorer les formes de présence du politique dans les livres de famille issus des *Arti maggiori* ou *minori* donnent à penser que la dimension fonctionnelle et stratégique des notations concernant la vie de la cité dans le cadre global du *bene e utile* de la famille est un facteur d'explication plus convaincant que le critère socio-professionnel.

⁴² Nous revenons sur cette question au chapitre 12.

Chapitre 3

Éducation des auteurs et sens civique : la variable culturelle

Le corpus des livres de famille florentins constitue-t-il un ensemble cohérent du point de vue culturel, ou bien existe-t-il en son sein des lignes de fracture telles qu'elles nous obligeraient à traiter distinctement du rapport à la cité de chaque milieu culturel ? Il semble que les auteurs de livres de famille partagent un substrat culturel commun, ce qui rend là encore le corpus relativement homogène bien que des niveaux culturels parfois très différents y soient représentés.

Cette variété semble *a priori* correspondre à des rapports différenciés à la vie de la cité, en particulier pour les catégories des notaires, des grands lettrés et des juristes. Mais l'étude de ces groupes montre qu'encore une fois, c'est en réalité la variable du *stato* des familles qui rend compte des multiples visages que prend le politique dans leurs livres. Comme nous allons le voir, la variable culturelle a une incidence limitée sur le degré et les formes de présence de la vie de la cité dans les livres de famille florentins : dans les écrits privés du *popolo* florentin, une plus grande éducation ne va pas forcément de pair avec un goût plus prononcé pour la *res publica*, et ce même au temps de l'humanisme dit « civique »¹.

UN SUBSTRAT CULTUREL FLORENTIN.

Comme le soulignait déjà avec fierté le chroniqueur Giovanni Villani, le degré d'alphabétisation des Florentins du XIV^e siècle était remarquable pour l'époque². Le simple fait qu'un si grand nombre de livres de famille nous soit parvenu témoigne du goût des Florentins de la frange la plus aisée du *Popolo* pour l'écriture. Le fait que la société florentine des XIV^e et XV^e siècles accorde une grande importance à l'écrit apparaît comme un autre facteur d'homogénéité du corpus, un élément situé au

¹ Nous revenons sur la question de l'« humanisme civique » dans les chapitre 11 et 12.

² VILLANI, Giovanni (éd. Porta, 1995), I, p. 198 [XII, 94]. Ce fait a été très étudié, de même que les formes et les degrés d'instruction des habitants de la cité : voir en particulier HERLIHY et KLAPISCH-ZUBER, 1978, p. 563-568, avec un commentaire du passage de VILLANI sus-cité, ainsi que BEC, 1967, A. PETRUCCI, 1969, 1978, BARTOLI LANGELI et A. PETRUCCI et M. MIGLIO, 1988, KLAPISCH-ZUBER, 1990, CLANCHY, 1993, FRANCESCHI, 1996, ZABBIA, 2000, BLACK, 2007.

fondement de la culture des auteurs de livre de famille, qu'ils soient artisans, marchands, notaires, docteurs en droit, magnats...

Cet engouement pour l'écrit est particulièrement visible dans les domaines comptables, contractuels et juridiques. Les Florentins semblent être aussi d'infatigables procéduriers, au point que dans son livre, Oderigo di Credi associe l'être Florentin à la connaissance des usages juridiques qui régissent les rapports entre les individus, les familles et la Commune. Pour avoir passé presque toute sa vie à l'extérieur de sa cité natale, il se trouve handicapé au moment de faire respecter à sa belle-famille ses devoirs dotaux et peste contre sa propre naïveté :

[...] finalmente, dopo le molte parole, e' ci costrinsono a fare in loro compromesso, e che al tutto eglino erano disposti a volere vedere chi aveva ragione, o lui o 'l Comune o io. Di che io, sentendomi favoreggiato dalla ragione pienamente, ultimamente fui contento, non essendo informato in che modo si vive a Firenze: sicchè noi facemmo compromesso in loro, e loro chiamammo nostri albitri, cioè tutto l'ufficio; ed egli, cioè Niccolò, ne fu molto contento, perchè egli v'avea uno amico, il quale fu Francesco di Giorgio Canigiani [...] di fatto mi condannarono in lire 200; comechè eglino nol potevano fare, però ch'era spirato ogni compromesso, e l'ufficio loro non dà ch'eglino condannino persona [...]. Ma nella verità, perch'io non ero uso a Firenze, e non mi veggendo appoggiato di niuno amico, i deliberai dinanzi volere pagare i fiorini 20, che stare a piatire con loro.³

La connaissance des usages juridiques et sociaux de la cité apparaît comme une composante fondamentale de la florentinité aux yeux d'un membre du *popolo mezzano* comme Oderigo, et l'on comprend aisément pourquoi, dans un contexte où les documents de toutes sortes occupent une place centrale dans les procédures, les livres de famille furent eux aussi rapidement amenés à jouer un rôle. La porosité entre ces livres privés et la sphère des actes notariés ne semble pas étrangère à cette évolution : les chefs de familles ne manquaient pas, en effet, d'inscrire dans leurs livres les références des principaux actes notariés qui concernaient leur patrimoine, voire les recopiaient, dans le but de pallier une éventuelle disparition de ces documents cruciaux pour le devenir de la famille. Les spécialistes des livres de

³ Oderigo di Credi (éd. Polidori, 1843), p. 56-58 : « finalement, après tous ces discours, ils nous contraignirent à les prendre comme arbitres, nous disant qu'ils étaient totalement disposés à déterminer qui avait raison, de lui, de la commune ou de moi. Suite à quoi, comme je me sentais pleinement favorisé par le droit, je m'en satisfis après tout, n'étant pas informé de comment on vit à Florence : si bien que nous convînmes d'un arbitrage, et nous les nommâmes – c'est-à-dire tous les officiers en charge – nos arbitres ; et lui, c'est-à-dire Niccolò, en fut très satisfait parce qu'il y avait un ami, en la personne de Francesco di Giorgio Canigiani [...] et de fait ils me condamnèrent pour un montant de 200 livres, bien qu'ils ne pouvaient pas le faire, étant donné que le mandat d'arbitrage avait expiré, et que leur office ne leur permet pas de condamner quiconque [...] Mais en vérité, puisque je n'étais pas accoutumé à Florence, et voyant que je n'avais pas d'ami pour m'appuyer, je me décidai à préférer payer les 20 florins que de continuer la procédure contre eux ». Plusieurs folios du livre sont consacrés à ce litige l'opposant à sa belle-famille, magnate, qui refuse de lui verser la dot promise par son beau-père, récemment décédé. Devenu procédurier par la force des choses, Oderigo ne manquera pas de souligner l'absence de fondement juridique des actions menées ensuite contre lui (« che 'l detto piato non vale nulla, però che è fatto contro a ogni debito di ragione, e contro a ogni forma e statuto del Comune di Firenze; però che e' principali erano assenti in fra e cento miglia, e mai non furono richiesti là dov'erono » *ibid.*, p. 54, ou encore p. 63).

famille florentins ont ainsi remarqué que ces livres furent crédités très tôt d'une valeur juridique⁴, ce dont font état plusieurs auteurs au sein de notre corpus⁵.

Or cette porosité entre les sphères juridique, notariale et familiale ne concerne pas seulement les notations à caractère contractuel ou patrimonial que l'on trouve dans les livres de famille : le crédit d'authenticité qui était généralement associé au document écrit au Moyen Âge⁶, au-delà même des sphères documentaires officielles, s'incarnait en effet dans des formules spécifiques. Dans leurs livres, les auteurs reprenaient ces formules⁷, captant ainsi une part de cette authenticité pour la transférer à l'ensemble de leur écriture, car authenticité et valeur contractuelle sont étroitement liées et constituent une préoccupation pour les auteurs⁸, au point de faire parfois l'objet d'un *ricordo* spécifique⁹. Cela nous intéresse directement car ce juridisme ambiant – qui ne se superpose pas avec une véritable connaissance du droit, que seuls quelques individus possédaient¹⁰ – influait sur la conscience qu'avaient les Florentins de l'importance de bien choisir leurs mots, comme le montre cet extrait du livre d'Antonio Rustichi, chef d'une famille qui n'est pas encore installée dans l'élite citadine :

⁴ MORDENTI, 2001, p. 42 et DAVIDSOHN, 1956-68, III, p. 498.

⁵ BANDINI, ser Giovanni (cf. Annexes III, n° 4) f° 73 r. : « Ricordo che a dì 31 di marzo 1444 per prouva di questo mio libro e pel mio giuramento io ebbi la sententia contro al detto Bartholomeo dal giudice della Mercatantia de' detti f. 3 e delle spese, come appare ne' suoi atti della corte » ; STROZZI, Matteo di Simone (éd. Fani, 2009), p. 229-230 : « Ricordanza che a dì XXI di luglio 1429 al'ufficio de' Conservatori delle Leggi l'età mia e di due mia figliuoli Matheo di Simone in anni 31 e mesi X, provagli per la ricordanza, mi mandò Tommasi di Vieri Rondinegli chome nel 1397, a dì 22 di settembre levò rosato e pripignano per mandare all'Andreuola sua figliuola e dare ala fante di detta Andreuola e apresso chome cominciò a' ddare danari a Michele d'Uberto, balio di me Matheo a dì 11 d'aprile 1397, chome appare a libro di detto Simone, a c.15, cominciò il libro nel 1395. Simone mio figliuolo naque a dì 26 d'aprile 1427, provalo per lo libro mio a c.59. Filippo mio figliuolo naque a dì III di luglio 1428, provalo per lo libro mio a c.93 ». Même chose chez Luca di Matteo DA PANZANO (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 369. C'est dans ce cadre de preuve écrite que s'inscrivent les nombreuses souscriptions que l'on trouve dans les livres de famille, comme celle présente dans le livre d'Oderigo di Credi (éd. Polidori, 1843, p. 94) : « Odorigo ha scripto in sul mio libro de' lavoratori, a carte 12; e io Bernardo d'Arrigo Muscini ho scripto qui in sul suo libro. E questo perché persona non possa mai contradire né dar noia al detto baratto facto per noi, come scripto è di sopra ».

⁶ Voir en particulier à propos de la culture écrite en Italie, CAMMAROSANO, 1991.

⁷ Voir sur ce point PETRUCCI, 1985.

⁸ BARDI, Zanobi (cf. Annexes III, n° 5), f° 11 v. : « Queste charte che ci sono meno in questo libro sono chascate per loro medesimo e non per altro difetto, e io Zanobi di mia mano ò scritto se mai ne fussi quistione e scrissilo a dì xv di luglio 1423, non v'era scritto sù nulla ». Cet exemple justifie de façon concrète et pratique l'état du livre, et préoccupe l'auteur car quiconque les falsifiait encourait des sanctions juridiques. Voir également Ugolino MARTELLI (éd. Pezzarossa, 1989), p. 258 : « Richordo chome insino l'anno 1480 feci agungnere alquanti fogli a questo libro, / perché m'erano mancati; i quali chominciano in questo a c.74, chome si vede, / e nell'anno 1480, e vanno insino a c.83, sengnati di sengno apresso [dessin du filigrane] E questo richordo ò fatto qui a. ffine non si possi machulare detta agunta, né darle / charicho di niente da. cchi volessi biasimare. E òllo fatto questo dì xvij di diciembre / anno 1482, di man propria ».

⁹ CAPPONI, Gino (éd. Folena, 1962), p. 37 : « XXIII. Non sentenziate in su niuna scritta dove abbi cancellati e simili rimessi, che non si manifesti il perché per modo molto chiaro e d'accordo ».

¹⁰ MARTINES note qu'entre 20 et 25 juristes sont inscrits sur les listes de l'*Arte dei Giudici e Notai* chaque année entre 1380 et 1530, contre une moyenne de 400 à 420 notaires (1968, p. 40).

Richordo farò qui di certe parole a chautela si vogliono usare nelle iscritte private, dove bisogna, cioè: « e promette di rifare ogni spesa, danni ed interessi che per le predette chose si ricevesse e rinuzia ad ogni beneficio di legie, statuto chonsuetudine che per lui si facesse per alchun modo, e a fede e testimonianza delle predette chose è fatta questa iscritta di mia propria mano questo dì tale in presenza degli 'nfrascritti testimoni che bisognando facino fede e testimoniança delle dette chose, e quali testimoni si soscrivano di loro mano ». ¹¹

Les précautions formelles et l'attention aux termes, y compris dans les écrits privés, apparaissent ainsi comme un élément fondamental de la culture florentine, au point de constituer une part du patrimoine que les pères transmettent à leurs descendants au moyen de leur écriture.

L'attachement à l'écrit est donc un premier élément venant constituer une certaine *koinè* culturelle florentine. D'après les études effectuées sur les bibliothèques des Florentins, le goût pour la chronique en constituerait un deuxième¹². Le caractère authentique de l'écrit constitue d'ailleurs un point commun entre l'historiographie de l'époque et les écritures contractuelles, comptables et juridiques. Écrire l'histoire, c'est avant tout pour les auteurs de l'époque rapporter un témoignage fiable¹³, et en matière de forme, les historiographes des XIV^e et XV^e siècle disposaient déjà eux aussi de modèles bien installés¹⁴. Nous avons vu que dans certains cas, le livre de famille naissait comme continuation d'un ouvrage historique : est-ce à dire que l'écriture familiale de l'histoire est du même ordre que l'écriture d'une chronique ? Formes et mécanismes d'écriture de la vie de la cité sont-ils comparables dans ces deux cadres ? Si les chroniques ont fait l'objet de nombreuses études, les passages à caractère historique contenus dans les livres de famille n'ont jusqu'ici attiré l'attention que de rares chercheurs¹⁵. Espérant pouvoir, à l'issue de cette étude, fournir quelques éléments de réponse à ces questions, il m'importe pour l'heure de souligner

¹¹ RUSTICHI, Antonio (cf. Annexes III, n° 54), f° 66 r. [1433] : « Je ferai ici mention de certaines expressions qu'il convient d'utiliser par prudence dans les écritures privées, le cas échéant, par exemple : "et il promet de rembourser toute dépense, tous dommages et intérêts qui fussent induits par les choses sus-dites, et renonce à tout bénéfice permis par la loi, les statuts ou la coutume pour des choses faites par lui de quelque façon que ce soit, et en foi et témoignage des choses sus-dites j'ai fait cet écrit de ma propre main en ce dit jour en présence des témoins soussignés, qui au besoin feront foi et témoignage des dites choses, et souscrivent de leur main" ». Ce *ricordo* est précédé d'une *manicula*, qui souligne son importance aux yeux de l'auteur.

¹² BEC, 1984 et 1986, sur la base de la présence de nombre de manuscrits comportant tout ou partie de la chronique de Giovanni VILLANI, ainsi que de nombre de miscellanées historiques dans les bibliothèques des Florentins. Au XV^e siècle, le succès des *Istorie* ne se démentit pas, comme en atteste la grande diffusion des œuvres de Leonardo BRUNI et Poggio BRACCIOLINI.

¹³ Comme le rappelle le célèbre prologue de la chronique de Dino COMPAGNI (« Quando io incominciai propuosi di scrivere il vero delle cose certe che io vidi e udi', però che furon cose notevoli, le quali ne' loro principi nullo le vide certamente come io » (éd. Cappi, 2000, I, p. 3).

¹⁴ RAGONE a montré que le chroniqueur se préoccupe d'être crédible, et souhaite que ses affirmations soient acceptées par la communauté, dans le cadre d'une diffusion réfléchie de son œuvre : pour cela, il utilise des formes textuelles et un formulaire spécifiques, déjà installés dans la tradition historiographique (1995, *spec.* p. 376).

¹⁵ CIAPPELLI, 1995b en particulier, et KLAPISCH-ZUBER, 1990, en tant que ces passages participent à la construction du passé familial.

l'existence d'une *forme écrite de l'histoire* dont les Florentins alphabétisés avaient assez largement connaissance. De plus, cet accès à l'historiographie se doublait d'un accès encore plus large à l'actualité de la Péninsule voire au-delà, grâce aux correspondances marchandes – qui circulaient ensuite à l'intérieur des familles et dans leurs réseaux amicaux ou vicinaux¹⁶ – et aux annonces et lectures officielles faites depuis la rambarde du Palais de la Seigneurie¹⁷. Le *Popolo grasso* florentin avait donc, semble-t-il, une connaissance plutôt bonne de l'histoire de la cité et était également relativement bien informé des éléments qui faisaient l'actualité de la vie de la cité comme des puissances étrangères : s'agissant de mettre en mots cette actualité, les auteurs du corpus disposaient donc à la fois d'informations et de modèles pour la mettre en forme. Reste à savoir pourquoi certains décidèrent de le faire et d'autres non, et quelles formes les premiers employèrent quand ils le firent.

Retenons pour l'instant que les auteurs du corpus partagent une culture commune, qui est une culture qui accorde à l'écrit une valeur contractuelle et juridique, qui est attentive aux mots et formules employées, et qui est régulièrement au contact de l'actualité ou l'histoire de la cité et des puissances alentour. Cependant, au-delà de ces éléments communs, différents milieux culturels existent : les livres de famille qui émanent de ces groupes font-ils état pour autant d'un rapport spécifique à la vie de la cité ?

LES MILIEUX CULTURELS FLORENTINS FACE A LA CITE : VUE D'ENSEMBLE.

La circulation des nouvelles comme des ouvrages au sein des réseaux des familles florentines fait qu'en pratique, on ne peut qu'estimer, jauger la culture des auteurs. Niccolò d'Alesso Baldovinetti par exemple était ami avec Marchionne di Coppo Stefani : peut-être a-t-il eu accès à sa chronique (même s'il ne semble pas en avoir possédé un exemplaire), peut-être ont-ils échangé sur ce sujet ; nous ne le saurons jamais avec certitude. De même, le fait qu'il nomme son fils Ector, en dessinant en haut de la page en question un personnage tenant un bouclier montre qu'il connaissait le héros antique et y était attaché, mais l'origine de cette connaissance comme la représentation qu'il avait du héros demeurent insaisissables...

¹⁶ En témoigne par exemple la circulation des nouvelles des tempêtes et tremblements de terre de 1456, connues des Florentins grâce aux lettres reçues de Naples puis diffusées dans la cité (Giovanni RUCELLAI reçoit ainsi des lettres, qu'il évoque dans son livre, et diffuse la nouvelle, comme le montre la récupération de Giovanni DE' PIGLI, présentée en Annexes III, n° 49). Voir également les lettres recopiées dans son livre par Salvestro MANNINI (présentées en Annexes III, n° 30).

¹⁷ En témoigne notamment Giuliano BARTOLI, à propos de l'annonce de la paix avec Milan en 1454, tandis que l'on voit par exemple chez Domenico POLLINI que certains Florentins ont accès à la documentation de la commune, et notamment aux lettres reçues des autres puissances de la péninsule (cf. Annexes III, n° 6 et 50).

Pour fournir une vue d'ensemble statistique du corpus, je me suis donc fondée sur les niveaux d'instruction identifiés et étudiés par Robert Black, laissant dans l'ombre ces éléments inquantifiables. Le premier niveau d'instruction correspond à la capacité de lire, écrire et compter. Les Florentins apprenaient à la « petite école » à lire et écrire, tandis que c'est à l'école d'abaque qu'ils apprenaient l'arithmétique commerciale utile pour exercer dans les *botteghe*¹⁸. Il s'agit là des fondements de la culture marchande étudiée par Christian Bec. Mais comme le souligne Robert Black, il s'agit là plus largement de l'éducation florentine traditionnelle au XIV^e siècle et durant la première moitié du XV^e siècle, tant dans les familles issues de l'élite dirigeante de la cité que dans les familles plus modestes de petits commerçants et artisans¹⁹. J'ai considéré que la culture de base des magnats était similaire à celle des marchands car nombre d'entre eux exerçaient dans la banque ou dans le commerce international et avaient généralement effectué un parcours d'étude similaire à celui de leurs collègues populaires. Il est plus difficile de déterminer le degré d'instruction des magnats qui n'exerçaient pas de profession ou se cantonnaient à la carrière militaire : le fait qu'ils tiennent un livre de famille est cependant la garantie qu'ils possédaient au moins les connaissances relevant de ce premier degré. Déterminer s'ils avaient une culture spécifique et surtout un rapport particulier à la cité demande une analyse interne de leurs écrits : nous y reviendrons²⁰.

Le deuxième niveau comprenait l'apprentissage du latin (la *grammatica*), et permettait notamment, après une formation complémentaire, d'accéder à la profession de notaire²¹. La connaissance du latin, jugée non nécessaire par nombre de pères de famille marchands au XIV^e, fut de plus en plus prisée au XV^e siècle et nombre de familles de l'élite intégrèrent cette composante dans le parcours d'étude de leurs fils. Dans le dernier tiers du XV^e siècle, un nombre plus important d'enfants apprit directement la *grammatica* : deux voies d'apprentissage distinctes existèrent donc dès lors à Florence²². Retenons, pour la période prise en compte ici, qu'il n'y a pas encore deux voies d'éducation parallèles, mais une seule composée de plusieurs degrés

¹⁸ Pour l'éducation des Florentins des XIV^e et XV^e et ses mutations, voir la synthèse de BLACK (2004), et pour une approche plus complète son volume de 2007. Dans certains cas, l'apprentissage se faisait aussi en partie « sur le tas » dans les *botteghe*. En ce qui concerne les Florentines et l'apprentissage de la lecture à Florence en général, cf. KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 309-330.

¹⁹ BLACK, 2004, p. 838 : « [...] il n'existait pas encore, aux générations précédentes, de véritable différence de cursus entre l'élite et les catégories sociales plus populaires ».

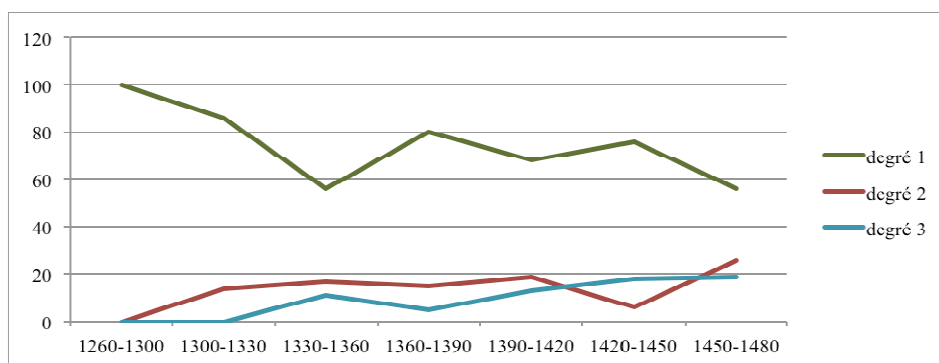
²⁰ Cf. *infra*, chapitre 9.

²¹ KLAPISCH-ZUBER, 2007, p. 574-575 : « L'entrée dans l'art peut s'effectuer tôt, autour de 20 ans, au terme des trois ou plutôt quatre années que sanctionnent les examens sur la *grammatica*, la calligraphie et la composition, enfin sur l'étude des contrats et instruments publics. [...] la dernière partie [des études] d'un notaire peut se préparer en deux années d'*ars notarie* à l'Université ou bien, et c'est plus souvent le cas à Florence qu'à Bologne, par un stage dans la boutique d'un notaire en exercice qui la rallonge un peu » (sur la base des travaux de MARTINES, 1968 et ZABBIA, 2000).

²² BLACK, 2007, p. 466.

d’instruction qui s’additionnent : à partir d’une base commune, certains vont ainsi pousser plus ou moins loin leur apprentissage complémentaire.

C’est ainsi que l’on parvient au troisième niveau, qui est celui des études universitaires et, plus généralement, des études très poussées. Cela concerne en premier lieu les docteurs en droit, assez éloignés culturellement et socialement parlant des notaires²³. Les juristes sont culturellement proches des humanistes, mais font souvent de leur savoir leur moyen de subsistance²⁴, alors que l’on trouve des marchands dotés d’une culture humaniste qui n’en font pas la source principale de leurs revenus. Milieux professionnels et milieux culturels ne se superposent donc qu’en partie, ce qui nous invite à examiner séparément les sous-catégories identifiées au sein de ces trois niveaux.

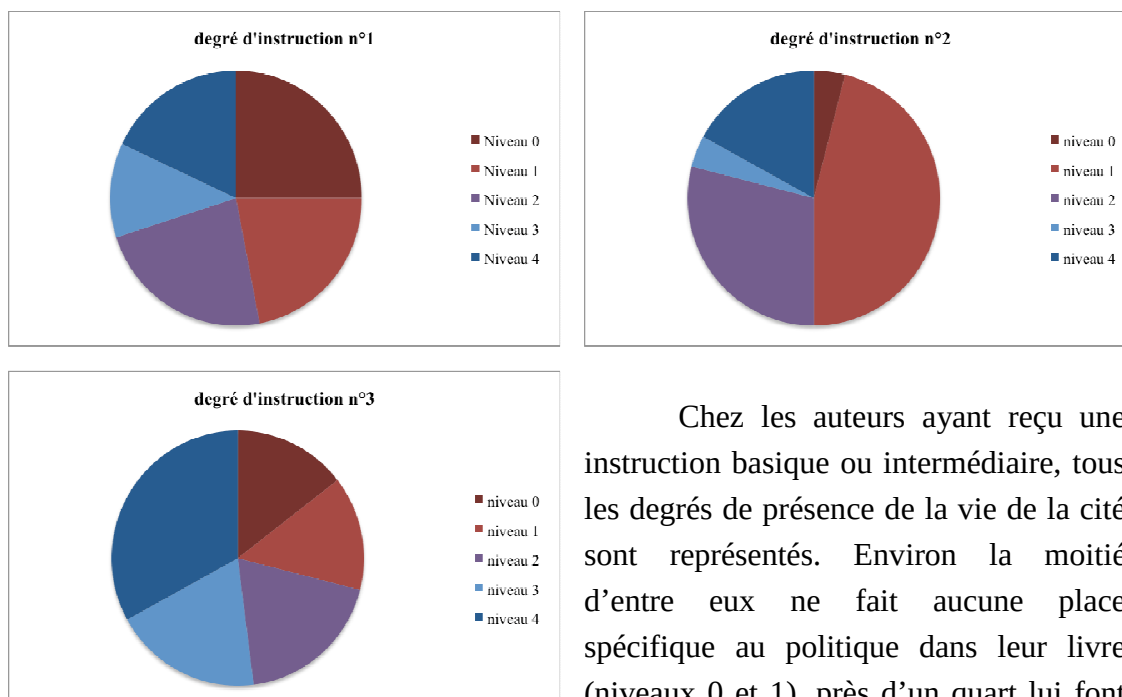


Si l’on examine l’instruction des auteurs du corpus (fig. 7, ci-dessus), on constate que l’instruction de type marchand (degré 1) prédomine très largement, tandis que l’instruction de type humaniste se développe durant la première moitié du xv^e siècle (degré 3). Cette tendance générale à la sur-représentation de la culture marchande se confirme également quand on distingue entre les différentes sous-catégories (fig. 8, en annexes).

À première vue (fig. 9, ci-après), il semblerait que les auteurs les plus instruits accordent à la vie de la cité une place à la fois plus spécifique et plus importante dans leur livre.

²³ Si leur formation commence de la même façon, les quelques années d’études supplémentaires effectuées par les docteurs en droit font qu’ensuite, leur vie professionnelle comme personnelle est très différente de celle de leurs anciens camarades devenus notaires, comme l’a montré KLAPISCH-ZUBER à propos de leurs pratiques en matière de mariage et de procréation (2007, *spec.* p. 576). MARTINES (1968) insiste lui aussi sur la grande disparité de statut social et professionnel qui existait entre les deux corps de métier, y compris au sein de leur *Arte*.

²⁴ Le cas de Bernardo MACHIAVELLI, docteur en droit qui, semble-t-il, ne pratiqua jamais vraiment son art, constitue une exception. Voir la notice le concernant en Annexes, II.



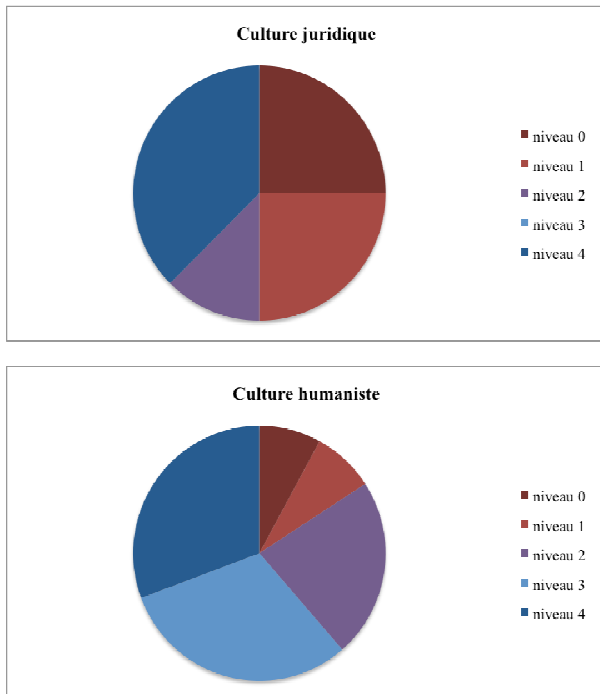
Chez les auteurs ayant reçu une instruction basique ou intermédiaire, tous les degrés de présence de la vie de la cité sont représentés. Environ la moitié d'entre eux ne fait aucune place spécifique au politique dans leur livre (niveaux 0 et 1), près d'un quart lui font une place spécifique mais très ponctuelle (niveau 2), tandis que les auteurs qui accordent à la vie de la cité une place importante dans leur livre (quantitativement pour le niveau 3 ou structurellement pour le niveau 4) représentent respectivement 30 et 21% du groupe considéré. Le fait qu'aucun niveau ne se détache chez les auteurs ayant reçu une instruction marchande indique que la variable culturelle ne saurait rendre compte du fait que certains prirent la plume pour traiter des affaires de la cité, tandis que d'autres n'en ressentaient pas le besoin.

Du côté de ceux qui ont reçu une instruction poussée en revanche, on remarque que moins d'un tiers des auteurs n'accordent aucune place à la vie de la cité dans leur livre, tandis qu'ils sont 19% à lui faire une place spécifique mais ponctuelle et plus de la moitié à lui accorder une place importante (niveaux 3 et 4) : un tiers d'entre eux font même de la vie de la cité une section ou un axe de leur livre.

Cela tendrait à corroborer l'idée selon laquelle les affaires de la cité seraient davantage une préoccupation de gens cultivés, et pourquoi pas l'hypothèse d'un humanisme allant de pair avec une préoccupation civique.

Il nous faut nuancer d'emblée ces impressions, car au sein d'un même niveau d'instruction les sous-groupes présentent de notables différences (fig. 10, en annexes). Parmi les auteurs ayant reçu une éducation de degré 1, les magnats sont bien plus nombreux que les marchands à n'accorder aucune place spécifique à la vie de la cité. Au sein du groupe comprenant les auteurs ayant accès au latin, on constate aussi une grande disparité entre les notaires et les autres membres du groupe (souvent issus du

monde marchand)²⁵. Enfin, le groupe le plus instruit présente lui aussi des disparités : la moitié des huit juristes du corpus n'accordent pas d'importance spécifique à la vie de la cité (niveaux 0 et 1), contre seulement le sixième des 13 humanistes. Ces

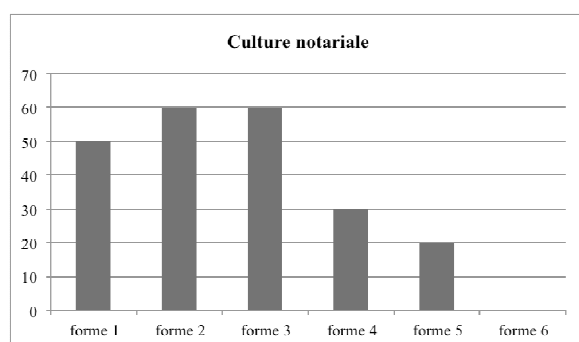
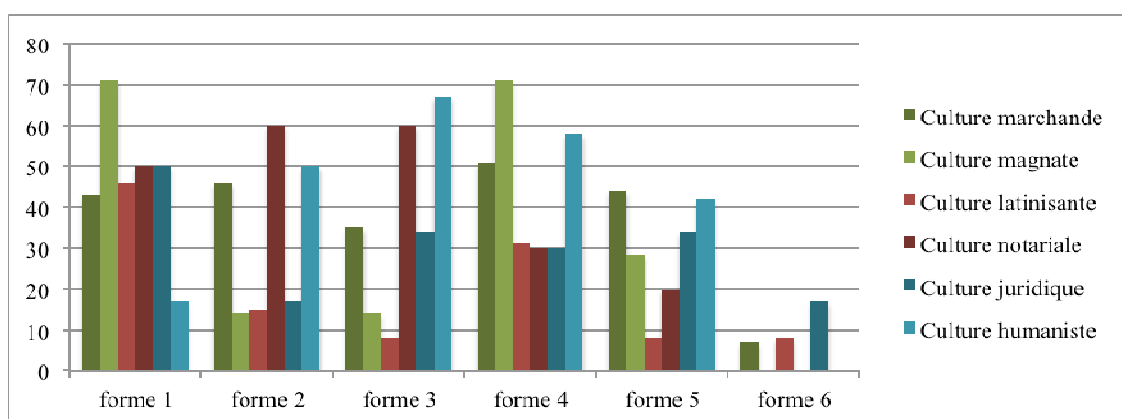


derniers sont également plus nombreux à faire une place ponctuelle à la vie de la cité dans leur livre. Bien que les juristes qui en font un axe de leur livre soient plus nombreux que les humanistes, si l'on considère ensemble les niveaux 3 et 4 (regroupant ainsi les auteurs qui font au politique une place majeure dans leur livre), le déséquilibre entre les deux groupes revient : 61% des humanistes donnent à la vie de la cité une place majeure dans leur livre, contre les seuls 37 % de juristes cités précédemment. Précisons cependant que ces deux groupes, tout comme les

autres (à l'exception du groupe ultra-majoritaire des auteurs ayant reçu une éducation marchande) ne comptent qu'une dizaine de représentants sur l'ensemble de la période, ce qui rend toute généralisation périlleuse et nous invite à user davantage de l'analyse qualitative que des statistiques.

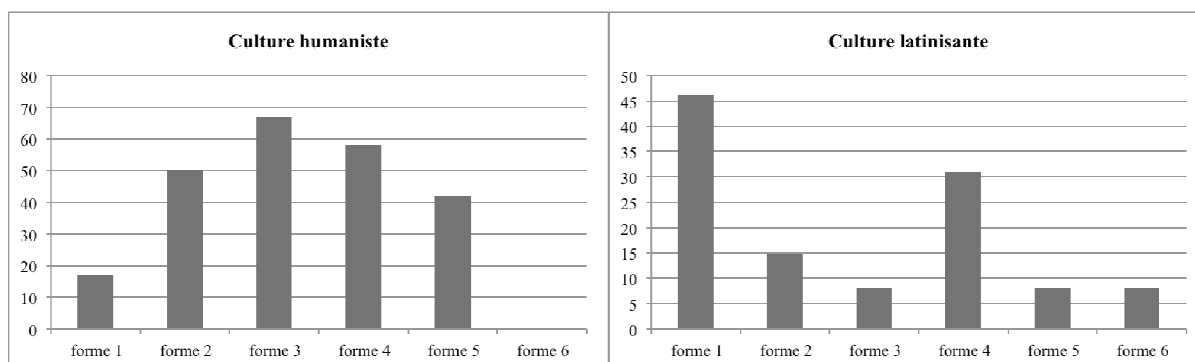
En ce qui concerne les *formes de présence* de la vie de la cité dans les groupes précédemment identifiés (fig. 11, ci-dessous), on constate que chez les auteurs d'éducation marchande toutes les formes sont représentées dans des proportions à peu près équivalentes (à l'exception de la forme n°6, celle des « avertissements », sous-représentée dans l'ensemble du corpus et totalement absente chez trois des six catégories). Cela confirmerait que le critère culturel n'est pas non plus un facteur déterminant en ce qui concerne la *façon* dont la vie de la cité est présente dans le livre de famille.

²⁵ Les dix notaires accordent généralement une place à la vie de la cité (parfois limitée), tandis que dans le reste du groupe, 57% des auteurs n'accordent pas de place spécifique à la vie de la cité (dont 7% qui n'y font jamais référence).



En comparant ce groupe de référence avec les autres, deux observations s'imposent : d'une part, les notaires (ci-contre) semblent accorder une place privilégiée aux offices occupés, que ce soit sous la forme d'une liste (forme 2) ou de

récits de ces différentes charges (forme 3), au détriment de l'histoire familiale (forme 4). Ensuite, par rapport aux autres groupes, peu d'humanistes font une place indirecte au politique dans leur livre (forme 1), alors qu'ils font une grande place au récit des charges qu'ils ont occupées.



Les auteurs ayant accès au latin présentent quant à eux un profil très déséquilibré, qui fait la part belle à la présence indirecte de la vie de la cité (forme 1) et à l'histoire familiale, tandis que les autres catégories sont sous-représentées. Ce groupe, numériquement peu important, est aussi le plus hétérogène car il englobe des profils professionnellement et socialement très différents²⁶ (là où les autres ont

²⁶ On trouve en effet dans ce groupe des individus ayant commencé une carrière ecclésiastique (lesquels ont à ce titre accédé au latin), un médecin, et plusieurs membres de très grandes familles florentines qui disposèrent précocement de précepteurs privés et qui, de plus, étaient au contact du latin dans le cadre des ambassades ou autres offices de très haut niveau.

tendance à associer un type d’instruction à une profession). Il faudra donc recourir à l’analyse qualitative pour tenter de mieux cerner le rapport de ces individus et de ces familles à la vie de la cité. Les magnats semblent quant à eux accorder une place majeure à l’histoire familiale, et mineure aux offices occupés (ce qui s’explique par leur exclusion de fait de nombre de ces offices), mais le nombre très réduit d’auteurs qui compose cet échantillon appelle une étude de cas²⁷, tout comme pour les notaires, juristes et humanistes qui traitent de la vie de la cité. Ces derniers ont particulièrement attiré notre attention lors du survol statistique du corpus : dans quelle mesure les livres de famille qu’ils produisirent au fil des générations font-ils état d’un rapport spécifique à la cité qui serait en lien avec leur culture ?

LES NOTAIRES ET LA CITE

Le notaire est une figure centrale du paysage communal italien depuis le *Duecento*, comme producteur d’écritures laïc et acteur de la vie citadine²⁸, mais c’est peut-être une figure dont il convient de parler au pluriel. Bien qu’ils aient fait des études relativement semblables, qu’ils partagent un titre et qu’ils exercent une même profession, les notaires avaient en pratique des carrières très diverses, au point qu’il existait plusieurs *profils* de notaires. L’une des caractéristiques du groupe des notaires est la position intermédiaire qu’il occupe dans la société²⁹. Cela se reflète dans les formes de leur production écrite : la structure simple qu’ils privilégient les rapproche plutôt des milieux populaires, tandis que leur tendance à utiliser le latin dans leurs livres – au moins au début de leur carrière – semble dénoter une volonté de sophistication, ou du moins de revendication de leur éducation supérieure à la moyenne des Florentins³⁰. Cet usage du latin semble n’avoir aucune incidence sur le traitement de la vie de la cité : seul le livre de *ser* Niccolò Monachi présente une diglossie persistante, tandis que l’immense majorité des notations de ses confrères sont en langue vulgaire ; leur connaissance plus ou moins fine du latin transparaît surtout sous la forme d’une augmentation des formes lexicales latinisantes, occasion de nombreuses hypercorrections³¹.

²⁷ Voir *infra*, chapitre 9.

²⁸ Voir notamment à ce sujet A. PETRUCCI, 1958, *spec.* p. 3-44.

²⁹ KLAPISCH-ZUBER, 2007, p. 572 : « Aides et soutiens techniques des marchands, ces hommes de loi sont des acteurs marginaux dans la décision proprement politique. [...] proches des membres de la classe dirigeante dont ils sont les lieutenants dévoués, mais traitant aussi, au quotidien, les affaires d’un plus menu fretin, d’humbles opérateurs économiques et sociaux, ces médiateurs de la vie politique, matérielle et juridique de la cité ne peuvent être classés tout uniment du côté des premiers ou des seconds ».

³⁰ KLAPISCH-ZUBER, 2007, p. 573-575.

³¹ Par exemple chez Giovanni BANDINI, en particulier dans son usage du groupe *ct* à la place de *tt*, ou dans sa tendance à gréciser les prénoms, comme pour *Phylippo Giugni*. Cf. Annexes III, n° 4.

En revanche, leur position d'*intermédiaires* semble avoir une incidence sur leur rapport à la vie de la cité, et c'est là qu'une distinction s'impose entre les notaires, car cela permet d'identifier les facteurs qui expliquent la variété des formes de leur écriture. Dans son étude sur les notaires-chroniqueurs, Marino Zabbia évoque une prédisposition générale des notaires à l'historiographie. Sur les traces de Bernard Guénée, il indique que cette prédisposition découlerait des liens concrets qu'entretenaient les notaires avec les documents (et en particulier les archives officielles) en tant que membres de l'administration des Podestats puis des communes et principautés³². L'existence de formules donnant au texte un caractère authentique dans la sphère d'écriture notariale comme historiographique aurait de plus constitué une sorte de pont naturel entre les deux types d'écriture³³. Or dans la suite de son propos, Zabbia souligne l'existence d'une dichotomie entre les notaires selon qu'ils sont ou non effectivement en contact avec la documentation officielle et chargés de sa production, faisant la distinction entre les notaires des cités capitales (associés au pouvoir) et ceux des cités sujettes (détachés de la sphère de production historiographique officielle). De la même manière, Paolo Cammarosano souligne l'existence d'un lien politique entre le notariat en général et la production historiographique. Il insiste sur la variété des écritures historiques produites par les notaires et propose comme facteur explicatif des influences textuelles potentiellement différentes mais aussi la distance plus ou moins grande des auteurs avec le pouvoir³⁴. Une distinction entre les notaires qui exercent leurs fonctions dans un cadre officiel ou auprès des particuliers s'impose donc.

Dans le cadre florentin qui est le nôtre, il convient également de préciser que contrairement à ce qui semble être le cas pour le reste de la péninsule, les hommes de loi sont loin d'avoir le monopole de l'historiographie³⁵. Le fait que plusieurs chercheurs considèrent certains livres de famille comme de l'historiographie au même titre que des chroniques ne facilite pas la comparaison chiffrée : je m'en tiendrai donc à l'analyse des livres de famille des notaires, dans l'espoir que cela permette de faire apparaître plus nettement la ligne de partage qui sépare les récits qui touchent à la vie de la cité contenus dans ces écrits privés et la chronique véritable.

Le corpus compte seulement deux notaires dont la production privée pourrait s'apparenter à une chronique (Naddo da Montecatini et Nofri delle Riforgioni, qui auraient tous deux en outre bénéficié de la formation permettant de devenir juge), auxquels viennent s'ajouter Niccolò Monachi et Lorenzo da Lutiano, dont les livres contiennent des passages ressemblant par leur focalisation à une chronique. La majorité des membres du groupe ne semble donc pas montrer de prédisposition à la

³² ZABBIA, 1999, p. v-vi.

³³ ZABBIA, 1999, p. 14-15.

³⁴ CAMMAROSANO, 1991, p. 302 et 305.

³⁵ ZABBIA, 1999, p. viii et BEC, 1983.

chronique dans leurs écrits privés, et n'ont pas non plus produit d'ouvrages à destination publique. En revanche, l'examen des formes de présence de la vie de la cité dans leurs livres indique que les notaires accordent une place privilégiée aux offices occupés, dont ils font une liste plus ou moins commentée dans leurs écrits privés³⁶. La ligne de partage indiquée par la critique – à savoir la proximité avec les instances gouvernementales – semble confirmée par l'analyse de notre échantillon, et se superpose avec une ligne de partage socio-économique.

Zabbia et Cammarosano ont tendance à présenter les notaires comme des membres de l'élite citadine, à la fois cultivés et plutôt riches, mais parmi les notaires florentins des XIV^e et XV^e siècle, il existait de grandes disparités socio-économiques : les petits notaires vivaient plutôt chichement de leur activité auprès des particuliers, et étaient plus proches du « menu fretin » florentin, tandis que les notaires qui exerçaient leur profession à la chancellerie ou dans les hautes instances gouvernementales étaient plus proches des élites et des milieux humanistes en général³⁷. L'échelle sur laquelle se répartissent les membres des deux groupes est éminemment politique : il s'agit des offices communaux qui étaient réservés aux notaires. Les « petits » notaires pouvaient aspirer aux premiers échelons et espérer, en faisant leurs preuves, accéder aux places qui faisaient effectivement de certains de leurs confrères des membres de l'élite citadine.

Or l'analyse des cas des dix notaires de notre corpus montre que les formes de présence du politique qu'ils privilégient dans leurs livres correspondent justement à ces disparités de statut initial et aux différentes stratégies qu'elles commandent. Trois profils émergent : celui du petit notaire qui œuvre à augmenter le *stato* familial grâce à l'exercice des charges et offices communaux, celui du notaire moyen qui est suffisamment installé (pour diverses raisons) dans le tissu socio-politique florentin et ne ressent donc pas le besoin d'élaborer une telle stratégie, et enfin le profil du grand notaire, directement au contact du pouvoir, chez qui l'on trouvera une attention majeure à la vie de la cité, d'un point de vue extérieur ou au prisme de l'histoire familiale.

Petits notaires

Les auteurs issus d'un milieu plus populaire placent leur profession au cœur de la stratégie familiale qui commande l'écriture. L'exercice de leurs fonctions est avant tout appelée à assurer leur subsistance : c'est la raison pour laquelle nombre de

³⁶ Au sein du corpus, on trouve la forme 2 (liste de charges) chez 60% des notaires, contre seulement 31% des autres professions. Dans les deux cas, le nombre d'auteurs dont les livres contiennent cette forme de présence de la cité augmente nettement au XV^e siècle.

³⁷ Cf. MARTINES 1963 et 1968.

notaires inscrivent les montants de leurs salaires dans leurs listes de charges³⁸, alors que cette dimension pécuniaire apparaît de façon moins systématique chez les auteurs exerçant une autre profession. Leur métier leur permet ensuite d'entrer en contact avec les familles de l'élite urbaine et de tisser éventuellement des liens avec eux grâce aux compérages effectués durant leur mandat³⁹ et parfois, pour les plus chanceux, par le biais d'un mariage⁴⁰. Alors que pour les familles installées dans les cercles de l'élite florentine, la dimension stratégique que représente l'exercice de la profession de notaire n'est pas visible dans l'écriture – la forme de présence indirecte de la vie de la cité y domine⁴¹ – cette dimension stratégique est voyante chez les familles qui s'efforcent de faire leur chemin dans la société florentine.

Les livres de ces derniers semblent de plus caractérisés par un rapport similaire à la vie de la cité. Premièrement, leur métier constitue le noyau de leur identité. L'entrée dans la profession constitue parfois le déclencheur de l'écriture et l'appartenance à l'*Arte* voire à une lignée de notaires apparaît dès le début du livre⁴². Les livres de la famille Bandini en sont un bon exemple : le père, *ser* Giovanni, et le fils, *ser* Agnolo, revendiquent dès l'*incipit* de leur livre leur statut de « cittadino fiorentino » (comme les individus issus des milieux les plus populaires du corpus) mais aussi leur statut de notaires, faisant une place importante à leur *signum* sur ce

³⁸ Le livre d'Andrea NACCHIANTI, confirme ultérieurement que la profession de notaire constituait son moyen de subsistance principal : l'auteur refusait toute charge qui l'aurait envoyé loin de sa boutique, le privant du même coup des revenus de son activité quotidienne. Cf. Annexes III, n° 37, f° 43 r.

³⁹ KLAPISCH-ZUBER, 2007, p. 583.

⁴⁰ C'est le cas d'Agnolo BANDINI, étudié *infra*. KLAPISCH-ZUBER a souligné le lien entre les pratiques matrimoniales et la position intermédiaire des notaires dans la société, et en particulier leur « désir de rejoindre la classe dominante » (2007, p. 584).

⁴¹ C'est le cas de *ser* Piero di Carlo STROZZI, qui a la chance d'appartenir à une grande *consorteria*. Son livre évoque en passant une charge mineure occupée en 1464, seule trace de la vie de la cité dans le manuscrit. *Ser* Giovanni di Bruno DINI appartient à une famille de *novi cives*, mais semble avoir bien réussi sa carrière dans la mesure où il occupa en 1315 le poste de Notaire de la Seigneurie, sommet de la hiérarchie des offices communaux ouverts aux notaires. DINI ne semble pas accorder d'importance stratégique à l'occupation de charges communales, et dans son livre, comme chez les CORSINI, la vie de la cité n'entre qu'à l'occasion d'une menace : il évoque la chute du Duc d'Athènes et les événements qui suivirent car on lui déroba alors son livre, l'obligeant à en faire un autre. La mémoire familiale, garante de la pérennité du *stato* de la famille se trouve menacée, justifiant à la fois le début d'une nouvelle écriture et l'évocation des antécédents de la chose.

⁴² *Ser* Antonio BARTOLOMEI commence à tenir son livre au moment de son immatriculation à l'*Arte* des notaires, qui constitue la première notice de son livre, inscrite au *recto* du deuxième folio. Le premier folio est réservé à l'invocation initiale et à la déclaration d'appartenance qui ouvrent traditionnellement les livres de famille. Il s'y présente d'ailleurs immédiatement comme notaire, issu d'une lignée de notaires : « Questo libro è di me Antonio di *ser* Bastista d'Antonio Bartolomei notaio e notai fiorentino, nel quale scriverò tucti e miei facti et materie d'importanza » (cf. Annexes III, n° 7, f° 1 r.). De même, *ser* Nofri NEMI réserve le *verso* du premier folio de son livre au récit de son entrée dans la profession (cf. Annexes III, n°38), tandis que *ser* Andrea NACCHIANTI se présente dans son livre à la fois comme citoyen florentin et comme notaire (cf. Annexes III, n° 37).

tout premier folio, inséré dans leur signature (écrite en latin – ce qui ajoute encore à la solennité de cet *incipit*⁴³).

Deuxièmement, les notices où sont scrupuleusement enregistrées les charges communales occupées font état d'une vision très (voire uniquement) professionnelle de la chose publique. La présence régulière du montant de leurs salaires voire des rétributions annexes qu'ils retirent de leur charge atteste du fait qu'il s'agit pour eux d'une source de revenus. Ce rapport intéressé à la chose publique s'étend parfois à l'ensemble des notations ayant trait à la vie de la cité que l'on trouve dans leurs livres⁴⁴. Ser Giovanni Bandini en est un exemple, mais cela est encore plus manifeste chez Andrea Nacchianti : la liste des offices salariés qu'il occupe est la seule forme de présence de la vie de la cité au sein de son livre. Quand il enregistre un office, il se focalise sur son salaire⁴⁵.

Cependant, le fait que les charges communales soient vues avant tout comme une source de revenus n'en diminuait pas pour autant l'importance aux yeux de ces

⁴³ BANDINI, Giovanni (cf. Annexes III, n°4) f° 1 r. : « <Mccccxxiiij> die primo novembris. Al nome di Dio e della sua madre vergine Maria et del beato messer santo Giovanni Batista protectore e difensore del magnifico excelso popolo fiorentino, e finalmente di tuta la celestiale corte de' santi del paradiso. In questo libro scriverò et farò ricordo io Giovanni di ser Lorenzo di ser Agnolo Bandini, cittadino et notaio fiorentino, di tutti e miei facti come occhoreranno intorno a facti della casa cioè miei debiti et crediti e spese et altre simile cose, e da carte una insino in dieci porrò e scriverò ricordanze, e da dieci insino in venti porrò conti, debitori et adaventi; i-lla porrò e scriverò e miei creditori et così d'altre cose che achadrano. *Signum mey Johannis ser Laurentii ser Angeli Bandini* <.....> ». BANDINI, Agnolo (éd. Carletti, 1994), p. 80 : « Al nome sia dello onnipotente Iddio e della Sua madre Madonna santa et di tutta la celestiale corte del paradiso et del beatissimo messer sancto Giovanni Batista, proteptore et difensore di questa ciptà fiorentina sotto cui nome tutte le cose si deono principiari mediare et finire, così, principiando mediando et finiando diremo come oggi addi venzei di febraio millesimo quadringenteximo quiquageximo secondo, io ser Angnolo di ser Giovanni di ser Lorenzo di ser Angnolo Bandini notaio et cittadino fiorentino intitolai questo libro segnato .a. et in esso libro farò ricordo et mentione di mia faccende ordinarie et straordinarie et di più altre cose come in esso libro apieno si potrà vedere [...]. *Signum mei ser Angnoli ser Iohannis Bandini notarii* ».

⁴⁴ Dans son livre, ser Giovanni ne s'intéresse pas aux événements qui marquent la vie de la cité pour eux-mêmes, mais seulement dans la mesure où cela lui rapporte quelque chose : la venue du pape est évoquée à l'occasion d'une note enregistrant la spéculation immobilière que cette aubaine représente pour l'auteur (éd. Carletti, 1994, p. 3, et Annexes III, n° 4, f° 74 r.). En ce qui concerne Agnolo, CARLETTI note que « nei suoi libri, annota soltanto ciò da cui può trarre un utile o un danno personale, per questo non è possibile rintracciare in essi notizie di carattere generale sulla vita politica della città » (1994, p. 47). Les remous politiques que connaît Florence n'entrent ainsi dans son livre que par la bande, et toujours dans une optique professionnelle (voire vénale), comme en témoigne cette note « Vicario e commissario di Monte Carillo. A dì xxviiiij di genaio 1467 entrai per tratta Vicario di Monte Carillo e per la guerra e fu da' Dieci della Balia fatto Commissario con molte balie e per uno anno con salaro ordinario di l. sedici al mese e ciò che io mi guadagnavo di civile e danni e altre commissioni » (*ibid.*, p. 130). Vicaire et Commissaire en temps de guerre, il ne garde ici aucune trace de ses *commissioni* ou de ses agissements (contrairement à certains de ses contemporains en pareille situation) mais se préoccupe uniquement des sommes qu'il perçoit.

⁴⁵ NACCHIANTI, Andrea (Annexes III, n° 37) f° 29 r. : « Ricordança chome a dì 16 d'agosto 1476 piglai l'ufficio degli Atti del civile del Podestà di Firenze, tracto in detto ufficio per mesi 6 cominciati detto dì pel quartiere di San Giovanni et Santa Maria Novella, che possa essere et sia a laude et reverentia dello onnipotente Iddio, e a utile et honore mio et della casa, et qui farò ricordo quando arò il salario mio col nome di Dio; fu mio compagno ser Piero di ser Bernabà del Serra per gl'altri quartieri; ò ' avere in sei mesi f. ventiquatro di sugello dal Cassieri di camera ».

petits notaires, et les listes qu'ils dressent font état d'une hiérarchie entre les offices. Chez *ser* Nofri Nemi aussi, la liste des offices communaux occupés est la seule forme de présence de la vie de la cité, mais l'évolution du style des différentes notations traduit la fierté plus ou moins grande de l'auteur. Pour ses premiers mandats, il précise combien il fit bien et diligemment son office, et quelles furent les mesures remarquables prises durant son mandat⁴⁶ ; au bout de quelque temps, il se contente d'enregistrer quels offices il occupe, pour combien de temps : cela semble être devenu une routine à ses yeux. Mais en 1407, son écriture fait état d'un regain de fierté : il vient d'accéder au poste convoité de notaire de la Seigneurie, quatorze ans après que son nom a été placé dans les bourses électorales correspondantes. Pour cette notice comme pour celles qui suivent sur la même page, Nofri Nemi précise à nouveau qu'il fit bien et diligemment son office, avant de revenir dès le *folio* tourné à un style plus sobre. L'alternance stylistique se répète quelques pages plus loin, à l'occasion d'un nouveau poste, encore une fois lié aux Trois Offices Majeurs. Ces variations stylistiques traduisent donc la hiérarchie qu'il établit entre les Offices : comme le reste de la société, il place les Trois Majeurs tout en haut de la pyramide des offices et s'enorgueillit d'y accéder, bien que ce soit au sein d'un *cursus* à part, celui des notaires.

En effet, dans ce domaine aussi les notaires occupent une position spécifique dans la société florentine : la pyramide des honneurs auxquels ils peuvent aspirer est distincte de celle de leurs concitoyens et se caractérise par son caractère professionnel. Cette vision hiérarchique se confirme pour *ser* Antonio Bartolomei⁴⁷ : dans son cas, elle investit jusqu'à l'économie générale de son livre. L'organisation des premiers folios manifeste ainsi l'importance qu'il accorde aux charges qu'il occupe. Au moment où il commence à écrire, il rédige un bref *incipit* traditionnel sur le premier folio. Il passe ensuite au second folio, qu'il destine à l'enregistrement des charges et offices occupés au fil des ans, et réserve au troisième folio les notations d'ordre plus patrimonial et familial⁴⁸ (ce qui nous informe de la hiérarchie qu'il établissait entre les différentes sphères de son quotidien). Or, comme il occupa au fil des ans un grand nombre de charges (dénotant une forme de spécialisation en la matière), le deuxième folio se trouva vite plein : il remonta d'abord sur le verso du premier folio, puis se décida à occuper le restant du recto du premier folio, juste en-dessous de l'*incipit*, plutôt que de commencer une section plus loin dans le livre. L'organisation de l'espace du livre de famille nous montre qu'Antonio Bartolomei voulait que ces

⁴⁶ Cf. Annexes III, n° 38, f° 11 v.

⁴⁷ *Ser* Giovanni BANDINI établit également une hiérarchie entre les offices, réservant un folio de son livre aux offices occupés suite à son insertion dans les bourses électorales.

⁴⁸ La première notice se rapporte à son entrée dans la profession et est immédiatement suivie du *ricordo* des deux premiers offices occupés. L'enregistrement de son mariage en 1452 est la seule notice – écrite dans une encre différente – présente dans ces premiers folios qui ait trait à la vie familiale.

notices conservent la *toute première place* dans son livre, signe que ces charges occupaient probablement aussi une place de choix dans sa vie. Comme dans le cas de Nofri Nemi, la présentation des notices qui enregistrent les charges occupées met en évidence la hiérarchie qui existait entre les différents offices aux yeux de l'auteur : pour les plus importantes, il se fend d'un renvoi à un autre folio du livre, où il peut prendre l'espace qu'il souhaite pour raconter son action durant certains mandats.

Car, et c'est là la troisième caractéristique du rapport des petits notaires à la chose publique, l'exercice d'une charge communale est considéré comme une source d'honneur pour le notaire et sa famille, un honneur directement issu de leur profession. Andrea Nacchianti est ainsi particulièrement fier de parvenir au sommet du *cursus honorum* des notaires, à savoir le poste de Notaire de la Seigneurie, et souligne que son travail fut source d'honneur et de reconnaissance de la part de la société florentine⁴⁹. Chez Antonio Bartolomei aussi, le métier de notaire est vu comme une source potentielle d'honneurs : l'auteur est fier d'être placé dans les bourses électorales réservées aux notaires, fier quand sa reconduction pour trois ans à un poste important atteste de son crédit auprès des instances gouvernementales⁵⁰. Mais il l'est encore plus quand il est élu quelques années plus tard Conseiller à vie de la *Mercanzia* : comme il le répète au début et à la fin de la notice, il s'agit d'un grand honneur, au sens de prestige comme au sens pécuniaire du terme⁵¹. On retrouve cette double dimension dans le bref récit qu'il fait de son ambassade auprès du duc de Milan : on l'envoie pour des « choses d'importance », et il reçoit du duc des honneurs des deux sortes, notamment sous la forme de cadeaux. Le livre de famille apparaît ainsi comme un espace où Antonio Bartolomei peut forger, à destination de ses enfants, une image de lui qui est celle d'un notaire qui a réussi, construisant autour de

⁴⁹ NACCHIANTI, Andrea (cf. Annexes III, n° 37), f° 48 r. : « Ricordança chome a dì 29 d'ottobre 1477 fui tracto Notaio di Signori, tornando di villa ebbi le novelle ' andare in palagio [...]. A dì primo di novembre di poi col nome di Dio presi l'ufficio. A dì 15 di dicembre ebbi il salario mio dal Kamarlingo della camera dell'arme, l. 160; in dì detto pagai al mio coaiutatore f. 6 larghi per salario di due mesi, cioè a ser Bartolomeo Lioni. Dipoi in dì 30 di genaio detti a maçitri l. 2 s. 4 per mancia, al donçello gr. 6, a famigli della Guardia l. 1 s. 2 et detto di fini' l'ufficio; tornai a casa con molti cittadini et onorevolmente col nome di Dio sempre ». Le souvenir des offices occupés est quelque chose qu'il souhaite explicitement transmettre à ses descendants (*ibid.*, f° 25 v.).

⁵⁰ Cf. Annexes III, n° 7, f° 2 v. [1464].

⁵¹ *Ibid.*, f° 19 r. [1476] : « Richordo chome a dì 31 di luglio 1476 e sei della Merchatantia per auctorità a loro data da' consigli sotto detto dì, pel'ultima conclusione nel consiglio del cento, chon grande honore della mia persona, m'elessono a vita chonsigliere della Merchatantia chogli onori degl'antecessori, et che io potessi e 'catare o sì <so>s<tituir>e, chom'io intrai di riformagione o tratte, et chol salario et emolumento che ebbe ser Giovanni da Chole cameriere nel 1450. Funne rogato ser Benedetto Staggia, et ènne in Palagio alle reformagioni testamento publico et chosì l'ò io; et anche nel libro delli statuti della Merchatantia puòssi vedere, che molto sono in mio honore ».

sa vie professionnelle un monument personnel appelé à devenir un patrimoine familial⁵².

Enfin, les livres de famille des petits notaires montrent qu'ils envisagent aussi de façon stratégique les contacts que leur profession permet d'avoir avec les familles de l'élite citadine. Les plus chanceux (ou les plus habiles) réussissent ainsi à faire de leur métier un tremplin vers la bonne société et un moyen d'augmenter leur *stato*, comme en témoigne le cas des Bandini⁵³. Ser Giovanni note scrupuleusement les noms des individus qu'il côtoie dans le cadre de ses fonctions : c'est là une pratique courante, qui permet de savoir au besoin qui pourra témoigner de ce qui fut fait lors du mandat. Mais on voit que pour lui c'est aussi un élément stratégique quand il précise avec fierté qu'il fut le premier notaire à occuper la fonction de notaire des Dix de la Liberté après le *Parlamento* de 1434 : c'était en effet le signe qu'il se trouvait du bon côté de la frontière du *reggimento*. Quelques années plus tard, la carrière de notaire embrassée par son fils est une nouvelle source de satisfaction et d'avancement social pour la famille. Giovanni s'ennorgueillit en effet des liens tissés à l'occasion d'un office par son fils Agnolo avec un membre d'une très ancienne famille florentine, magnate, les Tornaquinci. Les fruits de cette *amicitia* soigneusement étudiée – il l'énonce explicitement ! – semblent dépasser les attentes du père : Francesco Tornaquinci est si impressionné par les qualités d'Agnolo qu'il décide de lui donner sa fille en mariage⁵⁴. Le montant peu important de la dot montre qu'il s'agit d'une union socialement asymétrique : Agnolo épouse avant tout un nom qui lui permet de progresser socialement⁵⁵, tandis que son activité notariale continue à le faire progresser économiquement. Le fait que quelques années plus tard, Agnolo se remarie avec une Vecchietti – une autre famille très ancienne – et récolte une dot plus importante, confirme sa réussite. En effet, Agnolo a poursuivi la stratégie familiale consistant à faire des charges publiques exercées en tant que notaire un tremplin pour l'augmentation du *stato* de la famille. Comme le souligne Carletti, Agnolo se sert des

⁵² Il enregistre également avec fierté qu'il a la preuve que son fils a lui aussi trouvé sa place dans le cercle des honneurs civiques que représentent les charges communales, ce qui va dans le sens de cette interprétation (*ibid.*, f° 11 r).

⁵³ CARLETTI, 1994, p. 8, à propos des BANDINI : « essi non sono ricchi, non hanno un nobile lignaggio, la loro unica ricchezza è la professione ».

⁵⁴ BANDINI, Giovanni (*cf.* Annexes III, n°4), f° 16 r. : « 1452. Ricordo come essendo Francesco di Tieri Tornaquinci Podestà del Borgo a san Lorenzo e non si facciendo nulla a Firenze al Palagio del Podestà e perché pigliasse amicitia colui e conoscenza con quelli di Mugello, io consenti che ser Agnolo mio figliolo andasse per suo ufficiale a Tagliaferro, dove standovi ser Agnolo piaquono al detto Francesco sì i costumi e la vita e virtù del detto ser Agnolo che egli a dì 2 di febraio senza niuna mezanità e con mio volere gli d[i]ede per moglie la Nanna sua figliola, per dota della quale gli promise dare f. 300 di denari, e le donora; e di ciò apparisce una scritta di mano del detto Francesco ».

⁵⁵ *Cf.* à propos de ce mariage, qui lui causera bien des soucis financiers : CARLETTI, 1994, p. 9 et CHABOT, 2011, p. 206 n. 43 et 207 n. 47, p. 220 n. 90, p. 331-332.

charges qu'il occupe – et note soigneusement⁵⁶ – pour développer son activité libérale⁵⁷, tandis qu'il s'efforce de se rapprocher des Médicis. Cela semble avoir porté ses fruits dans la mesure où il fut élu quatre fois *a mano* Notaire des Prieurs en des temps où, face à la contestation d'une partie de l'oligarchie florentine, le parti médicéen faisait en sorte d'avoir des alliés aux postes clefs⁵⁸. Le fait qu'il précise systématiquement pour les charges de prestige s'il a été tiré au sort ou bien *fatto a mano* indique encore une fois l'existence d'une hiérarchie à ses yeux, laquelle correspondait à une hiérarchie effective dans la seconde moitié du XV^e siècle : être *choisi* par d'autres officiers était alors socialement signifiant⁵⁹. En cela, son livre est représentatif de l'ensemble des notaires appartenant à une famille en pleine ascension sociale : leur rapport à la vie de la cité, placé sous le sceau d'une vision professionnelle des charges communales, traduit aussi la place spécifique des notaires au sein de la société florentine. Pour ces hommes qui se revendiquent tous citoyens florentins, les voies de la citoyenneté ne sont *de facto* pas les mêmes que pour le reste de la population, puisque les bourses électorales auxquelles ils peuvent aspirer sont distinctes des autres et ont un rapport direct avec leur activité professionnelle. Bon gré, mal gré, certains notaires de notre corpus sont donc notaires avant d'être des citoyens florentins, et leur rapport à la cité s'en ressent.

Grands notaires

Encore une fois, l'examen des livres de famille des auteurs du corpus met en évidence une distinction nette entre les individus issus de familles déjà installées dans l'élite florentine, qui participent déjà activement au gouvernement de la cité, et ceux qui aspirent à y entrer. Les notaires issus des *famiglie* florentines ou très bien placés sur la scène sociale et politique de Florence, comme *ser* Niccolò Monachi, Lorenzo da Lutiano ou Nofri delle Riformagioni, semblent ainsi avoir un rapport différent à la cité.

L'analyse du livre de *ser* Lorenzo da Lutiano est problématique car l'édition ancienne de ses *ricordanze* – dont l'original a été perdu – présente des interventions

⁵⁶ Agnolo consacre les folios 20 r. à 24 r. aux charges qu'il occupe, distinguant entre celles qui concernent la commune de Florence et celles qui concernent l'*Arte* (24 r.), avant de continuer sur le dernier folio écrit du livre (f° 30 r-v).

⁵⁷ CARLETTI, 1994, p. 21. Depuis 1449, Agnolo consacre la moitié de son activité aux charges publiques, part qui augmente encore entre 1457 et 1488 (les charges publiques représentent alors 63,69 % de son activité (*ibid.*, p. 39). Pour mener à bien cette stratégie, Agnolo refuse les charges peu lucratives et celles qui l'amènerait à se couper de sa clientèle florentine, par exemple à l'occasion d'un office extérieur de longue durée (*ibid.*, p. 41).

⁵⁸ Cf. la notice le concernant en Annexes II. Le fait qu'il ait obtenu de la *Balia* de 1471 (qui annule tous les privilèges datant d'avant 1458) le droit de porter des armes (CARLETTI, 1994, p. 43), confirme qu'Agnolo faisait partie du cercle des nouveaux privilégiés médicéens.

⁵⁹ Voir à ce propos RUBINSTEIN, 1966. En ce qui concerne l'évolution de la vie politique florentine dans la seconde moitié du XV^e siècle, cf. *infra*, chapitre 8.

importantes non seulement sur la langue du texte, mais aussi sur sa structure⁶⁰. Il apparaît cependant que la stratégie qu'il mit en œuvre – et que son livre de famille reflète – s'apparente davantage à celle des familles de l'élite florentine, dont le *stato* est déjà enviable, qu'à celle des « petits » notaires avides d'ascension sociale. D'après l'éditeur ancien, la famille Da Lutiano serait issue des Ubaldini, grande famille de la noblesse du *contado*, et *ser* Lorenzo aurait été recteur de l'église San Martino à Montughi avant d'obtenir la position prestigieuse de notaire et chancelier de l'évêché de Florence. En 1341, il renforce son lien avec l'évêché en épousant Lionarda, fille de Simone Visdomini – la famille florentine associée au pouvoir épiscopal – dans le cadre d'une stratégie similaire à celle des Corsini. Comme le montrent l'histoire familiale présente dans son livre et les nombreuses références à l'évêché, le noyau de sa stratégie est constitué par les alliances tissées au fil des générations⁶¹ et par ces liens privilégiés avec l'évêché (qui permettent également l'enrichissement de la famille).

Le livre de *ser* Nofri delle Riformagioni nous est également parvenu de façon partielle, ce qui obère l'analyse de la structure et des contenus qu'il privilégia pour son livre de famille⁶². D'après l'éditeur de ces fragments, qui s'appuie notamment sur les affirmations du chroniqueur contemporain Marchionne di Coppo Stefani, Nofri serait lui aussi un petit seigneur du *contado*⁶³, et le dernier rejeton d'une lignée de notaires. Mais on constate que c'est l'office longtemps occupé par son père qui constitue le noyau de l'identité familiale : leur nom de famille provient directement de la charge de Notaire des *Riformagioni* que *ser* Piero occupa durant tant d'années, et cet ancrage sur la scène politique florentine bénéficia à *ser* Nofri, qui obtint rapidement des charges enviables, comme celle de notaire de l'ambassade auprès du Pape en 1378. Si les attaches anciennes de la famille avec la noblesse du *contado* peuvent être perçues derrière l'engagement de *ser* Piero et *ser* Nofri dans le parti

⁶⁰ Comme l'énonce explicitement l'éditeur : « Segue un ristretto di più *Ricordi* tratti da un Libro scritti da *ser* Lorenzo di *ser* Tano da Lutiano, attenenti a' fatti di sua Casa, il quale libro comincia nel MCCCLIII a c.115 » (éd. Rosselli, 1748, p. 23). Dans sa note aux documents publiés en appendice, il affirme leur préciosité : « onde h[a] potuto con la lettura di esse [le cartapecore] schiarire, e riordinare molte cose, che nella predetta Cronica erano oscuramente, e confusamente enunciate » (*ibid.*, p. 96). Des résumés à la troisième personne entrecoupent ainsi des passages apparemment transcrits fidèlement (à la 1^e personne). Nous pouvons donc nous faire une idée d'ensemble du texte, mais pour cette analyse, nous ne tiendrons compte que des passages à la première personne.

⁶¹ Les *ricordanze* de Lorenzo DA LUTIANO ont été étudiées sous cet angle par KLAPISCH-ZUBER, 1994. Ces liens de parenté semblent ainsi constituer la seule dimension de la mémoire digne d'être transmise. Ils concentrent la stratégie familiale à l'œuvre depuis des décennies, ainsi que son statut actuel. La notation qui clôt l'histoire familiale est ainsi présentée comme une preuve ultime de la considération dont jouit le nom des DA LUTIANO, puisque quelqu'un accepte de prendre pour épouse une fille de la famille dénuée de dot (éd. Rosselli, 1748, p. 16).

⁶² Cf. la notice le concernant en Annexes II.

⁶³ STEFANI, Marchionne di Coppo (éd. Rodolico-Cherubini, 2008), p. 350 [rub. 826] : « era egli e 'l padre quasi un signorello di tutta quella provincia, perché lassù avieno tutte loro possessioni, e poi eglino erano nati in Casentino, cioè di Poppi, quivi vicini ».

guelfe, on constate que dans le cadre de leur vie à Florence, c'est leur lien professionnel avec le pouvoir communal qui est privilégié, du moins jusqu'à ce que leur *stato* soit menacé au moment du Tumulte des *Ciampi*. Les récits qui nous sont parvenus concernent en effet deux moments où Nofri fut directement impliqué dans les événements qui agitaient Florence⁶⁴ : voyant leur demeure familiale incendiée, les Delle Riformagioni adaptèrent aussitôt leur stratégie en réactivant leurs anciennes alliances dans le *contado* siennois et auprès du comte Bertoldo Orsini. Pour redresser le *stato* de la famille, ils misèrent ensuite sur leur appartenance au parti guelfe plutôt que sur leur profession de notaires, ce dont témoigne le livre de *ser Nofri*⁶⁵. Ce n'est qu'une fois les Guelfes revenus au pouvoir à Florence que lui et ses frères renouèrent avec la profession traditionnelle de leur lignée, occupant à nouveau les plus hauts offices en la matière. Cependant, les événements de 1405-1406, racontés par *ser Nofri*, montrent que les liens tissés avec le comte Bertoldo Orsini continuèrent à marquer le destin de la famille, puisque c'est en vertu de ces liens que Nofri fut une nouvelle fois appelé sur le devant de la scène citadine afin de pacifier les rapports entre le comte et Rinaldo Gianfigliazzi, alors des Dix de *Balìa*. Le *stato* de la famille repose donc toujours sur des éléments extérieurs à la profession, et ce sont ces éléments que le livre de famille va mettre en exergue, expliquant les formes différentes de présence de la vie de la cité dans le texte. Le monument personnel que construit Nofri au travers de ses récits ne repose pas sur les charges qu'il occupe mais sur le fait qu'il est un acteur politique majeur, en tant que Guelfe et en tant qu'ami et confident d'autres figures de premier plan.

Ser Niccolò di ser Ventura Monachi fut notaire, mais il fut aussi chancelier de Florence de 1348 à 1375. Systématiquement présent aux *Consulte e Pratiche*, il était le garant de la continuité de l'action de l'administration communale, ainsi qu'un interlocuteur privilégié des puissances extérieures à la cité⁶⁶. Sa profession est au cœur de son identité – et de celle de son père avant lui. C'est sur elle que repose son statut : en ce sens, il se rapproche de ses confrères les « petits » notaires. On ne s'étonne donc pas de voir adjoint à son livre de famille un fascicule qui était à l'origine un *bastardello* consacré à la conservation des données concernant cette facette « professionnelle » de son *stato*, à savoir la liste des offices occupés (et le montant des revenus qu'il en tire) ainsi que celle des compérages effectués dans le cadre de ces charges⁶⁷. D'un point de vue culturel, *ser Niccolò Monachi* était

⁶⁴ La dimension narrative de ces passages peut faire penser à la chronique, mais le fait que le centre de gravité du récit soit toujours l'agir et le destin de Nofri et de sa famille justifie à mon sens qu'on le considère comme un extrait de livre de famille.

⁶⁵ Cf. *infra*, chapitre 6 pour l'analyse de son récit des années 1378-1380.

⁶⁶ DONFRANCESCO, 1994, p. 44-45.

⁶⁷ DONFRANCESCO, 1994, p. 90 note que ces compères n'appartenaient pas au même gonfalon que *ser Niccolò*, ni même parfois au même quartier, mais partageaient avec lui certaines affinités politiques,

cependant très éloigné de ses confrères. En tant que chancelier, il était directement en contact avec la documentation officielle, voire à son origine. De plus, sa connaissance des auteurs antiques en faisait un interlocuteur apprécié d'un homme tel que Coluccio Salutati⁶⁸. Il constitue le seul exemple de notaire de notre corpus qui corresponde vraiment au profil du notaire-chroniqueur brossé par Zabbia, aux côtés de *ser* Naddo da Montecatini, notaire de formation devenu juge (mais culturellement bien inférieur à Monachi) demeuré lui aussi longtemps en contact direct avec la documentation communale en tant que *coadiutore* du Notaire des *Riformagioni*. Et de fait, on trouve dans les livres de famille de ces deux auteurs des notations véritablement apparentées à la chronique, de façon annexe chez Niccolò Monachi⁶⁹ et beaucoup plus massive chez Naddo da Montecatini. Au vu des ressemblances et dissemblances entre les membres du groupe des notaires, il semble donc que dans leur cas, une forme de présence de la vie de la cité dans le livre familial soit commandée par un facteur culturel directement lié à leur fréquentation de la documentation officielle. Or il s'agit en fait d'une situation qu'ils partagent avec un autre groupe : celui des humanistes qui firent de leur culture une profession.

Le groupe des notaires est donc composé de plusieurs profils distincts. Ceux-ci correspondent à des rapports à la vie de la cité différents, selon que le *stato* de ces auteurs repose ou non sur leur profession – vue comme un potentiel outil de promotion sociale – et selon que celle-ci les met en contact ou non avec la documentation produite par la cité, ce qui crée *de facto* un profil de notaire « professionnel de la cité » qui s'apparente à celui de certains humanistes et juristes.

L'ELITE CULTURELLE : HUMANISTES ET DOCTEURS EN DROIT

Les travaux de Lauro Martines sur les juristes et les humanistes ont montré qu'ils jouèrent un rôle de premier plan dans la mutation de l'organisation communale au XV^e siècle : mais entretenaient-ils pour autant un rapport différent avec le politique qui ferait de leurs livres de famille un échantillon à part dans le panorama florentin ?

L'analyse statistique de ces groupes a mis en évidence une présence moins forte de notations qui concernent indirectement la vie de la cité : chez eux, la présence du politique ne serait pas forcément plus massive, mais plus réfléchie. Les

plutôt proches de la faction dite populaire. À propos de la dimension politique du compérage, cf. KLAPISCH-ZUBER, 1990.

⁶⁸ DONFRANCESCO, 1994, p. 49.

⁶⁹ Le livre de *ser* Niccolò est structuré en fonction des différents fascicules qui le composent, dont le 5^e est consacré aux *ricordanze*, tandis que des notations plus comptables occupent la partie précédente. Les quelques notations qui ont trait à la vie de la cité sont réparties entre le 5^e et le 6^e fascicule, un *bastardello* relié dans un second temps au livre principal. Le dernier folio du 5^e fascicule, en mauvais état, contient des notices qui s'apparentent à une chronique : d'après DONFRANCESCO, il n'est pas impossible qu'il y ait eu d'autres feuillets de ce type (*ibid.*, p. 89).

autres formes de présence de la vie de la cité sont quant à elles représentées dans des proportions sensiblement comparables, avec une légère préférence pour la forme 3, correspondant aux récits qui concernent l'action de l'auteur durant un office qu'il occupait. S'agit-il d'un phénomène conjoncturel ou structurel ? Les quelques individus en question se sont-ils trouvés par hasard dans une position d'acteurs politiques qu'ils ont souhaité raconter, ou bien étaient-ils *en tant que* juristes et humanistes amenés à mettre en récit leur action politique ?

L'appartenance à l'élite culturelle de la cité allait généralement de pair avec une situation socio-économique très favorisée : il fallait pouvoir se permettre d'entreprendre des études aussi longues ! Les auteurs de notre corpus qui ont reçu une éducation juridique ou humaniste poussée appartiennent ainsi en grande majorité à des familles florentines déjà dotées d'un *stato* solide et élevé, et bien installées dans le *reggimento*⁷⁰. Dans la Florence des XIV^e et XV^e siècles, ces individus étaient donc structurellement appelés à occuper des charges communales ; leur instruction ne faisait que renforcer ce phénomène, les juristes étant par exemple une composante indispensable des ambassades. Ainsi sommes-nous face à un groupe voué à être *acteur* de la vie communale, et par conséquent plus à même de se trouver en position de produire des récits de charge (forme 3). Or ce ne sont pas tous des *narrateurs* de la vie communale, loin de là. Et cela ne résout pas non plus la question de la forme de cette narration : dans quelle mesure serait-elle influencée par leur instruction ?

Le panorama des degrés et formes de présence de la vie de la cité dans leurs livres est en effet plutôt varié : certains juristes comme certains humanistes n'accordent aucune importance à la vie de la cité⁷¹, d'autres lui font une place minime dans leur livre⁷². D'autres encore en font un axe de leur écriture, comme Jacopo Cocchi-Donati ou bien Domenico Pollini, sans parler de Côme et de Laurent de Médicis, qui constituent des cas à part⁷³. Peut-on identifier, comme dans le groupe des notaires, une ou plusieurs lignes de fracture internes rendant compte de cette répartition des *formes* de présence de la vie de la cité ? Retrouve-t-on ici aussi le critère de « professionnalisation » que nous avons identifié chez les notaires ?

L'instruction au service de l'ascension sociale

Les auteurs qui n'appartiennent pas – ou pas encore – aux grandes familles florentines, présentent effectivement un profil distinct de leurs confrères au *stato*

⁷⁰ C'est le cas de Francesco di Bivigliano ALBERTI, Matteo di Simone et Girolamo di Carlo STROZZI, Dietisalvi di Nerone DIETISALVI, Filippo di Poggio BRACCIOLINI, mais aussi de Donato VELLUTI, Ricciardo DEL BENE, Lapo et Bernardo DA CASTIGLIONCHIO, Bernardo MACHIAVELLI, sans parler de Côme ou Laurent DE MEDICIS.

⁷¹ C'est le cas de Girolamo di Carlo STROZZI, Ricciardo DEL BENE, Nofri CECCHERINI.

⁷² Comme Filippo di Poggio BRACCIOLINI, Giovanni CHELLINI DA SAN MINIATO, Francesco di Bivigliagno ALBERTI, ou même Dietisalvi di Nerone DIETISALVI.

⁷³ A propos des livres de famille des MEDICIS, voir CIAPPELLI, 2003.

affirmé : ils tendent à faire de leur instruction une profession et surtout un levier stratégique pour l'ascension sociale de leur famille.

Jacopo di Niccolò Cocchi-Donati en est un exemple : il fit de sa culture humaniste une profession, au point d'être désigné comme un « fonctionnaire à la cour médicéenne » par la meilleure spécialiste de son œuvre⁷⁴. Son père, Niccolò di Cocco, se trouvait à la tête d'une famille qui avait commencé à émerger durant la seconde moitié du *Trecento*, dont les membres étaient inscrits aux *Arti maggiori*, mais qui ne possédait pas encore (en 1427) de biens immobiliers. En affaire avec Côme de Médicis, Niccolò rejoignit son camp dans les années 1420 et en tant que Gonfalonier de justice en septembre 1434, il mena la révolution de palais qui fit rentrer les Médicis d'exil, ce qui marqua l'entrée réelle de sa famille dans la vie politique florentine, leur ouvrant par la même occasion l'accès à de meilleures alliances matrimoniales⁷⁵. Jacopo di Niccolò poursuivit la voie ouverte par son père et occupa de très nombreux offices communaux, sources à la fois de revenus et d'honneurs⁷⁶. Or la structuration comme le contenu de son livre privé (de forme *zibaldone*) atteste de la dépendance étroite entre ces honneurs et son allégeance aux Médicis⁷⁷.

Ce schéma se répète dans les grandes lignes pour Francesco d'Agnolo Gaddi. Issu d'une famille célèbre pour ses peintres, c'est surtout à leur richesse et à leur appartenance à la faction médicéenne que sa branche dut l'augmentation de son *stato* durant la première moitié du xv^e siècle. Francesco, connu pour avoir été l'élève de Marsile Ficin et pour avoir possédé une bibliothèque immense pour l'époque⁷⁸, consacra cette réussite en devenant un personnage incontournable de la diplomatie de Laurent de Médicis après la Conjuración des Pazzi. Au moment où il débuta son livre, Francesco avait prévu deux sections : une section comptable et une autre réservée à ses missions à l'extérieur de la cité, aux offices occupés et autres *occorrenze* qui subviendraient ; dans les faits, une dernière section (les six derniers folios du livre) fut occupée par l'inventaire de ses livres. Les trente folios réservés à la seconde section donnent à penser que Francesco envisageait dès lors une carrière longue et

⁷⁴ Je pense aux titres des articles de L. MIGLIO (1982 et 1983).

⁷⁵ MARTINES, 1963, p. 72. Ils disposaient cependant d'un gros capital au *Monte*.

⁷⁶ L. MIGLIO le décrit comme « un personaggio di notevole spicco nella Firenze dominata dai Medici, in stretta dipendenza dalla famiglia al potere, condizione essenziale, del resto, per ricoprire le molte cariche - quasi una l'anno per il periodo 1446-75 - di cui è intessuta la carriera politica del Cocchi Donati » (1982, p. 502).

⁷⁷ MASSALIN, 2013, p. 214 : « ces recueils, tout désordonnés qu'ils soient, remplis jusqu'au moindre espace libre de textes brefs ou de fragments, semblent être un support pour son activité au sein de l'appareil médicéen bien plus que le simple instrument de sa curiosité intellectuelle » et n. 3 au passage en question : « On pense au manuscrit BNCF, Magl. VIII, 1439, qui contient des textes pour une large part rhétoriques, ou bien liés à la morale sociale et politique, sans oublier les textes religieux ou moraux, qui, ici aussi, ne manquent pas ». Cf. le chapitre 8 pour l'analyse des récits de Jacopo COCCHI-DONATI des événements de 1466.

⁷⁸ Sur la bibliothèque de Francesco GADDI, cf. BEC, 1977. Agnolo GADDI possédait déjà quelques livres, recensés par BLACK, 2007, p. 135 et 145.

bien remplie, au versant politique certain⁷⁹. Bibliophilie et politique constituent des axes constitutifs de son écriture : mais est-ce pour ses qualités de rhéteur ou pour sa fidélité que Laurent de Médicis fit de lui un atout de sa politique diplomatique ? Un épisode tend à prouver que l'auteur était médicéen avant d'être un « professionnel » de l'administration⁸⁰ : comme le souligne Vanna Arrighi, son inscription à l'*Arte dei notai* en 1478 vint normaliser une situation atypique en matière de conduite des affaires de la cité. Face à la gravité des conséquences du complot des Pazzi, Laurent de Médicis avait décidé de faire personnellement partie de la commission chargée de la conduite de la guerre contre la papauté et avait souhaité confier la direction de la partie exécutive de l'office à deux hommes en qui il avait toute confiance : son secrétaire particulier et Francesco Gaddi, qui n'était alors même pas notaire. Par la suite, Francesco remplit de nombreuses missions délicates pour Laurent, et devint membre de la Chancellerie en 1488 (en tant que secrétaire des *Otto di Pratica*, l'un des organes cruciaux de la politique médicéenne). L'écriture de Gaddi – comme celle de ses confrères notaires – contient épisodiquement du latin (dans le cadre d'invocations solennelles ou de formules consacrées qui relèvent de l'*ars notarie* ou *dictaminis*) mais à cette menue différence près, ce livre de famille se présente comme un typique livre-clef de voûte, destiné à centraliser les informations privées les plus importantes disséminées dans un ensemble plus vaste d'écritures⁸¹. Jusqu'en 1480, la présence du politique dans le livre de Gaddi se cantonne aux brèves notices qu'il tire de ses livres de mission et inscrit dans la section prévue à cet effet, tandis que c'est dans un autre type d'écriture, le *Priorista* hérité de son père, que Francesco inscrit quelques notices à caractère historique en marge des listes de prieurs et de membres des *Balia* qui se succèdent à la tête du gouvernement de la cité. C'est donc là qu'il convient d'aller chercher son appréciation des événements, dans le cadre d'une sectorisation de l'écriture voisine de Francesco di Tommaso Giovanni, ou d'un auteur de culture humaniste tel Alamanno Rinuccini. S'agirait-il d'une spécificité de l'écriture des humanistes ? Le fait qu'on trouve une sectorisation de l'écriture chez des marchands qui ne sont pas humanistes à proprement parler, tels Goro Dati ou Marco Parenti nous engage plutôt à creuser la piste chronologique⁸².

Le cas de Francesco Gaddi met donc lui aussi en évidence l'importance de la stratégie personnelle et familiale des humanistes : dans son cas comme dans celui de

⁷⁹ Seuls six folios (f° 90 r.-96 r.) seront effectivement rédigés. Cf. à ce sujet la notice le concernant en Annexes II.

⁸⁰ L'auteur se présentait parfois lui-même comme « uomo di detto Lorenzo » : « AL RE DI FRANCIA. A dì 15 di settembre [1478] fu' mandato dal Magnifico Lorenzo de' Medici al cristianissimo re di Francia per sequire sua maestà come uomo di detto Lorenzo; e mi fu imposto andassi e stessi onorevolmente, e mi fece lettere a' suoi di Lione mi pagassino alla giornata quello avessi di bisogno, e mi fu promessa conveniente provizione » (éd. Picquet, 2005, p. 125).

⁸¹ ARRIGHI, 1998. En ce qui concerne la notion de système d'écritures, cf. *supra*, chapitre 1.

⁸² Cf. *infra* chapitre 12.

Cocchi-Donati, il semble que leur réussite doive plus aux liens noués avec les Médicis qu'à leur seul milieu culturel, même si leur génie semble avoir consisté à mettre la seconde au service du premier objectif.

Le cas de Domenico di Niccolao Pollini confirme cette impression. Appartenant à une famille qui n'accéda pas au priorat avant 1494⁸³, c'est un homme nouveau, qui a tout à gagner en matière de *stato*, ce que l'organisation de son livre de famille reflète. L'auteur est déjà âgé quand il prend la plume⁸⁴ et commence par copier quelques lettres qui dénotent son intérêt pour les questions spirituelles, notamment dans leurs rapports avec la vie politique. Ensuite, il recense les citoyens de Florence, quartier par quartier : le *cursus honorum* florentin commençait au niveau local, et Domenico en était bien conscient. C'est à cet endroit du livre en effet que commence à émerger la stratégie de l'auteur : son objectif premier est d'être *imborsato*, et le fait d'avoir accédé à l'un des lieux de sociabilité qui se sont développés durant la période médicéenne (la Compagnie du Pèlerin) a semble-t-il constitué pour lui la porte d'entrée espérée vers le *reggimento*. En 1454, il dresse ainsi une liste des hommes chargés du scrutin des offices *di fuori* qui appartiennent à la fois à son gonfalon et à la Compagnia⁸⁵ : ces personnes sont en effet les plus à même de lui ouvrir, après sollicitation, les portes du *reggimento*. Une nouvelle étape s'ouvre alors pour lui, et on constate qu'au fur et à mesure que sa carrière dans les offices communaux devient réalité, Domenico fait toujours davantage de cette activité le fil rouge de son livre, notant d'abord avec le zèle du débutant les mesures qu'il est amené à voter en tant que membre du Conseil de la commune, puis enregistrant scrupuleusement les charges et offices pour lesquelles il est tiré au sort ou choisi⁸⁶. Les livres qu'il possède constituent son autre motif de fierté, mais l'ordre des notations indique qu'il plaçait les offices avant la philosophie. À l'exception d'une notice concernant l'élection du nouveau pape en 1455, qui rejoint les intérêts spirituels que Domenico manifestait déjà avant de commencer à devenir *auteur*, on constate que la chasse aux offices devient le fil directeur de son écriture, jusqu'à sa mort⁸⁷. Il semble donc que ce soit dans les nouveaux réseaux sociaux du XV^e siècle que Domenico ait trouvé le tremplin qu'il souhaitait pour faire progresser le *stato* de sa famille⁸⁸, ce qui se reflète sur la façon dont il présente la vie de la cité dans son

⁸³ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

⁸⁴ Le manuscrit avait jusqu'alors été utilisé par son fils Piero dans le but de thésauriser des écritures à caractère didactique et moral.

⁸⁵ Au f° 60 v. de son livre.

⁸⁶ Domenico précise en effet systématiquement s'il a été tiré au sort ou bien *raccomandato*, ou encore *fatto dal Palagio*, comme le notaire Agnolo BANDINI dont nous avons étudié le cas précédemment, ce qui confirme que les temps ont changé en ce sens.

⁸⁷ Mort en 1473, Domenico enregistre encore en janvier 1471 l'issue du scrutin pour lui et sa famille.

⁸⁸ Il s'agit véritablement d'une politique familiale, comme en témoignent les folios 115 r.-119 v. où sont cités plusieurs membres de la famille parmi les membres de la compagnie décédés ou actifs.

livre : tout est affaire de sollicitations, de faveurs, de gens bien placés, comme en témoigne aussi la dernière section du manuscrit, consacrée à la liste des membres de la *Balìa* de 1458⁸⁹. Dans ce cadre, la culture humaniste apparaît comme un adjuvant et non comme un élément déterminant, tandis que la soif d'ascension sociale constitue le motif principal et se traduit avant tout politiquement.

Plus généralement, les formes de présence de la vie de la cité que l'on trouve chez les auteurs de culture humaniste font émerger deux groupes de cinq auteurs : le premier groupe, qui comprend les quelques cas que nous avons examiné plus attentivement et se focalise sur les formes de présence du politique les plus liées à une forme de « professionnalisation » et ne présente jamais de notations relatives à l'histoire familiale⁹⁰, et le second groupe, composé de Dietisalvi di Nerone Dietisalvi, Francesco di Bivigliano Alberti, Matteo di Simone Strozzi, Filippo Bracciolini, Matteo Palmieri (plus les Médicis), qui se caractérise en revanche par la présence importante de l'histoire familiale, souvent à l'exclusion des formes 2 et 3. La variable qui distingue les deux groupes n'est pas d'ordre culturel, mais bien politique : ce qui les sépare, c'est un *stato* établi ou encore à construire. On constate que ce critère permet également de rendre compte des nuances que l'on trouve au sein du deuxième groupe. Ainsi, la forme 4 (histoire familiale) est privilégiée, parfois à l'exclusion de toute autre, chez les auteurs dont le *stato* se trouve menacé : le livre de famille apparaît alors comme une zone de repli où continuer à défendre l'honneur et le *stato* familial quand ils sont menacés.

L'écriture au service de la défense du stato.

En témoigne le livre de Matteo di Simone Strozzi. Celui-ci débute son livre de *ricordanze* en 1424, alors que la peste vient de lui ôter son père et sa mère. La mort du père est un déclencheur courant de l'écriture, mais on remarque que dès cette première notice, Matteo est attentif au contexte dans lequel s'inscrit ce décès : il rappelle que son père est mort en occupant l'office de Consul de la Mer à Pise, et précise même pourquoi les Dix de *Balìa* l'avaient mandaté⁹¹. Dans son livre, Matteo note toutes les informations utiles au quotidien de sa famille, jusqu'à ce qu'un

⁸⁹ Cf. Nous revenons sur ce point au chapitre 12.

⁹⁰ Le cas de Giovanni CHELLINI DA SAN MINIATO s'inscrit lui aussi dans le cadre d'une stratégie qui passe par un lien privilégié avec les MEDICIS (cf. à ce sujet l'introduction de SILLANO, 1984). Dans le cas de Filippo VALORI, il s'agit de reconquérir le *stato* de sa famille, mis à mal par les déboires économiques endurés suite à la mort précoce de leur père. Au début de son livre, l'auteur se focalise donc prioritairement sur les étapes de son intégration dans le *reggimento*, au travers des formes de sociabilité en vogue au XV^e siècle, là encore. Le cas de Virgilio ADRIANI, juriste et bibliophile, fait état d'une stratégie encore embryonnaire : chef d'une famille qui n'accède pas au Priorat avant 1494, il évoque très indirectement la vie de la cité quand l'agitation suscitée par la Conjuración des Pazzi le poussa à placer sa fille au couvent pour plus de sécurité (cf. *infra*, chapitre 8).

⁹¹ STROZZI, Matteo di Simone (éd. Fani, 2009), p. 165 [f° 1 v].

événement vienne bouleverser d'un seul coup leur destin : en septembre 1434, suite au retour de Côme de Médicis, Matteo Strozzi est banni de la cité, comme plusieurs dizaines d'autres citoyens. Il laisse à Florence son épouse, Alessandra et ses jeunes enfants, qui devront à leur tour partir en exil quand ils atteindront leur majorité. Le livre de famille porte les stigmates de cet exil et des quelques mois passés à attendre des nouvelles de Florence en espérant y revenir rapidement, et c'est dans ce cadre que la vie de la cité entre le plus vivement dans l'écriture privée de Matteo. Au début de son récit, il précise qu'il ne compte enregistrer dans son livre que les éléments qui concernent l'aspect personnel et familial de l'affaire⁹², mais la multiplication dans les lignes qui suivent des occurrences de termes appartenant au champ sémantique de l'honneur nous indiquent que l'écriture se transforme de plus en plus en testament du *stato* familial : il note qui l'accompagna aux portes de Florence, les dépenses qu'il fit sur le chemin de l'exil, mais surtout que de nombreux officiers en poste dans le *dominio* et d'importants personnages des villes italiennes l'accueillirent volontiers, et l'honorèrent⁹³. Dans un monde où le *stato* se définit plus par l'estimation qu'en font les autres que de façon comptable, ces marques d'honneur sont autant d'affirmations de la valeur de Matteo Strozzi, de reconnaissances du *stato* de sa famille alors fortement ébranlé. Les mauvaises nouvelles en provenance de Florence sont ainsi « compensées » par le récit détaillé des marques d'estime reçues :

E più m'avisò detto Iachopo che per la Balia avevano vinto che niuno de' confinati si potessi alienare dal'luogo ove era confinato se non per X miglia, altrimenti che cadessi ne' medesimi pregiudicii che avessi rotti i confini. E più m'avisò che avevano vinto per la Balia che niuno de' confinati potessi alienare alquano suo bene. E magnifici Signori di Pesaro che erano gli infrascripti: il magnifico signore Galeazo e il magnifico signore Pandolfo arcivescovo di Patrasso e il magnifico signore Rarillo, tutti e tre figliuoli che furono del signor Malatesta, il quale nella guerra s'ebbe con re Ladislao funno capitano di guerra. Fu da detti Signori benvenuto e ricevuto volentieri e per loro Signori mi fu data una chasa la quale era istata di Foscho di Sasso loro uscito, era a'llato a Pippo Portinari, a muro comune e riputata delle belle chase di

⁹² *Ibid.*, p. 288 : « Ricordo di quello ò seguito per li confini mi furono dati a dì 9 di novembre 1434 per la Balia existente, proposto Antonio di ser Tommaso Masi e perché altrove ò fatto memoria di tutti i confinati per quella Balia qui non ne dirò alcuna chosa, ma solo di quello ò seguito circha a' fatti mia proprii. A dì X di detto mese fe' mia procuratori a'ffare quanto poteva fare la persona mia duratura tre anni proximi che aveano a seguire l'Alexandra mia donna e Iachopo di Lionardo di Filippo di messer Lionardo degli Strozi mio chugino charnale. A dì XI di novembre 1434 mi fecono fare i magnifici e potentissimi Signori la infrascripta notificagione ». Il recopie ensuite la notification, en latin, dans son livre, ce qui confirme l'importance de cet acte pour la vie de la famille : il s'agit d'un tournant dans leur vie, et pour leur *stato*, et le livre est là pour en conserver la mémoire.

⁹³ *Ibid.*, p. 288-289 : « istemoci con Andrea di ser Lando Fortini che v'era vicario da chui fu molto honorato. A dì XV di detto, la mattina, vicitai la contessa da Popi ch'era al Borgo a Ssam Sepolcro. Itavi colla figliuola donna del signor Nicholò Fortebracci e Charllo suo figliolo da'quali fumo honorati. E quivi a ser Batista d'Andrea da Sarcolino di Casentino fè fare charta chome era uscito del contado e distrecto del chomune di Firenze e venimo la sera a Merchatello. A dì XVI di detto, [...] ne venimo a Urbino, vicitai Berardino e da'llui e da Stefano Trinccavegli fu molto honorato. A dì XVII di detto, die' all'oste della Stella da Urbino per la mattina de' XVI che quivi mangamo e per la sera de' XVI in tutto, li. 3 sol. 5. E il dì giugnemo a Pesero in chasa di Filippo di Gualtieri Portinari che quivi faceva fondacho. Istava nella via di Sancto Agostino e appreso alla chiesa dall'altro lato della via, fu ricevuto volentieri e da' Signori e da'llui. Venni Berto e Gorgio insino a dì 19 e ritornoransi a' Ffirenze ».

Pesaro, agiato e contento, ma era malissimo ordine. Fumi consegnata la chiave a dì XXV di novembre 1434. Fu convitato splendidamente da messer Pandolfo arcivescovo e il signor Galeazo in quel tempo giunsi a Pesaro si trovava a Milano. E più ebbi per lettera di Berto Macigni de' 23 di novembre chome avea fatte le rapresentagoni mie.⁹⁴

Les notations qui ont trait aux conditions du bannissement encadrent cet extrait. Mais, au cœur du passage, le nombre beaucoup plus important de lignes consacrées aux honneurs reçus quand il arrive à destination semblent vouloir briser de l'intérieur ce carcan qui porte atteinte au *stato* de la famille. Durant les quelques mois qui suivirent, Matteo fut en contact épistolaire régulier avec Florence, malgré les restrictions imposées par la *Balia*⁹⁵, mais ses espoirs de retour s'amenuisèrent à mesure qu'il vit d'autres familles hostiles aux Médicis être bannies à leur tour⁹⁶. Il mourut, en exil, en 1435. Sa veuve poursuivit à Florence son œuvre pour tenter de restaurer leur *stato* perdu, mais le retour tant attendu n'arriva pas avant plusieurs décennies⁹⁷. La présence de la vie de la cité dans le livre de famille apparaît alors comme un moyen de défense du statut familial par la transmission, et on retrouve ce schéma tant chez Francesco di Bivigliano Alberti (dont la famille a été ostracisée depuis 1387⁹⁸) que chez Filippo Bracciolini (banni suite à la Conjuration des Pazzi⁹⁹) et du côté des juristes chez Lapo et Bernardo da Castiglionchio (exilés en 1378¹⁰⁰).

⁹⁴ *Ibid.*, p. 292-293 : « Et le dit Jacopo m'avisa également qu'il avait été obtenu au moyen de la *Balia* qu'aucun banni ne puisse s'éloigner du lieu où il était exilé de plus de dix milles, sous peine d'encourir les mêmes préjudices que ceux qui n'auraient pas respecté l'exil. De plus il m'avisa qu'il avait été obtenu au moyen de la *Balia* qu'aucun banni ne puisse aliéner l'un de ses biens. Les magnifiques Seigneurs de Pesaro, qui étaient les suivants : le magnifique seigneur Galéas et le magnifique seigneur Pandolfo, archevêque de Patras et le magnifique seigneur Rarllo, tous les trois fils du seigneur Malatesta et capitaines de guerre durant la guerre qui eut lieu avec le roi Ladislas ; je fus auprès des dits Seigneurs le bienvenu, et reçu volontiers, et au nom de leurs Seigneuries on me donna une demeure qui avait appartenu à Foscho di Sasso, un de leurs ressortissants, qui se trouvait à côté [de celle] de Pippo Portinari, avec un mur mitoyen, et était réputée être l'une des belles demeures de Pesaro, aisée et satisfaisante, mais fort en désordre. On me donna la clef le 25 novembre 1434. Je fus convié à un splendide dîner par messire l'archevêque Pandolfo et par le seigneur Galéas (au moment où j'arrivai à Pesaro, il se trouvait à Milan). Et de plus j'appris par une lettre de Berto Macinghi datée du 23 novembre qu'il avait effectué les démarches pour ma représentation juridique ».

⁹⁵ *Ibid.*, p. 295-296.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 296.

⁹⁷ La figure exceptionnelle d'Alessandra MACINGHI STROZZI a donné lieu à plusieurs études, de même que sa correspondance avec ses fils exilés, éditée par GUASTI dès 1877. Voir en particulier à ce sujet GREGORY, 1985, CRABB, 2000, FABBRI, 1991, DOGLIO, 1993, DONI GARFAGNINI, 1999. Devenue veuve, Alessandra MACINGHI STROZZI tint un livre de *ricordanze* : elle constitue en cela un cas très exceptionnel dans le panorama florentin. Au sujet de l'écriture des Florentines, voir KLAPISCH-ZUBER, 1984 (repris dans 1990), PEZZAROSSA, 1989b. En ce qui concerne son fils Filippo, chef de la famille au moment du retour en grâce des STROZZI, cf. *supra*, chapitre 1.

⁹⁸ Cf. la notice le concernant en Annexes II.,

⁹⁹ Cf. *infra*, chapitre 8.

¹⁰⁰ Cf. *infra*, chapitre 6.

Du côté des puissants

Chez les quelques auteurs restants (Donato Velluti, Côme et Laurent de Médicis, Dietisalvi di Nerone Dietisalvi), l'histoire familiale cohabite avec les récits de leurs activités alors qu'ils occupaient des charges communales. Dans le cas des Médicis, il peut d'ailleurs être difficile de distinguer entre les deux types de récit, voire même entre ce qui ressort de leur histoire familiale et de l'histoire extérieure de la cité¹⁰¹. Mais le fait qu'on retrouve ces mêmes éléments chez Dietisalvi comme chez Velluti, à plusieurs décennies de distance tend à prouver qu'il s'agit d'un profil différent, correspondant à des familles ou des auteurs qui font de l'écriture de la vie de la cité un instrument pour renforcer l'identité de leur famille, leur permettant d'une part de conforter l'assise politique de leur *stato* au travers de l'histoire familiale, et d'autre part de l'actualiser en se présentant eux-mêmes comme les dignes héritiers de cette lignée¹⁰².

Le livre de Donato Velluti en est un bon exemple. Premier volet du triptyque de livres de famille le plus célèbre de l'historiographie florentine, précocement édité, il est fameux pour la galerie de portraits qui constitue la première partie du livre¹⁰³. L'auteur s'y attache à retracer l'histoire des Velluti, brossant une image plus ou moins détaillée de chacun des membres qu'il juge digne d'y figurer, et se positionne au terme de cette histoire familiale comme le digne rejeton d'une illustre lignée de riches marchands bien implantés dans la cité et liés par plusieurs mariages avec de grandes familles florentines. C'est notamment au titre de la carrière juridique qu'il avait embrassée qu'il se trouva sur le devant de la scène citadine des années 1340 à sa mort en 1370. Dans ce que l'on peut considérer comme la deuxième partie de son livre¹⁰⁴, Donato semble faire son autoportrait¹⁰⁵, construisant l'image d'un homme appelé à devenir un acteur citadin de premier plan, et surtout d'en faire un exemple et modèle reproductible – *utile* – pour ses descendants. Le récit des charges occupées au fil des ans emplit les pages de son livre de famille, ce qui confirme la validité du prisme politique de son autoportrait. La vie de la famille, y compris d'un point de vue patrimonial, trouve sa place dans ce livre comme dans ceux des concitoyens moins connus de Donato. Mais proportionnellement, il est clair que les ambassades et autres charges qui bâtissent peu à peu le monument personnel de l'auteur constituent le fil rouge qui commande son écriture. Reste à savoir dans quelle mesure les termes

¹⁰¹ Cf. CIAPPELLI, 2003 et chapitre 8.

¹⁰² Cf. *infra*, chapitre 12.

¹⁰³ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

¹⁰⁴ On peut également identifier une troisième section, où l'auteur reprend l'enregistrement du devenir biologique de sa famille, en se focalisant sur ses deux mariages et leurs fruits, avec une attention toute particulière aux *parentadi* qu'ils permirent de nouer avec les grandes familles florentines, nous ramenant ainsi toujours à la figure polyédrique du *stato* florentin.

¹⁰⁵ Cf. sur ce point SCHULLER, 2005 et *infra*, chapitre 12.

employés dans ces récits relèvent ou non d'un regard spécifique sur la vie de la cité, qui serait propre soit à l'écriture privée des Florentins, soit à l'écriture du juriste Donato Velluti en particulier. On peut d'ores et déjà affirmer que le degré ainsi que les formes de présence du politique dans ce livre correspondent à un schéma plus vaste (qui s'étend dans le temps et que l'on rencontre chez d'autres membres du milieu le plus cultivé de la cité). Ce schéma correspond à un type de positionnement de la famille par rapport à la vie communale, c'est-à-dire à une forme de *stato* déjà installé au point que les auteurs peuvent faire de la vie de la cité une facette constitutive de leur identité familiale¹⁰⁶. Etant donné qu'un tel constat échappe largement à la variable culturelle (même si à Florence élite politique et élite culturelle coïncident en grande partie), on peut se demander si ce type de profil ne se rencontre pas dans d'autres milieux culturels, et si en somme la seule variable qui compte vraiment ne serait pas celle du *stato* des familles.

Il est en effet difficile de parler d'un rapport spécifique au politique de la part des humanistes et des juristes du corpus, puisque les quelques variables que nous avons identifiées et qui rendent compte des différentes formes de présence de la vie de la cité dans leur livre semblent d'ordre politique plutôt que culturel. L'originalité de ce groupe au sein du corpus semble donc résider avant tout dans le choix de la *forme* donnée à leur livre plutôt que dans son contenu. Lapo da Castiglionchio choisit ainsi la forme de l'Épître quand il souhaite transmettre à ses descendants ce qu'il estimait utile et nécessaire pour la défense de leur *stato* menacé, plutôt que d'ouvrir une nouvelle section dans le livre de *ricordanze* traditionnel qu'il tenait depuis plusieurs années, consacrés à la comptabilité et au patrimoine familial¹⁰⁷. Chez d'autres auteurs, le parfum de lectures multiples et raffinées affleure dans le choix d'un livre de famille partiellement en forme de *zibaldone* : s'agit-il là d'une forme de thésaurisation différente à laquelle les milieux les plus cultivés auraient davantage accès que les artisans ou les marchands ? Constatons d'une part que l'on trouve ce genre de pratique chez des marchands comme Giovanni di Pagolo Rucellai, et d'autre part que le règne des *auctoritates*, chez Domenico Pollini, Rucellai ou même Francesco di Bivigliano Alberti et Jacopo Cocchi-Donati s'arrête précisément là où commence la zone d'interaction entre la vie de la cité et celle des familles. Chez les humanistes et les juristes comme chez leurs homologues un peu moins cultivés¹⁰⁸ on

¹⁰⁶ Cf. *infra*, chapitre 12.

¹⁰⁷ Lapo DA CASTIGLIONCHIO connaît Cicéron et Quintilien via Pétrarque, avec lequel il partage un goût certain pour la culture antique. Le fait que l'*Epître* ait été rédigée en 1378, au moment de l'exil forcé suite au soulèvement des Ciompi apparaît comme une preuve supplémentaire de l'existence d'un curseur politique pour l'écriture des livres de famille, qui correspond à la nécessité de défendre un *stato* menacé.

¹⁰⁸ Giovanni di P. RUCELLAI et Giovanni DE' PIGLI sont liés aux milieux humanistes, comme l'ont souligné les spécialistes de ces deux figures (cf. les notices les concernant en Annexes II).

trouve donc des livres de famille-*zibaldoni*, mais surtout à partir de la seconde moitié du xv^e. Peut-être nous trouvons-nous alors face à une mutation de la *koinè* culturelle florentine, de son rapport aux *auctoritates* et à l'auctorialité des pères de famille plutôt qu'à une spécificité liée à l'éducation des auteurs ?

Pour ce qui est de la présence et de la forme d'une éventuelle pensée politique dans ces livres, on peut pour l'heure constater qu'au-delà de ces *enveloppes* plus conformes au goût humaniste et lettré de la seconde moitié du xv^e siècle, la vie de la cité semble avoir la même silhouette que dans les livres des autres Florentins : de l'absence à l'omniprésence, tous les degrés de présence du politique sont représentés dans ce groupe, comme chez leurs concitoyens à l'éducation marchande ou notariale. Le livre du marchand Giovanni di Pagolo Morelli présente ainsi une galerie de portraits de famille qui n'a rien à envier à celle du juriste Donato Velluti. De plus, les livres de famille d'auteurs ayant bénéficié d'une éducation très poussée, tels Dietisalvi ou Girolamo di Carlo Strozzi sont tout à fait semblables à ceux de leurs confrères *illiterati*. Dans l'analyse des récits de ces auteurs, on pourra tenir compte des implications que peut avoir leur formation sur leur style, leurs références, mais force est de constater qu'à quelques exceptions près cela n'a pas d'influence notable sur la forme que revêt la vie de la cité dans leurs écrits.

Reste donc à examiner la variable qui a une nouvelle fois émergé des études de cas, à savoir la dimension stratégique de l'écriture et en particulier le lien entre écriture de la vie de la cité et configuration du volet politique du *stato* des familles. Cet élément a en effet permis d'éclairer les différents degrés et formes de présence de la vie de la cité au sein des groupes examinés jusqu'à présent. L'étude de l'ensemble du corpus en fonction du critère de participation ou non à la vie politique florentine confirmera ou infirmera l'impression initiale qui faisait du groupe le plus cultivé un groupe plus intéressé par la chose publique. En effet, à Florence, ce groupe était en grande majorité constitué d'acteurs politiques majeurs. S'agit-il alors effectivement d'un trait culturel ou bien d'une tendance propre aux acteurs politiques florentins ? Traite-on davantage de la vie de la cité quand on est soi-même un acteur politique ?

La variable politique semble en effet plus pertinente que la variable culturelle pour expliquer les visages pris par la cité dans les livres de famille florentins, dans la mesure où les études de cas ont fait émerger des lignes de fracture qui ne sont pas culturelles mais liées à la position spécifique des auteurs et de leurs familles sur l'échiquier du *stato* florentin. Les auteurs useraient ainsi d'une palette différente selon qu'ils sont dans une phase de conquête, de défense ou de reconquête du *stato* familial, ou bien s'ils jouissent au contraire d'un statut solide et assuré. Ils aborderaient la vie de la cité différemment si la participation au gouvernement constitue une part intégrante de leur histoire familiale et est appelée à former une partie de leur identité ou s'il s'agit au contraire d'un enjeu.

Chapitre 4

Affari di stato : la variable politique

Au vu de la genèse des livres de famille, la présence de la vie de la cité en leur sein s'explique aisément dans le cas de certains types de notations : en l'absence d'état civil officiel, l'authenticité des livres de famille explique qu'ils aient été amenés à conserver les informations nécessaires pour prouver, par exemple, aux autorités communales que les enfants avaient atteint l'âge requis pour participer à la vie civique. De même, la présence des listes des *onori* obtenus par les membres de la famille s'explique dans la mesure où ces informations étaient requises au moment des scrutins ou pour certains postes de prestige, jusqu'à ce que l'instauration du *beneficio* des Trois Majeurs officialise et généralise le principe d'*anciennoté* d'une famille dans le *reggimento*. Or les listes que l'on trouve dans les livres de famille précèdent l'instauration de mesures officielles tenant compte de ces éléments et sont de plus extrêmement nombreuses¹ : il nous faut en déduire que l'*utilité* officieuse de cette anciennoté – et par conséquent des notations qui en attestent – précéda son institutionnalisation, ou alors que l'utilité de ces informations dépassait la simple fonction d'attestation auprès des autorités. Reste à savoir quelles autres fonctions ces passages pouvaient avoir dans le cadre de la transmission familiale.

La valeur juridique peut également expliquer la présence de récits à vocation défensive. En 1378, par exemple, Simone Peruzzi craint manifestement pour lui et les siens quand il ressent le besoin de donner *sa* version des événements :

MCCCLXXVIII

Richordanza che quello iscriverò quie apresso, a volere bene chiarire ongni parte, si vorrebbe iscrivere molto lungho e chon assai iscrittura ; ma io non credo fosse bene, e però non llo foe : e potrebbe per li tempi inanzi seguirne ischandalo, e la mia choscienza non me lo patiscie ; anzi iscriverò sommariamente, pigliando quel tanto effetto, seguendo la pura verità, è di bisongnio a ffare chiaro la mia innocienza e

¹ CIAPPELLI, 1995b, p. 144 : « potendo mettere in attivo sul loro conto la partecipazione alla vita politica e sociale della città, sapevano di essere destinati – loro e i loro successori – a mettere un giorno all'incasso i crediti giunti a maturazione. E questo il senso della precocissima comparsa in questi libri, oltre alle notizie di "eventi storici" fin qui esaminate (che d'altronde hanno mediamente una rilevanza quantitativa estremamente bassa rispetto agli altri tipi di ricordi), di elenchi più o meno lunghi degli uffici ricoperti da ciascuno degli estensori. Facendo un confronto con gli esempi finora citati, a parte i casi più antichi quasi nessuno degli autori considerati sfugge a questa classificazione, a partire da molto presto, e cioè all'incirca di metà Trecento ».

nettezza, e perché sempre chi di me rimane possa di mia propria mano avere a pieno informazione dell'effetto della verità.²

Cette introduction est très solennelle, et l'enjeu de l'écriture est explicite : elle pourrait générer ou alimenter le scandale, mais a pour unique vocation ce qui « est nécessaire pour prouver [s]on innocence et [s]on orthodoxie » et a pour horizon ses descendants, s'inscrivant ainsi parfaitement dans la logique des livres de famille. Cet enjeu familial n'est pas qu'une question de réputation à défendre, si l'on pense que la justice florentine prévoyait, selon la gravité des faits, l'extension des peines à la famille sur plusieurs générations et plusieurs degrés de parenté. Il s'agit bien ici de défendre la famille, et l'injonction de vérité qui est martelée nous ramène directement à la valeur juridique du livre de famille. La vie de la cité entrerait donc parfois *de force* dans les livres de famille, au gré d'événements capables de bousculer jusqu'au destin des plus grandes familles florentines : raconter la vie de la cité s'inscrirait alors encore une fois dans le cadre d'une stratégie familiale au cœur de laquelle se trouve encore une fois la défense d'un *stato* à cheval entre le privé des familles et la vie publique de Florence. S'agit-il d'un cas isolé, ou bien ce type d'intrusion du politique dans la vie des familles est-il répandu au sein du corpus ?

Mais cela n'explique pas les autres formes de présence que nous avons aperçues au fil des études de cas précédentes : pourquoi raconter un événement d'un point de vue extérieur ? Pourquoi raconter la façon dont s'est déroulé un office s'il n'y a aucun risque de se voir attaqué ? Pourquoi asseoir si souvent l'histoire familiale sur la vie de la cité ? Il a été montré que dans un certain nombre de cas, l'évocation des événements de la vie communale servait à appuyer l'histoire familiale, marquée par les remous du quotidien, sur le temps de l'histoire communale³. L'événement fonctionnerait alors comme une borne familiale, sans qu'il y ait un lien entre le fait familial qui est au centre de la notation et le fait historique évoqué. Dans le cadre de notre étude, il s'agit d'une forme de présence de la cité que nous avons considérée comme indirecte, et que nous n'étudions pas spécifiquement. Bien qu'il s'agisse certainement de la forme de présence de la vie de la cité la plus ancienne – on la trouve déjà chez Bencivenni⁴ – il semble en effet que la fonction de balisage temporel épuise le sens de cette présence au sein du livre. L'auteur ne cherche pas à enregistrer

² PERUZZI, Simone (éd. Saponi, 1934), p. 521-522 : « 1378. Mention que ce que j'écrirai ci-après, si on voulait bien en éclaircir chaque partie, demanderait à être écrit longuement et amplement ; mais moi je ne crois pas que cela soit bien, alors je ne le fais pas : et du scandale pourrait s'ensuivre dans les temps à venir, et ma conscience ne me le permet pas ; j'écrirais donc au contraire sommairement, m'attachant, suivant la pure vérité, seulement aux faits nécessaires pour mettre en évidence mon innocence et ma droiture, afin que mes descendants puissent disposer toujours d'informations de ma propre main sur la vérité effective ».

³ CIAPPELLI, 1995b, p. 127.

⁴ BENCIVENNI, Bene (éd. Castellani, 1952), p. 223 : « Guadagnino gienero Arringhieri da Peretola ci de dare s. xl, che lli prestai in Pisa in sua mano quando lo Reie Charlo andoie a rRoma, ch'iera a Porto Veneri ».

un événement marquant, il se sert d'une référence extérieure pour fixer un événement d'ordre familial. Au mieux, cela nous apprend que les mandats des Podestats ou des principaux officiers communaux – comme les dates des entrées de souverains ou les grandes épidémies de peste – étaient considérés comme des *repères* parfaitement valides et acceptés, témoignant de la prégnance du rythme de la vie communale sur la conception du temps des habitants de la cité⁵. Mais cela ne nous en apprend pas beaucoup sur la façon dont les Florentins percevaient l'organisation de leur cité et la place qu'ils y occupaient. Et surtout, l'évocation des événements qui agitent la Commune ne se limite pas, dans le corpus, à cette fonction de bornage temporel, que ce soit dans le cadre de l'histoire familiale ou de passages qui y sont spécifiquement consacrés.

Au vu des quelques études de cas précédentes, on peut supposer que les auteurs prirent la peine d'inscrire ces notations dans leurs livres parce que c'était *bon et utile* pour eux et leur famille. Or supposer que raconter la vie de la cité ou un office que l'on a occupé est *utile* pour ses descendants au même titre que dresser la liste de ses possessions immobilières ou la liste de ses débiteurs, cela revient à supposer de la part des auteurs une velléité de transmission de ces informations à leurs descendants car elles constitueraient un patrimoine politique dont ceux-ci pourront se servir. Un patrimoine acquis personnellement, en tant qu'acteur politique, ou bien thésaurisé en étant spectateur de la vie citadine. Un patrimoine dont on se servirait pour rester dans l'élite dirigeante de la cité, ou pour y entrer : l'écriture de la vie de la cité dans les livres de famille florentins constituerait ainsi une clef nécessaire pour ouvrir la serrure ultime du *stato* des familles florentines, celle du *reggimento*.

En effet, si pour les Florentins toutes les facettes du *stato* étaient liées, il semble que la participation active au gouvernement de la cité ait constitué la clef de voûte qui parachevait et rendait plus solide cet édifice si fragile : outre la célèbre remarque de Laurent le Magnifique à propos de son entrée dans l'arène politique à la mort de son père pour conserver le *stato* de sa famille⁶, cela apparaît nettement dans ce passage programmatique du livre de Bonaccorso Pitti :

Io Bonacorso di Neri di Bonacorso di Maffeo di Bonsignore d'un altro Bonsignore de' Pitti nel detto anno disopra cominciai a scrivere in su questo libro per fare memoria di quello ch'io ho potuto trovare e sentire di nostra antica progenia e de' parentadi nostri antichi o moderni e che a' miei dì sono fatti o faranno; e ancora ci farò su alquanti ricordi della vita e modi d'alcuni de' detti nostri progenitori e per ispeziale di quelli ch'io ho veduti. E se io non ritruovo né scrivo il fondamento nostro antico, la cagione è stata che le scritture nostre antiche essendo di grado in grado pervenute nelle mani d'uno ch'ebbe nome Ciore di Lapo di Ciore di Maffeo di Bonsignore d'un altro Bonsignore, e sendo il detto Ciore molto vizioso di dire male d'altrui e ripieno d'invidia, occorse che per detto vizio esso non era accettato nel

⁵ CIAPPELLI y voit une trace de l'influence du modèle historiographique des annales (1995b), p. 128 : « [...] tipico riferimento annalistico, usato qui non sistematicamente ma con una certa frequenza: l'indicazione del Podestà "al tempo del quale" si sarebbero svolti gli avvenimenti citati ».

⁶ Cf. *supra*, chapitre 1.

nostro reggimento. E vedendo egli che noi figliuoli del sopra detto Neri eravamo tutti accettati negl'uffici in qualunque de' più onorevoli, avendo esso di ciò grandissima invidia, dicea che noi eravamo coloro che a lui toglivamo lo stato, e di noi a grande torto si tenea gravato; e per modo che quando venne a morte fece testamento e lasciò tutto il suo a una sua figliuola, che al dì d'oggi è in munistero delle donne dal Portico. E morto che esso fu, andammo alla detta sua figliuola che ancora era nella sua casa, e domandammola che volavamo avere i libri e le carte e scritture che Ciore avea di nostre antichità. Rispose che niuna ne sapea, ma che avea veduto più e più volte che Ciore avea venduti libri e gran quantità; e che poco dinnanzi alla sua morte avea veduto ch'egli avea arse assai carte e scritture. Comprendemmo assai chiaro che dicesse il vero, però che tutta la casa cercammo e niuno libro né scrittura vi trovammo, né antica né moderna. Andunche apparve chiaro che il detto Ciore fosse di malvagia condizione a non volere che di lui né de' suoi antenati rimanesse alcuna scrittura ch'egli avesse nelle mani. Per la quale perdita di scritture io sono andato ricercando libri e scritture di Bonaccorso mio avolo, i quali libri molto stracciati e male scritti e male tenuti, pure di quelli ho ritratti alcune cose che qui appresso ne farò ricordo, e ancora farò ricordo di quello che da Neri nostro padre mi ricordo avergli udito dire, parlando di nostre antichità.⁷

Les Florentins semblaient ainsi associer étroitement le livre de famille et son contenu au *stato* général des familles et à sa dimension plus proprement politique : pour Pitti en tous cas, la destruction des livres de famille perpétrée par son cousin est perçue comme une tentative directe et grave d'atteindre au *stato* de sa branche, un *stato* dont le versant politique est présenté comme l'élément saillant, générateur de l'envie chez son cousin moins bien lûti. Or la destruction de la mémoire familiale est présentée non seulement comme un événement traumatisant dans l'histoire de la famille⁸, mais aussi comme l'impulsion qui commande l'écriture, vouée à parer à la

⁷ PITTI, Bonaccorso (éd. Branca, 1986), p. 349-351 : « Moi, Bonaccorso, fils de Neri, lui-même issu de Bonaccorso, de Maffeo, de Ciore, de Bonsignore et d'un autre Bonsignore de' Pitti, en l'année susmentionnée, je commençai à écrire en ce livre pour garder mémoire de ce que j'ai pu trouver ou entendre dire sur notre antique lignée et sur nos parentés anciennes ou modernes. J'y ajouterai un certain nombre de souvenirs sur la vie et la conduite de nos aïeux, en particulier de ceux que j'ai connus. Si je ne trouve pas, ni ne puis décrire les origines de notre famille, la raison en est que nos documents anciens étaient parvenus aux mains d'un parent nommé Ciore, issu de Lapo, de Ciore, de Maffeo, de Bonsignore et d'un autre Bonsignore. Comme ledit Ciore était affecté du vice de médisance et plein d'envie, il en résulta que ce vice lui interdit l'accès aux charges de notre gouvernement, et voyant que nous autres, les fils de Neri, étions tous admis aux fonctions les plus honorables, il en éprouva une très vive jalousie. Il prétendait que c'était nous qui lui barriions l'accès au pouvoir et il se considérait comme très injustement accablé par nous, si bien qu'à l'approche de sa mort, il fit un testament par lequel il légua tout son bien à l'une de ses filles, qui vit aujourd'hui au couvent de religieuses da Portico. Après sa mort, nous nous adressâmes à cette fille, qui habitait encore dans sa maison, et lui demandâmes les livres, les actes et les écrits concernant nos temps anciens que Ciore détenait. Elle répondit qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle avait vu bien des fois Ciore vendre des livres, et en grande quantité. Peu avant sa mort, elle l'avait vu brûler de nombreux papiers et écrits. Il nous parut de toute évidence qu'elle disait vrai car, en fouillant toute la maison, nous ne trouvâmes ni livres ni écrits, ni anciens ni récents. Il était donc clair que ledit Ciore était homme de mauvais aloi puisqu'il ne voulait voir survivre de lui-même ni de ses ancêtres aucun des écrits qu'il avait entre les mains. La perte de ces archives m'a obligé à explorer les livres et écrits de mon aïeul Bonaccorso, documents fort déchirés, mal écrits, mal tenus. J'ai cependant pu en tirer un certain nombre de choses que je rappellerai ci-après. Je rapporterai aussi les témoignages que je me souviens avoir entendus de la bouche de notre père Neri, lorsqu'il parlait de l'antiquité de notre famille. » (trad. Fiorato, Giovannetti et Lucas, 1991, p. 41-42).

⁸ Cf. KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 30 à propos de la dure condamnation exprimée par Bonaccorso PITTI à l'encontre de son cousin qui a détruit les papiers de famille.

menace que cette destruction fait peser sur le *stato* de la famille. Ainsi, non seulement le *stato* des familles florentines était lié à leur participation au gouvernement de la cité, mais le contenu de leur livre semble directement connecté à l'évolution des frontières de la classe dirigeante de la cité du lys. L'une des caractéristiques de l'organisation communale florentine est en effet l'ouverture – très relative – de sa classe dirigeante : les frontières du *reggimento* florentin ne cessent de bouger tout au long de son histoire, excluant et incluant certaines familles des cercles concentriques qui l'articulent⁹.

Plusieurs types de notations semblent être “naturellement” appelées à construire le volet politique du *stato* de la famille, parmi lesquelles l'histoire familiale. Comme cela a été montré, l'image du passé de la famille peut être construite par différents biais, dont la généalogie, les portraits de membres éminents de la famille, la liste des charges occupées par les membres de la famille, ou encore la revendication d'une identité guelfe – en accord avec l'idéologie officielle traditionnelle de Florence. Cela nous indique plusieurs sous-catégories de notations où vont se croiser les affaires de la famille et celles de la cité, dont certaines rejoignent d'autres formes précédemment identifiées. Je pense évidemment aux listes des charges occupées, mais il me semble que les récits de charge, qui construisent le versant politique du monument personnel de l'auteur du livre, peuvent s'apparenter aux portraits typiques des histoires familiales (qui construisent une image exemplaire, en bien comme en mal, de l'ancêtre, à vocation didactique). Certaines formes d'histoire familiale sont-elles privilégiées par les familles florentines en fonction de leur position sur l'échiquier politique du *reggimento* ? Ces formes et leur répartition évoluent-elles avec le temps ?

Il a été dit que les notations consacrées au passé familial commencèrent à jouer un rôle crucial « autour de 1400 », en particulier chez les familles « de fortune plus récente et de statut politique peu assuré »¹⁰. Nous retrouvons ici les pistes de l'*enjeu* et de la *menace* que les études de cas précédentes ont fait émerger, ce qui nous invite à en mesurer l'impact sur l'ensemble du corpus.

Si la dynamique du *stato* des familles rend effectivement compte du degré et des formes de présence de la vie de la cité dans les livres de famille florentins, alors nous pourrions affirmer qu'il ne s'agit pas là d'une de leurs composantes optionnelles et aléatoires. Le trait *politique* constituerait au contraire une facette caractéristique du livre de famille florentin.

⁹ Le caractère mouvant des différentes catégories de citoyens actifs politiquement a entraîné non seulement de nombreux débats critiques quant à la définition et le dénombrement de leurs membres (à ce sujet, voir en particulier MOLHO, 1968, D. KENT, 1975, WITT, 1976, BERTELLI, 1978, RUBINSTEIN, 1979, p. 99-112, NAJEMY, 1982, HERLIHY, 1991, KLAPISCH-ZUBER, 1994, PADGETT, 2010), mais également des problèmes terminologiques, qui sont loin d'être réglés. Cf. *infra*, chapitre 11.

¹⁰ KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 39.

L'examen des formes et des fonctions "attendues" de la présence du politique dans les livres de famille, que nous venons de réaliser, a donc permis de mettre en évidence plusieurs éléments qui constituent autant de facteurs à interroger et mettre en relation :

1. Accorde-t-on une place plus grande à la vie de la cité selon que l'on se trouve à un endroit ou un autre de l'échiquier du *reggimento* ? Toutes les strates du *reggimento* sont-elles d'ailleurs représentées dans le corpus ?
2. Cet échiquier étant en perpétuelle évolution, existe-t-il une corrélation entre écriture de la vie de la cité et *stato* familiale selon que l'on considère le statut initial de l'auteur et/ou son statut final ? Dans quelle mesure la variable dynamique, à savoir l'évolution de la position de l'auteur sur cet échiquier serait-elle corrélée au *degré* de présence de la vie de la cité dans le livre de famille ?
3. Le statut des familles – initial ou final – et son évolution ont-ils un lien avec les *formes* de présence de la vie de la cité privilégiées par les auteurs ? Cela peut-il nous en apprendre plus sur les fonctions de ces notations dans l'économie générale du livre et la stratégie des familles florentines, et donc sur les spécificités de cette forme d'écriture privée de la vie de la cité ?

VUE D'ENSEMBLE STATISTIQUE

Comme pour les variables précédentes, il nous a fallu placer les auteurs dans des catégories afin de rendre compte de leur position sur l'échiquier politique florentin¹¹. Comme pour les variables précédentes, il s'agit évidemment d'une opération simplificatrice – à ce titre intrinsèquement insatisfaisante – qui a vocation à fournir une vue d'ensemble permettant d'identifier des tendances générales, nuancées par les études de cas.

Les auteurs qui bénéficient de la citoyenneté florentine de plein droit mais qui n'ont occupé aucun poste et n'ont pas été placés dans les bourses électorales pour les Trois Offices Majeurs à l'âge de 35 ans (T1) ou 60 ans (T2)¹² se sont vu attribuer la valeur 0. La valeur 1 a été réservée aux auteurs ayant occupé des offices mineurs, à l'intérieur ou à l'extérieur de Florence, tandis que la valeur 2 a été attribuée aux auteurs qui ont également franchi la barre du *squittino* des Trois Majeurs (qu'ils aient

¹¹ Les catégories utilisées par les sociologues américains n'ont pas été retenues car elles qualifient davantage les familles que les individus. PADGETT (2010) utilise ainsi les catégories suivantes : *magnate*, *ex-magnate*, *popolani*, *new men*, *new new men*, *Medici era*, *Non admitted until 1494*. La catégorie « *popolani* » est utilisée pour désigner les très anciennes familles de Florence, qui accédèrent au gouvernement de la cité avant 1343. Comme on le voit, il s'agit de catégories qui se réfèrent au niveau « famille », et qualifient uniquement l'*ancienneté* de la famille dans le *reggimento*.

¹² Pour les auteurs ne parvenant pas à cet âge, la date de décès a été retenue pour le point de repère T2.

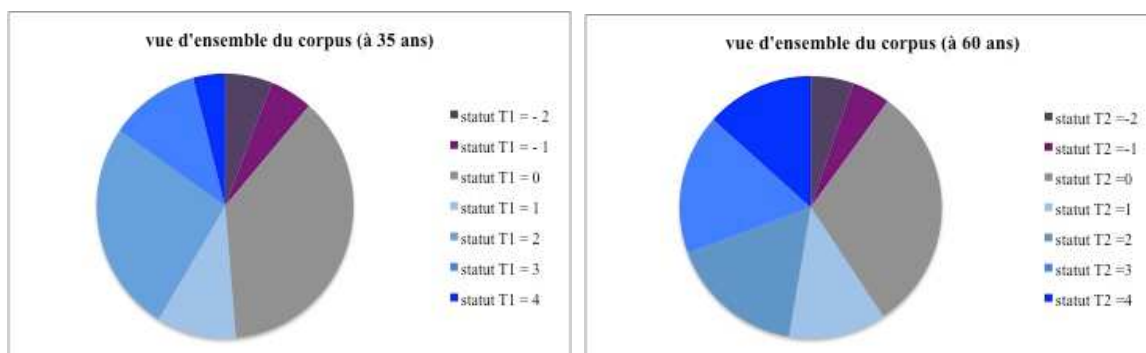
ou non occupé par la suite l'un de ces postes). Le niveau 3 correspond aux auteurs qui siégèrent aux Trois Majeurs et participèrent occasionnellement aux *consulte e pratiche* de la République¹³ : il s'agit là du groupe du *reggimento* entendu dans son sens restreint. La valeur 4 correspond à ce que la critique nomme *inner circle* – le cercle restreint du pouvoir – c'est-à-dire le groupe qui déterminait en pratique les orientations politiques de la cité, l'élite *effectivement dirigeante* de la cité. Ses membres siégeaient régulièrement dans les *consulte e pratiche*, occupaient les postes-clefs du gouvernement, et participaient souvent aux ambassades. Des valeurs négatives ont été attribuées aux individus exclus du *reggimento*, mais qui avaient la possibilité d'y revenir : la valeur -1 a ainsi été attribuée aux magnats, qui étaient déchus d'une partie de leurs droits civiques mais avaient la possibilité d'obtenir – pour eux-mêmes, pour leur branche ou pour leur *consorteria* – une réintégration dans les rangs du *Popolo*¹⁴. Exclue de nombre de charges, ils conservaient la possibilité d'occuper certains offices et n'étaient pas ostracisés par l'ensemble de la communauté citadine, au contraire des bannis, auxquels la valeur -2 a été attribuée. Dans leur cas, aux sanctions politiques s'ajoutaient généralement des mesures patrimoniales, économiques et sociales qui rendaient plus ardu encore le retour des bannis sur la scène politique florentine. En l'espèce, les individus bannis de la cité étaient souvent d'anciens membres de l'élite dirigeante de la cité. La valeur -2 confinant avec la valeur 4, l'échiquier politique florentin se présentait ainsi en pratique comme la roue de la Fortune que les contemporains se plaisaient à évoquer : tout était affaire d'ascension et de déclin, de part et d'autre des limites du *Popolo* et du *reggimento*.

Les livres de famille, représentants du corps politique stratifié de Florence.

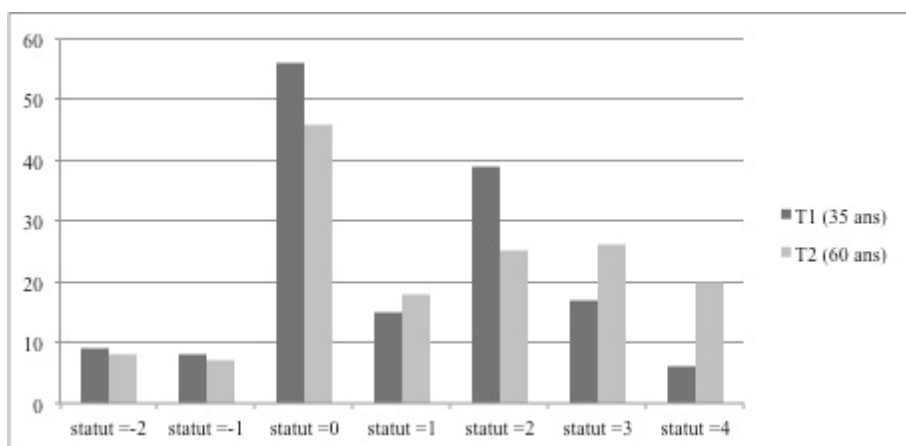
Ceci étant dit, le corpus des livres de famille s'avère-il représentatif de la roue du *reggimento* florentin ? Cela semble être le cas, que l'on mesure le statut des individus à 35 ans (T1) ou 60 ans (T2) : toutes les strates sont représentées, bien que dans des proportions variées (fig. 12, ci-après).

¹³ Si les archives des *Tratte* sont relativement complètes pour la période qui nous intéresse et surtout facilement accessibles, la participation des auteurs aux *Consulte e Pratiche* est moins aisée à déterminer de façon certaine et systématique. Je me suis basée sur les mentions que les auteurs en firent dans leurs livres, sur les travaux critiques – quand ils existent – qui les concernent, ainsi que sur les listes d'intervenants présentes dans les éditions des *Consulte e Pratiche* qui entrent dans le cadre chronologique de l'étude (CONTI, 1981, NINCI, 1991, DE ANGELIS-NINCI-PIRILLO, 1996), lesquelles ne couvrent que les années 1401-1406. Il est donc probable que des erreurs subsistent dans ces données : pour y remédier, un dépouillement systématique des registres de *Consulte e Pratiche* serait nécessaire et pourra être envisagé dans le cadre d'un approfondissement du volet prosopographique de cette étude.

¹⁴ Sur les procédures en question (*popularitates*) voir KLAPISCH-ZUBER, 2006, *spec.* p. 193-238.



Si la strate des membres du *reggimento* au sens large, c'est-à-dire des individus ayant accès aux Trois Offices Majeurs est plutôt bien représentée, un tiers des auteurs du corpus en moyenne n'occupa jamais la moindre charge¹⁵. Si l'on additionne cette catégorie à celle des auteurs n'ayant occupé que des postes mineurs, alors on approche de la moitié du corpus à T1. Cela confirme que l'écriture des livres de famille émane du *Popolo grasso* mais n'est pas pour autant une production propre au groupe qui dirigeait effectivement la cité : parmi le vivier de citoyens de plein droit qui pouvaient aspirer au gouvernement de la cité, de nombreux individus demeuraient au bord du chemin, ce que le corpus reflète parfaitement. À l'autre bout de l'échelle, le nombre de personnes ayant eu réellement en main les rênes du pouvoir s'avère très restreint (ce qui correspond aussi à la réalité florentine), faisant obstacle à une étude statistique de ce groupe, que nous approcherons donc au cas par cas.



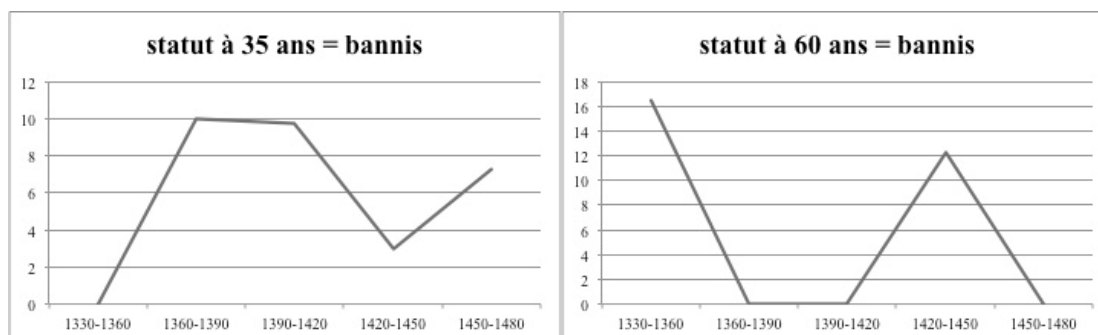
L'examen des différences dans la répartition des auteurs du corpus entre T1 et T2 (ci-dessus) met en évidence une augmentation nette de la proportion des auteurs bénéficiant d'un *stato* plus élevé à 60 qu'à 35 ans. Le nombre de magnats et de bannis est presque identique, et le nombre d'auteurs du groupe 1 n'a que légèrement augmenté. En revanche, la diminution du nombre d'auteurs qui composent les groupes 0 et 2 a profité aux groupes 3 et 4. Cela nous engage encore davantage à

¹⁵ Dans le cas d'auteurs très méconnus, il conviendrait de vérifier systématiquement les registres des offices mineurs *di dentro* et *di fuori*. Le rapport réel entre valeur 0 et 1 peut donc être plus équilibré que celui représenté sur le graphique à l'issue de cette étude. .

prendre en compte la dimension dynamique du *stato* des individus et des familles, et pour l'heure nous pouvons constater qu'au sein du corpus, un certain nombre d'auteurs semble avoir bien réussi sur ce plan.

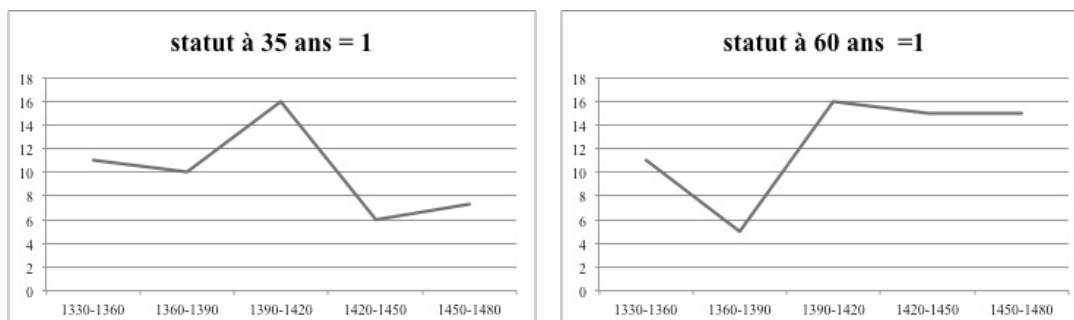
L'analyse de la répartition des auteurs sur l'échiquier politique d'une période à l'autre (fig. 13, en annexes) confirme cette vue d'ensemble, avec quelques nuances. Comme on pouvait s'y attendre, le nombre de magnats va en s'amenuisant au sein du corpus, suivant en cela leur progressive réabsorption dans le *popolo* jusqu'aux popularisations massives de 1434. Les différences entre T1 et T2 pour une même période confirment qu'à Florence, le *stato* est davantage l'apanage des hommes âgés que des jeunes, du moins jusqu'au tournant du XV^e siècle¹⁶. On note ainsi une réduction notable du nombre d'auteurs au *stato* nul ou minime (valeurs 0 et 1) entre 35 et 60 ans de 1330 à 1390, alors qu'à partir de cette date cet ensemble conserve des proportions similaires (avec des transferts du groupe 0 au groupe 1). Est-ce à dire que l'ascension politique n'était plus si aisée pour les hommes d'âge mûr à partir de cette période ?

Le bannissement semble également toucher davantage les hommes d'âge mûr à certaines périodes – entre 1330 et 1360 puis entre 1420 et 1450 – puis davantage les jeunes (ci-dessous) : les deux périodes citées correspondant à des moments de reconfiguration de l'échiquier politique florentin.

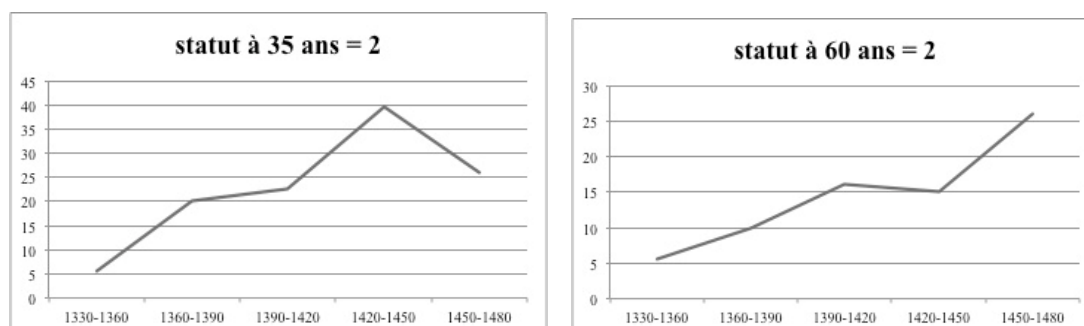


Dans le cas des hommes d'âge mûr, ce bannissement est en général lié à une condamnation de leur action : ils passent ainsi brutalement du mauvais côté de la barrière du *reggimento* alors qu'ils y étaient souvent bien installés, voire membre du cercle restreint du pouvoir. À l'inverse, les jeunes hommes ayant connu l'exil doivent en général cette situation aux actes de leurs pères.

¹⁶ Cf. TERREAUX-SCOTTO, 2001, pour l'analyse des rapports entre groupes d'âge et participation à la vie de la cité et de leur évolution entre XV^e et XVI^e siècle. L'auteure met en évidence un primat très net des groupes plus âgés au détriment des jeunes gens au XV^e siècle, et un renversement de cette tendance durant la période savonarolienne.

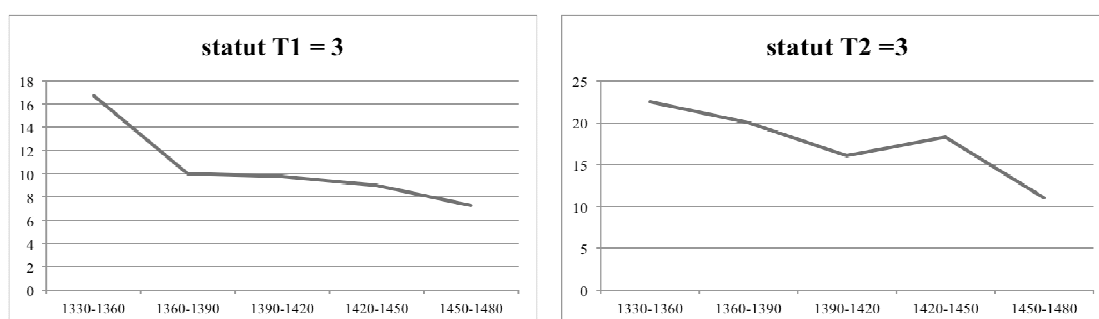


Le nombre d'auteurs de notre corpus n'ayant occupé que des charges mineures (ci-dessus) demeure relativement faible tout au long de la période. Il suit dans un premier temps l'évolution du groupe 0, connaissant une baisse entre 1360 et 1390, suivie d'une augmentation entre 1390 et 1420. Cela correspondrait aux conséquences de l'entrée dans l'arène politique de Florentins qui en étaient jusqu'alors exclus : arrivés de l'extérieur, ceux-ci auraient obtenu l'accès à des offices mineurs. Mais leur ascension en terme de *stato* semble s'être arrêtée là, comme le donne à penser le coup d'arrêt qu'on observe sur la courbe à partir de 1420. Le nombre d'auteurs parvenus à ce stade du *stato* stagne (ils y sont toujours à 60 ans), tandis que le nombre de jeunes gens bénéficiant de ce statut à 35 ans retombe très bas. D'après l'image que reflète notre corpus, nous serions face à une polarisation progressive du corps politique florentin, marquée par une rupture dans la progression de strate en strate.



L'examen du groupe des auteurs *imborsati* (statut = 2) semble confirmer cette hypothèse, attestant de la création et de l'installation d'une strate intermédiaire de citoyens qui font partie des bourses électorales, qui siègent occasionnellement dans les Trois Majeurs mais qui, pour autant, ne sont pas vraiment à la tête du gouvernement de la cité. Les auteurs membres de ce groupe étaient fort peu nombreux à tenir des livres de famille durant la période 1330-1360 : à cette époque, l'écriture privée semblait davantage le fait d'hommes bien installés dans le *reggimento*, voire de dirigeants effectifs de la cité, ce que les chiffres du groupe 4 confirment (en annexes). Mais au fil des générations, on constate que ce groupe s'étoffe, en particulier entre 1420 et 1450 chez les jeunes. Si l'on excepte la période 1360-1390, qui correspond aussi à un pic du nombre d'auteurs appartenant au cercle

intérieur du pouvoir, dénotant le caractère *plus politique* de cette période¹⁷, on peut observer que le groupe des auteurs n'ayant jamais occupé de charge ou bien seulement des charges mineures ne diminue pas. Cela met à mal l'hypothèse d'une entrée en masse des membres du *Popolo* dans les rouages de l'organisation communale. En revanche cela peut correspondre à la création d'une strate intermédiaire d'auteurs qui font partie des bourses électorales sans pour autant tenir en main les rênes du pouvoir¹⁸ : le fait que ce groupe se stabilise à la fin de la période autour de 25%, à 35 comme 60 ans, irait dans ce sens, de même que le pic de jeunes auteurs appartenant à ce groupe entre 1420 et 1450. Il a en effet été montré que les Médicis firent de la création de cette strate intermédiaire (par le biais d'interventions de type clientélares dans les *squittini*) un instrument crucial de leur ascension¹⁹.



L'examen de la courbe correspondant au groupe des auteurs siégeant régulièrement dans les Offices Majeurs et parfois en *Consulte e pratica* (ci-dessus) semble confirmer cette polarisation : si le nombre d'auteurs ayant atteint cette position enviable à 60 ans demeure toujours nettement plus haut qu'à 35 ans (montrant que le *stato* des individus continue à évoluer avec l'âge), on remarque une baisse constante du nombre d'auteurs qui se trouvent à cette position dès l'âge de 35 ans : à 35 ans, la barre des 10% est franchie dès 1390, tandis que l'on s'approche également des 10% à 60 ans entre 1450 et 1480. Ce groupe correspondrait au profil de l'oligarque bon teint, à savoir un citoyen issu d'une bonne famille, pour qui la participation politique allait de soi dès sa majorité, sans qu'il s'agisse pour autant de tenir dans ses mains les rênes du pouvoir. Si c'est effectivement le cas, alors il semble que les jours de ce type d'acteurs politiques aient été comptés dès le milieu du XIV^e siècle, au profit d'une tripartition de plus en plus nette au cours du XV^e siècle entre :

1. ceux qui sont exclus du *reggimento*, et sont destinés à le rester
2. des citoyens qui participent effectivement à la vie de la cité sans avoir pour autant un rôle de direction
3. un nombre restreint d'acteurs qui assument la conduite effective de la cité.

¹⁷ Cf. *infra*, chapitre 6.

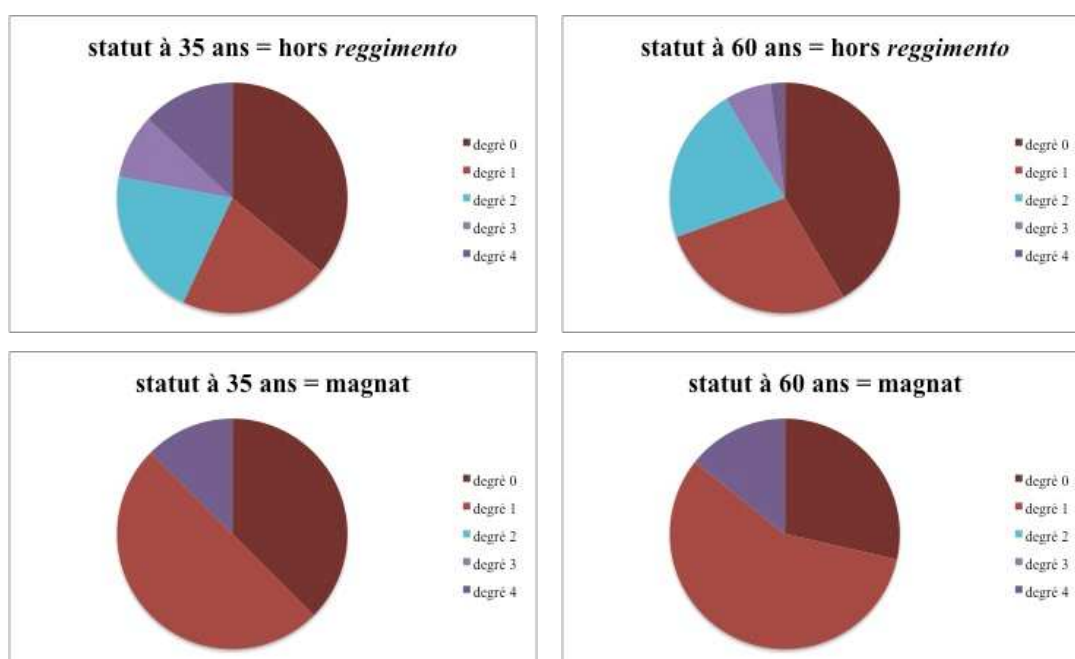
¹⁸ Cette thèse a été développée par NAJEMY (1982, 2006), et est aujourd'hui assez largement acceptée.

¹⁹ Cf. à ce sujet, D. KENT, 1978, PADGETT et ANSELL, 1993, ainsi qu'*infra*, chapitre 7, 8 et 11.

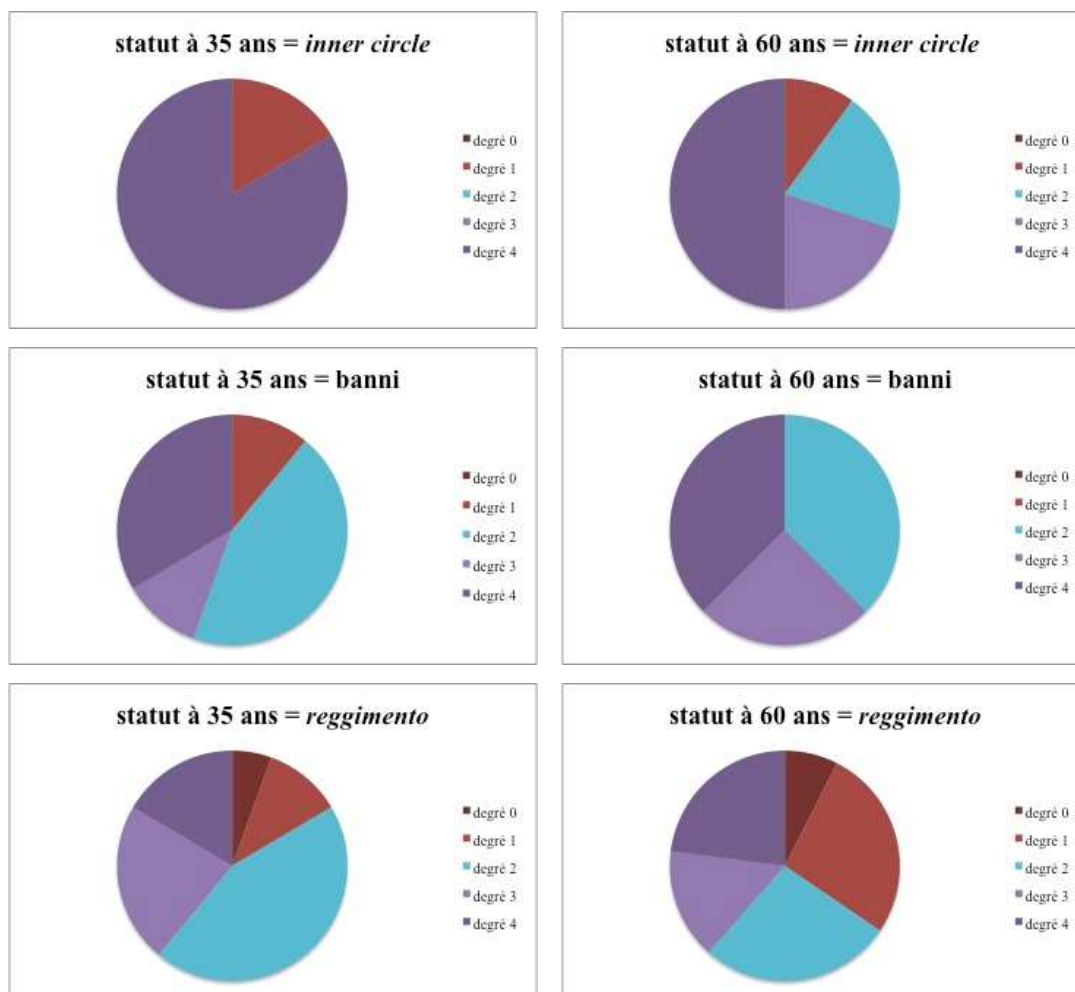
Si la répartition des auteurs de livres de famille florentins semble être un reflet assez fidèle de la composition du corps politique florentin, mais aussi de son évolution (telle qu'elle a été brossée par la critique), existe-t-il une corrélation entre le statut des auteurs et la présence de la vie de la cité dans leurs livres de famille : en d'autres termes, traite-on davantage de la cité si l'on participe à son gouvernement ?

Corrélation entre écriture et participation politique.

Il semble que l'on puisse répondre par l'affirmative, de façon plus ou moins nette selon les catégories considérées (fig. 14) : les livres des auteurs qui ne font aucunement partie du *reggimento* (les magnats et le groupe 0) montrent un désintérêt massif pour la vie de la cité (degré 0, et de façon encore plus nette si l'on ajoute à cela le degré 1, c'est-à-dire les notations indirectes), que ce soit à 35 ou à 60 ans.



De façon spéculaire, à l'autre bout de l'échelle du *stato* (ci-après), les livres des auteurs qui appartiennent ou ont appartenu aux cercles restreints du pouvoir (bannis ou non, et déjà plus d'un tiers des auteurs du groupe appartenant au *reggimento*) font état d'un intérêt très poussé pour la vie de la cité (degrés 3 et 4) : être acteur politique semble donc changer *de facto* le rapport des Florentins à leur cité.

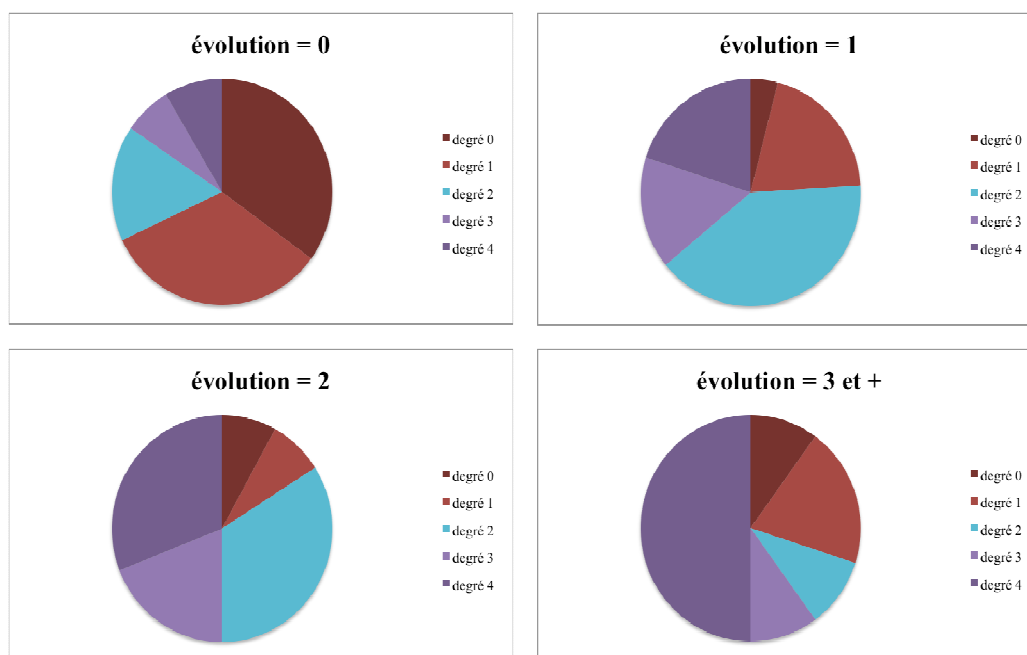


En revanche, le cas des membres des groupes 1 (ayant occupé seulement des charges mineures) et 2 (*imborsati*) est moins aisément lisible. Le groupe 2 se caractérise par une bipartition entre les auteurs qui se désintéressent de la vie de la cité et ceux qui s’y intéressent hautement, tandis que les auteurs du groupe 1 se répartissent de manière presque équivalente entre les quatre degrés de présence du politique à 35 ans, et connaissent une forte évolution à 60 ans (fig. 14, en annexes).

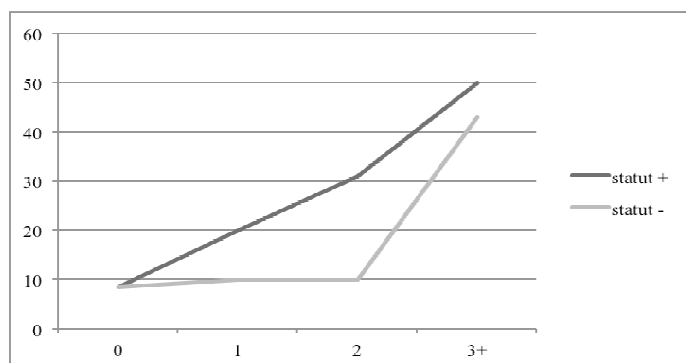
Un facteur semble cependant expliquer cette situation : la dimension dynamique du *stato* des familles florentines. Les auteurs qui progressent sur la roue du *stato* ont ainsi nettement tendance à faire une place centrale à la vie de la cité dans leur livre (fig. 15, ci-après).

La prise en compte de la dynamique du *stato* confirme ainsi que les individus dont la position sur l’échiquier politique n’évolue pas (qu’ils soient exclus du *reggimento* ou au contraire installés dans la strate intermédiaire) auront tendance à faire une place très limitée, voire nulle (degrés 1 et 0), à la vie de la cité (ce qui explique la bipartition du groupe 2), tandis que celle-ci fait massivement son entrée

dans les livres de famille dès que leurs auteurs connaissent une ascension – même faible – en terme de *stato* politique.

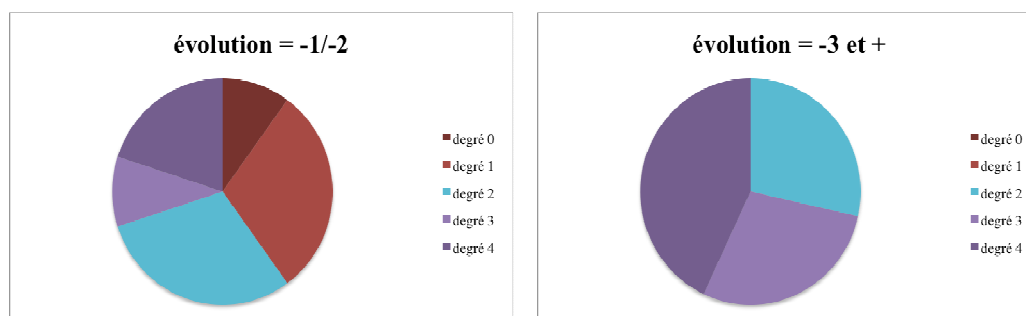


En ce qui concerne le degré 4 de présence de la vie de la cité (ci-contre), la



courbe est extrêmement nette : une augmentation forte du *stato* va de pair avec une prégnance élevée de la vie de la cité sur l'écriture. Reste cependant à déterminer quel est la cause et quel est l'effet.

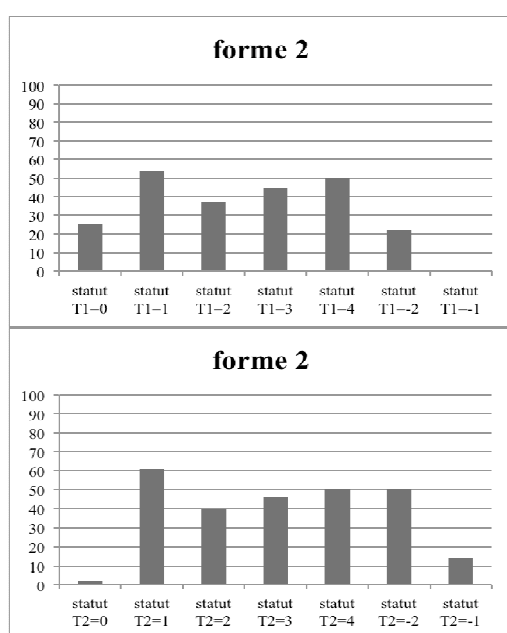
Le cas des auteurs ayant connu une baisse de leur *stato* au fil de leur existence est plus complexe : si cette atteinte fut dramatique (c'est-à-dire qu'ils descendirent de plus de trois degrés, étant souvent confrontés à l'exil), alors leurs livres font systématiquement une place spécifique à la vie de la cité.



Les auteurs n'ayant pas été confrontés à une telle catastrophe montrent un intérêt plus partagé pour la vie de la cité, puisque dans les grandes lignes, un tiers s'en désintéresse, un tiers s'y intéresse ponctuellement, et un tiers lui accorde une place importante. Le nombre restreint d'auteurs ayant connu une baisse de leur *stato* ne facilite probablement pas l'émergence d'une tendance nette, ce qui nous invite à étudier leurs cas plus en détail. En revanche, la corrélation entre participation politique des auteurs et présence plus ou moins massive de la vie de la cité dans leur livre apparaît nettement. Mais qu'en est-il des formes de cette présence ? Si l'on traite effectivement davantage de la cité dans son livre de famille quand on participe à son gouvernement, en traite-t-on également *différemment* ? Y a-t-il une corrélation entre la position de l'auteur sur la roue du *stato*, en particulier si elle évolue, et les formes du politique qu'il privilégie dans son livre ?

STATO DES FAMILLES ET VISAGES DU POLITIQUE DANS LES LIVRES DE FAMILLE.

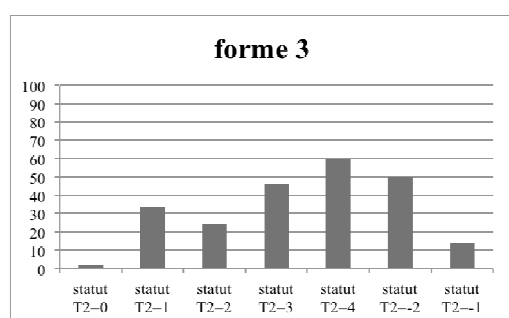
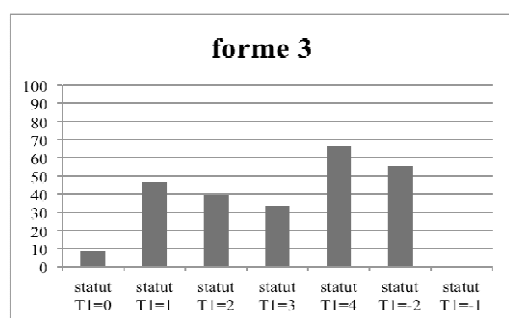
L'examen des différentes formes de présence de la vie de la cité dans les livres de famille florentins en fonction de la position de leurs auteurs au début et à la fin de leur carrière (fig. 16 – en annexes) met en relief quelques pistes, sans que ne se dégage de schéma d'ensemble qui en fasse un critère explicatif pleinement satisfaisant. La vie de la cité est ainsi présente de façon indirecte dans les livres produits par toutes les strates du *reggimento*, mais de façon très variable selon que l'on considère le statut des auteurs à 35 ou 60 ans.



De même, on rencontre des listes de charge (forme 2) dans des livres issus de tous les milieux politiques de la cité, avec cependant un primat de la catégorie d'auteurs n'ayant occupé que des charges mineures, ce qui vient corroborer ce que nous avons observé chez les notaires par exemple. Nous avons vu en effet qu'il existe une forme d'écriture de la vie de la cité qui correspond à une approche professionnelle et utilitariste des charges de la part de citoyens situés en marge du *reggimento* et pour qui l'accès aux charges, même mineures, constitue un enjeu. Cette spécificité mise à part, le fait que la forme

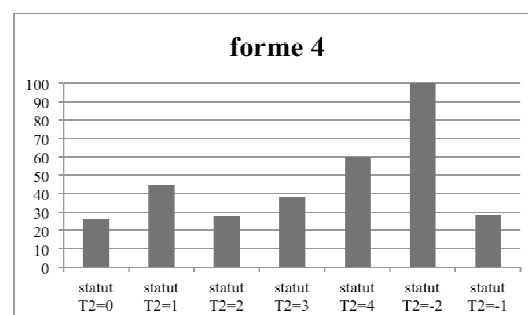
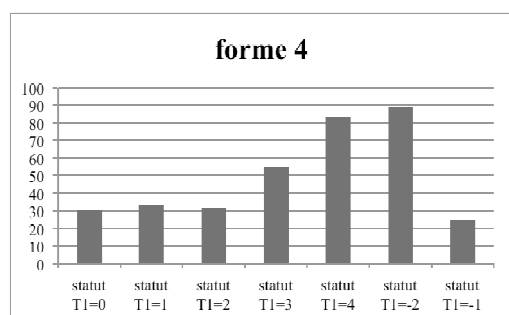
« liste de charges » soit bien représentée dans toutes les strates de la cité nous confirme l'intérêt général des auteurs pour cet aspect de la vie citadine : il s'agit là

d'un phénomène florentin en général, qui concerne jusqu'aux auteurs situés au sommet de l'organisation politique de la cité.



La répartition de la forme « récit de charge » (forme 3, ci-contre) confirme le goût des Florentins pour l'exercice de la chose publique, avec une mention particulière cette fois pour les auteurs faisant ou ayant fait partie du cercle restreint du gouvernement de la cité (groupe appartenant au *inner circle* et groupe des bannis), ainsi que pour les auteurs dont la carrière se caractérise par une belle réussite (faisant partie du *reggimento* à 60 ans). Il semble ainsi que plus les auteurs participèrent à la vie de la cité, plus ils se sentirent en mesure (en droit ? en devoir ?) de raconter à leurs descendants la façon dont ils avaient œuvré au sein des offices communaux²⁰.

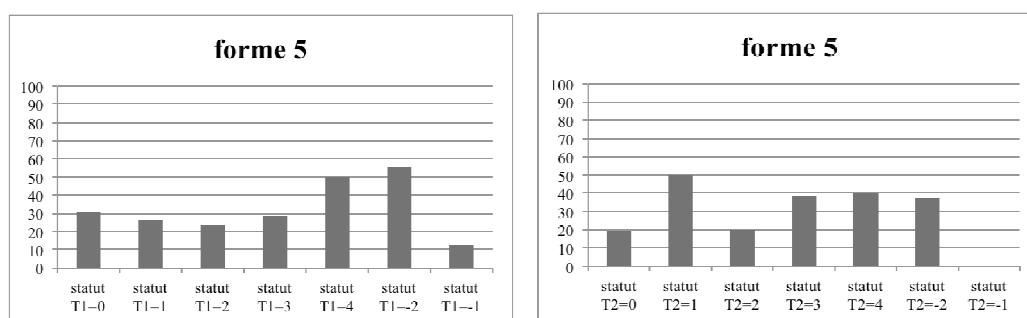
La cité est également très présente dans les livres de famille au sein des histoires familiales (forme 4). C'est d'ailleurs cette forme qui remporte le plus de suffrages, toutes catégories confondues (ci-dessous). On remarque toutefois le taux très élevé d'auteurs appartenant au cercle restreint du pouvoir qui bâtissent leur histoire familiale au flanc de l'histoire communale. À ceux-là s'ajoutent la présence systématique de cette forme chez les auteurs qui ont connu l'exil (confirmant la tendance mise en évidence dans les chapitres précédents, notamment dans l'étude du cas de Matteo Strozzi).



Le panorama redevient en revanche très varié si l'on s'attache à la répartition des notations qui traitent de la vie de la cité d'un point de vue extérieur (forme 5, ci-dessous). Le nombre de notations de ce type est bien inférieur à celui des notations

²⁰ Cf. *infra*, chapitre 12.

ayant trait à l'histoire familiale, mais on observe ici aussi une grande instabilité de la répartition à T1 ou T2, ce qui nous invite à rechercher d'autres facteurs d'explication.



Il en va de même pour la forme la plus rare de tout le corpus (forme 6, en annexes), qui correspond aux notations prenant la forme d'avertissements, à la dimension pédagogique explicite : à l'exception des auteurs bannis ou membres du cercle restreint du pouvoir, aucune tendance ne se dégage.

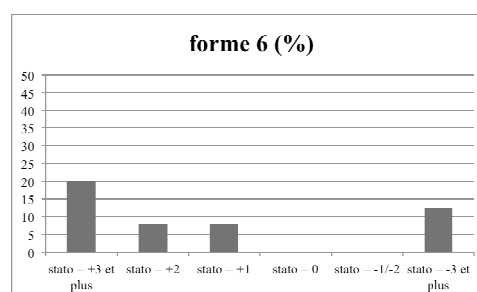
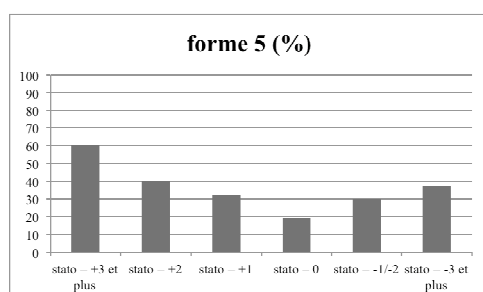
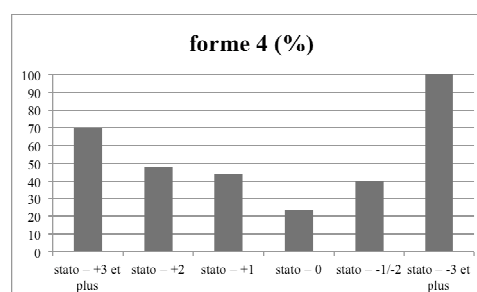
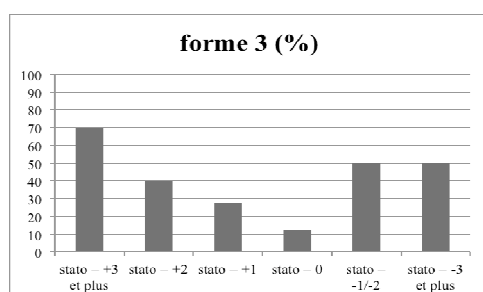
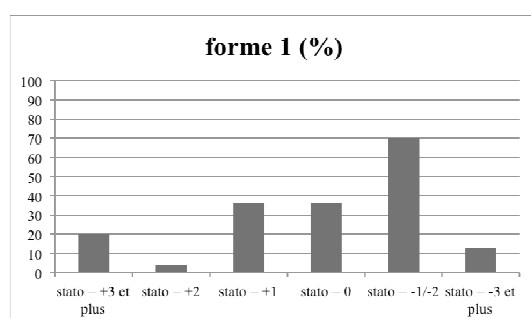
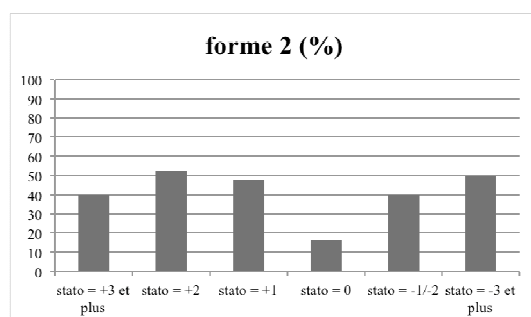
Ce survol du corpus en fonction du *stato* des auteurs permet donc d'étayer quelques-unes des hypothèses qui ont émergé précédemment, sans pour autant offrir de clef d'interprétation qui permette de rendre compte de façon satisfaisante des formes de présence ou d'absence de la vie de la cité dans les livres de famille :

1. la répartition des différentes formes dans des livres émanant de toutes les strates du *reggimento* confirme le caractère « citoyen » des Florentins : du haut au bas de l'échelle du *stato*, certains se préoccupent d'enregistrer les charges qu'ils occupent, voire de les raconter, font appel à la vie de la cité pour bâtir leur histoire familiale, témoignent d'événements auxquels ils ont assisté ou dont ils ont entendu parler et adressent parfois à leurs descendants des conseils qui ont trait à la vie communale.
2. Les auteurs qui n'occupèrent que des charges mineures ont tendance à privilégier la forme « liste de charge ». À l'inverse, les auteurs au *stato* plus élevé n'hésitent pas à raconter leurs mandats, et les auteurs bannis des cercles du pouvoir se replient systématiquement sur l'histoire familiale. Il semble donc bien que les auteurs membres du cercle restreint du pouvoir (en place ou bannis) aient un rapport différent à la vie de la cité, non seulement dans la place allouée à la cité dans le livre de famille, mais aussi dans les formes que prend cet intérêt.

Or, il semble que ce soit du côté de l'évolution du *stato* des familles qu'il faille creuser afin de trouver un facteur explicatif satisfaisant : en effet, l'examen du pourcentage d'auteurs dont les livres contiennent les différentes formes de présence de la vie de la cité en fonction de leur degré d'évolution sur l'échiquier politique et social florentin (fig. 17) met en évidence des tendances particulièrement nettes.

L'intérêt massif des Florentins pour les charges et offices de la république est confirmé, mais on remarque surtout que cet intérêt est nettement moindre chez les auteurs dont le *stato* stagne : quand l'occupation de ces charges ne représente pas un enjeu pour la conservation ou l'augmentation du *stato* (soit qu'il soit maintenu par d'autres moyens, soit que l'auteur ou sa famille ne puisse espérer nulle progression), alors cet aspect de la vie de la cité ne trouve pas de place dans le livre de famille – y compris dans le cas d'auteurs qui occupèrent dans les faits des charges importantes. Point d'enjeu, point d'écriture.

La forme de présence indirecte de la vie de la cité dans les livres de famille est assez faiblement représentée chez les auteurs qui évoluent beaucoup sur l'échiquier politique (à l'exception de ceux dont le statut baisse d'un ou deux points, marquant leur regard pour le moins distant, voire leur désintérêt pour la vie de la cité²¹). Là encore, point d'enjeu, point d'écriture spécifique.



Surtout, on voit émerger une tendance générale pour les formes 3, 4, mais aussi 5 et 6 (les plus rebelles à toute tentative d'explication jusqu'à présent) : plus le *stato* de l'auteur a évolué au cours de sa vie, plus il a recours à ces formes quand il

²¹ Cf. pour un exemple frappant de ce désintérêt, CIAPPELLI, 1992 et 1995a.

écrit son livre de famille. Plus spécifiquement, on remarque que les auteurs dont la vie a été marquée par une forte ascension socio-politique ont davantage recours à la forme « récit de charge » (forme 3), ancrée dans le présent de l'exercice du pouvoir, tandis que ceux dont la vie a été marquée par une forte régression ont massivement recours à la forme « histoire familiale » (forme 4), davantage ancrée dans le passé.

Ce schéma d'ensemble est particulièrement frappant pour les formes « récit d'événement extérieur » (forme 5) et « avertissements » (forme 6) : ce sont les auteurs qui ont le plus réussi ou le plus décliné sur l'échelle du *stato* qui transmettent le plus explicitement à leurs descendants conseils et informations sur la vie de la cité. Plus généralement, l'attention à l'histoire de la cité pour elle-même (forme 5) va de pair avec l'ambition et la réussite politique. Reste à savoir si cette attention sert la stratégie de l'auteur et construit cette réussite, ou bien si elle est perçue comme un investissement pour la réussite des générations à venir.

En somme, l'écriture de l'histoire de la cité fait-elle partie d'une stratégie personnelle d'augmentation du *stato*, ou bien relève-t-elle d'un rapport davantage prospectif, d'une conception citoyenne de l'histoire et de la vie de la cité ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre dans les chapitres à venir au travers de l'analyse des récits qui ont trait à la vie de la cité que l'on trouve dans les livres de famille florentins. Ces passages confirment-ils la vocation stratégique de l'écriture privée, y compris dans le domaine politique ? Dans quelle mesure les formes de cette écriture dépendent-elles du profil et de la stratégie de l'auteur ?

Pour l'heure, il nous reste à traiter d'un aspect que l'analyse statistique n'a pas pris en compte, à savoir la place de la vie de la cité dans le livre de famille en tant qu'*œuvre*, c'est-à-dire en tant qu'ensemble de mots et de phrases comportant un début, une fin (de fait), une organisation interne plus ou moins pensée et soignée, en somme un espace littéraire structuré en fonction d'une stratégie auctoriale, elle aussi plus ou moins réfléchie et suivie. Jusqu'à présent, en dehors des études de cas, nous avons tenu compte de la quantité de passages ayant trait à la vie de la cité présentes dans le livre²² ainsi que de leur forme, mais non de leur *place* au sein de l'œuvre, en somme du rôle de ces passages dans la stratégie d'écriture qui engendra le livre qui nous est parvenu.

²² Bien qu'un long récit ne vaille pas autant qu'une ligne évoquant un événement, il n'a pas été possible d'intégrer l'épaisseur de ces notations dans l'analyse statistique. Cette dimension est prise en compte dans l'analyse des événements (Partie II).

L'ÉCRITURE DE LA CITE AU SEIN DE L'ŒUVRE : STRATEGIES D'AUTEURS

Écrire face à la menace : quand les affaires de la cité s'imposent à l'auteur.

Nous avons évoqué plus haut le livre de Simone Peruzzi, où la vie de la cité entre comme par effraction suite à l'implication directe de l'auteur dans les événements qui agitaient les Florentins à l'époque. En tant que membre de la commission des Huit Saints, il est ainsi non seulement chargé de gérer la guerre contre l'Église (1375-1378), mais il est aussi appelé à restaurer l'ordre à l'intérieur des murailles de la cité en juin 1378, suite au premier soulèvement qui marqua le début de la crise connue sous le nom de Tumulte des *Ciampi*²³. Comme nous l'avons souligné, l'écriture de Simone Peruzzi s'inscrit dans une optique explicitement défensive, et a vocation à défendre un *stato* menacé ponctuellement : avant cela, le parcours de Simone Peruzzi apparaît comme parfaitement tranquille et représentatif de l'oligarchie citadine²⁴. Jusqu'à cette crise, le *stato* de Simone et des siens, assuré depuis plusieurs générations, n'est pas menacé, et la cité n'est pas évoquée dans le livre. Or le profil du livre de Simone Peruzzi, où la vie de la cité s'impose à l'occasion d'une menace ponctuelle du *stato* n'est pas isolé. En témoigne le livre de Luigi Guicciardini, contemporain de Peruzzi, issu lui aussi d'une riche famille de banquiers²⁵ ayant accédé au gouvernement de la cité dès l'époque consulaire, et lui aussi impliqué dans les événements de 1378. Les deux hommes ont commencé leurs livres plusieurs années avant les faits, au moment où ils sont devenus chefs de famille²⁶, et ceux-ci contiennent des notations typiques des livres de famille (comptables et patrimoniales, ainsi que l'enregistrement des naissances et des décès²⁷). L'accès des deux hommes aux bourses électorales se fit aisément grâce à la puissance de leurs familles, dès leur majorité. Mais ce n'est qu'au moment où leur *stato* fut menacé que la vie de la cité apparaît dans leur livre. Jusqu'alors, l'axe principal de l'écriture de Luigi di Piero Guicciardini était économique et social. Il s'agissait en effet pour lui de racheter (au sens propre comme symboliquement et socialement) le passé d'usurier de son père, afin de permettre à la famille dont il était désormais le

²³ Cf. *infra* chapitre 6.

²⁴ Cf. *infra*, chapitre 12.

²⁵ La richesse des deux familles est ancienne et dérive de l'activité bancaire de leur lignage, bien que toutes deux aient connu des revers économiques, les PERUZZI suite à la crise du milieu des années 1340 et Luigi GUICCIARDINI suite aux procès pour usure faits à son père.

²⁶ Simone PERUZZI débute son livre au moment de son mariage, tandis que Luigi GUICCIARDINI prend la suite de son père au moment du décès de celui-ci.

²⁷ L'état fragmentaire du texte qui nous est parvenu nous interdit de nous prononcer avec certitude sur la physionomie d'ensemble du livre de famille, mais le type de notations (principalement patrimoniales et économiques) qui occupe la majorité des folios dont nous disposons donne à penser qu'il s'agirait d'un livre peu tourné vers la sphère publique et l'histoire, du même type que celui de Luigi GUICCIARDINI.

chef de retrouver une place honorable dans la société florentine : l'organisation du livre, décrite par Luigi en *incipit* le reflète²⁸. En juillet 1378, Luigi di Piero Guicciardini se trouva à la tête du gouvernement florentin, en tant que Gonfalonier de Justice, au moment du soulèvement le plus violent de cette période de révoltes populaires. Or le récit de cet événement occupe une place conséquente dans son livre, qui devient alors un lieu où construire sa défense, sauvegarder la mémoire de son action personnelle par le témoignage :

e trovando tutta la ttera aseragliata e ad arme però che Salvestro di messere Alamano de' Medici, il quale era istatto Gonfaloniere i due mesi pasati, per fatura de' ghibellini amuniti e per l'uficcio degli Otto cittadini de la Balìa avia fatti molti ordini contro a la Parte Guelfa e posto gli ordini della giustizia a' grandi e a' gentili uomini de la città di Firenze e fatto ardere più e più chasse e palagi a cierti cittadini guelfi e partefici de la Parte Guelfa, e i detti partefici privati d'ufici e chi in uno modo e chi in uno altro, e mandato tutta la città di Firenze a fuocho e a ruberia, e entrando noi nel detto uficio del priorato nel detto calen di luglio 1378, e volendo cierti malifici ghibellini e amuniti e loro seguaci guelfi traditori e i detti Otto della Balìa che per lo detto nostro uficio del priorato e per gli nostri colegi si prociedese contra i detti cittadini e partefici guelfi rigidamente in confinargli e in isbandegliagli fuori de la città di Firenze, e volendo che per lo nostro uficio si faciesono cierti ordini contro a la Parte Guelfa in disfalla afatto e io Luigi ponendomi al contrario e volendo sostenere che ciò non si faciese, i detti ghibellini e amuniti e i detti cinque cittadini degli Otto della Guerra [...], feciono e ordinarono che i petinatori e tesitori e scardassieri e ogni altro batilana de la città di Firenze dovesono martedì dì xx di luglio detto levare uno romore e ardere cierte famiglie guelfe di Firenze.²⁹

Après plusieurs périodes au gérondif qui décrivent le contexte de son mandat – l'état « déplorable » dans lequel il trouve la cité –, il entre en scène avec fracas (« moi, Luigi, m'opposant à cela et voulant ») et s'impose comme une figure volontaire, même si dans les faits les actions mises en œuvre pour contrecarrer les menées de ses adversaires, qui occupent la suite du récit, aboutirent à son éviction du pouvoir. Il choisit ainsi la seule ligne de défense qu'il pouvait adopter en déplaçant le centre de gravité du récit, des faits vers les volontés des uns et des autres (terrain sur

²⁸ Cf. l'introduction de SENSOLI, 1998.

²⁹ GUICCIARDINI, Luigi di Piero (éd. Sensoli, 1998) p. 108-109 : « Ayant trouvé toute la ville barricadée et en armes car Salvestro, fils de messire Alamanno de Médicis, qui avait été Gonfalonier les deux mois précédents, par incitation des Gibelins admonestés et au moyen de l'office des Huit citoyens de la *Balia*, avait pris de nombreuses mesures contre la *Parte guelfa*, et appliqué les Ordonnances de Justice aux Grands et aux gentilhommes de la cité de Florence, et fait incendier nombre de demeures et de palais de certains citoyens guelfes et partisans de la *Parte guelfa*, et privé les dits partisans des offices, qui d'une façon et qui d'une autre, et soumis toute la cité de Florence au feu et au pillage, quand nous entrâmes nous dans ledit office du Priorat aux calendes de juillet 1378, et comme certains maléfiques Gibelins et admonestés et les guelfes traîtres, leurs sectateurs, et lesdits Huit de la *Balia* voulaient que par notre office du Priorat et par nos Collèges on procédât avec rigueur contre les dits citoyens et partisans guelfes, en les exilant et en les bannissant hors de la cité de Florence, et en voulant encore que par notre office on prît certaines mesures contre la *Parte guelfa* afin de l'anéantir complètement, e moi, Luigi, m'opposant à cela et voulant faire en sorte que cela n'advienne pas, les dits gibelins et admonestés et les dits cinq citoyens membres des Huit de la Guerre [...] firent et ordonnèrent que les peigneurs et les tisseurs et les cardeurs et tous les autres batteurs de laine de la cité de Florence se préparent afin que s'élève une rumeur le mardi 20 juillet et que soient incendiées certaines familles guelfes de Florence ».

lequel il est moins aisément attaquable). Le livre de famille devient ainsi le support d'une stratégie de défense du *stato* de la famille. Celui-ci étant menacé par l'histoire politique de la cité, cette défense prend elle aussi la forme du récit politique, complétée après ce moment de crise par une autre forme de présence de la vie de la cité, qui vient consolider le monument personnel de l'auteur : le récit de charge.

Ainsi, en 1393, alors que les choses sont rentrées dans l'ordre pour sa famille et lui, avec le retour au pouvoir du parti guelfe en 1382³⁰, Luigi di Piero Guicciardini ressent le besoin de transmettre à ses descendants le souvenir des honneurs qu'il reçut à l'issue de son mandat de Vicaire de San Miniato dans le but explicite de les encourager à devenir à leur tour de bons officiers de la commune³¹. Nous sommes au moment que les historiens ont désigné comme la *serrata* de 1393, correspondant à une volonté de la part de l'élite dirigeante florentine de freiner l'accès des citoyens moyens aux bourses électorales, et c'est probablement aussi dans ce contexte qu'il convient de lire le récit de charge de *messer* Luigi Guicciardini, comme en témoigne son allusion à un complot contre le *stato de' Guelfi*. L'auteur se présente en effet non seulement comme un excellent officier de la commune, mais aussi comme un homme de confiance du régime alors au pouvoir à Florence, qui n'hésite pas à lui confier la tâche d'assurer l'ordre dans le *dominio*, à la tête de nombreux hommes d'armes. L'échec de son action à la tête du gouvernement florentin en 1378 semble ainsi complètement mis à distance et lavé par les honneurs reçus sous de multiples formes à l'issue de ce nouveau mandat. Le terme *onore* constitue en effet le fil conducteur de l'épisode, et se déploie sous la forme de trois manifestations différentes mais complémentaires. La première est d'ordre politique : ses administrés ont unanimement souhaité le garder pour un deuxième mandat et ont suivi la procédure officielle en ce sens. Nous sommes donc loin de l'opposition rencontrée par le

³⁰ Cf. *infra*, chapitre 6.

³¹ GUICCIARDINI, Luigi di Piero (éd. Sensoli, 1998), p. 172 : « Mccclxxxiiij. Ricordanza e memoria sia che io Luigi di messer Piero de' Guicciardini *kavaliere* andai per llo Chomune di Firenze vichario di Sa·Miniato e del Valdarno di sotto, ed entrai nel detto uficio a dì v di setembre anni mcccclxxxiiij per tempo e termine di messi sei. E in afetto io tenni là sì fatti modi, che non per mio merito, ma per grazia di Dio io n'arechai la grazia di tutti gli u[o]mini e persone, e sì della tera di Sa·Miniato e sì di tutto il vichariato, per modo e per forma ch'essi m'onorarono più io no·meritava in più e in più modi: in prima di mandare qua solenni anbasciadori al nostri mangnifici singniori che per lli tenpi erano a suprichagli che dengniasono di rafermarmi là per altri sei mesi, sendo io Luigi venuto qua con grande brighata di fanti di comandamento d'essi nostri singniori perché lla cità era in arme per uno tratado sì diciea che s'era fatto contro lo stato de' guelfi per alchuni citadini d'essa cità; e secondo io senti' per chi tene il partito, quando si propuose di mandare qua i detti anbasciadori, tutte le fave furono nere del sì; di che io, chossi sentendo, aoperai non ne diciesono niente a' detti nostri singniori per non esere stretto a restarvi altri sei mesi. E più m'onorarono, ché alla mia uscita, none sapiendo niente, mi dipinsono a perpetua memoria nella loro udienda di Sa·Miniato. E più che tutto, il popolo di Sa·Miniato, il dì mi parti di là, m'aconpangniarono insino fuori della porta co' rami delli ulivi i·mano e con sonare tutte le canpane d'ongni chiesa a martelo e a dopio; e chi avea cavallo m'aconpangniò, chi insino a Enpoli e chi insino a Montelupo. E questo ricordo ò fatto per dare esenpio a' miei figliuoli e disciendenti di fare bene e dritamente gli ufici dove andasono per llo nostro Comune, e perché senpre sieno tenuti e obrigati a' detti da Sa·Miniato e di tutto il vichariato ».

Gonfalonier de Justice en 1378. La deuxième de ces manifestations est symbolique, il s'agit de la peinture de son portrait dans la salle d'audience de la ville. La troisième est davantage sociale, puisqu'il s'agit de la cérémonie de son départ de San Miniato pour rentrer à Florence, célébré en grande pompe par ses anciens administrés, car il sut au cours de son mandat s'attirer les grâces de toute la population. Tout au long de son récit, Luigi Guicciardini insiste sur le fait qu'il a fait consensus parmi ses administrés, et si l'objectif explicite de ce *ricordo* est de donner envie à ses descendants de bien agir durant leurs mandats – ce qui est une façon de revendiquer en creux un destin politique évident pour ses descendants³² – on ne peut s'empêcher de mettre ce récit en parallèle avec le précédent. En 1378, Luigi Guicciardini devait se justifier de son action politique. Maintenant, il peut s'en enorgueillir, et transmettre à ses enfants une image positive d'acteur politique, nimbée d'honneur.

Le livre s'adapte donc à la stratégie de l'auteur, et le flux de l'écriture interagit avec la vie de la cité : celle-ci peut s'inviter à l'occasion de grands bouleversements historiques dans la vie de familles *a priori* parfaitement installées dans l'élite citadine, venant alors modifier la trajectoire de leur écriture privée. Le cas de Luigi di Piero Guicciardini n'est pas le seul de ce type, loin de là, comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent. La vie de la cité semble en effet en mesure de modifier ponctuellement la trajectoire de l'écriture tout comme elle modifie celle des familles en menaçant leur *stato* : la présence de la cité, même ponctuelle, répond alors à un enjeu stratégique pour l'auteur et sa famille.

Présence de la cité et évolution du stato : trajectoires et stratégies.

Dans d'autres cas, la modification de la trajectoire du *stato* de l'auteur donne lieu à une réorientation durable du projet d'écriture. Le *libro segreto* de Goro Dati en est un exemple connu³³, mais ce n'est pas le seul : le profil « tournant politique du *stato* » apparaît ainsi comme une autre forme récurrente de présence de la cité dans l'économie générale du livre, comme en témoigne notamment le livre de Niccolò del Buono Busini. La généalogie familiale élaborée dans l'un de ses deux livres par Niccolò a été étudiée³⁴, de même que sa carrière professionnelle florissante³⁵. Ce qu'il m'importe de souligner ici, c'est la coïncidence répétée entre l'amélioration de la facette politique du *stato* de Niccolò et l'apparition dans son livre de notices concernant la vie de la cité. Le dernier fascicule du premier livre est ainsi consacré au récit de quelques événements ayant agité la cité à partir de l'hiver 1396. Or à cette période, l'auteur exerçait justement son premier mandat d'importance, celui de Dix

³² Cf. *infra*, chapitre 12.

³³ Cf. à ce sujet PANDIMIGLIO, 2006, GILLI, 1994 ainsi qu'*infra*, chapitre 12.

³⁴ Cf. KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 43-49, 54-55 et MARTINES, 1963, p. 159.

³⁵ GUERRI, 1999.

de la Liberté – il n’avait jusque-là occupé que deux charges mineures et une fois le poste de consul de son *Arte*. Dans ses récits, Niccolò Busini ne fait pas mention de son éventuel rôle dans les événements, même si on le sent nettement du côté des forces qui œuvrent au retour à l’ordre. Qu’il ait été amené ou non à prendre part à la gestion de ces événements qui menaçaient la tranquillité de la cité, on constate de sa part une sensibilisation certaine à ses affaires intérieures comme extérieures. Durant les années qui suivent, les passages de ce type apparaissent ponctuellement, au fil de l’actualité de la cité, jusqu’à la prise de Pise en 1406. Il pourrait ne s’agir que d’une coïncidence, mais un phénomène similaire advient dans le second livre : Niccolò ouvre en effet ce livre en 1400 et prévoit d’emblée de consacrer une deuxième section de son livre à ses offices, mais il ne s’attelle vraiment à la tâche qu’en 1404, reprenant son *cursus honorum* depuis 1392³⁶. Or cette date correspond à un nouveau seuil dans son parcours, avec l’accès à la charge prestigieuse de Capitaine de la *Parte guelfa* : pour Niccolò Busini, qui avait fait une place au retour des Guelfes dans la généalogie familiale, il s’agit sans nul doute d’une source d’honneur pour sa famille³⁷. D’ailleurs, la notice consacrée à ce poste est plus longue et plus détaillée que les précédentes, et relate les événements saillants (en terme symboliques) de son mandat. Ainsi, plus le *stato* politique de Niccolò progresse et plus il accorde à la vie de la cité une place dans son livre. Appendice aux allures de chroniques dans son premier livre, la cité acquiert avec l’ouverture de son second livre une place de choix : une section entière est ainsi consacrée à la carrière politique de l’auteur, qui se pense toujours davantage comme un acteur de la vie civique.

Si l’on examine enfin les livres où la cité occupe une place très conséquente, y compris dans le cadre d’avertissements spécifiques à destination des générations futures, on constate une augmentation systématique et souvent très nette du *stato* de l’auteur³⁸. Ce phénomène a été étudié dans les cas célèbres de Giovanni di Pagolo Morelli, Buonaccorso Pitti, ou encore chez Giovanni di Pagolo Rucellai³⁹, mais c’est

³⁶ Cf. Annexes III, n° 11, f° 24 r. [1404].

³⁷ *Ibid.*, f° 8 v. : « D’Antonio nonne rimase nulla, et fue il deto Antonio ghonfaloniere di Giustizia nel’anno 1381 et a suo tempo ritornorono Il ghuelfi ch’erano scciati di Fire[n]ze ». Le seul élément saillant de la vie de cet Antonio est d’avoir occupé une charge d’importance au moment du retour au pouvoir du parti guelfe (cf. à ce propos le chapitre 6) ; il s’agit d’ailleurs de la seule remarque de ce type dans la généalogie de l’auteur.

³⁸ Outre le cas d’Antonio RUSTICHI, chez qui cette forme est présente de façon marginale, sous la forme de conseils en matière d’écriture à valeur juridique (cf. chapitre 1), seul le cas de Gino CAPPONI semble *a priori* échapper au cadre que nous avons délimité pour les auteurs qui font à la vie de la cité une place très importante dans leur livre, dans la mesure où il se trouvait dans le cercle restreint du pouvoir à 35 ans comme à 60. Or ses *ricordi* se présentent également sous une forme relativement inhabituelle dans le panorama des livres de famille florentins (cf. à ce sujet PALUMBO, 1997 et FOLENA, 1962), puisqu’ils sont composés presque exclusivement d’avertissements. Cela nous invite encore une fois à questionner les rapports entre les différentes figures d’acteurs politiques qui se succédèrent sur la scène politique florentine et leur façon de traiter de la cité, objet du chapitre 12.

³⁹ En ce qui concerne Giovanni di Pagolo MORELLI, cf. en particulier PANDIMIGLIO, 1974, KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 39, 51, TRIPODI, 2007 ; pour Buonaccorso PITTÌ, cf. PANDIMIGLIO, 1988 et FIORATO,

également le cas d'un auteur moins connu, Francesco di Tommaso Giovanni (1401-1458)⁴⁰. Issu d'une famille de *novi cives* arrivés à Florence au milieu du XIV^e siècle, Francesco est le premier membre de sa famille à accéder au poste de Prieur : avant lui, son frère aîné avait été *imborsato* et même tiré au sort pour occuper deux Offices Majeurs, mais les difficultés économiques durables rencontrées par la fratrie suite à la mort précoce de leur père (vers 1405) l'avaient empêché de siéger. L'ambition sociale et politique est un trait dûment relevé par les quelques chercheurs qui se sont penchés sur son cas⁴¹, et comme souvent, il s'agit d'une stratégie familiale qui se déploie sur plusieurs générations. Leur père avait consacré sa vie à s'enrichir et à assurer aux siens de bons mariages. Francesco continua cette politique matrimoniale tout en consacrant son existence à s'installer dans les offices communaux en travaillant son réseau socio-politique. À sa mort il légua à ses enfants un patrimoine économique, social et politique important : à charge de ceux-ci de le consolider afin de faire des Giovanni une famille de plein droit de l'oligarchie florentine, et non plus une famille montante⁴². En l'occurrence, cette stratégie passe par un ancrage très fort dans son gonfalon, ainsi que dans la recherche et la pratique d'amitiés instrumentales⁴³. Or on constate que cela se traduit dans la configuration des livres privés de Francesco di Tommaso Giovanni. La conscience qu'a l'auteur de l'importance des amitiés et des échanges de faveur dans la Florence des années 1330-1340 débouche ainsi sur l'ouverture d'un carnet au nom et au projet très explicite, le *Remuneratorio*⁴⁴. Mais on constate également que l'intérêt de l'auteur pour la vie de la cité va croissant à mesure qu'il est plus impliqué directement dans les affaires de celles-ci, franchissant les barrières du *reggimento* jusqu'à se trouver, en 1457, parmi les Huit de la Garde chargés d'assurer la tranquillité de Florence. Comme cela a été remarqué, la portée de son regard s'étend peu à peu. Il se focalise d'abord uniquement sur ses hauts faits aux

1999 ; en ce qui concerne Giovanni di Pagolo RUCELLAI, cf. en particulier PEROSA, 1981 et F. W. KENT, 1981, BATTISTA, 2011. En 2003, KLEIN et ARRIGHI ont étudié le cas de Bonghianni GIANFIGLIAZZI et ont également montré que la construction du *status* à l'œuvre dans le livre est avant tout politique.

⁴⁰ Les livres de Francesco di Tommaso GIOVANNI (deux livres de *ricordanze* et un *Priorista*) sont connus depuis le XIX^e siècle et régulièrement utilisés depuis RUBINSTEIN (1966) pour faire l'histoire politique de Florence (je pense notamment à MOLHO, 1979), mais le profil de leur auteur est resté en grande partie dans l'ombre des événements qu'il décrit. Les *ricordanze* ont fait l'objet de plusieurs éditions critiques (partielles ou intégrales) dans le cadre de mémoires universitaires (à Florence sous la direction de CHERUBINI, par SCHUPFER CACCIA, et en Australie sous la direction de F.W. KENT, par WILSON, laquelle consacre aussi une partie importante de son introduction à l'évolution du patrimoine de la famille), mais ceux-ci n'ont pas fait pour l'heure l'objet d'une publication. Des extraits ont été publiés par PEROL, 2006 et CONTI *et alumni*, 1993. Une thèse de Doctorat, qu'il ne m'a pas été possible de consulter, a été consacrée à Londres à cette famille ainsi que quelques autres (ROSENTHAL, 1988).

⁴¹ WILSON, 1980, p. 10-11, p. 174.

⁴² *Ibid.*, p. 219.

⁴³ *Ibid.*, p. 11, 174, 178-179, 188, 190, 192, 197. L'auteur décortique notamment l'amitié de Francesco avec son patron Giovannozzo PITTI, auquel il fait de nombreux et coûteux présents.

⁴⁴ Cf. Annexes III, n° 27, III, f° non num. [1435], pour l'*incipit* programmatique de ce carnet, et *infra*, chapitre 12, pour l'analyse de la figure d'acteur de l'auteur.

échos chevaleresques⁴⁵ et sur les accidents de la vie de sa famille. Quelques années plus tard, quand il ouvre son deuxième livre de *ricordanze*, il prévoit d'emblée de faire une place aux « choses dignes de mémoire », dans une formulation qui laisse planer un doute sur le fait que ces choses soient directement liées ou non à aux affaires familiales⁴⁶. De fait, ce second livre comporte plusieurs récits consacrés spécifiquement aux événements qui agitent la cité⁴⁷, et l'ouverture d'un *Priorista* en 1453 confirme l'existence d'une trajectoire d'écriture toujours plus consciemment tournée vers la vie de la cité.

Support et reflet de la stratégie familiale, le livre de famille en tant qu'œuvre fortement inscrite dans le temps (dans sa réalisation comme dans sa conception) fait donc état d'une corrélation supplémentaire entre augmentation du *stato* politique des familles et présence de la vie de la cité dans le livre. La vie de Florence va ainsi s'inviter, ponctuellement ou durablement, dans l'écriture à chaque fois que le devenir du *stato* de la famille est en passe d'évoluer, pour le meilleur comme pour le pire. Dans certains cas, nous l'avons vu, le récit se propose comme arme défensive ou remède espéré face à une menace liée à l'activité politique du scripteur : mais dans quelle mesure les récits qui posent un regard *a priori* plus extérieur sur la vie de la cité sont-ils eux aussi les instruments de la conservation et de l'augmentation du *stato* des familles ? Nous chercherons à apporter quelques éléments de réponse à cette interrogation dans la deuxième partie de cette étude.

⁴⁵ PEROL, 2006, ainsi que KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 425-6 et n. 72-73.

⁴⁶ GIOVANNI, Francesco di Tommaso (Cf. Annexes III, n°27), II, f° 1 r : « nel quale farò memoria et ricordanza d'ogni et ciaschuna nostra appartenentia et facienda degna di memoria » (cité par CIAPPELLI, 1995b, p. 138, qui affirme qu'il n'enregistre quasiment qu'un seul événement jusqu'en 1444, à savoir le retour d'exil de Côme de Médicis, remarquant que « proprio le conseguenze che questo evento avrà sulla sua partecipazione alla vita pubblica contribuiranno ad accentuare i suoi orientamenti scrittori successivi, che registreranno una crescente attenzione prima per gli uffici ricoperti da lui o da altri membri della famiglia; e poi, specie in un secondo libro di ricordi, per una serie di eventi di portata più generale »).

⁴⁷ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

Conclusion

Dans cette première partie, nous avons interrogé la place et la fonction des passages ayant trait à la vie de la cité que l'on trouve dans nombre de livres de famille, avec l'idée que cette composante « politique », pourtant absente de la définition communément admise des *livres de famille*, pourrait être essentielle pour comprendre cette production.

Pour ce faire, nous avons tenté de mieux cerner ce qu'étaient les « livres de famille florentins » aux XIV^e et XV^e siècles, à partir des études existantes. L'image qui ressort des *livres de famille* n'est pas celle d'un ensemble homogène, aux traits lisses et bien définis ; elle s'apparente davantage à une mosaïque composée de tesselles irréductiblement uniques, dont le motif apparaît dès que l'on prend un peu de distance. Chaque livre doit en effet sa forme unique à la famille qui en est le sujet et l'objet principal, car l'écriture suit au fil des années et des générations le cap que ses membres essaient de donner à la stratégie familiale, avec pour horizon le *bene e utile* de la famille.

Ce constat nous a poussé à poursuivre nos investigations en partant de ces tesselles. Ne tenant plus la cohérence de l'ensemble pour acquise, il fallait en effet savoir si l'on pouvait étudier le rapport des auteurs de livres de famille à la cité, ou bien s'il fallait d'emblée conjuguer cette perspective au pluriel. L'étude de différentes variables qui caractérisaient le statut des familles florentines de l'époque (ainsi que la position des auteurs au moment de prendre la plume) n'a pas mis en évidence de lignes de fractures telles que l'on ne puisse considérer les citoyens florentins auteurs de livres de famille comme un ensemble.

Le corpus s'avère ainsi relativement homogène du point de vue de la situation socio-professionnelle des auteurs : l'immense majorité d'entre eux est en effet issue des *Arti maggiori* de Florence. L'étude des livres rédigés par les auteurs issus des *Arti minori* ou *sottoposti* a mis en évidence des spécificités qui sont plus des nuances que des différences. Ils partagent en effet avec les membres des *Arti maggiori* un élément fondamental, auquel ils font d'ailleurs une place importante dans leur livre : être un citoyen florentin.

La prise en compte de la seconde variable, culturelle, a confirmé cette lecture. Le corpus apparaît encore une fois comme plutôt homogène dans l'ensemble : les auteurs ont en grande majorité bénéficié d'une éducation de type marchand. De plus, l'examen des livres produits par les catégories spécifiques (du point de vue de leur

éducation) que sont les notaires et les humanistes a montré que le rapport de ces auteurs à la vie de la cité semble davantage conditionné par leur stratégie personnelle et familiale en termes de *stato* que par leur culture, ce qui nous a, une nouvelle fois, mis sur la piste de la variable politique.

Nous avons suivi cette piste dans le dernier chapitre de cette partie et les chiffres ont confirmé notre hypothèse. La présence de la vie de la cité dans les livres de famille florentins n'est pas un élément aléatoire qui relèverait du goût de tel ou tel auteur pour la chronique. Le degré comme les formes de présence de la vie de Florence dans les livres de famille est en effet corrélé au *stato* de l'auteur et de sa famille, mais surtout à son évolution. Cela nous ramène à la raison d'être du livre de famille, à ce qui fonde son identité : la stratégie familiale. La composante politique étant *de facto* au cœur de l'identité comme des stratégies des familles, elle est également une composante fondamentale de l'objet « livre de famille florentin ».

Si l'on admet maintenant que la présence de la vie de la cité dans les livres de famille n'est pas fortuite mais correspond à un enjeu stratégique pour la famille, dans le but de conserver et d'augmenter son *stato*, reste à comprendre comment ces passages contribuent à un tel projet : le moment est donc venu d'interroger leur contenu.

PARTIE II

L'HISTOIRE VUE PAR LES FAMILLES : INSTANTANES

Parmi les passages ayant trait à la vie de la cité, se détache l'ensemble constitué par les récits qui touchent, de près ou de plus loin, à son histoire. Le centre de gravité du récit demeurant la famille, il s'agit tantôt de faits historiques évoqués dans le cadre de l'histoire de cette dernière, tantôt de récits ayant vocation à rendre compte de la participation de l'auteur aux événements, tantôt de récits qui semblent à première vue n'avoir aucun lien direct avec la famille, mais auxquels l'auteur va tout de même choisir de consacrer du temps et de l'énergie, jugeant que cela est bon et utile pour les siens. C'est cette *fonction* accordée au récit à caractère historique que nous souhaitons interroger dans cette seconde partie : que nous apprennent ces récits de la façon dont les Florentins concevaient leur identité familiale en lien avec la cité ?

L'élément qui relie ces différents types de notations semble être la notion d'événement, au sens de *tournant* conçu comme tel par les auteurs. Que ce soit pour le passé familial ou le présent de l'auteur, acteur ou spectateur de la vie de la cité, c'est l'idée que l'histoire de Florence touche directement, à un moment donné, au destin de la famille qui légitime l'entrée de l'histoire dans son livre. Foucault disait :

Événement : il faut entendre par là non pas une décision, un traité, un règne, ou une bataille, mais un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se détend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée, masquée. Les forces qui sont en jeu dans l'histoire n'obéissent ni à une destination ni à une mécanique, mais bien au hasard de la lutte. Elles ne se manifestent pas comme les formes successives d'une intention primordiale ; elles ne prennent pas non plus l'allure d'un résultat. Elles apparaissent toujours dans l'aléa singulier de l'événement.¹

Les rapports de forces, du moins tels qu'ils sont perçus par les auteurs, les configurations du pouvoir qu'ils décrivent, ainsi que les discours qui émanent des différentes sphères seront ainsi au cœur des chapitres qui suivent.

Mais pour les mettre à jour, il faut avant tout identifier les « événements » singuliers où l'on peut les observer au mieux. Nous avons choisi de retenir les moments de la vie politique intérieure de Florence évoqués ou relatés par le plus grand nombre d'auteurs de notre corpus (fig. 18, en annexes). Les événements que l'on a coutume de désigner par l'expression "Tumulte des *Ciampi*" (1378-1381)

¹ FOUCAULT, 1994 [1971], I, p. 1016.

arrivent largement en tête, suivis de la brève Seigneurie du Duc d'Athènes (1342-1343), puis du retour de Côme de Médicis en 1434². Après cette date, on note une nette diminution de l'activité « historiographique » dans le corpus : de moins en moins de faits sont relatés, et ils le sont par toujours moins d'auteurs. Parmi ces événements de moindre ampleur, la série de mouvements de contestation du pouvoir médicéen qui culmina avec la Conjuration des Pazzi (1458-1466-1478) se détache, et constituera donc le dernier temps de cette partie.

En suivant le cours de l'histoire et les apports des travaux antérieurs, nous nous pencherons donc dans les chapitres qui suivent sur ces quatre moments majeurs de la vie de Florence aux XIV^e et XV^e siècles : comment nos auteurs choisissent-ils de représenter ces événements à leurs descendants ? Quelle image de Florence et d'eux-mêmes véhiculent-ils ? En quoi ces récits servent-ils la stratégie familiale ? Au fil de cette série d'instantanés, nous chercherons donc à mettre en évidence les caractéristiques des configurations successives de la scène politique florentine que ces récits présentent, ainsi que les éléments qui perdurent, émergent ou disparaissent de ces discours au fil du temps. En somme, quels visages de la cité les Florentins ont-ils choisi de dépeindre à leurs descendants ?

² Les autres pics que l'on peut observer sur le graphique se rapportent à des événements liés à la politique extérieure de Florence, que nous avons choisi de ne pas traiter dans cette étude (cf. Introduction).

Chapitre 5

Fondations (1250-1343)

Quand le personnage de Dante, désireux de connaître ses aïeux et les conditions de leur existence, interroge son ancêtre Cacciaguida au *Paradis*, ce dernier ne lui donne que quelques éléments en ce qui concerne son extraction. Le cœur de son discours est constitué par une fresque des grandes familles qui peuplaient alors la cité : celles-ci semblent *incarner* Florence aux yeux du poète, de même qu'elles incarnent des vertus que l'on ne trouve plus à son époque¹. Ce portrait de la Florence d'antan, empreint de nostalgie, contraste en effet avec l'image donnée de la cité contemporaine au chant précédent². D'après Dante, le passage de l'un à l'autre fut marqué par la prolifération des conflits qui déchirent les habitants de la cité du lys, où règne désormais la violence et la division³.

Les vers de Dante – entre autres – ont durablement associé dans notre imaginaire à la Florence de l'époque cette image de *cité divisée*⁴, marquée par les conflits entre Guelfes et Gibelins, Guelfes Blancs et Guelfes Noirs. Les récits que l'on trouve dans les livres de famille florentins corroborent-ils cette image ? Font-ils état de l'esprit partisan supposé caractériser la Florence du début du *Trecento* ? Distingue-t-on, selon les auteurs, des *lectures* différentes des temps, présents ou passés, qui feraient état de plusieurs formes du lien entre les familles et la cité ? Les auteurs *pensent*-ils seulement la cité dès l'aube du XIV^e siècle ?

D'un point de vue chronologique, la Seigneurie du Duc d'Athènes peut être considérée comme le premier événement majeur de la période ici prise en considération, puisque neuf auteurs l'évoquent de façon plus ou moins détaillée⁵. L'analyse de ces récits constituera donc le premier de nos instantanés.

¹ DANTE, *Paradis*, XVI, v. 88-141 et XV, 112-135.

² DANTE, *Paradis*, XV, v. 97-111.

³ DANTE, *Paradis*, XVI, 148-154 : « Con queste genti, e con altre con esse□/ vid' io Fiorenza in sì fatto riposo□/ che non avea cagione onde piangesse./ Con queste genti vid' io glorioso□ / e giusto il popol suo, tanto che 'l giglio□/ non era ad asta mai posto a ritroso, né per division fatto vermiglio ».

⁴ Cf. BRUNI, 2003 sur cette question. Sur le thème des factions de l'Italie communale de la fin du Moyen-Âge voir la synthèse proposée par MILANI, 2003, p. vii-xxxiii.

⁵ Les auteurs contemporains des faits sont : Francesco RITTAFE, Simone DELLA TOSA, Niccolò MONACHI, Giovanni DINI, et Donato VELLUTI (qui rédige son livre plusieurs décennies plus tard). Les

Cependant, s'il s'agit du premier événement *majeur*, cela ne veut pas dire que l'histoire communale antérieure aux années 1342-1343 soit absente des livres de famille : certains auteurs n'hésitent en effet pas à faire remonter leur histoire familiale à la destruction de Semifonte en 1202⁶. En règle générale, les généalogies qui permettent aux auteurs de construire leur identité familiale remontent plutôt au milieu du XIII^e siècle. L'examen sommaire des récits se rapportant à la période ayant précédé la Seigneurie du Duc d'Athènes met en évidence deux formes d'expression distinctes. La première est contemporaine ou presque des événements et se caractérise par une présence encore importante d'auteurs magnats. La seconde est rétrospective, et s'inscrit dans le cadre des histoires familiales écrites plusieurs décennies plus tard. Pourquoi remonter si haut ? En quoi cela sert-il le *bene e utile* de la famille ? Auteurs contemporains et auteurs postérieurs traitent-ils des mêmes événements ? Quels visages de la Florence d'antan retiennent-ils et choisissent-ils de véhiculer ?

Ce chapitre cherchera à identifier les points communs et les divergences que présentent les récits privés se rapportant à l'histoire communale jusqu'à la Seigneurie du Duc d'Athènes afin, d'une part, de déceler d'éventuelles lignes de partage selon leur statut ou bien le temps de l'écriture des auteurs et afin, d'autre part, d'interroger les représentations qu'ils avaient de la scène politique florentine de l'époque, et de leur éventuelle place en son sein. Quels en étaient les acteurs principaux ? Avaient-ils des modes d'action privilégiés ?

Nous verrons que si les familles, magnates comme populaires, choisirent des fondations « communales » pour leurs histoires familiales, une ligne de partage assez nette semble se dessiner entre les récits des contemporains et ceux des auteurs postérieurs, en particulier autour d'un des couples antagonistes les plus fameux de l'historiographie florentine : celui qui oppose les *Grandi* aux *Popolani*. La lecture élaborée par les Florentins de la Seigneurie du Duc d'Athènes montre que l'enjeu des différents récits avait un lien avec ce cadre conflictuel : ce fut en effet le chant du cygne de certains *Grandi* – en tant qu'acteurs politiques – et l'occasion pour les membres du *Popolo* de proposer leur propre définition de l'autorité communale.

auteurs postérieurs aux événements sont Dietisalvi di Nerone DIETISALVI, Matteo PALMIERI, Agnolo DE' RICCI, et un membre non identifié de la famille BUONDELMONTI (écrivain au XV^e siècle).

⁶ C'est le cas de Donato VELLUTI (éd. Manni, 1731, p. 5) comme de Bonaccorso PITTI (éd. Branca, 1986, p. 351-352) : cela vient confirmer – s'il en était besoin – qu'à Florence, le goût pour le lointain passé traverse les générations.

LES FONDATIONS DES FAMILLES ET DE LA CITE

On peut identifier, parmi les notations relevant de l'histoire de la cité que l'on trouve dans les premiers livres de famille, un ensemble relevant du goût pour l'extraordinaire⁷. Ce goût pour l'inouï traverse toute la période : l'étonnement des frères Baldovinetti devant la crue de l'Arno en 1333 est le même que celui de Lapo di Pacino da Castelfiorentino près de cent ans plus tard⁸. Mais l'évocation de cette crue plusieurs décennies après, chez Goro Dati par exemple, sert aussi à adosser l'histoire familiale à celle de la cité⁹ : le rappel des dégâts alors subis par la boutique de son ancêtre lui permet d'attester de l'ancienneté de l'ancrage de sa famille à Florence, comme de sa tradition marchande. Ce « désir d'enracinement historique », auquel vient répondre l'écriture privée, a été étudié¹⁰. Les pages qui suivent ont vocation à interroger les *éléments* de l'histoire communale retenus par les auteurs (en particulier quand ils divergent selon que celui-ci est contemporain des faits ou bien largement postérieur) et ce que ces choix nous apprennent des représentations qu'avaient les auteurs d'eux-mêmes et de leur cité.

Adosser l'histoire familiale à l'histoire communale.

Les évocations des grandes batailles de l'histoire florentine ponctuent le corpus. Ce sont pour les familles florentines des occasions de se peindre dans un tableau dont l'horizon dépasse les murs de la demeure familiale comme ceux de la cité. Que ces batailles se soient soldées par une victoire ou par une défaite, leur récit s'inscrit toujours dans le cadre du prestige et de l'honneur que représente la participation active de la famille au destin de la cité, que l'on soit magnat ou populaire, guelfe ou gibelin, contemporain ou non des faits.

La bataille de Campaldino (1289) est évoquée par Simone della Tosa (alors magnat) et Donato Velluti, *popolano*. Le premier évoque la mort d'un membre de son lignage à cette occasion à la fin d'une énumération présentant les illustres morts du camp adverse¹¹. Le second tient à signaler la participation de son ancêtre à l'événement en tant que Prieur. Cette donnée, placée à la fin du portrait de l'ancêtre,

⁷ GREEN, 1967 a souligné la persistance du goût pour l'extraordinaire voire le surnaturel dans les productions historiques florentines jusqu'au xv^e siècle.

⁸ BALDOVINETTI, Francesco (éd. Corti, 1954), p. 120-121 ; Lapo di Pacino DA CASTELFIORENTINO (cf. Annexes III, n° 19), f° 6 v.

⁹ DATI, Goro (éd. Pandimiglio, 2006), p. 95.

¹⁰ KLAPISCH-ZUBER, 2005, p. 381.

¹¹ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 153 : « E adì xi di Giugno il dì di Santo Barnaba s'abbocaro i Fiorentini, e gli Aretini insieme, e combattero, e furo gli Aretini sconfitti, e presi, e morti, e morivvi il Vescovo d' Arezzo, ch'era de' Pazzi di Valdarno, e altri assai grandi Ghibellini; e morivvi messer Bindo della Tosa ».

semble ainsi le parachever : alors que tous les autres éléments brillent par les adjectifs laudatifs et adverbes de quantité qui les accompagnent, l'énoncé de la participation de l'ancêtre à la bataille suffit pour lui conférer du prestige¹². La défaite d'Altopascio (1325) a également marqué Donato Velluti, qui l'évoque dans plusieurs portraits d'ancêtres¹³. Il semble difficile d'en faire une source de prestige pour la famille, mais l'auteur y parvient, au moyen du portrait d'un ancêtre, dotant au passage sa famille d'une aura guerrière. « Hardi comme un lion », l'aïeul revint de France avec une compagnie d'hommes d'armes extraordinaires, bien que cela ne les empêchât pas de mourir, comme les autres, à Altopascio¹⁴. Quelque soixante ans plus tard, Dietisalvi di Nerone Dietisalvi a recours à une autre technique : il met ainsi particulièrement en relief le montant exorbitant de la rançon exigée alors pour son ancêtre par les ennemis de Florence, ce qui est une façon de souligner le rayonnement de la famille hors des murs de leur cité¹⁵.

Du XIII^e au XV^e siècle, participer aux campagnes de la Commune est digne de mémoire *en soi*, dans la mesure où cela atteste d'une part de la présence de la famille dans le panorama communal dès ces temps reculés, et d'autre part de l'*engagement* de ses membres dans la défense de la cité, y compris quand il leur fallut donner, au sens propre, de leur personne. En témoignent ces lignes rédigées, un siècle après les faits, par Doffo Spini :

Doffo fu il secondo figliuolo di Lapo e lasciò quattro figliuoli alla sua fine, tucti huomini, e la sua fine fu in questa forma che apresso dirò: il detto Doffo si trovò in arme per lo comune di Firenze quando la nostra comunità fu sconfitta da Chastruccio et da' Pisani in Valdinievole, luogo detto a Montecatini et rimasevi preso e fedito [f° 16 v.]. E ffu menato preso a Pisa e là morì ed è sotterrato dinanzi alla porta di san Francescho di Pisa dell'ordine de' frati minori.¹⁶

¹² VELLUTI, Donato (éd. Manni, 1731), p. 75 : « Il detto Filippo di Bonaccorso, ch'alcuna volta fu chiamato Lippo, fu uno valentre savio uomo, e di bella statura. Più volte fu de' Priori, e grande stato in Comune ebbe, e grande mercatante, e bene amato, molto savio e astuto, sempre bene aoperando per lo Comune; e ritrovòssi de' Priori al tempo della sconfitta da Certomondo, e elli fu nella sconfitta con uno altro de' Priori ».

¹³ *Ibid.*, p. 27, 54, 134.

¹⁴ *Ibid.*, p. 81 : « Tommaso di Lippaccio fu cherico beneficiato oltramonti, bello della persona e grande, ardito come uno leone. Vendè il detto beneficio, e tornossi di qua, essendoci venuti v^c cavalieri franceschi, che fu della bella e buona gente vidi mai, e aveano grande soldo, tutti gentili uomini e grandi baroni; tra' quali vidi uno ch'era maggiore tutto il capo e collo che niuno altro grande uomo, e l'pie lungo più di mezzo braccio; e quasi tutti furono morti nella sconfitta d'Altopascio ».

¹⁵ DIETISALVI, Dietisalvi di Nerone (cf. Annexes III, n° 23), f° 98 v. : « E nell'anno 1325 Dietisalvi di Nigi Dietisalvi fu preso nella sconfitta ebbe il comune di Firenze in Altopascio, et richomperòssi f. 1300 d'oro ». L'auteur fait également allusion à cet endroit au tribut payé par sa famille à Montecatini en 1315.

¹⁶ SPINI, Doffo (cf. Annexes III, n°56) f° 16 r-v. : « Doffo fut le cadet de Lapo et laissa quatre fils à sa mort, tous adultes, et sa mort advint de la façon que je vais dire : le dit Doffo se trouva en armes au service de la commune de Florence quand notre communauté fut vaincue par Castruccio [Castracani] et par les Pisans dans la Valdinievole, au lieu dit Montecatini, et il fut alors capturé et blessé. Et il fut emmené captif à Pise et là il mourut, et il est enterré devant la porte de Saint François de Pise, de l'ordre des frères mineurs ».

Le récit de la mort de l'ancêtre fait l'objet d'une attention toute particulière : non seulement l'auteur évoque « la sua fine » par deux fois à trois mots de distance, mais il prend même le soin d'*annoncer* qu'il va en faire le récit. Cette mort est présentée dans la suite du passage de façon particulièrement pathétique (selon les critères d'expressivité des livres de famille). L'ancêtre est représenté sur le champ de bataille, blessé, capturé, et connaît une longue agonie. Pire, sa mort en captivité le prive de la sépulture familiale qui l'attendait et qui constitue pour les Florentins un élément d'importance¹⁷. Le sens de cet mort (et la motivation du récit) est explicité au cœur de la notice : Doffo mourut « au service de la Commune de Florence », dans laquelle il se reconnaissait, tout comme son descendant éponyme. Celui-ci – trois mots après – se place en effet dans la continuité de cette histoire à la fois familiale et citadine en utilisant la première personne du pluriel pour évoquer le combat mené par la « communauté florentine ».

Les auteurs, qu'ils soient magnats ou membres du *Popolo*, hommes du XIV^e ou bien du XV^e siècle¹⁸, font ainsi état d'un sentiment d'appartenance très fort vis-à-vis de leur Commune, qui passe par leur engagement direct dans la vie de la cité. Le fait que cela se manifeste dans des récits ayant vocation à construire la représentation du

¹⁷ Cf. à ce sujet la célèbre complainte du personnage de Giannozzo ALBERTI dans le *De Familia* (éd. Furlan, Ruggiero et Tenenti, 1994, p. 218-219).

¹⁸ D'autres textes attestent de l'ampleur de ce phénomène. Il s'agit de *ricordanze* du début du XIV^e siècle qui ne nous sont parvenues que sous la forme de reprises dans des écrits privés bien plus tardifs. La stratification des écritures et des réécritures au fil des générations m'a conduite à exclure ces livres du corpus primaire, dans la mesure où il est impossible de distinguer les passages écrits par tel ou tel membre de la famille, et à quelle époque. Parmi ces textes, les *ricordi* de Niccolò DA VERRAZZANO (en partie repris par son descendant Piero di Banco dans un livre rédigé en 1511, à partir d'une copie déjà plus ancienne, de la main d'un certain Pierandrea di Bernardo), ou encore les extraits publiés sous le nom de *Cronica dei Cerchi* (éd. F. Maggini, 1918, p. 97-109), qui proviennent d'un livre rédigé en 1481 à partir d'un ou de plusieurs livres plus anciens (certaines notations sont tirées explicitement d'un livre de 1375 *ca*, tandis qu'il est difficile d'établir si les notations concernant les années 1260-1266 en proviennent aussi ou appartenaient à un livre encore plus ancien). Les livres où la distinction entre les passages copiés et ceux écrits par le ou les descendants est nette (comme chez les STRINATI par exemple) ont été retenus pour le corpus primaire. Parmi les informations jugées dignes d'être transmises par les deux descendants de Niccolò DA VERRAZZANO, on retrouve la participation des membres de la famille aux batailles fondatrices de l'histoire communale, comme Montaperti (p. 126), où moururent deux ancêtres ; à cela s'ajoutent des notations attestant de l'enracinement précoce de la famille dans la cité, lesquelles utilisent également l'histoire communale (par exemple p. 126 et p. 128). À ce sujet, cf. STOPANI, 2004, p. 121-130 et RIDOLFI, 1928, p. 19-22. De même, Bindaccio DE' CERCHI accorde une large place à la geste de ses ancêtres entre 1260 et 1266, que ce soit sur les champs de bataille de Montaperti ou bien sur la scène politique citadine. Dans le récit de la participation des CERCHI à Montaperti cohabitent morts et otages, et les membres de la famille sont associés au groupe des « nobili cittadini di Firenze guelfi » (éd. F. Maggini, 1918, p. 102), et Cerchio DE' CERCHI est ensuite présenté comme un véritable héros citadin : aux côtés de Farinata DEGLI UBERTI, il sauva Florence des saccages prônés par Guido Novello, avant d'être l'artisan principal de la *cacciata* des Gibelins en 1266, ce qui lui valut les honneurs suprêmes (les clefs de la ville) de la part du peuple de Florence, ainsi que plusieurs titres de chevaliers pour son lignage : « Dipoi, riformata la città a parte ghelfa, el poplo (sic) di Firenze hordinò di fare honore a Cerchio e a' suoi, per memoria de' suoi frategli rimasi morti a Monteaperti e per l'altre gran cose adoperatesi e fatte per lo Comune di Firenze » (*ibid.*, p. 106). Cette citation met en évidence que la mort au champ de bataille est considérée comme *une* des grandes choses effectuées par sa famille au service de la commune.

lignage indique qu'il s'agit d'un élément à part entière de l'identité familiale. Être une famille florentine digne de ce nom, cela voudrait dire participer (ou avoir participé) au destin de la cité. Or si ce point est très net, la définition de la Commune et des cadres dans lesquels s'inscrit la participation des familles n'est pas évidente. La prédilection pour le souvenir des batailles peut aussi s'éclairer en ce sens : c'est peut-être dans ces moments-là que les parties en présence sont définies le plus nettement, de part et d'autre du champ de bataille. Au quotidien, définir ce qu'était la Commune et quel rôle les familles étaient amenées à y jouer était moins aisé.

Penser l'autorité politique : un défi pour les familles

La façon dont Neri degli Strinati ouvre son livre de famille met en évidence une vision très *personnelle* de l'autorité :

Io Neri Alfieri dello Strinato Raminghi *a perpetua rei memoria* quì appresso scriverò de' fatti di mia Casa realmente e personalmente passati per adrieto, cominciando trasordinariamente negli anni MCCCXII ab Incarnazione, il dì della festa del beato Santo Pietro Apostolo, regnando il santo papa Clemento Quinto Guascone, e regnando il sagrosanto Errigo Conte di Grussimborgo Alamanno, per Dio grazia Romano Imperadore. Ed in questo medesimo dì fu coronato, cioè il dì di Santo Piero, per la Città di Roma, in San Piero in Vincola, nella Chiesa di San Giovanni a Laterano¹⁹.

Les noms propres abondent dans ces quelques lignes solennelles, explicitement écrites « pour l'éternité ». Parmi ces noms, celui de Neri est attendu : l'auteur s'identifie, dans le cadre d'un *incipit* typique des livres de famille. En revanche, le choix de ce jour est signifiant, comme l'indique l'auteur lui-même en le qualifiant de « non-ordinaire », avant d'en préciser les raisons. Celles-ci relèvent des convictions gibelines de l'auteur, qui place son écriture sous les auspices du début du règne de l'Empereur Henri VII de Luxembourg, dont nombre de fidèles attendaient la venue en Italie afin qu'il y restaure l'autorité impériale²⁰. Dans sa présentation du cadre temporel qui préside à son écriture, l'auteur commence par évoquer une autorité sacrée, celle de Saint Pierre – auquel ce jour est dédié et qui règne aussi symboliquement sur le lieu du couronnement, puisque la basilique lui est consacrée – puis une autorité spirituelle, celle du pape, et enfin l'autorité impériale. Les deux dernières sont placées sur un même plan par la répétition du verbe « régner », même s'il semble clair que pour l'auteur, l'autorité papale est spirituelle plus que temporelle, et a trouvé, selon lui, une expression parfaitement légitime dans le couronnement de

¹⁹ STRINATI, Neri (éd. Diacciati, 2010), p. 97 : « Moi Neri Alfieri du Strinato Raminghi, *a perpetua rei memoria*, j'écrirai ci-après à propos des faits de ma Maison, réellement et personnellement advenus par le passé, en commençant de façon non-ordinaire en l'an 1312 *ab Incarnazione*, le jour de la fête du bienheureux apôtre Saint Pierre, alors que règne le saint pape Clément V Gascon et que règne le sacro-saint Henri, Comte de Luxembourg, Allemand, par la grâce de Dieu Empereur des Romains. Et le même jour, il fut couronné, c'est-à-dire le jour de Saint Pierre, dans la cité de Rome, en l'église Saint-Pierre-aux-Liens, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran ».

²⁰ Cf. sur cette période BOWSKY, 1960.

l'Empereur. On ne peut s'empêcher de remarquer le contraste entre cette abondance de noms propres, de titres et de responsabilités et les lignes qui suivent²¹, qui présentent le chef du parti guelfe de l'époque, Charles de Valois, ainsi que les différents groupes qui composent la cité :

E stando io Neri nella Città di Padova con tutta mia famiglia, siccome uomo scacciato di Firenze, già è x anni passati, sotto la cagione del perfido Tiranno [Messer Carlo fratello del Re di Francia²²], e per lo suo avvenimento, che fece in Firenze, e per li perfidi Guelfi Negri molti altri Ghibellini e Guelfi Bianchi, Grandi, e di Popolo furono cacciati allora ch'io, e fummo allora iiii di nostra Casa cacciati a' confini; ciò fu, Baldo, e Cambino, e Alfieri, figliuoli di Marabottino; ed Alfieri, ed io venimmo a Padova, e Baldo ad Orvieto, e Cambino a Roma.²³

Toute autorité semble retirée à Charles en même temps que son nom propre et ses titres, au point que le copiste Belfradello ressent le besoin de préciser dans la marge de qui il s'agissait. Le privilège des noms est réservé aux membres de la famille qui furent victimes des actes – iniques – de celui qui est présenté comme le Tyran par antonomase. Le reste de la cité semble occuper une position intermédiaire, entre anonymat et individuation, derrière les catégories de « Guelfes Noirs », « Gibelins », « Guelfes Blancs », « Grands », « Populaires »²⁴. Nous reviendrons sur ce point ; retenons pour l'heure que ce sont les catégories que l'auteur juge pertinentes pour rendre compte des parties en présence dans la cité.

Le contraste entre cette notation et la présentation que fit du même événement un auteur très postérieur (issu lui aussi d'une ancienne famille magnate, les Buondelmonti) tend à confirmer qu'il s'agit d'un choix signifiant. Pour ce dernier, l'affaire concerne « un figliuolo del re di Francia » venu en Italie en tant que pacificateur « chon alturità del sommo pontefice paciale, che forse si trovava el papa a Vignone²⁵ ». Ce n'est pas faute de connaître les noms des protagonistes, car quand il

²¹ On trouve la même juxtaposition de noms et de titres chez un auteur du camp opposé, Niccolò DA VERAZZANO (à propos de l'œuvre duquel nous émettons les mêmes réserves que précédemment) : « Poi nel MCCLXJ ritornonno e' ghuelfi in Firenze, quando venne el buon Re Charlo vecchio della caxa di Francia, chon volontà della Chiexa, (poi che) ebe preso, e' reame di Puglia e di Cjcilia e schonfitto lo re Churado, figliuolo dello imperadore Federicho, che teneva quello rengnjo; e questo fu la ultjma volta » (éd. Stopani, 2004, p. 127).

²² Mots ajoutés dans la marge par Belfradello DEGLI STRINATI.

²³ STRINATI, Neri (éd. Diacciati, 2010), p. 98-99 : « Alors que moi, Neri, je demeurais dans la cité de Padoue avec toute ma famille, en homme chassé de Florence, depuis dix ans déjà, à cause du perfide Tyran [messire Charles, frère du roi de France] et, du fait de son avènement à Florence et du fait des perfides Guelfes Noirs, de nombreux autres Gibelins et Guelfes Blancs, Grands et Populaires furent chassés en même temps que moi ; et nous fûmes quatre de notre Maison chassés en exil ; c'est-à-dire Baldo et Cambino et Alfieri, fils de Marabottino ; et Alfieri et moi vinmes à Padoue, et Baldo à Orvieto, et Cambino à Rome ».

²⁴ Cela est confirmé par un autre passage, où les catégories « Guelfes Blancs » et « Gibelins » apparaissent pour qualifier ce qui se passe en dehors de Florence, loin de l'auteur, et cèdent vite la place aux noms propres, aux personnes, quand il s'agit de raconter ce qui touche l'auteur de près, et d'attribuer à chacun ses responsabilités (éd. Diacciati, 2010, p. 115-117).

²⁵ BUONDELONTI, anonyme (cf. Annexes III, n°10), f° 66 r. : « un fils du roi de France » ; « par l'autorité du souverain pontife, car le pape se trouvait peut-être alors à Avignon ».

s'agit de faire la liste des parties en présence, l'auteur a recours à une liste préexistante fort précise. La différence, c'est qu'en plein xv^e siècle, le nom du fils du roi de France n'a plus autant d'importance aux yeux de l'auteur : ce qui compte c'est sa fonction, pacificateur, et l'autorité qui la lui a confiée ; là encore, plus besoin de noms, le titre de souverain pontife suffit à incarner cette autorité, et savoir où il se trouvait à l'époque ne semble plus si important. Les temps ont changé, confirmant que le goût de Strinati (et de ses contemporains²⁶) pour les noms propres quand il s'agit de désigner les détenteurs de l'autorité ne relève pas de la marotte mais bien d'une conception du monde.

Il semble en effet que l'importance de cette présence ou absence de noms dise quelque chose de la façon dont l'auteur concevait l'autorité : celle-ci semble *incarnée* dans des personnes, qui commettent des actes et prennent des décisions en tant que telles et non en tant que *représentants* d'une autorité. Cela transparait, toujours chez Neri degli Strinati, dans la façon dont il présente les Paix décidées par le cardinal Latino en 1280. La présentation du Cardinal se fait par étapes successives : Strinati semble d'abord vouloir résumer le contexte (la paix entre les Gibelins et « l'Église de Rome »), mais il ne peut s'empêcher de préciser *qui* détient alors cette autorité (le pape Nicolas Orsini de Rome) et *qui* fut en l'occurrence la personne qui incarna cette volonté et prit effectivement les décisions en ce sens à Florence : le cardinal Latino, pour lequel il est fait mention d'un rang, d'un nom propre, et d'un ordre²⁷. Les groupes que le cardinal cherchait à réconcilier (les Guelfes avec les Guelfes, puis les Gibelins avec les Guelfes) sont quant à eux évoqués si rapidement que la distinction entre Blancs et Noirs tombe ; de plus, la précision « sauf les Uberti » montre bien que pour l'auteur, l'ensemble « Gibelins » est composé de familles. Ce qui prime aux

²⁶ Par exemple Francesco BALDOVINETTI (éd. Corti, 1954, p. 116-117), Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914, p. 89-90). L'autorité sur un territoire est systématiquement incarnée par des personnes bien identifiées. Dans le cas de Francesco RITTAFFÈ, il s'agit d'une autorité religieuse, dûment identifiée au début du passage par de multiples propositions, dont on constate qu'elle accède à sa pleine identité d'évêque à l'issue d'un parcours focalisé sur ses gestes et sa personne en général (éd. Manni, 1731, p. 141).

²⁷ STRINATI, Neri (éd. Diacciati, 2010), p. 110-111 : « Alla richiesta di Arriguccio, Bonifazio e sua figliuoli da Santo Leo ci addomandarono pace, al tempo, che tornarono in Firenze in Ghibellini per pace colla Chiesa di Roma, al tempo di Papa Niccola degli Orsi di Roma, il quale mandò in Firenze Frate Latino Cardinale, Frate Predicatore, a pacificare prima Guelfi con Guelfi, e Ghibellini con Guelfi, e allora tornarono in Firenze i Ghibellini, salvo gli Uberti. E questo Cardinale sforzava ogni persona, a cui pace fusse addomandata, di doverla fare, e questo fue nel MCCLCCC od in quel tempo, e allora rendemmo pace a' detti di sopra per lo mal tempo ch'era. [...] Ancora ci addomandò pace in quel tempo Caruccio di Salvi Alaghieri da Santa Maria in Campidoglio; facemmola per lo detto Cardinale, e stemmone bene di quella pace; ma domandolla, perchè era un uomo solo, sicchè si dubbiava di peggio. Anche in quell'anno, e tempo noi addomandammo pace a Ser Aliotto Franchi de' Fresoni da Empoli, ed a' figliuoli ed agli altri di sua casa. [...] Renderonci pace per quella forma, che l'altre pace si faceano, per costrignimento del detto Cardinale, e questa carta faceva, e fece un Notajo da Prato, il quale era Notajo del detto Legato Cardinale. Feci io Neri compiere la detta carta, ma arse tra l'altre, com'ho detto innanzi. Chi volesse farla rifare, sapesse chi fece queste altre carte di sopra, e cercando chi avesse quelle imbreviature, e farla rifare ».

yeux de l'auteur, ce sont les noms des personnes et des familles avec lesquelles les rapports de sa propre *consorteria* ont été modifiées : tout est affaire de relations interpersonnelles. Encore une fois, Strinati n'est pas un exemple isolé : on retrouve cette tendance à la personnalisation de l'autorité chez Simone della Tosa par exemple²⁸. A-t-elle un impact sur la façon dont les auteurs concevaient leur cité ?

Penser l'autorité communale en tant que telle semble représenter un défi pour les auteurs de la première moitié du XIV^e siècle. Il privilégie en effet une lecture personnelle et familiale des événements majeurs de la vie de la cité, comme en témoigne le récit que fait Andrea di Betto Minerbetti de l'achat d'Arezzo en 1336 :

Ricordanza che ricevemo fine, io Andrea Betti e Bernardo Bordoni e Piuichese Branchacci e Tomaso Baroni e Bonacorso Bentacorda e Aldobrandino Tanagla e Baldo Orlandini e Ubaldino Ardinghelli e Francescho di Monte Acciaiuoli e messer Forese da Rabatta e molti altri cittadini, che v'eravamo tenuti da messer Piero Tarlati d'Arezo d'una e da Guido Alberti e de' frategli de' Conti, d'una promesione che facemo loro di xliij mila e viij cento fiorini d'oro, per lo Chomune di Firenze quando avemo Arezo; fecieci la deta fine messer Piero di ** di gungno 337, e fecela ser Gieri da Rabatta; e Guido Conte fecie la sua fine, e frategli di ** di luglo 337, fecela el detto ser Geri da Rabatta. Ed avemo compiute la carte de le dette fini, ebele Bonacorso Bentachorda e un'altra lasciamo che si metese ne registro del Chomune, non so se vi si mise.²⁹

La transaction apparaît ici avant tout comme le fait de personnes qui s'engagent financièrement (avec leur lignage) dans l'affaire. La commune n'apparaît qu'en fond (c'est *en son nom* qu'ils ont agi) et leur engagement personnel demeure au premier plan. En témoigne le désintérêt de l'auteur pour l'état du registre communal : ce qui lui importe, c'est que ses descendants sachent qu'ils ont été libérés de

²⁸ DELLA Tosa, Simone (éd. Manni, 1731), p. 168 [1340] : « E a di xii di giugno morì Acciaiuolo di Messer Nicola degli Acciaiuoli Vicario di Prato per lo Re Ruberto, e i Pratesi lo ribellarono al Re, e tolsongli le chiave delle porti, e del Castello, ma lui non toccarono, ma rubarono il palagio ». La mort de la personne du Vicaire (dûment nommé), dont l'autorité était reconnue par les habitants, ouvre un espace politique dans lequel les habitants de Prato s'engouffrent : même s'il gouvernait *au nom* du roi Robert, ceux-ci saisissent l'occasion du transfert de l'autorité d'une personne à l'autre pour se rebeller. Précisons que sous la plume de l'auteur, ce sont les habitants qui « rebellent » leur ville, et non pas une communauté qui se rebelle, ou encore une commune qui se rebellerait (par synecdoque) : les acteurs sont encore et toujours des *personnes*. Surtout, Simone DELLA TOSA précise qu'ils ne touchèrent pas à la personne du Vicaire, bien qu'il lui aient ôté les objets symboliques de son pouvoir et dérobent les précieux objets de son palais. Le Vicaire *incarne* en effet l'autorité du roi Robert, et à ce titre sa personne est presque sacrée. Son corps est ainsi envoyé à Florence où il est enterré avec honneur. En revanche, son autorité meurt avec lui, et les habitants de Prato se sentent donc libérés de leurs devoirs envers le roi Robert.

²⁹ MINERBETTI, Andrea di Betto (cf. Annexes III, n° 35) f° 42 r. [1336] : « Mention que nous fûmes libérés, moi, Andrea Betti, et Bernardo Bordini, et Piuichese Branchacci, et Tomaso Baroni et Bonacorso Bentacorda, et Aldobrandino Tanagla, et Baldo Orlandini et Ubaldino Ardinghelli, et Francescho di Monte Acciaiuoli, et messer Forese da Rabatta, et de nombreux autres citoyens, d'une caution que nous avions engagée auprès de messire Piero Tarlati d'Arezzo, et de Guido Alberti et des frères des Comtes, pour un montant de 42800 florins d'or au nom de la commune de Florence quand nous eûmes Arezzo. Messire Piero nous fit cet acte libératoire le ** juin 1337, et *ser* Gieri da Rabatta le fit ; et le comte Guido fit le sien, ainsi que ses frères, le ** juillet 1337, et le dit *ser* Geri da Rabatta le fit. Nous eûmes les dits actes en bonne et due forme ; c'est Bonacorso Bentachorda qui les eut, tandis que nous permîmes qu'un autre soit mis au registre de la commune ; je ne sais si cela a été fait ».

l'engagement financier contracté et qu'au besoin ils aient les coordonnées nécessaires pour retrouver l'acte qui en atteste, auprès d'une autre famille engagée à leurs côtés dans l'affaire. L'achat d'Arezzo ne se présente ainsi pas comme un pacte entre entités territoriales constituées mais comme une transaction entre personnes. Or, on retrouve cette conception des affaires intérieures florentines chez Simone della Tosa³⁰, et plusieurs décennies plus tard, chez Donato Velluti³¹. Les familles sont donc les acteurs principaux de la vie de la cité dans l'esprit des auteurs de l'époque : l'autorité est pensée, y compris celle de la Commune, à *partir de* et à l'intérieur des personnes qui la représentent ; en d'autres termes, ces textes ne semblent pas (encore) faire état de l'existence d'une conception autonome de la cité³². La *civitas* comme ensemble formé par les *cives* demeure au premier plan.

L'analyse des lignes consacrées aux événements qui précéderent la Seigneurie du Duc d'Athènes a donc mis en évidence les fondations « engagées » sur lesquelles les auteurs bâtissent l'histoire familiale, qu'ils soient contemporains des événements ou bien plus tardifs. La participation à la vie de la cité se présente comme une source d'honneur pour la famille et constitue à ce titre une composante prise de l'identité familiale. La présence récurrente des batailles communales dans ces passages

³⁰ Simone DELLA TOSA interprète ainsi l'Interdit placé sur Florence en 1331 comme une querelle d'autorité entre une famille florentine et un ecclésiastique avide de pouvoir (éd. Manni, 1733, p. 164). Notons cependant qu'il évoque la réforme des statuts de 1325 (*ibid.*, p. 167) ainsi que le scrutin effectué pour constituer les bourses du Priorat en 1324 (p. 161) : « E d'Aprile si chiamaro in Firenze certi Cittadini arbitri per correggere, e fare certi statuti, e a governare la Città. E a die xxi d'Aprile da i Fiorentini, essendo Capitano di guerra il Conte Novello del Balzo, si prese per forza Carmignano. E di Maggio andai a guardare con Simone la Rocca di San Miniato per lo Comune di Firenze. E di Luglio fu fatto Signore di Pistoia Messer Filippo de' Tedici di Pistoia per lo popolo ». Le groupe des Florentins semble ainsi nettement défini dans l'esprit de l'auteur quand il s'agit d'affaires extérieures, et notamment des campagnes militaires menées dans les environs, mais il en va autrement de l'organisation interne de la cité : la (re)composition du gouvernement citadin ne fait l'objet que d'une vague notation concernant « certains citoyens » appelés à gouverner la ville mais aussi à faire « certains statuts ». La refonte des textes qui constituent le fondement juridique de la commune ne semble pas avoir attiré l'attention de l'auteur, ce qui contraste avec les lignes consacrées par les auteurs du XV^e siècle à la question quand elle se posa à nouveau : la réforme institutionnelle de février 1417 intéresse ainsi tant Luca di Matteo DA PANZANO (éd. Molho et Sznura, 2010, p. 18) que Bonaccorso PITTI (éd. Branca, 1986, p. 473-476).

³¹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 75 : « [Filippo di Bonaccorso] anche fu uno de' principali, con messer Oddo Altoviti e certi altri, a dare ordine della cacciata e a cacciare Giano della Bella ». Cette notation s'inscrivant dans le cadre d'une histoire familiale ayant vocation à mettre en exergue la dignité (y compris politique) de la famille VELLUTI, ce prisme particulier peut se comprendre ; on retrouve cela chez Luca di Totto DA PANZANO (éd. Berti, 1861, p. 65-66) ainsi que chez *ser* Lorenzo DA LUTIANO (éd. Rosselli, 1748, p. 8) : « E poi quando i detti Signorelli vollono correre Ferrara per se contra il Marchese, v'andò Naddo vecchio da Lutiano, padre di Naddo giovane con L masnadieri, e in effetto furono cacciati di Ferrara, e rifuggirono allora a Lutiano, cioè, messer Filippo, messer Galeazzo, Pietro Buono, e Lancillotto, colle loro Famiglie, e ivi stettono cinque anni, e riebbono pace, e tornarono in Ferrara, salvo che messer Galeazzo andando da Lutiano a Vignone, il Marchese lo fece prendere in cammino, e morire in una torre di fame ». Ici encore, les acteurs principaux des événements sont désignés par leurs noms, dans le cadre d'une conception féodale du pouvoir, qui se traduit notamment par l'attachement des cinquante hommes d'armes à la personne de l'aïeul.

³² Nous revenons sur cette question *infra*, chapitre 11.

s'explique car il s'agit d'une forme d'engagement très nette et très intense, mais aussi car dans ces moments-là, ce que signifiait *être Florentin* apparaissait clairement aux familles et aux auteurs. Leur identité semble ainsi avoir été conçue dans un premier temps dans le cadre d'un rapport conflictuel avec les communautés environnantes : être Florentin, c'était se trouver d'un côté du champ de bataille et non de l'autre, et agir en citoyen florentin était tout aussi manichéennement aisé à concevoir, puisque c'était *eux ou nous*.

À l'intérieur des murailles, les choses semblent avoir été beaucoup plus floues. La commune apparaît comme un agrégat d'individus et de familles, dans le cadre d'une conception générale du pouvoir et de l'autorité marquée elle aussi par une dimension très personnelle. Avant 1343 à tout le moins, les citoyens florentins dont les livres de famille nous sont parvenus ne pensent pas l'entité communale de façon autonome, à la différence d'historiographes comme Giovanni Villani ou de penseurs comme Remigio de' Girolami ou Bartolo da Sassoferrato³³. Or il semble que cette conceptualisation embryonnaire de la Commune de la part des auteurs de livres de famille avait un impact sur leur conception de l'action politique. Toute décision était ainsi le fait de personnes identifiées et personnellement responsables, en tant que dépositaires de l'autorité, même quand elles agissaient *au nom* d'une autorité. L'action dans la cité va donc de pair avec cette vision *incarnée* de l'autorité et de la responsabilité : tout est affaire de rapports interpersonnels. Même quand ils revêtaient temporairement les habits de l'acteur politique au nom de la Commune, nos auteurs ne se défaisaient jamais de leur *identité* propre, d'individus appartenant à un lignage identifié. Cela explique aussi que les plans familiaux et civiques se superposent aisément dans les récits où ces auteurs construisent leur identité : identité des familles et identité de la cité sont inextricablement liées, et leurs constructions semblent adossées, quel que soit le statut des auteurs.

Plutôt que de penser la cité, il semble que l'enjeu pour les auteurs ait été dans un premier temps de penser l'identité et les responsabilités des différents acteurs de la vie communale. Parmi les termes qui ont émergé jusqu'à présent pour les désigner, outre l'abondance de noms propres, se trouvent trois couples antagonistes : *Guelfi* et *Ghibellini*, *Guelfi neri* et *Guelfi bianchi*, *Grandi* et *Popolani*. Chez les auteurs qui écrivent dans les années 1340, c'est le dernier qui revient le plus systématiquement, tandis que les auteurs postérieurs manifestent une préférence pour le premier, ce qui constitue une différence remarquable³⁴. Dans quelle mesure retrouve-t-on ces éléments dans les lectures qu'ils nous proposent de la Seigneurie du Duc d'Athènes ?

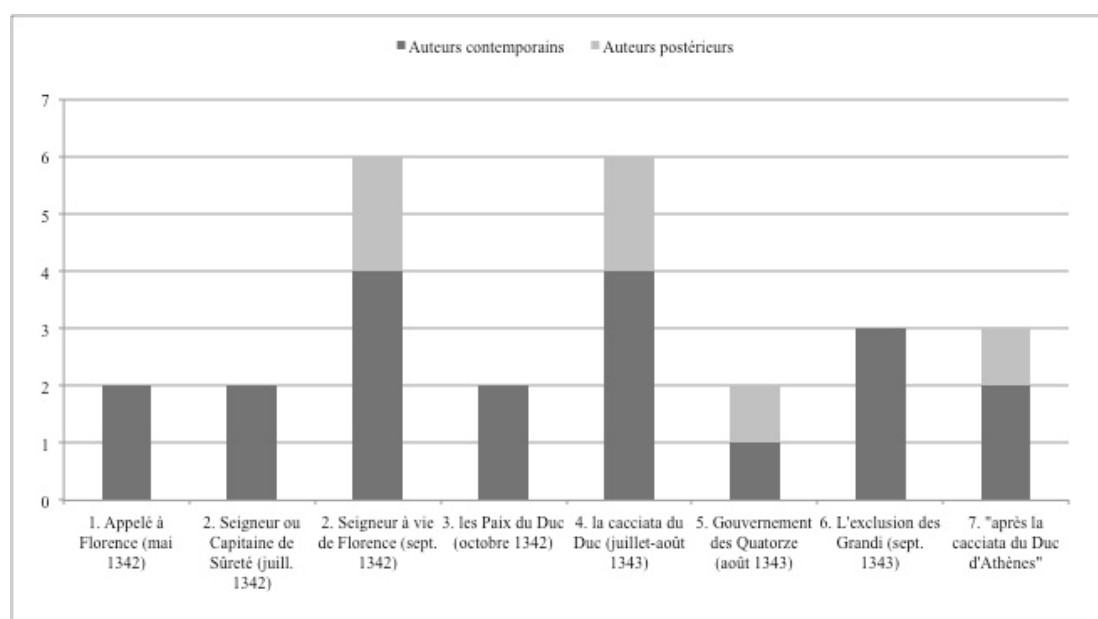
³³ Cf. sur ces deux auteurs PANELLA, 1985 et QUAGLIONI, 1983.

³⁴ Cf. *infra*, chapitre 10, pour l'analyse diachronique des occurrences de « Guelfe » et « Gibelin ».

VISIONS DE LA SEIGNEURIE DU DUC D'ATHENES

Neuf auteurs évoquent, de façon plus ou moins détaillée, la brève période où Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, domina la cité de Florence (1342-1343). Cinq d'entre eux étaient actifs au moment des faits (dont un seul magnat) et quatre appartiennent aux générations postérieures : il s'agit donc d'un événement qui a marqué les contemporains avant d'intégrer la mémoire des familles puis l'histoire. Mais ces différents groupes d'auteurs donnaient-ils le même *sens* à leur récit ?

Si l'on examine de plus près le traitement des faits advenus dans les années 1342-1343, on constate de grandes différences (fig. 19, ci-dessous) :



Clairement, les générations postérieures ont retenu certains éléments au détriment d'autres. Leurs récits font-ils état de différences encore plus marquées ? Les études sur les chroniques de Florence rédigées à l'époque ont mis en évidence plusieurs éléments, dont on cherchera la trace éventuelle dans les livres de famille :

1. l'association récurrente de Gauthier de Brienne à la figure du Tyran³⁵.

³⁵ GILLI, 1997, p. 517 : « [...] dans les annales et chroniques contemporaines des faits, son régime est assimilé à celui des tyrans, selon une image qui se diffusait alors à Florence. Les annalistes mettent en avant son mode de vie tyrannique : il cherche à transformer le palais communal en citadelle seigneuriale, dit en substance une chronique anonyme, signifiant par cette modification architecturale la mutation du régime. D'inspiration semblable, le jugement de Simone della Tosa, dont les annales s'arrêtent en 1346, qui constate que le duc n'aimait ni les Grands, ni le peuple. Mais c'est surtout Giovanni Villani qui donne la description la plus intéressante de l'aventure de Gauthier de Brienne. Dans l'habile construction littéraire de Villani, plusieurs éléments viennent conforter la présentation du duc en tyran : ici encore, tout commence par la transformation en château du palais, prélude à un comportement tyrannique dont le viol des Florentines par ses hommes [...] est le premier témoignage, confirmé ensuite par l'imposition des taxes et des gabelles ». Nous ne partageons pas le point de vue

2. la non-univocité des auteurs à propos des rapports qu'entretenait le Duc avec les différents groupes que comptait la société florentine de l'époque (les *Grandi*, le *Popolo* en général et ses composantes, *grasse*, *mezzane* et *minute*)³⁶.
3. le caractère fondateur de l'événement pour la république du *Popolo* et des *Arti*³⁷.

L'avènement de Gauthier de Brienne, entre ordini et tyrannie.

Le conflit entre Florence et Lucques constitue la cause directe de la venue du Duc d'Athènes : mais seuls deux auteurs, contemporains, jugent nécessaire de le rappeler³⁸. De même, ils sont les seuls à relater la façon dont il devint Seigneur de Florence. Simone della Tosa (magnat) et Francesco Rittafè (populaire) traitent ainsi de l'étape qui précéda l'acclamation du Duc par le peuple en septembre 1342³⁹. Il fut en effet d'abord appelé pour soutenir la cité en péril, dans la droite file des Seigneuries provisoires angevines des deux premières décennies du siècle⁴⁰, et Della Tosa précise même que l'acclamation se fit dans les règles de la Commune, après convocation d'un *Parlamento*⁴¹. Mais dans les deux cas, les auteurs en attribuent la responsabilité aux *Grandi*. Nous allons y revenir⁴².

de GILLI sur le statut du texte de Simone DELLA TOSA, ni le lien qu'il établit entre le jugement du Duc sur ses administrés et la figure du Tyran.

³⁶ GILLI, 1997, p. 518-519.

³⁷ *Ibid.*, p. 521, à propos de la campagne iconographique mise en œuvre par la commune dès 1344 (et en particulier la peinture infâmante sise sur les murs du palais communal). DE VINCENTIIS, 2003, a analysé cette dimension fondatrice du point de vue de la réorganisation de la documentation officielle (et de la mémoire qui y est attachée).

³⁸ DELLA TOSA (éd. Manni, 1733), p. 169 : « Essendo l'oste de' Fiorentini a Lucca, come è detto, e sconfitti, rifecono i Fiorentini oste da capo, e per essere in quell'oste venne in Firenze il Duca d'Atene, e tornò l'oste » ; RITTAFFÈ, Francesco (éd. Manni, 1731), p. 141-142 : « A die 2 di Maggio anno 1342 ci venne il Duca d'Atene, e Conte di Brenna, che è in Firenze per andare nell'oste, e andovvi, e poi tornò addreto in Firenze quando noi avavamo briga co' Pisani, che noi eravamo per fornire Lucca, e istette in Santa Croce a suo albergo, ed avea 50 fior. d'oro il die pure per la persona sua propia, ed era Signore di Firenze a suo senno, e ha nome Messer Gualtieri ».

³⁹ *Ibid.*, p. 142 : « A die 1 d'agosto anno 1342 ebbe il detto Duca la balia d'essere Signore, e fare sangue, e fare pace, e guerra a suo senno della Città di Firenze. [...] A die 8 di settembre anno 1342 in domenica il detto Duca fue fatto Signore di Firenze a sua vita, e fue messo in sul palagio de' Priori, e cacciatone fuori i Priori, e' grandi di Firenze il feciono Signore. » ; DELLA TOSA, Simone, (éd. Manni, 1733), p. 169 : « Il detto Messer Gualtieri Duca d'Atene fu fatto Capitano di guardia »

⁴⁰ Cf. à ce sujet DE VINCENTIIS, 2001.

⁴¹ DELLA TOSA, Simone, (éd. Manni, 1733), p. 170 : « E poi a indutta di molti grandi di Firenze, i quali si teneano mal contenti del reggimento del popolo grosso, il detto Duca volle fare parlamento generale insù la Piazza de' Priori, vegnendovi con sua gente armata, e raunato il parlamento si levò la gente a romore gridando: "fia, fia signore a vita"; e così istando fue fatto in questo parlamento signore a vita, e entrò in Palagio, e a' Priori, ch'allora erano, fu dato comiato la sera; e questo fue a dì viii di settembre lo dì della festa di Santa Maria ».

⁴² Même chose pour l'auteur de la *Cronica d'incerto* (éd. Manni, 1733), p. 179 : « Il Duca Gualtieri d'Atene fu chiamato Signore di Firenze a vita, e fu quasi fattura de' grandi di Firenze » ; notons cependant que la phase « Capitaine de Sûreté » a été omise, au profit d'une lecture présentant cette Seigneurie (directement « à vie ») comme la volonté des seuls Grands.

Ces deux auteurs sont aussi les seuls à relater les décisions prises en août 1342 : Francesco Rittafè insiste sur les mesures en faveur de la paix et de la justice⁴³, tandis que Simone della Tosa s'en tient à l'exécution d'un supposé traître⁴⁴ et dénonce le caractère intéressé et bien peu gracieux du Duc⁴⁵ (deux caractéristiques opposées à la vision courtoise du gouvernant, censé être libéral et courtois). Deux lectures qui semblent relever de valeurs différentes (le *popolano mezzano* met en avant la paix et la tranquillité de la Commune, tandis que le *Grande* demeure attaché au cadre courtois⁴⁶), mais qui comprennent dans l'ensemble les mêmes éléments, et diffèrent en cela fortement des récits émanant d'auteurs écrivant nettement après les faits.

Donato Velluti, qui rédige son livre plusieurs décennies plus tard, passe ainsi directement à l'acclamation de septembre. Il présente celle-ci au moyen d'une tournure passive, qui lui permet de ne pas attribuer de responsabilité à quiconque : il ne cite ni les Grands, ni aucun Florentin d'ailleurs. Gauthier de Brienne se retrouve ainsi directement « Seigneur de Florence⁴⁷ », tandis que sont développés ses rapports avec le sujet principal du récit, Donato lui-même⁴⁸. Celui-ci a été Prieur durant cette

⁴³ RITTAFFÈ, Francesco (éd. Manni, 1731), p. 142 : « A die 21 d'agosto 1342 il detto Duca fece tagliare la testa a Messer Giovanni di Bernardino de' Medici entro il renaio, perch'egli lasciò Messer Tarlato. A die 31 d'agosto anno 1342 il detto Duca fece tagliare la testa a Guiglielmo Altoviti entro il renaio di sopra a Santa Croce, perch'egli andò per Conservadore ad Arezzo, ed egli rubò, e cacciò d'Arezzo parecchi famiglie non sapendo il perchè, e ispulcellò, ed ebbe a fare colle migliori donne della Terra o volesson elle, o nò, e fece molte cose isconce, tanto che tutto Arezzo si rammaricavano di lui. Amenne. [...] A die 10 d'ottobre anno 1342 in giovedì si bandì la pace tra noi Fiorentini, e' Pisani, e' Lucchesi, e' Conti, e gli Ubaldini, e fecela il nostro Signore, Messer lo Duca, ch' ogni uomo potrà andare sano, e sicuro da Firenze a Pisa, ed a Lucca, e da Lucca a Pisa, e il nostro Signore Messer lo Duca fece fare quante paci ci aveva a fare in Firenze tra noi Fiorentini; che non era veruna sì grande briga, che chi gli addomandasse la pace, che non gliel facesse rendere a lui, e a tutti i suoi consorti, e zetera; e tutti i nostri pregioni, ch'erano a Pisa, ovvero, che fossono presi per noi, furono lasciati, e noi lasciammo Messer Piero Sacconi, e tutti i suoi, che 'l seguitarono, che noi avavamo presi, che vollono dare Arezzo ad altrui ».

⁴⁴ DELLA TOSA (éd. Manni, 1733), p. 169-170 : « e nel suo oficio tagliò il capo a Ridolfo di Messer Teghia de' Pugliesi da Prato. E poi a dì * fece impiccare Guglielmo degli Altoviti. E a dì * fece tagliare il capo a Messer Giovanni di Bernardino de' Medici opponendogli, ch'avea lasciato fuggire Messer Tarlato per danari. »

⁴⁵ *Ibid.* p. 170 : « Il qual Duca resse, e contese a fare d' avere danari, e fu il meno grazioso signore del mondo, e non amò nè grandi, nè popolani, e fece molte cose nel suo tempo, il quale stette signore nel torno di mesi x e non più ».

⁴⁶ Cf. à ce sujet RAVEGGI, 1994, p. 480-483.

⁴⁷ VELLUTI, Donato (éd. Del Lungo, 1914) p. 161 : « fu creato il dì di Nostra Donna di settembre il Duca d'Atene signore, o vero tiranno, di questa terra ».

⁴⁸ *Ibid.* p. 161-162 : « e mi fece de' primi Priori; quanto che di ciò fui cruccioso; e quando fu mandato per me, ebbi grande paura. Venni molto ne la grazia sua, sì perchè mi trovò puro e leale, e sì perchè, essendo nel suo principio, il duce Guarnieri, essendo fatta pace co' Pisani, co' soldati cassi creò una grossa compagnia: di che acciò che non facesse danno in sul contado, il contentò di danari, e elli n'era mal fornito; onde io avendo forse CCCC fiorini, senza niuna richiesta gliel profersi, e egli gli accettò, e tolseglì, e poi immantanente me gli fece rendere senza richiederli. E per questa cagioni e altri, mi fece Avvocato de' poveri; e uscendo dell' ufficio del Priorato, fece comandamento a tutti suo' uscieri e famiglia, non mi fosse tenuto uscio infino a la camera. Di che veggendo le genti essere me in tanta grazia, molto era richiesto; e se volessi avere conteso al guadagnare, avrei guadagnato assai: ma pure feci fare di be' piaceri a molti, e anche onorare de' cittadini di Firenze, raccomandando sempre i popolani e popolo ». Nous revenons sur ce passage au chapitre 12.

période (mandat qu'il affirme avoir accepté par crainte de représailles) et a recours à l'appellation spécifique de Tyran, ainsi qu'au *topos* des mauvais conseillers⁴⁹, que l'on trouve tous deux dans la chronique de Villani, de même que les mesures de pacification prises par le Duc pour mettre fin aux *faide* en cours à l'intérieur de la cité, qu'il évoque également, de façon beaucoup moins favorable que Rittafè. Les Velluti ayant été eux-même contraints à faire la paix avec les Mannelli, on comprend qu'en la matière, les cadres de pensées du *Grande popolano* demeurent prégnants⁵⁰, même si, de façon très pragmatique, Velluti constate que tous ceux qui ont enfreint ces mesures ont été ruinés, et enjoint donc à ses descendants de faire comme lui et de s'adapter au changement et à la fin de la culture de la *vendetta*, s'en remettant à la justice divine⁵¹.

Les générations strictement postérieures ne retiennent quant à elles que bien peu de choses de cette période. Elles passent sous silence le fait que ce furent bel et bien les Florentins qui avaient conféré le pouvoir au Duc. Certains ont même tendance à réécrire un peu l'histoire, pour mettre en valeur leur famille. Le récit d'Agnolo de' Ricci (dans le cadre d'un portrait de famille) en est un exemple type :

E tornando al mio parlare dico che in casa nostra noi abbiamo avuto uno messer Bartholo de' Ricci giudice. Fu huomo tenuto molto buono et assai reputato et honorato nella città et infra gli altri fu gonfaloniere di giustizia nel 1324 e nel magistrato de' priori nel 1314 nel 1336 et nel 1343 nel qual tempo per cacciare di Firenze el Duca d'Athene el quale per consiglio livore et inganni d'alcuno Ciptadino era venuto a Firenze et la tirannide di quella occupata et però ragunato el popolo in S.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 162-163 : « Di che assai dispiacere ne facea a di suoi consiglieri, che non voleano né pari né compagni, e pe' loro mali consigli e operazioni il feciono male capitare, però che il consigliavano fosse tiranno e non signore, e ricco e non signore, faccendoli fare di male operazioni ». Ce motif est récurrent dans les ouvrages de philosophie morale qui circulaient à l'époque, ainsi que la distinction entre Seigneur et Tyran : cela pourrait être une trace de la culture universitaire de l'auteur. Cf. QUAGLIONI, 1979-80, p. 83-103 sur la figure du Tyran dans la culture juridique de l'époque et en particulier chez Bartolo DA SASSOFERRATO ; sur les mauvais conseillers, voir également SENELLART, 1995. Notons cependant que non seulement ce motif se trouve chez VILLANI, mais que l'association du Duc au Tyran par antonomase a été l'une des directions de réécriture officielle de la mémoire citadine, comme l'a montré DE VINCENTIIS (2003, p. 220). Remarquons aussi qu'on ne trouve ni l'un ni l'autre chez *ser* Niccolò MONACHI, lui aussi juriste et impliqué dans le gouvernement du duc d'Athènes. MONACHI choisit de ne *rien* raconter, se bornant à évoquer cette période quand il liste les offices qu'il occupa (éd. Donfrancesco, 1994), p. 235 : « Fui nel tempo del Duca d'Athene notaio degli atti della Camera di *** mesi guadagnavi lb. lxx. Fui notaio de Moneta che si conia nel tempo del dicto Duca. Uno anno notaio et prima ero stato sei mesi. Ebbi di salario nel dicto tempo lb. lxxxx. Fui notaio de' frati della Camera dell'Arme nel 1340. Ebbi di salario lb.viii ».

⁵⁰ On en trouve également la trace dans le second reproche fait aux mauvais conseillers, qui poussent le duc à s'enrichir au lieu d'agir en seigneur, par définition libéral dans le cadre du modèle courtois.

⁵¹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914) p. 70 : « Venne poi fu signore il Duca d'Ateni, e ribandì gli sbanditi, e costrinse ogni uomo a fare pace; onde i consorti e noi, essendo costretti, rendemmo pace. La quale è sotto grandissime pene, fortificate poi per riformagioni di Comune con altre gravissime pene, e non si truova quasi niuna poi essere rotta, e chi l'ha rotta si è stato diserto. Onde per questa cagione che ci è, e, se non ci fosse, per lo comandamento di mio padre e sua maladizione, si è molto da guardare, che se alcuno discendente di loro vivesse, non fosse tocco, se non vuole sé e altrui disertare; e io, come fece mio padre, così comando, e colla mia maladizione il lascio, non c'i' creda che niuno ne sia: e basti a noi la vendetta di Dio, per la quale, essendo buona orrevole e ricca famiglia, non è rimasto né avere né persona di loro ». Cf. *infra*, chapitre 9, sur la fin de la *vendetta*.

Reparata et eletti 14 huomini, 7 popolani et 7 di famiglie insieme con messer Angelo Acciaiuoli Vescovo di quella, et tra' popolani furono messer Bartolo de' Ricci et messer Simone Peruzzi, Matteo degli Strozzi, Bindo Altoviti, Filippo Magalotti, uno [Francesco] de' Medici, et Sandro di Cenni Biliotti. Quelli di famiglia furono messer Ridolfo de' Bardi, messer Piero de' Rossi, messer Giovannozzo Cavalcanti, messer Giovanni Gianfigliazi, messer Testa Tornaquinci, messer Bindo della Tosa, et messer Talano Adimari. Questi cacciato che fu el tiranno presono el governo, et per autorità data loro dal popolo furono in luogo de' priori et riformarono et riordinarono la ciptà.⁵²

Son ancêtre se trouva aux premières loges pour chasser le Duc d'Athènes en 1343, car il était alors Prieur : l'arrivée du Duc d'Athènes n'est ainsi rappelée qu'en fonction de sa *cacciata* un an plus tard. De plus, cette arrivée au pouvoir n'est pas présentée dans le cadre historique rappelé par les contemporains, mais comme le fait de « certains Citoyens » qui dupèrent et conseillèrent mal les Florentins. La figure du tyran apparaît ici à nouveau, plus de cent ans après les faits, et entend concentrer l'ensemble de son action pendant qu'il était au pouvoir : seule compte la *tirannide* imposée à Florence, et le fait qu'elle sut s'en défaire rapidement – notamment grâce à l'aïeul de l'auteur. Les verbes qui ont trait à la Seigneurie du Duc d'Athènes sont au participe passé : le Duc ayant été appelé par des traîtres, la cité est occupée, mais les Quatorze (dont l'aïeul) ont été réunis, et le tyran a été chassé ; les formes verbales choisies nous indiquent que la chose qui compte le plus aux yeux de l'auteur est de mettre l'accent sur le rôle joué par son aïeul *après* : assumant un rôle équivalent à celui des Prieurs, les Quatorze redonnèrent forme et ordre à la cité. L'ensemble du portrait brossé dans le cadre de cette histoire semble ainsi voué à présenter l'aïeul comme un acteur politique majeur, à un moment crucial de l'histoire communale. On retrouve ainsi, un siècle plus tard, la volonté d'asseoir le prestige de la famille sur l'histoire communale, au moyen du récit historique.

Dans le cas des protagonistes des événements (ou de leurs descendants), il s'agit donc de se représenter en scène en tant qu'*acteurs*, pour se défendre ou se mettre en valeur, tandis que pour les auteurs qui furent davantage des spectateurs des événements, comme Francesco Rittafè ou Simone della Tosa, il s'agissait d'identifier et de juger les acteurs des événements.

⁵² RICCI, Agnolo (éd. di San Luigi, 1781) p. 214 : « Et pour revenir à mon propos je dis que dans notre maison nous avons eu un messire Bartolo des Ricci, juge de son état. Ce fut un homme réputé très bon et fort renommé et honoré dans la cité ; et entre autres il fut Gonfalonier de Justice en 1324 et dans la magistrature des Prieurs en 1314 et 1336 et 1343, époque où, pour chasser de Florence le Duc d'Athènes (qui du fait des conseils malveillants et des tromperies de certains Citoyens était venu à Florence) et la tyrannie de la cité occupée, et ayant réuni pour ce faire le peuple en l'église S. Reparata, 14 hommes avaient été élus, dont 7 populaires et 7 issus de [Grandes] familles, aux côtés de messire Angelo Acciaiuoli, évêque de la ville ; et parmi les populaires se trouvèrent messire Bartolo des Ricci, messire Simone Peruzzi, Matteo des Strozzi, Bindo Altoviti, Filippo Magalotto, Francesco de Médicis, et Sandro fils de Cenni Biliotti. Ceux qui appartenaient à une [Grande] famille furent messire Ridolfo des Bardi, messire Piero des Rossi, messire Giovannozzo Cavalcanti, messire Giovanni Gianfigliazi, messire Testa Tornaquinci, messire Bindo della Tosa, et messire Talano Adimari. Ceux-ci ayant chassé le tyran, prirent le gouvernement et, par l'autorité que leur conféra le peuple, tinrent lieu de Prieurs et redonnèrent forme et ordre à la cité ».

Les acteurs principaux de la politique communale : Grandi et popolani

S'ils ne leur attribuent pas forcément les mêmes responsabilités, les auteurs de livres de famille se rejoignent au moins sur l'identification des groupes politiquement actifs dans la cité au moment des événements : les *Grandi* d'une part, le *Popolo* d'autre part, plus ou moins subdivisé en *popolo grasso*, *medio*, ou *minuto*. Or, du fait des Ordonnances de Justice, il n'était pas évident à l'époque pour les *Grandi* d'être officiellement acteurs de la politique communale : dans quelle mesure la Seigneurie du Duc d'Athènes a-t-elle représenté à leurs yeux l'occasion de revenir sur le devant de la scène politique, en tant que *Grandi* ?

Rappelons en effet que quelques années plus tôt, en novembre 1340, les plus grandes familles magnates (les Bardi, les Frescobaldi et quelques Rossi) avaient manifesté violemment leur désir de réintégrer les cercles du pouvoir florentin. Trois auteurs contemporains des événements font mention de cet épisode : Borghino di Taddeo n'y accorde qu'une ligne, en tant que Prieur au moment des faits⁵³, Donato Velluti à peine plus, pour souligner la défaite des *Grandi* face au peuple furieux et surtout – comme à son habitude – pour présenter son rôle d'acteur dans les événements. Seul Simone della Tosa s'attarde vraiment sur l'événement⁵⁴. Il semble que cela ait à voir avec son propre statut de *Grande*, et que son écriture privée s'inscrive dans le cadre défensif que nous avons identifié au chapitre précédent. Il prend ainsi soin de distinguer au sein du groupe des *Grandi* entre les quelques familles responsables du soulèvement et des familles magnates qui non seulement ne les suivirent pas dans leur entreprise, mais combattirent aux côtés du *Popolo*. En homme rompu à la guerre, il détaille les manœuvres des deux camps sur le champ de bataille qu'est devenue la cité. Surtout, il précise où se trouvaient les siens : du côté du *Popolo*, c'est-à-dire du côté des vainqueurs de l'histoire. Cela confirme la dimension stratégique du passage pour défendre la place et le rôle de sa famille dans l'histoire, en des temps où il faisait toujours moins bon être *Grande*.

Au moment de l'avènement du Duc, les *Grandi* sont donc des acteurs politiques en danger, mais qui ont l'intention de revenir sur le devant de la scène. Leurs contemporains en sont conscients, et en font des acteurs majeurs de leurs récits. Pour Rittafè « e' grandi di Firenze il feciono Signore⁵⁵ », à l'issue d'un processus au cours duquel l'ordre républicain a été bouleversé (les Prieurs ont été chassés du

⁵³ BORGHINI, Borghino (cf. Annexes III, n° 8), p. 7 : « Ricordanza che fu' io Borghino Taddei Priore per lo sesto di san Piero Scheragio di xv di ottobre 1340 insino a di xiiij di dicembre anno detto. Pier Rinucci 6° Oltrarno; Giovanni di Benci 6° di Borgo; Bernardo Bordoni in S. Brancazio; Lapo Il Bighaffa in porta del Duomo; m. Francesco di m. Lotto in Porta S. Piero; Taldo Valori Gonfaloniere per lo detto 6°. Volle esser rotto il Popolo la sera d'Ognisanti per ' Bardi, parte, e parte de' Frescobaldi et alcuno de' Rossi ».

⁵⁴ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 168-169.

⁵⁵ RITTAFFÈ, Francesco (éd. Manni, 1733), p. 142 : « Les Grands de Florence le firent Seigneur ».

Palais). Simone della Tosa ajoute quelques éléments d'explication : les Grands auraient porté le Duc à la tête de Florence pour servir leurs propres intérêts politiques⁵⁶. Comme en 1340, ils auraient voulu porter atteinte au « gouvernement du *popolo grosso* ». Rejoignant tout à fait Villani dans cette partie de son récit, l'auteur précise que, dans les faits, ce sont « les gens » qui décidèrent de faire du Duc d'Athènes le Seigneur à vie de Florence, dans le cadre d'un *Parlamento* (procédure exceptionnelle mais faisant partie des *ordini* de la république). Selon lui, ce n'est qu'à l'issue de cette procédure et après que le Duc soit entré au Palais en tant que Seigneur que les Prieurs reçurent leur « congé ». Selon les auteurs, l'ordre des faits retenus et les mots choisis donnent ainsi des mêmes événements une image plus ou moins violente et surtout conforme ou contraire aux *ordini* de la cité.

L'absence d'interrogation sur les responsables de l'avènement du Duc d'Athènes chez les auteurs qui écrivent quelques décennies plus tard (qu'ils aient été actifs au moment des faits comme Velluti, ou bien qu'il s'agisse d'événements appartenant à leur histoire familiale) apparaît donc d'autant plus marquante ; surtout qu'il en va bien autrement de son éviction.

Il ressort ainsi des passages rédigés après les faits que la grille de lecture *Grandi-Popolani* semble s'étioler toujours plus, au profit de la mise en avant du nouvel ordre républicain mis en place par le *Popolo*. D'ailleurs, quelques semaines après la *cacciata* du Duc, les Grands furent *de facto* exclus à leur tour du gouvernement par le *Popolo*, devenu désormais l'autorité dominante dans la cité.

Le contemporain Giovanni Dini n'accorde que peu d'importance à ces événements : il ne les évoque que parce qu'ils ont perturbé son quotidien et entraîné la perte de son livre privé⁵⁷. Devant le refaire, il explicite les causes de cette reconstruction mémorielle. Or on remarque dans son bref récit que les deux éléments (*cacciata* du Duc et *ruberia* des Bardi) apparaissent en séquence : il ne les met pas tout à fait sur le même plan, puisque la *cacciata* est un terme lié à la sphère politique alors que la *ruberia* relève davantage de la violence urbaine, mais il semble clair qu'à ses yeux, il s'agit là des deux faits marquants de l'actualité de ces quelques mois, causes de la situation de désordre qui motivent l'écriture.

Pour les contemporains Francesco Rittafè et Simone della Tosa, le rôle des *Grandi* dans la *cacciata* du Duc, comme dans son avènement, est présenté comme central, alors qu'il est complètement occulté par les auteurs postérieurs et même par Velluti (qui devint suite à ces événements un acteur majeur de la nouvelle république du *Popolo*). Simone della Tosa affirme ainsi que face au mauvais gouvernement du Duc, ce furent une nouvelle fois les *Grandi* qui prirent l'initiative, et se mirent

⁵⁶ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 170.

⁵⁷ DINI, Giovanni (cf. Annexes III, n° 24) f° 110 v.

d'accord avec le *popolo grasso* quant au futur gouvernement avant de se soulever au cri de « Vive le *Popolo*⁵⁸ ». Il pourrait s'agir d'une vision de caste mais Francesco Rittafè affirme lui aussi que le 26 juillet 1343, les *Grandi* se trouvaient aux côtés du *Popolo* durant la première phase de la révolte qui conduisit à la chute du Duc⁵⁹. En revanche, alors que Simone della Tosa présente la *cacciata* comme un moment unique (initié par les *Grandi*), Rittafè met l'accent sur le siège du Palais et le temps qui s'écoula entre la première phase de la révolte et la *cacciata* effective du Duc. La raison de la durée de ce siège n'est pas dénuée d'importance : il s'agit des nombreux Florentins qui défendirent le Duc⁶⁰. Surtout, selon Rittafè, c'est dans ce cadre que naquit le gouvernement provisoire des Quatorze, mi-*Grandi* mi-*Popolani*, afin de chasser le Duc. L'auteur rappelle même que les Florentins furent aidés dans leur entreprise militaire par des troupes siennoises, pisanes, ou encore des hommes d'armes au service de nobles du *contado*⁶¹. Contrairement aux autres auteurs, il ne tait pas la violence qui eut alors cours à Florence (même s'il trouve à celle-ci des justifications morales dans les cruautés commises par les anciens gouvernants⁶²) et qui poussa le Duc à abdiquer en échange de sa vie. Il détaille ensuite les modalités (y compris cérémonielles) du transfert du pouvoir, les aveux que le Duc fut contraint à faire, jusqu'à son départ peu glorieux de la ville, emportant sa vaisselle d'or avec lui, seul gain qu'il retira d'une année de Seigneurie, tandis qu'à Florence les Quatorze avaient désormais en main les rênes du pouvoir⁶³.

Fonder un nouvel ordre communal

Le temps des faits est ainsi plus ou moins dilaté ou contracté dans les différentes narrations, avec un net déséquilibre entre les récits des auteurs contemporains et ceux des auteurs postérieurs. Plus qu'une question de « fraîcheur » de la mémoire (les chroniques et écrits officiels étaient là pour y suppléer au besoin⁶⁴),

⁵⁸ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 170 : « A dì xxvi di luglio, portandosi molto male il Duca nel suo reggimento, i grandi di Firenze s'accordarono col popolo grosso con ordine posto intra loro, di certi patti di reggimento di Firenze, il quale poi non fu bene attenuto per li popolani, e questo dì di Santa Anna si levò romore in Firenze: "viva il popolo", e in breve fu tolto la signoria al Duca, e fu assediato nel palagio, e morti di sua gente, e rubati, e suoi ofiziali morti, e rubati, intra' quali fu Messer Simone da Norcia, il Conservadore, il figliuolo, Ser Arrigo Fei ».

⁵⁹ RITTAFFÈ, Francesco (éd. Manni, 1733), p. 143-144.

⁶⁰ Ibidem.

⁶¹ Ibidem.

⁶² Ibid., p. 144-146. On trouve également une trace de cette violence dans la *Cronica d'incerto* (éd. Manni, 1733, p. 179-180).

⁶³ RITTAFFÈ, Francesco (éd. Manni, 1733), p. 146-147.

⁶⁴ Précisons que la chronique de Marchionne di Coppo STEFANI, sur la base de VILLANI, mentionne non seulement les antécédents directs de l'appel au Duc d'Athènes (la guerre contre Lucques) mais aussi l'étape intermédiaire que nombre d'auteurs taisent (l'élection du Duc comme Capitaine de Sûreté de Florence), cf. STEFANI, Marchionne (éd. Rodolico-Cherubini, 2008) p. 193 [rub. 553a].

c'est aussi une façon de mettre l'accent sur des endroits différents⁶⁵. S'attarder sur le déroulement des événements, presque au jour le jour, met en évidence le rôle des acteurs pendant les faits⁶⁶. Condenser les faits revient à faire l'inverse, à ne pas s'attarder sur le *comment* de l'éviction du Duc, mais au contraire à en faire un « point » de l'histoire à *partir duquel* se déploie une autre histoire. On note en effet chez certains auteurs, comme Donato Velluti, un déséquilibre entre les parties du récit consacrées à la *cacciata* et celles consacrées à *l'après*, à la refondation de la république⁶⁷. Sous sa plume, le Duc « fut chassé » à cause de ses mauvaises actions à l'occasion d'un soulèvement qui semble advenir presque tout seul en juillet, et l'on s'arrête surtout sur la création de l'Office des Quatorze à qui furent donnés les pleins pouvoirs. Dans le récit d'Agnolo de' Ricci, rédigé plus de cent ans après les faits, cette élaboration est allée encore plus loin, puisque l'auteur donne l'impression que ce furent les Quatorze qui chassèrent le Duc de la cité⁶⁸. Ici aussi, le caractère extraordinaire de cette instance de gouvernement est soigneusement tempéré par la référence à l'autorité que leur conféra le peuple : tout est fait pour rapprocher les Quatorze des *ordini* normaux de la république, source de légitimité. L'ordre nouveau mis en place par les Florentins semble ainsi s'affranchir toujours plus de la violence qui caractérisa son avènement historique, pour se placer du côté de l'ordre et de la refondation de la cité.

Dans le récit de Velluti, l'évocation du passage des Sextiers aux Quartiers⁶⁹ – que l'on trouve aussi chez Villani – donne une dimension « physique » et concrète à cette refondation. Au vu de l'importance qu'accordaient les *Grandi* à leur inscription physique dans la cité et du lien étroit entre cet enracinement et leur puissance⁷⁰, on comprend la portée politique et anti-*Grandi* de la remarque de Velluti quant aux bénéfices de cette réforme :

sì per levare via la detta disuguaglianza, e sì perchè ne riuscirebbe anche più unita, e levarebbesi di molte maggioranze di certe case grandi, che tiranneggiavano il loro Sesto essendo soli, ch'avrebbero compagni.⁷¹

⁶⁵ Cf. FAINI, 2006, pour un exemple probant d'analyse d'un discours historique encore plus ancien (celui du chroniqueur Sanzanome) en tant qu'œuvre d'un *Grande* pensée pour influencer sur les comportements et représentations du groupe, entre intervention culturelle et politique.

⁶⁶ Si l'on aborde le texte de RITTAFFE comme un livre de famille et non en comparaison avec les chroniques de VILLANI ou de STEFANI, alors on peut considérer qu'il consacre aux événements un nombre conséquent de lignes ; pour cette raison, je ne concorde pas avec MONTI (1979, p. 280).

⁶⁷ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914) p. 163 : « Di che, seguendo le sue ree operazioni, e' fu cacciato, levandosi il romore il dì di Sant'Anna di luglio 1343, e per la sua cacciata fu creato l'oficio de' Quattordici, e dato balia loro pienissima ».

⁶⁸ RICCI, Agnolo (éd. di San Luigi, 1781), p. 214, cité *supra*.

⁶⁹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 163-166.

⁷⁰ Cf. *infra*, chapitre 9.

⁷¹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 166 : « pour mettre fin à ladite inégalité [face à l'impôt] et aussi car la cité en sortirait plus unie, et l'on ôterait ainsi beaucoup de majorités écrasantes à

Bien qu'il précise que Grands et Populaires étaient d'accord pour ce faire⁷², il est clair qu'une telle réorganisation allait priver un certain nombre de familles de l'assise tout aussi concrète que symbolique de leur pouvoir. En ce sens, la réforme de la géographie citadine apparaît comme une étape dans l'affirmation du *Popolo* et un antécédent de l'éviction des *Grandi* qui advint quelques semaines plus tard et que les auteurs contemporains rapportent aussi soigneusement que les postérieurs la taisent :

A die 22 di settembre 343 il popolo di Firenze di levò a romore in sul mezzo die gridando: "viva il popolo", e dispuosono i grandi, ch'erano de' Priori, e non furo piùe, e andaronsene a terra del palagio, e fue Signore il popolo solo di Firenze, come s'era in prima.

A dì 24 di settembre 343 il popolo di Firenze si levarono a romore, e andaronne a casa i grandi di Firenze con grande romore per arderli nelle case, e tutti i grandi s'arrendero al popolo, salvo ch'e' Bardi; e' Bardi si difesero quanto potero, ma alla fine furono vinti, ed e' si fuggirono in quà, e in là, e 'l popolo mise loro fuoco nelle case, e rubarongli tutte le case loro, cioè ch'egli aveano.⁷³

Comme à son habitude, Francesco Rittafè enregistre ponctuellement les faits : en l'espace de deux jours, les *Grands* sont visés à la fois par des mesures officielles et par des actes de violence urbaine suite à des soulèvements explicitement attribués au « *popolo* de Florence ». Comme en 1340, les Bardi sont à l'avant-garde du camp des *Grandi*, mais en vain : la plupart des *Grands* se sont rendus avant de voir leurs demeures incendiées. Quelques semaines à peine après l'éviction du Duc d'Athènes, ils sont eux aussi chassés du pouvoir. D'après le *Grande Simone della Tosa*, il s'agit d'une violation des accords pris avec le *popolo grasso* avant le soulèvement de juillet, mais ce n'est pas ce que choisirent de retenir la plupart des auteurs de livres de famille. La lecture dominante fut en effet celle du « retour au gouvernement du *Popolo* », comme en témoigne le récit de Rittafè, mais aussi celui de Velluti :

E dopo questo riformarono la terra di Priori, grandi e popolari: ma poco durarono, come scrissi di sopra in altro luogo, ch'e' grandi furono tratti di palagio [...]. È vero che 'l dì seguente, facendo ragunate in contado i grandi, i Priori presono Tommaso Dietaiuti, Vanni del Migliore, e me; e mandaronci di là da l'acqua a tutti i grandi, a pregarli piacesse loro di ciò astenere, proferendo le cose s'acconcerebbono: e così facemmo. E quando faciavamo, i Cavalcanti essendo in su Mercato nuovo, subitamente per Porta Rossa da casa gli Strozzi venne moltitudine di popolo minuto, essendo capo messer Andrea di messer Andrea degli Strozzi, gridando: "Viva il popolo minuto !" e vennono in su la Piazza de' Priori, e poco a questa <...>. E poi fecesi uno scruttino di popolari soli; e per la grande divisione nata tra grandi e

certaines grandes maisons, qui tyrannisaient leur Sextier en étant seuls, vu qu'elles auraient des compagnons ».

⁷² *Ibid.*, p. 164-165.

⁷³ RITTAFÈ, Francesco (éd. Manni, 1733), p. 147-148 : « Le 22 septembre 1343 le peuple de Florence se souleva à la mi-journée en criant "Vive le Peuple", et ils déposèrent les Grands qui faisaient partie des Prieurs, et ils ne le furent plus, et ils furent chassés du Palais, et le peuple fut le seul Seigneur de Florence, comme il l'était avant. Et le 24 septembre 1343 le peuple de Florence se souleva, et alla en grondant aux demeures des Grands de Florence pour leur brûler leurs maisons, et tous les Grands se rendirent au peuple, à l'exception des Bardi ; les Bardi se défendirent tant qu'ils purent, mais à la fin ils furent vaincus, et fuirent de-ci de-là, et le peuple mit le feu à leurs maisons, et ils pillèrent leurs maisons, c'est-à-dire ce qu'ils possédaient ».

popolari maggiori, convenne, per fortificazione di popolo, che ove soleano innanzi al Duca essere sei Priori e uno Gonfaloniere di Giustizia, fossono nove, tra” quali ne fossono due delle quattordici minori arti, e uno Gonfaloniere di Giustizia.⁷⁴

D’après ce récit, ce seraient les Grands qui auraient précipité leur fin politique. L’auteur passe en effet très rapidement sur la phase de gouvernement conjoint, renvoyant même à un passage précédent, qui n’est pourtant pas beaucoup plus loquace⁷⁵ et en arrive à l’éviction des *Grandi* du Palais communal. Ensuite, ceux-ci semblent avoir fait empirer la situation en se regroupant dans le *contado* : l’auteur apparaît alors parmi les médiateurs envoyés par la Seigneurie pour tenter d’arranger la situation. C’est là qu’intervient un nouvel acteur, jusqu’ici exclu du panorama vellutien : la multitude de gens du menu peuple (dirigée par un membre de la grande famille des Strozzi) précipite l’affrontement entre *Grandi* et *Popolani*. L’issue est la même chez Francesco Rittafè : après la fin des combats, le *Popolo* reste seul sur la scène politique, dans le cadre d’un « retour à l’ordre » qui n’en est pas vraiment un. Velluti ressent en effet le besoin de justifier le changement intervenu dans l’organisation communale à l’occasion de ce « retour au gouvernement du *Popolo* » : afin de rééquilibrer les pouvoirs entre les parties citadines en présence « du fait de la grande division qui était née entre les Grands et les plus grands des populaires », deux Prieurs issus des *Arti minori* furent ajoutés aux six Prieurs issus des *Arti maggiori* pour composer avec le Gonfalonier de Justice la nouvelle Seigneurie de Florence. Et l’on peut également interpréter dans ce cadre les *popularitates* accordées peu après – citées par Velluti – lesquelles eurent pour effet de vider le groupe des *Grandi* d’une partie de sa substance⁷⁶ (même si en l’occurrence il s’agissait des familles les plus proches politiquement du *Popolo* ou les plus déshéritées).

Si les auteurs n’offrent pas à leurs descendants une même lecture de la *cacciata* du Duc d’Athènes, on en trouve même qui passent directement du temps de son règne à « après ». C’est le cas du contemporain Niccolò Monachi, qui éluda presque totalement sa participation au gouvernement du Duc (ce que l’on peut

⁷⁴ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 165-166.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 19-20 : « [...] morto il detto Coppo, che si fece cavaliere alla morte, i quali morirono per la mortalità del 1348; ed essendo stati fatti popolari certi di loro doppo la cacciata del Duca d’Atene nel 1343; [...] però che essendo fatto de’ Priori il detto Zanobi, essendo de’ grandi, quando si fece il sacco de’ grandi popolari a essere de’ Priori doppo la detta cacciata, ed erano 12, otto popolari e quattro grandi, tre per quartiere (essendo recata la città a quartieri in que’ tempi, per bontà di me e certi altri), ed essendo egli de’ primi Priori con Niccolò di Cione Ridolfi e Sandro da Quarata e loro compagni, e stati pochi dì, alla fine si levò il popolo a romore, e con operazione di molti popolari e di messer Antonio Balducci degli Adimari ne furono mandati e tratti fuor di Palagio i Priori grandi che v’erono; sì che sendogli fatto disonore, e volendo accrescere il Popolo, egli ed altri suoi consorti e certe altre case de’ grandi furono in quel tempo fatti popolari ».

⁷⁶ Cf. ce qu’en dit également Giovanni VILLANI (éd. Porta, 1991, XIII, 23) : « furon V^c i tratti di grandi e recati a essere popolari, per fortificare il popolo e afiebolire e partire la potenza de’ grandi coll’infrascritti patti e ordini ».

comprendre de la part du futur chancelier de Florence⁷⁷). C'est aussi le cas d'un auteur *quattrocentesco* issu de la grande famille des Buondelmonti⁷⁸. Dans la lignée des souvenirs de bataille, l'engagement des Buondelmonti dans les événements de 1343 est rappelé pour asseoir l'ancienneté et le prestige du lignage, pour faire de leur passé un actif dans le compte ouvert entre la Commune et la famille. Un actif au sens propre, lié à la dimension économique de la participation de la famille à la vie de la cité. Au travers de ces notations, deux formes de positionnement *a posteriori* se dessinent donc : l'un voué à la défense d'un acteur contemporain des événements, l'autre voué à exploiter le passé pour servir la famille dans le présent.

Donato Velluti, acteur des événements, évoque ainsi dans son livre la Seigneurie du Duc d'Athènes en plusieurs endroits : pour raconter ses propres (hauts) faits, mais aussi dans le cadre plus large de l'histoire familiale. Le récit des persécutions subies par certains membres de la famille a ainsi vocation à assurer, si besoin était, la position des Velluti : persécutés, ils étaient forcément du côté opposé au Duc et donc du côté du *Popolo* (vainqueur)⁷⁹. De même, Dietisalvi di Nerone Dietisalvi évoque uniquement le fait qu'un aïeul, fait prisonnier durant une bataille, fut *maintenu* en prison par le Duc, qui en profita pour voler ses biens⁸⁰. Sa volonté de présenter sa famille sous un jour politiquement correct semble ainsi très nette.

Matteo Palmieri quant à lui se sert du règne du Duc comme d'une borne temporelle, en lien direct avec son présent : il rappelle que ce fut le point de départ des *gravezze* (mal qui, rappelons-le, constitue la motivation de l'écriture⁸¹). On

⁷⁷ MONACHI, Niccolò (éd. Donfrancesco, 1994) p. 235 : « Fui notaio de' Priori nel 1343, nel tempo d'Ormannozzo dopo la cacciata del Duca. Guadagnai lb. cc. ». L'auteur reproduit le schéma de semi-occultation qu'il avait utilisé pour la période de domination du Duc (dans le cadre d'une notation de type « professionnelle », concernant les charges occupées) : on passe ainsi directement de « pendant que le Duc était au pouvoir » à « après qu'il eut été chassé ».

⁷⁸ BUONDELONTI, anonyme (cf. Annexes III, n° 10), f° 66 v. : « Apresso saranno tutti quelli de' Buondelmonti che doppo la chac[i]ata del ducha d' Ateni l'anno 1343 furono fatti creditor sul primo libro del monte chomune e fu loro asegnato f. 5 per cento, così *** e l'loro prochoratori chome agl'altri hogni anno [...] ».

⁷⁹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 294 : « [...] facendosi frate il detto Cenni, essendo perseguitato molto dal detto Duca egli e sua famiglia, e poi dopo la cacciata del detto Duca si fece cavaliere Godente ».

⁸⁰ DIETISALVI, Dietisalvi di Nerone (cf. Annexes III, n° 23), f° 98 v. : « E nell'anno 1342 Francescho di Nigi Dietisalvi fu preso alla schonfitta ebbe il chomune a Lughiaara; et il ducha d'Atene, che in quel tempo ci fu signore il tenne in prigione, et tolsegi ciò che egli aveva ». Cette référence, en contradiction avec l'affirmation du contemporain des faits RITTAFÈ (citée plus haut) selon laquelle le Duc libéra tous les prisonniers, relève peut-être davantage de l'envie de présenter la famille DIETISALVI comme des ennemis du Duc que de la vérité historique.

⁸¹ PALMIERI, Matteo (éd. Conti, 1983) p. 5 [f° 2 r.] : « Ad futura memoria sia noto a ciascuno che nel 1342 Gualtieri, duca d'Athene benché con falsi titoli, fu cacciato di Firenze, dove era stato più mesi signore. Et prima non s'erano poste in Firenze graveze, ma ne' bisogni del Comune si spendeva l'entrate; et quando mancava, s'accattava in su dette entrate. Sopra le quali, quando detto duca fu cacciato, aveva debito el Comune circa f. 800 000. Et per pagagli, fu cominciato el monte, et asegnato l'entrate a chi era creditore di detti danari, dando gl'interessi a tanto per cento, perché el capitale non si poteva pagare. Et di questo seguì che, sendo obligato l'entrate et avendo bisogno el Comune, si cominciò a porre graveze ».

constate alors combien cette période est devenue un emblème négatif aux yeux des Florentins, en même temps qu'une balise temporelle pour l'histoire communale. Pour Matteo Palmieri, le fonctionnement de la cité de son temps est directement *en continuité* avec l'organisation communale de 1343⁸². En somme, la Seigneurie du Duc d'Athènes et son éviction constitueraient donc des pierres d'assise de l'idée que les auteurs de livres de famille se faisaient de la Commune, et ce jusqu'au xv^e siècle. Mais il s'agit de fondations qui ont été en partie bâties sur les ruines du prestige des *Grandi*, dont ces événements constituèrent le chant du cygne politique.

Le départ simultané de Simone della Tosa de la scène politique citadine et de l'écriture en est le symbole⁸³ : certains *Grandi* ont commencé leur mutation pour intégrer les rangs du *Popolo* vainqueur, tandis que d'autres choisissent dans un premier temps un éloignement prudent, avant de se résoudre à suivre le mouvement de leurs congénères. Simone della Tosa sera ainsi le dernier de sa branche à demander le statut de populaire, en 1370, mais il finit par le faire. L'histoire des magnats « après l'éviction du duc d'Athènes » fut en effet marquée par leur lente absorption par le *Popolo*. Les mesures d'exclusion renforcées dont ils furent l'objet dans un premier temps les poussèrent semble-t-il dans cette direction, après l'incitation symbolique représentée par les *popularitates* accordées en 1343 aux magnats qui avaient soutenu le peuple⁸⁴. Ce n'est que dix ans après que la loi régissant leur participation aux offices communaux fut assouplie en leur permettant à nouveau d'accéder aux ambassades, renouant ainsi avec la tradition chevaleresque et prestigieuse qui entourait depuis toujours les magnats⁸⁵. Leur statut changea à nouveau plus de dix ans après, mais dans un cadre qui apparaît d'emblée fort différent : les nouvelles mesures concernent cette fois les magnats « vrais guelfes » et ce n'est ensuite qu'après le « retour des Guelfes » en 1382 qu'ils obtinrent de nouvelles avancées⁸⁶. Les *Grandi* furent ainsi toujours plus étroitement associés à un autre ensemble, les Guelfes (dont, pour l'heure, il n'a pas été souvent fait mention dans les récits que nous avons étudiés).

⁸² Cf. DE VINCENTIIS, 2003, p. 230.

⁸³ DELLA TOSA (éd. Manni, 1733), p. 170 : « A dì * d' agosto fu fatto Cavaliere Messer Bindo Biligiardi, e entrò in Palagio in officio, che si chiamavano i xiiii Buonuomini a riformare la Città. E a dì xx di settembre andai io Simone per Podestà di Poggio Bonizi, e stettivi insino agli ii di Giugno seguente ». Je rejoins MONTI sur le fait que l'auteur ait senti « que l'âge d'or de sa caste [était] définitivement révolu » (p. 231), et que « l'arrêt de la partie historique des *Annali* à l'année 1343 [...] serait la conséquence du dépit qu'a éprouvé Della Tosa devant la conclusion des événements des deux dernières années. La vie politique a dû lui devenir parfaitement indifférente. L'expérience historique et humaine dont témoignent les *Annali*, à partir du gouvernement des consuls sur lequel ils s'ouvrent jusqu'à l'affirmation définitive du « peuple » contre les Grands, pourrait bien être l'élément unificateur de cette oeuvre ». Je ne suis pas convaincue en revanche qu'il ait été particulièrement opposé au *Popolo* (*ibidem*).

⁸⁴ KLAPISCH-ZUBER, 1994, p. 229.

⁸⁵ *Ibidem*.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 229 et 230.

CONCLUSIONS

Que retenir de ce premier instantané ? Quelles représentations du rapport des familles à la cité émergent des récits privés qui se réfèrent aux années 1250-1343 ?

Il semble tout d'abord que les familles florentines se plaisent à asseoir le prestige de la famille sur des fondations historiques communales : le travail généalogique entrepris par nombre d'auteurs de livres de famille est ainsi régulièrement adossé aux grandes batailles de l'histoire florentine, tissant tout ensemble l'identité des familles et celle de la cité.

Ensuite, il apparaît que la pensée des chefs de famille de l'époque se caractérise par une vision très personnalisée de la *civitas* : l'autorité communale ne semble pas conçue de façon indépendante, mais *incarnée* dans les individus, les familles et les groupes qui la composent. En d'autres termes, l'entité communale ne semble pas encore exister : la représentation qui domine est celle d'une gestion *partagée* d'un espace lui aussi partagé, celui de l'*urbs*⁸⁷.

Les lectures que proposent les familles florentines des événements advenus dans la cité entre le XIII^e et le milieu du XIV^e siècle mettent en évidence une ligne de partage très nette entre les récits rédigés au moment des événements et ceux qui furent écrits plus tardivement, alors que le *Popolo* florentin avait assis sa domination sur la cité au détriment des *Grandi*. Les auteurs contemporains font ainsi le récit de l'ensemble des faits qui constituèrent l'actualité et accordent à ce titre un espace non négligeable à l'action des *Grandi*, en tant qu'ils furent effectivement des acteurs majeurs des événements. Au contraire, les auteurs postérieurs ont tendance à occulter cette participation en sélectionnant les éléments évoqués. Leurs récits tendent ainsi très fortement vers les temps qui ont suivi l'éviction du Duc d'Athènes et qui virent la « refondation » de la commune sous l'égide du *Popolo* victorieux et l'éviction, quelques semaines plus tard, des *Grandi* du panorama politique de la cité.

La Seigneurie du Duc d'Athènes est ainsi devenue sous leur plume un point de départ pour l'histoire « populaire » de la cité et on constate que les *Grandi* ont tendance à disparaître des récits écrits plus tardivement. Les *Grandi* n'étant plus considérés comme des acteurs politiques à part entière, les générations suivantes ne leur font ainsi plus de place dans leurs récits de ces événements. Cette évolution semble ainsi venir compléter « l'usage politique de l'oubli » dont fit preuve le *Popolo* au moment de l'éviction du Duc⁸⁸. Comme l'a montré Amedeo de Vincentiis, la destruction systématique des documents officiels s'inscrit en effet dans le cadre

⁸⁷ Cette conception semble encore plus forte chez les *Grandi*. Sur ce point, cf. *infra*, chapitre 9.

⁸⁸ DE VINCENTIIS, 2003, p. 209-248 à la p. 245.

d'une volonté manifeste de la part du *Popolo* florentin de *construire* la mémoire de cette époque, au moment où il prenait un nouveau départ politique⁸⁹.

Le *sens* donné à l'histoire et la façon dont sont lus les événements passés sont ainsi étroitement liés au contexte de l'écriture : un changement majeur dans la configuration de la scène politique florentine se répercute jusque dans les livres de famille, dans les formes et les contenus des passages qui ont trait à la vie de la cité. Le fait que l'antagonisme *Grandi-Popolani* ne représente plus un enjeu *actuel* pour les familles florentines après 1343 (à l'exception de certains magnats qui tentent de préserver la gloire passée de leur famille par l'écriture) se traduit ainsi directement dans leur écriture : ces figures de l'histoire communale disparaissent, au profit d'un autre antagonisme, perçu probablement comme beaucoup plus actuel, celui opposant les Guelfes aux Gibelins.

⁸⁹ DE VINCENTIIS souligne également le rôle joué par la chronique de VILLANI, qui connut un grand succès dès sa diffusion et servit de point de repère pour les chroniqueurs successifs (comme Marchionne di Coppo STEFANI) dans la construction de cette mémoire des événements (*ibid.*, p.247).

Chapitre 6

Le Tumulte escamoté (1378-1382)

Le “Tumulte des *Ciampi*” est non seulement le moment qui suscita le plus, chez les auteurs de livres de famille, l’envie d’écrire sur la vie de la cité, mais c’est aussi un objet singulier dans le panorama des études florentines du fait de sa fortune critique, à la fois immédiate et durable¹. L’interprétation de ce moment semble avoir constitué, dès le déroulement des faits, un problème et un enjeu : peut-être parce que, comme l’affirme Giovanni Ciappelli, les remous politiques alors advenus « mettono in discussione l’immagine stessa che il cittadino ha della città e della collocazione sua e della sua famiglia all’interno di essa »².

En effet, sous l’expression qui a traversé les décennies dans la critique³, se cache un objet difficilement saisissable, que les contemporains nommèrent d’ailleurs *romore*, désignant le soulèvement par son aspect sonore, comme une émanation d’une des voix de la cité. Le nombre de questions qui sont débattues au fil des milliers de pages qui furent consacrées au “Tumulte des *Ciampi*” est impressionnant. Qui sont, que sont les *Ciampi*⁴ ? Furent-ils vraiment à l’origine du Tumulte⁵ ? Si non, qui en furent les responsables ? Les *Ciampi* avaient-ils un programme ?

Le déroulement des faits est désormais connu : pour résumer, en mai 1378 entrèrent en fonction huit Prieurs et un Gonfalonier de Justice (Salvestro de’ Medici) réputés défavorables au parti Guelfe, qui exerçait alors une pression forte sur la scène politique florentine par l’entremise de la *Parte guelfa*, institution chargée de garantir

¹ Cf. SESTAN, 1981, STELLA, 1993, p. 18-29, SCREPANTI, 2008 et LANTSCHNER, 2009 pour l’état de la critique ainsi que les raisons de l’« actualité » pérenne de cet objet historique pour les chercheurs.

² CIAPPELLI, 1995b, p. 133 : « remettent en question l’image même que le citoyen a de la cité ainsi que de la place qu’il occupe, avec sa famille, en son sein ».

³ MURATORI, 1731 utilise déjà le terme de « tumulto » pour désigner les événements de 1378, mais c’est au XIX^e siècle que l’expression “Tumulte des *Ciampi*” devient canonique, apparaissant jusque dans les titres des premières monographies consacrées aux événements, comme celles de ROSSI DI SANTA ROSA, 1843, FALLETTI-FOSSATI, 1875.

⁴ Selon PARIS, 1996 le terme « *ciampi* » viendrait du français « *champi* », appellation péjorative désignant les bâtards (« nés dans les champs »), que les troupes françaises auraient amenée avec elles (probablement au moment de la seigneurie du Duc d’Athènes). Ce terme était déjà utilisé par les contemporains pour désigner les révoltés et en particulier un sous-groupe constitué par les ouvriers non-qualifiés de l’*Arte della lana*. Cf. également STELLA, 2002 et ZANCARINI, 2004.

⁵ L’hypothèse de la manipulation est déjà présente chez Marchionne di Coppo STEFANI : « chi dice che il popolo da sé si mosse, e chi dice, che venne scritta di palagio, ove erano scritti quelli che dovessero essere arsi; questo rimanga nel suo luogo. » (éd. Rodolico-Cherubini, 2008, p. 319).

l'orthodoxie politique des dirigeants de la cité en « avertissant » au besoin les personnes soupçonnées de gibelinisme, leur enjoignant de ne pas accepter de charges communales. La Seigneurie disposait quant à elle de la possibilité de déclarer magnats (*Grandi*) des individus ou des familles dont la puissance était jugée dangereuse pour la cité. Le premier soulèvement (18 juin 1378) fit suite à l'*ammonizione* de deux membres du Collège des Douze Bonshommes, qui avait provoqué l'indignation populaire : Salvestro de' Medici en profita pour mettre au vote une loi visant à renforcer les Ordonnances de Justice, qui régissaient le contrôle des *Grandi* et constituait un levier pour limiter l'action de la *Parte guelfa*. La pétition passa, et dans les jours qui suivent, les membres des *Arti* élurent des représentants pour suivre la mise en œuvre de ces mesures. Les choses traînèrent car les *partefici* disposaient encore d'amis à la Seigneurie, ce qui entraîna le deuxième soulèvement (22 juin 1378) : les révoltés, *artefici* pour la plupart, incendièrent les demeures des principaux chefs de la *Parte guelfa* et de quelques grands lainiers et membres du *Popolo grasso*, et certains révoltés en profitèrent pour libérer de nombreux prisonniers pour dettes. Une commission extraordinaire (*Balia*) fut élue pour gérer la situation, et les milices des gonfalons imposèrent dans les jours qui suivirent un relatif retour au calme. Le 24 juin, plusieurs membres de la *Parte guelfa* furent déclarés magnats et certains furent bannis de la cité, tandis que de nombreux *ammuniti* retrouvaient leurs droits politiques. Fin juin, les nouveaux Prieurs furent tirés au sort. Début juillet, la réforme de la *Parte guelfa* commença à être mise en œuvre, tandis que les ouvriers non-qualifiés de la laine, qui avaient participé au précédent soulèvement et voyaient dans ce moment de reconfiguration des équilibres politiques une occasion d'obtenir eux aussi des avancées, se réunirent en assemblées et élaborèrent un programme de réformes, prévoyant un nouveau soulèvement pour les porter. La Seigneurie ayant eu vent de l'affaire, les représentants de ces assemblées furent arrêtés et torturés (19 et 20 juillet), ce qui déclencha la troisième insurrection (composée en majorité de travailleurs de la laine). La Seigneurie chercha à temporiser, et en représailles la demeure du Gonfalonier de Justice fut incendiée ; les prisonniers furent relâchés mais les incendies continuèrent, et plusieurs grandes familles fuirent alors à Sienne. Le soir, les *Ciampi* adoubèrent 67 chevaliers au nom du *Popolo minuto* et élurent des représentants. L'insurrection continua le lendemain, et le 22 juillet les pétitions présentées furent approuvées ; les membres des Trois Offices Majeurs furent démis de leurs fonctions, une nouvelle Seigneurie fut élue par acclamation (Michele di Lando fut Gonfalonier de Justice) et un *Parlamento* fut convoqué pour constituer un nouveau gouvernement. Dans les jours qui suivirent, parmi les mesures prises, on compte la création de trois nouvelles *Arti* pour des travailleurs jusqu'à présent *sottoposti* à l'*Arte* de la laine, et de nouveaux bannissements pour une trentaine de *partefici*. Nombre de boutiques ne réouvrirent

pas, leurs patrons ayant fui la cité : la situation des *ciompi* restait donc très difficile. Ceux-ci se réunirent à nouveau fin août, et élurent huit représentants chargés de présenter une nouvelle pétition à la Seigneurie, tandis que les *ciompi* se réunissaient en nombre sur la Place de la Seigneurie. La Seigneurie refusa et les *ciompi* furent écrasés militairement. Le 31 août, la révolte des *Ciompi* était donc terminée, et leur *Arte* fut dissoute. L'équilibre du pouvoir continua cependant à pencher un temps du côté des *Arti minori*, tandis que les exilés et bannis ourdissaient divers complots et campagnes pour revenir à Florence, ce qui advint au printemps 1381⁶.

Le nœud du débat réside dans l'analyse de la nature des soulèvements : simple *romore* parmi d'autres, soubresaut de l'Histoire ou bien révolution, raz-de-marée qui changea radicalement la face de la politique florentine ? Les positions ont varié au fil des décennies⁷. Brucker a émis l'hypothèse d'une rupture historique radicale : il y aurait un *avant* et un *après* 1378 ; pour lui, le moment où Florence était dirigée par les *artefici*, les artisans organisés en corporations se serait clos avec la répression du Tumulte, et ensuite aurait commencé l'ère de la progressive concentration du pouvoir entre les mains de quelques familles, puis d'une seule⁸. Dans le même temps, Brucker a également cherché à montrer la variété des situations personnelles des *Ciompi*, et surtout l'absence de solidarités ou d'ancrage dans la cité capable de franchir les générations et de permettre la constitution d'un groupe conscient et doté d'aspirations collectives, mettant ainsi en cause l'idée d'une révolution de classe⁹. Depuis, plusieurs travaux ont montré l'existence de ces solidarités¹⁰. Le raisonnement de Brucker aboutit donc à une conclusion relativement paradoxale : le Tumulte des *Ciompi* aurait coïncidé avec un *spartiacque* dans l'histoire politique de Florence, mais il ne s'agirait pour autant pas d'un événement extraordinaire, ce serait un « typique *imbroglio* florentin »¹¹. Une troisième voie consiste à penser que le Tumulte des *Ciompi* a servi de prétexte à d'autres acteurs politiques pour engendrer la rupture historique radicale dont parle Brucker : le « traumatisme » des *Ciompi* aurait été construit par d'autres¹². Cette ligne interprétative a été explorée par Najemy, sur la

⁶ Cf. en particulier STELLA, 1993 et SCREPANTI, 2008.

⁷ RODOLICO, 1945 rejetait l'image d'un Tumulte pensé comme une explosion pour affirmer qu'il s'agissait d'une étape dans l'élaboration d'une conscience de classe, dans le cadre d'une analyse qui n'est pas marxiste mais plutôt « démocrate chrétienne » *ante litteram*. RUTENBURG, 1971 abonda ensuite dans le sens d'une révolte, et l'inscrivit dans un cadre marxiste de lutte des classes générée par les conditions de travail et de subsistance des ouvriers salariés de Florence.

⁸ BRUCKER, 1981 [1977], p. 16. L'idée de cette rupture historique radicale se traduit dans l'organisation même des ouvrages de BRUCKER (1962 et 1977) : le premier est consacré à *avant* et le second à *après*.

⁹ BRUCKER, 1968.

¹⁰ COHN, 1980, TREXLER, 1983, STELLA, 1993.

¹¹ L'expression polémique est de BRUCKER, 1968, p. 365.

¹² On trouve l'ébauche de cette idée chez BRUCKER, 1968, p. 356 : « in the fifteenth century, Florentines continued to describe the revolution in apocalyptic terms, as a harrowing experience which should never be forgotten. So the legend of the Ciompi terror was elaborated, end the evil character of

base de sources officielles principalement¹³ : les récits contenus dans les livres de familles vont-ils eux aussi dans le sens de cette hypothèse ?

Précisons d'emblée que les *Ciampi* – à une exception près, un fils de notaire¹⁴ – ont agi, ont exprimé des revendications dans les pétitions présentées à la Seigneurie, mais n'ont pas raconté les événements dans des livres de famille (ou bien ceux-ci ne nous sont pas parvenus). Que nous apprennent les récits du Tumulte des *Ciampi* réalisés par et au sein des familles florentines des *Arti maggiori* des représentations qu'avaient alors ces familles du corps politique auquel elles appartenaient ?

UN MOMENT CONSTRUIT.

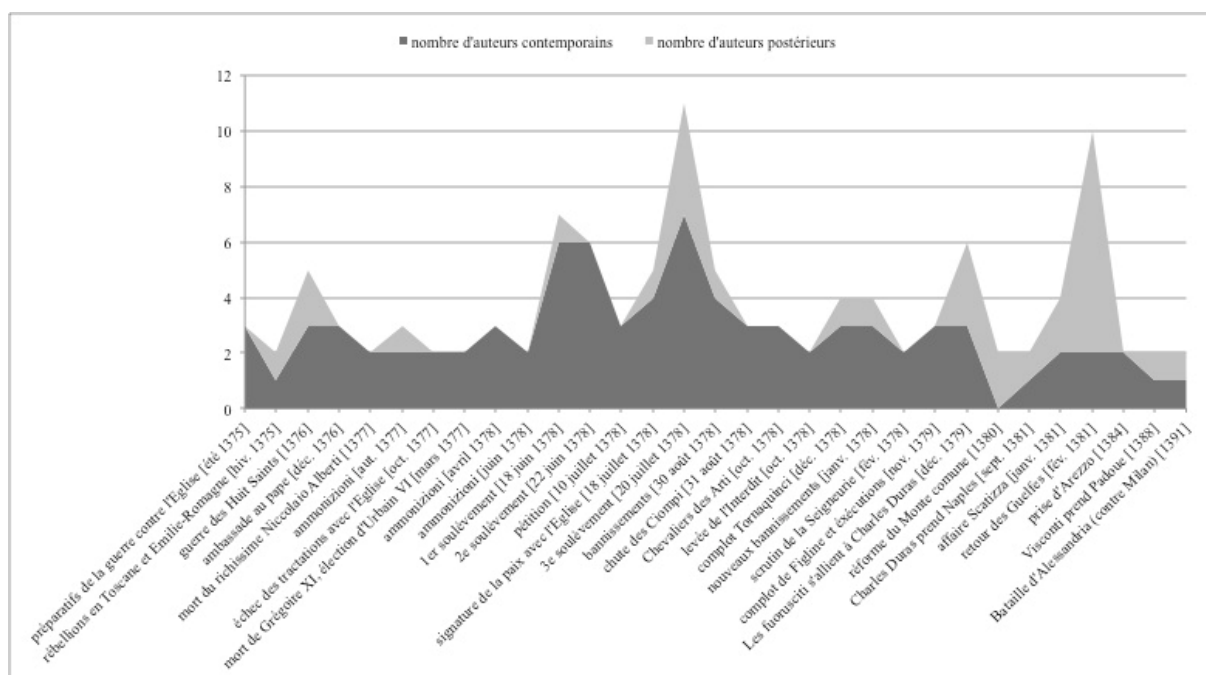
Si l'on observe la répartition des passages consacrés à la vie de la cité dans les livres de famille (fig. 20, ci-dessous), on constate d'emblée que les bornes temporelles communément admises de l'objet historique appelé "Tumulte des *Ciampi*" (juin-août 1378) *ne sont pas* les bornes retenues par la grande majorité des auteurs de livres de famille, dont les récits mettent en évidence la construction progressive d'un *moment*, celui de l'éviction et du retour des guelfes, qui va du printemps 1378 à janvier-février 1381. La chute des *Ciampi* le 31 août *n'est pas* un événement, avec seulement trois témoignages, tous contemporains¹⁵.

the depraved workers impressed upon generations of citizens ». Elle est également présente chez STELLA, 1993, p. 17-18 et p. 29 : « Aidés par leur éphémère percée au sommet du pouvoir, les *Ciampi* florentins, ces exclus du jeu de la représentation et significativement de la représentation de soi-même par l'écriture, ont décroché une victoire *a posteriori* dans la mémoire collective. Mais cette mémoire est devenue un enjeu, aux couleurs par trop idéologiques, qui bien souvent a déformé la réalité historique soit par des extrapolations indues de la dimension symbolique du mouvement, soit au contraire en niant purement et simplement cette dernière ».

¹³ NAJEMY, 2006, considère la période dite du « gouvernement des *Arti* » comme le chant du cygne du corporatisme, qui vit un « gradual realignment of class relations that transformed Florentine political culture » (p. 156). Cette mutation serait due à l'entrée d'un troisième joueur sur l'échiquier politique qui opposait les élites et le *popolo*, en la personne des travailleurs du *popolo* : la rupture, si elle fut *engendrée* par le soulèvement des *Ciampi*, aurait été en fait *mise en œuvre* au sein des mentalités des élites, qui auraient alors réalisé qu'elles devaient ancrer leur pouvoir dans un style politique et une idéologie différente (le *consensus*), afin d'éviter une alliance durable entre les *artefici* et les travailleurs non-qualifiés (p. 182). Il se serait alors agi pour elles de se lier aux membres du *popolo* (d'où aussi l'enjeu de donner aux *Ciampi* un rôle d'épouvantail) et de substituer au traditionnel rapport de force une image d'unité du corps politique florentin. Selon NAJEMY les élites gagnent à leur cause ceux qu'il définit comme « membres des *Arti maggiori* mais non des élites » en leur ouvrant les scrutins et la participation à la vie politique (l'ouverture se fait de façon notable entre 1411 et 1433, en direction cependant des *Arti maggiori* et aux dépens des *Arti minori*) tout en rétrécissant le cercle politique chargé du gouvernement effectif de la cité (p. 183-184). Le fait que NAJEMY parle de « consciously manipulated memory of those 'forty accursed months' » (p. 177) en associant aux travailleurs une image d'antisociaux qui deviennent régulièrement violents et doivent être contenus (p.179) nous amène encore une fois à nous interroger sur la *construction* de la mémoire du Tumulte au fil des générations.

¹⁴ Il s'agit de Paolo di ser Guido *cimatore*, dont le texte a été publié par STELLA, 1993, p. 271-275.

¹⁵ Sur la base de documents électoraux, NAJEMY (1982) affirme que la chute des *Ciampi* n'est pas une clôture vu que les réformes amorcées continuent, et la fin du moment serait en 1382. Cependant, alors



Ensuite, les pics de présence de la vie de la cité de juillet 1378 et du printemps 1381 présentent de notables différences de nature : tandis que les prémices de juin, une majorité des récits des événements de juillet, et presque toutes les notations allant d'août à janvier 1381 sont rédigées au moment des faits ou peu après, l'écrasante majorité des passages concernant le printemps 1381 sont rédigés après, voire *bien après* les événements. Cela nous incite à penser que ce second moment constituerait une conclusion *construite* de la période, un point final que les auteurs des livres de famille ont voulu apposer pour marquer la fin d'un moment, sous la forme d'une péroration qui soit à la hauteur de l'exorde retentissant de l'été.

Si l'on entre maintenant davantage dans les textes, on constate que cette différence liée à la temporalité de l'écriture se double d'une différence de posture par rapport aux événements à l'intérieur même du groupe des auteurs ayant écrit le jour ou au lendemain des événements. Certains adoptent une posture de sismographes, qui enregistrent les sursauts de la cité, tandis que d'autres vont davantage chercher à *écrire* les événements, en les interprétant.

Le temps du Tumulte selon les spectateurs des événements

Au nombre des sismographes, Leonardo Salimbeni, qui réserve aux événements une page entière (cas unique dans son livre), ce qui témoigne de leur

qu'il examine les crises électorales successives jusqu'en décembre 1379, il fait un bond inexplicable jusqu'en 1382, et le chapitre suivant s'ouvre juste après 1382 sur l'affirmation que le conflit interne s'est déplacé du niveau électoral à « ailleurs », sans plus de précision.

importance à ses yeux. Cependant, il ne cherche ni à reconstruire les antécédents du soulèvement, ni ne renvoie par anticipation aux événements qui suivirent : pour lui, le soulèvement de juin s'inscrit dans les procédures normales de la république (la remise en vigueur des Ordonnances de Justice), et est relativement minime (il s'agit d'un « picholo romore »)¹⁶. La perception de ce soulèvement comme le *début* de quelque chose d'extraordinaire ne *s'impose donc pas* chez les contemporains. Cela n'est pas dû au fait que son livre est peu enclin au récit historique, car il en va de même chez Guido Monaldi et *ser* Naddo da Montecatini, dont les livres accordent une place prépondérante à l'histoire¹⁷. Pour Naddo da Montecatini, le plus fidèle sismographe de la période, le cœur des faits est également de type institutionnel, et il ne s'agit dans un premier temps même pas d'un véritable *romore*¹⁸. Son récit met aussi en évidence qu'il en va de la *fin* des événements comme de leur début : non seulement les menées des *Ciampi* continuent au delà de l'été 1378, mais aussi au-delà de l'hiver 1381, se poursuivant jusqu'en juillet 1383¹⁹. Le récit de Naddo da Montecatini nous montre donc que d'autres bornes temporelles du moment étaient possibles, et que le choix par la grande majorité des auteurs de livres de famille des bornes que nous avons identifiées relève bien d'une démarche de *construction*. Or cette démarche semble émaner principalement d'auteurs directement impliqués dans les événements.

Le temps du Tumulte selon les acteurs des événements

Parmi les textes rédigés de façon contemporaine ou presque des événements se trouvent ceux de Simone Peruzzi et de Luigi di Piero Guicciardini, que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder tant ils sont représentatifs du rôle stratégique que peut assumer l'écriture de la vie de la cité pour la défense du *stato* familial. Or leurs récits font tous deux état d'une démarche de construction du *moment* crucial dans lequel ils se trouvèrent impliqués²⁰. Le récit se fixe ainsi à chaque fois sur leur implication : le

¹⁶ SALIMBENI, Leonardo (éd. Signorini, 1996), p. 343 : « Mccclxxviii. Richordanza che, a dì 18 di giugno 1378 in venerdì, Salvestro di messer Alamanno de' Medici e Simone di Benedetto di Simone Gherardi cho' loro chonpagni de' Priori ripuosino gli ordini della giustizia sopra ' Grandi, di che fu alchuno picholo romore ».

¹⁷ MONALDI, Guido di Francesco (éd. Guasti, 1835), p. 514-519.

¹⁸ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784) p. 10, citée *infra*.

¹⁹ *Ibid.*, p. 58-59, 61-62, 66 : « E nota, che a' dì 21 [anzi 22] di Luglio, il dì di S. Maria Maddalena, fu grandissimo romore in Firenze, il quale levarono i Ciampi ». SCREPANTI note qu'« Almeno una ventina fra tumulti e cospirazioni si verificarono fino al 1414, data in cui dobbiamo considerare esaurito lo slancio sovversivo della generazione che fece la rivoluzione del 1378 » (2008 p. 168). Notons que pour SCREPANTI aussi la fin véritable de la parabole des *Ciampi* date de janvier-février 1381 *more florentinum* (p. 171), même s'il note que les mouvements continuent en mars, mai, octobre-novembre 1382 et juillet 1383 (sur une base plus large cependant), et que selon lui on trouve encore des *Ciampi* dans le soulèvement de 1393 contre Maso DEGLI ALBIZZI (p. 174), et dans les soulèvements de 1411 et 1414, même si ces dernières furent selon lui « tumulti di fuorusciti e di popolo affamato, senza ambizioni di potere e sogni di rinnovamento » (p. 174).

²⁰ Simone PERUZZI occupe une place particulière dans le panorama politique de la période car il semblerait que son élection au sein des Huit ait été voulue par les oligarques guelfes. Membre « non

temps de référence est celui de leur action politique. Ainsi, le récit de Peruzzi se clôt sur son passage de relais au nouveau priorat qui entre en fonction, avec Luigi Guicciardini à sa tête, tandis que le récit de ce dernier commence à ce moment-là et se clôt sur sa sortie du Palais de la Seigneurie. Tous deux vont prioritairement chercher à reconstruire le *contexte* dans lequel leur action s'est inscrite, soulignant les antécédents du Tumulte pour se justifier. Ils introduisent ainsi en particulier la question de la genèse du Tumulte, et notamment les menées du parti de Salvestro de' Medici contre la *Parte guelfa*. Simone Peruzzi établit un lien entre le soulèvement et les *ammonizioni* en le mettant au sens propre dans la bouche des futurs révoltés au moyen du discours indirect libre placé au milieu de son récit²¹, tandis que le récit de Luigi Guicciardini est construit autour de l'opposition entre plusieurs volontés, nous l'avons vu. C'est à ce niveau qu'intervient la recherche d'une genèse des événements de juillet : ce second soulèvement serait la conséquence de la résistance de Luigi Guicciardini face aux actions « antiguelfes » que le parti de Salvestro de' Medici entendait poursuivre. Dans ces deux récits, la construction temporelle passe par la recherche d'antécédents quand il s'agit de justifier un agir difficile, voire un échec : construire un *début* a donc un sens, qui s'inscrit dans une stratégie textuelle plus générale. En va-t-il de même en ce qui concerne la *fin* de la période ?

Clore le moment du Tumulte : un enjeu

Il y eut manifestement une volonté officielle de clore la période d'agitation qui s'était ouverte en juin 1378 et qui depuis perdurait. En témoigne les décisions que Naddo da Montecatini *enregistre*, qui font état d'une sélection précise des bornes choisies pour les mesures de réhabilitation ou d'exclusion prises :

Poi a' dì 21 di detto mese [= *gennaio*], essendo tuttavia il popolo armato si cominciarono a ragunare li detti uomini eletti, e detto dì si mandò il bando, che tutti li posti a sedere dal detto tempo in quà, sieno restituiti nelli loro onori, e che tutti gli sbanditi, ribelli, e condannati dal detto tempo, cioè dalli 18 Giugno 1378 in quà, salvo che quelli, che fossero sbanditi, o rubelli, o condannati per malefiz commesso in persona altrui, potessero liberamente tornare nel distretto, e contado di Firenze, [...] e che sarebbono restituiti nelli loro beni senza danno del compratore.²²

affilié » de la commission des Huit, Simone, *guelfe* sans être *archiguelfe*, se trouvait donc dans une position périlleuse.

²¹ PERUZZI, Simone, (éd. Saponi, 1934) p. 521-522 : « Vinta questa petizione, si mossono tutte l'arti, ad arte ad arte, e vennero a vicitare i Singnori, e ringraziandoli di quello ch'avieno fatto; ma che non era abastanza, però che gli era tenuto loro la ghonghia in chollo, e tutto dì erano a la Parte ammoniti senza alchuna chagione, e che per Dio a questo si provedesse. »

²² Naddo DA MONTECATINI, p. 43 : « Ensuite le jour du 21 du dit mois, tandis que le peuple continuait à être armé, on commença à réunir lesdits hommes élus, et ledit jour on proclama par ban que toutes les personnes démisées de leurs charges depuis ce moment-là jusqu'à maintenant devaient être réhabilitées dans leurs honneurs, et que tous les bannis, les rebelles et les condamnés depuis ce moment-là, c'est-à-dire depuis le 18 juin 1378 jusqu'à aujourd'hui, pouvaient revenir librement dans le *distretto* et le *contado* de Florence, à l'exception de ceux qui auraient été bannis ou déclarés rebelles, ou condamnés pour un crime commis sur la personne d'autrui [...] et que ceux-ci devraient être

Dans les livres émanant des familles directement concernées par cette réhabilitation, cette démarche est encore plus visible. Les livres des fils de Lapo da Castiglionchio, archiguelfe exilé dès juin 1378 montrent que la volonté de clôture du présent est capable d'*informer* leur écriture. Bernardo et Paolo di Lapo attendent le retour des Guelfes pour écrire, et non seulement le souvenir des vexations endurées en 1378 est très présent dans leur livre²³ mais c'est la motivation de l'écriture, comme en témoigne le dernier *ricordo* du livre de Bernardo da Castiglionchio :

Memoria

Ricordanza che questo libro fu scritto per me Bernardo da Castiglionchio nelgl'an[n]i domini Mcccclxxxij, essendo io per andare a Bologna a studio, aciò che de' nostri fatti non perissa memoria.

Et è segnato di fuori per + A.

Ricordanze che Messer Lapo fu sbandito per riformagione di xxiiij di giugno 1378.

Fu annullata la detta riformagione di *** di genajo 1381 per vigore della riformagione si fece quando fumo ribanditi.

Ricordanza che messer Lapo *ricevette* gl'infrascripti bandi da uficiali :

Fu condepnato nella persona al tenpo del Conte Giovanni da Raginopoli, overo da Monte Granelli : carte .3.

Item al tenpo di messer Cante Capitano in persona : carte .169.

Item al tenpo del Conte Piero da Orto Exsecutore in persona : carte .37.

Cancellato et asoluto fu messer Lapo da' sopradetti bandi di xxiiij di settenbre Mcccclxxxij inditione sexta per mano di ser Antonio del maestro Piero, nel libro de' malabiati.

dì .vj. di novembre 1378 :

Alberto fu condenato insieme con messer Lapo dal Conte Giovanni carta. 3. cancellato.²⁴

Précisons que l'on retrouve cette association significative des deux dates chez Luca di Matteo da Panzano²⁵ et chez Bese Magalotti²⁶.

réhabilités dans leurs biens sans dommage pour l'acheteur » . Marchionne di Coppo STEFANI fait lui aussi état de cette clôture institutionnelle, avec quatre occurrences de la borne temporelle du 18 juin dans le récit des mesures prises fin janvier 1381 (éd. Rodolico-Cherubini, 2008, p. 397 [rub. 904]).

²³ Comme le dit d'ailleurs Paolo DA CASTIGLIONCHIO lui-même : « seguì la sventura che fumo chacciati cho' molti altri ghuelfi per operazioni di ladroni et malvagi cittadini nostri chontrari chome in più luogho ischritto si chontiene, et per questo tutti i nostri beni furono inchorporati » (éd. de Angelis, 2005, p. 312).

²⁴ Bernardo DA CASTIGLIONCHIO (cf. Annexes III, n° 20), f° 43 v. : « Mémoire. Mention que ce livre a été écrit par moi Bernardo da Castiglionchio durant les années du seigneur 1382, alors que j'étais sur le point d'aller étudier à Bologne, afin que la mémoire de nos affaires ne périclât point. Et il est marqué à l'extérieur d'un + A. Mentions que messire Lapo fut banni par la décision officielle du 24 juin 1378. Cette décision officielle fut annulée le ** janvier 1381 au nom de la décision officielle qui fut prise quand nous fûmes autorisés à revenir. Mention que messire Lapo reçut les bannissements suivants de la part d'officiers : il fut condamné à mort durant le mandat du conte Giovanni de Raginopoli, ou plutôt de Monte Granelli – au feuillet 3. *Item* durant le mandat du Capitaine messire Cante, à mort, au feuillet 169. *Item* durant le mandat de l'Exécuteur, le conte Piero da Orto, à mort, au feuillet 37. Messire Lapo fut absout et les bannissements sus-cités furent annulés le 24 septembre 1382 *inditione sexta* de la main de *ser* Antonio fils de maître Piero, dans le livre des malfaiteurs. Le 6 novembre 1378 : Alberto fut condamné, avec messire Lapo, par le Conte Giovanni, au feuillet 3, annulé ». Une page vierge précède ce *ricordo*, qui est le dernier du livre : cette position en fait une sorte de conclusion, à la valeur presque aussi forte qu'un *incipit*. Cette liste des *bandi* se trouve également dans le livre de Paolo (cf. Annexes III, n°22, f° 83 r. et f° 88 r).

²⁵ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 342, 364.

²⁶ Cf. Annexes III, n° 29, f° 116 v.

La volonté de clôture qui parachève la construction du *moment* est encore plus marquante dans le récit de Nofri delle Riformagioni. En plus de marques de reconstruction temporelle (telles des prolepses²⁷, et une recherche des antécédents comme chez Peruzzi et Guicciardini) il présente en effet ce moment sous un angle providentiel, lui conférant ainsi la puissance et la solidité associées à l'ordre divin. Cela est d'autant plus marquant que ce notaire, fils de l'un des plus hauts officiers de la cité, n'était pas à Florence au moment des faits, mais à Rome avec l'ambassade chargée de négocier la paix avec le pape. Sa famille fut cependant l'une des cibles des révoltés de juillet : la demeure familiale fut incendiée et son père contraint à fuir la ville. Nofri devint ensuite l'un des meneurs des *fuorusciti* qui complotèrent contre le régime des *Arti*. Or son récit des événements de juillet est extrêmement détaillé, laissant presque accroire qu'il y était, et il ajoute aux marques de reconstruction temporelle un pan symbolique : en attribuant des nombres hautement symboliques aux phases des événements, il construit en effet un cadre temporel dont la dimension religieuse a été soulignée à juste titre par la critique. Il s'agit d'inscrire l'ensemble des événements dans une parenthèse aux accents providentiels, close avec le retour des guelfes : ainsi Michele di Lando dirigea-t-il selon lui Florence en seigneur durant 40 heures, les *Ciampi* 40 jours et les *artefici* 40 mois²⁸. Ce procédé met en évidence que pour Nofri, la chute du gouvernement des *Ciampi* fin août n'est pas la fin du moment historique tel qu'il le conçoit : ce n'est qu'une *étape* dans l'histoire des Guelfes de Florence, dont la véritable conclusion n'arrive qu'en 1381, avec leur retour. Un autre passage confirme la lecture providentielle que Nofri delle Riformagioni donne de la période : il s'agit de l'annonce aux accents prophétiques du retour des Guelfes qu'on lui fit²⁹, où la récurrence du verbe « *dovere* » nous projette dans un futur conditionné par le soutien de Dieu aux complots guelfes. Le fait que l'on retrouve ces accents providentiels chez les fils de Lapo da Castiglionchio (qui présentent toujours leur

²⁷ DELLE RIFORMAGIONI, Nofri (éd. Scaramella, 1917-34), p. 55 : « dierono ordine i' romore ristesce; e cominciò in maggiore parte a ristare. Ma la grande, quando è mossa, ispesse volte non ristà a posta di chi la muove; e così fé la città di Firenze ». Le dictionnaire Battaglia ne contient pas « grande » dans le sens de foule (ni de crue d'ailleurs) : l'édition n'annotant pas ce terme, la possibilité d'une omission de mot après « grande » existe.

²⁸ *Ibid.*, p. 57-58.

²⁹ *Ibid.*, p. 66 : « Nel detto anno 1379, e mese di diciembre, ser Nofri di ser Piero delle Rinformagioni e Bese Magalotti insieme si partirono di Siena. E andarono insieme insino a Cortona, e poi si partirono; e Bese andò in Romagna, e ser Nofri andò in fino al conte Guido e al conte Bertoldo degli Orsini, e ivi stette sei dì, e in capo di sei dì si parti; perchè ebbe, d'alcuna persona, a punto la tornata de' Guelfi dovea essere nel 1381. Nel detto anno, e del mese di giennaio, el detto ser Nofri si parti da Pitigliano, el quale è castello de' conti Guido e Bertoldo, e andò a Rimino; e trovò a Fano Matteo di Iacopo Arrighi e Iacopo di messere Rinieri Adimari, cittadini onorevoli di Firenze. E co' loro disse e mostrò una scritta, la quale aveva avuta da uno romito nel monte Argentaro, nella quale si conteneva in effetto, come nel 1381 e guelfi sbanditi rubelli e confinati doveano ritornare in Firenze per bontà e fattura di quegli, e quali erano nella città di Firenze; pregando il detto ser Nofri si dovesse stare pianamente con panni lunghi e andare in Lombardia; ché gran pericolo portava nelle parti del Patrimonio; ma in Lombardia non portava pericolo, e faceva bene; e a Firenze sarebbe amato ».

retour comme le fruit de la volonté divine) tend à confirmer qu'il s'agit là d'un élément de la construction du moment de l'éviction et du retour des Guelfes³⁰.

Les textes confirment donc l'existence d'une *construction* du moment : celui-ci est doté par la recherche d'antécédents directs d'une genèse mais également d'une fin qui n'est pas le 31 août 1378 mais janvier-février 1381, avec le retour des guelfes. Cette construction n'est cependant pas le fait de tous : les auteurs contemporains "spectateurs" des événements les enregistrent sans chercher à baliser un moment. Cette démarche provient davantage des auteurs impliqués dans les événements, soit directement (à l'époque des faits), soit indirectement (du fait de leur appartenance familiale quand ils sont postérieurs). Or ces "acteurs" appartiennent à la faction guelfe, voire archiguelfe³¹, et la construction de ce moment semble ainsi venir s'intégrer dans le cadre plus général d'une version Guelfe de l'histoire.

DONNER UN SENS AU MOMENT : LA LECTURE GUELFE.

La structuration chronologique

Il en va de l'interprétation des faits comme de la construction des bornes du moment : les récits écrits par des auteurs non impliqués fonctionnent différemment de ceux des auteurs impliqués. Paolo di *ser* Guido *cimatore* ou Naddo da Montecatini font ainsi le choix d'une structuration purement chronologique du propos, par ailleurs riche en informations factuelles, mais sans recherche explicite des causes ou des responsables. Le récit de Naddo da Montecatini se caractérise ainsi par son attention aux dates, aux heures, et par le choix récurrent de formes passives ou impersonnelles pour les verbes. En témoigne à titre d'exemple cet extrait :

Nel 1378 entrò in Calende di Maggio Gonfaloniere di Giustizia Salvestro di Mess. Alamanno de' Medici. Nel suo tempo si levaron via le petizioni; poi a' dì 18 di Giugno nel Consiglio del Popolo, ed a' dì 19 del detto mese si riposono nel Consiglio del Comune sopra i Grandi gli Ordini della Giustizia, e furono privati d'ogni uffizio per un anno, salvochè possano esser Capitani di Parte. Ed il dì 18 che fu in venerdì quasi la Città andò a rumore.³²

³⁰ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo *et filii* (éd. de Angelis, 2005 p. 312-313) : « Poi, chome piaque a Dio, non volendo sostenere l'ingiustizie et iniquitadi de' nostri emuli, rientrammo in chasa nostra e furono per lo Chomune assegnati ufficiali a renderci i nostri beni [...] » et p. 314-315 : « Da poi chome piaque a Dio et non potendo più soportare la malvagità de' rei huomini a dì ij di genaio negli anni Domini Mcccclxxxj, a grido et a romore di popolo tutti i rubelli et isbanditi del Chomune di Firenze furono ribanditi et per parlamento si fece che dovessimo riavere tutti i nostri beni [...] ».

³¹ Le terme « archiguelfe » fait partie du vocabulaire de l'époque (cf. STEFANI, éd. Rodolico-Cherubini, 2008, p. 347 [rub. 821]). Il désigne les membres actifs de la *Parte guelfa*, qui prononcent les *ammonizioni*. D'autres auteurs désignent ces personnes par le terme plus général de « *partefici* ».

³² DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 10 : « En 1378 Salvestro fils de messire Alamanno des Médicis prit aux calendes de mai son poste de Gonfalonier de Justice. Durant son

On prend soin de ne pas identifier les acteurs (les pétitions *sont supprimées*, les Ordonnances de Justice *sont rétablies*, les magnats *furent privés* des offices). Même le soulèvement apparaît comme le fait d'un sujet collectif relativement flou : la cité. Naddo da Montecatini évite ainsi l'analyse au moyen de subterfuges formels : pas de liens de cause à effet, uniquement des liens temporels, des tournures passives et impersonnelles qui laissent dans l'ombre l'identification des responsables... En somme, une sculpture tout en bas-relief, où les enjeux des événements se lisent en creux. Or le sens du Tumulte des *Ciampi* est l'un de ces enjeux.

Tandis que durant l'été 1378, Naddo da Montecatini prend soin de *ne pas* analyser le présent qu'il consigne dans son livre, on remarque qu'au fil du temps, il semble intégrer une lecture « officielle » qui aurait émergé, dans la mesure où il désigne toujours plus volontiers des acteurs (le terme « *ciampi* » apparaît plusieurs fois dans son récit). Cependant, même s'il prend de plus en plus position, notamment par des jugements moraux (certaines revendications sont même qualifiées d'iniques, d'injustes, de contraire au bien commun) son récit continue de se démarquer de celui des archiguelphes par sa structure chronologique plutôt qu'interprétative.

En témoigne son récit du « retour des Guelfes » : alors que les archiguelphes, comme nous allons le voir, construisent l'image d'un moment net et sans bavure, le récit de Naddo da Montecatini met en évidence les vicissitudes qui marquèrent ce « retour », qui se déroula en fait en plusieurs temps, entre janvier et mars 1381, et surtout dans la violence. Il souligne combien la cité est divisée, et que divers groupes prennent les armes au fil des mois de janvier et février³³, prononçant les uns envers les autres diverses condamnations, selon la logique d'inclusion-exclusion qui domine la *praxis* politique de l'époque³⁴. Le « retour des Guelfes » n'arrive ainsi qu'après plusieurs semaines de conflit, et le critère de gibelinisme fait lui aussi tardivement son apparition, dans le compte rendu des décisions institutionnelles qui font appel à ces concepts³⁵. Si les *Ciampi* font désormais partie de son vocabulaire, il ne désigne pas les acteurs des événements de l'hiver 1381 par le terme de *Guelfes*, préférant des

mandat l'on supprima des pétitions ; puis le 18 juin, dans le Conseil du Popolo, et le 19 du dit mois au Conseil de la commune, on remis en place les Ordonnances de Justice sur les Grands, et ils furent privés de tout office pendant un an, si ce n'est qu'ils peuvent être Capitaines de la *Parte*. Et le 18, qui fut un vendredi, la rumeur faillit emporter la cité ».

³³ *Ibid.*, p. 45-46 [janvier-février 1381].

³⁴ *Ibid.*, p. 46-47 : « *Elessero quarantacinque cittadini con balia, che dovessero trarre di palagio tutti i sospetti, cioè tutti coloro, che rendessero fava contro al loro volere; e questo s'intendeva per l'uffizio de' Signori Priori, de' Gonfalonieri, e de' Dodici; e che tutti gli ammoniti fossero privati degli uffizj, e che chi fosse in uffizio si potesse rimuovere, e che chi avesse commesso alcun malefizio dal dì 15 Gennaio prossimo passato, infino al dì 15 Febbraio predetto, non si potesse cognoscere contro di lui, e che chiunque fosse condannato dal dì 15 di Gennaio insino a detto dì 15 di Febbraio, s'intendesse esser ribello, e perdesse i suoi beni; e questo s'intendesse per gli condannati dello stato di prima, cioè di Mess. Giorgio, e di Mess. Tommaso degli Strozzi, e loro seguaci; e che coloro, de' quali i beni furono messi in Comune, riavessero i loro beni, e restituiti delle arsioni, e de i loro danni. E più altre cose domandarono molto ingiuste, ed inique ».*

³⁵ *Ibid.*, p. 53-54.

termes liés à leur activité professionnelle ou tout simplement taxonomiques (comme « cari », « buoni cittadini »). La construction idéologique d'un *sens* au Tumulte des *Ciampi* n'est donc pas évidente, et le prisme du guelfisme apparaît comme un élément *introduit* par un camp (celui des vainqueurs) pour justifier la reconfiguration du corps politique de la cité.

La construction du sens Guelfe de l'histoire

Le récit de Luigi Guicciardini est également un exemple de présence précoce de la grille de lecture "guelfe" dans le compte-rendu des événements. Dans son récit, il substitue délibérément l'opposition *ghibellini-guelfi* (et leurs quasi synonymes *amuniti-partefici*) à l'opposition entre *Grandi* et *Popolani* qui était au cœur, du moins dans les termes de la pétition, des menées de Salvestro de' Medici et de son parti³⁶. Il s'agit d'un *choix* interprétatif de sa part : pour lui le critère *guelfi-ghibellini* définit les finalités de l'action des deux camps, et le rôle des « peigneurs et tisserands et cardeurs et autres batteurs de laine » est fortement minimisé, dans la mesure où ils sont présentés comme des pions manipulés par le parti des *Ghibellini amuniti*.

Pour d'autres auteurs, tels Bese Magalotti, l'élaboration de cette lecture se fit progressivement. La procédure des *ammonizioni* était si problématique qu'au sein même de la *Parte* des voix s'élevaient contre certaines condamnations, et Magalotti prend soin de justifier les décisions qu'il a prises durant ses mandats³⁷. Dans son récit des événements de juin, il affirme que les cibles de la pétition de Salvestro étaient les *Grandi* et que, seulement dans un deuxième temps, la *Parte* fut attaquée, par une

³⁶ GUICCIARDINI, Luigi di Piero (éd. Sensoli, 1998), p. 108-109 : « e trovando tutta la ttera aseragliata e ad arme però che Salvestro di messere Alamano de' Medici, il quale era istatto Gonfaloniere i due mesi pasati, per fatura de' ghibellini amuniti e per l'uficcio degli Otto cittadini de la Balìa avia fatti molti ordini contro a la Parte Guelfa e posto gli ordini della giustizia a' grandi e a' gientili uomini de la città di Firenze e fatto ardere più e più chasse e palagi a cierti cittadini guelfi e partefici de la Parte Guelfa, e i detti partefici privati d'ufici e chi in uno modo e chi in uno altro, e mandato tutta la città di Firenze a fuocho e a ruberia, e entrando noi nel detto uficio del priorato nel detto calen di luglio 1378, e volendo cierti malifici ghibellini e amuniti e loro seguaci guelfi traditori e i detti Otto della Balìa che per lo detto nostro uficio del priorato e per gli nostri colegi si prociedese contra i detti cittadini e partefici guelfi rigidamente in confinaragli e in isbandegliagli fuori de la città di Firenze, e volendo che per lo nostro uficio si faciesono cierti ordini contro a la Parte Guelfa in disfalla afatto e io Luigi ponendomi al contrario e volendo sostenere che ciò non si faciese, i detti ghibellini e amuniti e i detti cinque cittadini degli Otto della Guerra [...], feciono e ordinarono che i petinatori e tesitori e scardassieri e ogni altro batilana de la città di Firenze dovesono martedì di xx di luglio detto levare uno romore e ardere cierte famiglie guelfe di Firenze ». Cf. à propos de ce passage *supra*, chapitre 4.

³⁷ Archiguelfe lui aussi, compagnon de Nofri DELLE RIFORMAGIONI en exil, il fut capitaine de la *Parte Guelfa* à partir de juin 1378, et donc directement impliqué dans les événements. Il justifie une *ammonizione* qu'il a contribué à prononcer, en renvoyant à un *document* prouvant les actions gibelines des ancêtres du condamné. Il note aussi quand et pourquoi il a été absent à un vote, et précise qu'une fois il est allé siéger justement pour essayer d'éviter l'*ammonizione* à certaines de ses connaissances. Il précise d'ailleurs que ces votes passent parfois « con grandi stento ». Guido MONALDI témoigne aussi de ces difficultés : « lunedì a dì 14 di giugno 1378 furono amuniti per li chapitani della Parte Ghuelfa Giral di Giral di e Francesco Martini e stettono in sino alla champana del dì innanzi che si potesse vincere ched e' fosso[no] amuniti » (éd. Guasti, 1835, p. 514).

mesure visant à lui enlever son immunité législative quasi absolue³⁸. Ce n'est qu'après l'évocation des incendies des demeures d'un certain nombre de membres actifs de la *Parte* que l'on voit apparaître l'idée que les guelfes sont une cible du gouvernement. L'enjeu ici semble d'abord être celui d'identifier les coupables (Salvestro et les Huit de la Guerre) et *ensuite* de décrire la *Parte* comme une victime :

[...] fu fatto m. Lapo rubello da quelli di Balìa, e molti altri Cittadini grandi, e sopra ' grandi, sospesi da gli uffizi, e tutti i più schietti guelfi di questi Città, fecionsi ordini e rupponsi altri ordini, e di tutto fu cagione Salvestro peròche a sua baldanza si fece, operatori ne furo certi degli otto, e spezialmente Tommaso di Marco degli Strozzi ; operòne molto Benedetto di Nerozzo e Bernardo Velluti, ch'era de' dodici, e Bardo Altoviti di fuori ; e mai non fecero altro studio se non di sotterare la Parte, e' partefici, spezialmente Benedetto ad ogni modo e malizia.³⁹

La notion de guelfisme apparaît donc peu à peu chez Bese Magalotti, mais ce n'est qu'au moment du « retour des Guelfes » que l'opposition *guelfes-gibelins* devient structurante, venant ainsi resémantiser l'ensemble du moment :

Ricordanza ch'io fui inquisito dal podestà di Firenze ch'haveva nome messer Fantino Giug[n]i da Vinegia; e fu richiesto di 23 dicembre; non comparì. Era preso già messer Ghirigoro Tornaquinci da Fino *** da Perugia, Esecutore di Giustizia. Usci' di Firenze a di xxvij, fu' a Panciano di primo gennaio. Hebi bando della testa per trattato; stetti in bando insino a di circa 17 gennaio 1781 [sic]. Tornai in Firenze di primo di febraio 1381, e così a grido di popolo [f° 133 r.] per parlamento fu gridato che tutti i guelfi fossero ribanditi, e che vivesse Parte guelfa, e morisse i traditori ghibellini; e corsesi la terra coll'insegne di Parte guelfa per tutta la Città e furno molti centi, e tagliata la testa a messer Giorgio degli Scali, a messer Donato del Ricco e a Feo corazzaio, tutti ghibellini ammoniti, e molti ne furo sbanditi, e confinati, e di loro beni furo restituiti i Guelfi ritornati.⁴⁰

³⁸ MAGALOTTI, Bese (cf. Annexes III, n° 29) f° 131v. : « Il di 18 di giugno, essendo Salvestro gonfaloniere, si cominciò altro ragionamento, cioè di voler porre gl'ordinamenti della giustizia, e così fu fatto adosso a' Grandi, e fuvvi grande contesa tra tutti ma pure si fece, [...] e disse voleva si levassono le riformagioni fatte per lo Mastino, cioè che non si poteva far leggie pro né contro a Parte se non con consentime[n]to de' Priori, Capitani e Segretario, e col consiglio de' 100 e de' 60; [...] la sù volle ancora che detti di sopra havessino balìa, e stando in gratia si levò 'l rumore, e corsono le arti in piazza co' Gonfaloni loro, et allhora Tommaso di Marco cominciò a dire « sia libera la Balìa », e così si mise, e vinse, ed ogni cosa fu fatta a mano degli otto [...] »

³⁹ *Ibid.*, f° 132 r. : « messire Lapo fut déclaré rebelle par ceux de la Balìa, et de nombreux autres citoyens [furent déclarés] Grands ; et concernant les Grands, les personnes suspendues des offices et tous les guelfes les plus droits de cette Cité, l'on prit des mesures et remit en place d'autres mesures, et c'est Salvestro qui fut la cause de tout cela car cela se fit du fait de son arrogance ; ce furent certains membres des Huit qui mirent cela en œuvre, en particulier Tommaso fils de Marco des Strozzi : [...] et jamais ils ne recherchent autre chose que d'enterrer la Parte, et les Partisans, en particulier Benedetto, avec toutes sortes de façons et de malices ».

⁴⁰ *Ibid.*, f° 132 v.-133 r. : « Mention que je fus l'objet d'une enquête du Podestat de Florence qui se nommait Fantini Giugni de Venise, et je fus convoqué le 23 avril ; je ne comparus pas. Messire Ghirigoro Tornaquinci avait déjà été capturé par Fino *** da Perugia, l'Exécuteur de Justice. Je sortis de Florence le 27, et fus à Panciano le premier janvier. Je reçus l'annonce de ma condamnation à mort pour trahison ; je demeurai banni environ jusqu'au 17 janvier 1381. Je revins à Florence le premier février 1381, et de même à la clameur du *popolo* on proclama par Parlement que tous les guelfes soient rappelés, et que vive la *Parte guelfa*, et que meurent les traîtres gibelins ; et l'on parcourut la ville avec les enseignes de la *Parte guelfa* dans toute la cité, et l'on fut plusieurs centaines, et l'on coupa la tête à messire Giorgio degli Scali, a messire Donato del Ricco et à Feo le cuirassier, tous des gibelins avertis, et nombre d'entre eux furent bannis, exilés, et leurs biens furent restitués aux Guelfes de retour ».

On retrouve le schéma temporel présent chez les enfants de Lapo da Castiglionchio, à savoir la juxtaposition d'un début difficile (l'exil) et d'une fin heureuse, le retour dans la patrie. On note que dans la description de son retour, Magalotti insiste sur la faveur populaire (qui *crie* son approbation à deux reprises) et sur l'opposition entre les guelfes et gibelins : ces groupes sont antinomiques au point de ne pouvoir cohabiter dans la cité, et ici ce sont les guelfes qui reprennent possession de la cité, y compris physiquement, avec le verbe de mouvement *correre* et l'élément fortement visuel et symbolique des bannières, excluant les autres. Le récit se clôt d'ailleurs sur une expression qui concentre l'interprétation que construit peu à peu Bese Magalotti de son parcours de *fuoruscito*. Il n'est pas un *participant d'un coup d'état* mais un *guelfe qui revient* : c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas seulement d'une action politique couronnée de succès mais d'un retour à l'ordre naturel des choses, à la coïncidence idéale entre l'identité « guelfe » de Florence et de son gouvernement.

Cette dimension identitaire explique que l'expression ait rapidement été lexicalisée – Guccio Benvenuti de' Nobili utilise par exemple le syntagme de « Stato nuovo de' Guelfi »⁴¹ pour désigner le gouvernement qui s'installe à la fin de l'hiver 1381 – contribuant à forger l'image d'un événement unique et non pas du résultat d'un processus conflictuel long tel que celui décrit par Naddo da Montecatini⁴².

Ainsi, la notion de guelfisme apparaît dans les récits qui émanent du camp des vainqueurs et leur permet de relire l'ensemble du moment qui s'était ouvert en 1378 en le présentant comme clos sur un « retour à la norme idéale » au moyen d'une formulation qui occulte les *Ciampi* et leur actions et resémantise l'ensemble du moment en parabole de l'éviction et du retour des guelfes⁴³.

DE LA MEMOIRE A L'HISTOIRE : GUELFISME ET IDENTITE DES FAMILLES ET DE LA CITE.

Le retour des Guelfes dans la mémoire des familles

Le “retour des guelfes” devient un pilier des histoires familiales présentes dans les livres des générations qui suivent, comme en témoignent les livres de Luca di

⁴¹ Cf. Annexes III, n° 41, p. 201 [1381].

⁴² Cf. Niccolò BUSINI (Annexes III, n°11), f° 8 v. : « fue il deto Antonio ghonfaloniere di giustizia nel'anno 1381 et a suo tempo ritornorono i ghuelphi ch'erano sciacati di Fire[n]ze ».

⁴³ On trouve en effet un parcours semblable chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Scaramella, 1917-34) p. 60-63 et p. 64 « [...] però che non fia sì piccolo romore, che e guelfi riavranno loro stato ». Cette conception de l'état des Guelfes a d'ailleurs chez Nofri suffisamment de force pour fonctionner aussi de façon rétrospective, et définir la faction auquel lui et sa famille appartenait : « perchè ser Piero, suo padre, et egli e suoi aveano ricevuto onore e stato grande dal reggimento de' guelfi cacciato di Firenze, non gli potea far tanto quanto più vorrebbe aver fatto » (p. 65). Nous revenons sur ce point au chapitre 10.

Matteo da Panzano⁴⁴, Lapo Niccolini de' Sirigatti⁴⁵, ou encore le cas de Carlo Buondelmonti, qui doit son prénom à l'engagement guelfe de sa famille :

+ Al nome di Dio Amen, a dì xij di Luglio mcccc°dicanove.

Qui da pié farò richordo hoggi quessto dì xij di luglio 1419 quando io n[a]qui sechondo ho trovato scritto di mano di Pepo in su uno suo libro quadro alto ch'era nela sua chasa a Firençe, i' quale à Sandro, e egli il tiene.

Naqui a dì ventiotto di giungno Mcccottanta, coè a dì venti otto di gungno mcccottanta i' martedì, la mattina in sul dì, puosimi nome Karlo per re Karlo, il quale passò in quessti Tenpi in quesste parti, e Pepo era a Siena, e sstavavi per paura dello stato il quale era alotta.⁴⁶

La peur qu'avait son père « dello stato il quale era alotta » s'explique si l'on pense que certaines demeures des Buondelmonti avaient été incendiées durant le Tumulte. Cela nous confirme aussi que pour les Buondelmonti, le gouvernement qui prit la suite de celui des *Ciampi* en septembre 1378 s'inscrit en parfaite continuité avec le précédent : la fin du moment est bien le "retour des guelfes".

Des Guelfes à la figure de l'épouvantail

Le livre de famille de Giovanni di Pagolo Morelli atteste de la pérennisation de cette lecture, qui devient progressivement histoire. Né en 1374, il n'a pas vraiment vécu les événements, mais ressent pourtant le besoin d'en parler dans la section historique de son livre. Son récit témoigne de la pénétration de la lecture "guelfe" chez un auteur pour qui le guelfisme est une valeur inscrite au cœur de son identité⁴⁷, mais ne coïncide pas forcément avec celui de la *Parte* et des archiguelfes⁴⁸. Au début,

⁴⁴ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 467.

⁴⁵ Hormis la peste de 1348, la vie politique de la cité ne transparait dans son livre qu'au travers du prisme guelfe, dans le cadre de la définition de l'identité familiale (éd. Bec, 1969, p. 56-57) : « [...] Questo priore e piovano donò la sua parte a Lluhese, o perché gli volesse meglio, o perché n'avea maggiore bisogno, ché avea bene da sette figliuoli maschi e delle femine assai. E, in quello tempo furono chacciati i guelfi la prima volta e il detto piovano ffu chacciato dalla pieve da quegli da Chavingniano, per guelfo, e poi, quando tornaro, vi fu rimesso per gli Siminetti e pe' nostri chonsorti e parenti medesimi; e chosì ffinì la sua vita. [...] E il detto Niccholaio si ritrovò ghonfaloniere di chompangnia [1381], quando furon que' ghonfalonieri che furon chagion di rimettere i guelfi in Firenze [...] ».

⁴⁶ BUONDELONTI, Carlo (cf. Annexes III, n° 10), f° 63 r. : « Au nom de Dieu, Amen, le 12 juillet 1419. Ci-dessous je ferai *ricordo* en ce jour du 12 juillet de quand je naquis, selon ce que j'ai trouvé écrit de la main de Pepo sur l'un de ses livres carré et haut qui était dans sa maison à Florence, que Sandro a et conserve. Je naquis le 28 juin 1380, c'est-à-dire le ving et huit juin 1380 un mardi, le matin au point du jour ; il me donna le nom de Karlo pour le Roi Charles qui passa à cette Époque-là dans nos contrées, alors que Pepo était à Sienne, et y demeurerait par peur du gouvernement qui était alors en place [...] ».

⁴⁷ Cf. MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 128-130. Cf. *infra* chapitre 10, sur ce point.

⁴⁸ On retrouve cette distinction chez Marchionne STEFANI : « Questi, che cercavano di sovvertire lo stato, non erano però più Guelfi che gli altri, perché sotto titolo di Parte guelfa romoreggiare volessero; ma per fare male, e abboiminavano la città, che si reggea a Parte ghibellina; e diceano male, perocché sotto titolo di Parte guelfa e per gli Guelfi si reggea la città ; ma degli smoniti Guelfi, e forse de' Ghibellini smoniti ve n'era nelle borse, ed alcuni ne veniano agli ufici tratti » (éd. Rodolico-Cherubini, 2008, p. 360 [rub. 839]).

son récit est en effet assez critique à l'encontre de l'audace (terme fort à l'époque, surtout dans son sens politique) des *partefici* qui condamnent des personnes appartenant aux instances gouvernementales :

Al tempo di questi Otto della guerra, e quasi nell'utimo, s'ammunì gran gente, circa di 200 famiglie quasi in tempo d'anni due. E presono i cittadini tanta audacia, ch'egli ammuniano de' Collegi; o chi avesse aspettato d'essere de' Signori o d'altro ufficio e avesse avuto malavoglienza con un de' Capitani, egli era subito ammunito. E in tanto discorse, che guelfi e buoni cittadini e valenti erano ammuniti tutto giorno; e in questo tempo fu ammunito Giovanni Dini, che era degli Otto. Questo fatto dispiaceva molto al populo di Firenze, come che niuno non ardisse a contradire per paura di sé.⁴⁹

Il s'agit même pour lui d'un contre-sens politique puisque de bons citoyens, guelfes de surcroît, étaient condamnés. Le mécontentement du *popolo* florentin le signale : on va à l'encontre du sens normal de la vie de la cité, et l'opinion de la majorité en atteste.

La suite de son récit des événements de la fin du printemps et de l'été 1378 souligne encore une fois que les premières cibles de la pétition étaient les *Grandi*, et que la théorie de la manipulation des *Ciampi* par la faction de Salvestro de' Medici s'est vite implantée parmi les Florentins, même si Giovanni Morelli décrit ensuite les mouvements propres aux *Ciampi*⁵⁰. Pour Morelli, les actes des *Ciampi* sont mauvais et condamnables et la chute de leur gouvernement est sans conteste une bonne chose : les qualificatifs négatifs abondent pour décrire leur agir, mais on ne rentre pas dans le détail de celui-ci (surtout pas sur leur programme). Cependant, si leur chute est suivie d'une scansion temporelle (« Allora montarono in istato »), il ne s'agit pas d'une fin. En témoigne notamment le fait que les nouveaux gouvernants de la cité (« gli artefici ») utilisent exactement les mêmes modalités d'action politique, et visent les mêmes personnes qu'en juin et juillet : ils incendient les demeures des Grands, et terrorisent plus largement l'ensemble des citoyens⁵¹. On est encore une fois selon

⁴⁹ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986) p. 223 : « Durant le mandat de ces Huit de la guerre, et presque à la fin, de nombreuses personnes furent admonestées, presque deux cent familles en l'espace de deux ans. Et les citoyens prirent tant d'audace qu'ils admonestaient des [personnes appartenant aux] Collèges ; ou encore quiconque attendait de faire partie de la Seigneurie ou d'un autre office et avait eu maille à partir avec l'un des Capitaine, se trouvait immédiatement admonesté. Et cela s'étendit tellement que des citoyens guelfes, bons et valeureux étaient admonestés tous les jours ; et à cette époque l'on admonesta Giovanni Dini, alors membre des Huit. Cela déplaisait beaucoup au peuple de Florence, bien que nul n'osât manifester son désaccord par peur pour lui-même ».

⁵⁰ *Ibid.*, p. 224-225.

⁵¹ *Ibid.*, p. 226 : « Allora montarono in istato gli artefici e ressono quarantadue mesi. Erano i Signori dovsi in questa forma: sempre era gonfaloniere un artefice, e' priori per metà arti maggiori e minori; era loro capo messere Giorgio delli Scali e messere Tomaso di Marco, e in parte fu messere Benedetto degli Alberti. Costoro arsono molte case a' grandi cittadini, feciono a molti tagliare la testa in più volte, tra' quai fu Piero di Filippo degli Albizi, messere Donato Barbadoro, messere Iacopo Sachetti, messere Ghirigoro di Pagniozo, e a molti altri gran cittadini; e molti ne cacciarono, e teneano in gran paura e 'n gran tremore la cittadinanza. Aveano molti cani, cioè ispioni, che sempre erano per Firenze, o per pigliare o per ispiare di di e di notte. Qui non si poteva né convitare persona né usare punto, che tu eri abominato agli Otto. E 'n fine, usando tante istrane e diverse cose, messere Benedetto si partì da giuoco e non si volle più intendere con loro; il perché e' feciono vie più inorme pazzie ».

Morelli dans le contre-sens politique le plus total : il s'agit maintenant non plus d'audace mais d'« énormes folies », ce qui aboutit logiquement à la fin de cette seconde étape du Tumulte :

E fra l'altre l'utima che gli cacciò, fu ch'egli era preso un loro cane ch'avea imbolato, e avea nome Iscatiza; e stato preso più di, e messere Giorgio il rivolea, e 'l rettore non volendolo rendere, egli fece iscalare di notte alla prigione e tolselo per forza. Parve a tutti gran male; e veduto i Signori tanta maggioranza, 4 di loro s'accordarono a voltare lo Stato, fra' quai fu Filippo di ser Giovanni. E tolto le chiavi e 'l suggello e 'l gonfalone al gonfaloniere (che fu Antonio di Bese Busini, che non era da fidarsene), e' domandarono al rettore che facesse d'avere messere Giorgio e tagliasse la testa a lui in scambio dello Scatiza. [...] A messere Giorgio fu tagliato il capo, e messere Tomaso di Marco si fuggì, e a messere Donato de' Rico fu tagliato la cipolla, e a più altri loro seguaci. Voltossi lo stato negli anni Domini 1381. Fessi isquittino, e 'l primo gonfaloniere di giustizia fu messere Rinaldo Gianfigliuzzi. E perché molti isquittini fatti di prima none otteneano punto di tempo, messere Benedetto degli Alberti, disiderando la fermezza e 'l buono istato del Comune e de' Guelfi, come uomo intendente e pratico fé prencipiare lo squittino in punto perpetuo da non venire mai meno; e così gli venne fatto, ch'egli è bastato sempre e sempre basterà. È segno ch'e' ne vide e che lo fé con amore de' buoni uomini e guelfi.⁵²

Il s'agit bien pour Giovanni Morelli d'un retour au bon sens politique, puisque tous condamnaient ces folies (« parve a tutti gran male ») : advient alors un nouveau renversement du gouvernement, qui s'appuie sur cette « maggioranza ». On est donc bien dans une idée de « retour à la norme » au sens, du moins, de volonté générale. Or comme en témoigne la fin du récit, cette norme et cette volonté sont « guelfes », ce terme semblant ainsi constituer l'horizon du bon agir politique.

Le vœu émis par Morelli dans une autre section de son livre atteste qu'il considère le Tumulte des *Ciampi* comme un véritable traumatisme du corps social et politique Florentin :

Se vedrà il poveruomo che tu abbi grano a vendere e che tu il serbi perché vaglia più, e' t'infamerà e ti bestegnierà e ti ruberà o arderatti la casa, se n'arà mai la possa, e ti

⁵² *Ibid.*, p. 226-227 : « Et la dernière chose, parmi d'autres, qui les fit chasser fut qu'un de leurs chiens qui avait pour nom Scatizza avait été emprisonné pour avoir volé. Il était en prison depuis plusieurs jours, et messire Giorgio [Scali] voulait qu'on le lui rende, et comme le recteur ne voulait pas le relâcher, il fit escalader de nuit la prison et le prit de force. Cela sembla très mal à tout le monde ; et les membres de la Seigneurie ayant constaté cette majorité, quatre d'entre eux se mirent d'accord pour renverser le gouvernement, parmi lesquels Filippo fils de *ser* Giovanni. Et ayant pris au Gonfalonier de Justice (en l'occurrence Antonio fils de Bese Busini, un homme à qui il valait mieux ne pas se fier) les clefs, le sceau et la bannière, ils demandèrent au recteur de faire en sorte de capturer Giorgio et de lui couper la tête à lui plutôt qu'à Scatizza. [...] Ainsi décapita-t-on messire Giorgio, tandis que messire Tomaso fils de Marco [Strozzi] s'enfuit, et que l'on coupa la tête à messire Donato fils de Ricco [Aldegheri] ainsi qu'à plusieurs de leurs partisans. Le gouvernement fut renversé en l'an de grâce 1381. L'on fit un scrutin, et le premier Gonfalonier de Justice fut messire Rinaldo Gianfigliuzzi. Et comme nombre de scrutins effectués auparavant ne servaient jamais à temps, messire Benedetto des Alberti, désirant la fermeté et le bon gouvernement de la commune et des Guelfes, en homme perspicace et pratique inaugura le scrutin général une fois pour toutes sans exception ; et on lui accorda qu'il soit fait ainsi, et cela a toujours suffi et suffira toujours. C'est là un signe qu'il vit clair et le fit avec le soutien des hommes bons et guelfes ».

farà volere male a tutto il popolo minuto, ch'è cosa molto pericolosa: Idio ne guardi la nostra città dalla loro signoria.⁵³

Il ne s'agit pas là d'un récit du Tumulte en tant qu'événement, mais d'une généralisation qui prend place parmi les conseils transmis à ses descendants en matière de bonne gestion. Or le récit de Bonaccorso Pitti comprend lui aussi un épisode qui relève de la même logique.

Il décrit en effet une révolte populaire advenue à Paris en 1381 en utilisant les mêmes termes et les mêmes images que ses contemporains avaient utilisés pour décrire le soulèvement de juillet (parmi lesquelles le peuple parcourant la ville et pillant les demeures⁵⁴), avant d'explicitier la comparaison, précisant que ces Maillotins « étaient des personnes pareilles aux Ciompi qui attaquèrent Florence »⁵⁵. Le fait qu'on trouve chez ces deux auteurs une représentation élaborée des *Ciompi*, qui se prête au rapprochement analogique (plus ou moins généralisé), tend à démontrer que le processus de construction de leur image d'épouvantails est achevé dans la première décennie du xv^e siècle⁵⁶.

Or cela n'empêche pas ces deux auteurs de choisir une clef de lecture et de représentation guelfe (faisant peu ou pas de place à l'action des *Ciompi*) quand ils racontent spécifiquement le Tumulte, ce qui tendrait à démontrer qu'il s'agit-là d'une même démarche, composée de deux volets complémentaires : la diabolisation des

⁵³ *Ibid.*, p. 192 : « Si un pauvre voit que tu as du grain à vendre et que tu le gardes pour que sa valeur augmente, alors il t'insultera et te maudira et te volera, ou encore il brûlera ta maison, s'il en a la possibilité, et il fera en sorte que tout le menu peuple te veuille du mal, ce qui est une chose très dangereuse : que Dieu garde notre cité de leur souveraineté ». NAJEMY, 2006, p. 177 renvoie à ce passage, ainsi qu'à l'anonyme XII (p. 90) qui met un avertissement semblable dans la bouche du nouvel évêque de Florence. Cet avertissement date de 1390, et non de la période du Tumulte.

⁵⁴ PITT, Bonaccorso (éd. Branca, 1986) p. 382-383: « E multiplicando i detti Fiaminghi rubellati dal loro Signore, mandarono segrete ambasciate a' popoli di Ruano e di Parigi, confortandoli che facessero il simile de' loro signori, profferendo loro aiuto e soccorso. Il perché le dette due città si rubellarono al re di Francia, e cominciarono a Parigi il popolo minuto: il quale romore cominciò una trecca della piazza, perché uno isattore la volea pignorare per la gabella di frutta e d' erbe che vendea, la quale cominciò a gridare: "Muoianno le 'inposizioni", cioè[è] la gabella. Il perché tutto il popolo si levò e corsono alle case de' gabellieri e rubarongli e uccisongli. »

⁵⁵ *Ibid.*, p. 383-384 : « Roppono colle scuri la porta della torre dov'erano le dette mazze, le quali si chiamavano di là maglietti; e presi ch'ebbono i detti maglietti, andarono per tutta la terra rubando le case degl'ufficiali del Re, e uccisonne molti. Il popolo grasso, cioè è i buoni cittadini che si chiamano borghesi, dubitando che 'l detto minuto popolo che si chiamarono i Maglietti, ch'erano gente tali quali furono i Ciompi che corsono Firenze, non rubassono anche loro, s'armarono e furono tanto forti che i detti Maglietti s'accordarono d'ubbidirgli. Il perché presono ordine per reggersi a popolo, e seguitarono la ribellione contra i Reali signori. Il perché lo Re e i suoi Reali si ritrassono al bosco di Vincienna e là fecio consiglio. E in effetto per rimedio che tutto lo reame non si ribellasse, preseno partito che lo Re mandasse per tutti i baroni, cavalieri e scudieri di quello reame, che venissono con tutte le loro forze a lui e seguitano dov'egli volea andare ».

⁵⁶ Cette image perdure jusque dans les années 1460 au moins, comme en témoignent les *Ricordi storici* de Marco PARENTI (éd. Doni Garfagnini, 2001), p. 126-127 : « Parve, a ognuno, modo verisimile a riuscire, ma un dubio li ritenne: questo fu il timore del popolo minuto commosso in arme che, vinto Piero et messo a sacco la casa e la roba, non si riscaldassi in tanto furore che, gustato la dolcezza della preda, non gli venissi voglia di rivoltarsi agli altri benestanti, pensando a questo modo potere uscire delle miserie loro e diventare di bisognosi agiati, et forse poi, crescendo loro l'animo, risentirsi dello stato, et pigliarlo per loro come fé nel 1378 ».

ciompi serait ainsi également servie par l'occultation de leur rôle direct dans les événements au profit des guelfes. Ainsi, quand Giovanni Morelli décide de raconter en détail le Tumulte, le temps de l'action des *Ciompi* est encore une fois réévalué pour être inscrit dans un moment plus vaste, celui du conflit entre deux factions politiques plus anciennes et puissantes, qui se structurent autour de la notion problématique de guelfisme. Dans le cadre du débat critique sur la construction de la mémoire du "Tumulte des *Ciompi*", Morelli apparaît donc comme le représentant d'une position (ou d'un moment interprétatif) intermédiaire, qui repose autant sur une lecture guelfe des événements que sur la diabolisation des *Ciompi*.

Réécrire l'histoire en réécrivant l'honneur

La construction du *sens* du Tumulte est en effet amenée à évoluer encore davantage, et le traitement dans les livres de famille des cérémonies d'adoubement qui se succédèrent de 1378 à 1381 met en évidence ce processus : la construction de l'identité des familles repose en effet également largement sur l'honneur des ancêtres, lequel se définit aussi très concrètement par les *onori* dont ils ont bénéficié, parmi lesquels la participation à la vie de la cité, et la chevalerie. Or non seulement les récits des cérémonies d'adoubement de la période contribuent à construire la lecture "guelfe" des événements, la dotant d'une dimension symbolique très forte, mais ils mettent également en évidence une évolution dans la représentation et l'interprétation du "Tumulte des *Ciompi*" au fil des générations.

On le sait, la chevalerie a perduré à Florence bien après la fin de l'emprise de l'Empire et de ses *milites* sur son territoire, et a conservé son immense valeur symbolique, mais aussi sociale, politique, diplomatique, économique⁵⁷. Les généalogies et histoires familiales que l'on trouve dans les livres de famille en témoignent. Les auteurs citent en effet toujours scrupuleusement leurs ancêtres ayant eu ce titre⁵⁸. Comme cela a été dit à propos de l'acceptation par Luca di Totto da Panzano, fin août 1378, du titre de Chevalier des *Ciompi* et des responsabilités afférentes⁵⁹, il s'agissait de quelque chose d'extrêmement sérieux, ce qui va à mon sens à l'encontre de l'hypothèse d'une cérémonie "ironique" de la part des *Ciompi*⁶⁰. De plus, si l'on considère que les textes relatent massivement non pas *une* cérémonie en juillet mais bien *trois cérémonies majeures* qui s'échelonnent jusqu'en 1381, il me semble que l'on est en droit de penser qu'il s'agissait d'un élément crucial, même si

⁵⁷ Cf. SALVEMINI, 1896.

⁵⁸ Dans le cas où l'auteur est fait chevalier, non seulement il raconte son adoubement, mais utilise son titre (*messer*) quand il fait référence à lui-même (c'est notamment le cas de « Luigi Guicciardini kavalieri » : cf. éd. Sensoli, 1998).

⁵⁹ STELLA, 1993, p. 67 n. 106 et SCREPANTI, 2007.

⁶⁰ Je rejoins sur ce point STELLA, 1993, p. 68.

cela n'a pas spécialement attiré l'attention de la critique⁶¹. Or il s'agit aussi d'un lieu privilégié de la resémantisation "guelfe" des événements dans les livres de famille.

L'histoire familiale rédigée par Doffo Spini en est un exemple :

Anfrione fu il quarto genito; lasciò uno figliuolo che ssi chiamava Cristofano, et fecesi chavalieri per le mani de' cionpi nel'anno 1378. Poi gli parve avere fatto male a farsi, et non volle tenere la cavalleria; e poi nell'anno 1381 che i guelfi et buoni huomini e lle famiglie ripresono lo stato et fecionsi molti chavalieri, il detto Cristofano si fece chavalieri di nuovo, e mantenne la chavalleria insino alla sua fine con buona grazia del comune [...].⁶²

La description du dit Cristofano s'inscrit dans une histoire familiale qui a la structure d'un arbre généalogique mis en mots : les liens biologiques et les passages d'une génération à l'autre l'emportent largement sur les précisions concernant les ancêtres évoqués. Le cas de Cristofano Spini détonne, en comparaison, par l'ampleur des précisions le concernant, centrées sur son titre de chevalier. Encore une fois, les deux temps principaux que nous avons identifiés comme ouverture et clôture du moment sont juxtaposés. Le contraste entre les deux est organisé autour du fait d'être fait chevalier, d'abord dans un cadre moralement négatif, puis dans un cadre positif. Le choix de Cristofano réside non pas dans le fait de recevoir le titre mais de le conserver dans le temps, et de le renouveler. Passant sous silence (ou presque) la possibilité offerte en octobre, par le nouveau Gouvernement des *Arti*, de conserver son titre, l'auteur choisit de ne retenir que *l'un* des moments de resémantisation symbolique de la cérémonie initiale d'adoubement (celle de juillet), à savoir le dernier (en 1381) : l'effet de clôture du présent passe aussi par le niveau symbolique.

⁶¹ Les études sur le Tumulte consacrent en général peu de lignes à la question, à l'exception de STELLA (1993, p. 66-69), qui constate l'intérêt massif des chroniqueurs pour ces cérémonies. Il est possible que ce manque d'intérêt relatif soit nourri par une partie des textes, qui semblent vouloir donner l'impression d'un élément étrange, incompréhensible (ce qui est aussi une façon de le discréditer) : je pense notamment à Marchionne STEFANI (l'une des sources privilégiées de la critique), qui par un jeu de balancements met en parallèle les incendies et la cérémonie en insistant sur le contraste pour générer une impression de paradoxe (« E chi ardeano, e chi levavano a dignità di cavaliere, che ivi a poco gli era arsa la casa. E fu il più nuovo e strano viluppo che mai si facesse. » éd. Rodolico-Cherubini, 2008, p. 323 [rub. 795]). Pour autant, il note scrupuleusement les noms des chevaliers ainsi adoubés, et renvoie avec une prolepse à la seconde cérémonie, ce qui confirme que ce n'est pas un événement si anodin : « de' quali cavalieri chi la tenne, e chi lasciò da se; e poi si fece riformagione chi la volesse tenere, come innanzi diremo » p. 325). C'est encore plus flagrant chez l'Anonyme IV (probablement ACCIAIUOLI, éd. Scaramella, 1917-34, p. 26) : « [...] a buon grado o a mal grado, gli convenia pigliare la milizia. Nuova cosa era a vedere, che chi era stato arso in quello dì era preso per forza e a mal suo grado gli convenia esser cavaliere. Forte cosa era a vedere ».

⁶² SPINI, Doffo (cf. Annexes III, n°55), f° 15 v. : « Anfrione fut le quatrième né ; il laissa un fils qui s'appelait Cristofano et qui fut fait chevalier par les mains des Ciompi en l'an 1378. Ensuite il lui sembla qu'il avait mal fait de se laisser faire chevalier, et il ne voulut pas conserver le titre de chevalier ; et ensuite en l'an 1381, quand les hommes guelfes et bons et les familles reprirent le gouvernement et que l'on fit de nombreux chevaliers, le dit Cristofano fut fait chevalier de nouveau, et il conserva ce titre de chevalier jusqu'à sa mort, avec la bonne grâce de la commune ».

Le traitement expéditif d'un autre membre de la famille, qui conserva son titre, le confirme aussi⁶³.

Il y eut en effet des chevaliers en juillet 1378, mais aussi en octobre 1378, et à nouveau en 1381, avec à chaque fois une volonté de redéfinir le sens du titre de chevalier en fonction du nouveau contexte politique. Cette volonté de resémantisation est particulièrement perceptible dans le récit de Niccolò Baldovinetti, fait chevalier en juillet 1378 qui raconte en détail la cérémonie d'octobre. Les discours prononcés en ces occasions mettent non seulement en évidence la dimension politique de cette cérémonie, mais aussi les liens étroits entre la notion de guelfisme et celle d'orthodoxie politique, au croisement de l'histoire des familles et de celle de la cité.

Outre ses participations à la vie politique (en tant que guerrier ou officier de la commune), Niccolò Baldovinetti note relativement peu de choses ayant trait à la vie de la cité dans son livre, en grande partie consacré à ses possessions immobilières⁶⁴. Le récit des événements de juillet puis d'octobre 1378 s'inscrit d'ailleurs dans un cadre plutôt personnel, comme l'annonce le dessin en haut à gauche du feuillet consacré aux événements⁶⁵ (une épée), qui nous apprend que dans l'esprit de l'auteur, le fait principal est son adoubement, qu'il raconte en détail :

Richordança che dì xx di luglio, il dì di santa Margherita, in martedì, tra le 19 e 20 ore, essendo il popolo di Firenze ad arme, venono alla mia casa il detto popollo con una insegna della crocie vermiglia del popollo, e preso·mi e pu[o]so·mi a cavallo, e portaro·mi alla piaça de' Priori, e volono che io fossi chavalieri di popollo, come che alotta non avea que' pensieri perché mi pareva la tera in male stato; pur seguitando la loro volontà detto dì e ora, presi ordine di chavaleria, armato per le mani di messer Arigho Paere tedesco, huomo di gran virtù e bontà, e allora soldato del comune di Firenze, e caporale di c lancia de' Tedeschi. Femmi chavalieri il detto messer Arigho, e io la ricievetti per lo popollo di Firenze; l'arme del detto messer Arigho Paere è uno meço orso nero nel campo bia[n]cho, è dela parte del'orso dal belicho in sù.

Dans ce passage, le Tumulte est présent avant tout comme un contexte (avec le gérondif « essendo »), aux acteurs peu déterminés (le terme assez générique de « popollo » est ajouté en interligne pour compléter un simple verbe à la troisième personne du pluriel), et l'accent est mis avant tout sur la pression exercée sur lui. En témoignent les formes enclitiques qui placent le pronom sujet dans la position secondaire et passive qui correspond à l'idée que l'auteur veut donner du moment, ainsi que l'insistance sur la question des volontés. Comme chez Luigi Guicciardini, on retrouve l'idée d'une volonté imposée de l'extérieur sur le sujet, qui ne peut que conserver sa volonté intérieure (les « pensieri » que Niccolò se garde bien

⁶³ SPINI, Doffo (cf. Annexes III, n° 55), f° 16r : « Mccccxvj. Farò qui apresso nota della discendenza d'Ugho di Spina, cioè: Ugho ebbe tre figliuoli; il primo si chiamò messer Filippo, [...] Messer Filippo, che ffu il primo, ebbe uno figliuolo ch'ebbe nome Francescho. Questo Francescho ebbe uno figliuolo ch'ebbe nome Neri; questo Neri morì senza figliuoli, poi n'ebbe un'altro et poseli nome anche Neri; questo Neri ebbe uno figliuolo chebbe nome Francescho, fecesi chavalieri per le mani de' Cionpi et mantenne la chavalleria sino alla sua fine; e lasciò un figliuolo ».

⁶⁴ Nous revenons sur le cas de ce *Grande popolano* et son livre *infra*, chapitre 9.

⁶⁵ Cf. Annexes I, fig. 21 pour des reproductions du manuscrit.

d'exprimer). En revanche, les indications temporelles servent de prolepse et indiquent bien que le récit de cette première étape des événements s'inscrit dans un cadre plus vaste : *alors* il ne souhaitait pas devenir chevalier du peuple, mais il accepte de se plier à sa volonté, tout en nous projetant dans son récit vers un autre temps, la deuxième cérémonie.

Entretiens, la construction d'une lecture guelfe se poursuit. Alors que le 29 août, la ville était historiquement en pleine agitation suite aux assemblées des *Ciampi*, le récit de Niccolò Baldovinetti n'en fait quasiment aucun cas et choisit de se focaliser sur les bannissements prononcés à l'encontre de personnes et de familles caractérisées dans leur immense majorité comme guelfes, qu'il répertorie soigneusement⁶⁶. Le « popolo minuto » a certes prononcé la sentence, mais ils étaient manipulés (« mossi da ») par un groupe qui n'est caractérisé que par la négative, en tant qu'ennemi des Guelfes. Le terme « guelfe » est en effet celui qui revient sans cesse, et qui donne son sens à l'ensemble du passage : guelfes sont les victimes de la décision prise ce jour-là, guelfes les morts en exil. La chute des *Ciampi* est un non-événement pour l'auteur, ce qui ne nous étonne plus à ce stade de la démonstration. Il passe directement (après deux ablatifs absolus qui éludent complètement les journées de fin août) à la cérémonie de confirmation de la chevalerie d'octobre 1378, dont la fonction affichée était de transférer l'allégeance des chevaliers de juillet au nouveau régime, d'effacer l'ancien cadre symbolique en le remplaçant par un nouveau :

Apresso, rachete le cose e riformato la città di Firençe, piaque ai priori ch'erano i: settembre e ottobre vegnie[n]te 1378 di volere sapere qua' fusono i chavalie' che volevano tenere la cavaleria, i quali furono xxxj. A' quali 31 chavalieri vole il popolo di Firençe fosse fatto honore, e diliberarono i detti priori di fare la festa del beato messer san Giovanni Batista in parte il dì di sancto Luca vangelista, ch'è a dì xvij d'ottobre anno detto 1378. [...] e apresso gli detti xxxi chavalieri novegli si puosono a sedere a piè de' Signori, dove per lo notaio delle riformagioni e canceliere si dissono più parole in efetto: che noi saremo chavalieri del popolo e dela catolicha cristianisima Parte guelfa, e così giuramo d'essere chavalieri del Popolo e dela Parte guelfa, e da quegli sempre leagli, giurando in mano del podestà di Firençe. [...]

I nomi de' detti chavalieri novegli scriverò qui a piè :

netto – messer Alessandro de' Bardi

netto – messer Vieri dal Poggio

netto – messer Guido Machiavegli

⁶⁶ BALDOVINETTI, Niccolò (cf. Annexes III, n°3) f° 29 r. : « Richordança che nel Mcccclxxvij a dì xxvij d' agosto, la vigilia di sancto Giovanni dichollato, di uçiacho e pesimo per li Guelfi di F[i]rençe fu deliberato per lo popolo mi[n]uto, mos[s]i dai nimici de' guelfi che gli infrascritti chari cittadini e sostenitori della Parte guelfa fossono chonfinati dalle 50 miglia in là di lungie da Firençe, e che niuno non potesse stare presso al'altro a x miglia, per uno anno con pena che chi disubidisse, la prima volta di pagare f. m e per la seconda pagare f. mm, e se disubidisse la terça fosse chiarito Rubello. E che tutte le loro famiglie dovessono rimanare con ogni loro beni in Firençe sança potersi partire di Firençe. I nomi de' quali sono questi: Messer Jachopo Sachetti (fugli tagliato il capo in dispetto de' Guelfi), Messer Giovanni Fruosini; [...] Filippo di Biagio degli Strozzi (fugli tagliato il capo in dispetto de' Guelfi); Piero di Filippo [degli Albiçi] (fugli tagliato il capo in dispetto de' Guelfi); Maso di Luca degli Albiçi); Niccholò de Soderini (morì per parte Guelfa ne' suoi confini); Bonaiuto de' Seragli (morto è per parte Guelfa ne' suo confini) ».

non so – messer Arnaldo Manegli
 Sancto Spirito
 ghibellini – messer Benedetto Alberti
 ghibellino – messer Antonio [Alberti]
 non so – messer Bettino Chovoni
 netto – messer Forese Salviati⁶⁷

Niccolò Baldovinetti raconte encore une fois dans le détail le cérémonial de l'adoubement, qui prend soin de présenter les personnes devant être confirmées chevaliers comme de *nouveaux* chevaliers⁶⁸. Plus important, il rapporte les *mots* avec lesquels le notaire des *Riformagioni* et le chancelier donnèrent tout son sens à la cérémonie. L'enjeu est de taille : il s'agit de transférer l'allégeance des chevaliers vers le nouveau gouvernement. Ils ne seront plus les chevaliers des *Ciampi* mais ceux « du *Popolo* et de la catholique et très chrétienne *Parte guelfa* ». La dimension performative de ce serment transparait dans la forme même du texte : Niccolò Baldovinetti transcrit non seulement au discours indirect libre la formule prononcée par les officiers de la cité, mais répète son propre serment dans le texte, en répons.

Pour autant, les choses ne semblent pas encore complètement réglées en octobre 1378, comme l'attestent les annotations ajoutées devant les noms des chevaliers *recrétés* : certains sont qualifiés de « ghibellini », tandis que d'autres sont « netti ». Le choix de ce second terme nous place clairement dans le domaine du jugement moral, ici en matière d'orthodoxie politique. Il s'agit d'un qualificatif que Niccolò Baldovinetti n'appose pas à la légère : quand il n'est pas sûr de lui, il l'inscrit noir sur blanc (« non so »), avant de poursuivre ses investigations (les ajouts postérieurs témoignent des résultats de ces recherches). En fait, comme le donnait déjà à entendre l'histoire familiale retracée par Doffo Spini, le processus de resémantisation continue avec la nouvelle cérémonie organisée en 1381, au moment du retour des Guelfes.

⁶⁷ *Ibid.*, f° 29 d. et 30 g. : « Ensuite, une fois le calme revenu et la cité de Florence reformée, il plut aux Prieurs de septembre et octobre 1378 de savoir qui étaient les chevaliers qui voulaient conserver le titre, lesquels furent trente-et-un. Le *popolo* de Florence voulut qu'il soit fait honneur à ces 31 chevaliers, alors les dits Prieurs décidèrent de faire en partie la fête du bienheureux messire Saint Jean Baptiste le jour de Saint Luc évangéliste, c'est-à-dire le 18 octobre de la dite année 1378. [...] et ensuite les dits 31 chevaliers s'assirent aux pieds des Seigneurs, et le Notaire des *Riformagioni* et chancelier dit plusieurs mots à cet effet : que nous serions les chevaliers du *popolo* et de la catholique et très chrétienne *Parte guelfa*, et ainsi nous jurâmes d'être les chevaliers du *Popolo* et de la *Parte guelfa*, et à eux toujours loyaux, jurant devant le Podestat de Florence [...]. J'écrirais ci-après les noms des dits nouveaux chevaliers: (net) messire Alessandro des Bardi (net) messire Vieri dal Poggio, (net) messire Guido Machiavelli (je ne sais pas) messire Arnaldo Mannelli [Santo Spirito]; (gibelin) messire Benedetto Alberti, (gibelin) messire Antonio [Alberti], (je ne sais pas) messire Bettino Covono, (net) messire Forese Salviati ».

⁶⁸ Cela est perceptible notamment dans la symbolique des couleurs de leurs vêtements, avec l'utilisation du vert (cf. PASTOUREAU, 2000 et 2004). Le récit de *ser* Bernardo CARCHERELLI (éd. Scaramella, 1917-1934, p. 85) le confirme : « Questi signori sì deliberarono di volere fare festa grande di cavalieri, ch'erano fatti per le mani del popolo minuto: che catuno che volesse mantenere la cavalleria sì si dovesse vestire di verde novello [...] e chi voleva essere, andasse a giurare, nelle mani di signori, la cavalleria. Sì che accettaro xxxj di volere mantenerla per lo popolo ».

Et en effet, le récit de Naddo da Montecatini montre qu'en 1381 un nouveau pas est franchi vers la redéfinition de ces chevaliers : si les chevaliers du *popolo e della parte guelfa* avaient succédé à ceux des *Ciampi*, la *Parte Guelfa* semble prendre encore davantage de place dans cette troisième cérémonie :

Tagliato che fu il capo a costori, si levò un grido, e romore in Firenze, dicendo: "Viva il Popolo, e Parte Guelfa"; ed andò l'insegna della Parte Guelfa per tutto Firenze con bene il quarto del popolo armato gridando: "Viva, viva il Popolo, e Parte Guelfa"; per la quale allegrezza furon fatti gl'infrascritti Cavalieri; ed il gonfalone detto di Parte Guelfa portò il probo, savio, caro, ed onorato cittadino Giovanni di Cambio, al quale fu fatto gran prego, che dovessi farsi Cavaliere, ma non volle. I nomi de' Cavalieri sono questi: [...].⁶⁹

Ainsi, l'opération symbolique des *Ciampi* qui décident d'adoubes des chevaliers s'avère tout sauf anodine, et trouve logiquement une place centrale dans les livres de famille. Tout comme les bornes du moment ont été reconstruites pour inscrire le soulèvement dans un cadre plus large défini comme l'éviction et le retour des guelfes, de la même façon, les enjeux et la signification des titres de chevaliers accordés ont été progressivement réécrits, contribuant à la reconstruction globale du sens de ce moment en fonction de la grille de lecture "guelfe" qui est celle des vainqueurs. Cependant, le fait qu'une forme de perplexité soit présente quelques décennies seulement après les faits, chez Filippo Rinuccini par exemple, nous pousse à nous interroger sur l'évolution ultérieure de la lecture des faits.

De nouveaux paramètres pour l'identité familiale et pour la vie de la cité.

Le *priorista* commenté de Filippo Rinuccini témoigne en effet d'une certaine perplexité à l'égard des chevaliers des *Ciampi* puis des guelfes, qui pourrait aussi être interprétée comme l'indice d'une rupture d'évidence dans la lecture de l'événement. En effet, il semble d'abord ne pas concevoir que les *Ciampi* aient fait des chevaliers, présentant la cérémonie comme la conséquence de la signature de la paix avec l'Église. S'il remarque que certains conservèrent ce titre et d'autres non, annotant

⁶⁹ Naddo DA MONTECATINI, p. 39-44 : « Une fois que ceux-ci eurent été décapités, s'éleva à Florence un cri, une rumeur, qui disait : "Vive le *Popolo* et la *Parte guelfa*" ; et l'enseigne de la *Parte guelfa* alla partout dans Florence avec au moins le quart du *popolo* en armes en train de crier : "Vive le *Popolo* et la *Parte guelfa*" ; suite à cette allégresse furent adoubés les Chevaliers ci-dessous ; et celui qui porta le dit gonfalon de la *Parte guelfa* fut le probe, sage, cher et honoré citoyen Giovanni di Cambio, que l'on pria beaucoup de bien vouloir devenir chevalier, mais il ne voulut pas. Les noms des Chevaliers sont les suivants: [...] ». On retrouve le même schéma chez Marchionne STEFANI, qui associe exclusivement aux guelfes le soulèvement de janvier 1381 (« si levò un romore, e cominciò a gridare "Viva Parte Guelfa" ») et note dans la même rubrique l'adoubement de chevaliers par le *Capitano del Popolo* (éd. Rodolico-Cherubini, 2008, p. 393 [rub. 902]). L'importance de ce troisième moment est confirmée par le récit de Guido MONALDI, qui précise que la cérémonie est organisée alors que la ville n'est pas tranquille : le cérémonial s'en trouvera écorné, mais on l'organise quand même (éd. Guasti, 1835, p. 522 : « [liste des noms] Fu bella festa a vedere, tanti chavalieri, e a tutti fu dato per lo chomune targa e pennoncello; per lo male stato della terra non s'armeggò ne fesse altra festa; dopo mangiare tutti n'andarono in chontado; ch'anno alla<fine> di 67 che furono fatti a dì 20 di luglio tutti questi anno accettati. »

scrupoleusement la liste qu'il recopie, il ne l'explique ni ne le commente aucunement⁷⁰. Ensuite, il enregistre la cérémonie d'octobre 1378, identifiant cette fois les premiers chevaliers comme ceux des *Ciampi* : les détails pratiques sont là, mais Rinuccini n'associe pas de sens à la cérémonie⁷¹. Ce défaut d'interprétation à propos d'un élément dont nous avons vu qu'il était particulièrement présent et commenté dans les récits contemporains nous pousse à penser que, en plein xv^e siècle, les clefs d'interprétation ne seraient plus les mêmes, ce que le récit de Gino Capponi confirme.

Aux alentours de 1420, alors qu'il est malade et mourra bientôt, ce citoyen qui compte parmi les plus influents de l'époque ressent le besoin d'écrire un opusculé à destination de ses descendants, afin de leur transmettre ce qu'il estime *bon et utile*. Dans ces quelques pages, on trouve plusieurs conseils politiques, familiaux et moraux, mais le "Tumulte des *Ciampi*" est, avec la prise de Pise de 1406, l'un des rares événements historiques à être évoqué. Le récit de cet événement – le plus long de tous les *ricordi* – est fortement contextualisé, inscrit dans un temps disposant d'un avant et d'un après identifiés. On retrouve donc la construction du moment, mais en revanche les clefs de lecture de ce moment semblent avoir bien changé :

XXVI. Ed a vostro esemplo, io ho veduto de' mia dì la nostra città essere retta da uomini maturi; e quando uscivo dall'abaco, circa MCCCLXIII, gridarsi pe' fanciugli dello abbaco quando uscivano: « Vivano le berrette ! » che tanto voleva dire « Viva portatura di uomini degni e da bene », e « Muoiono le foggette ! » che tanto voleva dire « Muoiono li artefici ed uomini di vile condizione ».

E nel MCCCLXXVIII si rivolse tale detto, e dicevasi « Vivano le foggette ! » e « Muoiono le berrette ! »: che tanto voleva dire che al principio di detto tempo Piero di Filippo degli Albizi essere il maggiore Cittadino di Firenze e grande con la Chiesa, e nella città. Uno suo amico il presentò una scatola di treggea, drentovi uno aguto grande e bene fatto. Fu giudicato da molti che seco avea a mangiare, che quello voleva dire che conficassi la ruota: e finalmente, avendo lo stato mutazione, gli fu insieme con altri cittadini tagliata la testa. Venne su messere Tommaso di Marco Strozzi e messer Giorgio Scali: ed in capo a mesi quaranta a messer Giorgio fu tagliata la testa, messer Tommaso fu sbandito egli e' sua discendenti, messer Benedetto degli Alberti mandato a' confini. Venne su poi uno stato di mercatanti <e> artefici, e non vinceva partito se non tale di tal lanaiuolo o tale di tale speciale; e poi rivoltò modo, quando niuno artefice o mercatante andava a partito, per chi aveva a rendere le fave si diceva, se egli andava per lanaiuolo: « Vadia a fare e' panni », e se egli andava per speciale: « Vadia a pestare el pepe ». Ed in pochi dì fu fatti de'

⁷⁰ RINUCCINI, Filippo (éd. Aiazzi, 1840), p. 36-37 : « Insino a dì 14 di Luglio 1378 si fe' la pace tra' Fiorentini e la Chiesa a Tiboli con certi patti e capitoli, come in essa si contiene; e per detta pace si feciono per lo popolo di Firenze a tempo di detti signori gl'infrascritti cavalieri, i quali tennono la cavalleria certi sì e certi no; a quelli che la ritengono faremo un punto dinanzi, e di drieto diremo sì; e agli altri non faremo punto, e di drieto diremo no: [...] Mess. Luigi di Messer Piero Guicciardini — sì [...] Mess. Simone di Rinieri Peruzzi, degli 8 della guerra — sì [...] ».

⁷¹ *Ibid.*, p. 38 : « Questi priori (Settembre e Ottobre 1378) rifecono di nuovo cavalieri tutti quelli ch'erano suti fatti cavalieri per mani de' Ciompi, cioè quelli che vollono accettare la cavalleria, e feciono sindaco Messer Fantino da Vinegia podestà di Firenze, e lui di nuovo li rifece tutti cavalieri, e giurorono nelle sue mani fedeltà al popolo di Firenze, e chiamoronsi cavalieri di popolo e di parte guelfa, e furono trentauno quelli che ritengono la cavalleria [...] ».

grandi la famiglia degli Alberti, che erano mercatanti, e di popolo la famiglia da Ricasoli e più altri, che erano gentili uomini⁷².

Comme chez les autres auteurs examinés, on constate que la chute des *Ciampi* ne marque pas la fin du moment, qui se poursuit jusqu'au retour des Guelfes (ici marqué par le retour au *Popolo* et à la participation politique de plusieurs grandes familles florentines comme les Ricasoli). On retrouve même l'expression temporelle, dont on a vu la connotation providentielle chez Nofri delle Riformagioni, des « quarante mois » du gouvernement des *Arti*. Mais les clefs de lecture qui transparaissent dans le récit de Gino Capponi divergent radicalement de la lecture guelfe que nous avons décrite. D'abord, la notion de guelfisme est complètement absente (de même que celle d'orthodoxie politique en général). Ensuite, la notion de Fortune, étrangère à tous les récits du XIV^e siècle que nous avons étudiés, apparaît ici : avec l'éternelle rotation de sa roue, elle se substitue aux menées politiques des factions de la cité. Par ailleurs, tandis que la lecture guelfe que nous avons identifiée tendait à gommer le rôle des *Ciampi* et à établir une cartographie des parties en présence de type idéologique (*ghibellini-ammuniti-otto-sospetti* vs. *guelfi-buoni cittadini*) et non pas sociale, on voit que la lecture de Gino Capponi réintroduit nettement deux parties opposées, sur un critère social et professionnel (presque de classe, avec les références aux habits qui distinguent nettement chaque groupe aux yeux de la société). Dans sa lecture, la distinction sociale se fond avec le jugement moral, grâce au double sens des adjectifs choisis : les hommes « *degni e da bene* » contrastent ainsi avec les « *artefici ed uomini di vile condizione* ». La conclusion demeure la même, cependant : chez Capponi aussi, la violence qui a accompagné le « retour des guelfes » (ici des « berrette », *id est* des « gentili uomini ») est occultée. La victoire de ce camp sur celui des *artefici* est présentée comme un ultime renversement de la situation politique, connoté positivement cette fois : la Fortune et

⁷² CAPPONI, Gino (éd. Folena, 1962), p. 37-38 : « XXVI. Et pour votre exemple, j'ai vu de mon temps notre cité être gouvernée par des hommes mûrs ; et quand je sortais de l'école d'abaque, vers 1363, [j'ai vu] les enfants de l'abaque crier quand ils sortaient "Vive les toques !" , ce qui signifiait "Vive l'habit des hommes dignes et de bien", et "Mort aux bonnets !" , ce qui signifiait "Mort aux hommes des *Arti* et aux hommes de vile condition". Et en 1378 l'on renversa ce dicton, et l'on disait alors "Vive les bonnets !" et "Mort aux toques !" : cela signifiait qu'au début de cette époque Piero fils de Filippo des Albizi était le plus grand citoyen de Florence, et très influent auprès de l'Église, et dans la cité. L'un de ses amis lui présenta un boîte de dragées qui contenait un clou grand et de bonne facture. Nombre des convives présents jugèrent que cela signifiait qu'il pouvait bloquer la roue : et au final, après une mutation de l'état, on lui coupa la tête, ainsi qu'à d'autres citoyens. Messire Tommaso fils de Marco Strozzi et messire Giorgio Scali montèrent à leur tour : et au bout de quarante mois l'on coupa la tête à messire Giorgio, messire Tommaso fut banni, lui et ses descendants, tandis que messire Benedetto des Alberti était envoyé en exil. Ce fut ensuite un gouvernement de marchands et d'artisans qui accéda au pouvoir suprême, et nul ne remportait la majorité des voix si ce n'était tel lainier ou tel épicier ; et ensuite la situation se renversa, et quand n'importe quel homme des *Arti* ou marchand se présentait au scrutin, ceux qui devaient voter, s'il se présentait en tant que lainier disaient : "Va faire des draps", et s'il se présentait comme épicier : "Va moudre le poivre". Et en quelques jours l'on donna à la famille des Alberti, qui étaient marchands, le statut de Grands, et l'on donna aux Ricasoli et à de nombreux autres, qui étaient des nobles, le statut de gens du *Popolo* ».

sa roue fonctionnent ainsi également comme un outil pour occulter la violence de l'opération menée par le camp victorieux. Se dégage ainsi une lecture différente, tant au niveau de la représentation du corps politique que de ses modalités d'actions : il semble que l'on ait changé de paradigme et que dans les livres de famille l'on ne lise ni ne raconte plus la vie de la cité avec les mêmes outils idéologiques.

À l'exception de Gino Capponi et des auteurs liés aux événements de 1378-1382 par leur histoire familiale, les auteurs de livres de famille actifs au début du xv^e siècle se désintéressent largement du Tumulte des *Ciompi*, signe aussi du passage du temps. C'est donc du côté des sources « cousines » des livres de famille qu'il nous faut chercher des indices confirmant cette évolution du traitement de ces événements. Le *priorista* de Pagolo di Matteo Petriboni, commencé probablement aux alentours de 1414⁷³, semble aller dans ce sens⁷⁴. D'abord, le soulèvement des *Ciompi* (et les incendies volontaires qui l'accompagnent) est placé avant toute chose dans l'ordre des événements (passant de juillet à juin) et surtout avant les menées de Salvestro de' Medici⁷⁵. Ensuite, la cause avancée pour l'échec du priorat de juillet est l'absence de concorde : on retrouve là l'idéologie du *consensus* identifiée par Najemy⁷⁶. La chute du gouvernement des *Ciompi* est ici encore un non-événement, le *romore* du 31 août ayant selon ce *priorista* pour but et effet de remplacer deux prieurs tirés au sort par deux autres⁷⁷. Enfin, le récit du « retour des Guelfes » arrive sans avoir été introduit et se présente comme un enchaînement d'actions sans fil interprétatif ni acteurs clairement identifiés (la cité *se soulève*, les anciennes bourses électorales *sont brûlées*, *on met en circulation de nouvelles bourses* ; et au sein de la cité tant les acteurs que les victimes sont désignés par un vague « molti », voire par « altri »)⁷⁸. La lecture

⁷³ Il est possible que PETRIBONI se soit basé sur un document préexistant pour les années antérieures, dont le récit du Tumulte. Cf. GUTWIRTH, 2001, p. 3-25.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 510-512.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 510 : « [liste des prieurs] Entrati a dì uno di maggio et finiti a dì ultimo di giugno 1378. Al tempo de' detti Priori i cionpi si levorono, e arsono in più luoghi e andorono agli Angnioli: rubborono gran tesoro de' cittadini di Firenze. E più ruborono in molte latora di Firenze, et feciono gran danno et fu chattivo principio. Et il detto Salvestro pigliò il ghonfalone, e ribandirollo. Et poi che fu nello uficio levò via l'amunire con fare romore nella terra ».

⁷⁶ *Ibid.*, p. 511 : « [liste des prieurs] Entrati a dì uno di luglio et finiti a dì 22 di luglio 1378. Et per non essere in concordia furono cacciati di Palagio dal popolo minuto ».

⁷⁷ *Ibid.*, p. 511 : « A dì xxxj d'agosto, come furono entrati nella Signoria; si levò la terra a romore, et fu rimosso per parlamento due de' detti Priori et fattone due altri, cioè fu trattone Giovanni di Domenico, schardassiere, et Bartolo di Iacopo, Gonfaloniere [...] ».

⁷⁸ *Ibid.*, p. 512 : « [liste des prieurs] Ghonfalonieri *** ; Dodici buoni huomini *** E sopradetti Priori feciono pigliare misser Giorgio degli Schali, di che la città si levò a romore, e detti gli fero tagliare il capo et a più altri. Et poi per la terra andarono molti gridando "Vivano i ghuelfi" et colle insegne della Parte e del Popolo, et molti furo sbanditi et confinati. Et feciono borse di nuovo, et che vj Priori fussono dell'Arte maggiori sette, e iij dell'Arti minori, xiiij° Arti, e 'l Ghonfalonieri della giustitia fusse di continuo nelle vij maggiori Arti et scioperati. Et tutte le borse vecchie s'arsono et feciono trarre delle borse nuove come apare qui di sotto, et tornorono tutti isbanditi et usciti per insino a questo dì ». Après le passage cité, l'auteur passe directement au f° 70r [priorat de mars-avri 1384-85], ce qui nous confirme bien la fin d'un cycle politique.

guelfe est absente dans la mesure où si l'auteur note le retour de certains Florentins, il ne l'associe pas aux Guelfes mais les qualifie d'« isbanditi et usciti ». On note également l'absence de toute référence aux cérémonies d'adoubement. Il est difficile de savoir si l'hypothétique document de base de Petriboni faisait référence aux chevaliers des *Ciampi*, du *Popolo* et de la *Parte*. En revanche, il est certain que ces cérémonies n'avaient pas d'importance à ses yeux : soit il ne les a pas retenues, soit il ne les a pas ajoutées à partir de connaissances issues d'une mémoire familiale ou citadine.

Si l'on examine le *priorista* de Francesco di Tommaso Giovanni (1401-1458)⁷⁹, force est toutefois de constater que la rupture n'est pas si nette. En effet, si l'auteur reprend la théorie de la manipulation des *Ciampi* (minimisant ainsi leur action), il identifie les victimes des incendies volontaires et des vols comme les « familles guelfes »⁸⁰, ce qui témoigne de la persistance de cette composante de l'identité des familles florentines à son époque. Bien sûr, la question d'un document qui lui aurait servi de support est aussi ouverte que pour le *priorista* Petriboni, mais l'on note qu'il a conservé cette clef de lecture pour son récit. En revanche, Francesco di Tommaso Giovanni associe aux *Ciampi* l'image d'une masse irraisonnée⁸¹, comme le font Capponi ou Petriboni ; il passe également rapidement sur la question des différentes cérémonies d'adoubement, qu'il rapporte à la notion d'amitié (au cœur du paradigme dit « consensuel »)⁸² ; il explique ensuite l'échec du priorat de juillet par l'absence de « concordia »⁸³ ; enfin, la répression du mouvement des *Ciampi* du 31 août est expliquée exclusivement en termes de représentation politique, d'appartenance au *reggimento*, ce qui est aussi une clef interprétative que nous retrouverons dans les récits des événements de l'ère médicéenne⁸⁴.

Ainsi, même si sa disparition n'est pas brutale mais progressive, comme en témoignent le récit de Giovanni di Pagolo Morelli ou le *priorista* de Francesco di Tommaso Giovanni, à partir de la deuxième décennie du xv^e siècle le paradigme guelfe semble avoir fait son temps quand il s'agit de raconter le « Tumulte des *Ciampi* », cédant la place à une compartimentation sociale différente de la cité.

⁷⁹ Cf. Annexes III, CORPUS SECONDAIRE, n° 3, f° 73 r-v.

⁸⁰ *Ibid.*, f° 73 r. : « Et così il popolo et ciampi col favore de' sopra detti et d'altri corsono la città ardendo et rubando molte case et massime di certe famigle ghuelfe ».

⁸¹ *Ibidem* : « Et nessuno ardiva a contastaregli per l'assai gente ch'erano et sança sentimento alchuno ».

⁸² *Ibid.*, f° 73 r. : « Et in questo romore trovando alchuno Cittadino loro amico, lo facevano Cavaliere a suo dispetto, et di molti che ne feciono, parte mantenne la cavaleria, altri no » Ce texte indique que l'auteur avait connaissance d'au moins deux des cérémonies (avec la référence au « maintien »).

⁸³ *Ibid.*, f° 73 v. : « Et cacciati e' priori di palagio perché i priori non erano in concordia ».

⁸⁴ *Ibidem* : « A dì 31 d'agosto parendo agl'altri artefici che i ciampi avessino troppo grande parte degl'ufici, levarono la terra a romore et privoronli del regimento et spensono quella arte ».

CONCLUSIONS

L'analyse des récits privés du Tumulte des *Ciampi* a permis de mettre en évidence que pour les contemporains et pour les acteurs des événements en premier lieu, ainsi que pour leurs descendants, il sembla crucial d'escamoter l'action des *Ciampi* en l'intégrant dans un ensemble plus vaste, l'histoire des Guelfes florentins. Cette construction mémorielle comporte un volet temporel important, étroitement lié au sens qu'ils voulurent donner aux événements. La lecture "guelfe" ainsi construite tend à faire des *Ciampi* des acteurs diabolisés mais surtout secondaires, et de leur chute un non-événement. Cette lecture place ainsi les hommes et les actions dans un schéma politique identifié comme l'une des oppositions les plus traditionnelles de la cité et permet également aux vainqueurs de renforcer leur identité familiale.

Cependant, en l'espace de quelques décennies, la clef de lecture "guelfe" disparaît des livres de famille : de nouveaux termes, de nouvelles clefs de lecture sont ainsi apparues à partir de la seconde décennie du xv^e siècle.

Entre les deux moments, certains récits témoignent de la progressivité de cette évolution, marquée par le passage au premier plan de l'image d'épouvantail associée aux *Ciampi*, ainsi que par une évolution sensible des termes utilisés pour dire la composition sociale de la cité.

Chapitre 7

Pour ou contre (1433-1434)

~~Di poi alchuno dì, furono chonfinati alchuni della famiglia de' Medici per la loro
arroganza e modi nonne onesti per loro trovati che cholloro setta s'andavano fatto
troppo grandi; della quale chosa f<...>iscono fare chas<...> che il popolo fiorentino
nonne v<...>ch<...> <...>lli p<...>. E infine dopo molti chonfini a
lloro fatti, i quali furono in più modi chonfinati, e ultimamente furono chonfinati in
questi modi e tempo; Era tutta via preso Chosimo di Giovanni de' Medici nel palagio
de' Singniori <...> il quale <...> cittadini gli fusse tagliata la
testa; però per usare <...> champò la persona e n'andò a chonfini.⁴~~

Automne 1434. Terrino Manovelli, penché sur son livre rature soigneusement – au point que certains mots demeurent illisibles – les lignes rédigées un an auparavant à propos des événements auxquels il avait participé, car ces mots représentent un danger pour lui et sa famille. Cela ne l'empêchera pas d'être condamné à l'exil où il mourra peu après². En l'espace d'un an, la situation politique florentine s'est en effet renversée, et avec elle le *stato* et les vies de plusieurs citoyens, dont certains tenaient alors, comme lui, un livre de famille.

Automne 1434 : une date charnière alors ? C'est ce que semblent confirmer les classiques de l'histoire politique florentine, en choisissant cette date comme borne initiale ou finale pour leurs travaux³. Il semble clair que 1434 marqua le début d'une nouvelle ère pour la république florentine, caractérisée par la construction progressive de la part des Médicis d'une *crypto-seigneurie* qui perdura jusqu'en 1494⁴. En revanche, il s'avère beaucoup plus difficile d'identifier le *début* de la période dont le

¹ MANOVELLI, Terrino di Niccolò (cf. Annexes III, n° 31), f° 3 v. : « Après quelques jours, certains membres de la famille Médicis furent bannis [à cause de leur arrogance et des façons malhonnêtes qu'ils avaient adoptées, de sorte qu'avec leur secte ils se faisaient peu à peu trop grands ; de laquelle chose <...> faire <...> que le *popolo* florentin ne <...>]. Et finalement après plusieurs mesures de bannissements, car ils furent bannis de plusieurs façons, et dernièrement ils furent bannis selon les dites modalités et durées ; [pendant ce temps Côme fils de Jean de Médicis était emprisonné au palais de la Seigneurie <...> lequel <...> citoyens qu'il soit décapité; toutefois par l'utilisation de <...> il réussit à sauver sa personne et partit en exil].

² Cf. la notice le concernant en Annexes I.

³ Il s'agit ainsi du point d'arrivée de D. KENT, 1978, BRUCKER, 1981 [1977], NINCI, 1992 et du point de départ de RUBINSTEIN, 1966, pour ne citer que quelques exemples parmi les plus fameux.

⁴ Cf. RUBINSTEIN, 1966. Le chercheur emploie cette expression pour désigner la façon dont les Médicis, par une série de manipulations des procédures électorales avaient réussi à s'assurer le contrôle effectif du pouvoir dans la cité tout en maintenant en place les façades de la République.

retour de Côme constitua le point final. Cette interrogation est au cœur de l'ouvrage consacré par Dale Kent à l'ascension des Médicis. L'auteure y traite assez rapidement de 1434, remarquant que le parti médicéen ne répéta pas l'erreur commise par ses opposants un an plus tôt et les décapita politiquement en bannissant et en excluant des offices plusieurs dizaines d'individus – même si, comme elle le remarque également, le « ventre mou » qui constituait le gros du *reggimento* resta sensiblement le même, et qu'en conséquence la physionomie de la classe dirigeante ne changea pas radicalement⁵. En revanche, et malgré le choix affiché d'une date de *début* (1426) dans le titre de son ouvrage, force est de constater qu'une grande partie de la première section est consacrée à la recherche de ce moment liminaire, d'un basculement dans les équilibres sociaux et politiques dans la cité. Or pour ce faire, il lui faut remonter au début du XV^e siècle, et évoquer régulièrement des acteurs et des faits datant de la fin du XIV^e siècle. Son traitement même des événements de 1426 met en évidence la tension qui existe entre le goût de l'historien (et du chercheur en général) pour les périodisations, et la plasticité du réel. 1426 correspondrait ainsi au moment où le conflit entre les deux factions serait devenu *ouvert*, mais cette analyse repose sur le récit d'une réunion secrète et d'un pacte des albizzéens dont ne subsistent que peu de traces, qui plus est sujettes à caution⁶. Dans la suite de son ouvrage, Kent met d'ailleurs en évidence la succession de moments qui ont cristallisé les antagonismes, jusqu'au *climax* de 1433-1434. Alors que la guerre contre Lucques avait pour un temps déplacé les priorités de la classe dirigeante vers la défense de la cité, les tensions internes émergèrent en effet à nouveau aussitôt la paix conclue, aussi rapidement qu'intensément. La question du *début* de l'acte politique qui s'est alors joué à Florence est donc centrale dans la réflexion de D. Kent, qui fournit une réponse cohérente avec son approche (prosopographique et d'analyse des réseaux)⁷. Elle l'est aussi aux yeux de Brucker, qui avait fourni une réponse différente (1411), liée à son

⁵ D. KENT (1978, p. 344-345 et n. 230) souligne ainsi que parmi les 325 familles qui constituaient la *ruling class* en 1434, seules 58 furent victimes de proscription politique (certaines de leurs branches étant épargnées). Parmi elles, 21 familles seulement furent effectivement rayées de la carte politique pour tout le siècle (dont les MANOVELLI). L'auteure souligne que ces mesures touchèrent surtout les membres du *inner circle*, composé des 60-70 personnes qui agissaient directement sur le gouvernement de la cité, sans bouleverser le *reggimento* au sens large (d'après les traités par la *Balia* de 1434, en parfaite continuité avec ceux de l'année précédente (p. 346).

⁶ Comme le souligne l'auteure elle-même, l'attribution des *Rime* portant sur le complot de 1426 à Niccolò DA UZZANO est sujette à caution (*ibid.*, p. 213-215).

⁷ Dans le cadre de cette étude, D. KENT a utilisé les livres de famille comme documents, à côté des lettres de patronage de l'*Archivio Mediceo avanti Principato*, des ouvrages historiographiques, des *prioristi*, et des *Consulte e pratiche*. Comme on peut s'y attendre, le récit de Côme DE MEDICIS nourrit amplement le chapitre consacré à la reconstruction des événements de 1433-1434, tandis que les autres livres de famille pris en considération sont cités de façon beaucoup plus ponctuelle. Les *Istorie* de Giovanni CAVALCANTI, constituent le point de départ de KENT et sont aussi le matériau quasi exclusif du traitement que fait MONTI, 1979 des événements relevant de la politique intérieure de Florence du début du XV^e siècle à 1434.

approche plus institutionnelle⁸, tandis que l'étude des mécanismes électoraux a conduit Ninci à remonter à 1382⁹, et que c'est également là que Padgett et Ansell identifient le point d'origine de la construction particulière du réseau des Médicis qui leur permet de triompher de la faction opposée¹⁰.

En ce qui concerne la question de la périodisation, on constate en survolant l'écriture des livres de famille (fig. 18, en annexes) qu'aucun événement ne se détache entre 1382 et 1433-1434, ce qui met à mal les théories faisant des années 1411 ou 1426 des points de repère ou de césure identifiés comme tels par les Florentins. Donc soit le *début* de la parabole politique qui s'est achevée en 1433-1434 coïncide avec 1382, soit il ne s'agit pas d'un moment qui s'impose aux yeux des Florentins comme une rupture, mais d'un processus. Dans l'espoir de démêler quelque peu la question, nous partirons donc pour ce troisième instantané de l'événement qui s'impose comme tel aux auteurs, à savoir la crise finale, afin de faire émerger les concepts, les clefs de lectures qui la structurèrent et d'en mesurer l'éventuelle distance avec les éléments qui ont émergé des récits se référant au précédent événement. Dans ce cadre, l'attention portée par D. Kent puis Padgett et Ansell à la conflictualité politique en tant qu'émanation d'individus positionnés sur une toile tissée de multiples liens de solidarités aux fonctionnements variés, semble intéressante. Cette perspective présente l'avantage de sortir du plan social statique (la composition des deux factions n'étant pas très différente du point de vue des attributs faisant le *stato* à Florence) comme du plan purement institutionnel, même si les décisions prises et entérinées officiellement sont évidemment un débouché et un instrument de cristallisation de la victoire pour la faction gagnante.

Dans le cadre de ce troisième instantané, nous interrogerons la façon dont les auteurs de livres de famille concevaient cette conflictualité : étaient-ils conscients de vivre un moment charnière pour la république ? Ressentaient-ils le besoin de transmettre à leurs descendants leur vision des parties en présence et de leurs modes d'action politique ? Cela avait-il une importance pour l'affirmation ou la défense de l'identité familiale ? Ces questionnements, présents dans les deux chapitres précédents nous serviront ainsi encore de fil rouge pour interroger la configuration de la scène politique florentine telle que la décrivent les auteurs de livres de famille ainsi que la place qu'ils revendiquent (ou non) en son sein, quelques cinquante ans après les événements de 1378-1382.

⁸ BRUCKER, 1981 [1977], p. 291-369.

⁹ NINCI, 1992.

¹⁰ PADGETT et ANSELL, 1993. Le réseau matrimonial de l'ancienne élite aurait connu une recomposition importante suite à la chute du Gouvernement des *Arti* : une partie de l'élite fut alors marginalisée, avec laquelle les Médicis contractèrent des alliances, formant deux blocs relativement hermétiques au sein de l'élite florentine du point de vue des alliances matrimoniales.

PERCEPTIONS DU CONFLIT ET DE SES ACTEURS EN 1433-1434.

L'exil et le retour des Médicis en 1433 et 1434 sont relatés par quatorze auteurs, dont treize étaient adultes au moment des faits¹¹, et l'auteur postérieur n'est autre que Laurent de Médicis (né en 1449). Si l'on considère que vingt-six livres de famille étaient en cours de rédaction à l'époque, cela représente une pénétration de la vie politique de Florence dans les écrits privés bien moindre par rapport aux événements de 1378-1382, et surtout un événement à première vue moins structurant dans la construction de l'identité des familles, dans la mesure où très peu d'auteurs postérieurs reviennent sur ces faits (fig. 22, en annexes). Raconter de tels événements ne semble pas avoir eu, à première vue, pour fonction de construire ou d'établir l'identité familiale : reste donc à déterminer la ou les fonctions de tels récits.

Récits et parties en présence.

Les événements de 1433-1434 eurent une incidence forte sur le destin des familles d'un certain nombre d'auteurs. Parmi eux, Côme de Médicis (et Laurent dans le cadre de son histoire familiale), Ugolino Martelli (issu d'une famille en pleine ascension socio-politique grâce aux Médicis, aux côtés desquels ils se trouvaient déjà lors du coup d'état raté de 1393¹²), Dietisalvi di Nerone Dietisalvi (membre des *Otto di Guardia* en septembre 1434, et médicéen notoire), Terrino Manovelli (membre de la *Balìa* de 1433), et Matteo Strozzi (qui mourut lui aussi en exil en 1435).

D'autres récits présentent, pour des raisons diverses, une plus grande distance vis-à-vis des événements. Le récit très circonstancié du petit-fils de Guccio Benvenuti de' Nobili semble ainsi rechercher une certaine neutralité politique, tandis que la distance que présente le récit de Giovanni Rucellai semble davantage imputable à l'écriture tardive de son récit et à l'évolution positive de sa situation. En effet, il écrit son *Zibaldone* alors qu'il est en passe de retrouver enfin son rang dans la cité, après avoir été « sospetto allo stato » pendant près de vingt ans, précisément parce qu'il était le gendre de l'un des plus farouches ennemis de Côme, Palla Strozzi.

¹¹ Giovanni di Pagolo RUCELLAI commence son livre en 1457, mais était adulte au moment des événements, qui ont particulièrement affecté le destin de sa famille du fait de l'implication de son beau-père dans la faction anti-médicéenne, qui le rendit « sospetto allo stato », comme il le dit (jusqu'à ce qu'un nouveau mariage, celui de son fils Bernardo avec Nannina DE MEDICIS, permette aux RUCELLAI d'intégrer le parti médicéen et de revenir sur le devant de la scène politique).

¹² D. KENT, 1978, p. 120-121. La description que fait l'auteur du récit des événements contenu dans les *Ricordi* d'Ugolino est la suivante : « he described how his brother Bartolomeo was one of the first to warn the *Signoria* of the anti-Medicean revolt against them, and how after its virtual collapse the defeated rebels attempted to set fire to the Martelli houses in recognition of, and reprisal for, their identification with the Medici interest » p. 121.

Matteo di Giovanni Corsini ne s'étend pas beaucoup sur les faits, on l'a vu, et leur enjeu pour le destin de sa famille n'apparaît que si l'on superpose les faits, rétablissant un lien qu'il occulte¹³. Il en va de même pour Uguccione di Mico Capponi, qui n'évoque que très allusivement les événements de 1434 pour justifier du report du mariage de sa fille unique avec un Peruzzi (une famille potentiellement dans la ligne de mire des Médicis)¹⁴. Le récit de Luca di Matteo da Panzano traite lui aussi indirectement des événements, en les évoquant dans une note concernant au premier chef la vie de sa famille (en l'occurrence l'enregistrement de la naissance de son fils Francesco le 26 septembre)¹⁵. Or l'on s'aperçoit quelques lignes plus bas que les faits eurent aussi une incidence directe sur sa famille, puisque son frère Matteo fut exilé en novembre 1434, et que sa famille était dans les rangs des oligarques en 1433 : une distance est donc prise là encore, sous la forme de non-dits.

Les récits de Francesco di Tommaso Giovanni et de Goro Dati sortent peu quant à eux du cadre des charges officielles qu'ils occupaient en 1434. Ce dernier se focalise ainsi sur le scrutin qu'il est chargé d'organiser en tant que membre des Six de la *Mercanzia* en 1433¹⁶, tandis que le premier évoque rapidement sa présence dans la *Balia* qui vota le retour de Côme, alors qu'il détaille les préparatifs qu'il est chargé d'organiser en 1434 pour le pape Eugène IV en visite – ou plutôt en fuite – à Florence¹⁷. On constate par ailleurs que le *vinattiere* Bartolomeo del Corazza, très attentif à la vie cérémonielle de la cité, ne traite absolument pas des événements¹⁸, de même que Matteo Palmieri, qui dans ses *Ricordi fiscali*, saute du *valsente* d'octobre 1433 à la *novina* de l'automne 1434, sans même noter la dimension politique de cette dernière, comme le fait au contraire Giovanni Bandini¹⁹.

¹³ Cf. D. KENT, 1978, n. 11 p. 53 et *supra*, chapitre 2. Son récit concerne en effet son mariage avec Tita d'Orlando de Médicis (contracté pendant l'exil de ces derniers, ce qu'il ne dit pas d'ailleurs), lequel est célébré le lendemain du vote favorable au retour de Côme en septembre 1434.

¹⁴ Cf. D. KENT, 1978, p. 3 et n. 173, ainsi que CIAPPELLI, 1995b, p. 131.

¹⁵ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 53.

¹⁶ DATI, Goro (éd. Pandimiglio, 2006), p. 136.

¹⁷ GIOVANNI, Francesco di Tommaso (cf. Annexes III, n°27), I, f° 8 r-v.

¹⁸ Rappelons cependant que ce texte ne nous est parvenu que sous la forme de deux copies qui se complètent, dont une issue de la sphère ecclésiastique. Il est donc possible, même si assez improbable, qu'une partie du livre original concernant ces événements ne nous soit pas parvenue.

¹⁹ BANDINI, Giovanni (cf. Annexes III, n° 4), f° 72 r. : « a dì 26 di novembre 1434 io paghai la sesta novina detta che s'avea a paghare del mese di dicembre proximo futuro e questa paghai la metà a perdere perché si fé nella balia che chi no lla paghasse per tucto el mese e avesse ottenuto el partito del 1434 non potesse né fusse imborsato ». Sachant que les sommes sont imposées aux contribuables par les membres des commissions en fonction de l'idée qu'ils se font des richesses des contribuables, on comprend que la dimension arbitraire et la possibilité de se servir de ces impôts comme moyen d'exclure ses adversaires de la scène politique ait été perçue comme telle par les contemporains. Sur la dimension politique de la *novina*, D. KENT (1978 p. 327) cite une lettre de Giovanni di Marco STROZZI (à son cousin Matteo di Simone), qui craint que cette nouvelle taxe n'ait de « serious political repercussions », ainsi que celle d'Antonio MASI (aux MEDICIS) affirmant que nombre de membres de la classe dirigeante refuseront de la payer (mettant en danger le gouvernement en place).

Nous disposons en somme de récits élaborés en grande majorité par des personnes directement impliquées dans les événements, plutôt que par des spectateurs que l'importance historique des faits pousserait à écrire. Reste à savoir si, comme dans le cas des événements de 1378-1382, ces récits présentent des clefs de lecture différentes, notamment selon que l'auteur appartient au camp médicéen ou à celui des oligarques (fig. 23). En effet, l'anti-medicéen Manovelli ne traite que de 1433, tandis que les médicéens ont tendance à traiter plus longuement de 1434²⁰. Voit-on également apparaître un lexique différent selon les orientations politiques des auteurs ?

Conscience et termes du conflit interne à la cité.

À la lecture des passages en question, force est de constater que les mots utilisés pour dire les enjeux de la politique intérieure florentine ont changé. Ainsi, la notion de guelfisme est complètement absente des discours, de même que son antonyme, le gibellinisme. Le couple structurant qui servait à dire la conflictualité citadine cinquante ans auparavant a complètement disparu : a-t-il été remplacé par de nouveaux termes ? Le conflit dans la cité est-il seulement perçu en tant que tel par les Florentins ? Point de suspense inutile : la réponse à la seconde question est oui, très clairement²¹. En revanche, on observe une certaine continuité dans les modalités qui sous-tendent ce conflit, à savoir la logique d'inclusion-exclusion, ainsi qu'une formulation plus nette de la dimension *politique* de cette conflictualité.

Les modalités de la conflictualité interne à la cité sont toujours les mêmes : inclure et exclure du gouvernement de la cité, inclure et exclure de la cité. Les *Balie* de 1433 et 1434 s'attachèrent ainsi à bannir les opposants jugés les plus dangereux, à condamner politiquement des opposants jugés moins dangereux, au moyen de *divieti* et de magnatisations qui excluent immédiatement du gouvernement de la cité les familles ennemies, à organiser de nouveaux scrutins (pour exclure durablement des instances de gouvernement les indésirables et assurer la représentation de la faction victorieuse). Les livres de famille en témoignent également : bannissements et organisation des scrutins successifs y occupent une large place²². Le raccourci opéré par Guccio di Niccolò Benvenuti de' Nobili montre bien à quel point les deux aspects étaient liés : « si vinse che Puccio e Giovanni d'Antonio di Puccio ritornassono a Firenze, e riavessono ogn'Ufficio come di prima inanzi fussino cacciati; sono stati

²⁰ Dietisalvi di Nerone DIETISALVI ne traite que de 1434 (cf. Annexes III, n° 23) f° 101 v.

²¹ Ugolino MARTELLI utilise ainsi le terme de « differenza » (éd. Pezzarossa, 1989, p. 120).

²² Cf. en particulier les livres de Terrino MANOVELLI, Laurent DE MÉDICIS, Côme DE MÉDICIS, Giovanni RUCELLAI, Guccio di Niccolò BENVENUTI DE' NOBILI, Goro DATI (qui ne s'intéresse qu'au scrutin), Francesco di Tommaso GIOVANNI, Luca di Matteo DA PANZANO, Giovanni BANDINI et Matteo STROZZI (l'exil étant un axe majeur du livre, comme nous l'avons montré *supra*, chapitre 3).

fuori di casa loro mesi 11 e di ** »²³. L'enjeu de la condamnation à l'exil est ainsi clairement politique à ses yeux : il s'agit d'écarter les personnes considérées comme dangereuses en termes de pouvoir.

Mais une chose surtout a changé : une place au soleil politique – à l'intérieur du *reggimento* – constitue désormais un enjeu explicite de l'action dans la cité, une clef de lecture des menées du gouvernement à l'encontre ou en faveur des familles, comme en témoigne le récit de ce même auteur :

I detti Signori confinarono messer Rinaldo di messer Tommaso degli Albizi, lui e lo suo figliolo Ormanno per anni 10 dalle 100 miglia in là, e sì gl'anno tolto il Reggimento, e in quel medesimo di vinsono nella Balìa di fare ritornare Cosimo e Lorenzo e restituiti loro i Reggimenti et ogni volta che i detti Cosimo e Lorenzo ci voglino tornare possono. Vinsesi per la Balìa a dì 29 di settembre 1434. Et più in tal dì fu confinato Ridolfo di Bonifazio Peruzzi fra le 100 miglia per anni tre [f° 213 r.], lui e lo suo figliolo maggiore, et a lui non fu tolto el Reggimento. Ma in questi tre anni quando sarà tirato sarà posto da lato come minore. Dipoi feciono per compiacere al Santo Padre che messer Rinaldo fusse confinato per anni otto lui e lo suo figliolo Ormanno dalle 100 miglia in là, e quando sarà tratto in questo tempo delle borse sia rimesso, e non gli anno tolto gli Uffici.²⁴

Le *reggimento* (dont on doit probablement la majuscule au copiste postérieur) scande le passage, et constitue le pendant de l'exclusion physique de la cité. Ce terme, qui désigne habituellement le groupe qui exerce le gouvernement dans la cité, semble ici avoir davantage le sens de capacité à exercer ce pouvoir : on ôte et on rend ce pouvoir en même temps que le statut civique qui le rend possible²⁵. Cela est confirmé par les mesures d'allègement des sanctions prises suite à la médiation d'Eugène IV entre les deux parties : par des artifices institutionnels, les mesures d'exclusion politique sont atténuées (les billets nominatifs ne seront pas définitivement enlevés des bourses électorales mais – s'ils sont tirés au sort – mis de côté ou bien remis dans les *borse* en attendant que la famille connaisse des jours meilleurs politiquement parlant). Même chose dans le récit, plus tardif, de Giovanni Rucellai : « confinòssi gran numero di famiglie e popolani di Firenze, e a molti tolsono il reggimento con

²³ BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Niccolò (cf. Annexes III, n° 42) f° 213 v. : « on vota que Puccio et Giovanni fils d'Antonio di Puccio reviennent à Florence et obtiennent à nouveau tous les Offices, comme c'était le cas avant qu'ils ne soient chassés ; ils ont demeuré hors de leur maison 11 mois et ** jours ».

²⁴ *Ibid.*, f° 212 v.-213 r. : « Les dits Seigneurs [Prieurs] bannirent messire Rinaldo fils de messire Tommaso des Albizi, lui et son fils Ormanno pour 10 ans à 100 lieues de distance minimum, et ils lui ont également ôté le *Reggimento*, et en ce même jour ils votèrent dans la *Balìa* le retour de Côme et de Laurent, et la restitution de leurs *Reggimenti* et que chaque fois que les dits Côme et Laurent voudront y retourner, ils le puissent. Cela fut voté par la *Balìa* le 29 septembre 1434. Et de plus en ce même jour Ridolfo fils de Bonifazio Peruzzi fut banni à mille lieues pour trois ans, lui et son fils aîné, et à lui on n'ôta pas le *Reggimento*. Mais durant ces trois années, quand il sera tiré au sort il sera mis de côté comme s'il était mineur. Ensuite ils firent en sorte, pour complaire au Saint Père, que messire Rinaldo soit banni pour huit ans, lui et son fils Ormanno, à mille lieues minimum, et quand il sera tiré au sort des bourses électorales durant cette période, on l'y remettra, et on ne lui ôta pas les Offices ».

²⁵ À propos de la notion de *reggimento*, cf. *supra*, Introduction.

porgli a sedere e fargli de' grandi »²⁶. D'après lui, les interdits politiques et le changement de statut de la famille à l'intérieur du corps social de la cité sont des moyens pour une fin identifiée : leur ôter le *reggimento*, ici aussi possibilité de gouverner, *pouvoir* potentiel autant qu'élément du statut dont disposent ou non les différentes strates de la société.

Ainsi, non seulement les citoyens florentins sont conscients du conflit qui déchire la cité, mais ils identifient l'élément politique comme son enjeu principal : ils savent que leur destin au sein de la *civitas* est lié à leur positionnement dans ce conflit, que ce soit en termes d'accès aux charges communales²⁷, de maintien au sein du *reggimento*, ou même de maintien dans la cité tout court. Reste à savoir comment sont identifiés les groupes antagonistes, sur quels critères se joue l'inclusion ou l'exclusion des uns et des autres.

Désigner ses adversaires : une nouvelle segmentation du corps politique.

La partition de la cité en différents groupes antagonistes est en effet toujours présente mais on constate que la polarisation politique semble avoir changé, hormis chez Luca di Matteo da Panzano, qui continue d'utiliser une grille de lecture distinguant entre les *famiglie* (les familles de Grands), les *popolani* (qui n'ont pas leur noblesse) et les *mercantanti* (qui semblent situés en-dessous, dans sa hiérarchie²⁸). Dans son récit, Terrino Manovelli nous en apprend d'ailleurs un peu plus sur les orientations politiques de Luca di Matteo da Panzano : puisque « ceux da Panzano » se trouvaient sur la place du côté du parti oligarque en 1433, on peut supposer qu'ils étaient plutôt anti-médicéens. Pour Manovelli en revanche, point de *mercantanti* dans l'équation, ne serait-ce que comme adversaires. Alors que pour Luca da Panzano la *Balia* a élevé socialement et politiquement les *mercantanti*, pour Manovelli le parti oligarque réuni en force et en armes sur la place publique se divise en *famiglie* (dont il fait une liste assez longue) et *popolani*, et les mesures prises visent d'abord les

²⁶ RUCELLAI, Giovanni (éd. Perosa, 1960), p. 49 : « on bannit un grand nombre de [Grandes] familles et de populaires de Florence, et l'on ôta à beaucoup le *reggimento* en les déposant des offices et en les faisant du nombre des Grands ». On trouve une formule voisine chez Côme DE MEDICIS (éd. Ciappelli, 2003), p. 177 : « confinarono molti ciptadini, et così posono a sedere molte famigle sospette » (le terme de « sospette » concentre la notion de danger politique liée à l'exercice du pouvoir que le texte de RUCELLAI présente de façon plus explicite).

²⁷ Cf. la remarque de Giovanni BANDINI au moment de son élection comme notaire des Dix de la Liberté (cf. Annexes III, n° 4), f° 7 r. : « fu' el primo notaio al detto uficio dopo el parlamento del 1434, che mostra el partito del notaio de' signori e di tutti gli altri ufici di Firenze e di fuori ». Cf. *supra*, chapitre 3, pour l'analyse de la stratégie de ce petit notaire.

²⁸ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010) p. 53 : « detta mattina s'armò molte famiglie e de' popolani co' loro e di poi a dì *** di settembre detto sonò a parllame[n]to e tirono su merchatanti a la balia e feciono confinati più cittadini ».

Médicis, seule famille dont les membres exilés sont minutieusement cités²⁹. Il s'agit donc à ses yeux de l'enjeu premier de la *Balìa*, déplaçant la polarisation du conflit d'un cadre social et politique vers un *pour ou contre* les Médicis.

En 1434, la partition faite par Terrino Manovelli se retrouve chez Giovanni Rucellai, entre un nombre vague mais important de *famiglie* et de *popolani* à l'intérieur de l'ensemble des « ciptadini » réunis. Ici encore la catégorie de *mercantanti* n'apparaît pas, et pour lui aussi l'enjeu de la confrontation est le sort des Médicis³⁰. Il s'agit avant tout d'être pour ou contre les Médicis, et les ennemis de ces derniers connaissent aussitôt l'exil, qu'ils soient issus des « famiglie » ou « popolani di Firenze »³¹. Matteo di Giovanni Corsini ne distingue même pas, quant à lui, entre *famiglie* ou *popolani* parmi les anti-médicéens qui s'armèrent en septembre 1434 pour tenter de faire pression sur la Seigneurie. En revanche la notion d'opposition est belle et bien présente dans l'expression utilisée pour décrire leur objectif : « s'opposer à la révocation de la maison de Médicis »³². Il s'agissait d'aller contre un projet qui était lui aussi un « aller contre » une décision prise un an auparavant.

S'il n'est pas étonnant que le récit de Laurent de Médicis soit entièrement focalisé sur le sort réservé à son aïeul, constater que c'est largement le cas chez les autres auteurs l'est davantage. Le récit de Francesco di Tommaso Giovanni en est un bon exemple. Dans ces quelques lignes, l'enjeu de tout un *Parlamento*, d'une *Balìa*, normalement situation exceptionnelle qui engage le destin de toute la cité, est ramené au sort des seuls Médicis :

Feciono parlamento e presono autorità e balìa dal popolo di Firenze con *** huomini i quali tutti furon[o] nominati in sulla ringhiera, da' quali fui io Francesco Giovanni, di potere disporre quello che tucto il popolo di Firenze, e di nuovo rafarmare la terra. Di poi a dì 29 detto, Cosimo e Lorenço de' Medici furon[o] liberi da' confini et ristituiti in tutto come erano prima che fussino confinati³³.

L'enchaînement des phrases fait apparaître le sens que l'auteur attribue à l'événement : l'enjeu représenté par les pleins pouvoirs et la nécessité de redonner à la cité sa stabilité se concrétise en une seule mesure, à savoir voter le retour de Côme

²⁹ Ce n'est qu'après avoir détaillé les modalités du *squittino* organisé par la *Balìa* que Terrino MANOVELLI enregistre les condamnations à l'exil prononcées ensuite envers les frères PUCCI.

³⁰ RUCELLAI, Giovanni (éd. Perosa, 1960), p. 49 : « seguitò acchordo fra lla singnoria e i detti ciptadini, e fero no ritornare in Firenze e' confinati nominati di sopra della famiglia de' Medici e altri ».

³¹ *Ibidem* : « confinòssi gran numero di famiglie e popolani di Firenze ».

³² CORSINI, Matteo di G. (éd. Petrucci, 1965) p. 143 : « Qui da piè farò richordo di tutti i figliuoli arò della Tita mia donna e figliuola d'Orlando di Ghuccio de' Medici, la quale menai a dì 27 di settembre 1434 e detto dì erano romori e armati quasi buona parte del popolo fiorentino intorno a Sam Pulinari per chontradire alla rivocatione della chasata de' Medici, di che intendeva la Signoria ».

³³ GIOVANNI, Francesco di Tommaso (cf. Annexes III, n° 27) I, f° 8 v. : « Ils firent un *Parlamento* et obtinrent du peuple de Florence autorité et pouvoir (aux côtés de *** hommes qui furent tous nommés sur le balcon, dont je fus moi Francesco Giovanni) afin de pouvoir faire ce que tout le peuple de Florence [voulait], et de rétablir la stabilité de la ville. Ensuite, en ce dit jour du 29, Côme et Laurent de Médicis furent libérés de leur bannissement et réhabilités en tout comme ils étaient avant d'être bannis ». L'anacoluthie est présente dans le manuscrit.

et de Laurent de Médicis. Il n'ajoute que par la suite son corollaire, l'exil des Albizi et des Peruzzi, et l'exclusion de leurs familles du *reggimento*.

Une division du corps politique en deux camps opposés – les partisans et opposants des Médicis – a donc remplacé la stratification socio-professionnelle présente à l'époque des *Ciampi*, et ce chez l'ensemble des auteurs. En revanche, on constate la présence d'un autre lexique, qui semble davantage être l'apanage du camp médicéen et vient se superposer au couple « pour ou contre les Médicis ». Il s'agit du lexique de l'amitié, et en particulier du couple *amis-ennemis*.

L'amicizia, ciment du parti médicéen ?

Ce champ lexical est très présent dans deux récits émanant du cœur de la faction médicéenne : celui d'Ugolino Martelli et celui de Côme de Médicis.

On pourrait penser que cette notion d'amitié s'impose dans le récit d'Ugolino Martelli car c'est au fond du fait de son « amitié » – à savoir les liens de solidarité qui unissent sa famille à celle des Médicis – que l'auteur se trouva directement mêlé aux événements de 1434³⁴. Or si au tout début le récit est fortement inscrit dans la sphère familiale, relevant de la fonction défensive du livre de famille, le ton change au moment de relater les faits. On change d'optique, passant du « nous » de la famille à l'échelle de la cité, avec la traditionnelle contextualisation politique (« durant le mandat de ... ») et de nouvelles notions apparaissent à l'occasion de ce changement de focale. Il s'agit du bon et du mauvais gouvernement (associés à un « nous » qui est maintenant celui des citoyens florentins) et de l'*amicizia* :

[I membri della Signoria], veduti i chattivi ghoverni ch'erano seghuiti l'anno passato, cioè nel 1433 dopo la chacciata di Chosimo e Lorenzo de' Medici e altri, e chome gli amici loro e chi ben voleva si ghovernasse la nostra città era suto trattato, ordinorono, fatto prima alchuni bisogni di Chomune e auti molti chonsigli e chonforti di più buon cittadini, fare un parlamento e restituire chi era suto chacciato e rendere l'onoranze a cchi non chon ragione furono tolte, e molte altre chose mal fatte rachonciare.³⁵

La forte polarisation politique de la cité est traduite par l'opposition entre les « mauvais choix de gouvernement » de la *Balia* de l'année précédente (qui n'est d'ailleurs même pas nommée : les faits de 1433 se résument dans la lettre du texte au

³⁴ Il rappelle dans son récit que c'est son frère Antonio qui est chargé par la Seigneurie de faire la liaison avec les Médicis en septembre 1434. Son autre frère Bartolomeo fait partie des jeunes gens « amis de la Seigneurie » qui vont les prévenir des agissements de la partie adverse.

³⁵ MARTELLI, Ugolino (éd. Pezzarossa, 1989), p. 116 : « Ayant vu les mauvais gouvernements qui s'étaient produits tout au long de l'année précédente, c'est-à-dire en 1433 après que Côme et Laurent et d'autres furent chassés, et comment avaient été traités leurs amis et ceux qui souhaitaient que notre cité soit bien gouvernée, les membres de la Seigneurie décidèrent, après avoir pourvu à quelques besoins de la commune et demandé conseils et encouragements auprès de plusieurs bons citoyens, de faire un *Parlamento* et de réhabiliter ceux qui avaient été chassés, et de rendre les honneurs à ceux à qui ils avaient été ôtés à tort, ainsi que de réarranger nombre d'autres choses mal faites ».

seul destin des Médicis) et leurs opposants maltraités, définis de façon double comme « amis des Médicis » et comme favorables au bon gouvernement de la cité. Le conflit intérieur est ainsi inscrit dans un cadre non plus social mais fortement moral : il faut réparer les torts, les choses « mal faites ». C'est dans ce nouveau cadre qu'entrent en jeux la notion d'*amicizia*, ainsi que celle de *confiance* qui l'accompagne³⁶, ou encore celle de *secret*, partagé et gardé par les « amis »³⁷. En effet, la conflictualité est très nettement perçue, et rendue par l'auteur, qui distingue tout au long du récit entre « la parte aversa e' nimici della Singnoria » et les « amici della Signoria »³⁸.

Mais ce n'est qu'à la fin du récit des événements qui concernent toute la cité, et avant de changer à nouveau de ton pour décrire la défense héroïque de sa maison par Ugolino Martelli, que la coïncidence entre « amis » de la Seigneurie et « amis » des Médicis est établie de façon explicite :

Avendo io Ugholino segretissimamente avuto sentore e aviso di tutti loro ragionamenti e pensieri ed eziandio più chonclusioni, e massime d'una, chome per alchuni fu richordato era utile farsi alla nostra chasa per chagione che Neri Bartolini ci era zio e molto si frammetteva loro chontro, e perché eravamo loro chordiali nimici e amici di Chosimo [...].³⁹

Au cœur de la description des antagonismes internes à la cité (on trouve encore une fois l'idée d'aller « contre »), le couple amis-ennemis apparaît à nouveau, mais avec cette fois une allusion à la dimension familiale et personnelle, tout autant que politique, du conflit (être le neveu de Neri Bartolini a un sens dans le panorama florentin au niveau politique comme au niveau social). La dimension familiale, qui préside à l'écriture du livre vient ainsi compléter l'image « panoramique » donnée précédemment, de la même façon que l'équivalence finalement établie entre amis de la Seigneurie et amis de Côme de Médicis rejaillit sur la lecture de l'ensemble du récit du conflit interne à la cité.

La notion d'*amicizia*, dont l'étendue sémantique permet l'articuler des dimensions de la famille et de la cité, semble ainsi particulièrement féconde pour traiter de la conflictualité citadine, et le récit de Côme de Médicis le confirme. Quand

³⁶ *Ibid.*, p. 117 : « mandorono per più cittadini chonfidati della loro Singnoria » ; « attese a fornire il Palagio d'uomini loro chonfidati ».

³⁷ *Ibid.*, p. 117-118 : « a' ccittadini chomandorono che chon quanta onestà si potessi, e cho·meno dimostrazione, si mettesino in ordine per lo dì diputato. » ; « fatti più provvedimenti, tutti a dimostrazione di più sichurtà della Signoria, perché sono chose che mal segrete si possono chondurre ». On remarque la récurrence du terme de « dimostrazione », qui renvoie à la thématique de la *manifestation/dissimulation*, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Plus loin, il évoque encore une fois les informations qu'il eut des plans des ennemis, qui lui permirent d'éviter le saccage de sa maison : la notion de secret est étroitement liée au réseau d'informateurs qu'il entretient.

³⁸ *Ibid.*, p. 118 : « Non piaque a·dDio che tanto male seghuissi, che cierti giovani amici della Signoria s'avidono di loro andamenti ». Comme au début de son récit, et comme pour les événements de 1378-1382, la volonté divine est évoquée, garante de la fin juste et bonne des événements.

³⁹ *Ibid.*, p. 121 : « Ayant eu secrètement vent et information, moi, Ugolino, de tous leurs raisonnements et pensées et même de plusieurs de leurs résolutions, et surtout d'une, selon laquelle certains mentionnèrent l'utilité de se rendre chez nous du fait que Neri Bartolini était notre oncle et qu'il leur faisait beaucoup obstacle, et parce que nous étions cordialement leurs ennemis et les amis de Côme ».

les rumeurs d'agitation à venir dans la cité lui parviennent, il se hâte de revenir à Florence et de rendre visite à l'un des prieurs nouvellement élus, qu'il définit comme « très ami, et mon obligé, et pareil pour les autres »⁴⁰. On voit bien qu'il s'agit ici d'une amitié fonctionnelle, comportant des devoirs envers l'autre, du fait de la présence, juste après, de l'idée de service dû. Cette dimension de l'alliance entre les individus comme entre les familles apparaît sous un jour contractuel : elle implique des obligations, offre des garanties, comme en témoigne la façon dont Côme décrit sa réaction suite aux paroles rassurantes de son ami : « benché come è detto per la terre fussi sparto dovessino fare novità, pure havendo da loro quello havevo, et reputandoli amici, non vi prestavo fede »⁴¹. Vraie ou fausse candeur, le lecteur jugera : on peut quoi qu'il en soit en déduire que la parole de l'*ami-allié* est présentée comme une valeur, en laquelle il convient de croire. Et les faits semblent confirmer la prégnance de cette notion d'alliance (hors parenté proche) dans la Florence de l'époque puisque comme le rappelle Côme, ses amis les plus proches furent les seuls à être bannis juste après sa famille⁴².

La dimension quasi contractuelle de l'alliance amicale s'offre ensuite sous un jour encore plus nettement tactique, et militaire, dans la présentation de Niccolò da Tolentino « Capitano di guerra del Comune, che era molto mio amico »⁴³, lequel ne manque d'ailleurs pas d'offrir ses services militaires aux Médicis : les liens de l'amitié fonctionnent ainsi hors de Florence, ce que souligne aussi Côme dans son récit. L'amitié des Vénitiens se manifeste ainsi de façon diplomatique, celle du marquis de Ferrare de façon pécuniaire (ce qui a des conséquences sur le rapport de force, y compris militaire, entre les Médicis et Florence)⁴⁴. Les services qui vont de pair avec l'*amicizia* ne sont donc pas que des mots ; ils sont d'ailleurs peut-être avant tout des actes (rappelons que c'est aussi le cas pour l'*onore*, les honneurs concrets reçus étant la mesure de l'honneur de l'individu et de sa famille aux yeux de la cité)⁴⁵. Côme insiste ainsi sur le fait que le marquis de Ferrare et le seigneur de Pise le reçoivent non seulement avec « grand honneur », mais lui fournissent également un

⁴⁰ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003), p. 171 : « Il dì medesimo visitai el Gonfaloniere et li altri, et maxime Giovanni dello Scelto, il quale reputavo molto amico, et erami obligato, et el simile de li altri ».

⁴¹ *Ibidem* : « bien que, comme cela a été dit, dans la région le bruit courait qu'ils feraient des nouvelletés, ayant de leur part ce que j'avais, et les croyant mes amis, je n'y accordais pas foi ».

⁴² *Ibidem* : « fu confinato Puccio e Giovanni d'Antonio di Puccio, e quali erano miei principali amici ».

⁴³ *Ibidem* : « Capitaine de guerre de la commune, qui était un grand ami ».

⁴⁴ Dans sa lettre à la Seigneurie, le marquis demande au Capitaine de la *Balia* de le traiter comme son propre fils : l'usage du lexique familial, fréquent dans les lettres de patronage, est une façon de souligner encore davantage les liens de solidarité – dans tous les domaines – unissant les deux parties (cf. *ibidem*, p. 172-173).

⁴⁵ En témoigne notamment le récit de leur retour, qui fait suite aux offres de service particulières de plusieurs citoyens amis : s'ils le souhaitent, ils se soulèveront pour eux (*ibid.*, p. 175).

grand nombre de soldats⁴⁶ – ce qui se rattache à la notion de service allant de pair avec l'amitié –, finançant ainsi leur retour⁴⁷. Si le marquis se réjouit avec son ami à l'annonce du rappel des Médicis dans leur patrie, le récit de Côme met en évidence combien la mesure de l'amitié est tout aussi concrète que celle de l'honneur, et l'on ne s'étonne pas d'ailleurs que les deux lexiques se mêlent dans ce passage⁴⁸. La plasticité de la notion permet ainsi à Côme de définir sous ce même terme plusieurs types de relations interpersonnelles, qui s'organisent toutes autour de sa personne (et par extension de sa famille). C'est dans ce cadre que le redoublement du couple partisan-opposant (qui a ici aussi supplanté la compartimentation de la cité en termes sociaux ou de guelfisme) par le couple ami-ennemi semble particulièrement intéressant :

[...] sentendosi per la terra l'animo de' Signori, et presentendosi la nostra venuta, e nostri inimici havevono preso l'armi a dì 26, cioè messer Rinaldo delli Albizi, Ridolfo Peruzzi, et più altri in numero di 600 persone; di poi la sera, manchando loro l'animo, et essendo mezano d'accordo per parte del papa messer Giovanni Vitelleschi allora vescovo di Ricanati et di poi arcivescovo di Firenze, et poi cardinale, il quale era molto mio amico, si ridussono a Santa Maria Novella dove habitava el papa; et sentendo che li amici nostri erano provisti di gente, et d'arme, per tema di loro persone messer Rinaldo et Hormanno suo figliuolo et Ridolfo Peruzzi si rimasono la notte là, et non vollono uscirne [...].⁴⁹

La conflictualité apparaît au premier plan : les deux camps sont armés et sont simultanément définis par le couple ami-ennemi. La famille de Médicis constitue un point de référence, un pivot dans la définition des parties en présence dans l'arène citadine. Une fois de plus, l'*amicizia* est associée à la sphère de l'affrontement armé, et l'on note que le contraste établi entre les amis et les ennemis est ultérieurement accentué par l'usage du couple *animo-tema* qui vient caractériser leur action. Même le médiateur papal est, au moyen du lexique de l'amitié, ramené dans le cadre de la bipolarisation stricte de la cité caractéristique du traitement des événements de 1433-1434 dans les livres de famille : non seulement le récit de Côme de Médicis n'échappe pas à la règle, mais il semble en fait renforcer cette bipolarisation en se servant de la polysémie de l'*amicizia* pour franchir les murs de la cité et relier à son

⁴⁶ *Ibid.*, p. 176. C'est d'ailleurs Côme DE MÉDICIS qui semble décider de tout : « et ancora 200 cavalli haveva a suo soldo, perché venissino con noi, come era prima ordinato » ; « per tutto trovamo fanti che erano ordinati per venire con noi, e quali licentiamo perché non era di bisogno » (*ibidem*).

⁴⁷ *Ibidem* : « per la via sempre ci fu fatto le spese dal marchese ».

⁴⁸ *Ibidem* : « Et la detta lettera subito la mandamo a Vinegia, dove se ne fece gran festa, et noi andamo a visitare el marchese, il quale dimostrò maggiore allegrezza di noi; ringratiamolo *** aveva, et de' favori ci haveva prestati ».

⁴⁹ *Ibid.*, p. 175 : « alors qu'en ville la volonté des Seigneurs [Prieurs] se répandait et qu'on pressentait notre venue, nos ennemis avaient pris les armes le 26, c'est-à-dire messire Rinaldo des Albizi, Ridolfo Peruzzi, et plusieurs autres au nombre de 600 personnes ; ensuite le soir, le courage leur faisant défaut, et messire Giovanni Vitellischi (alors évêque de Recanati puis archevêque de Florence, et ensuite encore cardinal, lequel était un grand ami) faisant l'intermédiaire au nom du pape en vue d'un accord, ils se rendirent à Santa Maria Novella, où le pape habitait ; et ayant connaissance que nos amis étaient pourvus d'hommes et d'armes, craignant pour leurs personnes, messire Rinaldo et Ormanno son fils, ainsi que Ridolfo Peruzzi y restèrent pour la nuit, et refusèrent d'en sortir [...] ».

camp, dans un ensemble chapeauté par ce terme, des gens avec qui il a des relations différentes, mais qui participèrent tous à son succès politique. Ce procédé de dilatation semble encore se poursuivre, franchissant une autre distinction : à la fin de son récit, ce sont en effet les intérêts des Médicis et ceux de la cité qui se confondent sous sa plume. Il note en effet que les prieurs de novembre-décembre « [...] confinorono molti ciptadini, et così posono a sedere molte famigle sospette, et feciono molte cose in favore dello stato »⁵⁰. Le choix du terme *sospette* nous place directement dans le cadre de l'antagonisme entre factions pro- et anti-médicéennes (les Médicis étant les yeux auprès desquels l'on est suspect ou non, ils constituent encore une fois un pivot politique). On constate cependant un déplacement des finalités – affichées – du conflit vers un nouveau terme, celui du *stato*. Le fait que l'amitié et le bon gouvernement, ainsi que l'assimilation des intérêts des Médicis à ceux de la cité, soient présents chez Ugolino Martelli et chez Côme de Médicis nous incite donc à les considérer comme autant d'éléments d'un discours construit, au moins chez les médicéens, lequel change les coordonnées de la conflictualité citadine en changeant les termes. Cela nous engage aussi à nous interroger plus avant sur la notion de *stato*, et plus généralement sur le niveau « vie de la cité » qui apparaît chez ces auteurs et qu'ils prennent soin de relier à leur propre cause⁵¹.

Les récits de ces événements mettent donc en évidence une nouvelle segmentation du corps politique : les *ciompi* ont disparu de l'équation, mais les *mercantanti* et les *artefici* ont presque totalement disparu eux aussi. Plus généralement, la partition socio-professionnelle de la cité, même dans son expression la plus fondamentale (*grandi/popolani*) a cédé la place à une bipartition de la cité organisée autour d'un unique terme : les Médicis, pour ou contre. À cela s'ajoute le concept d'*amicizia*, très présent dans les discours des ultra-medicéens. Sa plasticité sémantique leur permet de regrouper sous cette enseigne plusieurs types de relations interpersonnelles (dans et hors de Florence), qui donnent au camp médicéen l'aspect d'un bloc uni et homogène, dont ils sont le centre de gravité. L'union sous le drapeau de l'amitié semble ainsi synonyme de force et participe de la construction de l'image des Médicis. Dans quelle mesure cette orientation du discours se retrouve-t-elle également dans la représentation de l'*horizon* du conflit interne à la cité ?

⁵⁰ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003), p. 177 : « bannirent de nombreux habitants de la cité et privèrent des offices de nombreuses familles suspectes et firent de nombreuses choses en faveur de l'état ».

⁵¹ Cf. *infra*, chapitre 11.

L'HORIZON DE L'AGIR POLITIQUE : USAGES ET TRANQUILLITE DE LA CITE.

La norme et l'exception : usages de la cité et novità

Le récit des événements de 1433 de Terrino Manovelli a vocation à transmettre à ses descendants le souvenir de son action personnelle à un moment-clef de l'histoire de la cité, comme Simone Peruzzi ou Luigi Guicciardini l'avaient fait cinquante ans plus tôt. L'auteur prend en effet soin de préciser qu'il agit d'abord dans le cadre de sa charge de consul de l'*Arte dei mercatanti*, bien qu'il ait été désigné pour faire partie de la *Balia*. Tout au long de son récit, il se présente toujours comme un membre d'un ensemble plus large, et les décisions prises en ces jours fatidiques sont toujours présentées comme l'émanation de cette entité plus large : un scrutin est ainsi organisé à l'*Arte* « suite à la délibération des membres de la *Balia* » : l'auteur est membre de la *Balia* mais continue à se positionner d'abord du point de vue de son office de consul, et utilise une tournure impersonnelle ainsi que le verbe *convenire* pour décrire les conséquences d'une mesure qu'il a prise (« il convenait de faire un nouveau scrutin »⁵²). Son récit présente ainsi l'ensemble des événements comme s'ils s'étaient imposés à lui, sans qu'il y participe activement : les quelques références que l'on trouve qui se rapportent à une action volontaire et réelle de sa part sont en revanche toujours liées au respect des *ordini* de la cité, de son mode d'organisation traditionnel. Il prend ainsi soin de nommer ses *arroti*, précisant que tous les officiers du scrutin devaient être approuvés par la Seigneurie, dont il nomme consciencieusement les membres (ce qui est aussi une façon d'alléger le poids des responsabilités en impliquant d'autres personnes) et la durée (légalement prévue). Il détaille également les différents officiers du *Parlamento*, et précise que les membres de la *Balia* furent approuvés par le peuple (ce qui est une autre forme de justification de son action, qui dérive directement de l'autorité du *Popolo*)⁵³.

Surtout, on voit très nettement dans le récit de Manovelli qu'il prend soin de souligner que les événements de 1433 ne furent en rien violents. Il évoque rapidement le fait que les oligarques étaient nombreux et armés quand ils se postèrent sur la place de la Seigneurie, mais il ne s'agit que d'une violence potentielle, qui s'efface dès que la *Balia* est nommée :

⁵² MANOVELLI, Terrino (cf. Annexes III, n° 31), f° 3 r. : « E nel detto tempo faciamo isquittino al'arte, perché si fé parlamento, e féssi più huomini della balia, per riformare la terra; e posonsi asedere tutte le borse e isquittini de' chonsolati per 30 anno, per diliberazione di quelli della balia, sicché chonvenne fare nuovi isquittini ».

⁵³ *Ibid.*, f° 3 v. : « Il quale parlamento si fé in sulla ringhiera del palagio de' Singniori, e quivi furono a sedere i sopradetti Singniori e i loro Chollegi, e chapitani della Parte guelfa, et gli Otto della ghuardia, e i Sei della merchatantia, e molti altri cittadini; e féssi a bocie di popolo più numero di cittadini, ai quali si dié loro balia, i quali si chiamorono quelli della balia; e io Terrino fu di quel numero; e fecionsi per 2 mesi, e bisongniando si potessono rafermare per altri ij mesi; et chosì si fé, che bastorono tutto il mese di dicembre ».

ciaschuno si tornò alle sue istanze senza alchuno romore o sanghue fare, anzi molto pacifichamente, e quasi tutti i chapi delle chaise erano in piazza a piè della ringhiera, e insù la ringhiera cho·lle cioppe indosso senza punto d'arme, chome si stavano gli altri di.⁵⁴

Cette phrase associe absence de violence (le syntagme « anzi molto pacifichamente » venant renchérir sur la négation renforcée « senza alchuno ») et caractère ordinaire de l'événement. Après avoir insisté lourdement sur le respect du cadre institutionnel traditionnel de la cité au moment de la description des procédures du *Parlamento* et de la *Balia*⁵⁵, l'auteur met en relief d'une part le caractère ordonné des événements (grâce notamment à l'évocation de la hiérarchie des familles, représentées par leurs chefs sur la place) et d'autre part leur « normalité », traduite visuellement par les habits quotidiens que les gens portaient. L'insistance sur ce fait et la répétition concernant l'absence d'armes mettent en évidence, par leur caractère artificiel justement, l'enjeu du critère de la violence aux yeux de l'auteur : il veut vraiment donner à entendre à son lecteur qu'il s'agissait d'un jour comme les autres pour la république, que ses usages furent respectés⁵⁶.

Il en va tout autrement dans le récit de Côme de Médicis, lequel utilise en particulier le concept de *novità* pour dénoncer le caractère extra-ordinaire (et donc contraire à l'ordre de la cité) des événements de 1433. Dans le récit prudent de Giovanni Rucellai, ce terme apparaît également dans le contexte précis des « divisions à l'intérieur de la cité » et surtout à côté de deux autres termes spécialisés, *Parlamento* et *Balia*⁵⁷. Ces deux termes désignant des formes légitimes d'exercice du pouvoir communal en des temps extraordinaires, on peut penser que le premier terme de l'énumération – que l'on retrouve telle quelle pour décrire les événements de 1434 – est aussi dans l'esprit de l'auteur un terme spécialisé à la connotation éminemment politique, qui désignerait l'entrée dans la sphère de l'extra-ordinaire.

⁵⁴ *Ibid.*, f° 3 v. : « chacun retourna à ses positions sans faire le moindre bruit et sans effusion de sang, et au contraire très pacifiquement, et presque tous les chefs des maisons étaient sur la place au pied du balcon [du Palais], et sur le balcon, avec leurs manteaux sur le dos et nulle arme au côté, comme ils étaient les autres jours ».

⁵⁵ Cette insistance est redoublée à la fin du récit, où MANOVELLI note les mesures prises en décembre par la *Balia* afin d'inscrire dans le marbre (le champ lexical de la *fermezza* est au cœur du passage, et toutes les éventualités prévues par la loi sont envisagées et interdites) les condamnations à l'exil des Médicis, et raconte l'élection de la Seigneurie des deux mois à venir, après la dissolution de la *Balia*. Comme dans le récit de Simone PERUZZI en 1378, le récit a vocation à assurer sa défense, et se clôt sur un passage de relais politique.

⁵⁶ MANOVELLI dut avoir pour un temps le sentiment du devoir accompli avec honneur, dans la mesure où il consigna fièrement dans son livre de famille le privilège reçu à cette occasion : « Vinsesi che tutti quelli della baia potesso[no] per sempre portare l'arme et chosù la potessono dare a uno il quale fusse chongiunto o chonsorto per linea maschulina o veramente fusse suo famiglia » (*ibid.*, f° 3 v.).

⁵⁷ RUCELLAI, Giovanni (éd. Perosa, 1960), p. 48 : « Nel 1433 sendo la cipttà di Firenze in divisioni cittadinesche ed essendo Bernardo Guadagni gonfaloniere di giustizia, feciono novità et parlamento e balia, et confinossi Cosimo, Lorenzo, Averardo, Giuliano e Orlando, tutti della famiglia de' Medici, et messere Angniolo Acciaiuoli e Puccio e Giovanni d'Antonio Pucci e altri ».

On retrouve cette connotation chez Côme de Médicis, qui lui ajoute cependant une aura de violence, absente dans le discours mesuré de Rucellai, préfigurant l'ellipse d'Uguccione di Mico Capponi, lequel évoqua les faits en cet unique terme⁵⁸. Il souligne en effet qu'au moment du tirage au sort des Prieurs de septembre 1433 « on commença à murmurer que durant leur mandat on ferait des nouvelletés dans la ville⁵⁹. » Comme en 1378, les bruits de la cité sont synonymes de danger, les murmures laissant présager d'un *romore* à venir, et l'évocation des « conflits et divisions qui existaient dans la cité » confirme qu'il s'agit bien là de la description d'un contexte inquiétant et potentiellement violent. Le contraste entre ces *novità* mal connotées et l'image de la cité ordonnée et ordinaire est ultérieurement construit dans la suite du récit, grâce à l'opposition entre les potentielles nouvelletés, évoquées par Côme auprès de ses amis Prieurs, et l'image statique de la cité qui est au cœur de leur réponse (ils entendraient « laisser la ville comme ils l'avaient trouvée »⁶⁰). Plus loin, le terme « nouvelletés » est encore une fois associé à la violence, quand Côme considère la possibilité d'une attaque de Niccolò da Tolentino. Celui-ci a en effet offert à son ami ses services en se proposant de venir dans la région « avec l'intention de faire des nouvelletés sur le territoire, afin que je sois relâché »⁶¹. La connotation violente et négative du terme est encore une fois perceptible dans les commentaires de Côme à propos de cette hypothèse : cela aurait été efficace, mais lui aurait rapporté moins d'« honore », élément qui semble ici encore venir récompenser l'action politique bonne et conforme aux usages de la cité. La *novità* semble ainsi désigner l'action politique volontiers violente et surtout perturbatrice du fonctionnement normal de la cité, et s'oppose à ce titre aux *usi* et *ordini* de la cité, récompensés par des honneurs. En témoigne cet extrait du récit de Côme, qui concentre différents usages de ces termes :

Fu confortato el Capitano, e così Lorenzo, a non fare novità, che poteva essere cagione di farmi novità nella persona, et così feciono; et benché chi consigliò questo fussino parenti et amici, et a buon fine, non <fu> buono consiglio; perché se si fussino fa<tti> inanzi, ero libero, et era <su>to cagione di questo restava disfatto. Ma tutto si vuol dire fussi per lo meglio, perché ne seguì maggior bene, et con più mio

⁵⁸ Cf. Annexes III, n° 12, f° 3 r.

⁵⁹ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003 p. 171) : « Et quando furono tracti si cominciò a mormorare che al tempo loro si farebbe novità nella terra; et fummi scripto in Mugello, dove ero stato più mesi per levarmi dalle contese e divisioni che erano nella città, che io tornassi, et così tornai a dì 4 ».

⁶⁰ *Ibidem* : « Il dì medesimo visitai el Gonfaloniere et li altri, et maxime Giovanni dello Scelto, il quale reputavo molto amico, et erami obligato, et el simile de li altri ; et dicendo loro quello si diceva, expressamente tutti lo negorono, et che stessi di buono animo, che volevano lasc[i]are la terra come l'havevono trovata. »

⁶¹ *Ibid.*, p. 172 : « Niccolò da Tolentino, sentito el caso, a dì 8 venne la mattina con tutta la sua compagnia alla Lastra, et con animo di fare novità nella terra, perché io fussi lasc[i]ato; et così subito che si sentì el caso ne l'Alpe di Romagna, et di più altri luoghi, venne a Lorenzo gran quantità di fanti ».

honore. Non parendo alli amici miei si dovessi far novità, come ho detto, el Capitano si tornò indietro alle stanze [...].⁶²

Le terme désigne ainsi l'action politique violente collective (l'attaque des troupes du Tolentino) comme individuelle (les sévices sur le prisonnier), et peut constituer un recours efficace, mais qui n'est pas source d'honneurs, contrairement au respect des procédures républicaines. En effet, dans la suite de son récit, Côme de Médicis manifeste un respect pour les cadres traditionnels de la vie politique florentine qui n'a rien à envier à celui de la faction opposée. L'auteur précise ainsi que leur bannissement a été prononcé dans les règles, par une *Balia* accordée par le *Parlamento* aux citoyens « comme il est d'usage en de telles circonstances »⁶³.

L'importance du respect du cadre institutionnel de la cité est permanent dans le récit de Côme : au moment de son retour, il précise bien qu'il répond aux invitations de ses partisans, dont les Prieurs, et qu'il se plie à la volonté de la Seigneurie⁶⁴. Plus loin, il note qu'il attend aussi leur signal pour entrer dans la ville⁶⁵, et qu'il se rend directement au Palais. Là :

[...] da' Signori fumo ricevuti gratiosamente, et ringratiatoli con quelle parole si richiedeva, vollono che insieme con più altri ciptadini rimanessimo in Palagio con le loro signorie, et così facemo⁶⁶.

Le respect des usages de la cité transparaît encore une fois, dans l'allusion aux termes des remerciements (laissant en suspens la question de leur sincérité), de même que le fait de se plier aux décisions des prieurs (qui honorent Côme et son frère parmi d'autres citoyens⁶⁷). Tout est donc fait pour présenter leur retour comme un processus

⁶² *Ibidem* : « Le Capitaine et Laurent également furent encouragés à ne pas faire de nouvelletés, car cela pouvait constituer une raison pour faire des nouvelletés sur ma personne, et ils agirent ainsi ; et bien que ceux qui conseillèrent cela fussent des parents et des amis, et qu'ils aient voulu mon bien, ce ne fut pas un bon conseil ; car s'ils étaient allés de l'avant, j'étais libre, et ceux qui étaient à l'origine de cela étaient défaits. Mais à vrai dire tout fut pour le mieux, car un bien plus grand s'en suivit, avec davantage d'honneur pour moi. Puisque mes amis étaient d'avis qu'il ne fallait pas faire de nouvelletés, comme je l'ai dit, le Capitaine retourna à ses quartiers [...] »

⁶³ *Ibidem* : « Per Parlamento dierono balia ' ciptadini come si costuma in tali casi, et confinorono me per anni x a Padova, Lorenzo per anni 5 a Vinegia, Averardo per anni x a Napoli, Orlando de' Medici per anni x in Ancona, et Giovanni d'Andrea [f° 2 r.] di messer Alamanno et Bernardo d'Alamanno de' Medici a Rimini ».

⁶⁴ *Ibid.*, p. 175 : « Parveci volere intendere l'animo de' Signori con dire non volevamo fare contro al volere della Signoria ». On remarque la présence, une nouvelle fois, du lexique de l'apparence, des intentions non manifestes.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 176 : « e Signori ci mandorono a dire non entrassimo drento, se non ce lo facevono intendere, et così facemo; et tramonto el sole mandoro a dire venissimo, et così ci movemo con grande compagna ».

⁶⁶ *Ibidem* : « nous fûmes reçus gracieusement par les Seigneurs [Prieurs], et après que nous les ayons remercié comme il se devait, ceux-ci voulurent que nous et plusieurs autres citoyens restions au Palais avec leurs seigneuries, et il en alla ainsi ».

⁶⁷ La critique a insisté largement sur la volonté de Côme DE MEDICIS de se présenter comme un citoyen parmi les autres, comme les autres, en citant souvent ce passage. Cf. notamment sur l'image de Côme DE MEDICIS : GUTKIND, 1938, BROWN, 1961, 1992, MOLHO, 1979, D. KENT, 2000 et l'article rédigé par celle-ci pour le *DBI* (vol. 73, 2009, en ligne sur www.treccani.it).

parfaitement inscrit dans les usages et les normes républicaines de Florence, en contraste très net avec l'image donnée par le même auteur des événements de 1433. La comparaison des récits des mêmes événements chez deux auteurs politiquement opposés a donc, encore une fois, mis en évidence combien ils construisent la représentation de l'événement qu'ils entendent transmettre à leurs descendants, en atténuant ou au contraire en accentuant certains traits de l'histoire. Si les auteurs manifestent un même attachement pour le respect des usages républicains de Florence, source d'honneur politique, et considèrent la violence comme un expédient contraire à ceux-ci, ils n'hésitent pas à présenter les mêmes faits de façon inversée. Les faits qui étaient selon Manovelli non-violents et respectueux du cadre républicain deviennent ainsi pour Côme de Médicis des « nouvelletés », empreintes de violence. Or encore une fois, il semble que la faction médicéenne soit allée un pas plus avant dans la construction d'une lecture politique des événements, exacerbant leur violence y compris dans leurs récits du retour des Médicis afin de générer l'indignation de leurs descendants, comme de leurs partisans.

Paix et tranquillité face au spectre de la violence

D'après Dale Kent, nulle violence ne fut commise en septembre 1433, bien que, d'après les mots de la *Balìa* à peine constituée, les habitants eussent pris les armes (ce qui constitue d'ailleurs le motif premier de la création de ladite *Balìa*)⁶⁸. Dans les faits, les armes étaient donc présentes, théoriquement pour « protéger » les citoyens rassemblés en *Parlamento*⁶⁹, mais le sang ne fut pas pour autant versé. Le fait que les récits émanant du camp des Médicis soulignent systématiquement la violence de leurs adversaires, en 1433 et en 1434, apparaît donc comme d'autant plus frappant. Ainsi, en 1433, selon Laurent de Médicis, « fu sostenuto in Palagio Cosimo nostro avolo, con pericolo di pena e supplizio capitale ⁷⁰ ». En 1434, selon Ugolino Martelli, la violence risquait d'emporter la cité entière :

E veduto la parte aversa di quanto era provisto e quello s'era diterminato fare, diliberorono mettersi tutti in arme e opporsi e che parlamento non si faciessi e ridursi i· modo sicuro; fero grandissima raunata e cho· mokissime arme alla piazza di San Pulinari, chon intenzione di torre il palagio del Podestà di Firenze. [...] di chontinuo ingrossavano, per modo erano stimati di numero di mille o più.⁷¹

⁶⁸ D. KENT, 1978, p. 295.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 337-338.

⁷⁰ MÉDICIS (DE), Laurent (éd. Zanato, 1992, p. 33) : « Côme notre aïeul fut retenu au Palais, et risqua peine et supplice capitaux ».

⁷¹ MARTELLI, Ugolino (éd. Pezzarossa, 1989, p. 119) : « Le camp adverse ayant vu ses provisions et les actions qui avaient été décidées, ses membres délibérèrent de prendre tous les armes et de s'opposer et d'empêcher le *Parlamento*, et de se mettre en lieu sûr ; ils s'assemblèrent en grand nombre, avec de nombreuses armes, sur la place San Pulinari, avec l'intention de prendre le palais du Podestat de Florence [...] et leurs rangs grossissaient continuellement, si bien qu'on les estimait au nombre de mille ou plus ».

Dans ces quelques lignes, l'insistance (au moyen des superlatifs notamment) sur le nombre et le volume de ces gens en armes est particulièrement frappante, et n'est pas sans rappeler les descriptions de la foule des *Ciampi* en 1378, qui avait si durablement marqué les esprits et constitué un repoussoir dans l'imaginaire collectif. D'après Ugolino Martelli, il s'agit également d'une foule tout aussi incontrôlable, qui ne se sent pas concernée par l'accord signé par ses chefs supposés suite à la médiation papale et décide d'« andare alle chase di chi si trovava nella Signoria e di loro amici, e pigliare le loro famiglie, e rubare le chase la presente notte, e la mattina chonparire in piazza chon essi e chiedere patti »⁷². La menace s'étend donc également sur les familles des médicéens, et contraste singulièrement avec la présentation faite de leur propre camp, entièrement placée sous le signe de l'ordre et de l'honnêteté⁷³.

Au moment du retour des Médicis, la violence reste une préoccupation centrale, et les médicéens s'attachent à montrer combien ils se préoccupèrent d'en prémunir la cité. Non seulement, conformément aux souhaits de la Seigneurie, Côme de Médicis attend la nuit pour entrer dans la cité, mais il change même d'itinéraire « pour ne pas faire un plus grand tumulte dans la ville »⁷⁴. Il prend également soin de noter que les condamnations à l'exil des Albizzi et des Peruzzi eurent lieu avant leur retour, et qu'à leur arrivée « la Terra era pacificata, benché continuamente in piazza et in Palazzo stessino buon numero di fanti armati per sicurtà del Palagio »⁷⁵. Les armes, présentes une fois encore, demeurent dans la sphère de la violence potentielle et l'auteur insiste en revanche sur le fait que la tranquillité de la cité est désormais assurée : la *sécurité* et la *paix* contrastent ainsi d'autant plus vivement avec la violence des divisions internes à la cité soulignées dans les lignes qui précèdent. L'ordre semble revenu, et comme dans le récit de Simone Peruzzi en 1378, le récit de Côme se clôt sur un passage de relais : une nouvelle Seigneurie est élue, qui bannit de nombreux citoyens pour la bonne cause (« in favore dello stato »⁷⁶). La situation extra-ordinaire se termine ainsi avec l'expiration de la *Balìa*, et un nouveau cycle politique « ordinaire » s'ouvre : l'auteur insiste en effet par exemple sur le fait que la

⁷² *Ibid.*, p. 120 : « courir aux maisons de ceux qui se trouvaient à la Seigneurie et de leurs amis, de prendre leur famille, de dévaliser leurs maisons durant la nuit, et de nous montrer au matin sur la place avec eux pour négocier ».

⁷³ *Ibid.*, p. 119 : « gli amici della Signoria si mettevano inn ordine alle loro chase onestamente »

⁷⁴ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003), p. 176 : « per non fare maggiore tumulto nella Terra » (on note le terme « tumulto » associé à la violence interne à la cité, qui fonctionne comme un repoussoir).

⁷⁵ *Ibid.*, p. 177 : « la ville était pacifiée, bien que continuellement, sur la place et dans le Palais, il y eût un bon nombre de fantassins armés, pour la sécurité du Palais ».

⁷⁶ *Ibidem* : « Questi Priori confinorono molti ciptadini, et così posono a sedere molte famigle sospette, et feciono molte cose in favore dello stato ». Sur la notion de *stato*, cf. *infra*, chapitre 11.

responsabilité de la composition de la Seigneurie est transmise aux *accoppiatori*⁷⁷. Le fait que Côme de Médicis lui-même soit élu comme premier Gonfalonier de Justice après les événements semble ainsi relever sinon du hasard, du moins du fonctionnement « normal » de la cité, et le récit de son mandat est à nouveau focalisé sur la paix et la tranquillité qui règnent à nouveau sur la ville : sous sa houlette, aucune violence (physique ou politique) n'a sa place dans la cité⁷⁸. Mieux, il fait preuve de magnanimité en commuant la peine capitale de certains ennemis en prison à vie, et une étape supplémentaire semble atteinte quand les armes garantissant la paix dans la cité sont déposées, et que l'on revient aux formes de vie politique « en usage avant les nouvelletés⁷⁹ ».

Le retour à la norme de la cité apparaît ainsi comme l'horizon ultime de l'action politique bonne. Dans ce cadre, l'opposition *violence-paix* semble elle aussi fonctionnelle pour construire la lecture médicéenne des événements : comme pour l'*amicizia*, cela leur permet en effet non seulement d'asseoir une lecture des événements sur des éléments affectifs forts – alors même qu'ils s'éloignent des faits – mais aussi d'intégrer à cette lecture un élément qu'ils sont les seuls à posséder dans le panorama politique florentin de l'époque. Dans la suite de son récit, Côme de Médicis continue à associer paix et sécurité à son action politique, mais lui confère une dimension bien plus importante encore en soulignant son rôle personnel (« feci ») dans la signature d'une alliance durable avec Venise. *Amitié* (réseau de solidarité) et *Paix* (notamment grâce à leurs relations diplomatiques) dans et hors de Florence apparaissent ainsi comme des attributs propres aux Médicis dans les faits mais également dans les discours émanant de leur camp, ce qui dénote une conscience de leur part des particularités qui fondaient leur identité et les rendirent uniques sur la scène politique florentine.

A la lecture des textes, il apparaît donc que les oligarques ont tendance à inscrire leur action dans le cadre des institutions florentines consacrées par la tradition et à souligner l'absence de toute violence durant les événements de 1433 – que ce soit la violence physique proprement dite ou bien la violence que constituent pour les Florentins l'écart avec la norme républicaine (les *usi, costumi e ordini* de la

⁷⁷ *Ibidem* : « et a lhor tempo spirò la balia data a più ciptadini, et finirono li squittini, et rimasono le borse per 5 anni in mano delli Accoppiatori, cioè le borse del priorato; et potranno de' Priori et Ghonfaloniere di Iustitia, quelli vorranno, fare a loro piacimento ».

⁷⁸ *Ibidem* : « Et del mese di gennaio proximo fui el primo tratto delle borse dello squittino per Gonfaloniere di Iustitia, et al mio tempo non si confinò, né si fece male a persona ».

⁷⁹ *Ibidem* : « Ma Francesco Guadagni et più altri, e quali trovai nelle mani del capitano de la balia, et havevono rafermo la ***, io operai in forma non morirono, ma furono condannati in perpetua carcere; et così al mio tempo feci levare certi fanti armati, che stavono alla porta del Palagio, et ridurre el Palagio et la Piazza come sollevono stare innanzi alla novità, et feci prolungare la leggha con la signoria di Vinegia per x anni ».

cité). Les médicéens en revanche tendant à exacerber cette violence, ce qui leur permet de présenter leur retour l'année suivante comme un retour à la norme, comme l'avaient fait les Guelfes en leur temps. L'écart avec la norme que le terme de « novità » désigne ainsi que le traitement de la question de la violence sont ainsi étroitement liés dans ces discours, associant à Côme de Médicis l'image d'un garant de la paix et de la tranquillité de la cité dont l'aura dépasse les frontières de Florence pour s'étendre à la péninsule, tout comme il en va de ses amitiés. En ce sens, les discours élaborés dans les livres de famille à propos des années 1433-1434 contribuent à construire l'image de Côme *pater patriae*, qui constitua un pilier de la puissance m dic enne⁸⁰.

Or les discours émanant des médicéens ne présentent pas seulement un usage novateur des notions d'amitié et de tranquillité civile ; ils contiennent également une apologie paradoxale du consensus. Paradoxale, car comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, la conscience d'une conflictualité profonde, presque ontologique, entre les deux factions principales de l'élite citadine est si grande qu'elle apparaît explicitement dans les livres de famille, si centrale qu'elle constitue un pivot interprétatif de ces récits. Or les auteurs tendent non seulement à diaboliser cette conflictualité en célébrant la paix et la tranquillité, horizons de l'action politique bonne, mais ils font du *consensus*   la fois l'outil privilégié pour passer de l'une aux autres, et la mesure de l'action politique.

L' APOLOGIE (PARADOXALE) DU CONSENSUS

Le consensus : une valeur largement partagée

Parmi les auteurs qui traitent des événements de 1433-1434 se trouve la figure singulière de Guccio di Niccol  Benvenuti de' Nobili. Les marqueurs de pr sentialit  – pour reprendre une expression de Richard Trexler⁸¹ – que contient son récit indiquent qu'il relata les faits advenus en 1433 avant que ceux de 1434 ne viennent renverser la situation. Contrairement   Terrino Manovelli, il n'intervint pas sur son texte pour en raturer des parties potentiellement compromettantes, mais orienta prudemment son discours sur les événements de 1434⁸². Sous la plume de cet auteur transparaissent ainsi les positions et les discours de la faction dominante de chaque moment, avec peut-être un léger penchant pour le camp dit des oligarques. En 1433, il insiste sur le fait que les décisions prises s'inscrivirent dans le cadre institutionnel

⁸⁰ Cf. en particulier MOLHO, 1979 et BROWN, 1992.

⁸¹ TREXLER, 1985.

⁸² Nous revenons sur le cas de cet auteur *infra*, chapitre 12.

« normal » de la cité⁸³. Il souligne également, dès lors, le caractère consensuel de cette décision, dont il fait une preuve de sa légitimité. Le vote de l'exil des Médicis est ainsi présenté comme quasi unanime⁸⁴, et quelques lignes plus loin, l'auteur évoque la voix unanime du peuple réuni en *Parlamento*, qui approuve cette décision :

Quando intervenne il caso di sonare a Parlamento, tutta la Piazza de nostri Signori tutta le famiglie buon popolani vennoro armati e trovavasi il giorno più di 10 mila persone, et a ogni adomandita che faceva la Signoria tutti a bocie viva diceano "sì"; il perché io credo senza manco che questa è la salute di questa nostra Terra, che Iddio salvi e mantenga.⁸⁵

Le nombre hyperbolique de personnes soi-disant présentes, la répétition de « *tutta/i* » (avec la quasi assimilation des *famiglie* aux *buon popolani* qui va dans le sens de la nouvelle segmentation du corps politique que nous avons mise en évidence) mettent en valeur la dimension consensuelle de cette décision. Surtout, comme le dernier segment de la phrase l'explicite, il s'agit d'une raison suffisante pour juger « bonne » cette décision. Le consensus est donc une valeur politique en elle-même aux yeux de l'auteur, un indicateur de bon gouvernement. Dans un premier temps, l'auteur ne semble d'ailleurs pas très favorable au retour des Médicis : il précise en effet que cette décision fut prise par une *Balia* donnée « à certains citoyens » après un *Parlamento*⁸⁶. Nous sommes donc loin des expressions hyperboliques qui caractérisaient la décision prise un an plus tôt. Mais dès octobre 1434, l'auteur semble avoir compris que le vent avait durablement tourné, et on le voit adopter le lexique des médicéens : l'exil de Côme était une erreur (« un grande torto »), contrevenant au vouloir divin et aussi au bon gouvernement de la cité, d'autant plus que cette fois le consensus et la liesse générale sont du côté des Médicis. Le moment de leur retour est ainsi décrit au prisme du consensus : « tous les chers et les bons habitants de la cité l'attendaient emplis de joie⁸⁷ ». L'auteur ne fait plus de

⁸³ Il fait ainsi référence au vote, cite le nom des officiers chargés d'escorter Côme, décrit la mise en place du *Parlamento*, avant de dresser la liste des exilés. cf. Annexes III, n° 42, p. 211.

⁸⁴ BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Niccolò (cf. Annexes III, n° 42), p. 211 : « Memoria e Ricordanza che a dì 8 di settembre 1433, i nostri Magnifici Signori e il Gonfaloniere della Giustizia, d'accordo con 8 fave nere, confinorno Cosimo e Lorenzo di Giovanni de' Medici a Vinegia per anni cinque »

⁸⁵ *Ibidem* : « Quand les circonstances requérant que l'on convoque un *Parlamento* survinrent, toute la Place de nos Seigneurs, toutes les [Grandes] familles [et] bons populaires vinrent en armes, et s'y trouvèrent en ce jour plus de dix mille personnes, et à chaque demande que faisait la Seigneurie, tous disaient à voix haute « oui » ; pour cette raison moi je crois sans aucun doute que c'est là le Salut de notre territoire, que Dieu le sauve et le conserve ». L'anacoluthie (« *tutta la Piazza... vennoro* ») est présente dans l'unique manuscrit qui conserve ce texte.

⁸⁶ *Ibid.* p. 212 : « Memoria e Ricordanza come questo dì 28 di settembre 1434, i nostri Magnifici Signori Priori dell'Arti, e Gonfaloniere della Giustizia, feciono Parlamento, e dettono Balìa a certi Cittadini ».

⁸⁷ *Ibidem* : « Memoria e Ricordanza che a dì ** d'ottobre 1434, giunse Cosimo e Lorenzo de' Medici in Firenze al tardi; ogni caro e buono cittadino l'aspettava con grande allegrezza, perché si conosceva gl'era stato fatto un grande torto, e per questo piacue a Dio, e alle genti da Firenze rimetternelo ». Alors qu'il utilisait dans son récit de 1433 des termes relevant d'une vision oligarchique de la société politique florentine (distinguant les *famiglie* – les grandes familles – du reste de la population, ainsi que les *buon popolani* du reste du *Popolo*), il adopte en 1434 un vocabulaire consensuel visant à abolir

distinction entre les différents statuts des citoyens (*di famiglia* ou *popolani*) mais réunit au contraire les composantes traditionnelles de l'élite citadine (l'adjectif « *caro* » introduit en effet l'idée de personnes choisies) dans un ensemble connoté positivement au moyen d'un terme simple mais dans un contexte nettement politique (les bons citoyens étant ceux qui œuvrent au bon gouvernement de la cité).

La polarisation de l'action politique : consensus vs. tyrannie et discorde

Cette valeur se retrouve dans le récit que fait Côme de Médicis des événements de 1433-1434, dans le cadre d'une représentation de l'action politique fondée encore une fois sur la mise en scène d'un fort contraste entre deux façons de faire – la sienne et celle de ses ennemis. L'auteur insiste ainsi sur la pseudo-consultation organisée par la Seigneurie en place au moment de son bannissement : une *pratica*, organe fondamental de l'organisation politique florentine aurait été réunie pour débattre de cette éventualité, et c'est dans ce cadre tout-à-fait conforme aux *ordini* de la cité que Côme aurait été convoqué⁸⁸. Mais il ne s'agit que d'une mascarade : ses ennemis n'ont pas l'intention de consulter véritablement l'ensemble des citoyens (que les membres des *pratiche* étaient supposés représenter), et le prouvent après qu'il ait été capturé (puisqu'il s'est bien sûr volontiers plié au jeu républicain) :

[...] feciono consiglio de' richiesti, et per lo Confalonieri fu detto che quello havevono fatto di ritenermi era per buona cagione, come altra volta sarebbe loro noto; et che di questo non volevono consilio, et licentiorono i richiesti.⁸⁹

Dans ces quelques lignes l'assemblée ne semble réunie que pour s'entendre dire qu'on ne souhaite pas son avis sur une question de cette importance, et le renvoi à plus tard des éléments d'explication sous-entend même que la Seigneurie estime qu'elle ne leur en doit pas vraiment. En quelques mots, c'est ainsi une pratique centrale du fonctionnement de la république qui est représentée comme bafouée par

cette distinction (maintenant que nombre des familles de l'oligarchie sont exilées, y compris des familles alliées à la sienne, telles les ROSSI ou les ALBIZZI.

⁸⁸ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003), p. 171 : « Ordinorono a' 5 una pratica di 8 ciptadino, dua per quartiere, dicendo volevono con il consilio di questi fare ogni loro deliberatione, et furono questi: messer Giovanni Guicciardini, Bartolomeo Ridolfi, Ridolfo Peruzzi, Tommaso di Lapo Corsi, messer Agnolo Acciaiuoli, Giovanni di messer Rinaldo Gianfigliazi, messer Rinaldo degli Albizi, et io Cosimo. Et benché come è detto per la terre fussi sparto dovessino fare novità, pure havendo da loro quello havevo, et reputandoli amici, non vi prestavo fede. Segui che a dì 7, la mattina, sotto colore di volere la detta pratica, mandarono per me, et giunto in Palagio trovai la maggior parte de' compagni, et stando a ragio[nare], doppo buono spatio mi fu comandato per parte de' Signori che io andassi su di sopra, et dal Capitano de' fanti fui messo in una camera, che si chiama la Barberia, et fui serrato dentro [...] ».

⁸⁹ *Ibidem* : « ils organisèrent un conseil de Requis, et il fut dit par le Gonfalonier que ce qu'ils avaient fait, à savoir me retenir, ils l'avaient fait pour une bonne raison, comme on leur expliquerait plus tard ; et qu'à propos de cela ils ne voulaient pas de conseils, et ils renvoyèrent les requis ».

un gouvernement qui se moquerait de l'avis de ses administrés – et ne considérerait donc *a fortiori* pas le consensus comme une valeur.

Le consensus apparaît en effet de façon spéculaire comme une caractéristique du rapport qu'entretiennent les habitants de Florence (dans leur ensemble) avec le personnage de Côme de Médicis. Celui-ci insiste moins sur la violence dont il aurait été victime que ne le fera plusieurs décennies plus tard son petit-fils⁹⁰ ; en revanche il met soigneusement en scène la réaction unanime du peuple à la nouvelle de sa capture (« toute la ville se souleva »⁹¹), en l'inscrivant dans un cadre qui franchit encore une fois les murs de la cité pour s'étendre jusque « dans les Alpes de Romagne et dans plusieurs autres lieux », où « une grande quantité de fantassins » se joignent à Laurent pour soutenir leur cause⁹². La notion de consensus peut ainsi franchir les murs de la ville, de même qu'elle absorbe la partition interne à la cité :

Di poi a dì 9 feciono sonare a Parlamento, et vennono in piazza quelli che erono suti cagione della novità con fanti havevono facti venire di fuori, nostri contadini; et fu piccolo numero, et poco popolo vi si trovò, perché in vero el forte de' ciptadini n'erono male contenti.⁹³

Pour décrire le conflit interne à la cité, Côme de Médicis n'utilise pas les catégories socio-professionnelles habituelles, insistant avant tout sur le nombre d'individus qui composent les différents camps : leurs ennemis sont peu, tandis que la majorité du peuple florentin est avec eux. Les membres du camp adverse ne sont identifiés qu'au travers de la notion, négative on l'a vu, de *novità* : il s'agit ainsi de « ceux qui en furent responsables ». Leur nombre semble d'ailleurs ultérieurement réduit par la précision concernant leur origine : ce groupe apparaît ainsi majoritairement composé d'étrangers à la cité. Bien qu'il précise que c'étaient des habitants du *contado*, le fait qu'ils soient venus « de l'extérieur » semble réintroduire une frontière en même temps qu'une distinction entre l'intérieur et l'extérieur, ceux qui *sont* Florentins de plein droit et ceux qui ne le sont pas vraiment, ôtant ainsi un peu plus de légitimité aux mesures prises par le camp adverse, quand bien même elles chercheraient à s'inscrire dans le cadre républicain. En face, de son côté, *popolo* et *ciptadini* sont pour une fois réunis au sein du groupe majoritaire défavorable au bannissement de Côme.

⁹⁰ Il évoque plus loin succinctement sa captivité : « ritennomi sostenuto in Palazzo insino a dì 3 d'ottobre » (*ibid.*, p. 172).

⁹¹ *Ibid.*, p. 171 : « tutta la terra si sollevò ».

⁹² *Ibid.*, p. 172 : « et così subito che si sentì el caso ne l'Alpe di Romagna, et di più altri luoghi, venne a Lorenzo gran quantità di fanti. »

⁹³ *Ibidem* : « Ensuite, le 9, ils convoquèrent un *Parlamento* et ceux qui avaient été à l'origine des nouvelles vinrent sur la place accompagnés de fantassins qu'ils avaient fait venir du dehors, de notre *contado* ; et ils ne furent pas nombreux, et peu de membres du *popolo* s'y trouvèrent, car en vérité le gros des citoyens était mécontent ».

Le consensus trouve ainsi tout aussi logiquement sa place au cœur du récit du médicéen Ugolino Martelli. D'abord, les médicéens se préoccupent d'entendre les avis de plusieurs « bons citoyens » avant de se décider à agir, faisant de leur approbation un critère déterminant pour l'action politique. Au moment de passer à la mise en œuvre de cette décision, le consensus réel étant impossible, cette notion semble remplacée dans le discours d'Ugolino Martelli par l'idée de nombre et d'adhésion large de la part du peuple florentin au projet de son camp :

[...] innanzi ora di vespro vi si trovò dentro circha a 500 huomini benissimi in punto e chon assai balestra e vettuvaglia assai in quantità, ed eziandio più cittadini a' chonforti della Signoria.⁹⁴

À ce moment-là du récit, la volonté de présenter les actions de son camp comme l'expression de la volonté du plus grand nombre semble le disputer à celle d'accentuer l'héroïsme de sa famille et de leur faction. En témoigne le passage qui décrit la mise en place de la partie adverse :

[...] partendosi le brighate [nemiche] da San Pulinari male d'achordo, [...] passorono al Chanto de' Pazi chon grandissimo ordine, e ivi furono anoverati, o veramente stimati, circha a 1200, benisimmi in punto. E moltissimi e vari ragionamenti fra.lloro.⁹⁵

L'auteur semble ainsi vouloir compenser l'effet produit par l'expression du nombre important de leurs ennemis⁹⁶ – qui fonde leur propre héroïsme – en soulignant leur désordre initial, qui semble ensuite revenir dans l'évocation de leurs multiples discussions. Du côté des ennemis, c'est en effet la *dissension* qui prime, préfigurant le non-respect par une partie des oligarques de l'accord conclu par Rinaldo degli Albizzi et Ridolfo Peruzzi avec les médicéens, qui débouche sur l'attaque violente contre les demeures et les familles des « amis » de la Seigneurie et des Médicis.

Au moment de raconter son retour, on trouve chez Côme de Médicis comme chez Martelli, l'association du consensus à l'idée de bon gouvernement. Ainsi, à l'annonce des noms des prieurs tirés au sort pour septembre 1434 :

tutte e buoni ciptadini presono vigore et conforto, parendo fussi tempo d'uscire del male governo havevono; il che prima harebbono fatto, se havessino havuto Signori

⁹⁴ MARTELLI, Ugolino (éd. Pezzarossa, 1989), p. 119 : « Avant l'heure des vêpres se trouvèrent à l'intérieur près de cinq cent hommes fort bien armés dotés de beaucoup d'arbalètes et de provisions en grande quantités, et avec même plusieurs habitants de la cité en soutien de la Seigneurie ».

⁹⁵ *Ibid.*, p. 120-121 : « les troupes ennemies ayant quitté San Pulinari de façon désordonnée, passèrent devant le *Canto de' Pazzi* en très bon ordre, et on les compta alors, ou plutôt on les estima à environ 1200, fort bien armés. Et des discussions variées et nombreuses avaient lieu parmi eux ».

⁹⁶ Remarquons au passage que ce nombre ne cesse de croître tout au long du récit, créant un effet d'attente chez le lecteur, et accentuant l'héroïsme des vainqueurs, qui se trouvèrent au final à un contre deux : « molti [nemici] ne chonparì in piazza armati onestamente e cholle mantella in dosso e, secondo furono stimati per chi gli vide la mattina, erano circha a cl. » (*ibid.*, p. 118) ; « fero grandissima raunata e cho moltissime arme alla piazza di San Pulinari, chon intenzione di torre il palagio del Podestà di Firenze. [...] di chontinuo ingrossavano, per modo erano stimati di numero di mille o più » (*ibid.*, p. 119).

che havessino voluto attendere: perché invero tutto el popolo, et tutti e buoni ciptadini, stavono malcontenti;⁹⁷

Encore une fois, tous les Florentins sont présentés comme étant du côté des Médicis, mais le respect des *ordini* de la cité prime toujours : nulle action violente n'est envisagée d'après Ugolino Martelli, il fallait juste que le sort pourvoie aux attentes des citoyens au moyen d'une Seigneurie favorable. Dès lors, tout s'enchaîne pour le camp des Médicis et la conclusion des événements concentre tous les éléments de langage que nous avons identifiés comme autant de pierres construisant le discours médicéen :

[...] et sentendo che li amici nostri erano provisti di gente, et d'arme, per tema di loro persone messer Rinaldo et Hormanno suo figliuolo et Ridolfo Peruzzi si rimasono la notte là, et non vollono uscirne; et chi era con loro si partì chi in qua, et chi in là, et andaronsi a disarmare. Il perché e Signori feciono venire drento gran numero di fanterie, che solo di Mugello et de l'Alpe et di quel di Romagna venne a casa nostra più che fanti 3000. Et così feciono venire la compagnia di Niccolò da Tolentino; et a dì 29 il dì di San Michele feciono Parlamento in su la piazza, dove fu tutto el popolo armato, che fu numero grandissimo, et bene in punto, et dettono la Balìa a *** ciptadini, et annullorono quello havevono fatto l'anno passato, et il primo partito et deliberatione feciono fu che Cosimo et Lorenzo fussino restituiti ne' primi honori, et annullato tutto quello fussi fatto contro a di loro, che non vi fu 4 fave in contrario, confortandoci per parte di tutti a venire presto.⁹⁸

Cet extrait repose en effet sur une série de contrastes entre les deux camps qui construisent l'idée d'un consensus des habitants de la cité autour des Médicis. Le premier des éléments qui construisent cette représentation est l'union, et la force qui va avec : le camp des ennemis est ainsi caractérisé par le désordre de ses rangs face au bloc uni constitué par le camp des amis de Côme. Le deuxième est le nombre, lui-même lié au thème de l'amitié, que nous avons évoqué plus haut : les troupes des médicéens sont ainsi bien plus nombreuses, concentrant des forces tirées de leurs amitiés extra-florentines (on retrouve la Romagne et Niccolò da Tolentino). Le troisième est le consensus politique véritable, qui respecte les *ordini* de la cité : cette fois, ce fut bien – selon l'auteur – le peuple florentin qui donna pouvoir à la *Balia*, et

⁹⁷ MEDICIS (DE), Côme, (éd. Ciappelli, 2003), p. 175 : « tous les bons citoyens trouvèrent force et assurance, car il leur parut que le temps était venu de sortir du mauvais gouvernement qu'ils avaient ; et ils l'auraient fait avant, s'ils avaient eu des Seigneurs qui voulaient s'en occuper : car en vérité tout le peuple, et tous les bons citoyens, étaient mécontents ».

⁹⁸ *Ibid.*, p. 176 : « et ayant connaissance que nos amis étaient bien pourvus d'hommes et d'armes, par crainte pour leurs personnes messire Rinaldo et Ormanno son fils, ainsi que Ridolfo Peruzzi, demeurèrent là-bas durant la nuit et refusèrent de sortir ; et ceux qui étaient avec eux partirent décidément, et allèrent déposer les armes. Cela car les Seigneurs firent entrer dans la cité un grand nombre de fantassins, car en ne comptant que ceux provenant du Mugello et des Alpes et de la Romagne, ce furent plus de 3000 soldats qui vinrent à notre maison. Et ils firent également venir la compagnie de Niccolò da Tolentino ; et le 29, jour de saint Michel, ils firent un *Parlamento* sur la place, où se trouva tout le peuple en armes, ce qui représenta un nombre très important, et bien armé, et ils donnèrent la *Balia* à *** citoyens, et annulèrent ce qui avait été fait l'année précédente, et le premier vote et la première décision qu'ils prirent fut de restituer à Côme et Laurent leurs honneurs premiers, et d'annuler tout ce qui avait été fait contre eux, et il n'y eut pas quatre fèves opposées à cela, en nous incitant de la part de tout le monde à rentrer bientôt. »

cette dimension politique s'exprime aussi par le vote quasi unanime en faveur de leur retour, que Francesco di Tommaso Giovanni évoque également⁹⁹. Ce vote vient achever le processus d'*effacement* des faits advenus en 1433, décrit à la fin du passage : les deux occurrences du verbe *annulare* nous indiquent qu'il ne s'agit en effet pas seulement de restituer aux Médicis leurs honneurs – et on remarque que Côme n'utilise pas le terme de *reggimento* mais reste dans le cadre conceptuel de l'honneur) mais bien de réécrire l'histoire de la cité en condamnant à l'oubli une partie du passé, dans le droit fil de la tradition d'intervention sur la mémoire communale inaugurée par le *Popolo* en 1343. Sauf que cette fois il ne s'agit pas de réécrire l'histoire d'un groupe, mais celle d'une seule famille, afin qu'elle puisse constituer toujours davantage un point de référence pour l'ensemble des habitants de la cité.

Le retour triomphal (et consensuel) des Médicis

En ce sens, le récit que fait Côme de Médicis de son entrée dans la cité au moment de son retour est significatif : comme Nofri delle Riformagioni l'avait fait au moment du Retour des Guelfes, il choisit de l'inscrire dans un cadre providentiel en évoquant l'existence d'une sorte de prophétie de son retour. Celle-ci n'est cependant pas prononcée par un ermite mais par « più persone divote et buone¹⁰⁰ ». Le terme *divote* est ambigu, et il est difficile de savoir si la dévotion évoquée se rapporte à Dieu ou bien au parti médicéen, et donc si dans l'esprit de Côme leur retour est davantage le fruit de la Grâce ou des opérations politiques de leurs amis. Les lignes suivantes sont quant à elles consacrées à l'entrée des Médicis dans la cité proprement dite, dans le cadre d'un cérémonial presque princier et surtout placé sous le signe du consensus populaire :

Per la via troviamo molti ciptadini, che ci venivono incontro, et a Pistoia tutto el Popolo si fece alla porta per vederci così arma[ti] quando vi passamo, ché non volemo entrare dentro. Venimo a dì 6 a desinare al nostro luogo a Careggi, dove fu gran gente; [...] ci movemo con grande compagnia. Et perché tutta la via si stimava facessimo insino a casa nostra era piena di huomini et di donne, Lorenzo et io con uno famiglo et uno maziere [...] entramo nel palagio de' Signori, senza essere quasi veduti da persona, perché tutto el popolo era nella via Larga et da casa nostra aspettarci, et per questa cagione non vollono e signori entrassimo di dì per non fare maggiore tumulto nella Terra.¹⁰¹

⁹⁹ Cf. *supra* n. 33, en particulier l'expression « tucto il popolo ».

¹⁰⁰ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003), p. 176 : « Di questo ho fatto ricordo perché ci fu detto da più persone divote et buone, quando fumo cacciati, che non passerebbe l'anno che saremo restituiti, et torneremo a Firenze. »

¹⁰¹ *Ibidem* : « Sur la route nous trouvâmes de nombreux habitants de la cité qui venaient à notre rencontre, et à Pistoia tout le *Popolo* vint à la porte pour nous voir ainsi armés quand nous passâmes, car nous ne voulûmes pas entrer dans la ville. Le 6 nous allâmes dîner dans notre propriété de Careggi, où se trouvèrent beaucoup de gens : [au signal de la Seigneurie] nous nous mîmes en mouvement en grande compagnie. Et comme il semblait que toute la route jusqu'à notre maison était pleine

La masse des gens favorables aux Médicis emplit ce passage comme elle semble avoir littéralement empli non seulement la ville (« tout le *popolo* » les attendait aux abords de leur demeure !) mais tout le territoire florentin, dénotant encore une fois l'*aura* extra-citadine de la famille. Et cette entrée est encore une fois l'occasion pour Côme d'affirmer que sa préoccupation principale n'est pas sa gloire personnelle mais la tranquillité de la cité, puisqu'il met tout en œuvre pour éviter les mouvements de foule (en entrant en cachette au Palais notamment).

Quelques décennies plus tard, son petit-fils Laurent le Magnifique achève la construction de cet édifice mémoriel :

Addì 29 di settembre 1434 per il Consiglio della Balìa fu revocato nella patria, con grandissimo contento di tutta la città, e quasi di tutta Italia, dove poi visse insino all'ultimo de' suoi giorni principale nel governo della nostra repubblica.¹⁰²

Au soutien populaire s'ajoute ici la liesse générale, à l'évocation de soutiens extérieurs aux murs de la cité s'ajoute celui de « presque toute l'Italie », et surtout, une image apparaît ici qui était absente des récits contemporains et en particulier des mots écrits par Côme, celle de l'acteur « principal du gouvernement de la cité ». Alors que Côme de Médicis et ses amis avaient soin de présenter leur action politique dans le cadre du respect le plus strict des *ordini* de la cité, il semble que deux générations plus tard, la lecture de son descendant se soit affranchie de ces considérations. Les travaux des historiens ont montré que Laurent de Médicis avait raison de considérer son aïeul comme l'acteur principal de la politique florentine. Le refus de Côme d'assumer cette position a également été souligné, de même que son choix de se placer volontairement en retrait¹⁰³. Les livres de famille confirment cela, et montrent que les termes soigneusement choisis des discours des médicéens correspondent à une volonté de construire une image d'eux-mêmes *servant* directement leurs intérêts. Les passages concernant la vie de la cité présents dans les livres des Médicis comme de leurs plus proches alliés jouent ainsi un rôle au service du *stato* de la famille.

d'hommes et de femmes, Laurent et moi, ainsi qu'un domestique et un garde, [*fîmes un détour et*] entrâmes dans le Palais de la Seigneurie, sans être vus de personnes ou presque, car tout le *popolo* était dans la rue Large et vers notre maison à nous attendre, et c'est pour cette raison que les Seigneurs [Priours] ne voulurent pas que nous entrions de jour, pour ne pas faire un plus grand tumulte dans la ville ».

¹⁰² MEDICIS (DE), Laurent (éd. Zanato, 1992, p. 33-34) : « Le 29 septembre 1434 il fut rappelé dans sa patrie par le Conseil de la *Balia*, à la plus grande joie de toute la cité, et presque de toute l'Italie ; il y vécut ensuite jusqu'à la fin de ses jours en étant l'acteur principal du gouvernement de notre république ».

¹⁰³ Cf. entre autres MOLHO, 1979, BROWN, 1992 et PADGETT et ANSELL, 1993.

CONCLUSIONS

L'analyse des récits relatant les événements de 1433-1434 a permis de mettre en évidence plusieurs éléments, qui donnent une image de la vie politique de la cité fort différente de celle apparue cinquante ans plus tôt. Le critère du guelfisme, qui servait de pivot idéologique pour articuler la conflictualité au sein des élites florentines a disparu, ainsi que tous les termes s'y rapportant de près ou de loin. Cette conflictualité n'a cependant pas disparu, et est au contraire perçue de façon plus nette encore par les Florentins. Il semble que ce soit plutôt le pivot permettant de penser cette opposition qui a changé : la scène politique n'est plus organisée autour des identités socio-professionnelles des acteurs ou de leur étendard idéologique, mais par rapport à une seule famille. Il s'agit en effet d'être *pour* ou *contre* les Médicis, amis ou ennemis.

Les représentations que les Florentins avaient de leur cité ainsi que de leur rôle en son sein s'articulent donc autour de termes nouveaux : le lexique de l'*amicizia* occupe ainsi une place majeure dans ces récits, ce qui n'était pas le cas auparavant. Les usages républicains continuent à constituer un terme de référence pour les auteurs, définissant un pôle positif de l'action politique, tandis que tout événement qui se détache de cet ordre est toujours plus stigmatisé, notamment grâce au concept de *novità*, devenu pôle négatif de l'action dans la cité. Cette dialectique est redoublée par l'association des « nouvelletés » à la violence interne à la cité – devenue après le Tumulte des *Ciampi* un formidable repoussoir aux yeux de nombreux habitants de la cité – tandis qu'aux usages normaux de la cité est associée la valeur de la paix et de la tranquillité : les armes, présentes dans un cas comme dans l'autre, seront ainsi tour à tour présentées comme menace ou comme garantes de sécurité.

Comme l'a remarqué Ciappelli, la majorité des auteurs de livre de famille qui rapportent les faits advenus en 1433-1434 sont médicéens¹⁰⁴, et ils sont souvent, sinon toujours, impliqués d'une façon ou d'une autre dans les événements. Quelques récits émanant d'auteurs opposés aux Médicis, comme Terrino Manovelli, nous permettent heureusement de constater l'existence de lectures différentes des faits et surtout d'identifier les points clefs du discours construit par les médicéens. Ainsi, si les *ordini* de la cité constituent une référence pour les deux camps, de même que le rejet de la violence qui va de pair avec la conscience paradoxale de la conflictualité qui caractérise la vie de la cité à leur époque, les médicéens construisent au moyen des briques de l'*amicizia* et de la *paix* une image d'acteurs politiques particulière, que les Médicis seuls peuvent revendiquer. En effet, après avoir installé ces notions dans leur récit et en avoir fait des valeurs qui se rejoignent dans l'horizon du *consensus* comme

¹⁰⁴ CIAPPELLI, 1995b, p. 137-138.

marqueur de l'action politique bonne, ils les associent aux Médicis et y ajoutent un ingrédient qu'eux seuls possèdent : l'échelon extra-florentin. Les Médicis ont des soutiens et des amis au-delà des murs de la cité, mais ceux-ci ne viennent pas pour autant perturber sa vie politique intérieure : c'est en revanche une source de paix et de tranquillité supplémentaire, quand Côme de Médicis redevient un acteur majeur de la vie politique de Florence, nouant des alliances et participant à l'installation de la paix dans la péninsule. Voilà en tout cas l'image que les Médicis et leurs plus proches alliés souhaitèrent transmettre à leurs descendants, et qui participa de la construction de l'identité et du prestige de la famille Médicis.

Mais si ceux-ci sont devenus le pivot de la conflictualité citadine, point de trace dans les récits des contemporains de ce qui sembla si clair à Laurent de Médicis quelques années plus tard, à savoir que Côme de Médicis était devenu l'acteur principal de la vie politique de la cité. Aux yeux des contemporains, il y a encore deux camps sur la scène, et non pas seulement une famille ou un homme, même si le regard sur la vie de la cité a déjà nettement changé. Les Médicis sont devenus un prisme, mais pas encore les uniques protagonistes de la vie de la cité : si l'on en croit Ciappelli, cela advint dans les décennies qui suivirent. Il remarque en effet que les notations de type historique que l'on trouve dans les livres de famille se font de plus en plus rares dans les deux décennies suivantes et se rapportent, de plus, souvent aux faits et gestes de la famille de Médicis. Affaire à suivre, donc.

Chapitre 8

Consolidation du *stato* (1458–1480)

Une voix fluette. C'est ainsi que l'on pourrait caractériser l'expression privée des Florentins sur la cité à partir de la seconde moitié du xv^e siècle. Les citoyens qui transmettent à leurs descendants leur vision des événements municipaux se font de plus en plus rares (fig. 24, en annexes), alors même qu'ils sont toujours plus nombreux à tenir des livres de famille et que Florence ne manque pas d'agitation. 1458, 1466, 1478 : autant de dates qui résonnent comme des tournants dans l'histoire de la cité, désormais entremêlée avec le destin des Médicis. Des événements qui ont fait, chacun, l'objet d'études spécifiques¹. La façon dont les Médicis ont consolidé peu à peu leur emprise sur la république florentine est ainsi, certainement, l'un des pans les plus étudiés de l'histoire de la cité du lys². Ce chapitre se doit en conséquence de s'ouvrir sur un avertissement : les pages qui suivent n'ont d'autre ambition que de faire entendre la voix fluette des citoyens florentins de l'époque. Or, des quelques pages qu'ils nous ont laissées ressort une image partielle autant que partielle de l'histoire de la cité ; l'analyse de celle-ci permettra de compléter la série d'instantanés pris au fil de cette seconde partie.

Parmi les pistes interprétatives proposées par la critique, nous retiendrons celle de Najemy, qui nous invite à interroger les évolutions du corps politique florentin et de ses représentations : selon lui, le *reggimento* florentin aurait alors connu sa « final metamorphosis into a domesticated court aristocracy³ ». L'élite

¹ Cf. en particulier sur le *Parlamento* de 1458 : RUBINSTEIN, 1971 [1966], p. 107-162. Sur les événements de 1466 : PAMPALONI, 1961 et 1962, RUBINSTEIN, 1968, et 1971, p. 187-203, PHILLIPS, 1987, p. 241-259, GORI, 1995. Sur la conjuration des PAZZI (1478) : RUBINSTEIN, 1971, p. 237-240 (l'auteur se focalise surtout sur les décisions de la *Balia* de 1480, qui vint asseoir durablement le pouvoir médicéen sur la cité), FUBINI, 1994, p. 87-106, 253-326, SIMONETTA, 2003 et 2012, MARTINES, 2004 (et bibliographie p. 291-300).

² Sur le plan électoral et plus généralement institutionnel, cf. RUBINSTEIN, 1966, NAJEMY, 2006. Sur le plan social, et notamment sur le développement des clientèles, cf. D. KENT, 1978, F. W. KENT, 1993, et PADGETT et ANSELL, 1993. Le versant culturel de la politique médicéenne a lui aussi fait l'objet de nombreuses études, parmi lesquelles F. W. KENT et SIMONS, 1987, BROWN, 1992, p.3-52, 247-262. L'ère laurentienne à elle seule a fait l'objet d'un nombre d'études plus que conséquent : je me permets de ne renvoyer qu'aux nombreuses contributions importantes publiées en recueils à l'occasion du 500^e anniversaire de la mort du Magnifique (cf. en particulier GARFAGNINI (éd.), 1992 et 1994, TOSCANI (éd.), 1993, MALLETT et MANN (éds.), 1996).

³ NAJEMY, 2006, p. 293 : « métamorphose finale en une aristocratie de cour domestiquée ».

florentine se trouverait alors toujours plus confrontée à la « déplaisante vérité » (la réalité de la domination médicéenne sur la cité, par le biais du système clientéliste notamment ⁴). Or selon Najemy, au cœur de cette transition se trouverait l'appropriation par l'élite de termes et de schémas de pensée de l'« humanisme civique », au premier rang desquels les concepts de liberté et de tyrannie⁵.

Pour suivre cette piste, nous interrogerons les quelques discours élaborés dans le circuit privé des livres de famille à propos des événements qui traduisirent dans les faits la remise en question de la domination des Médicis par une partie de l'élite florentine, à savoir les tensions et conflits qui menèrent aux *Parlamenti* et aux *Balie* de 1458, 1466, pour se clore dans la répression de la Conjuraison des Pazzi (1478-1480). Quelle configuration du corps politique ces récits donnent-ils à voir ? Les évolutions amorcées en 1434 se confirment-elles ? Voit-on entrer en scène de nouveaux termes ?

LE(S) COURS DES EVENEMENTS

Un événement ? Quel événement ?

La tendance amorcée en 1433-1434 semble se confirmer : alors que le nombre de Florentins qui tiennent un livre de famille ne cesse de croître, ceux qui prennent la plume pour traiter de la vie de la cité se font toujours plus rares. Le nombre d'événements comme de témoins dont nous pouvons comparer les lectures ne cesse donc de baisser. De plus, il apparaît qu'en fonction des faits considérés, ce ne sont pas les mêmes auteurs qui prennent la plume. Les mesures supposées aider les Florentins à faire face à la crise économique votées à l'automne 1457 remportent ainsi plus de succès que le *Parlamento* de l'année suivante⁶, et de même, en avril 1459, la venue du pape Pie II suscite l'écriture de plusieurs auteurs qui n'évoquent ni la venue concomitante du seigneur de Milan, ni les faits qui caractérisent la politique

⁴ *Ibid.*, p. 292.

⁵ *Ibid.*, p. 293 : « The mix of cooperation, denial, and resistance in *ottimati* reaction to Medici control was rooted in their own conflicted self-image : on the one hand, traditional defenders of the privileges and right to rule of the well-born, patrons in their own right, and enemies of popular governments ; on the other, statesmen who had absorbed the languages of republican politics and humanism. [...] Although *ottimati* republicanism was obviously very different from that of the *popolo*, republican liberty could usefully be juxtaposed to Medici « tyranny ». Appropriating the language of civic humanism signaled yet another step in the elite's evolution, as some now styled themselves aristocratic defenders of republican liberty and virtue. » NAJEMY développe ce point in 2006, p. 343 sur la base du travail de BROWN, 1994, citant Giovanni CAMBI, Alamanno RINUCCINI, et Piero PARENTI en particulier.

⁶ Les premières sont évoquées par Luca di Matteo DA PANZANO (éd. Molho et Sznura, 2010, p. 407), Giovanni RUCELLAI (éd. Perosa, 1960, p. 62), et Giovanni MANZUOLI (cf. Annexes III, n° 32, f° 80 r.), tandis que le *Parlamento* de 1458 est évoqué par Bernardo RINIERI et Francesco di Tommaso GIOVANNI (cf. *infra*).

intérieure de Florence durant cette période. Or si l'on examine le profil des auteurs en question, on constate que les membres les moins aisés du corpus ignorent massivement les événements ayant directement trait au fonctionnement politique de la cité⁷. À l'inverse, les auteurs qui traitent *spécifiquement* de ces aspects sont membres du *reggimento* et de véritables acteurs politiques de l'ère médicéenne. Cela traduit-il un désengagement des citoyens florentins vis-à-vis de la *res publica* ou faut-il y voir une évolution de l'influence de la participation politique des individus et des familles dans la conservation de leur *stato* ?

1458 : un Parlamento presque ordinaire

Le *Parlamento* de 1458 est évoqué par Bernardo Rinieri et Francesco di Tommaso Giovanni⁸. Au cœur de ces deux récits se trouve la façon dont le *Parlamento* fut rassemblé. La scène est minutieusement décrite et structurée selon des cercles concentriques qui nous indiquent la façon dont les auteurs concevaient le corps politique et les groupes qui le composent.

Francesco di Tommaso Giovanni précise que les *cittadini* furent invités à se présenter sans armes et sous la bannière de leur gonfalon : il s'agit des citoyens appelés à clamer leur approbation, depuis la place publique, à la lecture des mesures proposées par la Seigneurie. Bernardo Rinieri précise lui aussi qu'on leur demanda de venir sans armes, comme pour une cérémonie religieuse. Le simple fait d'évoquer l'éventualité de venir armés apparaît comme un indice des tensions qui régnaient alors, mais cela crée aussi un contraste avec la description qui est faite des autres groupes présents aux abords de la place. Un cercle de *cittadini* armés s'y trouve, tandis qu'un autre groupe venu de l'extérieur est évoqué dans un second temps de la narration.

L'ensemble des *cittadini* est ainsi divisé en deux groupes par les auteurs : la masse des citoyens qui font le *Parlamento* et qui n'est pas autorisé à être armé, et un ensemble plus restreint, qui a accès aux armes. Pour Francesco Giovanni, il s'agit de « certi cittadini », sans plus de précision, tandis que l'expression de Bernardo Rinieri (« più particolari cittadini ») introduit une distinction plus nette par rapport à l'ensemble des citoyens et nous laisse entrevoir un panorama hiérarchisé de la *cittadinanza*. Francesco di Tommaso Giovanni ajoute à sa description des cercles de « sécurité » supplémentaires : les *Otto di Guardia* sont sur le seuil du bâtiment qui est

⁷ Antonio MASI (cf. Annexes III, n° 33, f° 18 r.) et Giuliano BARTOLI (Annexes III, n° 6, f° 81 v.) se bornent ainsi à évoquer la venue du pape.

⁸ Parmi les autres sources traitant de l'événement on retient les *Prioristi* commentés de Pagolo di Matteo PETRIBONI et Matteo di Borgo RINALDI, (éd. Guthwirth, 2001), Filippo di Cino RINUCCINI (éd. Aiazzi, 1840), Agnolo GADDI (British Museum, Ms Egerton 3764, f° 189 r.) et de Francesco di Tommaso GIOVANNI (BNCF, XXV, 379, f° 166 r-v.). Ces différents récits sont pris en compte par RUBINSTEIN, 1971. Cf. également Benedetto DEI (éd. Barducci, 1984, p. 65-66), Domenico BUONINSEGNI (éd. Landini, 1637, p. 121, cité par RUBINSTEIN, 1971, p. 126).

au centre de la scène (le Palais de la Seigneurie) et à l'intérieur, les Prieurs sont protégés par des « parents et personnes de confiance ». Un niveau est également ajouté à la garde citadine, grâce à la désignation de ses trois commandants (médicéens) ; enfin, les forces armées extérieures sont également divisées en deux (les gens du *contado* et les soutiens étrangers).

Hormis cette attention au *cadre* dans lequel s'exerce cette procédure extraordinaire de la vie citadine, les deux récits sont surtout sensibles à la question de la violence potentielle et des armes. Bernardo Rinieri précise que le pire a été évité : « non seghuì alchuno schandalo per quello dì⁹ » et Francesco di Tommaso Giovanni que les commandants florentins « andavano procurando che non seguissi scandoli¹⁰ ». Au-delà de ces deux éléments, il est difficile de savoir ce que les auteurs pensèrent de l'événement si l'on s'en tient à leurs seuls livres de famille. Après avoir décrit la façon dont le *Parlamento* fut réuni, Bernardo Rinieri se borne en effet à lister les membres de la Seigneurie et à indiquer qu'ensuite un certain nombre de personnes furent bannies ou privées d'offices, sans préciser qui prit ces décisions.

Le fait que Francesco di Tommaso Giovanni ait également rédigé au fil des ans un *Priorista* nous permet en revanche de mieux cerner la grille d'interprétation qu'il choisit de retenir à destination de ses descendants. En comparant les deux textes (fig. 25, en annexes), on peut en effet constater que le récit élaboré dans le livre de famille dérive d'une *sélection* par rapport à celui du *Priorista*, et que les choix opérés semblent voués à faire ressortir la légitimité du *Parlamento*.

La première chose frappante à la comparaison des deux textes concerne les antécédents du *Parlamento* : dans son *Priorista*, l'auteur relate précisément les raisons qui poussèrent une partie des citoyens florentins à s'opposer aux projets de réforme du système républicain proposés par une *pratica*, ce qui conduisit à l'arrestation des principaux opposants, dont Girolamo Machiavelli, à leur torture puis à leur condamnation, suivie du bannissement de leurs principaux soutiens. Dans son livre de famille, il présente ces arrestations comme un antécédent purement temporel du *Parlamento*, sans qu'aucun lien de causalité ne soit établi entre les deux faits : trois hommes sont capturés, voilà tout. De même, leurs condamnations sont présentées dans le livre de famille de façon tout aussi disjointe (en termes de liens de cause et de conséquence) après le récit du *Parlamento*, dans une optique purement chronologique. L'auteur était donc parfaitement au fait des « *circumstanze* » qui amenèrent à la convocation du *Parlamento*, mais il choisit de ne pas développer ce point dans son livre de famille.

⁹ RINIERI, Bernardo (éd. Colin, 2002), p. 49 : « aucun scandale ne s'ensuivit ce jour-là ».

¹⁰ GIOVANNI, Francesco di Tommaso (cf. Annexes III, n° 27), II, f° 29 r. : « ils faisaient en sorte qu'aucun scandale ne s'ensuivent ».

La connotation politique de ce choix se confirme au vu de la seconde intervention de l'auteur sur la structure du récit présent dans son livre de famille. En effet, comme le récit du *Priorista* le mentionne, l'opposition d'une partie des *cittadini* aux projets de réforme de l'organisation communale de la part du parti médicéen engendra une deuxième conséquence : la Seigneurie enjoignit ainsi, quelques jours avant que ne se tienne le *Parlamento*, à toute une partie du *reggimento* d'aller dans leurs villas du *contado* et de ne pas revenir en ville avant d'y être autorisés. Dans son *Priorista*, Francesco Giovanni indique explicitement l'identité politique des citoyens qui furent gentiment invités à aller voir ailleurs si la république y était : il s'agit des citoyens « della parte del 33¹¹ ». Dans son livre de famille, l'auteur renonce à suivre l'ordre chronologique des événements (ce qui n'est pas dans ses habitudes), ce qui lui permet là encore d'éviter de présenter les *antécédents politiques* du *Parlamento*, et fait référence à cette « invitation » bien plus tard dans son récit, quand les citoyens réunis ont déjà clamé leur approbation et que les notaires ont enregistré tout cela. Les citoyens qui étaient donc absents de la place publique sont ainsi rapidement présentés, et surtout on constate qu'ils sont désormais identifiés socialement plutôt que politiquement : il s'agit seulement de « più Popolani e di famiglie » (de membres du *Popolo* et des grandes familles de Florence). Plus de trace donc des divisions du corps politique qui existaient encore, ni d'une quelconque opposition au parti médicéen.

Dans la présentation que fait Francesco di Tommaso Giovanni de la réunion des citoyens sur la place publique, on remarque qu'il tend à atténuer la dimension coercitive de la chose au moment de passer du *Priorista* au livre de famille : dans le premier texte, il précise en effet que l'obligation de se présenter sans armes et en s'organisant par gonfalon résultait d'une injonction formelle des autorités citadines (un *bando*), et il précise aussi le revers de la chose : quiconque ne le respectait pas ne pouvait entrer sur la place ; de plus, une fois qu'il y étaient entrés, pas moyen d'en sortir. Tout est donc fait pour encadrer *soigneusement* les membres du *popolo* amenés à s'exprimer au moment du *Parlamento*. Comme on l'a dit plus haut, l'auteur insiste dans son livre de famille sur le volet « positif » de la présence de forces armées : il s'agit d'éviter les « scandales », et les cercles concentriques déployés autour du Palais semblent s'être réunis somme toute assez naturellement. Les précisions inscrites dans son *Priorista* montrent que Francesco di Tommaso Giovanni était au fait de l'organisation qu'une telle présence armée demanda et qui fut pensée *en amont* par le parti médicéen en place : il relate en effet les dispositions prises pour l'hébergement des forces armées dans un premier temps, et à la fin de son récit, il rend également compte de leur paiement, déjà réalisé pour partie avant même le *Parlamento*. Ce qui apparaît dans le livre de famille comme une assemblée tout simplement bien

¹¹ *Ibid.*, f° 166 v. : « du parti de 1433 ».

organisée et bien protégée, relève donc d'une organisation minutieuse de la part des médicéens, dont l'auteur choisit de ne rendre compte que dans son *Priorista*.

Dans le récit du *Parlamento* lui même, on retrouve dans le livre de famille de Francesco di Tommaso Giovanni une précision déjà rencontrée chez Simone Peruzzi en 1378 et Terrino Manovelli en 1433, à savoir que les membres du Priorat vinrent dans leurs habits quotidiens sur le Balcon du Palais de la Seigneurie. Comme nous l'avons vu, cela s'inscrit dans une démarche visant à souligner le caractère *ordinaire* de ce processus politique pourtant extraordinaire en l'inscrivant dans les usages de la commune. À cette fin, l'auteur n'hésite pas à évacuer de son récit la présence hautement armée du Capitaine des soldats qui, d'après le *Priorista*, se tint aux côtés du Gonfalonier de Justice durant tout le *Parlamento*. De même, l'auteur ne retient dans son livre de famille que les éléments dénotant le consensus populaire d'une part (le fait que l'assemblée était très nombreuse, sur le balcon du Palais comme sur la place et que les collèges et offices de la république étaient dûment représentés) et la validité juridique du processus : le texte de la *Balìa* fut lu comme il se devait ; il présentait les « *circumstanze* », c'est-à-dire les causes qui justifiaient que l'on convoque un *Parlamento* pour nommer une *Balìa* ; enfin, il fut approuvé par le peuple, ce qui fut soigneusement enregistré par plusieurs notaires. Il n'hésite pas, là encore, à délaissier ou réarranger des éléments qui pourraient porter préjudice à son propos. Ainsi, dans le *Priorista*, l'auteur introduit la figure du notaire qui fut chargé de lire le texte en précisant que celui-ci fut choisi car le poste de Notaire des *Riformagioni* était vacant : ce ne fut donc pas, au sens des *usi e ordini* de la commune, le « bon » officier qui mena le *Parlamento*. Dans son livre de famille, l'auteur modifie légèrement la chose, le présentant comme Notaire des *Tratte* « en passe de » devenir Notaire des *Riformagioni*. De plus, le notaire en question ayant « peu de voix », il ne se fit pas bien entendre du *Popolo*, ce qui fit que dans les faits, peu de citoyens crièrent leur approbation quand le notaire la leur demanda. Dans le livre de famille, tout cela est purement et simplement évacué, au profit d'une acclamation en bonne et due forme, qui va dans le sens de l'interprétation « légitimiste » du processus élaborée par Francesco di Tommaso Giovanni à destination de ses descendants : tout fut pour le mieux et le « scandale » fut évité.

Les *Ricordi storici* de Marco Parenti offrent à cet égard un autre point de comparaison frappant¹². Les lignes consacrées à ce passage procèdent en effet de la volonté inverse : insister sur la violence et l'illégitimité du processus. Selon Parenti,

¹² Sur l'auteur et ses *Ricordi*, cf. DONI GARFAGNINI, 2001 et PHILLIPS, 1987. D'après ces deux spécialistes de l'œuvre en question, elle fut conçue pour être diffusée, ce qui l'exclut de fait de notre corpus. Nous revenons sur la figure de PARENTI et sur les différentes formes d'écriture qu'il pratique *infra*, chapitre 12.

la convocation même du *Parlamento* résulte de la manipulation du *Popolo* par Côme de Médicis, qui chercha, à la mort de l'ultime grand représentant d'un contre-pouvoir (Neri di Gino Capponi), à assurer sa domination sur la cité. Pour ce faire, Parenti évoque l'éventualité que Côme ait manipulé le tirage au sort électoral afin que son allié Luca Pitti soit élu Gonfalonier de Justice. Sa représentation de la scène est aussi très différente : les forces armées venues de l'extérieur sont présentées en premier, précédant l'évocation du rassemblement des *cittadini* convoqués en *Parlamento*. Plus encore, l'arrivée du seigneur Astorre di Faenza est narrée comme une invasion au moyen de la comparaison venant caractériser son passage bruyant dans la ville « non altrimenti che fa uno signore quando e' corre una terra per sua¹³ ». Selon Marco Parenti, cette première perturbation violente de la vie citadine entraîne une seconde : une partie des Florentins s'arme. Cette frange citadine est caractérisée cette fois non pas en termes de « sélection » ni de « protection » mais en termes d'adhésion politique au parti médicéen ainsi qu'en termes de nombre : « tous les citoyens qui étaient ses alliés » s'arment et se réunissent sur la place. La majorité favorable aux Médicis a disparu du paysage chez Parenti : selon lui, seul le groupe pro-medicéen (non représentatif de l'ensemble de la population) se réunit sur la place et acclame la *Balia*, entachant implicitement sa légitimité si l'on se place du point de vue des *ordini* de Florence. Selon Parenti, avec ces procédés, Côme bouleversa profondément la république, renversant son ordonnancement (« rimutò tutto lo stato »). Contrairement à Francesco di Tommaso Giovanni et Bernardo Rinieri, il attribue les bannissements aux Huit de la *Balia*, ainsi qu'à Côme, qui nomma ces derniers. Le scrutin qui eut lieu ensuite, rendu de façon factuelle et sans lien avec l'agitation des mois précédents par Francesco di Tommaso Giovanni (heureux que son fils y participe) est présenté comme l'aboutissement du plan de Côme, qui aurait alors achevé de remodeler le *reggimento* à sa guise.

Plusieurs éléments ressortent donc de l'analyse croisée de ces récits des événements de 1458 :

1. Ce *Parlamento*, qui constitua selon la critique un tournant de la politique médicéenne et plus généralement florentine, n'apparaît pas comme un événement majeur aux yeux des auteurs de livres de famille, puisqu'ils ne sont que deux seulement à l'évoquer.
2. Comme les auteurs des générations précédentes, les personnes proches du pouvoir en place tendent à légitimer le processus extraordinaire qu'ils décrivent en l'inscrivant dans le cadre des usages de la cité et en insistant sur sa non-violence.

¹³ PARENTI, Marco (éd. Doni Garfagnini, 2001), p. 115 : « pas autrement que fait un Seigneur quand il parcourt une terre pour la conquérir. »

3. La violence interne apparaît ici encore comme un spectre que l'on cherche à tout prix à éviter. Face à cela, la violence politique et sociale que représentent les condamnations ne semble pas, à première vue, provoquer beaucoup d'émoi ni d'intérêt chez les auteurs. Ils ont tendance à passer rapidement sur ces condamnations, qui demeurent un sujet sensible (la comparaison avec le récit de Marco Parenti le confirme), nous poussant à interpréter ces quelques lignes comme le fruit d'une possible stratégie d'évitement. Le nombre très restreint d'auteurs interdit cependant d'en tirer des conclusions formelles et nous invite à poursuivre nos investigations en analysant les récits des *Parlamenti* et *Balie* postérieurs.
4. Au niveau de la segmentation du corps politique, la disparition presque totale des catégories précédemment rencontrées (*mercantanti*, *artefici*, *Popolani*, *Grandi*, sans parler des Guelfes) se confirme. On constate cependant que les Médicis sont exceptionnellement absents : seul un membre mineur de la famille est rapidement cité par Francesco di Tommaso Giovanni comme l'un des commandants de la garde citadine. Est-ce à dire que la société florentine ne serait plus divisée à leurs yeux entre partisans et opposants des Médicis ? On peut en tous cas constater l'apparition d'une autre forme de segmentation, que l'on pourrait qualifier de « sélective » et qui nous ramène à la logique hiérarchique d'appartenance ou non au *reggimento* du chapitre précédent. C'est maintenant au sein même du groupe des *cittadini* que des distinctions sont faites, en termes de *cittadini* « più particolari » que les autres. La comparaison avec le récit de Marco Parenti nous permet d'y reconnaître les partisans du pouvoir en place. Dans le récit de Francesco di Tommaso Giovanni, on les retrouve dans la figure des « hommes de confiance » qui protègent les membres de la Seigneurie, aux côtés de leurs parents.

Retrouve-t-on ces éléments dans les récits du *Parlamento* qui conforta, moins de dix ans plus tard, le régime après la crise de succession engendrée, au sein du parti médicéen, par la mort de Côme ?

1466 : un serment peut en cacher un autre

Trois auteurs seulement relatent ces événements¹⁴. Parmi eux, Laurent de Médicis n'y consacre qu'une demi-douzaine de lignes. Jacopo Cocchi-Donati, ultra-

¹⁴ Pour compléter ce panorama documentaire, on peut se rapporter aux ouvrages suivants (que RUBINSTEIN, 1971 et PHILLIPS, 1987 prennent en compte dans leurs analyses) : Goro di Giovanni, *Priorista* [1460-1471 ; la première partie, intitulée *Cronaca*, est une reprise de l'*Istoria* de BUONINSEGNI] (BNCF, XXV, 518, f° 152, cité par PHILLIPS, 1987, n. 2 p. 245) ; Alamanno di Filippo RINUCCINI, *Priorista* commenté [1462-1499] (éd. Aiazzi, 1840, p. 100-104) ; Bernardo LOTTI, *Priorista* (ASF, *Manoscritti*, 120, f° 246r-248r, cité *in extenso* par PHILLIPS, 1987, n. 2 p. 244-245) ; Ser Giusto GIUSTID'ANGHIARI *Giornali* (éd. N. Newbiggin, 2002, p. 41-246 ; le manuscrit BNCF, II, ii, 127, f° 85 qui contient ce texte est cité par PHILLIPS, 1987, n. 2 p. 245) ; Benedetto DEI (éd. Barducci, 1984, p. 68-71) ; Luca LANDUCCI, *Diario* (rééd. Lanza, 1985, p. 9 ; cité dans l'édition d'I. Del Badia, 1883 par PHILLIPS, 1987, n. 3 p. 246) ; Benedetto COLUCCI, *De discordiis florentinorum liber* (éd.

médicéen, est le plus prolixe. Le récit de Carlo Gondi est marqué par la posture difficile de l'auteur¹⁵ : alors qu'il ne se présente pas ouvertement comme anti-médicéen, bien qu'il ait fait partie de la *Balìa* et qu'il ait souscrit au serment médicéen, il relate sa capture en 1466, signe qu'il était pour le moins « suspect » aux yeux de Pierre de Médicis et de ses proches.

Le bref récit de Laurent de Médicis est conditionné par les enjeux de la situation pour sa famille¹⁶ : la mort de son grand-père et les jalousies dont les Médicis étaient l'objet seraient selon lui à l'origine des événements de 1466. Mais les faits ne sont pas décrits : ils sont regroupés sous le couple de substantifs « parlamento e novità del 1466 » (qui semble presque synonymique). Celui-ci aurait été généré par de « nombreuses séditions » citadines, sans plus de précisions. Les conséquences des événements sont elles aussi rapidement expédiées : trois individus soigneusement identifiés sont « écartés » (*relegati*, on remarque l'emploi d'un vocabulaire différent des habituels *confinati*, *posti a sedere*, etc.). Seule semble compter la conclusion : « riformossi lo Stato¹⁷ ». Si l'on considère que le *stato* cité quelques lignes plus haut était celui de sa famille, cette seconde occurrence du terme semble avoir un sens nettement différent : il nous faudra y revenir.

On retrouve chez Jacopo Cocchi-Donati l'idée que les divisions citadines sont à l'origine des événements de 1466, qualifiés cette fois dans un premier temps de « scandoli ». Il identifie cependant une fracture au sein du groupe qu'il nomme les « principali ». Contrairement aux auteurs des générations précédentes qui avaient tendance à opposer des groupes semblant relever à leurs yeux d'une ontologie différente (les *grandi* et les *popolani*, les *guelfi* et les *ghibellini e amuniti*, les partisans et les opposants des Médicis), on retrouve ici la vision « sélective » entrevue dans les récits relatant les événements de 1458. Le corps politique compte ainsi des membres « principaux », qui forment un ensemble (dont on ignore la taille) malgré ses divisions internes. Le caractère potentiellement signifiant de ce choix est confirmé par le fait que ni Carlo Gondi, ni Marco Parenti ne présentent la chose ainsi. Pour Carlo Gondi, il s'agissait avant tout d'un conflit entre deux personnes, toutes deux

Mehus, 1747, p. 6-8, cité par PHILLIPS, 1987, p. 247-248) ; fra Giovanni di Carlo, *Liber de temporibus suis* (Vat. Lat. 5878 ; une édition de ce texte, qui contient également un récit de la Conjuración des Pazzi, est actuellement préparée par SIMONETTA).

¹⁵ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

¹⁶ MÉDICIS (DE), Laurent, (éd. Zanato, 1992), p. 35 : « fu perseguitato per invidia nostro padre e noi, non senza gran pericolo e delli amici e dello stato e faculta nostre » : l'unité de mesure de ce passage est clairement le « nous » familial, menacé en 1466.

¹⁷ *Ibid.*, p. 36 : « on redonna forme à l'état ». Précisons que la majuscule présente dans l'édition n'est peut-être pas le fait de Laurent DE MEDICIS, dans la mesure où le manuscrit n'est pas autographe. Le Sénateur Carlo STROZZI, auteur de nombre de copies de documents de ce type, avait ainsi tendance à ajouter des majuscules de ce type pour certains concepts (dont Città, Stato, Cittadino, etc.).

soutenues par un certain nombre de partisans¹⁸. On retrouve donc la vision personnalisée des factions citadines mise en évidence dans les récits des générations précédentes. Selon que l'on est médicéen ou non, on décrira la situation de départ soit comme un état de désunion de l'élite citadine, soit comme un conflit entre des personnes et leurs partisans respectifs¹⁹.

Or ces prémisses conditionnent largement la lecture des événements postérieurs. Le récit de Cocchi-Donati ne fait d'abord état que d'un seul serment, voué à rétablir l'« union » de la cité et ce n'est que dans un second temps qu'il revient sur le contexte de ces divisions et évoque un second serment²⁰. Alors, le terme de « partialità » apparaît, à côté du rappel de la « grandissima divisione » des citoyens, et les chefs de chacune des « parte », désormais identifiées, sont cités : Pierre de Médicis d'un côté (entouré de la grande majorité des citoyens, ultérieurement qualifiée de nombreuse et socialement variée) et Luca Pitti de l'autre, présenté d'un point de vue strictement médicéen (il n'est que l'ex-ami de Pierre de Médicis, manipulé par Dietisalvi et Agnolo Acciaiuoli et un ex-membre du groupe des « principali ») et il serait, de plus, fort peu suivi par ses concitoyens. En revanche, le récit de Carlo Gondi fait état de serments prononcés des deux côtés, suivis d'une phase d'armement de chacun des camps, avant que n'adviennent des accords secrets, un conseil de *Richiesti* et enfin le serment officiel – qui occupe le cœur du récit de Cocchi-Donati – et que ne s'ensuivent le *Parlamento* et son cortège d'exclusions politiques (dont la sienne²¹).

La question de la violence potentielle et de sa place dans l'ordre des événements est donc au cœur de ces récits. Pour Carlo Gondi, ce sont les citoyens des

¹⁸ GONDI, Carlo (éd. Ridolfi, 1928, p. 112) : « Chome è manifesto a ogni persona, per le grandi diferenzie e dissensionie che erano tra Piero di Cosimo de' Medici et m. Lucha Pitti ognuno di loro si fecie forte con più cittadini potterono e facevogli soscrivere a difensione e bene dello stato ». Du côté de l'historiographie, après avoir inscrit l'affaire dans un cadre géopolitique plus large et signalé la responsabilité de Pierre DE MEDICIS, Marco PARENTI introduit le récit des événements sous le thème de la concurrence entre Pierre DE MEDICIS, Luca PITTII, et deux autres « principalissimi fra gli altri » (éd. Doni Garfagnini, 2001, p.122-131, à la p. 122). On retrouve une vision sélective et hiérarchisée du corps politique florentin, où certains sont « plus principaux que d'autres », mais la dimension *personnelle* du conflit prime : comme pour Carlo GONDI, chacun des protagonistes fait appel à son groupe d'alliés et les deux blocs sont placés sur un même plan sur la scène politique : « così vennero a essere ritte quasi due bastie, guardata ciascuna da sue gente » (*ibid.*, p. 126).

¹⁹ Le récit de Bernardo LOTTI (cité par PHILLIPS, 1987, p. 244), confirme cette lecture : anti-medicéen, il considère Pierre DE MEDICIS et Luca PITTII comme deux « potenti Signorili cittadini [che] havevano divisa la città », et ont tous deux des gens armés « a loro devotione ».

²⁰ Cf. Annexes III n° 25, f° 68 v.-69 v. pour la transcription du serment effectuée par Jacopo COCCHI-DONATI. La version officielle du serment a été l'objet d'une étude comportant une édition critique (PAMPALONI, 1961). On trouve dans le texte du serment une allusion à d'autres serments sous l'expression « si annulla ogni e qualunque oblihi o subscriptioni fatte insino a qui ».

²¹ GONDI, Carlo (éd. Ridolfi, 1928) p. 112-113 : « Di che n'è seghuito che la Signoria che fu tratta del mese d'aghosto 1466, la quale doveva entrare in chalendi di settembre, ed essendo tutta la città sollevata e in arme e molti cittadini s'armorono, parte n'andò a chasa m. Lucha e parte a chasa Piero di Chosimo ».

deux camps qui s'arment, dans un schéma classique de conflictualité citadine. Pour Cocchi-Donati, après la tentative pacifique et consensuelle du serment officiel, la cité encourut un péril immense : comme il le répète par trois fois, elle risquait non seulement d'être détruite (et saccagée), mais aussi de perdre sa *libertà* – c'est la première occurrence du terme dans les récits de ces événements – en raison des accords secrets passés par la faction adverse avec Borso d'Este. C'est le risque de la violence armée et des « *molti grandissimi mali e crudeltà* » en provenance de l'extérieur de la cité, qui menaçait de « *rivolgere lo stato* », qui pousse les « *principali della città* » à agir. Ceux-ci prennent les armes pour défendre la cité, aidés par leurs amis extérieurs, en attendant le tirage au sort de la nouvelle Seigneurie, qui leur fut favorable et permis de convoquer le *Parlamento* nécessaire à la stabilisation de la situation²². On retiendra donc de ces récits que :

1. Les auteurs continuent à proposer des lectures différentes des événements en fonction de leur positionnement politique (et du rapport de leur famille aux faits en question). Cela joue notamment sur la représentation du corps politique florentin : les médicéens ont tendance à le présenter comme une élite sujette à la désunion, tandis que les auteurs plus neutres voire anti-medicéens distinguent différentes factions organisées autour d'individus, aux intérêts divergents. Dans le récit, cela se traduit par la mise en valeur ou au contraire l'occultation de certains éléments, afin de construire une logique et une lecture allant dans le sens désiré par l'auteur.
2. Cela est particulièrement perceptible dans le traitement que font les auteurs de la question de la conflictualité. La division intra-citadine et la violence potentielle constituent un puissant repoussoir (quelle que soit la façon dont elles entrent en scène) et cela légitime le recours au serment public d'abord (un « *buono rimedio* », selon Cocchi-Donati), au *Parlamento* ensuite, et enfin aux mesures de rétorsion politique. Celles-ci sont rapidement présentées par un ultra-medicéen comme Cocchi-Donati comme le résultat de la justice divine (et éludées par Laurent de Médicis), tandis que les non-medicéens s'y arrêtent plus longuement, soulignant leur virulence.

1478 : *casus horribilis*

La conjuration des Pazzi apparaît comme le dernier événement majeur de la période prise en considération dans cette étude. Elle est directement évoquée par six auteurs, auxquels s'ajoute la référence très indirecte de Bartolomeo Sassetti aux livres

²² La violence est également au cœur du récit de Marco PARENTI (éd. Garfagnini, 2001, p. 122-131), mais selon lui, contrairement à ce qu'affirme COCCHI-DONATI, les forces armées extérieures furent amenées par Pierre DE MEDICIS, tandis que les armées du camp opposé n'étaient que pures rumeurs destinées à manipuler encore une fois le peuple florentin. La situation florentine se caractérise ainsi par le rapport de force opposant les deux camps, jusqu'à ce que le tirage au sort de la nouvelle Seigneurie fasse basculer les choses du côté de Pierre DE MEDICIS, conduisant au *Parlamento* et à une nouvelle vague de captures, condamnations et bannissements.

achetés dans le cadre des confiscations traditionnelles des biens des rebelles. Après 1480, plusieurs auteurs de livres privés revinrent sur ces événements²³, qui s'invitèrent également dans des formes-cousines du livre de famille, par exemple dans le *Zibaldone* de Viviano Viviani²⁴.

D'un point de vue quantitatif, il semble que nous soyons face à un événement qui marqua les Florentins au point de s'immiscer dans l'espace réservé de l'écriture familiale, comme ce fut le cas pour le Tumulte des *Ciompi* ou le bannissement et le retour de Côme de Médicis. Or, l'examen des pages consacrées au complot ainsi qu'à la Guerre des Pazzi qui suivit fait état d'une différence de taille, qui est précisément une différence de *taille*. En fait de pages, il s'agit parfois seulement de quelques lignes, comme dans le cas de Buonaccorso Chelli.

Filippo di Poggio Bracciolini, frère de l'un des principaux conjurés, fait allusion à cette période dans le tout dernier *ricordo* de son livre, par le biais d'une note à la tonalité à la fois tragiquement personnelle et froidement factuelle :

A dì 27 d'aprile in lunedì 1478 io, come piaque a Dio, fui preso e menato al podestà.

E a dì 23 di giugno, ringratiando sempre Iddio d'ogni cosa io uscì di detto podestà.

E a dì 28 detto, andai a confini tra le cinque e le quaranta miglia.

+ E nota ch'a ddì primo di luglio 1481 in domenicha mattina io tornai in Firenze mediante la gratia d'Iddio e del magnifico Lorenzo de' Medici, il quale Iddio confermi sempre in felice stato.²⁵

Capturé le lendemain des événements, il fut relâché près de deux mois plus tard et banni de la cité, où il revint en juillet 1481. Dans ces quelques lignes, ne sont mentionnés ni le complot, ni les Pazzi, ni même le destin de son frère. Le seul nom propre qui apparaît, à vrai dire, est celui de Laurent de Médicis, qui lui a permis de revenir dans sa patrie. Contrairement aux opposants des conflits citadins des générations précédentes, qui n'hésitaient pas à transmettre à leurs descendants leur version des faits et cherchaient à légitimer leur action, les vaincus de 1478-1480 se taisaient. En 1434, Terrino Manovelli raturait ce qu'il avait écrit à l'époque où il se sentait sûr de son bon droit. En 1466, Carlo Gondi transmettait à ses descendants, en

²³ Cf. en particulier au livre de famille de Luca LANDUCCI (rééd. Lanza, 1985, p. 17-20) et à celui de Bartolomeo MASI (éd. Corrazzini, 1906, p. 9-10). Du côté des ouvrages destinés à être diffusés, on trouve notamment : Benedetto DEI (éd. Barducci, 1984, p. 102-103), Angelo POLIZIANO (éd. Simonetta, 2012, p. 56-87), Gentile BECCHI (*ibid.*, p. 90-169).

²⁴ Cf. Annexes III, CORPUS SECONDAIRE, n° 4. Le livre de VIVIANI est particulièrement intéressant à cet égard dans la mesure où la Conjuración prend de plus en plus de place dans le livre : occupant d'abord des interstices entre les paragraphes d'un autre texte, que VIVIANI copie, le récit va peu à peu gagner du terrain dans le manuscrit, occupant une colonne, puis une autre, jusqu'à ce que le choix des textes copiés à la fin du manuscrit soit directement lié à l'affaire (cf. l'annexe précitée pour la présentation du *Zibaldone* et la transcription des lignes en question). Du côté des autres sources-cousines des livres de famille que sont les *Prioristi*, on trouve celui tenu par Francesco GADDI (ASF, *Tratte*, 132bis) et celui d'Alamanno RINUCCINI (éd. Aiazzi, 1840, p. cxxvii-cxxix).

²⁵ Cf. Annexes III, n° 9, f° 95 v.

conclusion d'un récit très lisse, l'image de l'incompréhension de l'homme innocent face aux accusations de trahison. En 1478, Filippo di Poggio Bracciolini ne dit pas un mot du complot et sa figure ainsi que celle de sa famille semble s'effacer complètement derrière la seule qui compte désormais : la figure de Laurent de Médicis, placée sur le même plan (voire même au-dessus sur un plan formel) de celle de Dieu. Cela nous invite encore une fois à questionner la notion de *stato* ainsi qu'à revenir sur la représentation de la famille Médicis dans les livres de famille de cette dernière période.

Le récit de Bongianni Gianfigliuzzi, pourtant présent en l'église Santa Liperata, n'occupe lui aussi qu'un seul folio et s'en tient strictement au compte-rendu des faits. Après avoir précisé la date, l'heure, le lieu et le moment de la messe, il relate en quelques mots comment Laurent et Julien furent attaqués, la mort du second, la blessure du premier, et comment ce dernier se réfugia dans la sacristie. L'auteur estime ensuite à 70 les personnes tuées en représailles dans les jours qui suivirent, avant de lister les principaux responsables du complot²⁶. De même, Lorenzo di Matteo Morelli, fidèle médicéen, ne semble évoquer les « chasi crudeli che lla chasa de' Pazzi avea fatto chontro alla chasa de' Medici²⁷ » que parce que ce fut là une source de préoccupation car il fut tiré au sort pour être prieur juste après ces événements et qu'alors « la cité n'était pas encore en repos ». Cette notation, qui occupe aussi moins d'un folio, semble s'inscrire davantage dans le cadre de la défense *a priori* de sa propre action politique que dans une optique événementielle. La liste de ses compagnons occupe d'ailleurs autant de place que l'énumération des responsables de la conjuration qui « épouvanta toute la cité » et engendra « par *vendetta* » les assassinats qui contribuèrent à maintenir la cité en état d'ébullition. Le sens de l'événement semble ainsi tout entier condensé dans l'expression « chasi crudeli », synonyme d'effroi et de violence pour la cité. Or il ne s'agit pas là d'un phénomène isolé : Francesco d'Agnolo Gaddi, membre du cercle restreint de Laurent de Médicis, ne consacre aux événements que quelques lignes, là encore dans le cadre d'une notation qui concerne avant tout sa propre action, en tant que diplomate chargé de négocier la libération du cardinal Salviati, retenu à Florence « à cause des circonstances advenues le 26²⁸ ». Le terme apparaît à nouveau sous la plume de Virgilio Adriani pour expliquer pourquoi il plaça sa fille au couvent : « per llo chaso in decti di occhorso nella terra²⁹ », Florence courut un « grand danger ». C'est la violence qui risque de se déchaîner dans la ville, le « dubio di schandalo » qui le

²⁶ GIANFIGLIAZZI, Bongianni (cité par ARRIGHI-KLEIN, 2003, p. 75-76).

²⁷ MORELLI, Lorenzo di Matteo (cf. Annexes III, n° 36), f° 167 r. : « cas cruel que la maison des Pazzi avait fait contre la maison des Médicis ».

²⁸ GADDI, Francesco d'Agnolo (éd. Picquet, 2005), p. 125.

²⁹ ADRIANI, Virgilio (cité par BLACK, 2007), p. 666 : « à cause du "cas" advenu en ce dit jour dans la ville ».

pousse à s'assurer ainsi de sa *sicurtà*. Pour Lorenzo di Matteo Morelli comme pour Virgilio Adriani, le complot se résume à un *chaso* synonyme de risque de violence dont il faut se prémunir, que l'on agisse dans le cadre privé ou bien au sommet du gouvernement florentin.

Le récit de Filippo di Matteo Strozzi, lui aussi témoin oculaire des événements, s'ouvre également sur l'expression qui semblait alors consacrée pour désigner la Conjururation des Pazzi : il fait en effet le « Ricordo d'uno caxo horribile ». Revenu par la grâce des Médicis de l'exil subi par sa famille en 1434, il fournit un compte-rendu des événements très complet³⁰. Il distingue les deux lieux dans lesquels se déroula la Conjururation : l'église et les abords du Palais de la Seigneurie, ce que fait également Belfradello degli Strinati, dont le récit est à peine moins détaillé. Comme Bongianni Gianfigliazzi, ils estiment le nombre de morts provoquées par les représailles : 80, 90, le nombre varie, et dressent des listes des principaux conjurés pendus et/ou démembrés. La violence urbaine qui fait si peur se déploie ici sous la forme de la vengeance du *popolo*, présentée ici comme une expression de son soutien aux Médicis : nulle trace d'ailleurs chez les auteurs de livres de famille de la répugnance que montre le Politien envers les débordements violents du peuple durant les jours qui suivirent. Dans les lignes que Viviano Viviani écrit, presque en prise directe, dans son *Zibaldone*, le déplacement à l'extérieur de la ville puis la profanation de la tombe et du cadavre de Jacopo de' Pazzi par les jeunes Florentins apparaît même sous un jour providentiel : la puissance divine avait manifesté son mécontentement par une pluie diluvienne et continuelle après son enterrement, or celle-ci s'arrête après que le peuple a déplacé le corps, cautionnant ainsi en filigrane sa fureur au moment des représailles.

Un élément ressort en effet nettement des récits de Filippo di Matteo Strozzi, Belfradello degli Strinati (les plus prolixes sur les événements) : il s'agit du soutien massif du peuple aux Médicis et à la personne de Laurent le Magnifique en particulier. Selon Filippo di Matteo Strozzi, Jacopo de' Pazzi est fort déçu « vedendo la terra non fare alchuno movimento, anzi tutto il popolo armato essere parte a chasa Lorenzo e parte in piazza³¹ ». Belfradello degli Strinati évoque lui aussi les deux endroits où le *Popolo* apporta son soutien à Laurent de Médicis : une partie du peuple vint lui porter secours en l'église où il s'était réfugié³², tandis qu'un autre groupe alla s'opposer aux

³⁰ STROZZI, Filippo di Matteo (éd. Capponi, 1875), p. 520-521. Le déroulé des événements qu'il présente est proche de celui diffusé entre autres par le Politien (et on le retrouve aussi chez Luca LANDUCCI). On constate cependant que les portraits moraux des conjurés qui sont au cœur du récit du Politien ne transparaissent dans aucun livre de famille.

³¹ *Ibidem* : « la ville ne s'agitait nullement, au contraire, tout le peuple, en armes, se trouvait pour une partie à la maison de Laurent, et pour partie sur la place ».

³² STRINATI, Belfradello (éd. Marcelli, 2008), p. 130 : « stette tanto [in sagrestia], che ebbe compagnia dal Popolo, che si era armato in casa sua ».

desseins de Jacopo de' Pazzi au Palais³³. Dans ces deux récits, le *Popolo* se réunit d'abord aux abords de la demeure des Médicis, et seulement ensuite sur la place de la Seigneurie : signe que le lieu principal du pouvoir a changé ?

En somme, à l'exception de ces deux récits, on ne peut pas dire que ces événements présentent aux yeux des auteurs de livres de famille florentins des enjeux interprétatifs comparables au Tumulte des *Ciampi*, ni même de grands enjeux pour le *stato* des familles florentines : le "cas" des Pazzi est vite réglé. Au contraire, la plupart des auteurs qui évoquent les faits le font au moyen d'une expression périphrastique qui semble traduire la répugnance des Florentins à l'égard de toute manifestation ouverte de conflictualité au sein de la cité.

Cachez cette conflictualité que je ne saurais voir

La fortune du terme *caso*, omniprésent sous la plume des auteurs en 1478, semble ainsi marquer la consécration d'un processus de diabolisation de la conflictualité, amorcé en 1434 dans les rangs des médicéens par la mise en exergue du terme « *novità* » pour stigmatiser politiquement comme *étranger* aux usages politiques florentins ce qui relevait au contraire de son histoire depuis l'aube de la république.

Dans les récits consacrés à 1458, nous l'avons vu, il s'agit d'éviter le *schandalo*, terme qui, comme *novità*, désigne ce qui est perçu par la société comme contraire à la norme, d'un point de vue non seulement temporel mais également explicitement social. Chez Laurent de Médicis, on constate déjà une tendance à condenser l'ensemble des faits sous un seul terme de ce champ sémantique, quand il évoque brièvement la « *novità del 66* ».

Chez l'ultra-medicéen Jacopo Cocchi-Donati, on constate également une tendance à la stigmatisation du conflit politique, au profit de l'horizon idéal de l'union des citoyens, gage de stabilité et de grandeur pour la cité. En effet, l'ordonnancement particulier de son livre met en évidence une hypertrophie du pôle positif « *consensuel* » : de façon spéculaire, tout ce qui ne l'est pas devient mauvais. Les événements de 1466 font ainsi l'objet de trois types de discours : l'auteur conçoit une brève introduction des faits, retranscrit ensuite le serment que la Seigneurie fit prêter aux citoyens florentins, avant de composer un sonnet à leur attention. Cohabitent ainsi des discours à vocation privée et publique, émanant ou non de l'auteur. Parmi ces discours, le sonnet final apparaît comme le point culminant du processus d'écriture, qui construit progressivement une lecture que l'auteur chercha ensuite à promouvoir publiquement.

³³ *Ibid.*, p. 131 : « non potè entrare di poi in Palagio Messer Iacopo de' Pazzi con la sua compagnia per rispetto del Popolo, che giunsero al Palagio sentito il romore ».

Le texte du serment est introduit en fonction de sa finalité générale: « *torre via certi scandali et divisioni fra alcuni principali*³⁴ ». Le scandale est ainsi étroitement associé à la conflictualité politique et constitue un pôle négatif justifiant la réaction politique. Dans le texte du serment officiel de 1466, que l’auteur retranscrit semble-t-il fidèlement³⁵, les citoyens sont incités à la bienveillance et à la charité réciproques, afin d’éviter tout « scandale », terme qui apparaît ici aussi comme un pôle négatif. Les valeurs emblématiques du bon gouvernement sont réunies et occupent un espace important ; elles sont opposées au champ lexical des humeurs néfastes pour les citoyens que sont l’ire, la rancœur, etc. Or dans le sonnet, un pas supplémentaire est franchi vers une hypertrophie du pôle attractif du bon gouvernement, caractérisé par l’union des citoyens, tandis que le pôle négatif (le scandale, la division) n’apparaît qu’en creux, sous la forme de la négation de la concorde :

L’union facta in loco excelso et degno
col sacramento sopr’essa fermato
se da ciascun sarà ben osservato
gloria et grandezza fia del vostro regno

Se per malitia si trapassa il segno
et sia chi vogla fare al modo usato
per certo si può dir che ‘l vostro stato
mai possa avere fermezza o buon sostegno

Dunque per Dio v’exorto, o cittadini
di sì magna città florida et bella,
quale abbia Italia et sia l’altra qual voglia

se volete ampliar vostri confini
et ben fermi sedere in su la sella,
giustitia et ben oprar sia vostra voglia.³⁶

Le thème de l’union ouvre le sonnet, tandis qu’au vers 8 les termes « *fermeçça* » et « *buon sostegno* » évoquent la stabilité, à l’instar de l’image des citoyens « *fermi [...] in su la sella* » (v. 13). Les termes emblématiques du bon gouvernement que l’on trouvait dans le serment sont associés à ce pôle : le but souhaité de l’action est toujours la « *gloria et grandezza* » de la cité et ses modalités privilégiées sont la « *giustitia et [il] ben oprar* ». Face à cet ensemble positif, l’alternative est concentrée dans le second quatrain, sous la forme de la menace : la présence du terme « *malitia* » au v. 5 ne laisse aucun doute sur le caractère négatif de l’hypothèse envisagée et les deux derniers vers du quatrain présentent ses

³⁴ COCCHI-DONATI, Jacopo (cf. Annexes III, n° 25), f° 68 v.

³⁵ cf. sur ce point PAMPALONI, 1961 et 1962.

³⁶ COCCHI-DONATI, Jacopo (éd. Miglio, 1983), p. 599 : « L’union faite en un lieu excellent et digne, par le serment prêté à son propos, fera si celui-ci est bien observé par chacun, la gloire et la grandeur de votre royaume. Si par malice on franchit la limite, et se trouve quelqu’un qui veuille faire selon l’usage, alors on peut dire avec certitude que votre état jamais n’aura fermeté ni soutien. Donc au nom de Dieu je vous exhorte, ô citoyens de cette cité, la plus grande, florissante et belle que compte l’Italie, ou tout autre [lieu] encore, si vous voulez agrandir vos frontières et tenir fermement en selle, que justice et bien agir soient votre volonté ».

conséquences néfastes par la négation de l'horizon idéal du texte. Hormis le non-respect du serment présenté au premier quatrain, évoqué par l'idée du franchissement d'une limite, l'auteur ne décrit donc la « mauvaise voie politique » que par l'expression « fare al modo usato ». Alors que les *usages* de la cité en matière de politique étaient jusqu'ici considérés par les auteurs comme une référence strictement positive, ici c'est la tendance des Florentins à la division et au conflit qui est stigmatisée.

Un pas supplémentaire semble ainsi avoir été franchi depuis 1434 dans les discours émanant de la sphère médicéenne : la conflictualité politique n'a plus droit de cité, dans la conception de l'action publique comme dans l'écriture et cela se traduit jusque dans l'image de la norme citoyenne. Jacopo Cocchi-Donati sous-entend ainsi que les citoyens doivent se réformer : les anciens usages de la république ne sont plus un modèle à suivre ; il faut au contraire les abandonner, au profit de l'union. Le fait que Marco Parenti, à l'inverse, utilise dans son récit des événements de 1466 un large éventail de termes désignant la conflictualité citadine (dont le *romore* que l'on trouve dans les textes depuis le XIII^e et qui a disparu de la plume des médicéens) tend à confirmer qu'il s'agit là d'un choix discursif et idéologique. Pour Marco Parenti, le « caso » est un terme parmi d'autre pour désigner la conflictualité citadine, qui semble faire partie de la vie normale de la cité. Dans les livres de famille, l'hégémonie du discours consensuel semble ainsi faire pendant à l'hégémonie politique de la famille de Médicis.

HORS DES MEDICIS, POINT DE SALUT

Tous les chemins mènent aux Médicis

Les livres de famille des années 1460-70 font état d'une focalisation sur la famille Médicis encore plus prononcée que celle que nous avons observée dans les récits consacrés aux événements de 1433-1434. Les Médicis apparaissent en effet comme des acteurs incontournables de la vie publique non seulement aux yeux des Florentins, mais également auprès des puissances étrangères, qui ne manquent pas de leur rendre visite, quand ils ne logent pas directement chez eux. Les auteurs de livres de famille sont conscients de cela et l'enregistrent³⁷. Le fait que dans l'agitation de 1478 le *Popolo* se dirige d'abord vers les demeures des Médicis et seulement ensuite sur la place de la Seigneurie apparaît comme le couronnement d'un processus en

³⁷ Par exemple Bernardo RINIERI (éd. Colin, 2002), p. 54 [1459] : « Richordo come questo sopradetto di, entrò in Firenze il chonte Ghaleazzo, figliuolo del chonte Francesco di Sforza, ducha di Milano, con circha di chavagli 300 in sua chompagnia. Era d'età d'anni 16. E alloggiò in chasa di Chosimo de' Medici e stettotono tutti a spese del Chomune. E fugli fatto un grande onore per quanto si poté ».

cours depuis plusieurs décennies, et clair aux yeux des puissances italiennes, comme en témoigne ce passage du livre de Francesco d'Agnolo Gaddi :

A dì 30 d'aprile, trovandomi a Roma, fu' mandato dalli Orat[or]i della Lega, a Firenze, alla Signoria e al Magnifico Lorenzo de' Medici per la liberazione del cardinale di San Giorgio, sostenuto in Firenze per il caso successo a dì 26 detto.³⁸

L'auteur est en effet envoyé auprès des deux véritables autorités de Florence : la Seigneurie d'une part, Laurent de Médicis d'autre part. Comme l'a souligné Mark Phillips, les *ricordanze* de Francesco d'Agnolo Gaddi témoignent de sa profonde conscience de la superposition partielle (et problématique) entre le *stato* de Laurent de Médicis et celui de la commune. Le diplomate fait en effet la distinction entre les commissions qu'il recevait de Laurent de Médicis et celles que lui adressait la commune, mais il dut constater à plusieurs reprises au cours de sa carrière qu'il ne pouvait être aisément le serviteur de deux maîtres. Non seulement les intérêts du Magnifique étaient parfois différents du *Comune*, mais surtout, Gaddi fit les frais (au sens propre souvent) de la tendance de Laurent de Médicis à ne pas établir, pour sa part, de distinction entre ses affaires et celles de la cité³⁹.

Cette focalisation sur les Médicis, toujours plus grande et évidente aux yeux des auteurs, se traduit semble-t-il aussi par une évolution de la représentation du corps politique florentin. Dans les textes du XIV^e siècle, celui-ci apparaissait segmenté en plusieurs ensembles définis socialement ou idéologiquement ; en 1433-1434, cette segmentation apparaissait davantage comme une bipartition manichéenne autour du pivot que constituait le parti médicéen ; l'image qui ressort des textes de la seconde moitié du XV^e s'apparente, il me semble, à des cercles concentriques organisés autour de Laurent de Médicis. L'existence effective de plusieurs types d'entourage autour de la personne du Magnifique (notamment sa *brigata*) a fait l'objet de nombreuses études, de même que l'organisation du réseau médicéen⁴⁰. Ce qu'il m'importe de souligner ici c'est que les textes des citoyens florentins indiquent que non seulement ils étaient conscients de la chose, mais qu'ils finirent par concevoir l'ensemble du corps politique à partir de ce schéma.

³⁸ GADDI, Francesco d'Agnolo (éd. Picquet, 2005), p. 125 : « Le 30 avril, alors que je me trouvais à Rome, je fus envoyé par les Orateurs de la Ligue à Florence, auprès de la Seigneurie et du Magnifique Laurent de Médicis, pour la libération du cardinal de Saint-Georges, qui était retenu à Florence à cause du "cas" advenu le 26. »

³⁹ PHILLIPS, 1987, p. 268-270. Plusieurs passages du livre de Francesco d'Agnolo GADDI sont cités à titre d'exemple pour appuyer la démonstration de l'historien. Nous ne les reprenons donc pas ici. La façon dont Laurent de Médicis usa des finances communales comme des siennes pour mener sa politique a été étudiée par BROWN, 1992, p. 151-211 et par CIAPPELLI, 2008.

⁴⁰ Voir en particulier les études de D. KENT et F. W. KENT citées plus haut, ainsi que celles des sociologues PADGETT et ANSELL, 1993, MC LEAN, 2007.

Les remarques que nous avons faites plus haut sur les « principali cittadini » semblent relever de cette logique et les lignes écrites par Jacopo Cocchi-Donati pour introduire le serment de 1466 tendent à le confirmer. L'auteur est en effet attentif aux différents groupes de Florentins qui furent *successivamente* appelés à prêter serment : les Prieurs d'abord, leurs Collèges ensuite, ainsi qu'environ 150 « cittadini » privilégiés dont l'auteur et enfin, quatre jours plus tard, l'ensemble des Florentins de plus de vingt-cinq ans ayant déjà été tirés au sort pour occuper l'un des Trois Offices majeurs. Derrière ces distinctions, ce sont les cercles concentriques du *reggimento* florentin qui se dessinent, avec une distinction entre un cercle intérieur choisi, par rapport à l'ensemble plus large (dont la définition est liée au processus électoral). Au sein même du premier cercle des distinctions existaient : les auteurs tentent d'en rendre compte en accumulant les distinctions, comme Bernardo Rinieri en 1458 avec ses « più particolari cittadini⁴¹ ».

Au cœur de ces cercles se tiennent Côme, Pierre puis Laurent de Médicis et les textes de nos auteurs montrent bien que c'est la proximité avec les Médicis qui fait des individus des « principali ». Pour Marco Parenti comme pour Jacopo Cocchi-Donati, il apparaît clairement qu'il existe au centre de la société une position de « principale » entre tous⁴², que les Médicis occupent. Luca Pitti est décrit par Jacopo Cocchi-Donati comme un proche des Médicis jusqu'à la mort de Côme et le « principale loro amico ». On retrouve ce terme, associé à la vision concentrique de la société, dans la présentation que fait l'auteur du risque que représente l'agitation de 1466 : le camp opposé cherche en effet à « rivolgere lo stato e cacciare il predetto Piero di Coximo et molti di principali suo amici fra' quali ero io⁴³ ». Le danger encouru par l'auteur n'arrive qu'à la fin du récit : il se définit avant tout comme partie d'un ensemble plus large, les « amis principaux » de Pierre, c'est-à-dire comme un élément d'un groupe qui se définit lui-même par rapport à un autre terme, qui occupe

⁴¹ On retrouve cette image dans la description que Benedetto DEI fait de Florence en 1472, en particulier dans les pages consacrées à la hiérarchie de son *stato* (éd. Barducci, 1984, p. 87-88) : viennent d'abord les « principali dello stato e del ghovernno » (au premier rang desquels se trouve Laurent DE MEDICIS), puis une « seconda ischiera dello stato » et enfin une « terza ischiera de retroghuardo ».

⁴² Jacopo COCCHI-DONATI évoque la promesse alléchante qu'Agnolo ACCIAIUOLI et Niccolò SODERINI firent selon lui à Luca PITTİ de le faire « il principale della città » (cf. Annexes III, n° 25, f° 70 r.), tandis que Marco PARENTI affirme qu'à la mort de Côme en 1464 : « Rimase di lui Piero suo figliuolo di età d'anni 46 in grande autorità, et con molti amici, ricchezza, et potenza simile a quella del padre, et quasi quella medesima che teneva a vita del padre, che già insieme co' lui haveva preso l'autorità et la cura del governo della città, et a' sua pareri cedeva ogn'altro cittadino. [...] similmente forastieri, imbasciatori et signori che havevano a trattare alcuna cosa con la nostra città bisognava che quivi andassino a lui, onde quasi sempre v'era pieno d'ogni ragioni gente per varie faccende, et era assai volte difficile il poterli parlare. [...] messer Luca Pitti, messer Dietisalvi di Nerone, messer Agnolo Acciaiuoli [...] davano opinione al popolo con molti altri d'ogni sorta seguaci a loro, che Piero non dovessi seguire in tale potenza; non dimeno benché lui temesse, seguitava nel suo proposito, et teneva il principato come il padre » (éd. Doni Garfagnini, 2001, p. 57-58).

⁴³ COCCHI-DONATI, Jacopo (cf. Annexes III, n° 25), f° 70 r. : « bouleverser l'état et chasser le dit Pierre de Côme et nombre de ses principaux amis, parmi lesquels je me trouvais ».

la première place dans le discours comme dans la conception de l'action politique. Il s'agit en effet pour les Florentins, « e più tosto più che meno de' principali della città » de défendre un homme pour se défendre eux-mêmes. En d'autres termes, le *stato* des familles dépend du *stato* d'un homme.

Car il ne peut en rester qu'un : le stato des Médicis

Les événements de 1466 suggérèrent à Jacopo Cocchi-Donati un deuxième sonnet (qu'il envoya à son protecteur, Pierre de Médicis). Il permet d'observer cela sous une forme exacerbée :

Quando ripenso, Piero, ad hora ad hora,
del sommo e vero Dio la gran pietate,
che da sì manifesta crudeltate,
ci abbian salvato, resto di me fora.

Poi dicho: ben dovrei chiaschedun hora
dar gloria alla tua immensa caritate,
né giamai più offender tua bontate
infin ch'escha del corpo l'alma fora.

Hor, perché gli è sententia certa e vera
esser di maggior lode reggier giusto
che acquistato aver felicemente,

vogli ciascun, con la mente sincera,
adirizar a questo ogni suo gusto
se non vuol novità veder sovente.

*Per Dio abbiassi a mente
che s'una volta ci venissi errato,
Firenze perderia suo bello stato.*⁴⁴

L'auteur s'adresse à Pierre de Médicis et après avoir évoqué la grâce de Dieu, qui sauva les Florentins d'une « cruauté » qui n'est définie que par son caractère hyperbolique, l'auteur enjoint à ses compatriotes de rendre grâce non pas à la puissance divine mais au chef de la faction médicéenne, pour son « immense charité » et sa « bonté ». Ces termes étaient auparavant plutôt réservés à la puissance divine, comme en témoigne le texte officiel du serment prêté à la Seigneurie cette même année⁴⁵. Or ce glissement se confirme dans la suite du poème : le spectre de la *novità* est encore présent, sous la forme d'une hypothèse négative que chacun voudra éviter, de même que l'idée de sortie du droit chemin (que l'on trouve derrière le terme

⁴⁴ COCCHI-DONATI, Jacopo (éd. Miglio, 1983), p. 600 : « Quand je repense, Pierre, de temps en temps, à la grande miséricorde du suprême et véritable Dieu, qui nous a sauvés d'une si manifeste cruauté, je suis hors de moi. Ensuite je me dis : chacun devrait maintenant rendre gloire à ton immense charité, et jamais plus offenser ta bonté, jusqu'à ce que son âme quitte son corps. Or, comme est certaine et véridique la sentence disant qu'il est plus louable de régir justement que d'avoir réussi à acquérir, que chacun veuille, avec l'esprit sincère, diriger vers cela tous ses désirs, s'il ne veut pas voir souvent des nouvelletés. Par Dieu qu'on le garde à l'esprit, car si nous faisons une fois une erreur, Florence perdrait son bel état ».

⁴⁵ Cf. PAMPALONI, 1961 et 1962.

d'« erreur »). Le risque pour la cité entière est toujours grand et dûment souligné dans la prière finale : perdre « son bel état ». Mais pour empêcher que ce cauchemar n'advienne, il ne s'agit plus de réaliser l'union des citoyens, mais de rendre grâce à un homme, Pierre de Médicis.

L'idée qu'il faille rechercher la grâce des Médicis n'est pas un *hapax* dans les textes de notre corpus : dans le cas de Jacopo Cocchi-Donati, on pourrait penser que ces expressions relèvent de la flatterie, or on les trouve également chez Carlo Gondi, Bongianni Gianfigliuzzi ou Filippo di Poggio Bracciolini (évoqué plus haut), ce qui nous invite à nous y arrêter.

La polarisation « pour ou contre » les Médicis qui constituait une clef de lecture en 1433-1434 se double maintenant de l'évocation de démarches serviles vouées à s'assurer la *grazia* des Médicis afin d'accéder aux offices tant convoités. En 1464, selon Bongianni Gianfigliuzzi, un certain nombre de membres du parti médicéen se réunirent secrètement pour s'allier pour la « difensione e mantenimento prima dei nostri magnifici ed ecielsi signori e apresso delle nostre persone e beni⁴⁶ ». On pourrait penser qu'il s'agit de défendre le Priorat en période d'agitation populaire, mais cette entente secrète intervient à la mort de Côme, ce qui nous pousse à penser que les « seigneurs » en question sont les Médicis et plus largement les chefs du parti médicéen, qui se trouvent alors en pleine phase de transition. Remarquons en tous cas que la défense de leurs propres *stati* passe après celle de leurs « seigneurs »...

Le livre de Carlo Gondi atteste que les Florentins sont désormais entrés dans l'ère de la « grâce des Médicis ». Les événements de 1466 sont les seuls éléments ayant trait à la vie de la cité que l'on trouve dans les fragments qui nous sont parvenus. L'auteur tente de se défendre alors qu'il se trouve en fâcheuse posture et son récit porte la trace de son étonnement (réel ou feint). Apprenant qu'il est recherché par les hommes d'armes de la commune, il se réfugie chez Luca Pitti, son ami et parent, afin d'avoir une chance de prouver son innocence :

Et facendomi noto detto messer Lucha quello gli era stato detto per parte degli Otto, lo pregai strettamente gli piacesse di mandare Bonachorso suo figliuolo a Piero di Cosimo a schusarmi chomme innocente e finalmente a domandargli di grazia io fussi lasciato stare.⁴⁷

Il ne cherche pas à se défendre en décrivant ce qu'il a fait ou non dans le cadre de l'agitation des jours précédents, comme le firent par exemple Simone Peruzzi ou Luigi di Piero Guicciardini en 1378 : pour tenter de se sauver, il n'imagine qu'un seul recours, les Médicis. Il « prie » ainsi son « ami » Luca Pitti d'envoyer quelqu'un

⁴⁶ GIANFIGLIAZZI, Bongianni (cité par ARRIGHI et KLEIN, 2003), p. 69 : « défense et le maintien d'abord de nos magnifiques et excellents seigneurs et ensuite de nos personnes et de nos biens ».

⁴⁷ GONDI, Carlo (éd. Ridolfi, 1928), p. 114 : « Et le dit messire Luca m'apprenant ce qui lui avait été dit de la part des Huit, je le priai instamment de bien vouloir envoyer son fils Bonaccorso à Pierre de Côme pour protester de mon innocence et enfin, lui demander de grâce qu'on me laisse tranquille ».

auprès de Pierre de Médicis pour lui signifier son innocence et surtout lui demander « de grâce » de le laisser en paix. Pour l’auteur, il est évident que c’est de la volonté de Pierre de Médicis que dépend son *stato*⁴⁸. Écrire sa version des faits pour ses descendants apparaît dans ce cadre parfaitement inutile. De fait, comme tant d’autres individus devenus *sospetti* aux yeux des Médicis, Carlo Gondi choisit le silence.

Le silence des sospetti

La catégorie des *sospetti* apparaît comme une autre caractéristique des années 1458-1480. Ce terme, rendu célèbre par Giovanni Rucellai (qui se définit lui-même comme ayant été « sospetto allo stato » durant plus de vingt ans à cause de sa proximité avec Palla Strozzi, puissant adversaire des Médicis⁴⁹), est également présent sous la plume de Marco Parenti⁵⁰. Aux amis et ennemis déclarés des Médicis s’ajoutent à présents les *suspects*, terme appartenant au champ sémantique de la dissimulation : l’appartenance aux différentes factions n’est plus évidente, elle n’est plus déterminée socialement ni même idéologiquement de façon ouverte, mais dépend de l’appréciation d’un seul homme et les familles n’arrivent même pas à

⁴⁸ C’est également très net chez Marco PARENTI, comme en témoigne ce passage se rapportant aux jours qui suivirent le *Parlamento* de 1458 : « tutti gli huomini habili allo stato correvano a casa Cosimo, e lui et Piero suo figliuolo in disparte nelle camere loro pregevano che gli facessino della balia. A tutti era risposto gratamente, ma a pochi, rispetto al numero grande che chiedeva, toccò la gratia » (éd. Doni Garfagnini, 2001, p. 115). Dans ces quelques lignes, le lien entre *stato* politique des individus et *grazia* dispensée par les Médicis apparaît clairement : selon Marco PARENTI, ce sont Côme et Pierre DE MEDICIS qui, depuis leurs demeures privées, font les membres de la *Balia*. On retrouve la même corrélation dans le portrait que fait PARENTI de Luca PITTI en 1458 : « Uomo in tutto dato a Cosimo et però molto baldanzoso et da fare ogni cosa per lo stato di Cosimo senza altra considerazione e rispetto, fu di quelli Signori de l’anno 1434 che fé ritornare Cosimo a Firenze, confinato a Vinegia l’anno 1433; e per questo di povero, per favore di grande stato che gli fu dato, diventò richissimo et fessi cavaliere » (*ibid.*, p. 114) L’un des hommes les plus puissants de la Florence d’alors est présenté comme un véritable valet des MÉDICIS. Ayant reçu son « grande stato » des MEDICIS, toute son action politique est désormais orientée en fonction d’un autre *stato*, celui de Côme, pour lequel il est « prêt à tout ». D’autres Florentins font le même calcul en 1466 et choisissent le camp de Pierre : « Altri più modesti ma cupidi di honore, per non essere incolpati per tardità non suoi amici, onde e’ ne potessino perdere la gratia del suo stato, il quale e’ giudicavano essere vincitore per i migliori provvedimenti che vedevano di lui, et per essere quella casa usata sempre a vincere ne’ movimenti passati, perché fatti da loro erano bene pensati et ordinati contro a gente isproveduta et senza capo » (*ibid.*, p. 126). Les leçons de l’histoire sont favorables aux MEDICIS, et les Florentins sont désormais conscients que quand on veut des *onori*, il faut prendre garde de ne pas « perdre la grâce du *stato* de Pierre » : cela confirme encore une fois le passage progressif d’une vision du *stato* comme attribut de chaque famille à une vision où il n’y a qu’un seul *stato* qui compte, celui des Médicis.

⁴⁹ RUCELLAI, Giovanni (éd. Perosa, 1960), p. 122 : « suspect aux yeux de l’état ».

⁵⁰ PARENTI, Marco (éd. Doni Garfagnini, 2001), p. 135 : « Seguirono poi ad altri, et fu preso Carlo Gondi, Piero Giacomini, Amerigo Benci, Antonio di Fronte, Tomaso Ridditi, Simone Beccanugi sendo in villa. Et così discorrendo per la terra cercando degli altri, davano grande spavento a chi vedeva, ricercando se medesimo se in detti o in fatti pe’ tempi passati e’ potevano essere a sospetto a Piero o a chi guidava questa danza per lui. Onde alcuni per dubbio si fuggirono di Firenze ». Le terme « sospetto » était semble-t-il relativement répandu quand il s’agissait d’analyser la situation géopolitique, mais on constate ici un transfert de sens en direction de la politique intérieure (également *ibid.*, p. 133).

connaître en ces termes leur propre position sur l'échiquier politique : dans le doute, certains n'hésitent pas à s'auto-exiler de Florence.

Dans ce contexte, il est aisé de comprendre pourquoi certains auteurs de livres de famille, pourtant actifs au moment des faits (au premier rang desquels se trouve Dietisalvi di Nerone Dietisalvi) choisirent de se taire. Entre 29 et 34 auteurs s'attachaient en effet à écrire leur livre de famille entre 1458 et 1478 : 93 %, 91 % et 80 % des témoins potentiels des événements choisirent donc le silence.

Chez certains auteurs, on peut cependant trouver des traces plus ou moins directes et évidentes de la façon dont leur situation de « suspects » influa sur le *stato* de la famille, et de la façon dont ils vécurent la nouvelle donne médicéenne. Le cas de Luca di Matteo da Panzano en est un exemple. Selon les éditeurs de son livre, son parcours fut marqué par des difficultés mais jamais par de complets revers de fortune⁵¹, ce qui n'était pas évident puisque son propre frère fut banni en 1434. D'ailleurs, l'examen des offices occupés par l'auteur montre qu'il disparut des bourses électorales à partir de 1434⁵² et dut se contenter d'offices mineurs ou *estrinseci*, qu'il refusait par ailleurs (estimant avoir peut-être passé l'âge de passer son temps au loin dans les *Podesterie* à gagner l'argent utile pour redresser les finances de la famille⁵³, ou peut-être parce qu'il voulait rester à Florence pour défendre ses intérêts). L'attention que manifeste l'auteur à l'égard de la présence de ses enfants dans les bourses électorales des Offices Majeurs⁵⁴, ainsi que le compte-rendu de l'intervention de Côme de Médicis dans ses projets de mariage pour son

⁵¹ MOLHO et SZNURA, 2010, p. xi-xii : « Nel suo complesso, Luca sembra aver raggiunto le grandi mete alle quali un qualsiasi fiorentino della sua epoca avrebbe aspirato: una posizione economica infinitamente migliorata in confronto alla precarietà nei primi due decenni del secolo; il vecchio patrimonio avito consolidato e riportato, almeno negli anni della sua maturità, sotto il controllo della famiglia; figlie e figli ben sposati, anzi, nel caso di almeno uno, sposato con il beneplacito esplicito nientedimeno che di Cosimo de' Medici, indiscusso *primus inter pares* dei grandi uomini di stato fiorentini nei decenni centrali del secolo; le stimmate politiche di una vecchia appartenenza allo storico ceto magnatizio rimosse dalla famiglia senza, però, sacrificare quei segni di uno *status* onorevole, pregevole capitale simbolico in una società che si stava progressivamente aristocratizzando e i cui membri si davano alla ricerca spesso affanosa di passati familiari tanto esaltati quanto inventati; una carriera politica che fa palese l'inserimento di Luca e della sua famiglia nei ranghi della classe dirigente della sua città. Insomma, vista nel suo insieme, una vita se non di un successo eclatante, almeno relativo e solido, invidiabile, s'immagina, da parte di molti suoi contemporanei ».

⁵² MOLHO et SZNURA interprètent la présence de Luca dans la *Balia* comme le « segno definitivo del suo inserimento non solo nella cerchia politica della città, ma nel reggimento stesso che stava per imporre la sua egemonia per il resto del secolo » (*ibid.*, p. xxi), voyant donc dans cet élément un pas en avant en terme de statut, alors que dans les faits l'auteur n'alla jamais au-delà, reculant même sur l'échelle du *cursus honorum* après 1434.

⁵³ Sur la stratégie mise en œuvre par l'auteur pour redresser la situation économique de la famille, cf. *ibid.*, p. xxiv.

⁵⁴ MOLHO ET SZNURA interprètent l'attention de Luca à l'« inserimento nella vita cittadina » de ses fils comme une trace de son orphelinage, p. xxv-xxvi. Or ils soulignent aussi le désir de Luca de voir ses fils parvenir le plus tôt possible à l'âge d'éligibilité, ce qui l'amène à falsifier les dates de naissance de 4 de ses 5 fils, ce qui me semble aller au-delà de la simple impatience, même si la pratique consistant à « antidater » la naissance des enfants de quelques mois voire d'une ou deux années pour les *Tratte* était déjà assez courante.

ainé Antonio⁵⁵, me semblent relever d'une recherche de garanties pour le *stato* familial, dans l'angoisse de voir sa famille exclue du *reggimento*⁵⁶.

Les enfants de Luca di Matteo da Panzano sont ainsi placés dans les bourses électorales de 1434 et sont *veduti* alors qu'ils sont bébés : c'est une façon de donner à leur père l'espoir que sa famille connaîtra politiquement de jours meilleurs et de s'assurer de sa coopération, alors même qu'il est exclu de fait du *reggimento*. Les quelques lignes que consacre l'auteur au mariage de son fils sont également tout sauf anodines, si on les replace dans leur contexte particulier, comme c'était déjà le cas pour Matteo di Giovanni Corsini en 1434. Selon Molho et Sznura, l'alliance matrimoniale nouée avec la famille Fabrini traduirait la volonté de l'auteur de s'associer à une famille au *stato* supérieur et lui aurait fourni une occasion de montrer son adhésion au régime médicéen⁵⁷. En effet, cette alliance matrimoniale intervient seulement quelques semaines après les événements de 1458 :

+ Mcccc°lvijj a dì j° di novembre 1458.

Antonio mio figliuolo. Questo dì Giovanni di Chosimo de' Medici mandò per me Lucha e disse: "I' voglio dare moglie a 'Ntonio tuo figliuolo la figliola di Nicholò di Stefano di ser Piero Fabrini con dota di circha a f. mille", e disse eser suti è anni 100 setaiuoli e grandi merchatanti e buoni popolani, e ne lo stato d'oggi è loro amicho. Dissi quello voleva m'era chomandamento, e che io ero contento, e così mandai a Panzano per Antonio mio figliuolo, disse era contento e che io gli consengnassi sua parte di roba e mancierasilo, e così fé, die' sua parte e mancieppa'l come un questo a carte 195 ne fo menzione.⁵⁸

Dans ce passage, le Médicis apparaît comme le sujet actif, dont la volonté s'impose à l'auteur : il ne lui présente pas cela comme un souhait mais bien comme l'expression de sa volonté. C'est en tous cas ainsi que Luca di Matteo da Panzano le perçoit, et il utilise dans sa réponse un terme (« comandamento ») qui fait partie du lexique du service largement employé dans le cadre des rapports de patronage par les personnes socialement subordonnées⁵⁹. De plus, il me semble que l'on peut lire dans le discours rapporté et en particulier dans la façon dont Jean de Médicis présente à l'auteur la belle-famille qu'il a choisi une menace à peine voilée à l'adresse de la

⁵⁵ MOLHO et SZNURA, 2010, p. xxiv.

⁵⁶ Cf. *infra*, chapitre 12 pour l'analyse d'autres exemples de ce type ainsi que des conséquences de ces procédés sur la représentation des acteurs politiques.

⁵⁷ MOLHO et SZNURA, 2010, p. xxiv : « un invito a dimostrare l'appartenenza al regime della città, emerso consolidato dopo gli eventi burrascosi di qualche settimana prima, [che] apparve irresistibile per Luca ».

⁵⁸ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 384 : « Mille quatre cent cinquante-huit, le 1^{er} novembre 1458. Mon fils Antonio. En ce jour Jean fils de Côme de Médicis me fit mander et me dit : "Je veux donner pour épouse à ton fils Antonio la fille de Niccolò di Stefano di ser Piero Fabrini, avec une dot d'environ mille florins" et il dit qu'ils étaient depuis cent ans des soyeux, des grand marchands et de bon populaires, et de leurs amis dans l'état d'aujourd'hui ». Je dis que ce qu'il voulait était un commandement pour moi, et que j'en étais satisfait ; ainsi envoyai-je chercher mon fils Antonio à Panzano, qui dit qu'il était satisfait et de lui envoyer sa part de biens et de l'émanciper, ce que je fis ; je lui donnai sa part et je l'émancipai comme j'en fais mention ici au f° 195 ».

⁵⁹ Cf. à ce sujet MC LEAN, 2007.

famille da Panzano, tant le portrait qui est fait des Fabrini se présente comme une image inversée de celui des da Panzano.

Or, si les auteurs de livres de famille ne s'expriment pas sur les événements de l'ère médicéenne, les exemples d'interventions directes des Médicis en matière d'alliance matrimoniale abondent dans le corpus⁶⁰. C'est notamment le cas du mariage de Filippo di Bartolomeo Valori, négocié par Laurent de Médicis lui-même⁶¹. Mais l'influence des Médicis va bien plus loin, comme en témoignent ces quelques lignes du notaire Antonio Bartolomei :

Richordo chome lunedì a dì 20 d'ottobre Mccccxvj per piacere a Piero di Cosimo et inteso l'opynioni di molti, a fine di bene rinunptiai l'uficio del notaio delle tracte; funne rogato ser Domenicho di ser Bartholomeo da Radda.⁶²

Cet homme, dont les revenus sont étroitement liés à l'exercice des charges et offices publics n'hésite ainsi pas à démissionner pour « plaire » à Pierre de Médicis : ce citoyen de Florence semble conscient que son intérêt et celui de sa famille dépendent maintenant du bon plaisir d'un autre. Il s'y plie, sans même qu'on ait besoin de lui demander quoi que ce soit officiellement.

⁶⁰ Sur cet aspect de la politique médicéenne cf. notamment BROWN, 1994 (cité par NAJEMY, 2006, p. 343) et GUIDI BRUSCOLI, 1997, p. 347-398 (l'annexe sous forme de tableau contient de nombreux exemples de mariages où les MEDICIS sont directement intervenus). Les MEDICIS n'hésitaient pas à intervenir également dans le domaine des bénéfices ecclésiastiques, comme en témoigne ce passage tiré du livre de Bernardo RINIERI (éd. Colin, 2002), p. 99-100 [1473] : « E questa lezione avamo a far noi di chasa, e detto Mariotto e figliuoli, e i Gachinotti consentire. E chome vachasse, ànno a ffare la lezione detti Gachinotti, et noi consentire; che d'achordo facemo, noi avessimo a fare 2 lezioni e loro j^a. E a detto messer Marsilio la demo a preghiera et stanza di Lorenzo di Piero di Chosimo de' Medici, è sopra la sua coscienza se non fusse ben ghovernata. Che Iddio vogla non sia chon charicho da nostra choscienza ».

⁶¹ VALORI, Filippo di Bartolomeo (éd. Polizzotto et Kovesi, 2007), p. 78 : « + 1476. Richordo chome questo dì 5 di luglio 1476 Lorenzo de' Medici mi fe' dire che mi voleva parlare. Andai detto dì a trovarlo, e lui mi disse come Averardo d'Alamanno Salviati era stato a llui e dettogli che aveva una figliuola d'età da marito e che volentieri la darebbe a Filippo mio figliuolo, richiedendo lui che ne fussi operatore. Rispuosigli che a me piaceva e che solo ne volevo conferire con Filippo e intendere di sua intentione. E così feci la sera medesima, e trovandolo disposto a seguirne il parere e volontà mia, rispuosi el dì seguente a Lorenzo che conchiudessi. E lui mandò per Averardo e asodossi con lui delle conditioni. E adì sette, in domenicha, venne detto Lorenzo a trovarmi in casa e disse avere concluso el parentado fra noi, cioè che la Lessandra, figliuola d'Averardo Salviati, fussi donna del mio Filippo con fiorini dumila di dota, cioè fiorini 1000 in sul Monte, e fiorini 1000 tra contanti e donora. E volle che detto dì ci ahozassimo insieme Averardo e io, e così facemo im palagio de' Signori, presente Lorenzo. El quale ci disse le parole della conclusione fatta per lui, Lorenzo, e noi ci demo la fede dell'osservantia, né se fe' altro atto di giuramento. Iddio abbi permesso che sia stato in buon punto. E la seguente sera v'andò a cena » (le soulignement est présent dans le manuscrit).

⁶² BARTOLOMEI, Antonio (cf. Annexes III, n° 7), f° 2 v. : « Mention que lundi, le 20 octobre 1466, pour plaire à Pierre de Médicis et ayant entendu les opinions de nombreuses personnes, pour bien faire, je renonçai à l'office de Notaire des Extractions ; ce fut enregistré par ser Domenico di ser Bartolomeo da Radda ».

VERS UNE AUTONOMISATION DU CHAMP POLITIQUE ?

Paradoxalement, alors qu'il apparaît de façon toujours plus nette aux citoyens florentins que le seul *stato* qui compte véritablement est celui des Médicis, les livres de famille de l'époque présentent un nombre croissant d'occurrences du terme *stato* sans que celui-ci ne soit relié formellement à un individu ou bien à une famille. Il semblerait que l'on assiste à l'enracinement dans l'écriture privée d'une conception autonome et communale du *stato*. Or il semble aussi que la dimension paradoxale de la chose n'ait pas complètement échappé aux Florentins, puisque leurs livres font état, parallèlement, d'une pensée toujours plus nette de la conjoncture politique comme facteur déterminant pour les choix à opérer dans la vie de la cité et surtout du développement du thème du secret et de la dissimulation en matière de politique intérieure florentine.

Officiellement : le stato commun

En 1463, le notaire Agnolo Bandini présente sa prolongation au poste de Notaire des Huit de la *Balia* sous l'angle du « bene dello stato⁶³ », même s'il apparaît que c'est la dimension économique qui commande l'écriture. Nous ignorons le sens que le notaire donnait à ces mots, présents depuis plusieurs décennies dans le vocabulaire politique officiel de la commune (comme en témoignent les registres des *Consulte e pratiche* ou les textes des chanceliers⁶⁴). Peut-être n'était-ce qu'une formule à ses yeux, mais nous constatons qu'elle existe désormais dans la sphère de l'écriture privée.

On retrouve le terme *stato* dans une acception correspondant à ce que les générations précédentes eussent appelé *Comune* dans le premier sonnet composé par Jacopo Cocchi-Donati en 1466. Comme nous l'avons vu, l'auteur y exhorte en effet les citoyens à s'unir pour le bien de Florence, en utilisant plusieurs termes pour désigner l'entité communale, dont *regno* et *stato*. L'auteur incite les Florentins à l'action politique en leur proposant comme horizon « gloria et grandezza del vostro regno » et l'espoir que leur état connaisse « fermezza e buon sostegno ». Le corps politique est ainsi présenté comme un ensemble qui partage un *stato*, stable ou non,

⁶³ BANDINI, Agnolo (éd Carletti, 1994) p. 128 : « *Raferma di me ser Angnolo con detto salaro di f.10. A dì 3 di settembre 1463 seguitai l'uficio del notariato degli Otto della Balia perché fu rafermo pel Consiglio per uno anno incominciato a dì detto e finiendo come seguita con detto salaro di f. 10 il mese, perché parve al popolo che pel bene dello stato dovessi essere rafermo, e così fu* ».

⁶⁴ En ce qui concerne la présence du terme *stato* (et son étendue sémantique) dans les textes officiels de la république avant le XVI^e siècle, cf. RUBINSTEIN, 2004 [1971], p. 151-163 et POST, 1964, p. 241-309 (pour les XII^e-XIII^e siècles). Je remercie Laurent BAGGIONI pour les informations concernant la présence massive de ce terme dans les textes des chanceliers SALUTATI et Leonardo BRUNI. Nous revenons sur l'évolution sémantique du terme « stato » dans le corpus *infra*, chapitre 11.

mais qui est aussi pensé comme une entité dotée d'une autorité, qui s'exerce sur un territoire (ce à quoi renvoie le terme *regno* de même que l'idée d'« élargir vos frontières » au v. 12). En d'autres termes, le *stato* n'apparaît plus – seulement – comme un terme désignant la position des individus et des familles dans le panorama politique et social de la cité, mais également comme un mot désignant une entité plus vaste et qualifiée politiquement, qui semble correspondre aux frontières du *Comune*.

Le terme *stato* recouvre ainsi une étendue sémantique toujours plus vaste et stratifiée aux yeux des Florentins, pouvant potentiellement aller de son acception la plus privée, en tant qu'attribut des individus et des familles, à une acception politique large et surtout distincte de la première. Les occurrences du terme que l'on trouve sous la plume de Laurent de Médicis constituent à ce titre un cas marquant de polysémie, probablement renforcée par la position centrale de l'auteur dans le panorama florentin :

Fu molto pianto da tutta la città, perché era uomo intero e di perfettissima bontà; e da' Signori d'Italia, massime e principali, fummo per lettere e imbasciate condoglienze della sua morte, e a noi offerire lo Stato loro per la nostra difesa. Il secondo dì doppo la sua morte, quantunque io Lorenzo fussi molto giovane, ciò è d'età d'anni 21, vennono a noi a casa i principali della città e dello Stato a dolersi del caso, e confortarmi che pigliassi la cura della città e dello Stato, come avevano fatto l'avolo e padre mio. Le quali cose, per essere contro alla mia età e di grande carico e pericolo, mal volentieri accettai, e solo per conservazione delli amici e sustanzie nostre, perché a Firenze si può mal vivere ricco senza lo Stato. Delle quali insino a qui siamo riusciti con onore e grazia, reputando tutto non da prudenzia, ma per grazia di Dio e per li buoni portamenti de' miei passati. Grande somma di danari truovo abbiamo spesi dall'anno 1434 in qua. Come appare per un quadernuccio di quarto di foglio, da detto anno 1434 a tutto 1471 si vede somma incredibile, perché ascende a fiorini 663.775 e ½, tra limosine, muraglie e gravezze, senza l'altre spese. Di che non voglio dolermi, perché quantunque molti giudicassono <meglio> averne una parte in borsa, io giudico esser grande lume allo Stato nostro, e paiommi bene collocati, e sonone molto bene contento.⁶⁵

⁶⁵ Laurent DE MEDICIS (éd. Zanato, 1992), p. 38 : « Il fut beaucoup pleuré par toute la cité, car c'était un homme intègre et parfaitement bon ; et plusieurs Seigneurs d'Italie, surtout les principaux, nous offrirent par des lettres et des ambassades leurs condoléances à l'annonce de sa mort, ainsi que leurs états pour notre défense. Le deuxième jour après sa mort, bien que moi Laurent je fusse très jeune, c'est-à-dire que j'avais 21 ans, les principaux de la cité et de l'état vinrent à nous dans notre maison pour exprimer leur douleur à propos de ce "cas" et me pousser à prendre la direction de la cité et de l'état, comme mon aïeul et mon père l'avaient fait. Ces choses, contraires à mon âge et fort pénibles et périlleuses, je les acceptai mal volontiers et seulement pour la conservation de nos amis et de nos substances, car à Florence on peut difficilement vivre riche sans état. Jusqu'ici nous nous en sommes sortis avec honneur et grâce, ce que j'attribue non à la prudence, mais à la grâce de Dieu et aux bons comportements de mes ancêtres. Je trouve que nous avons dépensé une grande somme d'argent depuis 1434 jusqu'à aujourd'hui, comme cela apparaît dans un petit carnet *in-quarto*, depuis 1434 jusqu'à la fin de l'année 1471. On voit une somme incroyable, car elle se monte à 663775 florins et demi, entre aumônes, constructions et impôts, sans compter les autres dépenses. Je ne veux pas m'en plaindre, car bien que nombre de personnes jugeraient préférable d'en avoir une partie dans la poche, je juge que cela illumine grandement notre état, et ils me semblent bien employés, et j'en suis fort satisfait » [Note de traduction : la ponctuation étant généralement, pour les textes manuscrits de cette époque, introduite par les éditeurs modernes, j'ai pris la liberté d'intervenir sur la segmentation de la phrase, reliant « come appare » à la portion précédente et introduisant une pause longue entre 1471 et « si vede » car cela semblait plus logique].

La première occurrence du terme s'inscrit dans un contexte supra-florentin et indique que le Magnifique conçoit le *stato* comme quelque chose dont les Seigneurs d'Italie peuvent user à leur guise, tandis que la deuxième (redoublée à la ligne suivante) renvoie au contraire à un contexte strictement florentin : à moins de considérer le couple « della città e dello stato » comme synonymique, cela indique que l'auteur établit une distinction entre la ville comme ensemble doté d'une hiérarchie dont on peut penser qu'elle serait d'ordre socio-économique et le *stato* comme ensemble strictement politique, doté lui aussi d'une hiérarchie (dont on a vu plus haut les caractéristiques). Le troisième usage du terme *stato* désigne la participation au gouvernement de la cité, c'est-à-dire la composante politique du statut des familles, qui leur permet d'en défendre les autres éléments. Le quatrième usage, enfin, va dans le sens d'une progressive superposition entre le destin des Médicis et celui de la cité dans son ensemble : difficile en effet de savoir si Laurent estime que ces dépenses furent bonnes pour le prestige de la famille, ou bien pour l'entité communale ; à vrai dire, il est probable que pour l'auteur, il s'agisse d'une seule et même chose. Dans le cas très particulier de Laurent de Médicis, *stato* familial et *stato* communal semblent pouvoir se superposer sans problème.

Pour les autres auteurs, il devait être beaucoup moins évident de concilier l'image officielle d'un *stato* commun doté d'un bien propre et la conscience profonde de l'hégémonie d'un seul *stato* familial, celui des Médicis. De là à penser que cela aurait un lien avec la fréquence croissante de termes renvoyant au champ sémantique de la dissimulation comme pratique politique, il n'y a qu'un pas.

Officieusement : l'émergence de la dissimulation

Dans le serment de la Seigneurie rapporté par Jacopo Cocchi-Donati, les Florentins sont invités à respecter une frontière nouvelle, qui concerne leur expression politique : les affaires de la cité doivent désormais être discutées uniquement au Palais communal. La liberté d'expression politique des Florentins est ainsi désormais spatialement encadrée⁶⁶. La conceptualisation de cette frontière semble dénoter l'élaboration d'un autre type de limite, venant séparer la sphère de l'action publique *au sens politique* de celle des autres affaires citadines (mais non plus citoyennes). Cette distinction semble avoir généré une faille : la pensée de la dissimulation et son lexique semblent habiter l'espace intermédiaire qui existe désormais aux yeux des Florentins entre les pensées et les intérêts des personnes

⁶⁶ COCCHI-DONATI, Jacopo (cf. Annexes III, n° 25) f° 68 v.-69 r. : « et che tutte le cose del vostro Comune s'abbino a praticare et consigliare nel vostro palagio de' Priori et non altrove; et stare contenti a' pareri et determinationi che quivi si faranno, né piu oltre né altrimenti cerchare, avendo libertà ogni cittadino di dire in su la ringhiera liberamente quello gli parrà circha [f° 69 r] alle materie che si tracteranno, parlando senpre con reverentia et honestà ».

d'une part et les dynamiques propres à la cité et à ses dirigeants identifiés, les Médicis, d'autre part.

Le lexique de la dissimulation est présent en 1466 comme en 1478, chez Jacopo Cocchi-Donati, Carlo Gondi et Filippo Strozzi. Le premier décrit ainsi les mouvements de Dietisalvi di Nerone Dietisalvi durant les jours qui précédèrent le tirage au sort de la nouvelle Seigneurie :

Piero di Coximo, il quale si trovava a Careggi che v'era ito la mattina per levarsi da queste noie, per che gli avversarii et *spetialiter* messer Dietisalvi, i fratelli et suoi amici, dimostravano avere sospetto nella sua stantia qui, et maxime per la nuova tratta de' Signori s'avea a fare a dì 28. Et messer Dietisalvi per dimostrare anche lui avere l'animo a stare in pace, se n'era ito due dì inanzi in quello di Prato, a una sua possessione detta Mezzana; et come sentì Piero essere ito a Chareggi, dié la volta a Firenze, et con giuramenti iniqui et falsi fatti pochi dì inançi, et pace simulata lo inghannavano manifestamente, che per certo si dice avevano ordinato farlo amazzare a Chareggi.⁶⁷

Le verbe *dimostrare* revient à deux reprises en référence aux agissements de l'ennemi de Pierre de Médicis. Il est associé à l'idée de suspicion, de fausseté, de duperie, ainsi qu'à une « pace simulata ». Dietisalvi aurait fait montre de s'inquiéter de la présence en ville de Pierre de Médicis pour mieux créer une occasion de le tuer hors de Florence. Tout dans son comportement est placé sous le signe de la dissimulation : lui et ses alliés feignent de vouloir la paix et n'hésitent pas à prononcer des serments avec l'intention de se parjurer. À l'opposé de ces agissements se trouve la valeur de la sincérité, que l'auteur propose aux Florentins dans la composition qu'il adjoint à son récit : « Vogli ciascun con la mente sincera / adirizare a questo ogni suo gusto / se non vuol novità vedere sovente⁶⁸ ». La sincérité apparaît ainsi comme un remède à la violence citadine.

On retrouve cette idée dans le récit de Filippo di Matteo Strozzi, où la dissimulation est une anti-valeur qui caractérise les agissements des conjurés dès le début du récit : Jacopo de' Pazzi est ainsi parti de Pise « sotto cholore della moria » et le cardinal Salviati « dimostrando d'aversi a partire per andare a Perugia leghato » incite Laurent de Médicis à l'inviter chez lui. Le jour de l'attaque, l'archevêque se trouve au Palais de la Seigneurie « sotto cholore di volere vicitare la Signoria ». L'expression « sotto colore » qui apparaît ici deux fois pour indiquer les prétextes

⁶⁷ COCCHI-DONATI, Jacopo (Cf. Annexes III, n° 25), f° 70 v. : « Pierre de Côme, lequel se trouvait à Careggi, où il était allé le matin-même pour se libérer des ennuis d'ici, car ses adversaires et *specialiter* messire Dietisalvi, ses frères et ses amis, faisaient montre de suspicion envers le fait qu'il demeure en ville, en particulier à cause du tirage au sort de la nouvelle Seigneurie qui devait être fait le 28. Et messire Dietisalvi, pour faire montre qu'il avait lui aussi l'intention de demeurer en paix, s'en était allé deux jours plus tôt dans la région de Prato, dans un de ses domaines appelé Mezzana ; et quand il apprit que Pierre était allé à Careggi, il s'en retourna vers Florence ; ils le dupaient manifestement avec leurs serments iniques et faux faits quelques jours auparavant et leur paix feinte, car le bruit court qu'ils avaient assurément décidé de le faire tuer à Careggi ».

⁶⁸ Cf. *supra* pour la citation de l'intégralité du poème et sa traduction.

utilisés par les conjurés, nous renvoie au domaine des apparences (trompeuses) et de la fausseté supposée caractériser profondément les ennemis des Médicis.

Or, comme le montre le récit de Carlo Gondi, la dissimulation ne constitue plus seulement une anti-valeur, unanimement condamnée (la trahison est toujours présentée négativement dans le corpus même quand les *trattati* servent les intérêts de la commune à l'extérieur⁶⁹). Elle semble désormais faire partie de la palette que les acteurs ont à leur disposition dans le domaine de l'action politique.

Les auteurs de livres de famille pensent ainsi de plus en plus nettement et distinctement la possibilité d'un écart entre les souhaits des hommes et leurs actes. Carlo Gondi distingue ainsi ce qui est fait ouvertement de ce qui est fait secrètement : l'accès des citoyens florentins aux données de la vie politique n'est plus conçu comme allant de soi et les accords secrets prennent de plus en plus de place dans le récit⁷⁰. S'il est « manifesto a ogni persona » que la situation est très tendue à Florence à cause des dissensions entre Pierre de Médicis et Luca Pitti, le contenu de l'accord passé entre les deux hommes demeure hors de portée :

E finalmente, quale se ne fusse la chagione, m[esser] Lucha segretamente si disse s'accordò con Piero, di modo che la Signoria ch'era tratta fé l'entrata sua come era usanza. [...] La quale Signoria di fatto feciono grande numero di richiesti e propongono la chondizione della città. E come era ordinato, m. Lucha Pitti, quale se ne fusse la chagione nollo so benché molte chagione si dicesse, che lui avrà preso etc., et fattogli gran proferte, finalmente lui consigliò si facesse parlamento pubricho in sulla ringhiera; et così fu seghuitato da ogni altro, benché una grandissima parte dicessono contro all'animo loro et contro al bene della città.⁷¹

Dans ces quelques lignes, la notion de secret comme élément désormais reconnu de la pratique politique cohabite avec une distinction nette entre les souhaits et les actes des acteurs politiques (ils font des choix qui vont à l'encontre de leur volonté première) d'une part, ainsi qu'avec une distinction entre le « bien de la cité » et les intérêts des personnes et des familles (qui constituent les antécédents directs des décisions prises). Il me semble intéressant d'observer la concomitance du développement d'une pensée toujours plus autonome de la cité et de celui d'une pensée du secret en politique. D'une part, le secret est un indicateur de la distance qui sépare une partie des citoyens des lieux de décision et d'élaboration de la politique

⁶⁹ Cf. par exemple l'indignation de *ser* Naddo DA MONTECATINI à propos du rôle de Marco DE' TARLATI dans l'achat d'Arezzo (éd. San Luigi, 1784, p. 72-73).

⁷⁰ On en trouve plusieurs exemples dans le récit que fait Marco PARENTI des mêmes événements (éd. Doni Garfagnini, 2001, p. 124, 129).

⁷¹ GONDI, Carlo (éd. Ridolfi, 1928) p. 113 : « Et finalement, quelle qu'en fût la raison, messire Luca se mit d'accord secrètement avec Pierre, de sorte que la Seigneurie qui avait été extraite entra en charge comme il était d'usage. [...] Cette Seigneurie nomma en conséquence un grand nombre de Requis et mit à l'ordre du jour la situation de la cité. Et comme cela était décidé, messire Luca Pitti (quelle qu'en fût la raison, ce que j'ignore, bien que plusieurs raisons circulent, qu'il aurait pris, etc., et qu'on lui aurait fait des offres importantes) conseilla au final à la tribune de faire un *Parlamento* public ; et il fut suivi par tous les autres, bien qu'une très grande partie d'entre eux aient parlé contre leur intention et contre le bien de la cité ».

citadine – ce dont ils sont conscients⁷². D'autre part, il fait désormais clairement partie de la *praxis* politique municipale et les citoyens pensent leurs choix et leurs orientations politiques indépendamment de leur volonté première ou même de leurs valeurs. Ainsi, les Florentins prennent désormais en compte les angles morts et les zones d'ombres qui demeurent quand ils observent la vie politique intérieure de la cité, et paradoxalement, cela dénote une vision plus fine de celle-ci, plus distinctement politique.

Penser la cité : élargissement du champ de vision

Cet élargissement du champ de vision « politique » des Florentins se traduit à l'intérieur des murailles citadines par la prise en compte des zones d'ombres et angles morts, mais aussi, à l'extérieur de celles-ci, par une attention accrue aux rapports qu'entretient le *Comune* avec les puissances étrangères.

Quand Lapo da Castiglionchio chercha en 1378 à fournir à ses descendants des clefs pour s'orienter dans la politique florentine, il leur décrivit les familles florentines qui tenaient alors le haut du pavé, distinguant les familles guelfes des gibelines. Ces descriptions sont fortement inscrites dans la géographie florentine : le pouvoir de ces familles doit en effet beaucoup à leur ancrage dans la cité et celui-ci détermine aussi les solidarités et les antagonismes qui déterminent une bonne partie de la vie politique de l'époque. En ce sens, la conception du champ politique de cet auteur ne semble pas très différente de celle de Dante au début du siècle⁷³. En revanche, l'écart est très net avec celle des auteurs de livres de famille de la seconde moitié du xv^e siècle.

En 1434, seul Côme de Médicis semblait considérer ce qui se passait en dehors des murailles de la cité comme un élément crucial pour l'évolution de la situation à l'intérieur de ses murs, regrettant d'ailleurs que ses amis et alliés n'aient pas pris en compte cet élément (en leur faveur) dans leur évaluation de la situation⁷⁴. Cette tradition perdure dans la famille Médicis et commence à s'étendre peu à peu au sein de notre corpus, comme en témoignent notamment les analyses de Francesco d'Agnolo Gaddi que nous avons citées.

À la mort de Côme, Pierre de Médicis entame un livre de famille qu'il ne tiendra pas longtemps : il s'agit avant tout pour lui de dresser l'inventaire de son

⁷² Cela sera « institutionnalisé » en 1480 avec l'instauration d'un vœu de secret pour les membres du conseil des Soixante-Dix voulu par Laurent DE MEDICIS et théorisé par Francesco GUICCIARDINI dans le *ricordo* C141. Cf. à ce propos BROWN, 1994, p. 62 et MORELLI TIMPANARO, MANNO TOLU et VITTI, 1992, p. 37.

⁷³ Cf. par exemple la description de Florence faite par le personnage de Cacciaguida aux chants XV et XVI du *Paradis* : les principales familles de la cité y sont recensées et sont fortement inscrites dans le paysage citadin.

⁷⁴ Cf. *supra*, chapitre 7.

héritage⁷⁵. Or, les références aux nombreuses lettres de condoléances reçues de toute l'Italie figurent en bonne place dans le livre : l'aura de la famille Médicis dans le concert des puissances italiennes constitue donc aux yeux de Pierre de Médicis une composante à part entière de son patrimoine. À la mort de Pierre de Médicis, Laurent ouvrit lui aussi un livre où il décrit le moment où la question de son héritage se posa, sous toutes ses dimensions : dans ce passage, que nous avons analysé plus haut sous l'angle de la polysémie du terme *stato*, l'attention aux rapports entretenus par la famille et par la cité avec les Seigneurs d'Italie est très nette⁷⁶ ; quelques années auparavant, dans un autre texte privé, Laurent de Médicis avait déjà évoqué la mort de son aïeul en des termes qui montraient la portée péninsulaire de son regard :

A dì primo di agosto morì Chosimo de' Medici el quale lasciò la città sua 'n pace dentro e di fuori e in grande habundanzia di grano e in maggiore felicità che lla fusse mai stata; stavano le potentie d'Italia chome da piè dirò che la Italia era divisa in 5 potentie benché fussino molte più pure quelle di che si facea conto erano 5, papa, Re di Napoli, Signoria di Vinegia, duca di Milano e Fiorentini. El papa era in quel tempo di natione Sanese chiamato Pio II, re di Napoli el re Ferdinando figliuolo non legittimo del re Alphonso, el doge di Vinegia era messer Cristofano Moro et duca di Milano el duca Francesco Sforza, quell'altre tre potentie si reggevano e reggono a popolo; Firenze si regge a popolo; le quale tutte erano insieme in lega e stavano in pace excepto e' vinitiani che erano e sono in guerra col turco.⁷⁷

La description procède – ici encore – par cercles concentriques : partant de l'intérieur des murailles, le regard s'élargit progressivement pour embrasser l'extérieur de la cité d'abord, puis l'ensemble des « puissances d'Italie », comme le fait d'ailleurs Marco Parenti à la même époque⁷⁸. L'échelle pertinente pour décrire la situation politique au tournant des générations ne semble ainsi plus la même. Dans le livre débuté plus tard, il évoque également la mort de son grand-père :

Cosimo nostro avolo, uomo sapientissimo, morì a Careggi addì primo d'agosto 1464, d'età d'anni 76 in circa, molto lacerato dalla vecchiezza e dalle gotte, con

⁷⁵ Cf. à ce sujet CIAPPELLI, 2003, p. 160-162.

⁷⁶ Sur le livre de Laurent DE MEDICIS, cf. CIAPPELLI, 2003, p. 163. Le chercheur souligne la continuité de cet écrit avec ceux de Pierre DE MEDICIS et de Côme et souligne à juste titre l'attention manifeste du Magnifique aux éléments attestant du prestige de sa famille dans et hors de la cité (il fait ainsi référence au décret et à la lettre patente qui donnèrent à Côme le titre de *Pater Patriae*, à la lettre du roi de France qui donna aux MEDICIS le droit d'insérer trois lys dans leurs armoiries, ainsi qu'aux liens tissés avec les SFORZA). Plus généralement, sur le moment de la transmission à Laurent des rênes de la cité à la mort de Pierre, cf. SORANZO, 1953 et F. W. KENT, 1996.

⁷⁷ MEDICIS (DE), Laurent (éd. del Piazzo, 1957), p. 222 : « Le premier août mourut Côme de Médicis, lequel laissa la cité en paix dedans comme dehors, en grande prospérité de grain et dans la plus grande félicité que celle-ci connut jamais. Les puissances d'Italie étaient ainsi que je le dirai ci-dessous : l'Italie était divisée en cinq puissances (bien qu'il y en ait beaucoup plus, celles qui comptaient vraiment étaient au nombre de cinq) : le pape, le roi de Naples, la Seigneurie de Venise, le Duc de Milan et les Florentins. Le pape était à cette époque Siennois de naissance et s'appelait Pie II ; le roi de Naples était le roi Ferdinand, fils illégitime du roi Alphonse ; le doge de Venise était messire Cristofano Moro et le duc de Milan le duc Francesco Sforza ; ces trois autres puissances étaient et sont gouvernées par le *Popolo* ; Florence est gouvernée par le *Popolo* ; et toutes étaient liguées ensemble et étaient en paix, à l'exception des Vénitiens qui étaient et sont en guerre avec le Turc ».

⁷⁸ PARENTI, Marco (éd. Doni Garfagnini, 2001), p. 64-71.

grandissimo dolore non solamente di noi e di tutta la città, ma generalmente di tutta Italia, perché fu uomo famosissimo e ornato di molte singolari virtù. Morì in grandissimo stato, quanto <alcuno> cittadino fiorentino di cui sia memoria.⁷⁹

La structuration du regard en cercles concentriques se voit encore plus nettement ici : au cercle familial fait suite le cercle citadin, puis « tutta Italia ». Si l'on examine la juxtaposition de cette description de la situation florentine et l'évocation de la position particulière de Côme au sein de la cité, on constate que l'élément venant relier logiquement les deux réside peut-être précisément dans la forme « concentrique » qui semble désormais structurer le regard porté sur la cité. Côme est ainsi présenté lui aussi au centre d'une structure, celle du *stato* des membres de la société florentine. L'image des cercles concentriques semble ainsi structurer la représentation du paysage politique florentin, tant intérieur qu'extérieur. À partir des années 1470, le regard des auteurs sur leur cité comme sur la péninsule semble ainsi avoir changé de forme comme d'échelle.

CONCLUSIONS

Les trois arrêts sur image que nous avons effectués pour tenter de mettre en évidence les traits saillants du regard que les citoyens florentins portaient sur leur cité durant l'ère médicéenne ont mis en évidence les éléments suivants :

1. De moins en moins d'auteurs de livres de famille choisissent de décrire la vie de la cité dans leurs livres de famille. Parmi ceux qui continuent, on compte surtout des membres du *reggimento* et en particulier des médicéens. Les auteurs qui n'appartiennent pas au *reggimento* accordent plus d'importance à la vie cérémonielle de la cité qu'à son fonctionnement politique. Les auteurs issus de familles appartenant traditionnellement au *reggimento* mais pas au parti médicéen choisissent massivement le silence.
2. La configuration de la scène politique semble avoir bien changé aux yeux des Florentins : la focalisation sur la famille Médicis s'est confirmée mais a également connu une évolution ultérieure. Plus qu'un critère permettant d'identifier deux blocs (pour ou contre les Médicis), c'est en effet l'image d'une société organisée en cercles concentriques qui se dégage des quelques récits que nous avons pu comparer ici. Dans les représentations des auteurs, la société s'organise désormais *autour* des Médicis et le *stato* des familles dépend de plus en plus nettement et consciemment du *stato* de cette seule famille.

⁷⁹ MEDICIS (DE), Laurent (éd. Zanato, 1992), p. 34-35 : « Côme notre aïeul, homme très savant, mourut à Careggi le premier août 1464, à l'âge de 76 ans environ, très éprouvé par la vieillesse et par la goutte, à la très grande douleur non seulement de notre famille et de toute la cité, mais généralement de toute l'Italie, car il fut un homme très fameux et doté de nombreuses et rares vertus. Il mourut en très grand état, plus qu'aucun citoyen florentin dont on ait souvenir ».

3. Les récits que nous avons analysés font en effet état d'une conscience toujours plus nette des spécificités de la *res publica* comme espace de l'action des individus et des familles. Cet espace a des frontières, qui deviennent étanches en cas de tensions politiques. Il vient de plus s'inscrire à son tour dans un ensemble plus large, celui des puissances italiennes, également pensé en termes de cercles concentriques autour de Florence et des Médicis, toujours situés en son centre.
4. Cette conceptualisation plus nette du champ de l'action politique communale et de ses intérêts propres semble avoir ouvert un espace nouveau, conçu comme distinct du premier : celui des intérêts des familles. Cela ouvre la porte à des arbitrages (en fonction des intérêts que l'on privilégie) mais aussi à la dissimulation, devenue une composante à part entière de la palette politique dont les auteurs disposent pour penser la cité et leur place en son sein.
5. Au niveau de leurs discours, on constate que les termes de « liberté » et « tyrannie » chers aux textes officiels, sont très peu présents dans notre corpus. On n'a rencontré le premier que sous la plume de Jacopo Cocchi-Donati, qui plus est dans les parties de sa production destinées à être diffusées. Dans les limites du corpus des livres de famille, la *libertà* apparaît ainsi au mieux comme un étendard, non comme une clef de lecture des événements.
6. En revanche, la violence et plus généralement la question de la conflictualité citadine demeurent un thème central et récurrent. L'action politique semble ainsi avant tout pensée pour *faire face* à ce qui est de plus en plus unanimement considéré comme un repoussoir. Les représentations des modalités acceptables de la vie politique municipale semblent ainsi évoluer dans le même sens que celles du corps politique appelé à la mettre en œuvre. Ainsi, alors que le corps politique est désormais pensé comme un bloc unique organisé autour des Médicis, le discours consensuel (incarné dans la thématique de l'*union*) devient peu à peu hégémonique.
7. Les interactions entre les membres du corps politique florentin ne sont ainsi plus pensées dans un cadre dialectique, mais en termes de convergence vers un horizon commun et unique : officiellement, *il bene dello stato*, mais officieusement, c'est du *bene dello stato dei Medici* qu'il s'agit. Les Florentins semblent en effet concevoir clairement leur propre *stato* et leur propre *bene e utile* en fonction de celui des Médicis : cela marque une reconfiguration profonde de la représentation du corps politique florentin comme de celle de l'identité des familles.

Conclusion

Dans cette deuxième partie, nous avons analysé les récits à caractère historique élaborés par les auteurs de livres de famille autour des principaux événements de la vie politique intérieure de Florence, afin d'interroger leur fonction dans le cadre de l'écriture privée.

Cette série d'instantanés a permis de mettre en évidence plusieurs états des rapports de force internes à la cité tels que les percevaient les Florentins, ainsi que plusieurs types de discours, en fonction de la position des auteurs par rapport aux événements racontés. Des lignes de fracture apparaissent ainsi entre les discours des auteurs impliqués ou non impliqués dans les événements, mais surtout en fonction d'où ils se situent dans le panorama politique florentin : la façon dont ils conçoivent leur identité et celle de leur famille influe ainsi sur les choix qu'ils effectuent pour raconter la vie de la cité à leurs descendants. Quand ils représentent la cité, c'est en effet aussi eux-mêmes que les auteurs peignent.

La force du lien entre l'identité des familles et celle de la cité est en effet l'un des éléments qui ont émergé de l'analyse. Dès l'aube du XIV^e siècle, en soulignant leur participation active à l'histoire de la cité, les auteurs construisent aussi le prestige de la famille, et sa mémoire, en l'adossant à l'histoire communale. La commune ne semble alors pas encore conçue comme une entité indépendante mais plutôt semble *incarnée* dans les individus, les familles et les groupes sociaux qui la composent. Plus que des visages de la cité, ce sont ainsi davantage des représentations successives de la configuration du corps politique florentin que les auteurs nous offrent.

Dans un premier temps, cette configuration est organisée autour d'une opposition structurante : les *Popolani* contre les *Grandi*. Les différences notables que nous avons identifiées entre les discours des auteurs contemporains ou postérieurs sur la Seigneurie et l'éviction du Duc d'Athènes ont en effet mis en évidence l'existence de discours construits en fonction de cette opposition, en fonction notamment de l'appartenance des auteurs à l'un ou l'autre groupe. Les *Popolani* tendent ainsi à profiter du récit de ces événements pour écrire la geste du *Popolo*, au détriment du rôle effectif des *Grandi*, voués à disparaître de l'écriture privée dès lors qu'ils furent évincés du devant de la scène politique.

L'analyse des nombreux récits consacrés aux années 1378-1381 a confirmé l'existence de cette volonté des auteurs de *construire* la représentation de l'histoire qu'ils entendent transmettre à leurs descendants, surtout quand cette représentation

touche de près aux coordonnées de leur propre identité. Les auteurs ont ainsi tendance à escamoter les actions des *Ciampi* en proposant une lecture “guelfe” de l’histoire. Non seulement le temps du Tumulte est reconstruit, mais son interprétation est, elle aussi, “travaillée” au fil des ans, comme l’a montré sur le plan symbolique la succession de cérémonies qui a permis de transformer les chevaliers des *Ciampi* en chevaliers de la *Parte guelfa*. Alors que les *Ciampi* étaient relégués au rang d’acteurs secondaires puis d’épouvantails, l’opposition Guelfes-Gibelins sembla alors jouer le rôle structurant dans la représentation de la vie de la cité (toujours marquée par sa profonde conflictualité), précédemment tenu par le couple antagoniste *Grandi-Popolani*.

Le fossé qui sépare cette image de la scène politique florentine de celle qui se dégage des récits du bannissement puis du retour de Côme de Médicis (1433-1434) apparaît ainsi d’autant plus grand. Si cette scène continue à être représentée de façon nettement bipartite – la conflictualité devenant un thème à part entière – la configuration de cet antagonisme a profondément changé. Les deux blocs qui s’opposaient précédemment disposaient en effet (théoriquement) de deux identités distinctes, auxquelles les familles pouvaient non seulement se rattacher mais qu’elles pouvaient assimiler jusqu’à en faire une composante de leur propre identité. Or avec l’émergence d’un schéma organisé autour d’un seul élément (*pour* ou *contre* les Médicis), cette possibilité semble compromise. Les familles doivent ainsi penser et représenter la composante politique de leur identité à partir d’éléments qu’ils ne pourront jamais complètement intégrer à celle-ci : *être* profondément *popolano* ou *guelfe* et se définir comme tel, c’est possible. Devenir les Médicis ne l’est pas, ce qui semble avoir donné lieu à une reconfiguration profonde de la vision que les auteurs avaient de la scène politique florentine.

En effet, la focalisation du regard sur les Médicis se confirme, et se renforce même, dans les récits écrits durant la seconde moitié du *xv^e* siècle. De pivot autour duquel s’articulaient deux blocs antagonistes (schéma devenu traditionnel bien que les blocs en question aient changé au fil du temps), la famille Médicis est ainsi devenue progressivement le centre d’une nouvelle image du corps politique, désormais organisé en cercles concentriques autour d’elle : à défaut de devenir des Médicis, les citoyens peuvent aspirer à se *rapprocher* d’eux. Or paradoxalement, on constate que cette focalisation sur une famille va de pair avec l’émergence d’une conception toujours plus autonome de la cité.

Alors que, dans les faits, les éléments qui font le *stato* des familles sont de moins en moins idéologiques ou politiques au sens strict du terme, puisqu’ils dépendent largement de la *grazia* des Médicis, une pensée de la cité semble émerger. Comme si le fossé qui se creusait peu à peu, pour un certain nombre de familles, entre l’appartenance de plein droit au corps politique et l’exercice des fonctions politiques

allant avec, avait amené les auteurs à réfléchir sur la nature des deux entités qu'ils avaient jusqu'alors tendance à considérer comme inextricablement imbriquées, et à distinguer *in fine* entre les familles, d'une part, et la cité comme espace de l'action politique de l'autre.

En l'espace de deux siècles, deux conceptions très différentes de la scène politique florentine se seraient ainsi succédées. Dans un premier temps, les Florentins semblent ainsi avoir conçu le corps politique auquel ils appartenaient comme intrinsèquement conflictuel. Cette dimension dynamique assumée semble avoir été intégrée par les familles, qui n'hésitaient pas à se positionner et à construire leur identité au moyen des couples de termes antagonistes qui organisaient et structuraient cette vision de la *civitas*. Dans un second temps, une vision beaucoup plus statique, organisée autour des Médicis semble s'être imposée, consolidée par un discours qui tendait à faire de cette famille un point de repère unique et irremplaçable pour les Florentins, garante de la *stabilité* de la cité, devenue entretemps l'horizon idéal de l'action politique.

Ce discours est très net chez les auteurs appartenant à la faction médicéenne, dont la proportion est toujours plus importante parmi les auteurs qui ont choisi de s'exprimer sur la vie de la cité. En effet, les auteurs non impliqués dans les événements ainsi que ceux qui se retrouvèrent du mauvais côté de l'histoire (c'est-à-dire du côté des anti-médicéens), ont ainsi toujours davantage tendance à choisir le silence. Cela nous invite à interroger l'existence d'une corrélation entre participation politique et écriture à caractère historique, mais aussi entre conception de l'identité familiale et conception de l'entité communale.

PARTIE III

PANORAMIQUES : LES FAMILLES AU MIROIR DE LA CITE

Faire l'histoire d'un mot, ce n'est jamais
perdre sa peine. Bref ou long, monotone
ou varié, le voyage est toujours
instructif.¹

Les représentations du corps politique florentin que l'on trouve dans les livres de famille semblaient traditionnellement organisées autour de couples antagonistes avant que l'ascension des Médicis et l'affirmation de leur domination ne s'accompagnent d'une reconfiguration du paysage politique en cercles concentriques organisés autour d'eux. *Grandi* et *Popolani*, *Guelfi* et *Ghibellini* apparaissent ainsi comme des termes structurants et centraux dans la pensée politique des Florentins au XIV^e siècle, mais nous avons d'ores et déjà pu constater que cette place de choix n'était nullement acquise, puisque plusieurs configurations se sont succédées.

Nous chercherons donc à mieux cerner les articulations entre les différents états de la pensée que nous avons entr'aperçus, en interrogeant en diachronie l'usage de ces termes. Quand ont-ils émergés ? Quand ont-ils disparus ? Leur sens a-t-il évolué entretemps ? Comment en est-on arrivés à la conception plus autonome de la cité qui semble caractériser la pensée des auteurs de la seconde moitié du XV^e siècle ? Quel lien entretient cette conception nouvelle de l'entité communale avec l'évolution des modalités de définition de l'identité politique des familles ? Quel est le rôle de la participation politique dans la conception de cette identité ?

Nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse à ces interrogations en suivant le cours de l'histoire. Après avoir interrogé les usages des termes *Grandi* et *Popolani*, ainsi que les représentations qui y sont attachées et leurs évolutions, nous analyserons l'itinéraire sémantique du couple *Guelfi-Ghibellini*. Ensuite, nous chercherons à identifier les étapes qui marquèrent l'émergence d'une conception de la cité distincte des citoyens et des familles qui formaient à l'origine la *civitas* et lui donnaient tout son sens, avant de renverser la perspective pour questionner les liens entre l'évolution de la conception de la cité et la façon dont les auteurs se concevaient et se représentaient au sein du corps politique florentin au fil du temps.

¹ FEBVRE, Lucien, 1930, p. 1.

Chapitre 9

Des *Grandi* aux *Popolani*

Molte volte con instança assidua e fervore ardente ài pregato me, e con reverença debita richiestu, che io, oramai antico e annoso, la tua giovanile età debba informare della tua origine e onde io, padre tuo, e' miei pro genitori traggano la loro primiera origine, e informare te e ammaestrare se sei d'origine nobile o plebea e se sei del numero de' grandi o de' popolani della città di Firençe, della quale sei cittadino secondo il modo e rito di essa città, e se sei d'origine guelfo o ghibellino.¹

Noble ou *plébéen*, *Grand* ou *Populaire*, *Guelfe* ou *Gibelin* : ces trois alternatives apparaissent parmi les premiers mots de l'*Épître* de Lapo da Castiglionchio. Elles forment un cadre problématique pour l'ensemble de l'œuvre, qui a vocation à définir et à transmettre les coordonnées de l'identité familiale à ses descendants, en commençant par la question de leurs origines. L'*Épître* s'articule en trois temps, délimités par ces alternatives : Lapo da Castiglionchio s'appuie d'abord sur Bartolo da Sassoferrato pour définir ce que signifie être noble ou plébéen, militant pour une définition locale (par là même éminemment socio-politique) du terme. Ce choix ouvre la porte à la prise en compte de l'histoire de la cité, de ses *modi e riti* dans la suite de l'*Épître*, puisqu'il s'agit de traiter de la question en termes *florentins*². C'est ainsi que l'on passe de *noble/plébéen* au couple *Grandi* et *Popolani*, placé au cœur de la seconde partie de l'ouvrage. L'auteur fait alors appel à la chronique de Giovanni Villani pour appuyer son propos. Le fil de l'histoire l'amène au troisième couple de termes, *Guelfes* et *Gibelins* et Lapo da Castiglionchio a de nouveau amplement recours à la chronique de Villani³, ce qui confirme, s'il en était

¹ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005), p. 335 : « De nombreuses fois, instamment et assidûment, avec ferveur et ardeur tu m'as prié et demandé avec la révérence qui était due de bien vouloir informer ton jeune âge, moi qui suis désormais ancien et âgé, de ton origine et d'où moi, ton père, ainsi que mes aïeux, tirons notre origine première, et t'informer et t'enseigner si tu es d'origine noble ou plébéenne, si tu es du nombre des Grands ou des Populaires de la cité de Florence, dont tu es citoyen selon les façons et les coutumes de cette cité, et si tu es Guelfe ou Gibelin d'origine ».

² Cf. sur cette question DONATI, 2005.

³ La paraphrase de la *Nuova cronica* de Giovanni VILLANI par Lapo DA CASTIGLIONCHIO (lequel se contente parfois de réécrire le textes des rubriques du chroniqueur pour les parties qui l'intéressent moins) s'interrompt abruptement à la défaite de Colle in Val d'Elsa en 1269. Du fait des liens très étroits entre les deux textes, nous avons exclu ces passages de l'analyse quantitative. Démêler les usages langagiers propres à VILLANI de ceux de Lapo DA CASTIGLIONCHIO demanderait une analyse comparée de grande ampleur, qu'il serait intéressant de mener dans le cadre d'une étude ultérieure.

encore besoin, que l'histoire de la cité est perçue par les citoyens florentins comme une source valable pour comprendre et pour transmettre l'identité familiale.

Selon Lapo da Castiglionchio, les trois couples en question sont conceptuellement liés : clefs du *stato* des familles de l'époque, ils ont vocation à permettre à ses descendants de saisir quelle est leur position dans le paysage de la cité dans les années 1370. Or si on examine l'ensemble de notre corpus, on constate que la réflexion sur la noblesse déployée par Lapo da Castiglionchio n'a pas d'équivalent : les champs lexicaux de la *nobiltà* comme de la *gentilezza* sont ainsi sous-représentés dans le corpus (fig. 26, en annexes)⁴. De plus, la majorité de ces occurrences se rapportent à des réalités extra-florentines : la noblesse en tant que groupe socialement identifié existe donc bel et bien pour les auteurs, mais ne *fait pas sens* à leurs yeux dans le contexte florentin. Dans la cité du lys, c'est l'échelle du *stato* qui semble prévaloir, des *Grandi* aux *minuti*. Les rares occurrences de « noble » se rapportant au contexte florentin appartiennent ainsi principalement au XIV^e siècle et semblent équivalentes à *Grandi* sous la plume des auteurs en question.

À Florence, comme l'énonce Lapo da Castiglionchio en reprenant la définition « relativiste » de Bartolo da Sassoferrato, la question de la noblesse se pose en termes à la fois sociaux et politiques, comme « *qualità conceduta da colui che tiene il principato, per la quale altri oltre agli honesti plebei, si dimostra essere accepto*⁵ ». Parmi les détenteurs de l'autorité pouvant conférer la noblesse, l'auteur compte non seulement Dieu, l'Empereur, les princes et seigneurs, mais également les statuts communaux⁶ : c'est ainsi que pour dire la réalité florentine s'impose le groupe *Grandi/Popolani*, termes issus notamment des textes juridiques communaux élaborés à la fin du XIII^e siècle pour juguler la violence d'une partie de la population⁷. Nous retrouvons ainsi le premier couple de termes qui a émergé de la partie précédente, que nous analyserons maintenant en diachronie.

Si la noblesse comme classe sociale définie et fermée ne fait pas véritablement partie du paysage florentin, l'imaginaire de la noblesse féodale et héréditaire européenne, véhiculé notamment par la littérature d'oc et d'oïl, est quant à lui bel et bien présent. On trouve ainsi quelques passages dans le corpus qui font référence à la « noblesse » comme vertu et comme façon d'être et d'agir dans le monde⁸. Cependant,

⁴ Le champ lexical de la « plèbe » est complètement absent du corpus (si l'on excepte les passages où Lapo da Castiglionchio traduit Bartolo da Sassoferrato en langue vulgaire).

⁵ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005) p. 348 : « une qualité concédée par celui qui détient le principat, en vertu de laquelle autrui est manifestement considéré comme supérieur aux honnêtes plébéiens ».

⁶ DONATI, 2005, p. 33.

⁷ Cf. KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 17-142, pour l'étude de la construction progressive de ce groupe comme catégorie juridique et sociale.

⁸ Cf. Annexes I, fig. 26. On remarque que les occurrences ayant trait au *mode de vie* des nobles sont beaucoup plus fréquentes au début de la période examinée. Par ailleurs, nombre d'entre elles se réfèrent à la sphère guerrière, champ d'action privilégié de la noblesse féodale, comme on peut le voir

faute de correspondance immédiate entre la réalité des cours seigneuriales et de la commune florentine, l'« importation » de la culture de l'honneur et plus généralement « courtoise » fut toujours malaisée à Florence⁹ : cela ressort, comme nous le verrons, dans les façons dont ce thème est traité selon que l'auteur est *Grande* ou *Popolano*. En effet, ces deux termes désignent à la fois des *acteurs* de la vie publique florentine (dont certains sont à leur tour *auteurs* de livres de famille) et des *objets du discours*.

Ce chapitre est organisé autour de ces deux dimensions. Nous interrogerons d'abord les usages du terme *Grande* dans le corpus, afin d'en déterminer les nuances et les évolutions. L'étude des récits de la Seigneurie du Duc d'Athènes a montré que leur éviction politique se traduisit en l'espace de quelques années seulement dans les écrits privés par la disparition parallèle des *Grandi* en tant qu'acteurs principaux de la scène politique. Mais les *Grandi* disparaissent-ils pour autant totalement des livres de famille, ou bien « hantent »-ils toujours ponctuellement les pages des *Popolani* ? Le terme utilisé pour les désigner tombe-t-il dans l'oubli en même temps qu'eux, ou bien se voit-il chargé de nouvelles significations au fil des générations ? Ensuite, nous nous demanderons dans quelle mesure être un auteur *Grande* ou bien *Popolano* influe sur les formes de l'écriture privée. Nous nous arrêterons sur l'ensemble restreint des auteurs qui avaient le statut de magnats à la recherche d'éventuelles caractéristiques qui distingueraient leurs livres de ceux de leurs contemporains *Grandi popolani* ou *Popolani* tout court, au fil des générations qui marquèrent leur progressif retour dans les rangs du *Popolo*. C'est sur ce dernier groupe comme « objet du discours » que nous porterons notre attention dans un troisième temps. Nous suivrons le terme à la trace dans le corpus, afin de déterminer à quelle époque le *Popolo* fut constitué comme groupe politique pour les auteurs et quand apparurent les sous-ensembles qui ne tardèrent pas à mettre à mal son unité. Dans quelle mesure cette subdivision est-elle liée au destin politique des *Grandi* ?

par exemple chez Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914) p. 180-182 [1345] : « Le quali ambasciate facemmo di luglio e d' agosto con assai disagi, ma volentieri veduti da' detti Signori e onorati, e spezialmente dal detto messer Mastino, venendoci incontro fuori della terra bene due miglia, mettendoci nelle case di messer Azzo da Correggia fornite nobilissimamente; accompagnati sempre da molti cavalieri e altri cari e gentili uomini; apparecchiando la mattina e la sera nobilissimamente, e con molto ghiaccio per raffreddare i vini, e confetti e cera senza misura; i cavalli nostri nella sua malistalla; senza potere, noi o di niuna nostra famiglia, spendere uno furlino; e quando desinavamo e cenavamo, collui sempre a una tavola di vj taglieri, alla quale non era mai altro che fiorentino, o de' nostri usciti o de' provvisionati o de' nostri stadichi, che ancora n'avea pe' fatti di Lucca; e io del continuo al suo tagliere: e poi tornando accompagnati da' suoi cortigiani, non potendo spendere per tutto il suo terreno uno picciolo solo » et encore, à l'orée du xv^e siècle, chez Giovanni di Pagolo MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 125 [1306] : « E questo immaginato di subito misse a 'secuzione; e prima egli ebbe consiglio con gran maestri di murare e con savi e pratici uomini d'arme, e con loro e suo consiglio fece disegnare la fortezza con tutte le nobiltà e fortezze che seppono divisare », p. 216-217 [1362] : « Nella detta guerra venne in Toscana la compagnia bianca degl'inghilesi, che erano la più nobile brigata che a que' tempi fusse istata veduta di qua e la più ricca ».

⁹ Cf. à ce sujet PERRUS, 1984.

En somme, comment *Grandi* et *Popolani* se représentent-ils eux-mêmes et mutuellement dans leurs écrits privés ? Ont-ils construit leur identité de façon autonome, ou bien de façon spéculaire ? Quel est le rôle de l'antagonisme originel entre *Grandi* et *Popolani* dans la constitution de la pensée politique des citoyens florentins ?

(MAU)DIRE LES GRANDI

Grandi. C'est le terme retenu par les Florentins pour désigner les lignages qu'ils considéraient comme si puissants qu'ils en devenaient potentiellement (et pour certains, sans aucun doute) dangereux pour le reste de la population et pour l'organisation communale dans son ensemble. Il traduit l'ambiguïté fondamentale qui caractérise le rapport des Florentins à ces lignages : ces Grands sont ainsi tout à la fois terribles et admirables¹⁰. Il n'est d'ailleurs jusqu'à leur définition qui ne pose problème, comme l'ont souligné les chercheurs¹¹. Les Florentins choisirent en effet pour tracer le périmètre du groupe des Magnats (branche des *Grandi* stigmatisée juridiquement) non pas des critères définitoires mais la forme mouvante de la liste, susceptible d'ajouts comme de soustractions. Non seulement donc le périmètre tracé par le statut de *Grande* ne se superpose pas aux contours du groupe social des *Grandi* (certains, jugés moins dangereux, demeurent dans les rangs du *Popolo*), mais de surcroît il évolue au cours du temps.

Nous essaierons donc d'en suivre la piste pas à pas, au fil des années et des générations, à partir des différentes occurrences du terme présentes dans le corpus. Du fait de la nature de celui-ci, les différentes décennies ne sont pas représentées de façon équivalente, ce qui limite la portée de l'analyse statistique. Cependant, comme nous avons vu que l'absence d'écriture ne résultait pas de l'absence de témoins potentiels mais était directement liée aux enjeux de l'écriture pour les auteurs, il me semble que l'on peut considérer ces disparités mêmes comme signifiantes. Les auteurs de livres de famille traitent de ce qu'ils jugent *important*, pour quelque raison que ce soit. S'ils ne parlent pas des *Grandi* ou des *Popolani*, c'est qu'ils considèrent qu'ils ne s'imposent pas dans leur actualité et ne représentent rien de signifiant à leurs yeux au moment où ils écrivent. On peut ainsi considérer les fluctuations dans la fréquence de ces termes comme un indice de leur centralité ou au contraire de leur caractère secondaire dans les discours élaborés sur les événements. Nous émettons

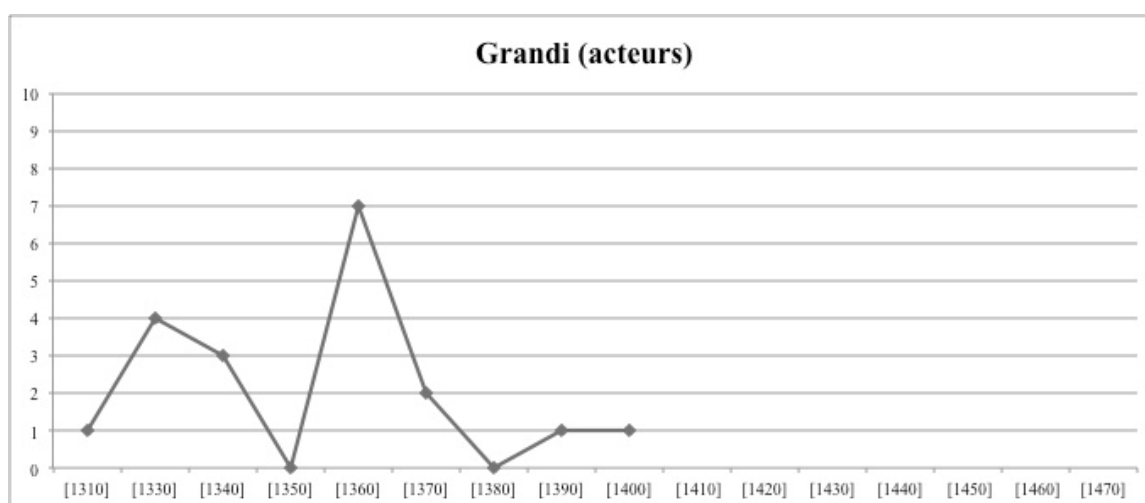
¹⁰ Sur la place de la crainte qu'ils inspiraient dans la définition des magnats, cf. KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 7, p. 13.

¹¹ Parmi les ouvrages récents sur le sujet, cf. en particulier KLAPISCH-ZUBER, 2006, RAVEGGI, 1994 et LANSING, 1991, qui s'attachent notamment à démêler la réalité de ce qui relevait des fantasmes allant de pair avec cette figure. Me concentrant sur l'image que les livres de famille véhiculent de ces lignages, je me permets de renvoyer à ces études en ce qui concerne leur quotidien.

donc l'hypothèse que les usages langagiers des auteurs de livres de famille sont, dans l'ensemble, représentatifs de la prégnance de ces concepts dans la pensée politique des contemporains : nous chercherons en conséquence à distinguer ces différents usages et leur évolution dans le temps, ainsi qu'à mettre en évidence les points d'articulation et de césure qui les lient.

Les Grandi, acteurs principaux de la Florence communale

Au milieu du XIV^e siècle, dans notre corpus, le terme *Grandi* désigne les magnats, c'est-à-dire les familles soumises aux Ordonnances de Justice mais également des familles restées populaires¹². Le sens initial de *Grandi* semble ainsi lié davantage au prestige des familles puissantes dans la cité¹³ qu'à leur statut juridique. Leurs origines souvent féodales ressortent au travers des termes « nobili » et « gentili uomini », qui cohabitent dans un premier temps avec « grandi » pour désigner ces lignages¹⁴. Il conviendra donc de se demander, quand nous examinerons la façon dont les magnats se donnent à voir dans leurs livres de famille, s'ils établissent une distinction entre eux et les *Grandi* restés populaires.



L'usage du terme qui domine chez les auteurs écrivant pendant les premières décennies du XIV^e siècle se situe à la croisée du politique et du social : les *Grandi* sont

¹² Par exemple chez Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914), p. 250 [1366] : « egli era di quegli che non intenea che si dicesse che le famiglie popolari grande di Firenze pe' fatti de' divieti tenessono incanati i popolari e artefici e 'l popolo di Firenze, e che se dovessono sonare a parlamento, il bene comune non rimarrebbe ».

¹³ C'est en ce sens que Donato VELLUTI emploie le terme (*ibid.*, p. 3) [1202] : « e' nostri antichi originalmente furono da Simifonte di Valdelsa. [...] ebbe vi di grande famiglie e schiatte e orrevoli, e di molti cavalieri a sproni d'oro, e la quale fece grande guerra a la città di Firenze ».

¹⁴ Luigi GUICCIARDINI associe ainsi les deux termes pour désigner les victimes des menées de Salvestro de' Medici en 1378 (éd. Sensoli, 1998), p. 108 : « avia [...] posto gli ordini della giustizia a' grandi e a' gentili uomini de la città di Firenze ». Cf. également Annexes I, fig. 26.

en effet considérés comme un groupe actif dans la cité (fig. 27, ci-dessus), comme nous l'avons vu notamment dans les récits consacrés à la Seigneurie et à l'éviction du Duc d'Athènes par les auteurs actifs au moment des faits.

Or, comme nous l'avons vu également, l'éviction du Duc d'Athènes en 1343 marqua un tournant dans l'histoire des *Grandi* en tant que groupe politique identifié : la suprématie du *Popolo* ne fit dès lors plus de doute et les lignages magnats abandonnèrent l'idée de revenir sur le devant de la scène politique en tant que tels. Apparaissent ainsi, parallèlement aux occurrences évoquant les *Grandi* comme acteurs politiques, des occurrences qui font référence aux postes qui leur sont réservés dans les offices communaux (fig. 28, ci-dessous).



Le sens de catégorie juridique et politique prend ainsi peu à peu l'ascendant : les *Grandi* sont cantonnés à occuper une proportion déterminée des offices, tandis que leurs concitoyens populaires dominent la scène politique¹⁵. Le seul espace où ils peuvent encore être véritablement acteurs se situe d'ailleurs en marge de l'organisation du *Comune e Popolo* de Florence, puisqu'il s'agit de la *Parte guelfa*¹⁶. Les usages du terme *Grande* vont ainsi de plus en plus de pair avec l'idée d'un contrôle exercé par le *Popolo*, et reflètent son hégémonie sur la cité.

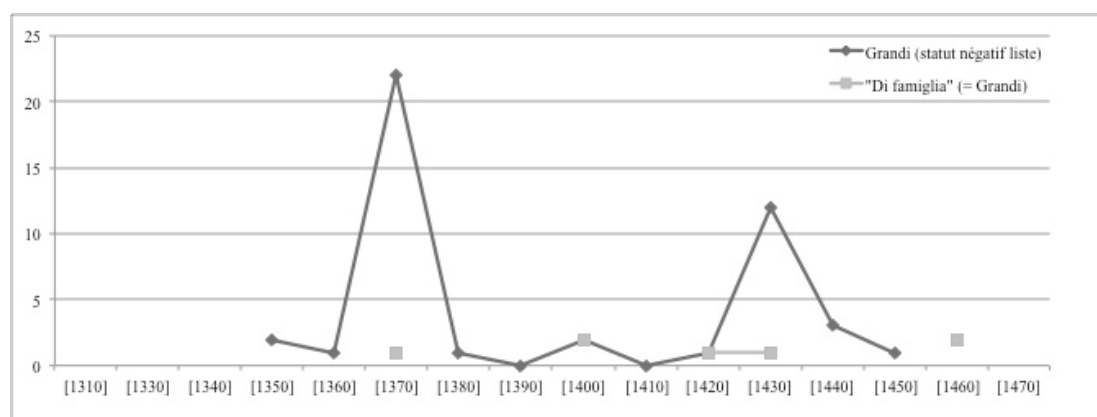
¹⁵ Il n'est pas inintéressant de constater que le seul auteur qui fasse encore référence aux *Grandi* comme acteurs politiques en tant que groupe soit Paolo di ser Guido cimatore. Il appartient en effet à une catégorie elle aussi marginale par rapport aux membres des *Arti maggiori* qui dominent au sein du *Popolo*, et n'utilise pas les mêmes termes que ses concitoyens pour lire les événements (éd. Stella, 1993), p. 273 : « Poi il venerdì adì 2 di luglio 1378 l'Arti diedono la Pitizione contro alla Parte e contro ai Grandi e più altre cose, non si potea vincere tra Collegi, armaronsi tutte l'Arti, all'hora si vinse, ciò che vollono », p. 274 : « Poi adì 27 di [f° 100 v.] dicembre 1378 si scoperse un trattato che ci tenea mano grassi e grandi e batilani, furono presi e tagliato il capo a dodici fra quali fu messer Ghirigoro di Pagnozzo de' Tornaquinci e a Pippo di Fornaino de' Rossi, gl'altri furono poveri ».

¹⁶ Guccio di Cino BENVENUTI DE' NOBILI, pourtant proche des *Grandi* ne les cite qu'une fois, à l'occasion du scrutin de 1398 où ils ont des postes réservés (cf. Annexes III, n° 41, p. 209). Dans les années 1410, les *Grandi* n'apparaissent plus chez Bonaccorso PITTI que comme catégorie à laquelle des postes sont réservés à la *Parte Guelfa* (éd. Branca, 1986, p. 465).

Le sens du terme *Grande* a ainsi tendance à s'éloigner de la sphère sociale et à coïncider avec le statut de magnat et surtout avec les dimensions juridiques et politiques qui y sont étroitement associées.

Un statut toujours plus « politique »

L'analyse des occurrences montre en effet qu'à partir des années 1360, l'usage principal du terme *grande* est directement relié au statut de magnat, et en particulier aux listes qui incarnent le contrôle du *Popolo* sur ces habitants turbulents de la cité¹⁷. Les *Grandi* ne sont plus des acteurs principaux de la vie politique, mais ils apparaissent encore sous la plume des auteurs, à l'occasion des énumérations de lignages soumis aux Ordonnances de Justice ou « fatti de' Grandi » par mesure de rétorsion politique (fig. 29, ci-dessous) :



Être *Grande* étant devenu synonyme de punition politique, on ne s'étonne pas de trouver de nombreuses occurrences du terme chez les auteurs actifs dans les années 1360-1370 : le *Popolo* désormais bien installé à la tête de la cité n'hésite plus à appliquer cette mesure à des lignages qui n'étaient pas, initialement, *Grandi*¹⁸. Ce processus semble s'être accéléré et affirmé dans les années 1370, en particulier quand Salvestro de' Medici présenta aux Conseils communaux une pétition voulant remettre en vigueur les Ordonnances de Justice. Le statut de *Grande* et les discriminations qu'il entraînait étaient en effet considérés comme une riposte possible et efficace face aux *ammonizioni* prononcées par la *Parte guelfa*. Chacune des parties en présence

¹⁷ Cela commence en 1355 sous la plume du chancelier Niccolò MONACHI, qui tient à jour les listes de magnats (éd. Donfrancesco, 1994), p. 237 : « nel tempo di Iacopo di Gueruccio et di Luca Fei, fui electo notaio con altri a cancellare certi grandi del libro dove erano nominati per grandi, dove erano fatti per privilegio popolani ».

¹⁸ Cet usage apparaît en particulier chez Guido MONALDI (éd. Guasti, 1835), p. 504 [1372] : « fu ffato de' grandi per lo comune Bartolomeo di Cione Ridolfi [...] fu fatto de' grandi Francesco d'Uberto delgli Albizi, per malvago e reo uomo ched egli era », p. 509 [1376] : « fu fatto de' grandi messere Tomaso Falchoni chiamato messere Malafalsa », p. 511 [1377] « fu fatto de' grandi Africhello de' Medisci ».

disposait ainsi d'un outil s'attaquant au statut juridique et politique des citoyens¹⁹. Nombre d'auteurs contemporains font ainsi référence à cette pétition²⁰ et il s'agit de plus, dans bien des cas, de la seule acception du terme *Grande* chez ces auteurs²¹. Pour eux, les *Grandi* ne sont plus des acteurs politiques, le souvenir de la menace qu'ils représentaient ne subsiste qu'à travers leur statut contraignant.

Le fait que le syntagme « di famiglia » apparaisse précisément à ce moment-là pour désigner les *Grandi* originels vient confirmer que les Florentins avaient conscience de la césure advenue, au point de chercher un nouveau mot pour dire une réalité que l'ancien ne recouvrait plus : parallèlement à la sectorisation « politique » du terme de *Grande*, ce syntagme entend rendre compte de la dimension sociale que le terme avait auparavant. La façon dont Luca di Matteo da Panzano enregistre la naissance de son fils en fournit un exemple parlant : « detta mattina s'armò molte famiglie e de' popolani co lloro²² ». L'auteur distingue deux groupes, et le terme « famiglia » suffit à indiquer les *Grandi* (l'opposé, par définition, des *popolani*).

Ce *ricordo* date de 1434, moment qui correspond à un tournant dans le processus de politisation du terme *grande*. En effet, conscients qu'être Grand à Florence signifiait toujours plus être exclu du jeu républicain, nombre de lignages avaient cherché à réintégrer les rangs du *Popolo* dès le xiv^e siècle. L'histoire des magnats est en effet celle d'une réintégration progressive dans le corps social et politique populaire, plus ou moins linéaire, et plus ou moins douloureuse selon les cas. Or en 1434, au moment du retour de Côme de Médicis dans la cité, les anciens lignages magnats (ceux de 1293) furent massivement réintégrés dans le *Popolo*,

¹⁹ Cf. *supra*, chapitre 6.

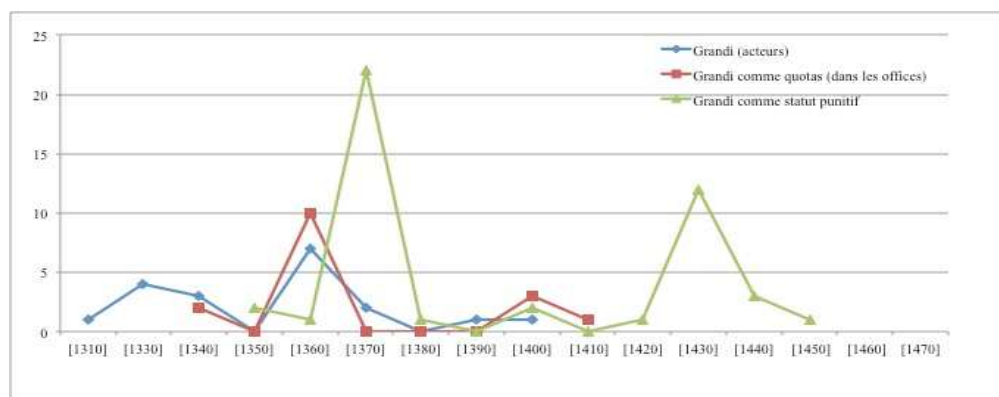
²⁰ Par exemple chez Guido MONALDI (éd. Guasti, 1835), p. 514 [1378] : « il chonsiglio del popolo voleano rimettere gli ordini sopra a' grandi e Salvestro de' Medisci, ch'era ghonfaloniere di gustizia, perché non n'era lasc[i]ato fare venne nel chonsiglio solo, e volle <ri>fiutare l'ufisc[i]o pure; pure i grandi ebono gli ordini adosso al modo vecchio, ma tutta la terra fu chomossa, e poi si rachetò », p. 516 [1378] : « furono chiariti messere Lapo da Chastiglonchio Rubello, e suo fratelli fatti de' grandi. E cCharlo delgli Strozzi fatto de' grandi solo egli. Mercholedì a dì 30 di giungno 1378 fu anche fatto rubello messere Lapo da cChastiglioncho e de' grandi, simile e figliuoli. E simile fu fatto de' grandi e cchonsorti di messere Lapo, Charlo di Strozza delgli Strozzi [etc.]. E sopra grandi furono fatti [...]. E gli ordini della gustizia sopra a' grandi per anni 20 », p. 525 [1379] : « domenicha a dì 22 di gennaio, furon fatti di popolo molte persone chome apresso dirò, e simile fatti de' grandi, e posti a sedere; in prima farò menzione di que' fatti di popolo [...] ».

²¹ C'est le cas par exemple de Leonardo SALIMBENI (éd. Signorini, 1996) p. 343, Simone PERUZZI (éd. Saponi, 1934) p. 521, Luigi GUICCIARDINI (éd. Sensoli, 1998) p. 108, ou encore Bese MAGALOTTI (cf. Annexes III, n° 29), f° 131 v. : « essendo Salvestro preposto si cominciò altro ragionamento, cioè di voler porre gl'ordini della giustizia, e così fu fatto adosso a' Grandi », f° 132 r. : « fu fatto messer Lapo rubello da quelli di Balìa, e molti altri Cittadini grandi, e sopra ' grandi, sospesi da gli uffizi, e tutti i più schietti guelfi di questi Città, fecionsi ordini e rupponsi altri ordini ».

²² DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Sznura et Molho, 2010), p. 53 [1434] : « ce dit matin de nombreuses [Grandes] familles s'armèrent, et des membres du *popolo* avec eux ».

tandis que le statut de *Grande* fut réservé à des familles d'opposants politiques, alors « fatti de' Grandi²³ ».

La mutation progressive du mot *Grande* (fig. 30, ci-dessous) est alors achevée. À l'issue des trois phases que nous avons mises en évidence, il désigne désormais avant tout un statut *pensé* pour être un handicap politique, et les familles qui y sont soumises ne sont plus tant perçues comme dangereuses pour la population en général mais comme dangereuses pour les familles à la tête du *reggimento*.



Nouveaux acteurs, nouveaux « Grandi »

À la charnière du xv^e siècle, l'usage que fait Giovanni Morelli du terme *Grande* est le reflet de cette évolution. Il fait ainsi plusieurs fois référence aux familles condamnées au statut de magnat pour des raisons politiques dans le dernier quart du xiv^e siècle²⁴. À ses yeux, ces familles constituent encore une frange identifiée de la société, à laquelle des offices sont réservés ainsi que l'une des catégories de la population visées par les lois somptuaires²⁵. Mais on trouve également sous sa plume des occurrences qui témoignent d'un nouveau glissement du sens de *grande*. Si l'expression « famiglia grandi e antiche » semble se rapprocher de

²³ « Faits du nombre des Grands ». C'est la seule acception du terme *grande* dans le livre de Matteo PALMIERI (éd. Conti, 1983), p. 46-47 : « E chi non paghava nell'ultimo termine s'intendessi grande, e chi fusse grande arcigrande, e non gli fussi tenuto ragione d'alchuna domanda facessi [in] alchuna) corte », à propos des représailles politiques de 1433. Il est également employé dans ce cadre par Côme DE MEDICIS (éd. Ciappelli, 2003, p. 172), Terrino MANOVELLI (cf. Annexes III, n° 31, f° 4 r.), Giovanni RUCCELLAI (éd. Perosa, 1960, p. 49) ou encore par Guccio di Niccolò BENVENUTI DE' NOBILI (cf. Annexes III, n° 42, p. 211, 214).

²⁴ MORELLI, Giovanni (éd. Branca, 1986), p. 223 [1378] : « a suo tempo misse una petizione di riporre li ordini della giustizia addosso a' grandi », p. 231 [1393] : « Furono gli Alberti fatti grandi e furono gonfinati parecchi: i Ricci, Medici e Cavicciuli e più popolani furono sospetti; e tutte l'arti minori fecionsi matricolare molti gentilotti, e questi erano signori e principali di quelle arti ».

²⁵ *Ibid.*, p. 299 [1406] : « Appresso, ordinarono di fuori dodici podesterie e uno capitano: queste furono tre borse fecionsi per quartiere, e andonne cento a partito per gonfalone. E 'n queste vanno gli artefici e' grandi: li artefici pel quarto e' grandi pel sesto », p. 301 [1406] : « E 'ntervenue che crebbe tanto li animi nostri, che de' molti istatuti fatti con ogni opportuno giudicio, niuno se n'osservò; e in tutto rotti per grandi, mezzani e minori, altro che per le priete preziose, velluti, cremusi e zetani vellutati, gremisi messi a oro, tutte le nostre donne erano copiose in tanto che io ho credenza che molte d'orrevolezza si sarebbero convenute con reine ».

la conception lignagère originelle des *Grandi*²⁶, on constate qu'en plusieurs occurrences l'auteur réserve le terme à une puissance acquise par les individus ou leurs familles sur la scène politique.

Il n'est plus question d'héritage féodal ou de « noblesse » ancienne de la famille : il s'agit de « farsi grande », devenir puissants. Ce syntagme, que l'on trouve pour la première fois sous la plume de Naddo da Montecatini sous une forme transitive²⁷ est au cœur de la vision que Giovanni Morelli a des forces en présence de son temps :

Morto il Duca, ivi a pochi giorni tutti i suoi nimici, cioè tutti quelli gentili uomini che anticamente erano suti signori pelle terre di Lombardia o grandi nelle terre loro e suti da' Bisconti abbassati [...] si sollevarono, i maggiori e i più potenti, e così guelfi come ghibellini. E alcuni vennono a 'ntendersi col Comune nostro, come fu Piero de' Rossi, e altri gentili presono certe provvigioni per farsi grandi di là: e noi l'avamo caro, pure che a' Bisconti fusse iscemata la signoria.²⁸

Voi avete inteso dinanzi come il Signore di Padova prese Verona, della quale impresa i viniziani ebbono forte a male per tema non si facesse grande.²⁹

Or on constate que cette conception nouvelle de ce que signifie « être grand » politiquement est également appliquée à l'intérieur des murs de la cité :

In questa mortalità si fuggì pella maggiore parte de' fiorentini a Bologna, e ivi si criò un trattato, il quale venia contro a molti grandi cittadini del reggimento.³⁰

²⁶ *Ibid.* p. 129 [1301] : « Era questo popolo molto dovoso, e chi tenea co' Cerchi era Bianco, e chi tenea co' Donati era Nero: molte famiglie grandi e antiche erano coll'una parte e coll'altra, e assai famiglie ci erano dovise tra loro insieme ».

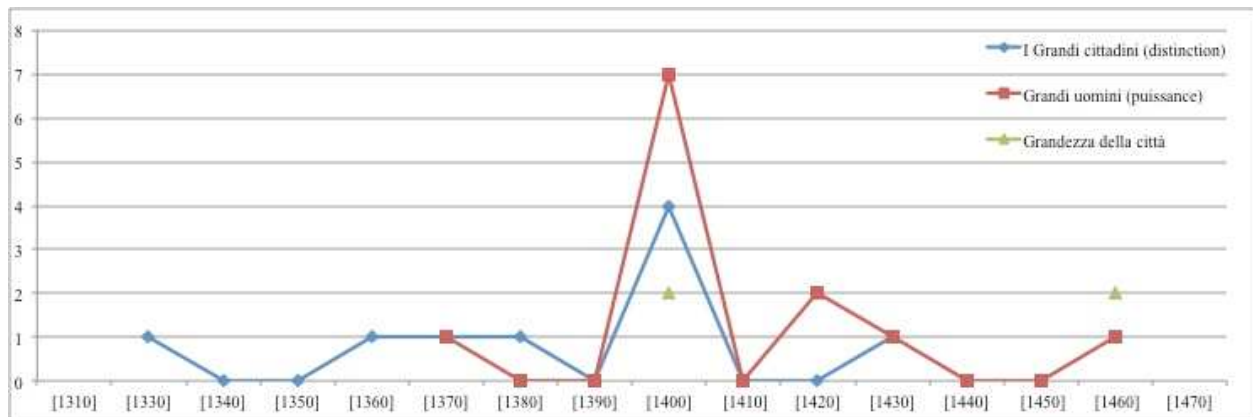
²⁷ DA MONTECATINI, Naddo (éd. San Luigi, 1784), p. 132-133 [1392] : « Appresso, già ei fu fatto avisato di dovere avere novità in Pisa per fattura di Ser Iacopo d'Appiano : mai no 'l credè, né volle riparare, per la fede, che aveva in Ser Iacopo, il quale il detto messer Piero [Gambacorta], quando tornò in Pisa, fece Cancelliere di Pisa, ed avealo fatto sì grande, portandoli amore come a fratello, che il detto Ser Iacopo il fece uccidere, per rimanere egli Signore di Pisa ».

²⁸ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 226 [1402] : « à la mort du Duc, en l'espace de quelques jours tous ses ennemis, c'est-à-dire tous les gentilshommes qui avaient jadis été Seigneurs des terres de Lombardie ou bien grands dans leurs pays et avaient été abaissés par les Visconti [...] se soulevèrent, les plus grands et les plus puissants, guelfes comme gibelins. Et certains vinrent se mettre d'accord avec notre commune, comme par exemple Piero de' Rossi, et d'autres nobles prirent des mesures pour se faire grands là-bas : et cela nous allait fort bien, pourvu que la Seigneurie des Visconti fût affaiblie ». Également, dans la suite du récit : « Non riebbe però per questo lo stato, ma fecesi grande uno Antonio Bisconti, e poi messere Francesco Bisconti, e questi fece avvelenare la Duchessa » (p. 267), « E tennesi toccasse danari da' viniziani; e questo è da credere, però che se messere Otto tenea il fermo, e' si vedea chiaro, che tutta Lombardia voltava e 'l Signore di Padova si faceva grande; e' viniziani non se ne contentavano, e però intraruppono e vennono per questo a rifrancare lo stato del Duca ch'era in rovina » (p. 268), « Il Legato fu contento a questo per consiglio di Carlo Malatesti, il quale dubitò noi non ci facessimo maggiori o non disfacessimo chie ci pettoeggiava, per la quale cosa e' v'era grande ed egli e' suoi » (p. 268-269).

²⁹ *Ibid.*, p. 281 [1405] : « Vous avez entendu auparavant comment le Seigneur de Padoue prit Vérone, entreprise qui déplut fortement aux Vénitiens, de crainte qu'il ne devienne grand ».

³⁰ *Ibid.*, p. 249 [1400] : « Pendant cette peste la majorité des Florentins fuit à Bologne, et là fut ourdi un complot à l'encontre de nombre de grands citoyens du reggimento ». Les *grandi cittadini* semblent déjà davantage entendus au sens de « puissants politiquement » qu'au sens de « magnats » dans une notation précédente : « Erano i Signori dovosi in questa forma: sempre era gonfaloniere un artefice, e' priori per metà arti maggiori e minori; era loro capo messere Giorgio delli Scali e messere Tomaso di Marco, e in parte fu messere Benedetto degli Alberti. Costoro arsono molte case a' grandi cittadini,

La grandeur n'est ainsi plus perçue comme une menace pour le reste de la population. Les vagues de popularisation progressive des *Grandi* originels eurent donc semble-t-il pour effet de libérer un espace pour une nouvelle acception du terme *Grande*, plus "étymologique" car en lien avec la puissance des hommes et des familles, d'un point de vue cette fois plus strictement politique (fig. 31, ci-dessous) :



L'usage du terme *Grande* sous ces nouvelles acceptions émerge ainsi au moment où il n'est plus question d'eux comme acteurs principaux et où ils ne sont d'ailleurs même plus vraiment vus comme de véritables « puissances » dans le paysage politique citadin. Auparavant antagonistes du *Popolo*, les *Grandi* sont désormais du bon côté de la barrière du *reggimento* : il s'agit alors toujours plus pour les Florentins de devenir *grandi nello stato*³¹. Naddo da Montecatini n'hésite ainsi plus à qualifier de « grandi cittadini » des hommes appartenant à la faction dite « populaire » en 1381 et qui, bien qu'ils aient été faits chevaliers par la commune, ne sont en rien magnats³². Le terme *grande* ne lui semblait donc plus strictement associé à la figure des *Grandi* d'antan, alors même qu'il s'agissait de décrire le panorama politique propre à Florence. Dans les décennies suivantes, la façon dont Bartolomeo

feciono a molti tagliare la testa in più volte, tra' quai fu Piero di Filippo degli Albizi, messere Donato Barbadoro, messere Iacopo Sachetti, messere Ghirigoro di Pagniozo, e a molti altri gran cittadini » (*ibid.*, p. 225 [1378]). Parmi les familles citées, certaines ne sont pas magnates, mais effectivement très puissantes à l'époque. La même vision de la « grandeur » au sens de puissance politique est perceptible dans le portrait fait d'un citoyen milanais : « messere Antonio Porro, grande cittadino e di gran famiglia di Milano e gran ricco » (*ibid.*, p. 266 [1402]).

³¹ Nous reviendrons sur ce point en traitant des usages de ce dernier terme : cf. *infra*, chapitre 11.

³² DA MONTECATINI, Naddo (éd. San Luigi, 1784), p. 37 [1381] : « di che a dì 13 di detto mese di Gennaio, certi artefici minuti di quelle due arti nuove, ed anche di altre arti minute, con certi grandi cittadini, cioè Messer Tommaso di Marco degli Strozzi, messer Giorgio degli Scali, ed alcuni altri cittadini si levarono suso facendo gran ragunata di gente in su la piazza de' Signori [...], dicendo : "Noi rivogliamo lo Scatizza" ». Même chose chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI, à propos des événements de 1378-1379 (éd. Scaramella, 1917-1934), p. 59 : « Ora questo ser Piero [delle Riformagioni] era pure molto amato, e non si trovò mai di lui altro che dirittura; et era stato infino all'ora della cacciata grande cittadino, quanto niuno di Firenze ». La référence à la *cacciata* nous invite à lire ce « grande cittadino » dans un sens politique, synonyme de puissance dans la cité.

del Corazza et Agnolo de' Ricci emploient le terme montre que cette acception a supplanté la précédente et qu'il n'y a plus de trace de l'ancienne catégorie sociale ni même politique des *Grandi* dans leur vision de la scène politique florentine³³.

Ainsi, la « grandeur », désormais conçue en termes de puissance politique, devient un horizon souhaitable, pour les familles comme pour la cité dans son ensemble. La « grandezza » de Florence apparaît ainsi sous la plume de Giovanni Morelli au début du xv^e siècle³⁴, parmi bien d'autres termes appartenant au champ lexical de *grande*. Or au fil des décennies, cet éventail lexical n'aura de cesse de se réduire, jusqu'à ce que l'on trouve uniquement la « grandezza » de la cité sous la plume de Jacopo Cocchi-Donati en 1466³⁵.

Nous voilà parvenus bien loin de la figure originelle du *Grande* issu d'un clan surpuissant qui agissait en ville comme s'il était dans son fief du *contado* en ne respectant d'autre loi que ce qu'il estimait dicté par son honneur. Cette représentation a d'abord cédé la place à celle d'un *Grande* contraint juridiquement puis condamné politiquement qui attendait qu'un renversement de situation majeur lui permette de réintégrer le *Popolo*. Après les *popularitates* massivement accordées en 1434, il s'agissait pour les nouveaux *Grandi* – anciens opposants politiques – d'attendre un retour en grâce auprès des familles à la tête de la cité pour réintégrer le *reggimento*, tandis que la parabole des *Grandi* était toujours placée sous le signe de l'exclusion. Ce qui changea entre le xiv^e et le xv^e siècle, ce fut l'ensemble de référence : le *Popolo*, puis le *reggimento*.

La définition de la catégorie des *Grandi* ayant dès l'origine été conçue en lien étroit avec l'état présent de la société qui la formulait (il convenait d'exclure les

³³ DEL CORAZZA, Bartolomeo (éd. Gentile, 1991), p. 69 : « A dì 30 di marzo (1426) ci venne il cardinale degli Orsini: andorongi incontro tutte le processioni de' frati e di Santa Maria del Fiore, i confalonieri, e molti grandi cittadini e molti giovani a cavallo, l'arcivescovo di Firenze, il vescovo di Fiesole, l'abbate di Sant' Antonio e molti abbatì », RICCI, Agnolo (éd. di San Luigi, 1781), p. 221 [1460 ca] : « Avemo Uguccione fratello di detto Messer Rosso el quale fu nel suo tempo el secondo ciptadino di Firenze in grandezza et contrario a lui come si diceva fu Piero di Filippo degli Albizi ».

³⁴ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 219, à propos de Pise : « E veramente si tenne pe' nostri cittadini che, se il nostro capitano gli avesse seguiti, che in quel dì di certo s'acquistava Pisa per noi; ma il capitano non volle seguire la vittoria, e fu tenuto il facesse perché i fiorentini non venissono in tanta grandezza », p. 297 : « Idio ci ha più asauditi per la sua grazia: a Lui se ne dee rendere e loda e grazia, e da Lui riputarlo questo e ogni onore e grandezza della nostra città, e non dobbiamo essere ingrati di tanto bene, ché tutto è proceduto dalla sua volontà ».

³⁵ COCCHI-DONATI, Jacopo (cf. Annexes III, n° 25), f° 68 v. : « Voi giurerete per l'omnipotente Dio, toccando con mano il libro degli evangelii, o altre cose sacre, essere devoti et fedeli di questa magnifica et excelsa Signoria, et ogni vostro pensiero et atto riferire et fare per grandezza et exaltatione di quella et conservatione del presente et pacifico stato », f° 69 v. : « L'union facta in loco excelso et degno / col sacramento sopr'essa fermato / se da ciascun sarà ben osservato / gloria et grandezza fia del vostro regno ». La première occurrence est issue du texte officiel du serment, recopié par l'auteur ; il s'agit toutefois d'une notion qu'il choisit spécifiquement de reprendre dans le sonnet qu'il compose à l'issue des événements, ce qui manifeste son caractère signifiant à ses yeux (cf. à ce propos le chapitre 8).

familles *alors* périlleuses), les acceptions du terme ont également connu une forte évolution au fil des générations : la disparition des *Grandi* de la scène politique au milieu du XIV^e siècle a ainsi ouvert la porte à une spécialisation du sens, qui créa elle-même un espace pour une re-sémantisation du terme dans un sens étymologique au XV^e siècle. Les *Grandi* des origines n'étant plus vraiment Grands, des Grands d'un genre nouveau pouvaient s'inviter dans le discours sur la cité.

L'ensemble de lignages que le terme *Grandi* désigne n'est ainsi jamais conçu de façon véritablement autonome par les Florentins : il est pensé par rapport au reste du corps politique (les *popolani*), puis par rapport à la classe dirigeante de la cité (le *reggimento*) ainsi qu'à ses représentants les plus puissants (les nouveaux *grandi* de la cité). On pourra objecter que cela ressort de discours produits dans leur immense majorité par ces autres groupes justement : nous nous intéresserons donc maintenant au rapport à la cité entretenu par les *Grandi* « originels » du corpus, à partir des quelques livres de famille qu'ils nous ont transmis.

LES *GRANDI* ET LA CITE.

Florence c'est (chez) moi : de l'enracinement à l'identification.

La force de l'enracinement dans la cité des *Grandi* apparaît comme une caractéristique « physique » du rapport entretenu par ce groupe avec la cité, de même que l'importance qu'ils accordent à leur habitat, y compris au sein de leurs livres de famille³⁶. S'agit-il d'une forme de rapport à la cité spécifique à leur groupe socio-politique, transmise aux générations suivantes par le biais de l'écriture mémorielle familiale ?

Constatons d'emblée que *tous* les auteurs ayant le statut de magnats accordent une place majeure dans leurs livres à l'enracinement de leur famille dans la ville. Cet ancrage passe par leur patrimoine immobilier, leur rôle de patrons d'églises ou encore leur fonction de gardiens pour des institutions ecclésiastiques (qui donnaient lieu à des cérémonies comprenant des parcours très codifiés et symboliques dans la ville³⁷). C'est le cas de Neri degli Strinati en 1312³⁸, de Simone della Tosa dans les années

³⁶ KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 80 : « La puissance des Grands s'exprime en des lieux que les contemporains identifient facilement, il n'est que de lire Giovanni Villani ou Malespini. À tous les coins de la vieille ville, dans les moindres replis des campagnes, la présence des magnats s'impose visuellement. Elle habite le passé et le présent de la ville. Elle emplit les légendes et les chroniques, elle marque l'espace ». Sur l'importance accordée par l'anonyme TORNAQUINCI aux parts du vieux palais familial, cf. EAD., 2005 et 2006, p. 82-83.

³⁷ Cela communiquait « à l'ensemble de leurs concitoyens la mémoire de leur ancienneté sur la scène citadine et conféraient à leurs demeures un prestige quasi religieux » (*ibid.*, p. 85). Cf. également sur ce point RAVEGGI, 1994, p. 482.

³⁸ DIACCIATI, 2010, p. 110 évoque une politique patrimoniale de « colonizzazione della zona di residenza cittadina, mirante a occuparne tutti gli spazi evitando al contempo l'inserimento di terzi ».

1330-1340³⁹ ; ça l'est encore durant la seconde moitié du XIV^e siècle pour Michele di Bindaccio de' Cerchi⁴⁰, l'anonyme Tornaquinci, Giovanni Arrigucci⁴¹, les Bardi entre XIV^e et XV^e siècles⁴², ou Carlo Buondelmonti dans la première moitié du XV^e⁴³. Il ne s'agit cependant pas d'un phénomène propre aux magnats, puisqu'on le retrouve chez les *Grandi* demeurés *popolani*. Dans les faits, la constitution dans la ville d'îlots occupés exclusivement par une famille ou presque caractérisait toutes les familles de Grands⁴⁴ et on trouve dans les livres de famille des Grands populaires des notices tout à fait semblables à celle de leurs concitoyens magnats⁴⁵. Le livre de Niccolò Baldovinetti en est un bon exemple.

Issu d'une famille ayant participé au gouvernement communal dès l'époque consulaire, cet auteur consacre la majeure partie de son livre de famille à la gestion des nombreuses propriétés immobilières que sa famille détient à Florence. Au moment d'ouvrir un second livre de famille (les *folios* du premier étant pleins), c'est à ses propriétés florentines qu'il décide de consacrer la première section ; la deuxième sera dédiée aux propriétés sises hors des murs de la ville⁴⁶. Parmi les premières se trouve la Tour du Lion (emblème de la famille), véritable signe extérieur de prestige

³⁹ Klapisch-Zuber, 2006, p. 83.

⁴⁰ CERCHI, Michele di Bindaccio, ASF, *Cerchi*, 310, f° 5r-v.

⁴¹ Cf. Annexes III, n° 1. L'enracinement dans la cité passe dans le cas des ARRIGUCCI par les sépultures familiales placées dans des églises de la ville, ainsi que par leur rôle de gardiens de l'évêché de Fiesole, qui donne lieu à une cérémonie longuement évoquée par l'auteur (également citée par DAVIDSOHN, 1956-68, v, p. 378-379 et Klapisch-Zuber, 2006, p. 84-85). Plusieurs lignes sont consacrées à l'évocation des procès que les ARRIGUCCI n'hésitèrent pas à intenter à ceux qui attentèrent à cette tradition, montrant qu'il s'agit d'un élément qui mérite à la fois de faire partie de la mémoire familiale et d'être défendu avec acharnement, y compris à la fin du XIV^e siècle (moment où écrit l'auteur) et alors que la famille a rejoint depuis plusieurs décennies les rangs du *Popolo*.

⁴² Les quelques livres de familles issus de ce puissant lignage qui nous sont parvenus ne font pas état d'un grand intérêt pour la vie de la cité. Notons cependant qu'une brève notice de Gerozzo DE' BARDI montre qu'il considère sa famille comme une puissance à part entière dans le panorama toscan. Une commune du *contado* leur envoie en effet deux ambassadeurs afin de les « prier » de leur céder un bout de terre (BNCF, *Nuovi acquisti*, 995, f° 25 v. [1386]). La seule notice du livre de Zanobi DE' BARDI qui ait trait, de près ou de loin, à la vie de la cité concerne les dépenses de reconstruction engendrées par l'incendie de la ville provoqué par Alberico da Barbiano en 1397 pour le compte des VISCONTI (Annexes III, n° 5). Le livre d'Ilarione DE' BARDI (qui appartient à la branche devenue populaire en 1431 sous le nom de LARIONI et fut un associé de la banque Médicis), montre qu'il poursuit la tradition des Grands de la cité en matière de patronage d'église : il subventionne en effet la construction d'une chapelle dédiée notamment à un saint qui porte son prénom et s'occupe régulièrement de nommer les recteurs de ladite église (ASF, *Corp. soppr.*, 79.119, f° 250 r. [1421]).

⁴³ Une longue notice est consacrée en 1404 aux difficultés rencontrées par la *consorteria* au moment de faire respecter leurs droits sur une église (ASF, *Carte Strozzi*, II, 127, f° 57 r-58 r. dans la foliotation moderne). Cette notice n'est pas retranscrite en Annexes dans la mesure où il ne s'agit pas directement de la vie de la cité.

⁴⁴ Klapisch-Zuber, 2006, p. 81, à partir de STELLA, 1993, p. 254, cartes 37 et 38.

⁴⁵ C'est également le cas de familles anciennement magnates, qui poursuivent les traditions de leur lignage. Les premiers *folios* du livre de Doffo SPINI sont ainsi consacrés aux biens et propriétés qu'il obtient au moment du partage de l'héritage. L'auteur n'hésite pas par ailleurs à revendiquer l'origine magnate de sa famille (cf. Annexes III, n° 56, f° 15 r.), même s'ils furent faits populaires en 1343.

⁴⁶ Cf. Annexes III, n° 3.

en plein cœur de la ville, tour dont l'auteur s'attache à racheter des parts tout au long de sa vie⁴⁷. Dans le livre de famille, l'importance de ces propriétés se traduit visuellement, dans les dessins qu'il fait de chacune dans le coin des feuillets qui leur sont consacrés : cela a été interprété comme un moyen pour se repérer plus aisément dans le livre⁴⁸, mais je pense que le dessin nous indique aussi sous une forme concentrée ce que l'auteur juge le plus important dans chaque notice. Niccolò Baldovinetti y a en effet recours pour toutes sortes d'affaires, et à chaque fois, les éléments retenus sont un précipité symbolique de la notice⁴⁹. Les dessins d'immeubles traduisent ainsi la représentation « monumentale » qu'il avait de ces propriétés, expression de l'enracinement de sa famille dans la cité, alors même qu'il ne possédait parfois que des parts de l'immeuble qu'il dessinait, ou qu'un pas de porte, qu'une *bottega* au rez-de-chaussée, etc.

Comme ses concitoyens magnats, ce Grand populaire accorde beaucoup d'importance aux propriétés de sa famille et comme eux, il s'enorgueillit du patronage que détient sa famille sur une église dans les environs de Florence :

Mccclxvij

Memoria che a dì ** d'aghosto, demo noi Baldovinetti la lezone della Chiesa di Santo Piero a Calicaia a frate Iacopo di Niccholò Fei coraçaio, libera e spedita sança altra boce o parola d'uomo di mondo, sicome veri padroni.⁵⁰

Il prend en effet soin de préciser que les Baldovinetti sont les seuls et uniques patrons de l'église et qu'ils ont ainsi tout pouvoir de décision. Cet attachement très fort au *pouvoir* que représentait le patronage ne se démentira d'ailleurs pas au fil des générations, comme en témoigne le livre de Guido di Francesco Baldovinetti, rédigé dans la seconde moitié du xv^e siècle⁵¹.

Il en va ainsi des patronages comme des propriétés immobilières : les Grands fonctionnent de la même façon, qu'ils soient magnats ou populaires, jusqu'en plein

⁴⁷ *Ibid.*, f° 6 r, 18 v., 34 v. et II, f° 11 v.

⁴⁸ ROMBY, 2004.

⁴⁹ C'est le cas de l'épée qui symbolise son adoubement en 1378 et du baiser de paix qui représente le moment où est symboliquement scellée la réconciliation entre deux lignages (dans le cadre de la notice relatant la paix entre les BALDOVINETTI et les fils de Bartolo del Buono en 1380). C'est encore le cas du dessin d'Hector avec son bouclier qui accompagne l'annonce de la naissance de son fils éponyme, ou des chiffres 37 et 56 qui reprennent le nombre de citoyens qui décidèrent collégalement en 1372 et 1373 de mettre un frein aux ambitions des ALBIZZI et des RICCI. Cf. à ce sujet les extraits du livre édités en Annexes III, n° 3.

⁵⁰ *Ibid.*, f° 10 v. : « 1367. Mémoire que le ** août nous élûmes, nous les Baldovinetti, le frère Jacopo di Niccolò Fei armurier comme recteur de l'église de Saint Pierre de Galigaia, librement et promptement, sans besoin d'autre voix ou approbation de quiconque puisque nous en sommes les véritables patrons ». Le folio entier est consacré à ce patronage, et les notations postérieures témoignent elles aussi de cette fierté : « Memoria che di <...> di sete[n]bre 1372, noi Baldovineti façemo la chiamata di ser Martino over ser Giovanni Çachei de' Chanpioni da Mo[n]te Cerono, libera e spedita sança altra boce o parola di popolani o altri, e metemola nela chiesa di Santo Piero, carta per mano di ser Giovanni Gini [...]. »

⁵¹ Cf. Annexes III, n° 3, f° 10 v.

xv^e siècle. On le voit chez Filigno de Médicis⁵², Paolo Vettori⁵³, Lapo da Castiglionchio⁵⁴, Paolo Sassetti⁵⁵, Luca di Matteo da Panzano⁵⁶ ou encore Bernardo Rinieri⁵⁷.

En revanche, les livres de famille des Grands magnats se différencient de ceux de leurs concitoyens populaires dans la *proportion* que ces éléments représentent par rapport au reste des informations jugées dignes d'entrer dans le livre de famille. Par choix ou par nécessité, leur enracinement physique dans la cité apparaît comme le centre de gravité de leur identité familiale et représente à ce titre un enjeu énorme pour la famille et par conséquent, quand il est menacé, un axe de l'écriture du livre. Victimes de discrimination au niveau des offices, ils utilisent cela comme une voie de repli stratégique.

Cela semble le cas dans le livre des Tornaquinci⁵⁸, par exemple, où l'idée de menace est présente dès l'*incipit*, sans être cependant clairement identifiée :

[f° 1 r.] [P]erché per lungho spatio pel pocho vivere de' più degli uomini la memoria e ll'aver a richordanza delle chose antiche molte volte manca e viene meno se lla scrittura non sochorre, perché si schifino errori che potrebono avenire per non sapere delle chose passate, mi pensai in questa schrittura alchuna chosa antica della progenie o vero schiatta de' Tornaquinci da Firemçe della quale pure per linea maschulina molti ne sono discesi e molti semça lasc[i]are nella detta schiatta niuno maschio disceso di loro, e però quanto per ischritta n'ò veduto e dagli uomini antichi n'ò udito alquante intorno ad alquante chose, qui apresso schriverò brevemente quanto potrò.⁵⁹

⁵² MÉDICIS (DE), Filigno (éd. Biondi de' Tornaquinci, 1981), p. 49. L'auteur effectue une recherche documentaire pour avoir toutes les *carte* en main s'il lui fallait un jour défendre ses droits sur l'église Saint-Thomas du *Mercato Vecchio*.

⁵³ L'auteur est fier d'être le fondateur de l'hôpital Saint-Julien-de-la-Miséricorde (ASF, *Carte Riccardi*, 521, f° 25 r. [1363]), qu'il lègue à sa mort à l'*Arte della Lana*. Le patronage des églises représente aux yeux des familles émergentes un « signe extérieur de prestige » : plusieurs sont heureuses de transmettre à leurs descendants un patronage nouvellement acquis, notamment lors de la création d'*ospedali* au xv^e siècle (cf. Annexes III, n° 31, f° 18 r. [1431], n° 48, f° 62 r. [1446]).

⁵⁴ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005), p. 357. Voir les études sur la figure et le patrimoine de l'auteur présentes dans le même volume.

⁵⁵ SASSETTI, Paolo (éd. Pedretti, 1998), p. 240-241, 251-255.

⁵⁶ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 359-363, pour une église qui leur fut ôtée par les Officiers de la Tour quand ils furent déclarés rebelles mais qu'ils réussirent à faire revenir dans leur patrimoine en 1381.

⁵⁷ L'enjeu que représente ce patronage apparaît nettement dans la notice consacrée aux modalités d'élection du recteur de l'église dont les RINIERI sont les patrons suite à un procès de plus de seize ans avec les TORNAQUINCI et les GIACHINOTTI, qui prétendent eux aussi avoir des droits dessus (éd. Colin, 2002, p. 89-90 [1468]).

⁵⁸ Les solidarités familiales qui persistent au sein de la *consorteria* malgré la séparation officielle de plusieurs branches du lignage au fil des ans et continuent à s'incarner concrètement dans la chapelle familiale, construite et gérée en commun ont été étudiées (KLAPISCH-ZUBER, 2005).

⁵⁹ TORNAQUINCI, anonyme (éd. Klapisch-Zuber, 2005), p. 403-404 : « [Parce que du fait de la longue durée et de la courte vie de la plupart des hommes la mémoire et le souvenir attentif des choses anciennes fait bien souvent défaut et s'affaiblit si l'écriture n'y remédie pas], pour éviter les erreurs qui pourraient survenir en raison de la méconnaissance du passé, j'ai pensé relater dans cet écrit différentes choses anciennes sur le lignage des Tornaquinci de Florence dont beaucoup de gens en ligne masculine

Au début de ce livre, consacré presque exclusivement à une histoire familiale bâtie en grande partie sur la construction du patrimoine immobilier des Tornaquinci, l'auteur se pose comme l'agent d'une transmission consciente de la mémoire. Les termes se référant au passé lointain abondent, mais le cœur du propos a trait au futur de la famille, dont la force numérique – élément fondamental de l'identité d'une famille de *Grandi*⁶⁰ – est bien mise en évidence. La motivation positive de l'écriture indiquée dans ce passage est d'ordre didactique : il s'agit d'éviter des erreurs qui pourraient advenir. La connaissance des choses passées serait ainsi utile au présent et au futur de la famille. Mais en l'occurrence, quelles erreurs les passages qui suivent, écrites aux alentours de 1376, peuvent-elles permettre d'éviter ? Il a été dit que l'auteur du texte semble « indifférent à l'aspect le plus brûlant du problème politique posé aux magnats » dans la mesure où il n'évoque pas ce statut ni ses conséquences à un moment de l'histoire florentine où la question fait débat et où des mesures restrictives contre les magnats se préparent⁶¹. Or il semble possible que l'auteur, par la référence aux erreurs passées commises par le peuple florentin à leur égard, cherche à prévenir une nouvelle menace. L'épisode de la destruction du patrimoine de la famille en 1304 est en effet présenté en termes d'erreur, lui aussi :

[...] nel mille trecento quatro del mese di maggio per certo schandolo che venne, fu messo pel popolo di Firenze fuocho nel sopradetto palagio e arso tutto e lla loggia e lla torre. L'altro dì s'avidde 'l popolo ch'egli erano suti inghannati chon false informazioni e fec[i]ono certo ristoro dell'arsione fatta non doutamente.⁶²

Les termes qui relèvent de ce champ sémantique sont au nombre de trois en deux phrases (« dupés », « fausses informations », « indûment »). La référence à la cause de l'épisode n'est qu'allusive (« un certain scandale qui advint ») : on comprend qu'il s'agit probablement de luttes entre factions rivales (puisque certains ont lancé la rumeur⁶³). Les éléments symboliques essentiels de l'identité et de l'unité de la famille ont donc été détruits *par erreur*, avant d'être reconstruits – ce qui est raconté minutieusement dans la suite du texte – recréant l'unité de la Maison

sont descendus, certains sans laisser aucun descendant mâle dans ladite famille, et c'est pourquoi j'écrirai ci-dessous, aussi brièvement que possible, les choses que j'ai vues par écrit ou entendues des anciens » (traduction de KLAPISCH-ZUBER, *ibid.*, p. 381 ; la traduction de la partie entre crochets est de mon fait).

⁶⁰ KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 85-90.

⁶¹ EAD., 2005, p. 393. La pétition présentée en 1378 portait sur la proposition d'appliquer de nouveau fermement les Ordonnances de Justice qui réglementaient le statut des Magnats.

⁶² *Ibid.*, p. 407 : « En 1304, au mois de mai, à cause d'un certain scandale qui advint, le peuple de Florence mis le feu au palais susdit, qui fut entièrement brûlé, ainsi que la loggia et la tour. Le lendemain, le peuple s'aperçut qu'il avait été dupé par de fausses informations et pourvut à des réparations pour l'incendie qui avait été fait indûment ».

⁶³ L'auteur du texte connu sous le nom de *Cronica d'Incerto* (1301-1379) attribue cet incendie au Parti Guelfe Noir, dans le cadre du conflit les opposant aux Guelfes Blancs et alors qu'il était question que les Blancs puissent revenir à Florence (éd. Manni, 1733, p. 173).

Tornaquinci en même temps que leur maison « concrète⁶⁴ ». Dans les lignes qui précèdent et qui suivent, l'histoire de la famille semble en effet entièrement incarnée dans son patrimoine et au travers de celui-ci, elle paraît agir sur la cité-même⁶⁵. Le statut social de la famille semble passer presque uniquement par son ancrage dans la ville : d'où l'importance de défendre ce patrimoine. L'erreur commise par le passé a été réparée par le peuple, démontrant de manière évidente qu'une attaque contre cette famille si profondément liée à la cité n'avait aucun fondement ; peut-être l'erreur à *ne pas commettre* réside-t-elle dans l'oubli de la part de la famille comme du peuple de la place des Tornaquinci à Florence, que leur patrimoine incarne. En ce sens, le rappel de l'erreur passée peut être lu comme un argument défensif pour les Tornaquinci : vous vous êtes déjà trompés une fois, ne recommencez pas, souvenez-vous de qui nous sommes, de notre place dans la cité⁶⁶.

Le livre de Neri degli Strinati, lui aussi constitué en grande partie d'une histoire familiale bâtie sur la constitution de leur patrimoine immobilier, corrobore l'hypothèse d'un lien étroit entre ce patrimoine et l'identité familiale. La référence à la bataille de Campaldino (1289) prend ainsi dans ce livre un jour très particulier :

Avvenne una questione con Bindo Ughi degli Avogadi d'uno muro nostro, tutto della corte nostra, che diceva che era mezzo suo; durò due anni, o più. Finalmente quando fue la sconfitta d'Arezzo, dinanzi uno mese fummo tutti mandati a' confini per quella guerra. Allora non fue chi difendesse; corruppe uno Giudice del Podestà, e per sua altoritate, e non di ragione, ma di fatto il messe in possessione, murovvi suso, e fece la sua casa.⁶⁷

Le centre de gravité du récit semble s'être déplacé du champ de bataille à l'intérieur des murs de la cité, et l'exil de la famille semble même passer en arrière-

⁶⁴ Après l'*incipit*, la première et la plus grande partie des mémoires est consacrée au « sito » (éd. Klapisch-Zuber, 2005, p. 408), c'est-à-dire au lieu d'ancrage de la famille dans la cité, incarnation de son identité et de sa croissance (qui va de pair avec celle de son patrimoine). Cet ancrage est si fort et ancien que la porte voisine est désignée par le nom de la famille.

⁶⁵ Ce processus est également visible dans l'évocation des terres cédées à la commune et aux Umiliati, qui conditionna leur installation dans la ville.

⁶⁶ Le fait que les quelques épisodes historiques rappelés dans le livre pour leur importance pour la famille TORNAQUINCI soient liés à l'opposition structurante entre Guelfes et Gibelins semble venir conforter ultérieurement cette hypothèse. L'histoire de la famille et de leur patrimoine (qui cristallisait son identité et son unité) est à nouveau rappelée en référence à cette opposition politique : « figliuoli e discendenti di questi otto chugini chominc[i]arono a rifare el loro palagio vechio che fu disfatto da Ghibellini alla prima cacc[i]ata de' Ghuelfi » (*ibid.*, p. 405), épisode rappelé à nouveau pour des possessions secondaires dans un autre quartier, qui « ffurono disfatte da' Ghibellini » (*ibid.*, p. 408). Le guelfisme ancien ainsi que le rayonnement des TORNAQUINCI sont ainsi affirmés, par rapport à leurs opposants politiques, mais également par rapport aux pouvoirs locaux : la commune ne réussit pas à disposer librement de leur patrimoine, ni l'évêché de Florence, autre puissance locale. Encore une fois, la puissance de la famille passe par la gestion de son patrimoine, reflet et outil de cette puissance, expliquant sa place prépondérante dans une histoire familiale visant à conserver son statut.

⁶⁷ STRINATI, Neri (éd. Diacciati, 2010), p. 127-128 : « Une dispute survint avec Bindo Ughi des Avocadi à propos de l'un de nos murs, qui appartenait entièrement à notre cour, dont il disait qu'il lui appartenait à moitié ; elle dura deux ans, ou plus. Au final, quand eut lieu la défaite d'Arezzo, un mois plus tard nous fûmes tous envoyés en exil à cause de cette guerre. Alors il n'y eut personne pour nous défendre ; il corrompit un juge du Podestat, et par son autorité, sans respecter le droit, il lui en attribua de fait la possession, et il construisit dessus, pour faire sa maison ».

plan par rapport à la question patrimoniale⁶⁸. Le problème n'est pas tant qu'ils aient été bannis de la cité mais les conséquences que cela eut sur leur patrimoine, et l'écriture entend remédier à cela en rappelant leurs droits. Alors que chez la plupart des familles l'identité familiale était bâtie sur la participation à la vie de la cité, notamment à l'occasion des batailles communales, elle semble ici s'incarner dans les murs de la demeure familiale, en plein cœur de la cité⁶⁹.

La violence des Magnats : culture de l'honneur et vie en société.

L'attachement persistant à la culture de l'honneur qui avait fleuri dans l'Europe occidentale durant l'époque féodale constitue selon la critique une autre caractéristique de la représentation que les *Grandi* originels avaient d'eux-mêmes et de leur place dans la société⁷⁰. Cette culture se caractérise par l'attachement à certaines valeurs – l'honneur, le courage, la magnificence, la libéralité, la fidélité – et se traduit dans des comportements codifiés. Or, dans le cadre communal florentin, l'expression de cette culture a toujours posé problème : d'un côté, elle bénéficiait de l'aura prestigieuse des milieux où elle s'était exprimée sous les formes les plus raffinées (en particulier les cours du Nord et du Sud de la péninsule, notamment dans la littérature courtoise). De l'autre, elle impliquait une violence inacceptable pour le reste des citoyens. On trouve des traces de cette violence, comme de cette ambivalence, dans les livres de famille : les auteurs magnats estiment que leurs comportements relèvent de la logique de l'honneur et de sa défense ; les autres, qu'ils relèvent au contraire de la violence et de la discorde.

De nombreux auteurs évoquent des actes de violence commis par ces lignages : parmi eux, Filippo di Cante Cavalcanti, archétype du magnat de l'aube du XIV^e siècle. Comme les autres chefs de famille florentins, il enregistre les dépenses faites pour l'entretien de sa maison et de sa famille⁷¹. Ses rapports avec les institutions communales transparaissent peu (il fait une fois allusion à un office *di*

⁶⁸ DIACCIATI affirme que ces « ricordi si caratterizzano per l'assenza del contesto in cui i fatti narrati si collocano, per l'assenza di Firenze e della sua storia » (*ibid.*, p.107). Cela me semble un peu excessif, la vie de la cité étant présente (bien qu'en arrière-plan et au prisme de l'histoire familiale).

⁶⁹ DIACCIATI a montré que la sélection même des informations transmises dans le livre relevait de la part de Neri DEGLI STRINATI d'une conception magnate de lui-même et de sa famille : il présente en effet sa famille comme des rentiers – dont le *stato* reposerait sur le patrimoine et se rapprocherait de l'ancien cadre du féodalisme – alors qu'en réalité les STRINATI étaient aussi immatriculés à l'*Arte del Cambio*, et pratiquaient le prêt comme l'usure (*ibid.*, p. 108-109). Pour l'auteure, le fait que Neri ne s'attarde pas sur les activités commerciales et bancaires de sa famille relève du choix de « tacere di quegli aspetti economici della propria famiglia che l'avvicinavano al mondo e ai valori mercantili e popolari. I silenzi di Neri a proposito del ruolo politico e di quello economico dei propri parenti testimoniano quindi la sua volontà di segnare la propria lontananza dai valori mercantili e popolari e di ribadire invece la propria adesione a quei valori cavallereschi tanto cari ai magnati fiorentini » (*ibid.*, p. 109).

⁷⁰ Cf. RAVEGGI, 1994, p. 480-483, LANSING, 1991, p. 164-191.

⁷¹ CAVALCANTI, Filippo (éd. Vitale, 1971), p. 15, 21-22, 25-26, 42, 45, 47-48.

fuori, de ceux autorisés aux magnats⁷²) sauf quand il s'agit d'éviter la gabelle⁷³ ou dans le cadre de dépenses effectuées pour aider des proches : la violence et les conflits entre grandes familles surgissent ainsi derrière les sommes versées pour quelqu'un qui a été « pris », ou pour l'officialisation d'une « paix⁷⁴ ». Filippo ne précise jamais qu'il était exilé, mais on constate qu'il demeurait à Sienne. Perpétuant la tradition guerrière associée à sa caste, il ne manque pas de participer aux guerres de son temps⁷⁵. Enfin, une partie de la stratégie familiale consiste à se rapprocher de l'ancienne noblesse du *contado* : il finance l'abbaye de San Salvi et de Cholle⁷⁶, s'assurant la reconnaissance des abbés du lieu⁷⁷ et à travers eux des fermiers qui exploitent leurs terres⁷⁸. Il s'ingénie ainsi à créer et à entretenir la zone d'influence de sa famille, selon la logique féodale qui avait conduit d'ailleurs au conflit de sa famille avec les Tosinghi et les Pazzi.

Ce n'est pas un cas isolé : on trouve par exemple chez Simone della Tosa les mêmes références à une culture à la fois guerrière et vengeresse (sous couvert de l'honneur de la famille⁷⁹). Mais si ces comportements valurent aux familles qui les pratiquaient d'être déclarées magnates, les valeurs qui aux yeux de leurs auteurs, commandaient ces actes étaient largement répandues chez les grandes familles contemporaines. Les idées développées à ce sujet dans l'*Épître* de Lapo da Castiglionchio sont bien connues, et en particulier la persistance d'une définition féodale de la noblesse, malgré l'ancienneté de l'installation en ville des grandes familles du *contado*⁸⁰. Plusieurs décennies plus tard, on trouve une rémanence chez

⁷² *Ibid.*, p. 24.

⁷³ *Ibid.*, p. 31-32, 53.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 14, 27, 54-55, 58-59, 64-66, et p. 68-69.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 26, 36, 38, 47, 49, 50.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 22 et p. 24.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 62 : « [...] (e) dissemi il detto/tto/ do(n)no / Fedele che questi dr. l'abate e 'l monestero gli mi / donavano p(er) lo s(er)vigio ch'io avea fatto al monestero / (e) che senpre voleano essere a me oblighati. (E)d io cho/si gli ricevo (e) p(er) questa chagione ò p(er) cancellate tutte // le ragioni vecchie ch'io avea sop(ra) l'abate vecchio (e) / sop(ra) il monestero. / Rende(m)mi fior. d'oro lx, i ci(n)que si te(n)ne ».

⁷⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁷⁹ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 158, p. 166. Cf. à ce sujet KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 111-112, et plus généralement p. 109-142 pour la violence des Magnats.

⁸⁰ Sur ce dernier point, cf. KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 41-78. Sur la conception de la noblesse développée dans l'*Épître*, cf. DONATI, 2005. Sur l'importance accordée au château de la famille, à son ancrage dans le *contado*, cf. CORTESE, 2005 et sur les liens entre l'orientation générale de l'*Épître* et les caractéristiques propres aux Grands, KLAPISCH-ZUBER, 1990, p. 51 (ainsi que 2006, p. 42-43, avec des nuances) : « La branche, guelfe et *popolana*, à laquelle il appartient s'est définie au sein de l'antique lignage rural da Cuona par opposition au *lato* da Volognano, gibelin et classé parmi les magnats à son époque. [...] Lapo, qui proclame ne s'intéresser qu'à la généalogie de sa propre branche, livre les raisons de sa décision : en choisissant le statut de *popolani*, sa lignée s'est exposée à voir confondre sa véritable noblesse avec celle des gens de plus "basse extraction", qui ont gagné leurs galons florentins "dans l'artisanat et le négoce". Au rédacteur de l'*Epistola* revient la tâche d'établir que "tout ce qui est ancien n'est pas noble, car le vassal peut être aussi ancien que son seigneur", afin

Giovanni di Pagolo Morelli, dans l'image idéalisée qu'il a des habitants et des seigneurs du *contado*, empreinte de valeurs courtoises⁸¹ : la culture de l'honneur faisait largement partie de l'imaginaire des Florentins à la fin du XIV^e siècle.

En revanche, elle était surtout *pratiquée* par le groupe des *Grandi*, qui fonctionne comme un ensemble. Cela apparaît de façon très nette sous la plume d'auteurs appartenant à des familles qui échappèrent probablement de peu au statut de magnats quand les listes furent rédigées, comme Filigno de Médicis. Il évoque fièrement au début de son livre la grandeur de son lignage, grandeur telle que tout le monde les *craignait* – caractéristique entre toutes des lignages magnats⁸². Luca di Totto da Panzano est lui aussi un parfait exemple de *Grande*. Resté dans les rangs du *popolo* (mais marié à une fille issue de la noblesse du *contado*) il partage le style de vie et les préoccupations des magnats de son temps ; il est d'ailleurs l'un des rares membres du corpus à avoir eu la guerre pour seule activité (trait généralement associé à l'ancienne noblesse féodale). Les fragments du livre de famille qui nous sont parvenus font état de l'importance qu'avaient à ses yeux la *vendetta*⁸³ et la chevalerie⁸⁴, fers de lance de la culture de l'honneur héritée du monde féodal⁸⁵.

Plutôt qu'entre magnats et populaires, c'est donc entre les *Grandi* et le reste du *Popolo* que l'on peut identifier des différences culturelles pouvant influencer sur leur conception de la cité et de leur place en son sein. Or l'histoire nous apprend que les *Grandi* cédèrent progressivement le pas aux *Popolani* et au gouvernement des *Arti*, et que leur acculturation⁸⁶ se traduisit notamment par un recul effectif de la pratique de la *vendetta*⁸⁷. Les traces de ces pratiques violentes et des mesures vouées à les endiguer sont ainsi les derniers vestiges du mode de vie propre aux magnats que l'on trouve dans les livres de Michele di Bindaccio de' Cerchi, par exemple. Hormis deux références à la procédure de *popularitas* qui permet à la branche à laquelle il

de se démarquer tant des brutaux cousins da Volognano que de la *gente nuova* qui peuple les rangs des *popolani* ».

⁸¹ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 111, et p. 125-128.

⁸² Cf. à ce propos KLAPISCH-ZUBER, 2006, p. 286 et n. 77 p. 306, ainsi que *supra*, chapitre 1.

⁸³ Le récit d'une *vendetta* à rebondissements occupe une part importante des fragments qui nous sont parvenus (éd. Berti, 1861, p. 62-65).

⁸⁴ L'auteur est particulièrement fier d'être fait chevalier (éd. Berti, 1861, p. 70) et son attachement à la chevalerie transparaît aussi dans le portrait qu'il fait du père de sa seconde épouse « il quale fue nobile, cavalieri di sangue, e di perfettissimo senno » (*ibid.*, p. 68), ou du mari choisi pour l'une des femmes de la famille, lui aussi issu d'un lignage qui conjugue noblesse et chevalerie (*ibidem*).

⁸⁵ Plus généralement, le lexique de la dette d'honneur, des services rendus qui obligent en retour (parfois rendus de façon « courtoise ») parcourt l'ensemble du texte (éd. Berti, 1861, p. 61-73).

⁸⁶ Cf. KLAPISCH-ZUBER, 1994, p. 218.

⁸⁷ Pour rester dans le cadre de notre corpus, on peut citer le cas de Donato VELLUTI, étudié par KLAPISCH-ZUBER, 1998 et DEL LUNGO, 1887, mais aussi le cas des DA VERRAZZANO : selon le descendant qui prend la plume, la *vendetta* mise en œuvre par ses ancêtres a été la cause de leur ruine (éd. Stopani, 2004, p. 128-29).

appartenait de rejoindre les rangs du *Popolo* en 1363 en se détachant du reste de cette célèbre *consorteria*, et la mention d'un accord de paix datant de 1399, son livre ne se distingue en rien de ceux de ses concitoyens populaires, de même que l'auteur a « tout d'un florentin ordinaire⁸⁸ ». Mais le meilleur exemple de l'évolution du groupe des *Grandi* entre XIV^e et XV^e siècle est probablement le propre descendant de messire Luca di Totto da Panzano, nommé Luca di Matteo.

Entre les deux, Antonio da Panzano, frère du premier, représente un maillon intermédiaire : il commande en effet à son neveu un *ricordo* qui concentre tous les éléments caractéristiques de la culture des *Grandi* et de leur rapport à la cité. Il lui demande en effet un « *ricordo delle castelle e dengnità avea la famiglia di chiese e badie e de' fatti di Panzano*⁸⁹ » : on retrouve à la fois l'histoire familiale (adossée dans les faits à l'histoire de Florence), l'attention au patrimoine immobilier, surtout quand il est de type féodal, ainsi qu'aux privilèges et autres patronages. En somme, les trois éléments qui fondent aux yeux d'un *Grande* du XIV^e la réussite familiale parfaite. Or le livre rédigé ensuite, en son nom propre, par Luca di Matteo da Panzano, fait état d'une autre conception de cette réussite, plus proche des valeurs du *Popolo* et en particulier des marchands. Molho et Sznura ont montré que dès la génération du père de Luca, leur branche avait amorcé un virage stratégique en direction du milieu entrepreneurial et artisanal, qui s'était traduit dans un premier temps par des alliances matrimoniales avec de riches familles marchandes⁹⁰. Appartenant à la branche citadine et populaire d'une vieille famille de magnats du *contado*, Luca di Matteo accorde dans son livre, contrairement à ses concitoyens magnats ou même *Grandi*, une place aux offices qu'il occupe au nom de la commune à partir de 1415⁹¹. Ce n'est pas évident à ses yeux, comme en témoigne le fait qu'il précise qu'il est le premier de son lignage à occuper un poste dans les Six de la *Mercanzia* : en effet « *sendo antichissimi gentili huomini mai fu niuno di chaxa nostra de' Firidolfi da Panzano di detto huficio per non eser merchatanti*⁹² ». Molho et Sznura ont justement souligné à ce sujet que l'on observe ici la tension encore palpable en plein XV^e siècle entre le souvenir d'un mode de vie noble et féodal, encore incarné dans les armes et armures

⁸⁸ KLAUSCH-ZUBER, 2006, p. 193-195 (et notes p. 228) : « Michele di Bindaccio de' Cerchi a tout d'un florentin ordinaire. Un bon père de famille, qui ne laisse passer que peu d'événements intéressant sa vie familiale sans en prendre note. Trois de ses livres domestiques sont conservés aux Archives d'Etat de Florence. Il y a reporté ce qu'on trouve couramment dans les *ricordanze* florentines : la gestion de son patrimoine privé, les dépenses plus quotidiennes aussi, les engagements, petits et grands, qui font la trame de la vie de tous les jours, les faits qui affectent la composition et la vie de sa maisonnée : naissances et baptêmes, mariages et décès de ses proches ».

⁸⁹ Cité par MOLHO et SZNURA, 2010, p. xv.

⁹⁰ *Ibid.*, p. xxiv : « furono proprio le donne "entrate" nella famiglia Da Panzano a consentire ai loro mariti e ai figli di "riposizionarsi" nel mondo socio-politico della loro città ».

⁹¹ *Ibid.*, p. xx-xxi.

⁹² *Ibid.*, p. 140 : « étant de très anciens gentilhommes, jamais aucun membre de notre maison des Firidolfi da Panzano n'occupe cet office, n'étant pas marchand ».

que l’auteur prête à son entourage au besoin⁹³, et les exigences de participation politique que la commune populaire imposait à ses habitants⁹⁴ et dont les *Popolani* firent très tôt une source de gloire à laquelle adosser le prestige familial⁹⁵. Maillon intermédiaire, Luca di Matteo da Panzano ne résiste pas à l’envie d’exhiber à ses concitoyens populaires le prestige lié au passé de *Grande* de sa famille, tout en assumant auprès de ses descendants la direction marchande et *popolana* qu’il a choisi de donner à la stratégie familiale pour sortir des difficultés économiques : le changement d’orientation dont témoigne l’écriture privée constituerait – encore une fois – une réponse face à une menace envers le *stato* familial⁹⁶.

Or cette position intermédiaire se reflète également dans la façon dont l’auteur traite des éléments qui concentrent traditionnellement l’identité des *Grandi*. Ainsi, comme nous l’avons vu plus haut, Luca di Matteo est toujours fortement attaché aux preuves « physiques » de l’enracinement ancien et prestigieux de sa famille dans la cité. Mais on note en revanche une certaine prise de distance par rapport à l’action politique de son aïeul Luca di Totto da Panzano : s’il rappelle qu’il participa à la vie de la commune à l’occasion de la campagne de Prato en 1350 – dans la plus pure tradition guerrière de la famille – Luca di Matteo note que les motivations de son aïeul étaient tout à fait *personnelles*⁹⁷. Il y alla en effet, selon lui, « partisanement » pour « ôter leur *stato* à la famille des Guazzalotti de Prato et à leur secte ». Certes, ces derniers « tyrannisaient Prato », mais c’est dans le cadre de la plus pure *vendetta* que s’inscrivit selon Luca di Matteo l’action de son aïeul : il lui fallait en effet venger la mort de deux de ses propres *seguaci*, qui furent pendus par les Guazzalotti après avoir eux-mêmes participé au nom des da Panzano à une *vendetta*. Même si cela ne l’empêche pas de venger lui-même son père quelques années plus tard, il semble clair qu’aux yeux de l’auteur les formes de l’engagement de son ancêtre dans la vie communale sont différentes des siennes (et on constate l’apparition du lexique des factions, jusqu’ici remarquablement absent). Il fait une différence entre l’action

⁹³ *Ibid.*, p. xxiii.

⁹⁴ *Ibid.*, p. xxi.

⁹⁵ C’est le cas par exemple de Donato VELLUTI (*cf. infra*, chapitre 12).

⁹⁶ MOLHO et SZNURA, 2010, p. xxvii. Les chercheurs évoquent « il bisogno di distaccarsi da un’area politico-culturale di origine nobiliare e magnatizia che, specialmente tra metà Trecento e metà Quattrocento, avrebbe potuto compromettere lo *status* di una famiglia come i Da Panzano, particolarmente perché le sue condizioni economiche erano tutt’altro che floride ».

⁹⁷ DA PANZANO, Luca di Matteo : « Messer Lucha di Totto da Panzano andò a oste a Prato a dì 27 di luglio insino nel 1350 a champo con x chavagli e con xxxv fanti bene in punto, a oste per lo Chomune di Firençe e altri cittadini in grande numero furono a chavallo e a piè, andarno per tôrre lo stato a la famiglia de’ Ghuazaloti da Prato e a loro setta, i quali tiranegiavano Prato, e andavi partigianamente, coè detto messer Lucha per vendichare gli due fanti furono impichati in Prato, coè Toçço e Michelazo fabro, che furono impichati a dì 28 di dicenbre 1348 quando messer Lucha cho llozo andò in Prato per amazare Charllo e Charsilio Gherardini che aveano amaççato Antonio fratello di messer Lucha, e detti Ghuazaloti sendo presi co loro forza gli feciono impichare a torto, e messer Lucha à le posisione di detti Ghuazaloti amazarono 2 fanti, overo lavoratori di detti Ghuazaloti, e arsono messer Lucha e sua compangnia più loro abituri di detti Ghuazaloti che aveano fuori di Prato » (*ibid.*, p. 469).

motivée par des intérêts personnels et un cadre « autre » de l'action politique (qui semble préférable). Ce changement de perspective par rapport aux cadres de l'agir politique est-il lié au temps qui a passé, ou bien à l'orientation populaire et marchande choisie par l'auteur ? Nous reviendrons sur ce point quand nous examinerons l'évolution des termes désignant l'entité communale et les citoyens qui la font vivre⁹⁸.

On peut cependant d'ores et déjà constater que le regard de Luca di Matteo da Panzano sur les formes d'actions de son aïeul n'est pas un *unicum* dans le panorama des livres de familles, puisqu'on le retrouve dans la lecture que propose Giovanni di Pagolo Morelli du conflit entre les Cerchi et les Donati à la charnière du siècle précédent. Guido di Filippo dell'Antella, contemporain des faits, évoque uniquement un conflit entre deux familles – dans le cadre donc de la lecture interpersonnelle des événements typique des auteurs du début du XIV^e siècle, comme nous l'avons vu⁹⁹. Giovanni Morelli en revanche met en évidence le caractère à la fois violent et factieux de la chose :

Ne' detti tempi, e assai di prima, come era piacere di Dio che non vuole dare in tutto gloria a chi vive in questa misera vita, avvenia che in Firenze erano assai divisioni e discordie fra' cittadini per molte cagioni, e massimamente perché ogni catuno vuole essere il maggiore, e per venire a questo fine sotto nuove covertes si combatte. Eraci allora setta di Bianchi e Neri, derivata dalla setta de' Donati e Cerchi, o vuoi Guelfi e Ghibellini; e per questi trovati e' si faceva assai torti a molti, secondo chi più forte si trovava nel reggimento. E oltre al dannificarsi nel reggimento, e' s' usava allora di nimicarsi più colla spada in mano che colle fave, come si fa al dì d' oggi. Era questo popolo molto dovoso, e chi tenea co' Cerchi era Bianco, e chi tenea co' Donati era Nero: molte famiglie grandi e antiche erano coll'una parte e coll'altra, e assai famiglie ci erano dovise tra loro insieme, che parte ne teneano co' Cerchi e parte co' Donati. E per queste dovizioni si facevano molte zuffe, e molti mali nascevano tutto giorno fra' cittadini, in tanto che si combatteano pelle case colle balestre; e per queste cagioni si murava molte torri alte e grosse, come nel primo cerchio vedrai ancora assai.¹⁰⁰

⁹⁸ Cf. infra, chapitre 11.

⁹⁹ DELL'ANTELLA, Guido di Filippo (éd. Castellani, 1952), p. 805 : « Ne l'anno Mccclxxxviii andai a dimorare cho' Giovani de' Cerchi e' conpangni, e cho' lui dimorai i[n]sin' a la' Aprile Mcccj: da lorro mi partì per la brigha ove veneno cho' Donati e co' Pazi: none fue carta de la partigione ».

¹⁰⁰ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 128-129 : « A l'époque, et déjà bien avant, comme il plaisait à Dieu car Il ne veut pas que ceux qui vivent cette misérable vie soient en gloire, il se trouvait qu'à Florence existaient nombre de divisions et de discordes entre les citoyens, pour de nombreuses raisons, et surtout parce que tout un chacun voulait être le plus grand, et pour parvenir à cette fin, de nouveaux prétextes étaient sans cesse inventés pour se combattre. Existait alors la secte des Blancs et des Noirs, dérivée de la secte des Donati et des Cerchi, c'est-à-dire des Guelfes et des Gibelins ; et sous couvert de ces inventions, de grands torts étaient faits à de nombreuses personnes, en fonction de qui étaient les plus puissants parmi ceux qui pouvaient régir la cité [*reggimento*]. Et outre les dommages que l'on se faisait dans le cercle du pouvoir, il était alors d'usage de s'affronter davantage l'épée à la main, qu'armés de fèves, comme c'est le cas aujourd'hui. Ce *Popolo* était très divisé : ceux qui soutenaient les Cerchi étaient Blancs, et ceux qui soutenaient les Donati étaient Noirs ; et chaque camp comptait de nombreuses grandes et anciennes familles, et nombre de familles étaient elles-mêmes divisées, entre ceux qui soutenaient les Cerchi et ceux qui soutenaient les Donati. Et à cause de ces divisions de nombreuses échauffourées avaient lieu, et de nombreux maux naissaient chaque jour entre les citoyens, au point qu'ils combattaient avec des arbalètes d'une maison à l'autre ;

Le champ lexical de la division et des factions ponctue ces quelques lignes, et est qualifié très négativement par l’auteur : c’est là une source de maux infinis pour la *civitas* florentine. Remarquons au passage que Giovanni Morelli associe précisément à la période qu’il décrit les éléments dont nous avons observé qu’ils constituent les piliers des représentations forgées par les Florentins (et en particulier les magnats) du début du XIV^e siècle, telles qu’elles sont transmises dans leurs livres de famille : le recours fréquent à la violence en cas de conflit entre familles, et aussi l’“incarnation” de la puissance de la famille dans les tours bâties pour défendre leur *stato*. Plusieurs décennies plus tard, Filippo Rinuccini présentera lui aussi les faits selon le prisme des factions¹⁰¹, grille de lecture dont nous avons vu qu’elle n’était en rien évidente pour les contemporains des faits pour qui la *briga* des Cerchi et des Donati ne constituait pas un événement majeur mais une affaire entre familles.

La pensée de l’entité communale et de la vie de la cité en tant que telle semble ainsi davantage le fait des auteurs issus du *Popolo*, tandis que l’échelle familiale semble demeurer longtemps la mesure privilégiée par les *Grandi*. Cela représente une première différence de taille dans le rapport que les deux groupes entretiennent avec la cité. La conception de la violence et en particulier de sa place – ou non – dans la cité constitue la seconde différence que l’étude des livres de famille des magnats a fait émerger. Cependant, là encore, les choses évoluent avec le temps, à mesure que les *Grandi* des origines choisissent de rejoindre les rangs du *Popolo*. Dans le cadre de cette réintégration progressive, certains éléments constitutifs de l’identité magnate perdurent plus longtemps que d’autres, mais au final, la vision de la cité portée par les membres du *Popolo* vainqueur l’emporte : les *Grandi* d’antan renoncent aux *vendette* et se préoccupent des honneurs que représentent les charges communales autant que de leur honneur familial. À la charnière entre XIV^e et XV^e siècle, le regard que les auteurs de livres de famille portent sur la cité semble donc coïncider avec les conceptions et les valeurs du *Popolo*. Reste à savoir si, au moment de la victoire du *Popolo* sur les *Grandi* sur le plan des mentalités, on peut toujours parler de *Popolo* au singulier sur le plan social et politique, ou bien s’il convient d’employer le pluriel.

et pour ces raisons on construisait de nombreuses tours, hautes et épaisses, comme tu en verras encore beaucoup à l’intérieur du premier cercle de murailles ».

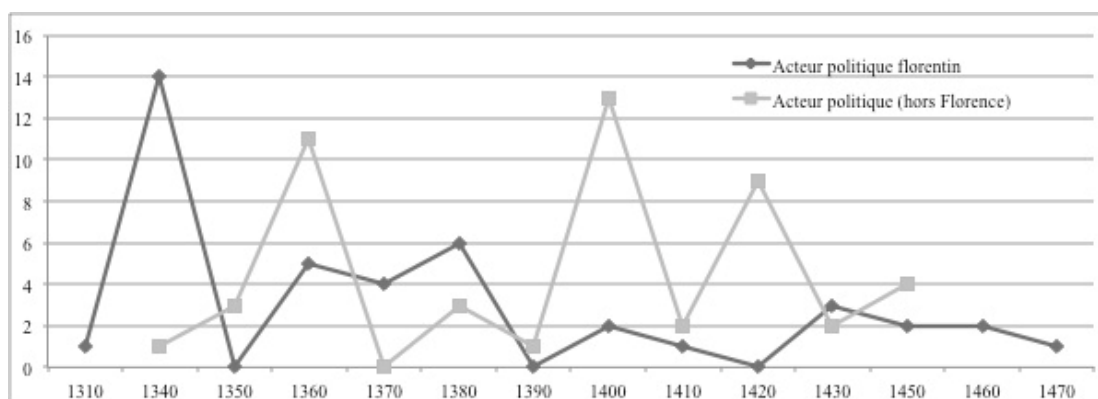
¹⁰¹ RINUCCINI, Filippo (éd. Aiazzi, 1840), p. v-vi.

ITINERAIRE SEMANTIQUE DU *POPOLO*

Un premier survol des occurrences du champ lexical du corpus montre que, dans un premier temps, le *Popolo* « tout court » se présentait aux yeux des Florentins comme un acteur majeur de la vie communale, sans qu'il soit besoin de distinguer entre différentes composantes au sein de cet ensemble. Cependant, le terme se trouve rapidement associé à d'autres termes qui viennent le qualifier et tracer des frontières au sein du premier ensemble. Dans quelle mesure ce passage de l'un au multiple a-t-il eu des incidences sur les représentations du *Popolo* que ces acceptions recouvrent ? Quand, après cette phase de diversification, le terme réapparaît sans être accompagné d'un complément sémantique, désigne-t-il la même réalité qu'avant ? Les nouveaux *Grandi* ont-ils affaire à un nouveau *Popolo* ?

De l'un...

Au fil des décennies, les auteurs de livres de famille florentins présentent toujours moins le *Popolo* comme un acteur à part entière de la vie politique florentine (fig. 32, ci-dessous). En revanche, le fait qu'ils continuent de l'utiliser jusqu'au milieu du ^e xv siècle quand ils traitent des vicissitudes d'autres territoires nous indique que ce terme faisait toujours sens à leurs yeux pour désigner une catégorie d'acteurs politiques : seulement, il ne correspondait plus à la vision qu'ils avaient de la configuration propre à leur cité.

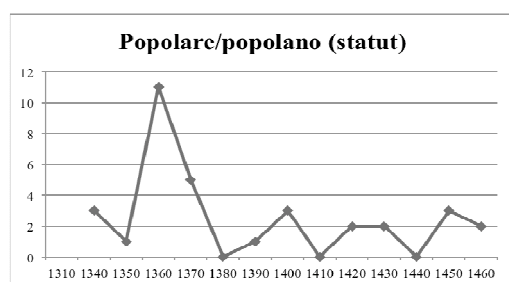


Florence demeure pour nos auteurs nominalement un *Comune* organisé selon un régime « populaire », c'est-à-dire dirigé par l'ensemble des citoyens et non un Seigneur quelconque (fig. 33, en annexes). Mais la distinction que l'on trouve chez Donato Velluti entre les *Popolani* (l'ensemble des citoyens, ici) et le *Popolo* (le cadre communal) de Florence¹⁰² ou encore l'ironie dont fait preuve Nofri delle Riformagioni à propos des (mauvaises) opérations d'un de ses compatriotes en 1378,

¹⁰² VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914) p. 162 : « raccomandando sempre i popolani e popolo ».

supposées être faites « pour le *popolo* et la commune de Florence¹⁰³ » nous poussent à distinguer entre le cadre communal, qui demeure constitutif de l'identité florentine (en particulier vis-à-vis de l'extérieur) et les conceptions qu'avaient les Florentins des différents groupes qui agissaient en son sein.

De fait, on constate que le terme *Popolo* est de plus en plus souvent « accompagné » dans notre corpus. Cela commence dès les années 1350, ce qui coïncide avec le retrait définitif des *Grandi* de la scène politique¹⁰⁴ : le *Popolo* en tant qu'entité politique à part entière ne semble donc pas résister à la disparition de son antagoniste, ce qui tendrait à confirmer que les deux termes étaient pensés de façon spéculaire par les Florentins.



On constate ainsi parallèlement une très nette diminution des occurrences du terme pour désigner les personnes ayant le statut de *Popolani*, dès les années 1360 (fig. 34, ci-dessous) : si le statut de *Grande* a continué à revêtir une importance aux yeux des auteurs après la fin des *Grandi*

en tant qu'acteurs politiques de premier plan, quand il devint synonyme de sanction juridique et politique, il n'en va pas de même du statut de « populaire » : même au moment des *popularitates* massives de 1434, peu d'auteurs y font référence.

Les enjeux politiques et sociaux liés à la catégorie de *Popolo* semblent ainsi s'être déplacés vers les termes qui l'accompagnent désormais bien souvent.

... au multiple

Si la première occurrence de « *popolo grosso* » se trouve dès 1340 sous la plume de Simone della Tosa¹⁰⁵, c'est avec les années 1360-1370 que la séparation du *Popolo* en plusieurs entités distinctes apparaît comme un phénomène remarquable dans les livres de famille (fig. 35, ci-après) :

¹⁰³ DELLE RIFORMAGIONI, Nofri (éd. Scaramella, 1917-34), p. 55 : « ferirono Bartolomeo suo fratello operandosi tanto bene per lo popolo e comune di Firenze ».

¹⁰⁴ Un passage écrit par Donato VELLUTI en 1343 donne à penser que l'intégration des représentants des *Arti minori* aux instances de gouvernement de la cité est née de la volonté d'asseoir le pouvoir du *Popolo* face aux Grands : dans un premier temps, les prieurs issus des *Arti maggiori* comme *minori* étaient perçus comme représentants du *Popolo* tout court, avant que leurs appartenances socio-professionnelles ne ressortent dans les discours, conduisant à une fragmentation de l'entité « *Popolo* » (éd. del Lungo, 1914), p. 166 : « E poi fecesi uno scruttino di popolari soli; e per la grande divisione nata tra grandi e popolari maggiori, convenne, per fortificazione di popolo, che ove soleano innanzi al Duca essere sei Priori e uno Gonfaloniere di Giustizia, fossero nove, tra' quali ne fossero due delle quattordici minori arti, e uno Gonfaloniere di Giustizia. Al quale scruttino io fui; e rimanemmo Piero, Matteo, e io [...] ».

¹⁰⁵ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 170 : « I Grandi s'accordarono col popolo grosso ».



L'acteur principal de cette nouvelle phase est le *popolo minuto*, qui s'invite progressivement dans les livres de famille¹⁰⁶ et dont la présence culmine au moment du Tumulte des *Ciampi*. Dans les années soixante, une configuration ternaire semble ainsi avoir remplacé l'opposition *Grandi popolani* et le *Popolo* est ainsi divisé sous la plume de Velluti en *popolo grasso* (à son plus haut niveau dans toute la période), *popolo mezzano* (qui disparaît totalement du paysage à la fin des années 1370) et *popolo minuto*. Dans les années 1370, d'autres termes viennent compléter cette stratification : le *popolo* se trouve ainsi associé à des mots renvoyant à des institutions centrales dans la vie de la cité comme les *Arti* ou la *Parte Guelfa*. Avec eux, l'enjeu politique – voire idéologique – de la désignation des forces en présence apparaît au premier plan.

En témoigne ce passage du livre de Paolo di ser Guido cimateore, qui met en scène ces différents acteurs alors qu'ils sont en train de se disputer le pouvoir :

Poi il martedì vegnente, a dì 20 detto mese di luglio avevano presi i Priori tre poveri huomini voleano loro tagliare il capo in su la Piazza, si levò il romore e corsono in su la Piazza gridando "Viva il Popolo Minuto e l'Arti", e combatterono il Palagio un pezzo. Poi si partì una brigata e andarono e arsono le case di Messer Luigi di Messer Piero Guicciardini ch'era Gonfaloniere di Giustizia, all'ora renderono i tre poveri huomini, all'ora lasciarono stare il Palagio dei Priori e assalirono l'Aseguitore, e tolsongli il Gonfalone della Giustizia [...]. Poi andarono a casa Salvestro di Messer Alamanno de' Medici e menaronlo alla Piazza de' Priori e fecionlo Cavaliere del Popolo Minuto e dell'Arti, fatto lui se ne fero bene sessanta Cavalieri Cittadini. [f° 99 v.] Poi a dì 25 d'agosto 1378 si levò il romore su la terza, e vennono alla Piazza de' Priori armati, gridando "Viva il Popolo Minuto e l'Arti" e subito mandarono otto in Palagio ai Priori con una Pitizione che si levasse le Provegioni a' Cittadini e l'armi e l'ufficio a' Cavalieri, e altre Pitizioni assai, tutte si vinseno [...]. Poi il mercoledì mattina due di quegli otto andarono in Palagio de' Priori, e 'l Gonfaloniere della Giustizia trasse fuori la spada e fedì l'uno in su la testa e fecegli pigliare, poi s'armò e trasse fuori il Gonfalone della Giustizia e montò a cavallo con la spada sanguinosa in mano, cercò tutta la terra gridando "Viva il Popolo e l'Arti". Poi in sul vespro tutte l'Arti miseno i Gonfaloni nel Palagio de' Priori, salvo che Pettinatori e Scardassieri non vollono dare la loro, all'ora l'altre Arti gl'assalirono e ruppongli e uccissonne

¹⁰⁶ Avant que le syntagme « *popolo minuto* » n'apparaisse, on ne trouve qu'une seule expression qui semble se rapporter à cette catégorie de la population, sous la plume de Francesco RITTAFÉ (éd. Manni, 1731), p. 146 [1343] : « mandonne fuori del Palagio molta gente di minutaglia ».

quattro e fedironne assai, e cacciarongli della Piazza¹⁰⁷ [...].

Les cris de ralliement qui se succèdent font ressortir l'évolution des rapports de force entre le *popolo minuto* et le reste de la population : avec la disparition de l'adjectif *minuto* fin août la marginalisation de leur groupe est créée haut et fort et annonce leur écrasement. Le reste du *Popolo* ne considère plus les *minuti* comme une composante d'un ensemble unitaire, mais comme un groupe à part, qu'il convient d'exclure du jeu politique. La création d'un épouvantail plébéen est en marche, bien que le terme, rappelons-le, n'apparaisse pas sous la plume de nos auteurs¹⁰⁸, comme en témoigne également l'application du nouvel éventail de termes nés de l'entité *Popolo* par Bonaccorso Pitti pour décrire la révolte des Maillotins à Paris en 1382¹⁰⁹.

Les Florentins ont ainsi de plus en plus recours à des termes renvoyant à d'autres structures de la vie citadine, dont les réseaux de solidarité propres peuvent se substituer à ceux du *Popolo* « tout court », en déliquescence depuis la fin du combat contre les *Grandi*. Il s'agit des *Arti*, des Gonfalons, comme on le voit dans le passage cité, ou en d'autres occasions de la *Parte guelfa*. La variété des adjectifs et des termes associés à *Popolo* dans les années soixante-dix dénote ainsi la reconfiguration du paysage politique et en particulier les nouvelles alliances tissées par les sous-groupes sociaux qui composent le *Popolo*, lesquels ne se reconnaissent plus dans cet ensemble unique.

¹⁰⁷ Paolo di ser Guido *cimatore* (éd. Stella, 1993), p. 272-273 : « Ensuite le mardi suivant, le 20 dudit mois de juillet, alors que les Prieurs avaient capturé trois pauvres hommes à qui ils voulaient couper la tête sur la Place publique, la rumeur commença à s'élever et l'on accourut sur la Place en criant : "Vive le *Popolo minuto* et les *Arti*", et l'on combattit le Palais un moment. Ensuite une bande se sépara du groupe et alla incendier les demeures de messire Luigi fils de messire Piero Guicciardini qui était Gonfalonier de Justice ; alors ils rendirent les trois pauvres hommes, alors on laissa tranquille le Palais des Prieurs et l'on assaillit l'Exécuteur, et on lui prit le Gonfalon de la Justice. [...] Ensuite on alla à la demeure de Salvestro fils de messire Alamanno de Médicis et on le mena sur la Place des Prieurs et on le fit Chevalier du *Popolo minuto* et des *Arti*, et après lui on en fit une bonne soixantaine, de Chevaliers Citoyens. Ensuite le 25 août 1378 une rumeur commença à s'élever vers l'heure tierce, et on vint en armes sur la Place des Prieurs en criant : "Vive le *Popolo minuto* et les *Arti*" et immédiatement huit personnes furent envoyées au Palais des Prieurs avec une Pétition demandant que l'on enlevât les Provisions des Citoyens et les armes ainsi que les offices aux Chevaliers, ainsi que plusieurs autres Pétitions, qui furent toutes approuvées [...]. Ensuite le mercredi matin deux de ces Huit allèrent au Palais des Prieurs, et le Gonfalonier de la Justice dégaina son épée et blessa l'un à la tête et le fit capturer, puis il s'arma et sortit le Gonfalon de la Justice, monta à cheval, l'épée sanglante à la main, et parcourut toute la ville en criant : "Vive le *Popolo* et les *Arti*". Ensuite, au moment des vêpres, toutes les *Arti* mirent leurs Gonfalons dans le Palais des Prieurs, à l'exception des Peigneurs et des Cardeurs, qui ne voulurent pas donner le leur ; alors toutes les autres *Arti* les assaillirent, les défirent, en tuant quatre et en blessant beaucoup, et ils les chassèrent de la Place [...] ».

¹⁰⁸ Lapo DA CASTIGLIONCHIO reprend l'adjectif « plebeo » à Bartolo DA SASSOFERRATO, en opposition à noble ; il ne désigne pas la plèbe au sens de menu peuple, contrairement à ce que l'on peut lire chez Leonardo BRUNI au début du XV^e siècle par exemple.

¹⁰⁹ PITTI, Buonaccorso (éd. Branca, 1986), p. 383-384 : « Il popolo grasso, cioè è i buoni cittadini che si chiamano borghesi, dubitando che 'l detto minuto popolo che si chiamarono i Maglietti, ch'erano gente tali quali furono i Ciompi che corsono Firenze, non rubassono anche loro, s'armarono e furono tanto forti che i detti Maglietti s'accordarono d'ubbidirgli. Il perché presono ordine per reggersi a popolo, e seguitarono la ribellione contra i Reali signori ». Cf. *supra*, chapitre 6.

En effet, les Florentins perçoivent cette fragmentation, n'hésitant pas à présenter le *Popolo* comme « molto diviso¹¹⁰ ». Certains auteurs vont jusqu'à évoquer le concept de réconciliation – indice, s'il en est, de divisions profondes :

[...] e poi per riconciliare la città di Firenze, ed il popolo di essa città, detto dì 20 suonò la campana grossa a parlamento, di che in su la piazza de' Signori si ragunò grandissima gente, e per lo loro parlamento fu data balia alli Signori Priori, e loro Collegi, i Dieci di Libertà, i Capitani di Parte, Otto della guardia, Cittadini, di poter provvedere intorno al pacifico stato della città, e fare ogni cosa come tutto il popolo.¹¹¹

L'image du *Popolo* uni intègre ainsi peu à peu l'imaginaire citadin. Elle reste associée à l'idée de grande puissance politique, ce qui en fait une menace potentielle valable (à côté des alliances nouées à l'extérieur de Florence), même si à l'intérieur des murs de la cité cette unité n'est plus qu'un souvenir :

Et prima parlatoli tutti noi molto altamente in dimostrarli la nostra unità in mantenimento della nostra libertà, et ancora la potenza del nostro popolo quando egli è unito, et appresso che veggendo, che si disponesse a offenderci, ci sarebbe necessario per scampo nostro collegarci con altri, per modo che poi non ci potremmo a nostra posta scioglierci: il perchè egli avesse buon riguardo a fare sì, che noi non havessimo materia di far cosa, che fusse pericolosa a lui, et a noi, et che noi il facevamo chiaro, che ciò che si diceva per noi, s'intendeva esser detto per lo Cardinale di Bologna, et per li Senesi, co' quali noi eravamo collegati.¹¹²

Les occurrences du thème de l'union du *Popolo* semblent ainsi coïncider dans les livres de famille avec l'intégration par les auteurs de la fragmentation de l'ancien acteur politique que le terme désignait. Cela advient à la charnière du *Quattrocento*, alors même que les auteurs ne ressentent plus le besoin de distinguer entre les différentes composantes du *Popolo*, si centrales dans les discours des années 1370 et 1380 (fig. 35, *supra*). Doit-on en déduire que la reconfiguration du paysage politique de ces années-là a induit une modification profonde du sens de *Popolo*, rendant obsolète dans un second temps les qualificatifs qu'on lui associait ?

¹¹⁰ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 128.

¹¹¹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 40 [1381] : « ensuite pour réconcilier la cité de Florence et le *popolo* de cette cité, en ledit jour du 20 on sonna la grosse cloche pour convoquer un *Parlamento*, suite à quoi énormément de gens se réunirent sur la place de la Seigneurie et au moyen de leur *Parlamento* on donna aux Seigneurs Prieurs, à leurs Collèges, aux Dix de la Liberté, aux Capitaines de la *Parte*, aux Huit de la garde, à des Citoyens, l'autorité de pourvoir à l'état pacifique de la cité et de faire toute chose comme s'ils étaient tout le peuple ». On trouve également ce terme chez Bonaccorso PITTI (éd. Branca, 1986), p. 480 [1410] : « a' detti Guelfi usciti di Firenze mancò della promessa che ci avea fatta di cavalcare insino presso a Firenze, per provare se il popolo di Firenze ci voleva riconciliare ».

¹¹² SALVIATI, Jacopo (éd. San Luigi, 1784), p. 295 [1409] : « Et lui ayant auparavant tous parlé très éloquemment pour lui faire montre de notre unité pour maintenir notre liberté ainsi que la puissance de notre peuple quand il est uni, et ensuite que si nous voyions qu'il se disposait à nous attaquer il nous serait nécessaire pour notre survie de nous allier avec d'autres, de sorte que nous ne pourrions nous défaire de ces alliances à notre gré, raison pour laquelle il lui convenait de bien réfléchir avant d'agir de sorte à nous donner matière à faire des choses qui seraient dangereuses pour lui, et pour nous, et que nous lui disions clairement que ce que nous disions était également valable pour le Cardinal de Bologne et pour les Siennois avec qui nous étions alliés ».

Un certain nombre de notations nous conduisent à penser en ce sens. Dès les récits du Tumulte des *Ciampi*, les auteurs avaient commencé à associer une idée de violence au *popolo minuto*, avant de l'étendre au *Popolo* sans plus de distinction. Celui-ci est ainsi de plus en plus perçu comme une source potentielle de danger et non plus un protagoniste raisonné de la vie de la cité :

[...] a furore di popolo fu arsa la casa di messer Lapo da Castiglionchio, [...] li Signori Priori, che allora erano, per temenza del popolo uscirono del palagio, ed andarono alle case loro.¹¹³

[...] fu mozzo il capo a messer Giorgio [Scali] predetto in sul muro del Capitano, senz'essere onorato di nulla cosa, eziandio senza sciugatoio a ricogliere la testa sua, ma con gran furore di popolo, dicendo: « Spaccia, spaccia giustizia ». ¹¹⁴

Di che somossero, avendo appicco per Salvestro, el popolo; e dierono ordine di fare romore nella città [...] E per questo essere sommosso il popolo, e priori ebono piena balia, insieme co' loro collegi, capitani di parte, dieci di libertà, otto della guardia, e uno per arte.¹¹⁵

[...] a Firenze si mossono romori di popolo, e andarono ardendo e rubando molte case il popolo minuto; e cacciarono di palagio i priori, che era gonfaloniere di giustizia messer Luigi Guicciardini [...]. Io armato sotto il gonfalone del Nicchio in sulla piazza, e tornando grande popolo d'artefici e altri che aveano cacciato il popolo minuto, uno scarpellatore di pietre che gridava come arrabbiato di fare sangue, dicendo: "Muoià, muoià" [...].¹¹⁶

La « fureur » du peuple, si elle est synonyme de puissance quand il est uni¹¹⁷, devient ainsi synonyme de violence irraisonnée et de péril à éviter¹¹⁸, constituant peu à peu un motif que l'on retrouve jusque dans les récits des représailles effectuées à l'encontre des Pazzi en 1478¹¹⁹. En ce sens, la violence du *popolo minuto* apparaît

¹¹³ DA MONTECATINI (éd. San Luigi, 1784) p. 11-13 [1378] : « [...] la demeure de messire Lapo da Castiglionchio fut incendiée par le *popolo* en fureur [...] les Seigneurs Prieurs, qui étaient alors en place, par crainte du *popolo* sortirent du palais et rentrèrent chez eux ».

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 38 [1381] : « on coupa la tête à messire Giorgio, précédemment cité, sur le mur du Capitaine, sans qu'il soit honoré en rien, sans même un tissu pour recueillir sa tête, le *popolo* étant au contraire en grande fureur et disant : "Vite, vite, justice !" ».

¹¹⁵ DELLE RIFORMAGIONI, Nofri (éd. Scaramella, 1917-1934), p. 55 [1378] : « Suite à quoi, en s'appuyant sur Salvestro, ils soulevèrent le Popolo ; et ils organisèrent des troubles dans la cité [...] Et comme le *Popolo* s'était soulevé, les Prieurs ainsi que leurs Collèges, les Capitaines de la *Parte*, les Dix de la Liberté, les Huit de la garde et un par *Arte* reçurent les pleins pouvoirs ».

¹¹⁶ PITTI, Buonaccorso (éd. Branca, 1986), p. 370 [1378] : « [...] à Florence le *popolo* commença à s'agiter et le *popolo minuto* allait incendiant et pillant de nombreuses demeures ; et ils chassèrent les Prieurs du Palais, alors que messire Luigi Guicciardini était gonfalonier ; [...] moi, en armes sous le gonfalon du Nid sur la place, alors que revenait un grand nombre des artisans membres du *popolo* et d'autres qui avaient chassé le *popolo minuto*, un tailleur de pierre qui criait comme un enragé de faire couler le sang en disant : « À mort, à mort ! » [...] » On trouve également le motif de la « fureur du peuple » dans les cris accompagnant le retour des Guelfes dans les récits de Bese MAGALOTTI (cf. Annexes III, n° 29, f° 132 v.) et des fils de Lapo DA CASTIGLIONCHIO [1382] (éd. de Angelis, 2005, p. 314).

¹¹⁷ Outre le passage de Jacopo SALVIATI précédemment cité, cf. VELLUTI (éd. del Lungo, 1914), p. 160.

¹¹⁸ PITTI, Buonaccorso (éd. Branca, 1986), p. 413 [1399] : « E sendo tutto questo popolo mosso al detto atto, v'ebbe di boci che dissono: "Andiamo alle Stinche a trarne i prigionieri". Riparossi per la grazia di Dio che la città non n'andasse a romore d'arme, ché se ne portò gran pericolo », BARTOLI, Giuliano, cf. Annexes III, n° 6, f° 68 v. [1456].

¹¹⁹ Cf. *supra*, chapitre 8.

comme une étape intermédiaire vers la progressive relégation du *popolo* au rang de masse irréflectie politiquement, qu'il convient d'encadrer. Le destin du terme « *moltitudine* » dans le corpus illustre ce processus : il apparaît pour la première fois sous la plume de Donato Velluti à propos des événements de 1343 pour désigner la masse de gens issus du *popolo minuto* au moment où ils s'engagent dans la vie de la cité pour chasser le Duc d'Athènes¹²⁰. Chez Guido Monaldi ensuite, la « *moltitudine* » apparaît de nouveau juste à côté des *minuti*, au moment où ceux-ci sont chassés de Florence en 1378¹²¹. Ensuite, dans les années 1380, sous la plume de Naddo da Montecatini notamment, deux glissements s'opèrent simultanément. D'une part, la violence est associée à la dimension numérique de la multitude, sans qu'il soit désormais besoin de convoquer le *popolo minuto* pour l'introduire¹²² : la foule est devenue potentiellement dangereuse par définition. D'autre part, l'association de l'idée du *popolo* avec la multitude entendue au sens purement numérique va dans le sens d'une déresponsabilisation du *Popolo*, réduit au rang de masse irraisonnée¹²³.

On constate en effet que l'explosion de l'image du *Popolo* violent et irraisonné coïncide (fig. 36, ci-dessous) avec l'émergence dans le corpus des acceptions du *popolo* dont le sens est réduit à la dimension numérique et citadine (il s'agit alors du *popolo* au sens des habitants de la cité, généralement venus *assister* en masse à quelque chose¹²⁴).

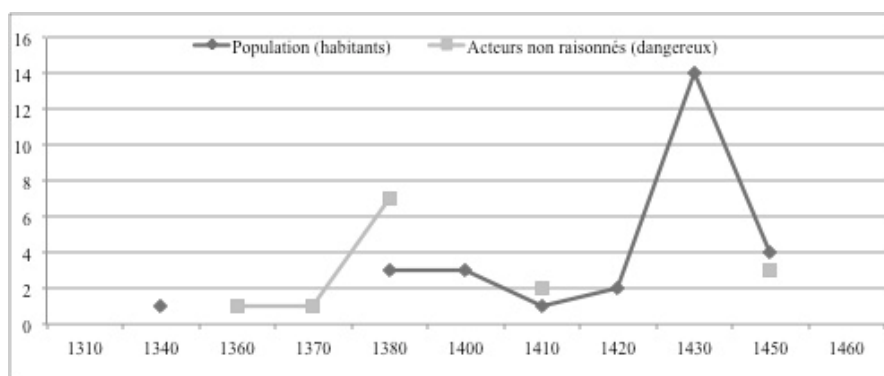
¹²⁰ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 165-166 [1343] : « subitamente per Porta Rossa da casa gli Strozzi venne moltitudine di popolo minuto, essendo capo messer Andrea di messer Andrea degli Strozzi, gridando: "Viva il popolo minuto !" e vennono in su la Piazza de' Priori ».

¹²¹ MONALDI, Guido (éd. Guasti, 1835), p. 520 : « si volsono chontro a' minori di che non sostengono punto e fugarono e gli artefici e cittadini rimasono vincenti e pocho sanghue c'ebbe alla moltitudine la notte molti de' minuti fuggirono per le magne e chanpora, e cchon chorde si challarono per le mura e per Arno assai n'andarono ».

¹²² DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 42 [1381] : « A dì 23 di detto mese, la mattina per tempo, s'armò l'Arte della lana con molti, e molti gran cittadini, e con gran moltitudine di gente, e presono Mercato nuovo, e stettonci fino a Vespro », p. 63 [1382] : « L'altro fu, che il detto Duca era venuto, e passato nelle parti di quà con gran moltitudine di gente, ed a suo grandissimo gusto, senza danneggiare Signori, Popoli, o Comuni delle parti di quà, o loro contadi ». La *gente* désigne ici les armées du Duc, de même que dans le livre de Salvestro MANNINI (cf. Annexes III, n° 30), p. 428 [1420] : « a me disse un Re di Corona debba venire e con moltitudine di gente, e che nullo gli potrà resistere perché Idio era irato sopra noi per li peccati apresso dirò ».

¹²³ DA MONTECATINI, Naddo, (éd. di San Luigi, 1784), p. 26 [1378] : « [...] in su la piazza de' Priori, dove fu gran moltitudine di gente, pubblicò la pace fatta tra la Santa Chiesa, ed il Comune di Firenze, e ricomunicò, e ribenedì per parte del Padre Santo la città, Comune, e popolo, ed uomini, e persone del contado, e distretto di Firenze ». Même chose chez Bartolomeo DEL CORAZZA, en référence à la cour ayant accompagné le pape en 1413 (éd. Gentile, 1991), p. 28.

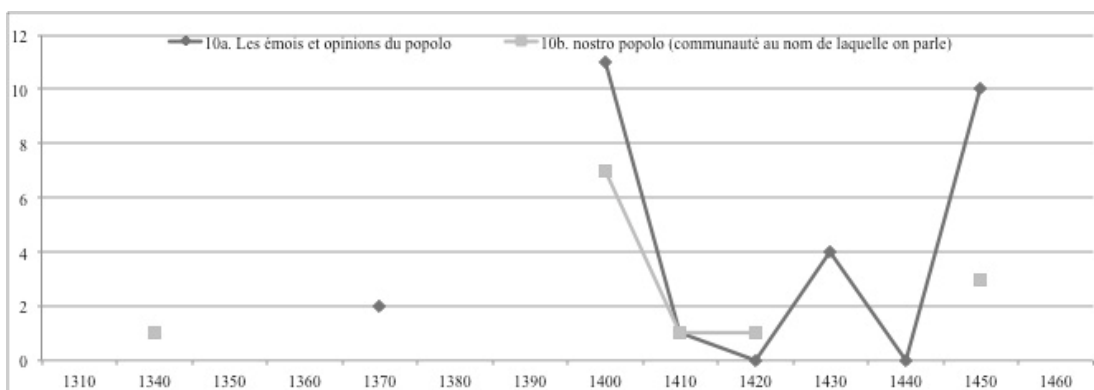
¹²⁴ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 64 [1383] : « Il popolo, che vi si trovò fu innumerabile, pregando lei con gran divozione, che accatti grazia dal suo diletto figliuolo, cioè Giesù Cristo, che guardi questa città », p. 77-78 [1385] : « Poi, si dice, ragunò il popolo di Milano, dicendo loro, che di ciò non si maravigliassero, perocchè messer Bernabò cercava, ed aveva gran tempo cercata la morte sua », Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986, p. 217, 338), Bonaccorso PITTI (*ibid.*, p. 413, 424), Salvestro MANNINI (cf. Annexes III, n° 30) p. 428 : « predicò l'Abate Don Simone Mattei a' tutto il Popolo Fiorentino e disse molte cose infra l'altre alleghò la Profezia di Geremia Profeta », Côme DE MÉDICIS, (éd. Ciappelli, 2003), p. 176 : « Per la via troviamo molti ciptadini che ci venivono incontro, et a Pistoia tutto el Popolo si fece alla porta per vederli così arma[ti] quando vi ».



Le *Popolo* passe ainsi du statut d'acteur politique à celui de destinataire passif de cette action, désormais entre les mains (expertes) de citoyens qui ne se reconnaissent plus dans la seule appartenance au *Popolo*.

Au nom du Popolo

Au début du *xv^e* siècle, le *Popolo* semble avoir retrouvé son unité aux yeux des auteurs de livres de famille, sauf qu'il est désormais moins souvent le sujet de l'action politique racontée qu'un élément passif. De nouvelles acceptions du terme dans le corpus (fig. 37, ci-dessous) émergent en effet à cette époque :



Les émois du *Popolo* apparaissent ainsi de plus en plus régulièrement dans le corpus, à l'occasion de phénomènes extraordinaires qui échappent à la

passamo, ché non volemo entrare drento », Bartolomeo DEL CORAZZA (éd. Gentile, 1991), p. 50 : « poi s'inginocchiò all'altare e stette altrettanto, con l'orazione e la benedizione diede al popolo », p. 53 : « Poi il dì medesimo, cioè giovedì santo, dopo vespro, il Santo Padre diè la benedizione al popolo in su la piazza detta, e diè 7 anni e 7 quarantine a chi fosse (in grazia) [...] » (également p. 54, 59, 62, 73, 75), chez Matteo CORSINI (éd. Petrucci, 1965), p. 143, et 146 : « Naque Acorso e Marcho a dì 25 di novembre in mercholedì a hore 19 2/3. Detto dì venne la tavola di Santa Maria Inpruneta in Firenze per la prova, ché morbo ne liberassi el popolo con grande processione », Francesco di Tommaso GIOVANNI (cf. Annexes III, n° 27) II, f° 17 r. [1453] : « fecionsi quattro di processioni con popolo innumerabile di donne e huomini [...] di dì e di notte vi fu grandissimo concorso di tutto il Popolo sperando non potere perire chi v'entrava » ; II, f° 21 r. [1455] : « sempre multiplicò il Popolo e da prima e fanciulli e fanciulle poi in ultimo el donne assai vestite di bianco ».

compréhension du *Popolo* ou l'effraient¹²⁵, mais aussi à l'occasion d'événements politiques qui génèrent également l'incompréhension et l'effroi chez le *Popolo*, lequel apparaît ainsi comme un groupe de plus en plus « désarmé » politiquement :

A dì 19 di maggio furono prese cinque navi del re Luigi, dov'era tutto suo arnese, uomini, cavalli, arme, danaro e biado assai. Fu dolorosa novella e molto ne sbigottì il popolo di Firenze.¹²⁶

L'impuissance du *popolo* apparaît parfois de façon explicite, quand Giovanni Morelli évoque les *ammonizioni* qui rythmaient la vie citadine dans les mois qui précédèrent le Tumulte des *Ciampi* par exemple :

Questo fatto dispiaceva molto al popolo di Firenze, come che niuno non ardisse a contradire per paura di sé.¹²⁷

Or ces états d'âme du *Popolo* sont également invoqués désormais pour justifier une décision ou d'une action politique *effectuée par d'autres*. Jacopo Salviati justifie ainsi la nomination d'une commission extraordinaire en 1409 :

Memoria, che adì 20 di Maggio 1408, veggendosi per tutto il Popolo di questa Città, et udendosi et da Napoli, e da ogni parte, che 'l Re Ladislao di Puglia si faceva forte con gran gente d'Arme per passare su' nostri Terreni per torci la libertà nostra, si deliberò per nostra difensione secondo l'ordine per l'adietro usitato, ciò è per lo numero degli 81 di fare i Dieci della Balìa.¹²⁸

Quelques décennies plus tard, Giovanni Rucellai précise que l'instauration du *catasto* en 1427 « contentò molto il popolo¹²⁹ » et va jusqu'à se servir du sentiment « général » du *Popolo* pour justifier une décision diplomatique d'importance :

E per la grande affezione e amicizia che cierti nostri ciptadini principale e gieneralmente tutto il popolo avevano al detto conte Franciescho, non si acchonsenti

¹²⁵ DEL CORAZZA, Bartolomeo (éd. Gentile, 1991), p. 29 [1414] : « Memoria che addì 7 di agosto (e) inanzi venneno terremoti in Firenze; fra' quali ne venne il detto dì 7, fra la nona e 'l vespro, due sì grandi che tutto il popolo di Firenze impaurì: il detto dì e' caddono in Firenze più di dugento camini, o tutti o parte, e alcuno muro e tetti, per modo feciono assai danno » ; Francesco di Tommaso GIOVANNI (cf. Annexes III, n° 27), II, f° 17 r. [1453]: « Caddono in più luoghi de Merli e Muri della Città; Commoscesi tutto il Popolo a devotione ».

¹²⁶ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 335 [1410] : « Le 19 mai cinq navires du roi Louis furent capturés, où se trouvaient tout son matériel, ses hommes, ses chevaux, ses armes, son argent et beaucoup de grain. Ce fut une douloureuse nouvelle qui étonna grandement le *popolo* de Florence ». En témoigne également, toujours chez MORELLI, l'affaire de l'imposture de l'héritier ferrarais (1410) : le *popolo* change ainsi régulièrement d'avis sur l'identité réelle de l'homme et se trompe d'ailleurs au final (*ibid.*, p. 337-338). Francesco di Tommaso GIOVANNI relève également l'étonnement du *popolo* au moment de la mort du chancelier Carlo Marsuppini (cf. Annexes III, n° 27) II, f° 16 v. [1453] : « Delle quali cose ammiratione maxima dette al Popolo, essendo sì antiveduto in vita, e poi sì *** in tutto in morte ».

¹²⁷ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 223 [1378] : « Ce fait déplaisait beaucoup au *popolo* de Florence, bien que nul n'ose s'y opposer par peur pour lui-même ».

¹²⁸ SALVIATI, Jacopo (éd. di San Luigi, 1784) p. 411 [1409] : « Mémoire que le 20 mai 1408, alors que tout le *Popolo* de cette cité voyait et entendait de Naples et de partout que le roi Ladislao des Pouilles se renforçait avec nombre d'hommes d'armes pour marcher sur nos territoires et nous ôter notre liberté, on décida, pour notre défense, d'agir comme autrefois, c'est-à-dire de faire nommer par les Quatre-vingt-un les Dix de la *Balia*. »

¹²⁹ RUCELLAI, Giovanni di P. (éd. Perosa, 1960), p. 47 [1427] : « contenta grandement le peuple ».

qui d'entrare in detta leggha, per non avere a ffare contra di lui¹³⁰.

En 1434, nous l'avons vu, le retour de Côme de Médicis répondait aux souhaits de l'ensemble de la population : « perché invero tutto el popolo e tutti i buoni ciptadini stavono malcontenti¹³¹ ».

Le *popolo* n'est ainsi plus un acteur politique direct : on agit en son nom, à sa place et il est ensuite au mieux appelé à cautionner ces actions *a posteriori* :

Hebbe l'Ufizio nostro singularissimo honore, et fu tenuto dal Popolo, che noi havessimo molto nobilmente proveduto considerando, che noi fussionsi da sì potente nemico assaltati, et trovassimoci tanto sproveduti.¹³²

Dans la plupart des cas, il ne s'agit d'ailleurs que de les cautionner en manifestant sa joie ou son soulagement¹³³. Même quand il est encore théoriquement acteur, notamment au moment des *Balie* où il donne officiellement pouvoir à certains d'agir en son nom, ou quand il prend la défense des Médicis en 1434 puis en 1478, le *Popolo*, désormais souvent accompagné de l'adjectif « tout », conserve l'image de « masse indistincte » qui avait commencé à lui être associée à la fin du XIV^e siècle¹³⁴. Quand « tout le *popolo* » entre en action, on ne sait plus s'il s'agit d'un groupe identifié politiquement ou tout simplement de la masse des habitants de la cité.

Le *Popolo* est ainsi graduellement passé du statut d'acteur politique à celui de soutien politique, lequel s'exprime généralement par le biais de sa seule présence (en masse), par exemple au moment du retour effectif des Médicis¹³⁵. La valeur politique

¹³⁰ *Ibid.*, p. 52 [1449] : « Et du fait de la grande affection et amitié que certains de nos citoyens principaux et généralement tout le *popolo* avaient envers le conte Francesco [Sforza] ici on n'accepta pas d'entrer dans la ligue pour ne pas avoir à agir contre lui ». Jacopo SALVIATI se sert quant à lui du sentiment du *popolo* dans son discours de diplomate (éd. di San Luigi, 1784), p. 361 [1411] : « Era rimaso la risposta ci fecero intorno al conforto demmo loro dello stare fermi alla ubbidienza spirituale di Papa Gio. 23° la quale fu, che a questo non bisognava conforto, però che tutto il loro popolo era a ciò tanto ben disposto, quanto si potesse essere; et l'esperienza lo dimostrerebbe ».

¹³¹ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003), p. 175 : « car à la vérité tout le *popolo* et tous les bons citoyens étaient mécontents ».

¹³² SALVIATI, Jacopo (éd. di San Luigi, 1784), p. 322 [1409] : « Notre Office reçu un honneur très singulier et le *Popolo* jugea que nous y avions très noblement pourvu considérant que nous étions assaillis par un ennemi si puissant et que nous nous trouvions aussi dépourvus ».

¹³³ PITTI, Bonaccorso (éd. Branca, 1986), p. 412 : « Per la quale tutto il popolo fu mosso a farne grande festa; la quale io sostenni più di 15 dì che festa palese non se ne facesse, per rispetto che ancora non era finito il tempo della lega col re di Francia », DEL CORAZZA, Bartolomeo (éd. Gentile, 1991), p. 71 : « Tutta la terra ne faceva gran festa, e molta allegrezza mostravano tutti i cittadini ed el popolo » ; MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 277 : « per quella baldanza egli ha tanto fatto ch'egli è manifesto a tutto il populo i suoi tradimenti », p. 279 : « Il populo ne fu molto lieto: uomini da guerra ne furono molto dolenti », p. 290 : « Acquistossi poco a suo tempo, e alla ferma sua fu licenziato: e mill'anni parve a questo populo compiesse, acciò se n'andasse, tanto era misero e viziato », SALVIATI, Jacopo (éd. di San Luigi, 1784), p. 274 [1407] : « quivi dar fine a detta unione, di che il nostro popolo haveva hauta somma letizia, perchè sperava ne riuscisse il frutto suddetto ».

¹³⁴ STROZZI, Filippo (cf. Annexes III, n° 58) f° 106 r. [1478] : « vedendo laterra non fare alchuno movimento, anzi tutto il popolo armato esere parte a chasa Lorenzo e parte in piazza ». Il en va de même chez Belfradello DEGLI STRINATI (éd. Marcelli, 2008, p. 130), et plus généralement dans les récits des événements de 1478, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

¹³⁵ MÉDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003) p. 176, cité *supra*, chapitre 8.

du *Popolo* semble ainsi peu à peu se réduire à l'expression de ce soutien, dans la mesure où la « popularité » devient une variable définissant la puissance des citoyens qui sont maintenant les seuls véritables acteurs de la scène politique, comme par exemple Dietisalvi di Nerone Dietisalvi en 1452, d'après Francesco di Tommaso Giovanni¹³⁶.

Comme le terme *Grande*, le mot « *popolo* » a donc connu une resémantisation après une phase intermédiaire : mais contrairement à *grande* qui conserva un sens éminemment politique du fait de la connotation « hiérarchisante » étroitement liée au mot, le terme *popolo* semble avoir perdu dans la manœuvre beaucoup de sa charge politique. Contrairement aux *Grandi*, le *Popolo* est certes toujours présent en tant que groupe dans le panorama politique florentin de la fin du *xv^e* siècle, mais son rôle a bien changé : il n'est plus un acteur politique de premier plan et apparaît davantage comme le témoin de l'action politique, désormais menée par d'autres. Reste à savoir qui sont ces autres puisque, à l'évidence, ce ne sont plus ni les *Grandi*, ni le *popolo grasso, minuto* ou *mezzano*.

CONCLUSIONS

Ce premier parcours diachronique dans notre corpus, sur les traces de l'évolution sémantique des termes *Grandi* et *Popolani* a permis de confirmer à quel point ces termes étaient sensibles politiquement. Non seulement leur sens évolue au fil du temps, mais on constate que ces moments charnière coïncident avec les événements majeurs de la vie florentine. Derrière la persistance de ces mots constitutifs du cadre politique communal aux yeux des auteurs se cachent donc de véritables tournants en terme de discours sur la cité : ces mots sont ainsi également *sensibles* au sens où ils constituent des enjeux discursifs. Si l'on suit à la trace leurs acceptions, on s'aperçoit en effet que ce qui semble au premier abord relever de la polysémie *a priori* caractéristique d'une langue politique encore en construction traduit au contraire des visions construites de la cité. Au fil des ans et des luttes politiques, ces visions se succèdent, reflets des discours qui dominent alors dans la cité.

L'écheveau sémantique que Vincenzo Borghini présentait en introduction de son ouvrage consacré à la noblesse florentine, tentant d'en dégager les fils principaux, est ainsi le résultat d'une stratification sémantique qui relève de l'histoire de la pensée politique :

¹³⁶ Cf. Annexes III, n° 27, II, f° 15 v. [1452]. On retrouve cette notion de « popularité » chez cet auteur au f° 18 v. [1453].

[...] queste due voci grande e popolo hanno due significati e sempre contrari, quando grande significa nobile, antico e gentile, di propria significazione [...] in questo caso popolano vorrà dire casa bassa, umile, di poco grado, o, se non di poco, di minore a petto di quelle che si chiamano grandi. Ma quando grandi vorrà dire quelli che soprastando violentemente alle leggi né volendo vivere civilmente, a signoreggiare agli altri, e quelli contro ai quali nominatamente furon fatti gli ordini della giustizia, allora popolano vorrà dire civile, gentile, onesto, buono cittadino, e in questo non impedirà che non vi siano di pari a quei grandi in nobiltà, anzi di quel medesimo sangue appunto, né sia parte popolani e parte grandi come Uccellini e Donati, Popoleschi e Tornaquinci e altri.¹³⁷

On retrouve en effet dans ces quelques lignes l'ambiguïté fondamentale de l'image que le *Popolo* florentin avait des *Grandi* : figures terribles et puissantes mais aussi forme la plus proche, dans le panorama florentin, de la noblesse héréditaire issue du monde féodal. Réalité sociale d'abord, inscrite dans une vision fortement hiérarchisée de la société (avec ses Grands et ses gens moindres ou de peu) puis réalité juridique, comme le rappelle la référence aux Ordonnances de Justice. Derrière la structure de ces quelques lignes, qui se concluent sur la revendication d'une égale « noblesse » pour les familles qui ne l'étaient pas initialement, c'est le sens de l'histoire florentine que l'on retrouve : le *Popolo* a pris le pas sur les *Grandi* politiquement d'abord, puis culturellement, au point d'imprimer sa marque jusque sur la définition de l'être noble, qui coïncide désormais avec le *vivere civile* et le fait d'être un « bon citoyen » comme le dit Vincenzo Borghini. Au *xv^e* siècle, les *Grandi* sont ainsi devenus des *grandi cittadini*, tandis que le *Popolo* est passé du rang d'acteur au rang de spectateur et de témoin de la vie politique, animée par d'autres. Pour mieux cerner la figure de ces autres qui occupent désormais le devant de la scène politique, la piste du *buono cittadino* apparaît ainsi comme une piste digne d'intérêt.

Mais entre le milieu du *xiv^e* siècle, où le couple *Grandi-Popolani* se présentait comme la clef de voûte de la vision que les Florentins avaient du corps politique municipal et le *xv^e* siècle, devenu peut-être l'ère des *buoni cittadini*, il convient de s'arrêter sur le second couple qui a émergé de l'analyse des événements majeurs de la cité, celui que Lapo da Castiglionchio présentait à la fin du *xiv^e* siècle comme un axe tout aussi essentiel pour définir la position des familles dans la cité : *Guelfi-Ghibellini*.

¹³⁷ BORGHINI, Vincenzo (éd. Woodhouse, 1974), p. 90 : « ces deux termes *grande* et *popolo* ont deux significations toujours contraires : quand *grand* signifie noble, ancien et de bonne naissance, au sens propre [...] alors dans ce cas *popolano* voudra dire de maison humble, basse, de peu d'importance, ou, si ce n'est de peu, du moins de moindre importance par rapport à celles que l'on appelle « grandes ». Mais quand *grandi* voudra dire ceux qui se tenant avec violence au-dessus des lois refusent de vivre civilement et entendent tyranniser les autres, ceux contre qui furent spécifiquement faites les Ordonnances de justice, alors *popolano* voudra dire civil, de bonne naissance, honnête, bon citoyen et en ce sens cela n'empêchera nullement d'y trouver des familles égales à ces *grandi* en termes de noblesse, ou même issues du même sang justement, ou encore des familles en partie populaires et en partie grandes, comme le sont les Uccellini et les Donati, les Popoleschi et les Tornaquinci et d'autres encore » (cité par DONATI, 2005, p. 40-41).

Chapitre 10

Être ou ne pas être guelfe

« Dio aiuti i Guelfi di Firenze, ed abbatta i Ghibellini loro contrari, cioè de' Guelfi¹ ». De cette prière prononcée par Naddo da Montecatini au moment du retour triomphal à Florence des oligarques archiguelfes ressort non seulement l'antagonisme absolu existant à ses yeux entre Guelfes et Gibelins mais également le lien que cet adjectif entretient avec l'identité florentine. L'incise ajoutée à la fin de la proposition semble ainsi vouloir préciser qu'être gibelin n'est pas le contraire d'être *Florentin*, sous-entendant donc que la confusion était possible et qu'être *guelfe* pouvait être conçu comme synonyme d'être Florentin.

Dans les faits, être guelfe était nécessaire aux familles florentines pour jouir pleinement de la citoyenneté. Parmi les nombreux critères définissant leur *stato* et l'accès aux offices qu'il comprenait ou non, être guelfe constituait, avec l'appartenance au *Popolo*, le seul critère intrinsèquement politique et idéologique². Les couples *Grandi-Popolani* et *Guelfi-Ghibellini*, qui se sont imposés dans la partie précédente correspondent donc *a priori* à des axes fondamentaux aux yeux des Florentins pour définir et penser en termes politiques les coordonnées de ce *stato* et ce que signifiait être *Florentin*, pour eux-mêmes et pour leurs descendants.

Nous suivrons donc les deux pistes identifiées dans les mots de *ser* Naddo da Montecatini (identité et conflictualité) dans l'espoir de mieux cerner ce que signifiait pour nos auteurs « être guelfe » entre XIV^e et XV^e siècle et dans quelle mesure cet élément structurait leurs représentations du corps politique florentin.

Longtemps relativement délaissé par la critique³, le guelfisme a profité depuis une dizaine d'années d'un regain d'intérêt de la part des chercheurs⁴. Ces études

¹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. San Luigi, 1784), p. 35 : « Que Dieu aide les Guelfes de Florence, et abatte les Gibelins, leurs opposés, à savoir des Guelfes ».

² Cf. sur ce point KLAPISCH-ZUBER, 1994, p. 223 et BROWN, 1992, p. 115.

³ Jusqu'aux années 1980, parmi les études s'intéressant de près ou de loin à la question, on retiendra : RAVEGGI, TARASSI, MEDICI, PARENTI, 1978 (d'un point de vue social et prosopographique), WITT, 1969 (du point de vue de l'histoire des idées), BOWSKY, 1958 et TABACCO, 1958 (sur des moments d'actualités particuliers du guelfisme), ou encore VALERI, 1956.

⁴ Cf. en particulier les travaux de FERENTE (2007 et 2005, ainsi que sa thèse de doctorat, à paraître chez Viella, qui contiennent un état très précis de la question). Outre ces travaux je me suis appuyée en

souvent issues d'approches très différentes, relèvent souvent à quel point la plasticité des termes *guelfe* et *gibelin* rend ardue jusqu'à leur définition. Ces notions apparaissent ainsi comme des forteresses qui ont traversé les siècles dans l'imaginaire collectif de la péninsule⁵ tout en résistant aux assauts de ceux qui cherchèrent à en pénétrer le sens profond. Force est cependant de constater qu'elles ont à leur service un mécanisme de défense exceptionnel et quelque peu paradoxal : l'idée, formulée dès le XIV^e siècle, qu'elles seraient justement dépourvues d'un sens propre et véritable⁶.

Or la longévité même de ces termes dans les productions officielles et privées de l'époque nous pousse à remettre en question une telle vacuité : quand bien même ces termes ne seraient que des coquilles vides, il convient d'identifier avec quoi ils furent emplis au fil des générations. Pour ce faire, nous adopterons à nouveau une démarche chronologique, en prenant comme points de repère problématiques les pistes indiquées par la critique.

D'après Ronald Witt, l'histoire du guelfisme serait ainsi marquée par des resémantisations successives⁷ permettant à la fois de respecter le goût des Florentins pour la tradition et de répondre aux enjeux perpétuellement changeants de l'actualité citadine. Le guelfisme aurait ainsi survécu au monde qui l'avait vu naître en se rechargeant sémantiquement dans deux directions. D'une part, dans le cadre des rapports entre les puissances de la péninsule et de l'Europe (*di fuori*), il serait devenu synonyme de tradition en matière d'alliances (avec l'Église, avec les Anjou) dans le but de conserver l'autonomie politique de Florence. D'autre part, dans le cadre des rapports de force internes à la cité ensuite (*di dentro*), guelfisme et gibelinisme seraient devenus synonymes d'antagonisme politique inconciliable, de visions politiques diamétralement et viscéralement opposées. Nous revoilà donc lancés sur les traces d'un guelfisme en lien avec la question de l'identité et de la conflictualité.

particulier dans le cadre de ce travail sur DE ANGELIS, 1990, BROWN, 1992, DESSI, 2005, GENTILE, 2005, TANZINI, 2005, CANACCINI, 2009, MAZZONI, 2002 et 2010.

⁵ GENTILE, 2005, p. viii.

⁶ GENTILE, 2005, p. ix : « La nostra coppia, in effetti, rappresenta una negatività "ideale" anche perché la storiografia, tradizionalmente, tende a considerare i guelfi e i ghibellini come privi di qualsivoglia consistenza ontologica: puri *flatus vocis*, essi non esistono se non come etichette disponibili a designare qualsiasi gruppo di pressione locale. [...] Secondo la vulgata, nel momento in cui i due nomi, dopo il tramonto dei progetti degli Hohenstaufen, cessano di apparire collegati ai due poteri universalistici dell'impero e del papato, diventano denominazioni anacronistiche, definizioni di comodo appiccate su ben più "concreti" interessi materiali (su cosa, se no ?), al limite puro *nonsense* » et QUAGLIONI, 1983.

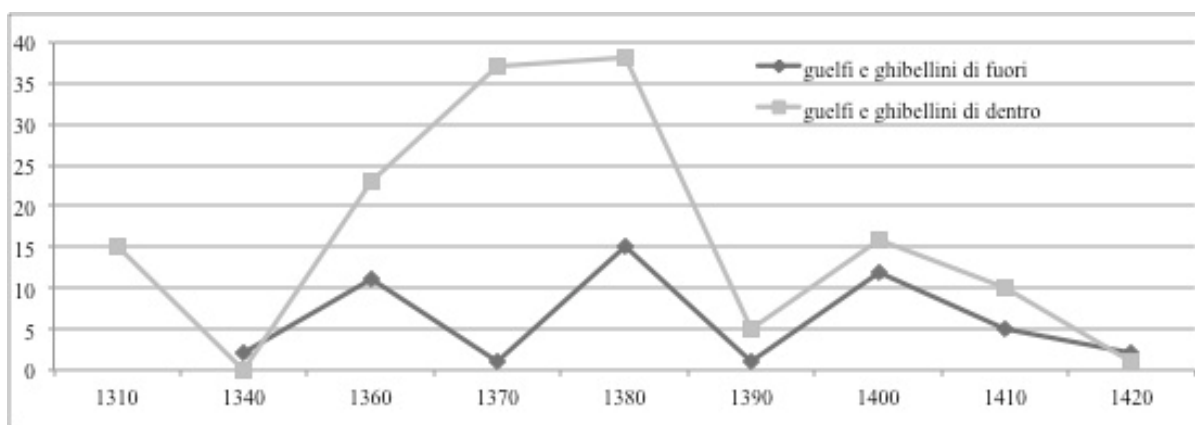
⁷ WITT, 1969, p. 134.

LES GUELPHES DES ORIGINES : SE DIRE EN CONTEXTE

L'enjeu géopolitique

L'un des éléments qui ressort des études récentes sur le couple *Guelfes-Gibelins* est la connotation supra-locale de ces termes : indépendamment des situations locales (communales, seigneuriales) l'appartenance à l'une ou l'autre faction aurait permis à ces entités de nouer des alliances fortes au-delà de leurs frontières⁸. Ainsi, contrairement aux termes *grandi* et *popolani*, qui nous projetaient d'emblée dans un contexte exclusivement intra-florentin, le cadre de référence pour le couple *guelfi-ghibellini* semble au contraire d'abord extra-florentin.

Théoriquement, l'antagonisme entre guelfes et gibelins prit en effet ses racines (plus ou moins mythiques) dans la querelle des Investitures au XII^e siècle⁹ avant de se déployer au XIII^e siècle dans le champ des rapports entretenus par la cité du lys avec les grandes puissances de l'époque. La pensée guelfe serait ainsi étroitement liée à la question diplomatique, définissant des amis et des ennemis, et plus généralement à la pensée de la souveraineté de la commune¹⁰. Quand les auteurs de livres de famille florentins évoquent les Guelfes et les Gibelins, le font-ils dans ce contexte extra-florentin ou bien cherchent-ils à décrire la société florentine ?

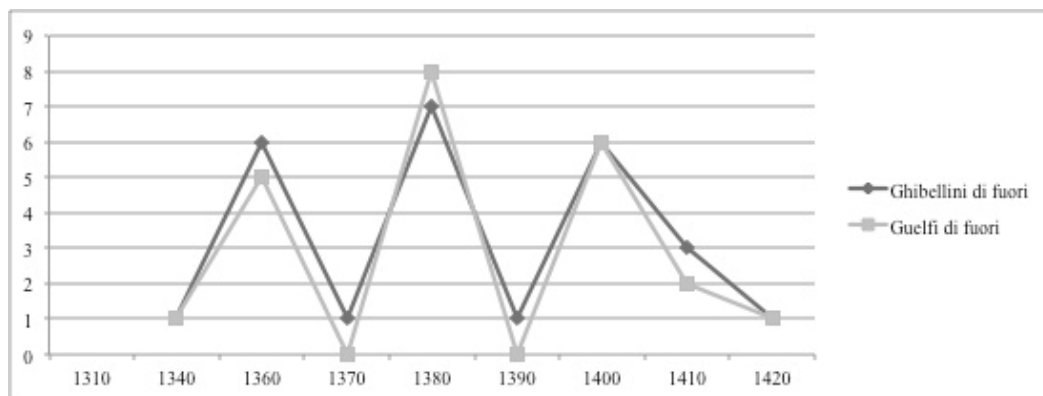


⁸ C'est ce que GENTILE désigne par l'expression de « collante sovralocale » (2005, p. xi).

⁹ La lutte entre tenants de l'Église et tenants de l'Empire a précédé l'apparition des noms Guelfes et Gibelins. Le mythe veut que ces termes remontent à 1216 à Florence, mais il semblerait plutôt que le conflit entre les deux factions remonte à 1239, avant de s'étendre dans les années 1260 à toute la péninsule (FERENTE, 2007, p. 574).

¹⁰ Cet aspect est au cœur de l'article de FERENTE. La chercheuse identifie dans la *libertas* le pivot d'articulation qui aurait permis au guelfisme de rester fonctionnel à Florence pour traiter de la question de la souveraineté communale jusqu'au XV^e siècle, jusqu'à prendre l'ascendant et s'émanciper du cadre *guelfe* de ses origines (2007, p. 574). Comme nous allons le voir, dans les livres de famille du moins, la question « guelfe » n'est que très rarement associée à la *libertas* ou même à la question de la souveraineté communale.

Manifestement, l'antagonisme entre Guelfes et Gibelins est aux yeux des auteurs de livres de famille une clef de lecture utilisée bien davantage pour décrire ce qui se passe dans la cité plutôt qu'au dehors (fig. 39a, ci-dessus).



De plus, si l'on examine les champs lexicaux des termes « guelfe » et « gibelin » selon qu'ils se rapportent à l'intérieur où à l'extérieur des murailles, on constate que *Guelfi* et *ghibellini* forment un couple inséparable dans les textes quand il s'agit de traiter de la situation extérieure à Florence (fig. 38 b, ci-dessus). Ils permettent d'identifier les puissances *di fuori* selon un schéma bipolaire : les gouvernements des villes toscanes sont ainsi soit *guelfes*, soit *gibelins*, de même que les Seigneurs de l'Italie septentrionale¹¹.

Ces qualificatifs permettent donc aux Florentins de *lire* le paysage politique extérieur en miroir avec la situation intérieure de la cité : quand Florence est guelfe, les villes étrangères gibelines seront donc ennemies, et les communes guelfes des alliées

¹¹ On trouve des acceptions de ce type tout au long de la période, par exemple chez Simone DELLA TOSA (éd. Manni, 1733), p. 159 [1309] : « Adì vi d'Aprile furono cacciati i Guelfi di Prato, e poi l'altro dì riebbonlo, e ritornaro dentro », chez Niccolò MONACHI (éd. Donfrancesco, 1994), p. 232 [1368] : « Poi il dicto imperadore venne a San Miniato et indi andò a Siena [...], tenendo lo 'mperadore sempre tractato di concordia con loro in Lucha et in subvertere lo stato guelfo di Siena », chez Donato VELLUTI (éd. Del Lungo, 1914) p. 170 [1344] : « e nell'andare, andammo a grande rischio e pericolo, per la grande guerra era da que' da Pietramala e gli altri Ghibellini, e que' dentro, e poi la nuova novità nata in Arezzo », p. 209 [1351], p. 284 [1369] : « E per certo gli veniva fatto, se non fosse che 'l detto trattato si scoperse per uno brieve fu trovato ; di che il Cardinale, di subito, avuta certa gente da messer Piero Gambacorti di Pisa, di che fornì l'Agosta di Lucca, e intesosi col Popolo e' Guelfi di Lucca, fece correre Lucca, e gridare : "Viva il Cardinale e 'l Popolo !" » (où les Guelfes constituent une entité politique du même type que le *Popolo*) ou encore p. 172 [1344]. Même chose chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Corazzini, 1885), p. 3 [1392] : « fu morto messer Piero Ganbacorti, el quale era signiore di Pisa; la morte del quale ordinò ser Iacopo da piano; e anticamente fu da Cascia, cioè da piano, consorte di ser Bartolo Galozzi e ghibellino », chez Naddo DA MONTECATINI (éd. di San Luigi, 1784), p. 35 [1381] : « vedeva non poter far d'Arezzo come di Terra Guelfa, e temendo di perder la Terra », chez Guccio di Cino BENVENUTI DE' NOBILI (cf. Annexes III, n° 41), p. 202 [1384] : « e 'l detto Marco avendo alcun trattato in Arezzo con alquanti Ghibellini, una notte il detto Marco scalò le mura d'Arezzo ed entrò drento in Arezzo, e subito aperse la porta d'Arezzo al detto Siri di Costi », chez Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986) p. 267-268 [1402], Bonaccorso PITTI (*ibid.*) p. 499 [1423], Salvestro MANNINI (cf. Annexes III, n° 30), p. 430 [1421].

potentielles¹². La dimension fortement conflictuelle associée à cette identification explique je crois la proximité de ces courbes : identifier les acteurs politiques extérieurs en ces termes ne prend son sens que dans le cadre de leur opposition avec des acteurs appartenant au groupe opposé. D'ailleurs, la portée sémantique des occurrences des termes *guelfe* et *gibelin* semble se limiter à dire l'antagonisme ou au contraire la proximité *a priori* d'autres entités politiques du point de vue diplomatique : ces termes sont ainsi rarement associés à des jugements ou considérations d'ordre différents. Soit les discours officiels qui construisirent la constellation idéologique¹³ du guelfisme et du gibelinisme avaient été complètement intégrés par les auteurs de livre de famille, au point qu'ils les sous-entendent complètement quand ils emploient ces termes, soit les auteurs n'avaient retenu de ces discours que les éléments qui leur permettaient de faire de ces termes des marqueurs pour définir l'identité des acteurs politiques de l'époque¹⁴ : *guelfes-amis*, *gibelins-ennemis*.

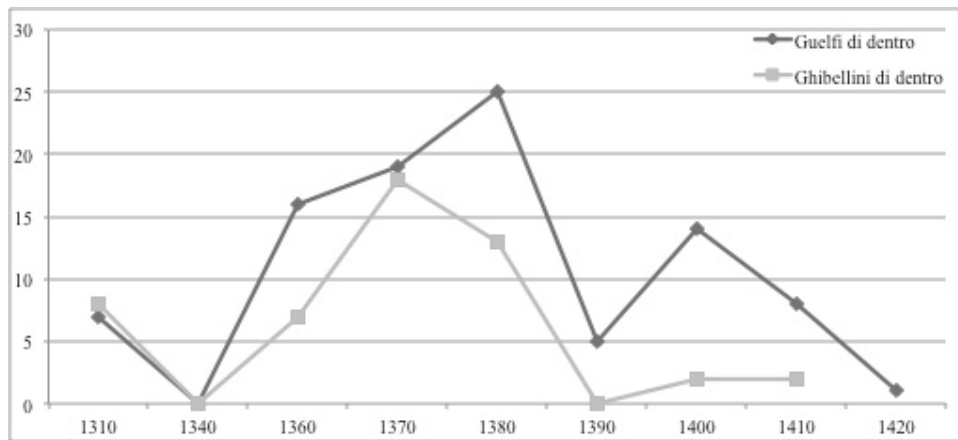
En revanche, du côté des notations qui se réfèrent à la politique intérieure de Florence, outre un emploi beaucoup plus fréquent des deux termes (fig. 38 c et 38 d, en annexes), on constate que la fortune de *guelfe* et *gibelin* n'est pas la même selon les générations (fig. 38 e, ci-dessous). À certaines périodes, le nombre d'occurrences se rapportant à chacun des deux champs lexicaux est alors sensiblement le même (vers

¹² Dans les notations ayant trait à la géopolitique toscane et européenne, l'association *guelfe-ami* et *gibelin-ennemi* ressort assez fortement du corpus, comme en témoignent ces passages, issus du livre de Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914), p. 194 [1350] : « però che richiedeva il Comune loro, come figliuoli e fratelli, essere insieme a levare quello nidio e uomini della casa degli Ubaldini, ghibellini e nimici loro e nostri », p. 220 [1355] : « però che tutto il popolo minuto ci era contrario, come ghibellini e nimici, e molti altri per non dispiacere a' Pisani, usando i Pisani dimolte arti, come sono usati a fare impedire cose che siano contra loro », ou encore p. 170 [1344], p. 196 [1350], chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Scaramella, 1917-34) p. 59 [1378] : « E si partirono certi ghibellini da Firenze, e messer Baldo da Feghine, con altri ghibellini da Feghine, feciono inquisire il detto ser Piero e figliuoli con certi guelfi da Feghine [...] e così entrati in Firenze, dovevano levare il romore » ou encore chez Naddo DA MONTECATINI (éd. di San Luigi, 1784) p. 34 [1381] : « il Vescovo de' Giurini (o Giurri) il quale v'era suo Vicario in prima, vi aveva rimesso i Tarlati, ed Ubertini, e molti altri Ghibellini, e fu nimico de' Guelfi, perocchè fece morire in prigione messer Bostolino, ed un suo nipote Guelfi, che furono quelli, che diedero Arezzo al Re Carlo. Il detto Vescovo stette molto a dare al detto Vicario la tenuta d'Arezzo, e mentre che stette a darla, i Tarlati, ed Ubertini rubarono, e fecero grandissimi oltraggi, e torti a i Guelfi d'Arezzo, ed erano i Ghibellini signori d'Arezzo », p. 76 [1384] : « A dì 20 d'aprile 1384 venne bella, e grande ambasciaria da i Sanesi a Firenze a rallegrarsi col Comune di Firenze del buono, e Guelfo stato, al quale la città di Siena è tornata », chez Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 216 [1362] : « E come che si dicesse, co' pisani, se non fussono suti i Bisconti che gli atarono, la guerra si sarebbe tosto tratta a capo; ma quella casa furono sempre nimici de' fiorentini e di tutt'i guelfi, e amici de' pisani e di tutti i ghibellini di Toscana », p. 220 [1404], p. 126 [1306] : « contra agli Ubertini, e Conti da Bagno Ghibellini, et cordiali nemici del nostro Comune » ou encore p. 111 [1306].

¹³ L'expression est de FERENTE, 2007, p. 574.

¹⁴ Nous serions donc face à un lieu commun, au sens de BOUCHERON, 2010, p. 239 : « Un lieu commun met en commun ceux qui s'y retrouvent, et suscite par conséquent moins l'adhésion que la reconnaissance, ou le sentiment immédiat d'identification. Voilà pourquoi le lieu commun, pour préserver la fluidité et la labilité de son sens, comporte nécessairement de l'implicite ».

1310, 1340 et à nouveau dans les années 1370) : ils semblent alors former un couple antagoniste indissociable.



En revanche, à d'autres moments, la courbe se rapportant au terme *guelfe* s'affranchit nettement de celle se rapportant aux *gibelins* : doit-on en déduire que le guelfisme était devenu un concept autonome ? Qu'il eut ensuite d'autres contraires que « gibelin » ? Cela nous engage à interroger la signification de ces termes aux yeux des Florentins qui les utilisaient.

Réseaux sémantiques

D'après les études menées sur les discours officiels émanant d'entités « guelfes » ou « gibelines », il existait deux réseaux sémantiques distincts, caractérisés par la revendication de valeurs différentes. La *libertas* était ainsi au cœur du discours des Guelfes, tandis que la paix était par exemple une notion centrale pour les Gibelins¹⁵.

Or dans notre corpus, paix et liberté n'apparaissent que fort peu aux côtés des notions de guelfisme et de gibelinisme et surtout, ces termes n'apparaissent que tardivement (à l'orée du xv^e siècle¹⁶). Au moment où les conflits entre Guelfes et

¹⁵ Cf. sur ce sujet FERENTE, 2007 (sur les traces notamment de VALERI, 1956, v, p. 200). Selon la chercheuse, les penseurs italiens comme Ptolémée de Lucques et Marsile de Padoue établirent un lien entre la *politeia* d'Aristote et les communes au moment de la traduction de la *Politique* par Guillaume de Moerbeke, adoptant alors le concept de *tyrannie* pour désigner la concentration indue du pouvoir entre les mains d'un individu ou d'une famille (2007, p. 575). Le parti guelfe aurait monopolisé ce concept en l'associant à la vieille polémique anti-impériale (*ibid.*, p. 576) ; le fait que nombre de Seigneurs de l'Italie septentrionale fussent Gibelins favorisa ce processus. Cela se traduisit notamment dans la production de la chancellerie de Robert d'Anjou (*ibidem*), tandis que l'on peut lire des discours gibelins focalisés sur le maintien de la paix et de la justice dans la production de ces Seigneurs. Les Guelfes contrèrent ensuite ces arguments en introduisant la notion de *libertas* : sans *libertas*, puisque soumis à une tyrannie, aucune véritable paix et justice ne serait envisageable. La formule de Matteo VILLANI apparaît alors comme l'expression paradigmatique de ce deuxième temps du guelfisme : « la parte guelfa è fondamento e rocca ferma e stabile della libertà d'Italia, e contraria a tutte le tirannie, per modo che se alcuno guelfo divien tiranno, convien per forza ch'e' diventi ghibellino, e di ciò spesso s'è veduta la sperienza; sicché grande beneficio del nostro comune è a mantenere e accrescere la parte guelfa » (*Cronica*, VIII, 24, cité par WITT, 1969, p. 136-137).

¹⁶ Cf. *infra*.

Gibelins, Guelfes noirs et Guelfes Blancs étaient structurants dans la vie de la cité et des auteurs (jusque dans la première décennie du XIV^e siècle), seuls des éléments à caractère moral sont associés aux termes, afin de qualifier positivement ou négativement les parties en présence :

E stando io Neri nella Città di padova con tutta mia famiglia, siccome uomo scacciato di Firenze, già è x anni passati, sotto la cagione del perfido Tiranno Messer Carlo fratello del Re di Francia, e per lo suo avvenimento, che fece in Firenze, e per li perfidi Guelfi Negri molti altri Ghibellini e Guelfi Bianchi, Grandi, e di Popolo furono cacciati allora ch'io.¹⁷

Chez Neri degli Strinati, la détestation profonde des Guelfes Noirs responsables de son exil ressort derrière l'adjectif « perfides » qui leur est associé, et qui revient également plus loin dans son livre¹⁸. Mais on constate aussi dans cette citation que l'épithète de « tyran » est associé au chef de la faction guelfe Charles d'Anjou. D'après les chercheurs, le champ lexical de la tyrannie était plutôt employé par les Guelfes pour dénoncer l'autorité de l'Empereur et de ses vicaires, or on voit que le Gibelin Neri degli Strinati n'hésite pas à s'en servir pour remettre en question l'autorité de l'angevin sur la cité. Dans son cas au moins, les réseaux sémantiques « guelfes » ou « gibelins » ne semblent ni fixés ni très hermétiques : ce qui compte avant tout est de distinguer à destination de ses descendants entre les bons et les mauvais, ceux qui ont ou non porté atteinte au *stato* de la famille.

Plus qu'un ensemble idéologique construit, les termes « guelfe » et « gibelin » semblaient ainsi avoir à l'origine un sens étroitement lié à l'antagonisme entre familles et factions qui existait à l'intérieur des murailles de la cité : ces termes s'avéraient ainsi utiles pour cartographier le corps politique et social de Florence¹⁹. Ils servaient aux auteurs avant tout à positionner leur famille dans le panorama citadin, aux côtés d'autres termes comme *Grandi*, *Popolani*, *Guelfi Neri*, *Guelfi Bianchi*²⁰.

Pour l'heure, il semble qu'être Guelfe ou Gibelin comptait davantage aux yeux des auteurs que ce qu'une telle identité recouvrait en termes d'idées sur la façon de gouverner au mieux la cité. Et surtout, il est frappant de constater que fort peu

¹⁷ STRINATI, Neri (éd. Diacciati, 2010) p. 98-99 [1302] : « Me trouvant alors, moi, Neri dans la cité de Padoue avec toute ma famille, en homme chassé de Florence depuis dix années déjà, à cause du perfide tyran messire Charles, frère du roi de France, et à cause de ce qu'il fit à Florence, et à cause des perfides Guelfes Noirs, de nombreux autres Gibelins et Guelfes Blancs, Grands comme Populaires furent chassés en même temps que moi ».

¹⁸ *Ibid.* p. 103 [1309].

¹⁹ Le long passage que Lapo DA CASTIGLIONCHIO consacre dans son *Épître*, à partir de la *Cronica* de Giovanni VILLANI à la cartographie des familles guelfes et gibelines de la moitié du XIII^e siècle en est un bon exemple : les enjeux de cette cartographie à la fois « politique » et concrète se superposent en effet et on constate que la répartition des familles correspond aussi à des rivalités et des luttes d'influences qui n'ont pas grand rapport avec le Pape ou l'Empereur.

²⁰ Ces termes sont tous présents dans le passage de Neri degli STRINATI à peine cité, et c'est là l'une des rares références aux factions guelfes Noires et Blanches que l'on trouve dans le corpus. Giovanni di P. MORELLI y fait lui aussi allusion à l'occasion de l'étymologie de son nom de famille, supposé provenir de la faction Noire (éd. Branca, 1986, p. 129-130).

d'auteurs utilisent ces termes avant les années 1360. Si dans notre imaginaire il s'agit de coordonnées fondamentales de la vie politique de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle, elles n'apparaissent pas aux yeux des auteurs de l'époque comme telles, dans la mesure où ils ne jugent pas nécessaire de transmettre à leurs descendants des informations à ce sujet – contrairement à ce que firent les auteurs des générations suivantes.

Actualités et inactualités du guelfisme

Du côté des livres de famille, parmi les vingt-trois auteurs qui écrivirent au moins une note portant sur les années 1200-1343, seul huit auteurs utilisent en effet au moins une fois le terme « guelfe », ou celui de « gibelin » et les emplois de ces termes sont par ailleurs largement concentrés sur la période 1249-1309, avant de disparaître avec la fin, en 1313, des espoirs ou des craintes représentés par Henri VII de Luxembourg.

Or parmi les auteurs de ces quelques occurrences, on remarque une surreprésentation des écrivains largement postérieurs aux événements. Parmi les contemporains, Bene Bencivenni l'emploie une fois à propos de 1265 (« al tempo dei Ghibellini », entendu comme parti alors à la tête de la cité), mais sinon, seuls Simone della Tosa et Neri degli Strinati les utilisent²¹. En revanche, parmi les auteurs postérieurs, on rencontre ces termes chez Donato Velluti (1367-1370) puis chez l'anonyme Tornaquinci (1376 *ca*), Lapo da Castiglionchio (1378 *ca*), Giovanni di Pagolo Morelli (1393-1411), et Lapo Niccolini de' Sirigatti (1379-1427). C'est-à-dire des auteurs qui écrivent entre 1370 et 1415, période qui correspond aux pics de présence de ces termes dans notre corpus (fig. 38 a, *supra*) et plus généralement à une résurgence du guelfisme²².

On voit donc se dessiner des périodes d'actualité et d'inactualité du guelfisme dans les livres de famille : pour les contemporains, cela apparaît comme une clef de lecture pour décrire les rapports de force dans la cité entre 1249 et 1312, mais ensuite alors que l'opposition *Grandi-Popolani* structure les récits des événements qui agitent la cité, ce n'est plus le cas. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIV^e siècle que ces termes réapparaissent dans les livres de famille et structurent les discours, ce qui correspond historiquement à une période faste pour le parti Guelfe et pour l'organisation qui représentait ses intérêts depuis le XIII^e siècle, la *Parte guelfa*.

²¹ Cf. *supra*, chapitre 9.

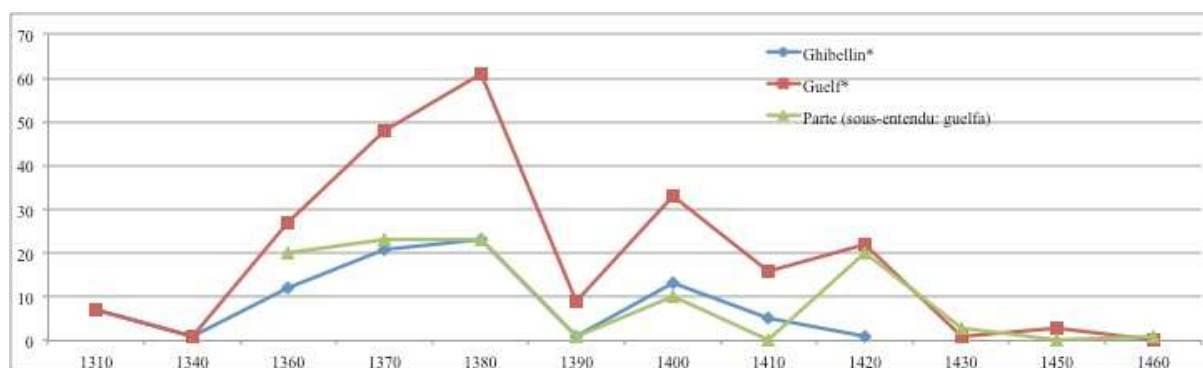
²² Cf. *supra*, chapitre 6 pour la prégnance de la lecture guelfe des événements de 1377-1381.

LE REGNE DE LA *PARTE*

D'après Serena Ferente, la mutation du contexte politique européen et communal à partir du milieu du XIV^e siècle (suite en particulier à la perte d'influence de l'Empereur et à la mort du roi Robert d'Anjou, longtemps chef incontesté du parti guelfe) conduisit à un déplacement du centre de gravité du conflit *Guelfi-Ghibellini* vers l'Italie et Florence devint la capitale européenne du Guelfisme (tandis que Milan devenait celle du Gibelinisme) :

For nearly forty years it was Florence, and especially the group of Guelphs including [...] Lapo da Castiglionchio, who guided, ideologically and politically, the Guelph Leagues.²³

Contrairement à ce qui fut affirmé par certains chercheurs, il semble bien en effet que le parti Guelfe ne soit pas mort à Florence avec la Guerre des Huit Saints²⁴ : au contraire, un premier survol des occurrences des termes *guelfi* et *ghibellini* dans notre corpus (fig. 39, ci-dessous) montre qu'au contraire le dernier quart du XIV^e siècle constitua son âge d'or dans les livres de famille, où il apparaît comme une clef de lecture inattendue, nous l'avons vu, du moment du Tumulte des *Ciompi*²⁵.



Selon Ferente, l'*Épître* de Lapo da Castiglionchio reflèterait particulièrement bien les représentations qui étaient celle des Guelfes au moment de ce tournant, constituant un « autoportrait idéologique des Guelfes florentins²⁶ », au moment où ils

²³ FERENTE, 2007, p. 580 : « Pendant près de quarante ans ce fut Florence et en particulier le groupe de Guelfes qui incluait [...] Lapo da Castiglionchio qui guida, idéologiquement et politiquement, les Ligues guelfes ».

²⁴ Cf. WITT, 1969, p. 135.

²⁵ Cf. *supra*, chapitre 6.

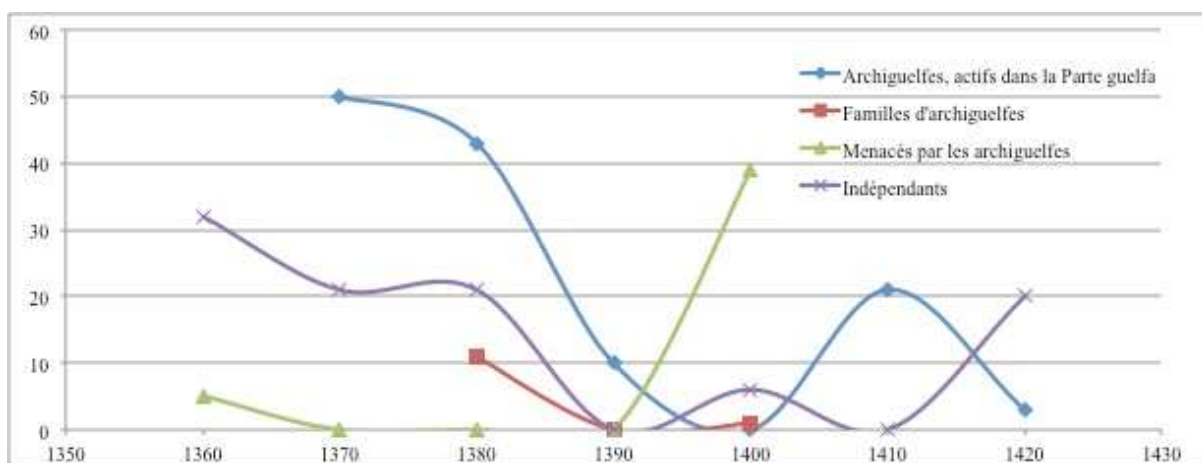
²⁶ Cf. FERENTE, 2007, p. 579 : le portrait brossé des Guelfes est celui d'êtres pieux, cléments, pacifiques, dévoués au commerce et aspirant à jouir de la *libertas* dans le cadre d'un régime *di popolo* fidèle à l'Église, tandis que les Gibelins seraient féroces, arrogants, violents, prompts à créer des séditions et autres complots voués à renverser les états, tyranniques, opposés au *Popolo*, cruels et bornés, peu révérents envers Dieu et encore moins envers son Vicaire. Une grande partie des adjectifs ici relevés se trouvent dans les passages à caractère historique réécrits par Lapo DA CASTIGLIONCHIO à partir de la chronique de VILLANI. Ce texte ayant été particulièrement étudié par FERENTE, nous ne revenons pas spécifiquement sur cet auteur, pour nous concentrer sur ses contemporains moins connus. De plus,

durent faire face au traumatisme que représentait la Guerre contre la papauté (1375-1378) et la fin de l’alliance historique et “naturelle” aux yeux des Guelfes entre Florence et l’Église²⁷. Cet auteur est l’un des grands représentants du parti Guelfe florentin de l’époque que contient notre corpus. Les livres des archiguelfes font-ils état d’une pensée spécifique du guelfisme et plus généralement de la vie de la cité ?

L’âge d’or du Guelfisme

Si l’on examine les auteurs qui utilisent les termes « guelfe » et « gibelin » pour décrire la vie de la cité au fil du temps, on constate qu’à partir des années 1360, ils sont nombreux à entretenir des liens étroits avec la *Parte guelfa* (fig. 40 a, en annexes). On pourrait penser que cette forte représentation de la faction archiguelfe explique le nombre élevé d’occurrences des termes, en particulier durant la période 1370-1380. Quoi d’étonnant, en effet, à ce que des idéologues utilisent leur idéologie pour décrire la vie de la cité à leurs descendants ?

Cela est en partie vrai (fig. 40 b, en annexes) : plus des deux tiers des occurrences des termes « guelfe » et « gibelin » que l’on trouve dans les livres de famille produits dans les années 1370 et 1380 apparaissent sous la plume de ces auteurs. Nous avons vu au chapitre 6 comment ils furent utilisés pour escamoter une partie des événements, en particulier la dimension programmatique de l’action des *Ciampi* et plus largement du *popolo minuto*. Mais force est cependant de constater que le guelfisme est une clef de lecture qui, à l’époque, dépasse largement le cercle des tenants de la *Parte guelfa* : des auteurs sans lien évident avec la *Parte guelfa* les utilisent en effet régulièrement dans leurs livres (fig. 40 a).



comme au chapitre précédent, en raison des particularités de son écriture, nous excluons l’*Épître* de Lapo DA CASTIGLIONCHIO de l’analyse statistique.

²⁷ Cf. FERENTE, 2007, p. 580. Dans les années 1370, la papauté chercha à accentuer son pouvoir temporel, au détriment de la souveraineté des territoires voisins. Voyant leur *libertas* menacée, ceux-ci luttent alors contre la papauté. Ce serait là également l’origine de la séparation entre les concepts de guelfisme et de *libertas*.

Entre 1360 et 1400, le guelfisme constitue donc une clef de lecture fonctionnelle pour les citoyens Florentins en général et pour les archiguelfes en particulier, tandis qu'entre 1400 et 1420, le nombre d'auteurs qui les utilisent décroît, de même que le nombre d'occurrences produites, jusqu'à s'éteindre. Mais qu'associent les auteurs, archiguelfes ou non, à ces termes quand ils les utilisent ?

Plus de cinquante ans après que Neri degli Strinati s'est exprimé, on constate que la fonction taxonomique et morale des termes « guelfe » et « gibelin » perdure sous la plume du chancelier Niccolò Monachi :

E però ch'io ò fatta scriptura di chi m'offexe, cioè di quactro de sei capitani, i quali nimichevolmente contro Dio, giustitia et verità et per lor propria malitia et iniquità mi vollono disfare, è convenevole et dovuto ch'io faccia memoria di chi mi servì et generalmente i buoni et cari et originarii cittadini et guelfi m'atarono et in inspetialità i Ricci, cioè Uguccone, e' fratelli e' consorti tucti, messer Andrea de' Bardi, messer Jacopo Alberti et molti altri a' quali per debito sono obligato.²⁸

L'auteur utilise positivement le terme « guelfe » alors même qu'il ne partage vraisemblablement pas les idées des tenants de la *Parte guelfa*, qui l'ont *ammunito*. Or sous sa plume, « guelfe » n'est qu'une des nombreuses qualités des citoyens qui ont alors pris sa défense. Cette revendication du caractère guelfe de ses défenseurs (citoyens de choix dont l'ancienneté dans la cité est soulignée) apparaît donc sous un jour quelque peu polémique. Non seulement les chefs de la *Parte guelfa* n'auraient plus l'apanage du guelfisme mais *être Guelfe* semble être devenu l'objet de revendications fortes de la part de citoyens florentins qui ne sont pas spécialement archiguelfes mais en font pourtant un trait de leur identité au même titre que leur ancienneté dans la cité (coordonnée du *stato* depuis toujours²⁹). *Guelfes* et *Gibelins* ne désignent ainsi plus seulement des ensembles opposés politiquement, des factions auxquelles sont rattachées les familles mais deviennent des traits distinctifs de l'identité des individus³⁰, indépendamment de leurs engagements sur la scène politique florentine. Être *Guelfe* et membre de la *Parte guelfa* sont ainsi devenus deux choses distinctes, du moins dans les discours des auteurs.

²⁸ MONACHI, Niccolò (éd. Donfrancesco, 1994), p. 224 [1366] : « Et comme j'ai enregistré par écrit ceux qui m'ont attaqué, c'est-à-dire quatre des six Capitaines [de la *Parte guelfa*], lesquels en ennemis, contre Dieu, la justice et la vérité et du fait de leur propre malice et iniquité ont voulu me défaire, il est convenable et de mon devoir de faire mémoire de ceux qui me servirent et généralement des bons et chers et natifs citoyens et guelfes qui m'ont aidé et en particulier des Ricci, c'est-à-dire Uguccone, ses frères et ses alliés, messire Andrea des Bardi, messire Jacopo Alberti et de nombreux autres, envers qui j'ai une dette et suis obligé ».

²⁹ Cf. chapitre 1.

³⁰ WITT, 1969, p. 136-137 a observé chez Matteo VILLANI (dans les années 1360) l'émergence du concept d'*animo* et de *nature* guelfes, forme de caractérisation qui ouvre la voie à l'adoption du guelfisme dans le cadre d'une construction identitaire.

Guelfe est devenu un qualificatif que l'on se dispute. C'est ainsi que dans les années 1360, tandis que les luttes entre Guelfes et Gibelins ont perdu de leur actualité au niveau européen, un troisième terme s'ajoute à l'opposition *guelfes-gibelins* : les « faux » guelfes.

E quanto che la detta riformazione io abbia assai favoreggiata senza dispiacere a niuna singulare persona, non per piacere o dispiacere ad alcuna delle parti, ma per favoreggiare Parte, veggendo tutti schiudere i Guelfi dagli ufici e crescere i Ghibellini, o non veri Guelfi, ò bene biasimato, e in arenghiera a la Parte e fuori d'arenghiera, il male praticare s'è fatto là. [...] E perchè più volte s'è ragionato si racconci la detta riformazione per modo non si pratici male, non vi sono stato contradicente, ma detto per buono stato, di città s'acconcino l'altre cose, che anche danno malo stato, come de' Guelfi schiusi, de' divieti e de' grandi.³¹

Sous la plume de Velluti, ceux-ci sont clairement assimilés aux Gibelins. L'enjeu du conflit qui les oppose n'est plus de l'ordre du guelfisme ou du gibelinisme des origines : il n'est question ni du rôle de l'Empereur ou de l'Église dans les affaires de Florence, ni même de la place de l'une ou l'autre faction dans la cité. Depuis la première décennie du XIV^e siècle, les Guelfes noirs avaient en effet assuré leur domination sur la cité et les Gibelins en tant qu'acteurs politiques appartenaient soit au passé (dans le contexte florentin), soit à des réalités extra-florentines (dans le cas des Seigneuries de l'Italie septentrionale par exemple). Être un acteur politique florentin supposait donc forcément d'être Guelfe et le terme connut ainsi sa première mutation d'importance : ne pas être Guelfe devenait un motif d'exclusion politique.

L'enjeu de la note de Donato Velluti est précisément la participation aux offices de la république, source de compétition et de conflit entre les familles depuis l'instauration du Priorat. Être *guelfe*, *gibelin* ou *faux guelfe* n'est donc toujours pas associé à des valeurs telles la paix ou la liberté. Ces termes sont certes insérés dans un discours qui convoque l'idée de bon et de mauvais gouvernement de la cité (son *buono* ou *malo stato*). Toutefois ce dernier ne repose pas sur des valeurs mais avant tout sur l'organisation de son fonctionnement interne, en terme d'accès aux offices. Les honneurs communaux passent avant les valeurs.

D'ailleurs, dans un *ricordo* concernant des événements advenus à peine trois ans plus tard, Donato Velluti place dans la bouche de ses adversaires (faux guelfes) un discours qui fait appel, comme Neri degli Strinati plus d'un demi-siècle plus tôt, au motif de la tyrannie, pour qualifier cette fois les pratiques de la *Parte guelfa* (un comble dans le schéma idéologique supposé caractériser les deux camps) :

³¹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914) p. 243 [1363] : « Et bien que j'aie beaucoup favorisé cette mesure sans déplaire à quiconque en particulier, non pour plaire ou déplaire à aucune des parties mais pour favoriser la *Parte*, tout le monde voyant les Guelfes être exclus des offices et croître les Gibelins, ou faux Guelfes, j'ai fortement blâmé, à la tribune, à la *Parte* et hors de la tribune la mauvaise pratique qui fut faite là. [...] Et comme on a discuté plusieurs fois de revoir cette mesure pour éviter une mauvaise pratique, je ne m'y suis pas opposé, mais j'ai dit que pour le bon état de la cité l'on revoie les autres choses qui concourent à ce mauvais état, par exemple l'exclusion des Guelfes, les *divieti* et les Grands ».

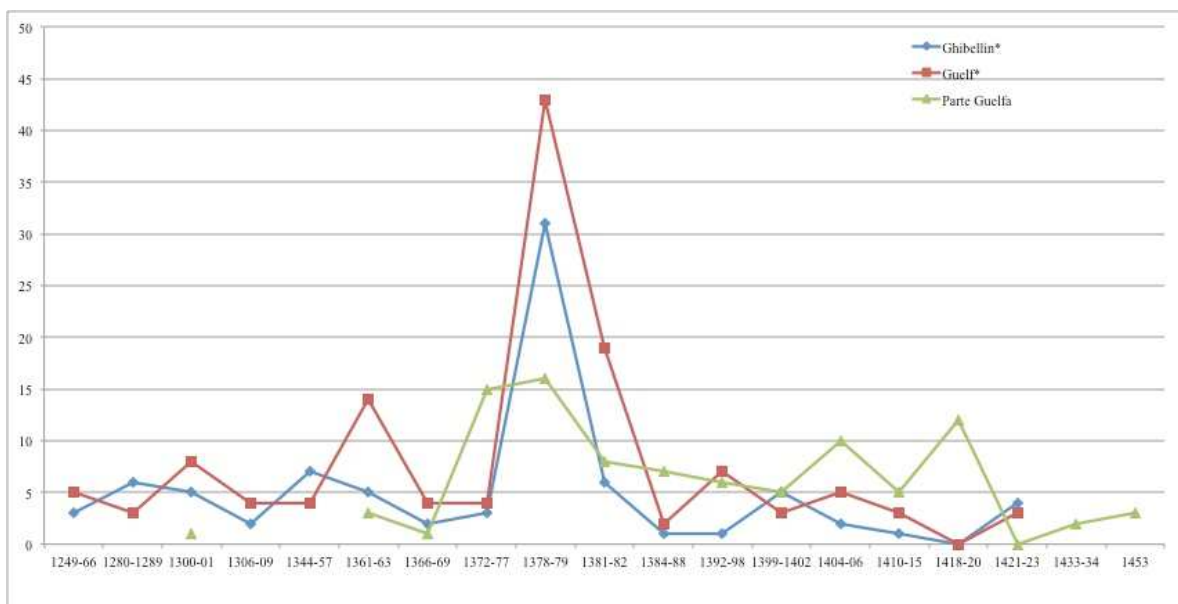
[...] venne caso che furono tratti nuovi Priori, tra' quali fu Uguiccone de' Ricci, il quale sempre colla setta sua biasimava la Parte, recando a sé i Ghibellini e non veri Guelfi [...] poi che entrati furono all'ufficio in Calen di novembre 1366, il terzo dì la mattina per tempo, molto pensatamente e praticata la cosa co' suoi confidenti, essendo l'ufficio tutto in concordia a ciò, feciono ragunare i Collegi senza mettere su niuna altra persona, e faccendovi venire di que' che buona pezza erano stati difettuosi e non vi veniano, i quali erano accostanti a ciò, e fecionci giurare credenza, proponendo che intendeano sanicare Firenze e trarla di fedaltà e tirannia, e ch'e' mercatanti e artefici avrebbono buono stato, e potrebbono fare loro mercatantie, e potrebbono favellare, e specialmente in favore di Comune, e questo era in modificare e raffrenare le male e ree operazioni di coloro che colla riformagione della Parte teneano in fedaltà i mercatanti e artefici di Firenze e chi bene voleano vivere, raffrenando e modificando la detta legge. Di che ciascheduno Collegio si trasse disparte, e essendo noi Dodici insieme, certi Guelfi ch'erano impennati e gli altri a' quali potea toccare, cominciarono a dire e levarsi su, che questa era la più santa cosa si facesse mai, e che per noi si rispondesse essere pronti a ogni loro piacere. Leva' mi io, e quantochè a me non dispiacesse modificarla convenevolmente, niente di meno mi pareva si facesse con volere de' Guelfi, e che dell'altre cose, che già altre volte erano ragionate in favore de' Guelfi, si facessero, e così consigliava si seguisse.³²

Les adversaires politiques de l'auteur sont à nouveau identifiés comme des « Gibelins et faux Guelfes » qui entendent limiter les prérogatives de la puissante *Parte guelfa* et ainsi « soigner Florence et l'affranchir de la féauté et de la tyrannie ». Le motif de la tyrannie est ici présent sous la plume d'un Guelfe, mais placé dans la bouche de faux Guelfes, ce qui tendrait encore une fois à confirmer qu'il s'agit pour les Florentins d'une façon commode de stigmatiser leurs adversaires plutôt que d'un discours spécifique à l'une ou l'autre faction. Surtout, on voit dans la fin du passage que l'auteur use du guelfisme supposé de tout acteur politique florentin digne de ce nom pour tenter de repousser la proposition de réforme de la *Parte* en raisonnant en termes de priorités « guelfiques ».

En arrière-plan de cette dispute se trouve la pratique de l'*ammunire*, devenue depuis 1357 un puissant outil de pression politique aux mains des capitaines de la *Parte guelfa* puisqu'il leur permettait d'exclure *de facto* du panorama politique les individus et les familles qu'ils voulaient, en les accusant de ne pas « être Guelfes ». On

³² *Ibid.*, p. 248-249 [1366] : « il advint que l'on tira au sort les nouveaux Prieurs, parmi lesquels se trouva Uguccione des Ricci, qui avec sa secte blâmait toujours la *Parte*, attirant à lui les Gibelins et les faux Guelfes [...] après qu'ils eurent pris leurs fonctions lors des calendes de novembre 1366, le troisième jour au matin, après avoir bien pensé et discuté de la chose avec ses confidentes et alors que l'ensemble de l'office était d'accord pour ce faire, ils firent réunir les Collèges sans ajouter aucune autre personne et en faisant venir certains qui avaient fait défaut depuis longtemps et n'y venaient pas, lesquels étaient favorables à cela, et ils nous firent jurer la confiance en mettant à l'ordre du jour qu'ils entendaient soigner Florence et l'affranchir de la féauté et de la tyrannie, et que les marchands et les artisans auraient un bon état, et qu'ils pourraient faire leur commerce, et qu'ils pourraient s'exprimer, en particulier en faveur de la commune, et que cela se ferait en modifiant et freinant les mauvaises et coupables opérations de ceux qui avec la réformation de la *Parte* tenaient en féauté les marchands et les artisans de Florence et ceux qui voulaient vivre bien, en freinant et en modifiant la dite loi. Suite à quoi chaque Collège se retira et alors que nous étions ensemble, nous les Douze, certains Guelfes qui étaient de mèche et d'autres auxquels cela pouvait arriver commencèrent à se lever en disant que c'était la plus sainte chose que l'on eût jamais faite, et de dire en notre nom que nous étions prêts à leur bon plaisir. Je me levai et [dit que] bien qu'il ne me déplût pas de la modifier convenablement, cependant il me semblait qu'on dût le faire avec l'accord des Guelfes et de faire les autres choses qui avaient été d'autres fois discutées en faveur des Guelfes ».

comprend alors aisément que les Florentins se disputent le droit de déterminer qui est Guelfe et qui ne l'est pas³³. De même que les listes recensant les familles auxquelles le statut de *Grande* était imposé préexistaient à l'instrumentalisation politique de ce statut, le terme et le concept de *Guelfe* existait avant d'être à son tour transformé en outil de rétorsion politique et sociale, dans un cadre par ailleurs parfaitement spéculaire (chacune des deux factions dominantes usant de l'une ou l'autre mesure contre ses adversaires). L'essor dans le corpus des occurrences du syntagme *Parte guelfa* dans les années 1360-1370 s'éclaire alors (fig. 41, ci-dessous) : c'est en effet à cette période que l'organisation à l'origine associative vouée à la défense des Guelfes devint une institution puissante au point d'oser s'opposer à la Seigneurie par le biais des « admonitions » sanctionnant une défaillance en matière d'orthodoxie guelfe.



De façon significative, la montée en puissance de la *Parte guelfa* dans le corpus précède la crise des années 1378-1382, qui marqua l'apogée de l'utilisation de la clef de lecture guelfe (comme de l'usage politique du statut de *Grande*) dans les récits portant sur la vie de la cité. Au moment de la guerre contre la papauté, l'un des fondements du guelfisme idéologique (la fidélité à l'Église) vint ainsi se superposer à l'opposition existant à l'intérieur de la cité entre différentes factions de l'élite citadine. L'outil politique né de l'idéologie guelfe, l'*ammonire*, vint ainsi accentuer les clivages internes à la classe dirigeante florentine, simplifiant le paysage conflictuel au point de dessiner deux camps, dont l'un au moins pouvait se définir intégralement à partir des

³³ MONALDI, Guido (éd. Guasti, 1835) p. 513 [1378] : « mercholedì a dì 31 di marzo, la notte, furono amuniti per li chapitani della Parte Ghuelfa messere Giovanni da Barberino guelfo, messere Giovanni figliuolo di messere Scholaio Giudice, ser Cristofano da Barberino e Francesco Baldoni bottaio, e Salvestro che sta alla ghabella del sale ch'è ghottoso ». Dans cette citation, l'adjectif *guelfe* est mis sur le même plan que les professions des autres personnes incriminées, caractéristiques définitoires de leur identité.

éléments traditionnels du guelfisme : pour l'alliance traditionnelle avec l'Église et donc contre la guerre avec la papauté (et contre ses tenants), pour l'alliance traditionnelle avec les Anjou et donc du côté de Charles Duras dans la lutte pour le trône de Naples, pour la tradition en général et donc contre les velléités de reconfiguration plus « populaire » du gouvernement de la cité. Autant d'éléments qui caractérisent, on l'a vu, les positions des archiguelfes en 1378-1381. La parfaite coïncidence entre les éléments constitutifs du guelfisme et les coordonnées de la question politique telle qu'elle se posait aux Florentins dans les années 1370 semble ainsi avoir facilité l'adoption du guelfisme comme élément identitaire par l'une des parties en présence. Cette faction se reconnaît si parfaitement dans les cadres du guelfisme qu'elle l'adopte pour se définir et pour lire la vie politique.

Mais au niveau des termes qui entourent les occurrences de *guelfe* et *gibelin*, on constate que leur usage semble toujours largement déconnecté du contexte extra-florentin qui alimenta ce renouveau du guelfisme. Ce qui demeure au centre de l'attention des auteurs, c'est toujours et avant tout ce qui se passe à l'intérieur des murailles de la cité : les termes *guelfe* et *gibelins* ont ainsi surtout vocation à délimiter les contours des parties antagonistes en présence. *Guelfe* est ainsi devenu synonyme de membre de l'élite citadine se reconnaissant dans la faction archiguelfe représentée par la *Parte guelfa* (au point que l'on voit apparaître durant quelques années le terme *partefici* pour les désigner³⁴) et *Gibelin* synonyme d'*ammunito* (avec lequel il se trouve régulièrement associé en syntagme³⁵) et d'opposant aux premiers.

La polarisation morale demeure très forte et sensiblement la même. Les bons citoyens sont toujours guelfes, tandis que leurs ennemis ne sont plus définis qu'en tant que tels, comme antithèse des guelfes :

Richordança che nel Mccclxxviii a dì xxviii d' agosto, la vigilia di sancto Giovanni dichollato, di uciacho e pesimo per li Guelfi di F[i]rençe fu deliberato per lo popolo mi[n]uto, mos[s]i dai nimici de' guelfi che gli infrascritti chari cittadini e sostenitori della Parte guelfa fossono chonfinati dalle 50 miglia in là di lungie da Firençe [...] ³⁶

Ce qui change, c'est l'irruption de la *Parte guelfa* sur la scène politique en tant qu'institution dotée de prérogatives et d'une action propre, au nom de laquelle des gens meurent et des serments sont prêtés ³⁷. Cette hégémonie se reflète tout particulièrement dans les livres des tenants de la faction archiguelfe, qui en font non

³⁴ Cf. le récit des événements de juillet de Luigi di Piero GUICCIARDINI (éd. Sensoli, 1998), p. 108-109 cité *supra*, chapitre 4.

³⁵ *Ibidem*, ainsi que chez Bese MAGALOTTI (cf. Annexes III, n° 29) f° 133 r. [1381] : « tutti ghibellini ammoniti, e molti ne furo' sbanditi, e confinati e di loro beni furo restituiti i Guelfi ritornati ».

³⁶ BALDOVINETTI, Niccolò (cf. Annexes III, n° 3), f° 29 r. : « Mention qu'en 1378 le 28 août la veille de saint Jean décollé, jour néfaste et maudit pour les Guelfes de Florence le *popolo minuto*, mû par les ennemis des Guelfes, décida que les chers citoyens soutenant la *Parte guelfa*, dont les noms sont donnés ci-dessous, fussent bannis à 50 milles au loin de Florence ».

³⁷ *Ibid.*, f° 29 r-v., cité *supra*, chapitre 6.

seulement une coordonnée de leur identité (comme leurs concitoyens), mais un élément structurant de leur écriture.

Être guelfe par-dessus tout.

Dans la logique des livres de famille (conserver et augmenter le *stato* de la famille), on comprend aisément que Giovanni di Pagolo Morelli ait fait du guelfisme un élément central de l'identité de sa famille dans son livre. Au moment où il débuta son écriture, celle-ci se trouvait en effet en difficulté à cause des liens privilégiés qu'elle entretenait avec les Alberti, récemment bannis de la cité³⁸. Le grand nombre d'occurrences des termes « guelfe » et « gibelin » que l'on trouve chez Morelli s'expliquerait ainsi encore une fois par la vocation *défensive* de l'écriture privée : *être Guelfe* étant un enjeu central de cette stratégie, l'auteur y consacre de nombreuses pages³⁹. Cela rejoint donc l'usage des termes que l'on a pu trouver chez le chancelier Niccolò Monachi. Notons par ailleurs à son propos qu'il consacra en moyenne plus de lignes aux offices occupés dans les instances de la *Parte guelfa* qu'aux autres⁴⁰. Signe que ces offices revêtaient à ses yeux une importance toute particulière, alors qu'il n'était pourtant pas le plus acharné des guelfes (au pont d'être *ammunito* quelques années plus tard) et qu'il était de plus pratiquement un « professionnel » des offices communaux. Avoir été Capitaine ou Secrétaire de la *Parte guelfa* comptait donc aux yeux des Florentins.

Au yeux des archiguelfes, cela se ressent encore plus nettement : Bese Magalotti consacre ainsi une part importante des lignes « politiques » de son livre au récit de son action au sein de cette institution, y compris durant les temps troublés de l'*ammunire*. Plus de trente ans après, les témoignages de Niccolò Busini ou Terrino Manovelli⁴¹ montrent d'ailleurs que siéger à la *Parte guelfa* constitue toujours un événement digne d'être mentionné dans le livre de famille, au même titre que les offices communaux, alors même que cette vénérable institution est beaucoup moins active dans la direction politique de la cité.

³⁸ Sur Giovanni di P. MORELLI et son projet d'écriture, cf. les nombreux travaux consacrés par PANDIMIGLIO à l'auteur et à sa famille, ainsi que BEC, 1967, BRANCA, 1996, TRIPODI, 2007 et 2008.

³⁹ On retrouve un phénomène de ce type dans le projet d'écriture qui commande à la « chronique » de Bindaccio DE' CERCHI (1481). Le fil directeur du récit, qui fait partie de notre corpus secondaire en raison de sa date de rédaction, qu'il soit le fait de l'auteur le plus tardif ou de l'auteur intermédiaire est en effet le guelfisme de la famille, qui traduit leur parfaite orthodoxie politique.

⁴⁰ MONACHI, Niccolò (éd. Donfrancesco, 1994) p. 238 [1360] : « Dicto anno fui extractus in secretarium partis Guelforum civitatis Florentie immediate post Bartolomeum ser Venture, qui fuit secretarius et prior Partis predictae, et incohavit officium meum die kalendis novembris 1361, existente notario Partiis ser Neri Chelli de Monterappoli. Quo tempore reformata fuit Pars de Capitaneis et ego interfui scrupiteo. Bartholomeo di ser Ventura, essendo Sandro da Quarata, Domenico Foraboschi et altri capitani di Parte, fu facto cancelliere et serbatore di sugello della Parte Guelfa di Firenze ». Voir également *ibid.*, p. 245.

⁴¹ MANOVELLI, Terrino (cf. Annexes III, n° 31), f° 1 v., BUSINI, Niccolò (*ibid.*, n° 11), f° 24 v.

Pour comprendre le rôle que jouait l'appartenance à la *Parte guelfa* dans la vie des familles archiguelfes, nous pouvons nous arrêter sur la façon dont le guelfisme structure à la fois la stratégie familiale et la stratégie d'écriture du livre de Guccio di Cino Benvenuti de' Nobili (1330 ca-1401 ca). Bien que n'étant pas l'aîné de sa fratrie au moment de la mort de Cino (1348), il occupa à Florence la position du chef de famille – tenant à ce titre son livre et représentant la famille dans les offices communaux – car il demeura dans la cité tandis que son frère Bernardo faisait affaire et carrière à Paris, au point de devenir un proche du roi de France⁴². Ce n'est qu'au fil des ans et de sa réussite politique qu'il passa de l'ombre de son frère à la lumière, et les notes qu'il rédige dans le livre familial portent la trace du rapport qui existait entre les deux frères. Le livre de famille sert ainsi la famille dans son ensemble – faisant état d'une stratégie concertée au sein de la fratrie – mais il sert aussi plus directement Guccio, qui se sert des récits consacrés à son action pour construire une image de lui-même capable de compléter le déjà glorieux panthéon familial. Or *être Guelfe* est au cœur de cette image, comme de l'identité familiale des Benvenuti de' Nobili.

À l'époque de l'auteur, la famille était déjà solidement ancrée dans l'oligarchie florentine, tant par le biais des alliances matrimoniales que par sa présence régulière dans les offices majeurs de la cité⁴³. Mais au delà de cette appartenance de fait à l'élite citadine, qui constituait une sorte de patrimoine, il semblerait que les frères aient mis en œuvre une stratégie familiale allant volontairement dans une direction aristocratique. À la cour de France, Bernardo fit en sorte de se rapprocher de la famille royale d'Anjou et reçut en échange de ses services – notamment marchands – des titres, puis une attestation de noblesse flanquée de l'autorisation pour lui et ses frères d'ajouter les lys de France aux armes de la famille. Cette reconnaissance rencontra la soif de noblesse des Benvenuti : non seulement ils s'empressèrent d'opérer ces modifications héraldiques, mais ils ajoutèrent « de' Nobili » à leur nom : une telle modification du noyau de leur identité indique qu'il s'agissait à leurs yeux d'un tournant dans l'histoire de la famille.

Dans le même temps, à Florence, la politique matrimoniale mise en œuvre par Guccio (pour les filles de la famille et pour lui-même) montre que la stratégie aristocratique était une stratégie familiale concertée et assumée. Il noua en effet des alliances avec plusieurs lignages magnats, puis avec des familles de la noblesse du *contado* (il épouse ainsi Liberata, fille du comte Guido da Battifolle en 1389), ce qui

⁴² Il est possible que Guccio ait lui aussi passé une partie de sa vie en France, mais le registre des *Tratte* atteste qu'à partir des années 1370 il résidait à Florence et donnait à l'activité politique une place importante dans sa vie, acceptant les ambassades comme les offices majeurs de la cité. Les notations familiales contenues dans le *libro segreto* confirment qu'il était à Florence avec sa famille de 1368 à 1373 puisque c'est là que naquirent ses enfants. À partir de 1375 il semble que Guccio ait assumé encore davantage le rôle de chef de famille, puisqu'il s'occupa de marier les filles de la famille (que ce soit les siennes, celles de ses frères, ou même la fille de son oncle Francesco).

⁴³ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

lui permit de rapprocher sa famille des *Grands* de Florence. Ce positionnement n'était pas neutre politiquement : malgré leur prestige persistant, les magnats étaient largement exclus des offices de la cité. Choisir cette option avait donc une connotation idéologique forte, de type aristocratique, qui va de pair avec le positionnement archiguelfe de l'auteur.

L'appartenance au parti guelfe apparaît comme le second pan de l'héritage des Benvenuti de' Nobili. Ce trait, qui remonterait aux années 1260⁴⁴, détermine en effet un siècle plus tard les stratégies économiques et politiques de la fratrie. À deux reprises en effet, les liens des frères avec le parti guelfe vont directement influencer tant sur leur devenir social et politique que sur la vie publique de la cité. Ainsi, c'est à Bernardo que Louis d'Anjou confia le soin d'annoncer à la Seigneurie florentine son passage en Toscane⁴⁵. En vertu de ces liens privilégiés des Benvenuti de' Nobili avec les Angevins – chefs historiques du parti guelfe – c'est donc tout naturellement Guccio que la Seigneurie envoya à la rencontre de l'Angevin, aux côtés de Luigi Guicciardini, en le chargeant de pourvoir aux besoins de son armée afin d'éviter le pillage du territoire florentin. La fratrie fonctionne ainsi comme un ensemble caractérisé par son guelfisme et surtout, il s'agit là d'un élément de notoriété publique, qui détermine les rapports de la famille avec les autorités politiques. Cela est confirmé par le fait que ce mécanisme se répéta en 1384 : suite à l'intervention de Guccio dans les négociations pour l'achat d'Arezzo, c'est à son frère Paolo que l'on confia le premier mandat de Podestat de ce lieu stratégique.

Le guelfisme des Benvenuti de' Nobili apparaît donc comme un élément central de la stratégie familiale, entre patrimoine idéologique et direction pratique de l'action de la fratrie, et c'est logiquement un aspect important du portrait que Guccio di Cino brossa de lui, sous les traits d'une figure politique incontournable, à l'occasion du récit de l'ambassade qu'il fit au pape Urbain VI en octobre 1379 :

Ricordanza che a dì ** di Ottobre 1379, i Signori Priori e Gonfalonieri di Compagnia, e Dodici Buonhuomini, elessono Ambasciadori a papa Urbano sesto, il quale era a Roma ; e detti Ambasciadori furo: io messer Guccio di Cino Bartolini de' Nobili, e 'l Giudicie fu messer Iacopo Folchi, e l'artefice fu Benino di Guccio linaiuolo, e del detto mese d'ottobre con farci i Signori e Collegi protesto che per tutto dì ** che fu a dì ** d'ottobre dovessimo essere fuori di Firenze; di che ubidimmo, imperòche era pena capitale [...]; giungemo a Roma a dì ** d'ottobre, e stemmocci insino a dì ** di dicembre 1379, e giungemmo in Firenze la Vilia della Pasqua di Resurreso.

Io Guccio sopra detto ricevei grand'onore dal Santo Padre, e da tutti i Cardinali in singularità. Convitòcci il Santo Padre a mangiare, e apresso il Cardinale di Francia che si fa chiamare messer di Canzone; e da costui ricevuti in singularità grand'onori, e simile da messer Agabito della Colonna Cardinale, e simile da messer di [p. 199] Grado, buonissimo huomo dell'anima e vecchissimo; e molte pratiche avemo col Santo Padre, che sette volte gli fumo a' piedi, nella presenza de Cardinali, che più volte n'ebbe di queste sette volte, che tre ore gli stemo ginocchione a' piedi, per tante

⁴⁴ Cf. l'entrée du *DBI* (RAGNI, 1966) sur Bernardo di Cino BENVENUTI DE' NOBILI, qui évoque la destruction de leurs biens par les Gibelins à cette époque.

⁴⁵ *Ibidem*.

pratiche c'avavamo con lui, e lasciamo stare il fatto, ché sarebbe troppo lungo a dire. In effetto, il detto Papa mi pose a me Guccio Cavaliere sì fatta singularità d'amore, che se grazia avessi voluta da lui ogni cosa m'arebbe fatto, ma nulla li domandai per onestà.

I Cardinali mi mostravano grandissima singularità d'amore, imperòche pareva loro che io parlassi al Santo Padre realmente, e di buon animo, e che io dicessi quello li bisognava dire, e che piaceva loro. Et questo papa è di tanta coscienza che quasi persona non avea cosa che li domandasse, e d'etiamdio i Cardinali non impetravano nulla per altrii, che non li dicesse "che ne guadagni ?" e non gl'el volea fare; ed era a tanto la Corte, che poche persone l'amavano, ed elli si guardava tanto di non peccare per istretta coscienza che tutte le soplicationi volea ricevere egli, e segnarle egli, e niuna ne commettea a niuno Cardinale, e per questo modo vivea; e nel vero io Guccio Cavaliere il tengo per un Santo huomo, ma veramente a me non pare sì fatti huomini bisognasse al Papato, anzi bisognerebbe huomini magni e larghi, e questi tali si fanno amare a Cardinali, e ai mercatanti, e a ogni maniera di gente.⁴⁶

Guccio fut en effet envoyé en octobre 1379 par la Seigneurie de Florence au pape Urbain VI, peu après la fin de la guerre qui avait opposé la commune de Florence à la papauté, dont elle était traditionnellement la fidèle alliée. Ce changement radical dans la politique extérieure de la cité avait bouleversé l'équilibre interne de celle-ci et exacerbé les tensions au sein de l'oligarchie florentine, entre les tenants de la guerre (qui reprochaient à la papauté ses velléités expansionnistes) et leurs adversaires (qui ne pouvaient concevoir la rupture de cette alliance qu'ils considéraient comme constitutive de l'identité guelfe de la cité). Ce climat de tensions internes avait précipité la crise de 1378, et le récit de Guccio fait référence au Gouvernement des *Arti*

⁴⁶ BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Cino (cf. Annexes III, n° 41) p. 198-199 : « Mention que le ** octobre 1379, les Seigneurs Prieurs, les Gonfaloniers de Compagnie et les Douze Bonhommes élurent des Ambassadeurs auprès du pape Urbain VI, lequel se trouvait à Rome ; les dits Ambassadeurs furent : moi, messire Guccio di Cino Bartolini de' Nobili, et le Juge fut messire Jacopo Folchi, et le membre des *Arti* fut le linier Benino di Guccio, en ce dit mois d'octobre, et les Seigneurs et les Collèges nous enjoignirent d'être hors de Florence à l'issue du ** qui fut le ** jour d'octobre ; de sorte que nous obéîmes, puisque nous encourrions la peine capitale [...] et nous arrivâmes à Rome le ** octobre, et nous y restâmes jusqu'au ** décembre 1379, et nous parvînmes à Florence la veille de Pâques. Moi, Guccio susdit, je reçus grand honneur du Saint Père et de tous les Cardinaux particulièrement. Le Saint Père nous invita à manger et ensuite le Cardinal de France qui se fait appeler messire de Chanson ; et de la part de celui-ci j'ai reçu singulièrement de grands honneurs, et de même de la part du Cardinal messire Agabito Colonna, et de même de la part de messire di Grado, un homme à l'âme très bonne et très âgé ; et nous eûmes plusieurs discussions avec le Saint Père, car nous fûmes à ses pieds par sept fois, en présence des Cardinaux, et parmi ces sept fois il y en eut plusieurs où nous restâmes trois heures agenouillés à ses pieds du fait de toutes les discussions que nous avions avec lui, et laissons cela, car ce serait trop long à raconter. En effet, ledit Pape fit preuve envers moi Guccio, chevalier, d'une affection si particulière que si je lui avais demandé une faveur il m'aurait accordé n'importe quoi, mais je ne lui demandai rien par honnêteté. Les Cardinaux faisaient montre envers moi d'une très grande affection particulière, puisqu'il leur semblait que je parlais au Saint Père réellement et de bon cœur, et que je disais ce qu'il fallait dire, et que cela leur plaisait. Et la conscience de ce pape est si haute que si jamais quelqu'un lui demandait quoi que ce soit, ou s'il arrivait que les Cardinaux réclament quelque chose pour autrui, il leur demandait : "qu'est-ce que tu y gagnes ?" et ne voulait pas le faire ; et la Curie en était à un tel point que peu de personnes l'aimaient, et lui se gardait tellement de pécher du fait de sa conscience stricte qu'il voulait recevoir personnellement toutes les suppliques et les signer personnellement, et il n'en déléguait aucune à aucun Cardinal, et il vivait ainsi ; et en vérité moi, Guccio, chevalier, je le considère comme un Saint homme, mais vraiment il me semble que de tels hommes ne conviennent pas à la Papauté, au contraire il faudrait des hommes magnificents et libéraux, car de tels hommes se font aimer des Cardinaux, des marchands, et de toutes sortes de gens ».

qui avait succédé à l'éviction des *Ciompi* : il précise en effet qu'il fut envoyé en ambassade en tant que *chevalier* de la commune, prenant bien soin de préciser qui est son camarade envoyé en tant que *juriste* et qui est le représentant du gouvernement, envoyé en tant qu'*artefice*. Dès les premières lignes, Guccio prend ainsi soin de revendiquer une forme de noblesse, vouée à le distinguer, surtout, de l'*artefice*, tout en prenant ses distances de l'ambassade voulue par un gouvernement dans lequel il ne se reconnaît pas (il précise en effet qu'il est obligé d'accepter sous peine de mort).

Faisant de mauvaise fortune bon cœur, le récit de l'ambassade devient pour lui l'occasion de se représenter en parfait guelfe : les attentions spéciales dont le gratifient tant les cardinaux que le pape sont une forme de reconnaissance de sa valeur, et l'auteur devient toujours plus au fil des lignes un guelfe *d'élection*⁴⁷. Au cœur de ce processus de reconnaissance se situe le discours de l'ambassadeur : Guccio Benvenuti de' Nobili est ainsi conscient de l'importance de cette dimension de la pratique politique et il présente ses qualités en la matière comme exceptionnelles, puisque c'est ce qui lui vaut la reconnaissance particulière des cardinaux. Semble ainsi apparaître en filigrane la figure de l'acteur politique conscient de lui-même⁴⁸, ce que la suite du passage confirme. Dans son livre de famille, l'auteur n'hésite pas en effet à émettre un jugement tranché sur le type de pape qui convient ou non, s'inscrivant dans une conception des relations politiques internationales qui semble bien loin d'une expression aveugle de loyauté guelfe et préfigure d'autres célèbres pages privées⁴⁹.

Le guelfisme de Guccio apparaît donc comme un élément politique avant tout, bien qu'il soit aussi l'apanage traditionnel des familles de l'ancienne noblesse florentine – magnates ou membres du *Popolo* – qui se retrouve dans les instances de la *Parte guelfa*. Son guelfisme se configure d'une part comme clef de lecture géopolitique (dans la mesure où il structure la vision que l'auteur a des rapports entre les puissances européennes et des alliances souhaitables) et d'autre part comme clef de lecture de la scène politique intérieure de Florence.

C'est ce que confirme le récit de son mandat de septembre à décembre 1381 : Guccio fut alors membre des Douze Bonshommes et aurait été un acteur principal du retour des Guelfes advenu en janvier.

Memoria che io messer Guccio di Cino Cavaliere fui all'ufficio de' Dodici
Buonhuomini della città di Firenze incominciando a dì 15 settembre anno 1381; e finì
l'ufficio a dì 15 dicembre anno detto. Et quando io fu tratto, io ero a Perugia per

⁴⁷ En témoigne la récurrence du syntagme « in singularità » dans le passage, qui construit l'image d'un être *à part* au sein du petit groupe d'ambassadeurs. On remarque ici encore l'insistance sur les liens avec la France, autre axe structurant de l'identité guelfe.

⁴⁸ Cf. *infra*, chapitre 12.

⁴⁹ On pense aux *ricordi* de Gino CAPPONI, en particulier les n° 14 et 6 (éd. Folena, 1962, p. 35-36) que Francesco GUICCIARDINI avait à l'esprit quand il écrivit certains de ses *Ricordi*. Dans son récit, Guccio BENVENUTI DE' NOBILI distingue ainsi nettement entre les qualités chrétiennes du pape, en insistant sur sa droiture extrême en matière de bénéfices ecclésiastiques ou d'une quelconque faveur, et les qualités requises selon lui dans la mesure où le pape est aussi un acteur politique.

ambasciadore per lo detto Comune, per fare e trattare la pace intra Perugini e que' della Città di Castello; e quasi si l'avea per conchiusa, ma e mi venne una lettera per parte de' Signori Priori di Firenze, che veduta la presente lettera io fossi dinanzi da loro sotto gravissima pena. Et questo fecero imperòche era tratto un mal ufficio de' Dodici, acciò che io non gli lasciassi trascorrere nel male operare, ch'aveano mal animo contro a' Guelfi di Firenze; e trovandosi messer Pazzino degli Strozzi de' Priori, non lasciò giurare la mia assentia, il di che io pattoreggiai i miei compagni con ogni sapere et industria, acciò non pericolassino i buoni Guelfi di Firenze. [...] E in questo ufficio che io ebbe, campammo la persona a Piero di Giovanni di Firenze, a dispetto di messer Giorgio degli Scali e di messer Tommaso di Marco Strozzi, e di Giovanni Dini e della loro setta. Piero di Giovanni di Firenze, il quale essendo Gonfaloniere di Compagnia, il feciono pigliare all'Aseguitore, ch'avea nome Giovanni d'Andreuccio da Perugia, per farli tagliare il capo, diceano per trattato, ma la cagione era perch'egli era nemico di messer Giorgio Scali per parole ch'avea detto il detto Piero di lui, in vergogna di messer Giorgio.⁵⁰

Le récit de cet épisode reprend les deux lignes directrices du précédent, conjuguant lecture guelfe du panorama politique et construction de son monument personnel d'acteur politique. Guccio nous annonce en effet d'emblée que la Seigneurie florentine le fit revenir expressément d'ambassade car le sort des Guelfes de Florence dépendait de sa présence dans cet office. On voit apparaître en creux le rapport de force qui structurait les instances gouvernementales de Florence durant les derniers mois du Gouvernement des *Arti*. Guccio identifie ainsi deux groupes, qu'il qualifie moralement et idéologiquement. Les bons, guelfes, d'une part, et les mauvais – ennemis des guelfes – d'autre part⁵¹. Cette vision très partisane de l'arène politique influe sur la façon dont il présente son action durant ce mandat : il fait tout pour défendre les gens de son camp et pour nuire au camp adverse. Il *lit* clairement le contexte politique en termes de rapport de force, n'hésitant pas à reléguer au rang de prétexte le contenu plus “politique” des accusations de ses adversaires.

D'après les passages qui nous sont parvenus de son livre de famille, Guccio continua toute sa vie à observer la vie de la cité à travers le prisme guelfe : il note ainsi

⁵⁰ BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Cino (cf. Annexes III, n° 41) p. 200-201 : « Mémoire que moi, messire Guccio di Cino chevalier j'occupai l'Office des Douze Bonshommes de la cité de Florence en commençant le 15 septembre de l'an 1381 ; et je finis l'Office le 15 décembre de la dite année. Et quand je fus tiré au sort, je me trouvais à Pérouse en tant qu'ambassadeur pour la dite commune, afin de faire et de négocier la paix entre les Pérugins et les habitants de Città di Castello ; et on l'avait presque conclue, mais une lettre m'arriva de la part des Seigneurs Prieurs de Florence, m'enjoignant de me rendre auprès d'eux dès j'aurai pris connaissance de la présente, sous peine [de sanctions] très graves. Et ils agirent ainsi car un mauvais Office des Douze avait été tiré au sort, afin que je ne les laisse pas poursuivre leurs mauvaises opérations, car ils avaient de mauvaises intentions envers les Guelfes de Florence ; et comme messire Pazzino des Strozzi se trouvait parmi les Prieurs, il ne laissa pas autoriser officiellement mon absence, de sorte que je me mis d'accord avec mes compagnons du mieux que je pus, afin que les bons Guelfes de Florence ne courent pas un danger. [...] Et durant cet office que j'occupai, nous sauvâmes Piero di Giovanni de Florence, au grand dam de messire Giorgio Scali et de messire Tommaso di Marco Strozzi, de Giovanni Dini et de leur secte. Alors que Piero di Giovanni de Florence était Gonfalonier de Compagnie, ils le firent capturer par l'Exécuteur, qui se nommait Giovanni d'Andreuccio de Pérouse, afin de le faire décapiter, soit disant pour complot, mais la raison c'était qu'il était l'ennemi de messire Giorgio Scali pour des paroles prononcées par ledit Piero, source de honte pour messire Giorgio ».

⁵¹ En témoigne notamment la récurrence de l'adjectif « mal » dans le passage cité ci-dessus.

avec orgueil qu'il fut, en janvier 1381, le premier à être élu à la plus haute charge communale quand les Guelfes reprirent les rênes du pouvoir, attestant ainsi, au passage, de son appartenance au camp des vainqueurs, mais surtout de son importance en son sein⁵². En 1398, il consacre davantage de mots au récit de son action en tant que Capitaine de la *Parte guelfa* qu'il n'en avait fait en 1372 à l'exclusion des Ricci et des Albizzi à laquelle il avait participé en tant que membre d'un Office Majeur⁵³. En 1372, il semblait surtout enregistrer la chose par devoir, alors qu'en 1398, il est fier d'avoir garanti par son action à la *Parte guelfa* l'intégrité idéologique de son camp, en jouant un rôle crucial dans le scrutin du parti :

Ricordanza che io messer Guccio di Cino de' Nobili fui Capitano di Parte guelfa, cioè entrai a dì primo d'aprile 1398, e fui aprile e maggio, e riformamo la Parte guelfa, e fu un bello e buono squittino, e di Guelfi Cittadini, Arroto e Collegi di Parte; e io messer Guccio fui Accoppiatore, cioè a vedere chi n'era rimasto e avesse vinto, che ne rimase 802 tra de' maggiori Popolari, e de' Grandi, e d'Artefici, e veramente fu riformata, e vinsono il Partito i Guelfi, e questi fu nel 1398.⁵⁴

Les dernières lignes de sa main, écrites quelques mois plus tard, s'inscrivent encore une fois dans cette double direction :

Ricordanza che a dì primo di dicembre anno 1398, i Capitani della Cattolica Santa Parte guelfa, che questa mattina entrarono Capitani, mandaro per me messer Guccio di Cino de' Nobili, e dissonmi com'eglino aveano deliberato di darmi in guardia tutti i suggelli della Parte guelfa, come a vero e buono e leale Guelfo, e sopra ciò dissono molte belle e savie parole, e io risposi come si convenia, come buono Guelfo, e tolsi i detti sugelli, e ser Cambio di *** Salviati ne fece carta, ch'era Cancelliere della Parte guelfa. E ricordo che più altre volte m'è stato dato in guardia i detti sugelli.⁵⁵

C'est en effet dans la confiance particulière que lui accordent les capitaines de la *Parte guelfa* en lui confiant le sceau de cette vénérable institution qu'il trouve encore une fois motif à s'enorgueillir, ajoutant une nouvelle pierre de prestige à l'édifice de son monument mémoriel personnel de « vrai et bon et loyal Guelfe ».

⁵² *Ibid.*, p. 201 : « Memoria che io messer Guccio di Cino Bartolini fui tratto Gonfaloniere di Giustizia dello Stato nuovo de' Guelfi, e fui il primo che fu tratto, ed ebbi divieto per l'ufficio de' Dodici, che io ero stato del mese di Dicembre; e fui eletto a riformare la terra, cioè due per gonfalone, uno dell'Arte maggiori – per la Vipera fu' io – e que dell'Arte minute fu Francesco d'Agnolo pezzaio ».

⁵³ *Ibid.*, p. 196.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 209 : « Mémoire que moi messire Guccio di Cino de' Nobili je fus Capitaine de la Parte guelfa, c'est-à-dire que j'entrai en charge le premier avril 1398, pour avril et mai, et nous réformâmes la *Parte guelfa*, et ce fut un scrutin des citoyens guelfes, des *arroto* [adjoints] et Collèges de la *Parte* bel et bon ; et moi messire Guccio je fus *accoppiatore* [assesseur], c'est-à-dire chargé de voir qui était passé et avait remporté le vote : et 802 personnes étaient passées parmi les plus grands Populaires, les Grands, et les membres des *Arti*, et en vérité la *Parte* fut réformée, et les Guelfes furent élus, et cela advint en 1398 ».

⁵⁵ *Ibid.*, p. 210 : « Mémoire que le premier décembre de l'an 1398 les Capitaines de la Catholique et Sainte *Parte guelfa* qui entrèrent ce matin en charge me firent mander, moi messire Guccio di Cino de' Nobili et me dirent qu'ils avaient décidé de me confier la garde de tous les sceaux de la *Parte guelfa*, en tant que vrai et bon et loyal Guelfe, et ils dirent à ce propos beaucoup de belles et sages paroles et je répondis comme il convenait, en bon Guelfe, et je pris les dits sceaux, et *ser Cambio di *** Salviati*, qui était chancelier de la *Parte guelfa*, en fit un acte. Et mention que la garde des dits sceaux m'avait été confiée plusieurs autres fois ».

Être guelfe constitue ainsi le noyau de l'identité de Guccio Benvenuti de' Nobili, le pivot sur lequel s'articulent la stratégie familiale comme la stratégie d'écriture privée qu'il met en œuvre dans son livre de famille. Il constitue en cela un exemple paradigmatique du rapport à la vie de la cité qui était celui des archiguelfes de son temps et que l'on peut également observer par exemple chez Nofri delle Riformagioni. Les fragments qui nous sont parvenus du livre de famille de Messer Nofri font en effet la part belle au champ lexical du guelfisme⁵⁶ et il semble même que l'ensemble du récit des années 1378-1381 ait été conçu dans l'optique téléologique du retour des Guelfes⁵⁷. Absent de la cité en 1378 (puisqu'il accompagnait, en tant que notaire, l'ambassade florentine chargée des tractations de paix avec l'Église à Rome) il rejoignit à son retour son père en exil à Sienne, où il joua d'après lui un rôle central dans l'organisation de la « résistance » archiguelfe au Gouvernement des *Arti*. Dans les lignes consacrées à cet épisode, les liens du guelfisme avec les thèmes de l'identité et de la conflictualité apparaissent de façon particulièrement frappante :

E essendovi ambasciadori per lo reggimento, il quale regieva allora Firenze, e quali furono messer Alessandro di Giovanni dell'Antella e messer Ruberto di Piero di Lippo Aldobrandini, esponendo messer Alessandro l'ambasciata in presenza al Re ***; il quale era molto guelfo e il Re gli volea molto bene, e in presenza de' loro compagni, chè ogni ambasciadore avea due compagni, e diciendo che quegli e quali erano e sbanditi e cacciati di Firenze, erano cacciati e sbanditi per le loro male operazioni, ma quelli e quali al presente reggono Firenze sono veri guelfi e veri servidori della sua Maestà; allora, in presenza del Re e di molti baroni, disse ***, il quale era de' compagni di messer Ruberto, (e il detto messer Ruberto era guelfo; e il compagno il quale era di quegli li chiamavano di quegli della Vitella, consorti furono di quegli da Filicaia) parlò altamente, non avendo alcuno riguardo, e disse: "Santa Corona, lasciate dire ' che non dicie vero di niente; e vostri buoni servidori e antichi guelfi sono stati cacciati, e il forte del reggimento di Firenze sono ghibellini e gente ignorante". Allora disse *** d'Aggobbio: "Santa Corona, e dicie la verità". El Re gl'intese. E quando messer Carlo della Pacie si partì dal Re in Ungheria, el Re gli raccomandò e guelfi usciti e cacciati di Firenze. E così scornati si partirono gli ambasciadori; e *** della Vitella non ritornò a Firenze, e fe' senno.⁵⁸

⁵⁶ Son récit contient à lui seul 43 des 54 occurrences dénombrées dans les textes des années 1380.

⁵⁷ Cf. *supra*, chapitre 6, ainsi que la remarque l'entrée du *DBI* le concernant (MAZZONI, 2013) : « Messer Nofri fu l'autore di due brevi resoconti storici, parzialmente autobiografici: il primo va dal giugno 1378 al marzo 1380 (un accenno all'esilio di Michele di Lando tuttavia è riferibile al gennaio 1382) ».

⁵⁸ DELLE RIFORMAGIONI, Nofri, (éd. Scaramella, 1917-34), p. 66 [1379] : « Et s'y trouvant comme ambassadeurs pour le *reggimento* qui était alors au pouvoir à Florence, messire Alessandro fils de Giovanni dell'Antella et messire Ruberto fils de Piero fils de Lippo Aldobrandini, alors que messire Alessandro était en train d'exposer l'ambassade en présence du roi *** – qui était très guelfe, et lui était très attaché – et en la présence de leurs compagnons – car chaque ambassadeur avait deux compagnons – et était en train de dire que ceux qui étaient alors bannis et chassés de Florence étaient chassés et bannis à cause de leurs mauvaises actions mais que ceux qui régissaient alors Florence étaient de véritables guelfes et de véritables serviteurs de sa Majesté ; à ce moment-là, en présence du roi et de nombreux barons, ***, qui faisait partie des compagnons de messire Ruberto (et ledit messire Ruberto était guelfe, de même que son compagnon qui faisait partie de ceux qui s'appellent de la Vitella, qui furent parents de ceux da Filicaia) prit la parole à haute voix, n'ayant aucun égard pour les conséquences, et dit : "Sainte Couronne laissez-le dire, car il ne dit en rien la vérité ; vos bons serviteurs et guelfes de longue date ont été chassés, et le gros du *reggimento* est composé de gibelins et de personnes ignorantes". Alors *** d'Aggobbio dit "Sainte Couronne, il dit la vérité". Et le roi l'entendit. Et quand messire Charles de la Paix prit congé du roi de Hongrie, le roi lui recommanda les guelfes

On voit dans ce passage que le caractère *guelfe* des individus est devenu si crucial que les deux camps cherchent à se l'approprier. La présence du rejeton de la famille traditionnellement à la tête du parti guelfe occidental (les Angevins) dans le paysage politique toscan de l'époque exacerbe ce phénomène, dans la mesure où il incarne pour les archiguelfes l'espoir de réactiver des alliances tout aussi historiques, constitutives selon eux de l'identité florentine. La scène décrite par Nofri delle Riformagioni constitue donc, par ses participants même, un cadre exceptionnel pour une dispute portant sur qui est vraiment Guelfe ou non. Bien sûr, le chef de file historique des Guelfes tranche en faveur des archiguelfes et les « faux guelfes » qui représentaient le Gouvernement des *Arti* s'en vont la tête basse. Or, si cette scène constitue un *climax* de revendication de l'identité guelfe de la part des exilés de 1378, il convient de préciser que Nofri delle Riformagioni emploie régulièrement des expressions telles que « era molto Guelfo » pour caractériser les personnes qu'il met en scène dans son livre : sous sa plume, *guelfe* est plus qu'une qualité, cela devient une vertu lui permettant de partager la société qui l'entoure en bons et mauvais, conditionnant en partie son agir⁵⁹.

Le guelfisme constitue ainsi chez Nofri delle Riformagioni une éthique, à partir d'une conception profondément identitaire de ce terme : l'appartenance à la faction guelfe n'est pas conjoncturelle (ce qui supposerait aussi qu'on puisse la remettre en question), elle semble ressortir davantage de l'ontologie que de la stratégie. Le guelfisme fournit à Nofri delle Riformagioni une grille d'interprétation qui lui permet de lire la configuration contemporaine de la scène politique en attribuant à chacun de ses acteurs une place particulière. Or il a tendance à étendre cette grille d'interprétation à l'ensemble du monde qui l'entoure. On passe ainsi de l'identité guelfe des acteurs politiques au caractère guelfe du gouvernement de la cité : le *stato* de Florence devient ainsi Guelfe par extension, y compris de façon rétrospective⁶⁰. On pourrait croire qu'il

exilés et chassés de Florence. Et c'est ainsi que les ambassadeurs s'en allèrent penauds et ridiculisés ; et *** de la Vitella ne retourna pas à Florence, et il fit intelligemment ».

⁵⁹ *Ibid.*, p. 62 [1378] : « Di che il detto messer Giorgio, capitano, e era suo giudice messer Tommaso degli Orlandi da Pescia, il quale era persona buona e guelfa », p. 63 [1379] : « Nondimeno, perchè il detto ser Bernardo era molto guelfo, tutti i detti sbanditi l'andarono a visitare, e Piero Canigiani disse le parole come gli parve », *ibidem* : « Ser Bernardo, voi siate il Benvenuto; questa brigata vi vede molto volentieri, e simile ogni guelfo da Firenze », p. 65 [1379] : « “Egli è bene di fare assapere a queglii da Ricasoli qualche cosa; però ch' e' sono pure guelfi”. Essi andarono a parlare a Neri di messer Bindaccio; e 'l detto non gli volle udire; anzi gli volle far pigliare; e de' levare loro il romore dietro, e ogni cosa facea sapere a messer Benedetto degli Alberti. Sì che fu mal guelfo il detto Neri; e appena camparono i detti Tommasino e Ugolino e lor compagni ».

⁶⁰ *Ibid.*, p. 58 [1378] : « È vero che nel detto anno del mese di diciembre, il dì di Santo Stefano, [e] essendosi scoperto un trattato, perchè il reggimento primaio dei buoni uomini e de' guelfi ritornasse in stato » ; p. 64 [1379] : « Ingegnati di pigliare qualche castello di quelli di Firenze; però che non fia sì piccolo romore, che e guelfi riavranno loro stato », p. 65 [1379] : « Di che avendo ser Nofri danari assai, e Piero Canigiani avendo detto al detto ser Nofri molte volte come s'affaticava molto per li guelfi di Firenze, e che non sapeva quando i guelfi di Firenze gli le potesse meritare, e per questo, e perchè ser Piero, suo padre, et egli e suoi aveano ricevuto onore e stato grande dal reggimento de' guelfi cacciato di Firenze ».

s'agit d'une vision extrêmement partisane de l'identité florentine, mais force est de constater qu'elle est partagée par un contemporain de Nofri, ser Naddo da Montecatini⁶¹ – qui n'entretient pas de liens particuliers avec la *Parte guelfa* – ainsi que par Giovanni di Pagolo Morelli, qui écrit quelques vingt ans plus tard :

Il magnifico e eccelso populo e Comune di Firenze, nimico e persecutore e struggitore degli iniqui tiranni, rubatore e struggitore di populi, e ispezialmente nimico de' Ghibellini, veduto e sentito le tirannie, ruberie e oltraggi che facevano gli Ubaldini tiranni dell'Alpe e del Mugello [...]⁶²

E prometterà Idio e' sia fatto ricredente dal nostro giusto e santo Comune e popolo guelfo e libertà d'Italia, la quale in dispregio de' cattivi Idio manterrà sempre !⁶³

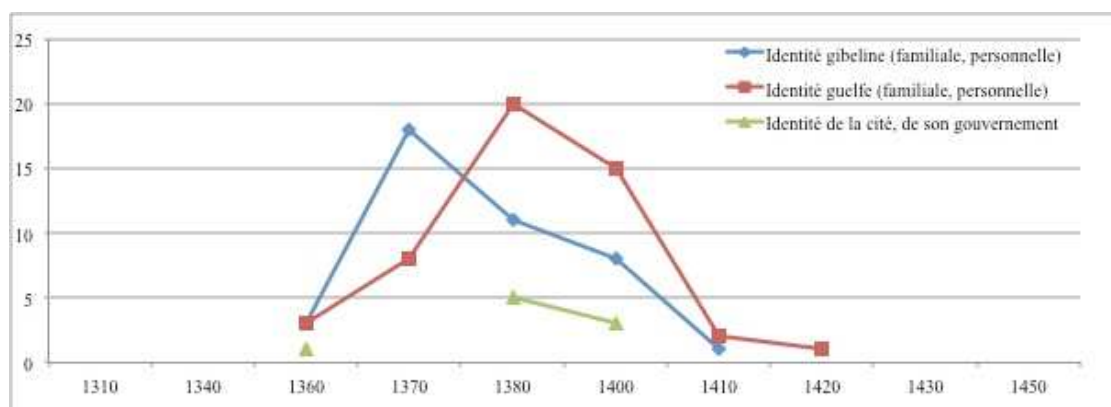
Dans ces quelques lignes, on constate que l'identité de la commune florentine est d'abord dite en grande partie en terme de conflictualité : ce qui définit Florence, outre son régime *di popolo* (qui apparaît ici dans le syntagme figé de « populo e Comune di Firenze » hérité des siècles de la tradition communale), ce sont ses ennemis. Davantage de mots sont ainsi consacrés aux portraits des « iniques tyrans » et des « Gibelins » qu'à celui du *Comune*, dont l'image apparaît donc en creux, comme *opposante* du mal. Dans le second passage, le portrait de la commune est cette fois-ci en relief : le syntagme « Comune e popolo » est cette fois entouré d'adjectifs : « juste », « saint », « guelfe » et accompagné de la « libertà d'Italia ». Dans l'exclamation finale, la dimension conflictuelle qui va de pair avec la définition « guelfe » de la cité réaffleure : il s'agit toujours de s'opposer aux méchants. Remarquons au passage que c'est la seule occasion où la *libertas* supposée caractériser le discours guelfe est explicitement associée à ce terme ; de plus, on constate parallèlement la présence de la notion de justice, supposée avoir été dans un premier temps le noyau des discours gibelins. Le deuxième *ricordo* ayant été écrit en 1404 à propos de la guerre opposant Florence à Milan, on peut se demander dans quelle mesure les expressions retenues par Giovanni Morelli pourraient avoir été influencées par les discours officiels qui circulaient à l'époque sur le sujet, parmi lesquels les invectives de Leonardo Bruni.

On peut donc affirmer que l'identité Guelfe des familles et celle de Florence était une réalité qui s'imposait aux auteurs de livres de famille jusque dans les années 1410 comme un point de repère pour se définir (fig. 42, ci-après) :

⁶¹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 76 [1384] : « A dì 20 d'aprile 1384 venne bella, e grande ambasciaria da i Sanesi a Firenze a rallegrarsi col Comune di Firenze del buono, e Guelfo stato, al quale la città di Siena è tornata ».

⁶² MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 126 [1306] : « Le magnifique et excellent *Popolo* et *Comune* de Florence, ennemi et persécuteur et destructeur des iniques tyrans, voleurs et destructeurs de peuples, et spécialement ennemi des Gibelins, ayant vu et entendu les tyrannies, vols et outrages que faisaient les Ubaldini, tyrans des Alpes et du Mugello [...] ».

⁶³ *Ibid.* p. 277 : « Et Dieu fera en sorte qu'il change d'idée, par notre juste et saint *Comune* et *popolo* guelfe et par la liberté d'Italie, que Dieu maintiendra toujours à mépris des méchants ».



Dans un premier temps, être *Guelfe* apparaît comme une alternative à être *Gibelin*, mais le guelfisme s'émancipe ensuite de cette dialectique pour dominer largement les préoccupations des auteurs Florentins. Or le moment où être *Guelfe* prime aux yeux des familles coïncide avec celui où l'identité *guelfe* de la cité apparaît dans les livres de famille. La dimension identitaire que le terme est capable de revêtir se situe à la jonction de ces deux phénomènes. Comment s'explique alors la disparition quasi totale de ce champ lexical dans le corpus à partir de 1420 ?

LE TEMPS DU DECLIN

D'après Ronald Witt, le déclin du guelfisme n'aurait pas attendu les années 1420. Dans les documents officiels sur lesquels il base son étude⁶⁴, le terme disparaît après 1406 et l'auteur précise qu'avant même cette date, les occurrences en question ne sont pas d'une grande épaisseur sémantique : elles seraient simplement liées aux alliances traditionnelles des guelfes (avec l'Église et avec les Anjou) ou traduiraient simplement une opposition entre bon et mauvais⁶⁵. Comme dans les livres de famille du XIV^e siècle, pourrait-on ajouter. D'après Witt, le concept de guelfisme n'est associé à celui de *libertas* qu'entre 1397 et 1406, dans le cadre du conflit contre les Visconti de Milan d'abord, puis dans le cadre de la conquête de Pise en 1405-1406⁶⁶. Il précise cependant que son utilisation est assez stérile⁶⁷, ces occurrences étant déconnectées des préoccupations comme des discussions politiques du moment (d'après les comptes-rendus des *Consulte e pratica*⁶⁸). Witt conclut qu'à l'époque, dans la production officielle « Guelfism and Ghibellinism, defined in any way, were not important

⁶⁴ Le chercheur a dépouillé les *missive*, instructions aux ambassadeurs et autres documents officiels de la chancellerie et de la diplomatie florentine (WITT, 1969).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 141 : « these letters of 1397-1406 show no development in the conception of Guelf ideology relative to those of early Trecento ».

⁶⁸ *Ibid.*, p. 141-142.

concepts for policymakers⁶⁹ ». À l'en croire donc, le guelfisme comme clef de lecture et outil pour penser la politique serait mort dès le début du xv^e siècle et sa survie sporadique serait due à l'attachement archaïque au concept de Coluccio Salutati et de son successeur, Benedetto Fortini⁷⁰.

Toutefois, l'enquête de Witt se clôt sur un constat inconfortable : il relève en effet le traitement différent réservé au « guelfisme » dans plusieurs productions du premier quart du xv^e siècle. Il constate ainsi successivement la présence chez Giovanni Morelli du guelfisme dans ses différentes acceptions idéologiques⁷¹, son absence totale des lignes du pseudo-Minerbetti, une certaine « réticence » de la part de Leonardo Bruni à l'égard de cette clef de lecture⁷² et sa présence dans l'*Istoria* de Goro Dati⁷³. Remarquant que les statuts de la *Parte Guelfa*, révisés en 1420, réaffirment la double direction du guelfisme (soutien de l'Église et défense de l'autonomie communale, sa *libertas*), Ronald Witt finit par conclure qu'il s'agirait d'expressions surannées d'un concept à l'agonie. Dans l'ensemble, ce concept en tant qu'élément dynamique de la pensée politique florentine n'aurait pas survécu à la rupture des alliances traditionnelles dans les années 1370. Les derniers auteurs qui y ont recours le feraient en adaptant la carcasse « en passe d'être fossilisée » du guelfisme aux préoccupations de leur temps⁷⁴, c'est-à-dire la réflexion sur la liberté communale et sur le cadre républicain de Florence, ce que les générations suivantes n'auront plus besoin de faire puisqu'ils disposeront de nouveaux concepts, de nouvelles images pour dire le monde politique qui les entoure, grâce aux fruits de la réflexion humaniste sur les formes de gouvernements de l'Antiquité, en particulier à Rome et à Athènes⁷⁵.

Les paragraphes qui précèdent ont éclairé, je l'espère, les motivations qui poussèrent notamment Giovanni Morelli à faire une large place à l'identité *guelfe* de sa famille (prouvant à ce titre son orthodoxie vis-à-vis du cadre florentin en général). Cela peut expliquer en partie la présence variable du guelfisme dans les textes du début du xv^e siècle que relevait Witt⁷⁶. En revanche, avec l'analyse des récits de l'exil et du

⁶⁹ *Ibid.*, p. 142 : « Le guelfisme et le gibelinisme, quelle que soit la façon dont on les définit, n'étaient pas des concepts importants pour les gouvernants ».

⁷⁰ Il semble en cela rejoint par BRUCKER (1981 [1977], p. 346), qui constate la disparition progressive du terme dans les *Consulte e Pratiche* au début du xv^e siècle. Coluccio SALUTATI l'employait dans sa correspondance et en séance, les Florentins l'utilisaient pour se référer à la cité d'antan.

⁷¹ WITT, 1969, n. 43 p. 143. Après MORELLI, l'auteur anonyme de la chronique des années 1385-1409 connue sous le nom du pseudo-Minerbetti (*RIS*, XXVII, 21) est brièvement évoqué, pour souligner l'absence de cette clef de lecture dans son récit de la guerre contre Milan au début du xv^e siècle.

⁷² *Ibid.*, p. 142-143.

⁷³ Une certaine perplexité est perceptible à la lecture des lignes suivantes (*ibid.*, p. 143-144) : « How, then, does one explain the *Istorie di Firenze 1380-1406*, written by Goro Dati in the first quarter of the Quattrocento ? Dati uses these party categories as a central principle of interpretation for his discussion of the Milanese Wars ».

⁷⁴ *Ibid.*, p. 144 : « Guelfism after 1375 was in the process of becoming fossilized ».

⁷⁵ *Ibid.*, p. 145.

⁷⁶ En ce qui concerne Goro DATI, cf. *infra*, chapitre 12.

retour de Côme de Médicis, nous avons constaté la totale disparition de la clef de lecture qui dominait très largement cinquante ans plus tôt. À un moment donné, il semble donc que le principe d'adaptabilité du concept se soit heurté à quelque chose qui aurait interrompu le processus de resémantisation. Du point de vue factuel, on peut observer que la situation hautement conflictuelle entre les grandes factions qui avaient un temps porté l'étendard du Guelfisme et du Gibelinisme ont cédé la place au milieu du xv^e siècle à une configuration nouvelle, caractérisé par une politique d'équilibre entre les différentes puissances qui culmina avec la paix de Lodi en 1454. On comprend aisément que les discours servant cette nouvelle politique soient plutôt intrinsèquement défavorables aux Guelfes et plus généralement à toute expression des factions d'antan⁷⁷.

Or étant donné que dans les livres de famille ces préoccupations géopolitiques n'avaient vraiment d'importance qu'aux yeux des archiguelfes et que les termes *guelfe* et *gibelin* servaient surtout à dire et à organiser la conflictualité interne à la cité, la survie du Guelfisme eût été parfaitement concevable. En effet, la *Parte guelfa*, si puissante à la fin du xiv^e siècle, demeura une institution de premier plan de la vie citadine tout au long de la période (notamment dans l'ordre protocolaire) et perdura jusqu'au xviii^e siècle. Comment s'explique alors le déclin au cours du xv^e siècle de la représentation de la conflictualité citadine au prisme du guelfisme qui dominait si largement parmi nos auteurs ?

La sclérose cérémonielle de la Parte guelfa

Gene Brucker écrit qu'au cours du xv^e siècle, la *Parte guelfa*, « un temps état dans l'état », avait peu à peu perdu de son pouvoir⁷⁸. Si l'on en croit l'*Istoria* de Goro Dati, cela était clair aux yeux des Florentins dès les années 1410 :

L'ufficio de' Capitani di Parte guelfa è grande d'onoranza più per memoria delle antiche virtù operate sotto quello segno e con quello segno che per cose che al dì d'oggi abbiano a fare: solo hanno a ricercare molte rendite e quelle spendere in onore e gloria della detta Parte guelfa, donando quello magnifico segno a principi e signori e grandi maestri, i quali in favore e onore di Parte Guelfa si sono affaticati loro e loro discendenti.⁷⁹

⁷⁷ Comme le souligne FERENTE (2007, p. 585), le paysage diplomatique italien se caractérise au milieu du xv^e siècle par sa volonté de maintenir un *statu quo* : une ligue est même instaurée dans ce but précis (*ad conservationem statuum*).

⁷⁸ BRUCKER, 1980, p. 76 : « questi gruppi associativi entrano in crisi alla fine del Trecento e finiscono per avere un ruolo sempre minore nella vita fiorentina. Il governo comunale ha fermamente ridotto e annullato diritti, privilegi, immunità delle corporazioni. Il partito, la Parte guelfa, un tempo vero stato nello stato, ha perso il suo potere [...] ». Cela rejoint en partie l'image de « microcosm of the commune » évoquée par BROWN (1992, p. 115) à propos de l'organisation de la *Parte guelfa*, qui reproduisait à l'échelle inférieure les articulations principales de l'organisation communale.

⁷⁹ DATI, Goro (éd. Lanza, 1991), p. 285 : « L'office des Capitaines de la *Parte guelfa* représente un grand honneur, plus en mémoire des anciennes vertus mises en œuvre sous son enseigne et par cette enseigne que pour les choses qu'ils ont à faire aujourd'hui : ils n'ont qu'à récolter de nombreuses rentes et les dépenser en l'honneur et à la gloire de ladite *Parte guelfa*, en donnant ce magnifique signe aux

Ce processus a depuis fait l'objet d'une étude spécifique de la part d'Alison Brown, laquelle a souligné le tournant advenu en 1410 sous l'impulsion de Leonardo Bruni⁸⁰. Cette date correspond au projet de refonte des statuts de la *Parte guelfa*, le premier depuis 1378, date qui avait marqué l'apogée de la puissance de la *Parte*⁸¹. Bruni entendait réorienter le Guelfisme officiel de Florence en conservant son attachement à la notion de *libertas* mais en le déconnectant de la question des alliances traditionnelles de la cité en matière de diplomatie⁸².

L'étendue du pouvoir de la *Parte guelfa* n'échappait en effet pas aux Florentins, comme en témoigne par exemple une décision de la *Balia* de 1387 qui excluait explicitement des compétences de la commission extraordinaire nommée pour diriger la cité dans un contexte de tension interne à la cité très forte – et surtout pour y faire revenir le calme – tous les sujets sensibles, capables de déclencher un soulèvement (dont la *Parte Guelfa*⁸³). Selon Brown, la *Parte* fut d'ailleurs à son apogée au début du xv^e siècle⁸⁴ : elle était alors plus riche que jamais de biens mobiliers et immobiliers et une partie de la classe dirigeante s'efforçait de consolider leur pouvoir à travers le sien. En effet, des liens étroits unissent la *Parte Guelfa* à l'oligarchie florentine, que les passerelles électorales entre les deux ne faisaient que renforcer⁸⁵. La *Parte guelfa* demeurerait donc un lieu et un enjeu de pouvoir, alors même que l'élite dirigeante était en pleine mutation : on comprend donc aisément que les artisans principaux de cette recomposition aient cherché à intervenir sur la *Parte* au même titre qu'ils intervenaient sur l'ensemble de l'organisation communale. C'était en effet un levier du pouvoir parmi les autres. Les auteurs de livres de famille témoignent de l'enjeu que revêtait l'organisation de la *Parte* au début du xv^e siècle, notamment à l'occasion des scrutins de 1411 et 1413⁸⁶. Pour les oligarques archiguelfes alors aux commandes de la *Parte*,

princes et aux seigneurs et aux grands maîtres qui se sont échinés en faveur et en l'honneur de la *Parte guelfa*, à eux et à leurs descendants ».

⁸⁰ WITT, 1969, p. 135-136 avait déjà relevé que BARON avait identifié un tournant dans l'histoire du guelfisme au début du xv^e siècle, en particulier sous la plume de Leonardo BRUNI, et que ce processus aurait été entériné en 1420 par la réforme des statuts de la *Parte Guelfa*.

⁸¹ Née au xiii^e siècle comme société regroupant des nobles dans le cadre d'affrontements militaires, la *Parte guelfa* eut un rôle de premier plan dans le gouvernement de Florence entre 1267 et 1280 (entre le moment où les Gibelins furent chassés et la pacification du cardinal Latino qui permit leur retour et l'apaisement relatif des tensions internes à Florence). Le pouvoir de la *Parte Guelfa* reposa ensuite sur l'exploitation des biens confisqués aux Gibelins (dont ils se servaient pour financer des prêts à la commune ou aux *Arti*) tandis que l'institution demeurait également la garante du respect de l'orthodoxie politique de la cité.

⁸² FERENTE, 2007, p. 590. Leonardo BRUNI tendrait en particulier à distinguer entre une allégeance spirituelle à l'Église et une allégeance temporelle à la liberté communale.

⁸³ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 93.

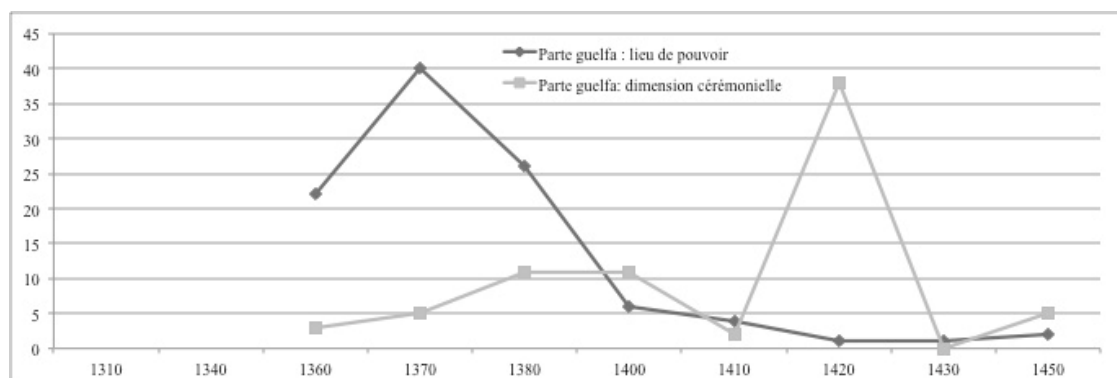
⁸⁴ BROWN, 1992, p. 105 : « The position of the Parte Guelfa reached its nadir at the beginning of the fifteenth century ». Sur la richesse de la *Parte*, cf. *ibid.*, p. 107.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 115-116. Avoir été Capitaine de la *Parte guelfa* ouvrait ainsi aux citoyens les mêmes droits qu'avoir siégé dans l'un des Trois Offices Majeurs au moment du *squittino*. Les Capitaines étaient également membres de droit des conseils du *squittino* et participent de droit aux *Balie* jusqu'en 1466.

⁸⁶ BROWN évoque notamment les *ricordi* de Bonaccorso PITTI (*ibid.*, p. 105 et n. 8).

ce fut l'occasion de réaliser une purge parmi les prétendants aux postes de l'organisation : face aux tentatives de la Seigneurie (et de Leonardo Bruni) de s'immiscer dans le fonctionnement de la *Parte*, ses chefs tentèrent ainsi de renforcer leur mainmise sur l'organisation et de resserrer leurs rangs⁸⁷.

Or dans le cadre de cette lutte de pouvoir, la politique symbolique de la *Parte guelfa* revêtit une grande importance. Celle-ci se traduisait depuis le XIV^e siècle par la participation de la *Parte* aux cérémonies citadines qui avaient trait à l'honneur et à l'identité de la cité, en particulier dans le cadre des alliances « guelfes » traditionnelles de Florence. À partir du retour des Guelfes, les fastes déployés par la *Parte guelfa*, notamment à l'occasion de joutes communales ou des adoubements de chevaliers de la commune semblent avoir constitué un moyen pour réaffirmer visuellement et symboliquement leur puissance dans la cité : les récits de ces cérémonies que l'on trouve dans le corpus en attestent⁸⁸. Dans un premier temps (fig. 43, ci-dessous) la dimension « cérémonielle » de l'action de la *Parte guelfa* vient donc soutenir et accroître son rayonnement politique.



Cependant, en l'espace de quelques décennies, la courbe s'inverse : la dimension cérémonielle domine, avant que la *Parte guelfa* ne disparaisse peu à peu totalement du paysage des livres de famille florentins. La politique volontariste mise en œuvre par ses membres – qui se traduisit notamment en 1418 par la construction

⁸⁷ *Ibid.*, p. 106 : « This scrutiny marked a revival of the Parte and its claim to be “on a par” with the Palazzo della Signoria in governing the city. [...] political as well as social motives must have contributed to this decision to purge the Parte offices ».

⁸⁸ *Ibid.*, p. 110 n. 32 : « Outdated though such displays of chivalry may have been in fifteenth-century Florence, their elitism and their pageantry to the people – as we can see from the diary of the wine merchant Bartolomeo del Corazza, who described in loving detail the richness of the display and the prizes provided by the Parte Guelfa on such occasions ». Parmi les passages de Bartolomeo En question, on peut citer par exemple celui sur les festivités organisés à l'occasion de la conquête de Pise en 1406 (éd. Gentile, 1991, p. 21-22), où le rôle central de la *Parte guelfa* est bien mis en évidence : « Ordinò la Parte guelfa una nobile armeggiata in questa forma. [...] e quando vi erano raunati tutti e venti, con molte trombe e pifferi n'andavano l'uno dirieto a l'altro armeggiando alla Parte guelfa; e i capitani della Parte guelfa mettevano loro in collo una grillanda d'ulivo inarientata giuliva. E poi si partivano dalla Parte guelfa e andavano in sulla piazza de' Signori ».

d'un nouveau Palais pour la *Parte* – ne suffit pas à enrayer le déclin de celle-ci⁸⁹. Permettre à la *Parte* de conserver son rôle symbolique et de s'exprimer dans la cité au travers de la pompe citadine semble en effet avoir permis à la Seigneurie de lui retirer subrepticement ses prérogatives dans les autres domaines de l'action politique. La *Parte guelfa* est donc toujours là pour incarner l'identité florentine, mais il s'agit avant tout d'apparat⁹⁰. À ce titre, la visite du pape Martin V apparaît comme le baroud d'honneur de la *Parte* :

I capitani della Parte guelfa, in luogo de' Signori, presono il freno del cavallo, cioè il proposto, che fu Bartolommeo di Giacopo di Banco, e l'altro fu de' Peruzzi, e i cittadini che avevano invitati i detti capitani andorono innanzi a piè.⁹¹

Bartolomeo del Corazza enregistre le dernier espace où la commune acceptait de laisser les rênes à la *Parte guelfa* : les rapports cérémoniaux avec l'Église. La *Parte* décide dans ce cadre restreint des citoyens qu'elle invite, de l'ordre protocolaire et agit auprès du pontife « en lieu et place des Prieurs ». Sauf qu'il ne s'agit que de le conduire d'un lieu cérémoniel à l'autre.

Dès les années 1430, l'institution semble en effet appartenir au passé, ce qui coïncide avec l'affirmation du pouvoir médicéen. La présence des Capitaines de la *Parte guelfa* sur le balcon de la Seigneurie en 1433 au moment du *Parlamento* n'est enregistrée que par l'anti-medicéen Terrino Manovelli, au milieu de la liste de tous les membres présents *ex officio*⁹² : pour l'immense majorité des auteurs, la *Parte* n'est déjà plus un acteur politique depuis longtemps. Du point de vue idéologique, le dernier sursaut de la *Parte guelfa* semble identifiable dans le souhait exprimé en 1426, à l'occasion de la rencontre de Santo Stefano, d'une restauration de l'autorité guelfe sur la cité, parmi d'autres composantes du programme oligarchique défendu par la faction

⁸⁹ cf. sur cette construction VON FABRICZY, 1904.

⁹⁰ En témoignent les passages suivants, tirés des livres de Bartolomeo DEL CORAZZA (éd. Gentile, 1991) p. 32 [1418] : « E addi 25 detto i capitani della Parte guelfa gli donarono uno cavallo tutto bianco con una coverta di velluto rosso, dentrovi il segno della Parte, e una briglia coperta di cremusi, tutta fornita d'ariento dorato con ismalti, drentovi l'arme del Santo Padre », ou encore p. 50 [1418], p. 57 [1419] et p. 58 [1419], de Cambio PETRUCCI (cf. Annexes III, n° 46) f° 48 v. [1418] : « L'onoranza fu questa ch'e Signori chol ghonfaloniere dela Giustizia, e ghonfalonieri e 12 buonomini e chapitani dela parte ghuelfa e signori instarono circha di 200 Citadini da bene tutti orevoli, cioè la magior parte vestiti di veluto o di ciope foderate di rosato, foderate di salvaginme, e chosì e chapitanni dela parte ghuelfa fegione el simile d'altretanti citadini poi choloro circha do 80 giovanni tuti vestiti o di veluti, o di ciope di rosato o di rosati foderati di salvaginmi; poi portarono choloro e signori j° istedardo e drapeloni cho-l'arme sua e di sopra pel cielo un chorpo a oro tuto foderato di vaio, e questo portarono e cholegi; e simile istedardo feciono e chapitani dela parte ghuelfa, uno chavalo tuto bianco chon una sopravesta di veluto », ou encore de Luca di Matteo DA PANZANO (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 24 [1418].

⁹¹ DEL CORAZZA, Bartolomeo (éd. Gentile, 1991) p. 64 [1420] : « Les capitaines de la *Parte guelfa*, en lieu et place des Seigneurs, prirent la bride du cheval (c'est-à-dire le prévôt, qui était Bartolomeo di Jacopo di Banc, et l'autre était un Peruzzi) et les citoyens que lesdits capitaines avaient invités allèrent devant à pied. »

⁹² MANOVELLI, Terrino (cf. Annexes III, n° 31) f° 3 v. [1434].

albizzéenne⁹³. Or les tenants de celle-ci et les membres actifs de la *Parte guelfa* à l'époque coïncident. Ce furent les perdants de l'Histoire : le guelfisme semble ainsi avoir sombré en même temps que les acteurs politiques dont il était l'étendard, tandis que s'affirmait un nouveau groupe, qui arborait un discours aux coordonnées bien différentes.

La patience des Médicis

En effet, face à l'échec des attaques frontales contre le pouvoir de la *Parte guelfa*, la faction médicéenne mit en œuvre une stratégie reposant sur l'entrisme afin de remodeler l'organisation de l'intérieur⁹⁴. Selon Brown, le processus fut achevé en 1481, ce qui correspond à la borne finale de notre étude. La *Parte Guelfa* était alors devenue ce qu'elle allait rester jusqu'au XVIII^e siècle, à savoir une institution officielle (non plus autonome par rapport au gouvernement de la cité mais inscrite dans son organigramme et dépendante de la Seigneurie, dans le cadre d'un processus d'absorption des contre-pouvoirs qui toucha aussi la *Mercanzia* et les *Arti*). Une institution toujours prestigieuse, mais désormais privée de son pouvoir financier comme de son indépendance politique⁹⁵.

Parmi les étapes marquantes de ce processus, le fait que la banque Médicis devienne trésorière de la *Parte* en 1463 par exemple⁹⁶, ou encore que les Capitaines de la *Parte guelfa* ne soient plus membres de droit des *Balie* à partir de 1466. D'après Brown, le pouvoir médicéen attendit d'être suffisamment installé (en 1459) pour s'en prendre ouvertement à la *Parte guelfa*⁹⁷, en s'attaquant notamment à l'une des composantes principales de son pouvoir à la fois politique et symbolique dans la cité : son rôle dans les adoubements des chevaliers de la commune⁹⁸. Au fil du XV^e siècle, la *Parte* se voit ainsi imposer des restrictions en matière de récompense accordées aux chevaliers et elle n'est plus la seule autorité intervenant dans les adoubements : les nouveaux chevaliers sont systématiquement confirmés par la commune⁹⁹.

⁹³ BROWN, 1992, p. 107 : « a political meeting held in S. Stefano in 1426 [...] allegedly demanded a return to the ancient form of government and the rejuvenation of the *Parte Guelfa*. Underlying these demands was a current of anti-popularism and the desire for a revival of the old chivalric order under the leadership of Niccolò da Uzzano and that “nobile milite”, Rinaldo degli Albizzi, to whom Bruni had dedicated his treatise on knighthood, *De Militia*, in 1421. Niccolò da Uzzano was accredited with a note attached to the Palazzo Vecchio at this time which shares the same idealism : prophesying doom because of the entry of *gente nuova* into the government, it advised that leadership should be restored to the “rossa gallina col drago verde della fedel Parte”, alluding to the Parte's Angevin arms ».

⁹⁴ *Ibid.*, p. 104.

⁹⁵ *Ibidem.*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 114.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 108.

⁹⁸ *Ibidem.*

⁹⁹ *Ibid.*, p. 109. Le nombre de récompenses offertes baisse alors spectaculairement.

Or si l'on regarde la liste des chevaliers adoubés au *Quattrocento*, on constate que ce sont tous des acteurs politiques de premier plan, appartenant dans leur immense majorité à la faction médicéenne¹⁰⁰. Jusqu'en 1480, la *Parte* conserve donc son rôle dans les cérémonies citadines¹⁰¹ : le Conseil des Soixante-Dix nouvellement créé est alors chargé de la dimension honorifique qui constituait le dernier bastion du pouvoir de la *Parte guelfa*, adoubant désormais les chevaliers de la commune¹⁰². Ainsi, alors qu'en 1335 la commune, le *Popolo* et la *Parte* étaient présentés comme une seule et même entité politique¹⁰³, en 1480, la commune demeure seule à la tête de Florence. De nouveaux acteurs se sont entre temps imposés à la tête de la cité, amenant avec eux des discours aux coordonnées différentes.

CONCLUSIONS

Il semble en effet que les termes principaux des discours des acteurs politiques dominants d'une période aient la capacité de transcender les limites de ce groupe et de s'imposer à l'ensemble des personnes présentes sur la scène politique florentine. Ce fut en tous cas vrai du Guelfisme, qui s'imposa à l'ensemble des citoyens florentins comme un terme incontournable de la vie de la cité entre 1360 et 1420 environ. Plus que l'opposition *guelfes-gibelins*, c'est être *Guelfe* qui comptait alors pour les Florentins.

1. L'examen comparé des occurrences du terme en référence à la situation politique extérieure ou intérieure de Florence a ainsi mis en évidence que le centre de gravité de ses usages était toujours la cité du lys. Dire que tel ou tel acteur politique extérieur était Guelfe ou Gibelin servait à l'identifier, en miroir avec la situation politique intérieure florentine, comme ami ou ennemi *a priori*, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter des éléments plus précis de caractérisation politique et idéologique. La dimension conflictuelle des termes prime, expliquant également

¹⁰⁰ *Ibidem*, et n. 23, qui renvoie à SALVEMINI, 1896, p. 133-137 et p. 146-148. Les chevaliers adoubés par la commune après 1450 sont Luca PITTI, Andrea PAZZI, Bongianni GIANFIGLIAZZI, tandis que vingt-et-un chevaliers sont seulement confirmés par la commune.

¹⁰¹ BROWN, 1992, p. 111. Non seulement l'ordre protocolaire était respecté dans les *Consulte e pratiche* au XV^e siècle, mais l'attention à ces critères s'est accrue au fil des décennies : en 1464 comme en 1473, les chevaliers et les juges font ainsi l'objet d'une réglementation somptuaire différente des autres citoyens. La *Parte guelfa* continue à rendre visite au Podestat, au Capitaine du *Popolo* ainsi qu'à la Seigneurie après leur élection pour leur offrir son soutien (reliquat du rôle guerrier qu'avait un temps la *Parte guelfa* dans la commune), à faire des offrandes aux principales églises de Florence les jours de fête (dans la lignée des liens particuliers qui l'unissent à l'Église). La chercheuse rappelle que la Seigneurie prêtait toujours serment de soutenir la *Parte guelfa* et de maintenir les alliances de Florence avec la France et l'Église, bien que ces mots sonnent désormais bien creux (*ibid.*, p. 116).

¹⁰² *Ibid.*, p. 115.

¹⁰³ Dans les Statuts du Podestat de 1325, l'institution était placée sur le même plan que le *Popolo* et la commune et leur *identité* était même affirmée : « ac Pars, populus et Commune sint unum et idem » (éd. Caggese, 1921, II, 95, p. 166, cité par BROWN, 1992, n. 3 p. 104).

- qu'ils fonctionnent toujours l'un avec l'autre pour dire et interpréter le paysage politique extérieur.
2. La fréquence d'emploi de ces termes dépend largement de leurs usages dans le cadre intra-florentin. Ce sont eux qui déterminent les phases d'actualité ou d'inactualité du concept, bien plus que les évolutions du contexte extra-florentin. La configuration de la classe dirigeante florentine explique donc pourquoi être Guelfe était si fondamental à Florence à partir des années 1360-1370, alors même que l'idéologie guelfe était en perte de vitesse dans le reste de l'Europe occidentale.
 3. Or dans le contexte florentin ces termes ont une fonction d'abord taxonomique : les auteurs s'en servent pour découper le panorama politique qui s'ouvre devant leurs yeux en catégories nettement identifiées, inscrites à leur tour dans une grille de lecture manichéenne. Être Guelfe rime avec bon (*di dentro*) et ami (*di fuori*), tandis qu'être Gibelin rime avec mauvais et ennemi.
 4. L'établissement de ces équivalences et la consolidation du pouvoir des Guelfes à Florence tout au long XIV^e siècle aboutit à la désolidarisation du concept de guelfisme de l'opposition *guelfe-gibelin* : alors que les « Gibelins » historiques n'existent plus politiquement depuis longtemps, de nouveaux Gibelins sont identifiés par les Guelfes au pouvoir en la personne de leurs ennemis. La dialectique « être ou ne pas être Guelfe » remplace ainsi l'antagonisme entre deux factions aux discours et idéologies théoriquement différents.
 5. Théoriquement, car l'étude des discours des auteurs a montré qu'à leur niveau, ces notions n'étaient pas insérés dans une constellation idéologique ou des discours articulés sur les façons de gouverner la cité. Elles étaient avant tout utilisées pour *identifier* les membres du corps politique dans un cadre fortement conflictuel.
 6. Or à partir du moment où Florence était définitivement Guelfe, il fallait être Guelfe pour être un véritable Florentin : l'identité des deux était inextricablement liée et *être Guelfe* ne relevait ainsi plus de l'appartenance à une faction.
 7. Ce processus d'identification permit un glissement sémantique de taille, aux conséquences éminemment politiques. Il fallait être Guelfe pour être véritablement Florentin : *a fortiori* alors pour être membre de plein droit de son corps politique. *Être guelfe* devint ainsi d'une importance cruciale aux yeux des familles pour des raisons très concrètes. Dès la fin des années 1350, c'était devenu un critère de la citoyenneté de plein droit (au même titre que l'appartenance au *Popolo*) et un outil très puissant dans le cadre de la lutte pour le pouvoir, aux mains d'une institution indépendante des organes directement liés au *Comune*, la *Parte guelfa*.
 8. Paradoxalement, la montée en puissance de la *Parte guelfa* alla ainsi de pair avec l'appropriation du terme « guelfe » par l'ensemble des acteurs de la scène politique florentine : les anciens membres du parti Guelfe devinrent archiguelfes, tandis que leurs opposants se revendiquaient eux aussi comme de « bons guelfes ».

9. Le guelfisme prenant ainsi principalement son sens à partir des années 1370-1380 dans le cadre des conflits internes à l'élite dirigeante florentine, c'est donc logiquement dans l'évolution de ces rapports que l'on peut trouver les facteurs expliquant sa fortune, puis son déclin. La grandeur et la décadence du guelfisme repose ainsi sur celle des Guelfes particuliers qui la portèrent, en l'occurrences les archiguelfes dont on trouve plusieurs représentants dans les livres de famille. Or ces archiguelfes se trouvèrent du mauvais côté de l'Histoire à partir des années 1420 : membres dans leur immense majorité de la faction albizzéenne, ils furent défaits par les Médicis, et le discours de ces derniers eut tôt fait de remplacer le leur.
10. La *Parte guelfa* survécut, mais vit ses prérogatives rognées peu à peu par la faction médicéenne dès que celle-ci eut bien en main les rênes du pouvoir. La stratégie médicéenne consista d'abord à encourager le déplacement du centre de gravité du pouvoir de la *Parte guelfa* du politique vers le symbolique. Quand la *Parte guelfa* fut devenue synonyme de pompe et d'apparat, les Médicis purent entreprendre de subtiliser le pouvoir symbolique de la *Parte* en investissant le champ des rituels citadins où elle régnait jusqu'alors en maîtresse.
11. Dans les livres de famille, *Guelfe* était donc loin d'être un mot dénué de sens : ce terme servit en effet à dire la conflictualité citadine pendant tout le XIV^e siècle, jusqu'à devenir un trait de l'identité politique des familles comme de la cité. En revanche, l'histoire du couple antagoniste *guelfe-gibelin* est placée sous le signe de l'évidement. *Gibelin* fut le premier touché, réduit au sens d'antonyme de *Guelfe*. Les différentes factions de l'élite citadine se disputèrent ensuite le contenu de *Guelfe* au point que le terme devint un présupposé indiscuté pour tout acteur politique florentin : on discutait le guelfisme des uns et des autres, mais point du guelfisme en soi. Son sens résidait ainsi entièrement dans le contexte politique et social dans lequel il était utilisé à la charnière du XIV^e et du XV^e siècle et en l'occurrence dans les familles de l'élite citadine qui le revendiquaient. Avec l'évolution de ce contexte, le guelfisme fut peu à peu vidé de sa substance : la voix politique des archiguelfes dans la *Parte guelfa* perdit de sa puissance, jusqu'à ce que l'institution ne devienne à son tour une coquille vide. Dorée, certes, mais privée de toute substance politique par la faction médicéenne à mesure qu'elle assurait son pouvoir sur la cité.

Or, il semble que durant la période marquée par la domination médicéenne, aucun couple de termes ne soit venu remplacer l'opposition *Guelfes-Gibelins* afin de désigner les principaux acteurs qui se disputaient la prééminence sur la scène politique communale. L'image qui est ressortie est celle de cercles concentriques de *cittadini* plus ou moins « principaux » organisés autour des Médicis. Nous partirons donc de la notion de « citoyen » pour interroger les représentations du corps politique qui prévalaient alors.

Chapitre 11

Visions du corps politique

XXVII. Ne' fatti dello stato concludo che voi lo tegnate con chi lo tiene, e pigliatene poco e date favore a chi regge, perché e' si conviene avere maggiore stato e popolani spicciolati [...]. E però, degl'uomini che sono al presente, favoreggia Bartolommeo Valori, Niccolò da Uzzano, Nero di Nigi e Lapo Niccolini: ed in comune ed in proprietà ti ritieni e consiglia con loro.¹

Dans ces quelques lignes, la notion de *stato* se présente sous de multiples facettes, entre *stato* des familles et *stato* de la cité. Le *stato* apparaît comme quelque chose que l'on détient, que l'on peut s'approprier, mais aussi comme une entité indépendante dotée d'une position – plus ou moins élevée. Les individus se trouvent à l'intersection de ces deux formes de *stato*. Des individus identifiés comme « ceux qui gouvernent », distingués des « *Popolani* » et avec lesquels Gino Capponi conseille à ses enfants de discuter des affaires de la commune comme de leurs affaires personnelles (reprenant la distinction héritée du droit romain entre la sphère publique – ce qui est commun, mis en commun – et la sphère privée – ce qui relève de la propriété de chacun²). Autant de termes qui nous renvoient à la question des représentations et de la définition du corps politique florentin : les auteurs pensaient-ils la cité ? Se représentaient-ils le corps politique auquel ils appartenaient de façon articulée ?

À l'aune de cette citation, nous pouvons d'ores et déjà répondre par l'affirmative. Du moins dans le cas d'un membre du cercle intérieur du pouvoir florentin né au milieu du XIV^e siècle et écrivant en 1420. Sous la plume de Gino Capponi, on peut en effet reconnaître les différents cercles du pouvoir tels que les a identifiés la critique³. Les individus cités correspondent aux membres du *inner circle*

¹ CAPPONI, Gino (éd. Folena, 1962), p. 38-39 : « XXVII. En matière d'état je conclus que vous le déteniez avec ceux qui le détiennent, que vous vous en adjugiez peu et que vous favorisiez ceux qui gouvernent, parce qu'il convient d'avoir un grand état et des *popolani* disparates. [...] C'est pourquoi, parmi les hommes d'aujourd'hui, favorise Bartolomeo Valori, Niccolò da Uzzano, Nero di Nigi [Dietisalvi] e Lapo Niccolini : pour ce qui est commun et pour ce qui est propre, fréquente-les et prends conseil auprès d'eux ».

² Cf. sur ce point IGOR MINEO, 2011 et VON MOOS, 2005.

³ Cf. en particulier MOLHO, 1968, D. KENT, 1975, p. 575-638, BRUCKER, 1981 [1977], p. 291-369, HERLIHY, 1991, p. 197-222, KLAPISCH-ZUBER, 1994, p. 217-240, DE ANGELIS, 2000, et PADGETT, 2010, p. 357-411. Ces chercheurs se sont attachés à établir le périmètre effectif du corps politique florentin au fil du temps en déterminant le nombre d'individus sélectionnés au cours des *squittini* pour être placés dans les bourses électorales (membres potentiels du *reggimento*), le nombre de personnes tirées au sort chaque année pour occuper les hautes charges de la république (membres effectifs du *reggimento*), ou

de l'époque, lesquels « gouvernent » effectivement, tandis que le groupe des détenteurs du *stato* correspond aux deux acceptions (large ou restreinte) du terme *reggimento* (ici subdivisé en deux en fonction du *stato* possédé). À sa base, le groupe des *popolani*, dont il est difficile de savoir s'il correspond au membres du *Popolo* qui participent aux scrutins et constituent donc une masse d'acteurs politiques potentiels (dont la plupart ne siègeront jamais dans les Offices Majeurs), ou bien s'il s'agit d'habitants de la cité qui ne font même pas vraiment partie du corps politique.

Mais si l'on peut établir de telles correspondances entre le texte de Gino Capponi et les résultats des enquêtes historiques sur le corps politique florentin, force est de constater que l'auteur choisit pour *dire* ces réalités des termes différents de ceux employés par la critique. Une énumération de noms propres désigne ainsi les membres du cercle intérieur du pouvoir : pour l'auteur, ceux-ci ne constituent pas un groupe ; pour dire ces gens pourtant situés au plus haut de l'échelle politique, le niveau individuel ou familial semble faire davantage sens à ses yeux. Le fait qu'il conseille de se référer à eux pour les affaires publiques comme privées ajoute à la complexité du paysage politique qu'il dépeint à ses enfants. Cela nous confirme aussi que la frontière séparant le champ du politique au sens moderne du champ plus strictement privé et familial demeure extrêmement labile, y compris au début du xv^e siècle. D'ailleurs, si l'on considère la dimension diachronique, on constate d'une part que l'emploi du terme « *popolani* » semble correspondre à un usage assez tardif du terme⁴, et d'autre part que le terme « *reggere* » est présent ici mais non celui de *reggimento*, largement utilisé quelques années plus tard pour désigner cet ensemble⁵. En somme, les *représentations* du corps politique florentin dans les livres de famille ne correspondent pas forcément à la configuration historique de celui-ci, sans compter les évolutions des unes et de l'autre.

Pour tenter de mieux cerner les contours de ces représentations, nous partirons donc des mots qui composent cette constellation sémantique. Or, comme nous l'avons vu, ceux-ci sont nombreux : outre les catégories un temps structurantes des *Grandi* et des Guelfes, nous avons ainsi entraperçu les *artefici* ou encore les *mercantanti* de Florence. Comme nous allons le voir, la fortune de ces termes comme des acteurs politiques qu'ils désignaient s'inscrit cependant dans un temps déterminé. Seul le terme de « *cittadini* » semble avoir véritablement traversé la période et perdurer à l'époque médicéenne, correspondant ainsi semble-t-il à l'unité minimale de la pensée politique de l'époque : nous commencerons donc par là pour tenter de dépeindre le corps politique florentin à la manière de nos auteurs, entre visions du *Comune* et conceptions du *stato*.

encore les personnalités qui détenaient effectivement entre leurs mains les rênes du pouvoir (membres du *inner circle*, le cercle intérieur du pouvoir).

⁴ Cf. chapitre 9

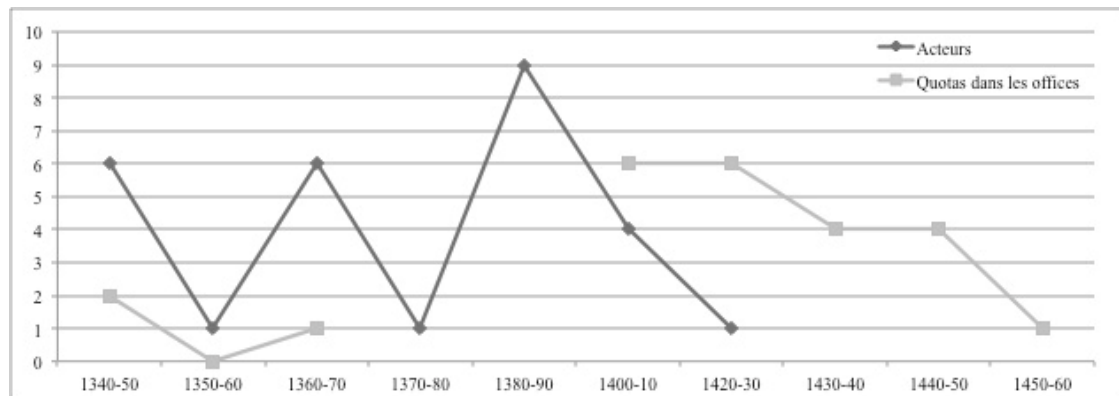
⁵ Cf. chapitre 7.

LES CITTADINI, CELLULES DU CORPS POLITIQUE

Membres fantômes : artefici, mercatanti

À partir de sources officielles, John Najemy a montré l'influence très forte exercée par les *Arti* dans la cité ainsi que leur rôle dans la balance du pouvoir jusqu'au xv^e siècle⁶. Or si le pouvoir des membres des *Arti* fut crucial dans les faits, force est de constater que dans les livres de famille florentins, ceux-ci n'apparaissent pas comme des acteurs principaux de la scène politique telle que la dépeignent nos auteurs, pourtant eux-mêmes membres des *Arti* dans leur immense majorité⁷.

S'ils notent les fois où ils occupent la charge de Consul de leur *Arte* au même titre que les offices communaux pour lesquels ils sont tirés au sort, « être membre des *Arti* » ne semble pas s'imposer à leurs yeux comme une clef de lecture utile pour interpréter et raconter la vie de la cité à leurs descendants (fig. 44, ci-dessous).



Les *artefici* existent bien dans leur panorama politique, mais ils apparaissent au mieux comme des acteurs secondaires, qui se rappellent au bon souvenir de leurs concitoyens après les révoltes où l'on a fait appel à eux au cri de « Vive les *Arti* et le *Popolo* ». On constate ainsi un pic de présence de cette catégorie dans les discours des auteurs ayant atteint leur maturité politique dans les années 1380-90, ce qui correspond à des personnes ayant vécu le Tumulte des *Ciompi*. À peine vingt ans plus tard, c'est à dire chez les auteurs qui étaient encore enfants au moment du Tumulte, on constate que les *artefici* sont nettement moins représentés comme des acteurs politiques à part entière : ils connurent en effet très rapidement le même sort que la catégorie des *Grandi* et furent réduits au rang de quotas dans les offices.

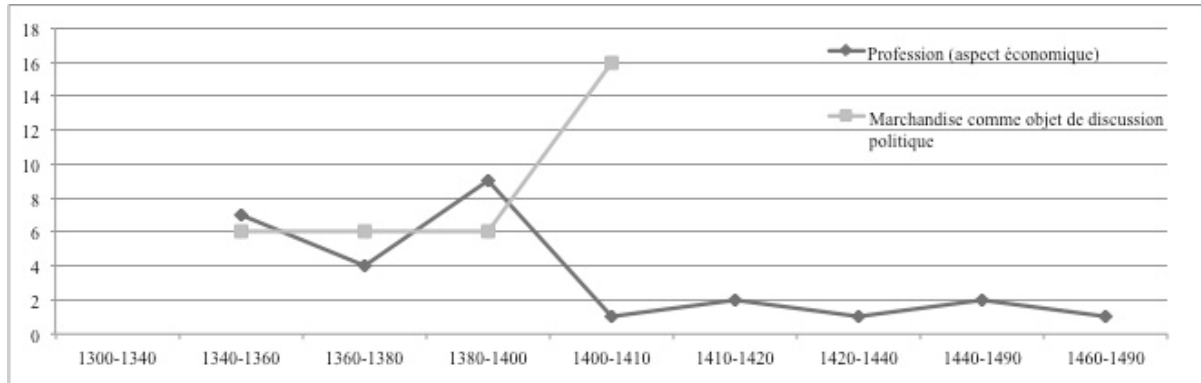
En une décennie seulement, leur rôle d'acteurs est totalement oublié et seuls perdurent les quotas et c'est ensuite sous cette seule forme que se perpétue le souvenir de la puissance des *Arti minori*. Car la catégorie « artefice » a cela de particulier

⁶ NAJEMY, 1982 et 2006.

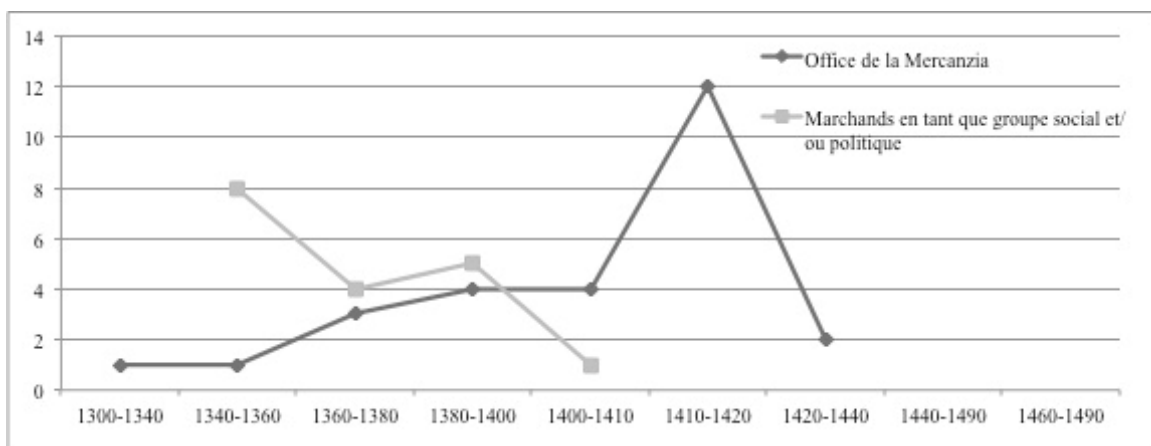
⁷ Cf. chapitre 2.

qu'elle n'est utilisée au final que dans un sens restreint, pour désigner les membres des *Arti* qui n'ont que ce critère pour s'identifier politiquement. Les membres des *Arti maggiori*, quant à eux, préfèrent se définir eux-mêmes par d'autres biais, revêtant tour à tour les habits de *buoni popolani*, *buoni guelfi*, etc.

Les « marchands-écrivains⁸ » auteurs de livres de famille n'emploient pas non plus très fréquemment le terme « *mercantanti* » quand ils racontent l'histoire de la cité : dans la plupart des cas, le mot désigne à leurs yeux une profession (fig. 45, ci-dessous).



Les marchands en tant qu'acteurs économiques apparaissent ainsi dans les lignes privées qui font référence à la vie de la cité de la moitié du XIV^e siècle à la fin du XV^e siècle : leur activité, notamment à l'étranger, ainsi que la circulation de leurs marchandises sont une source de préoccupation pour les autorités comme pour les auteurs. Le pic des années 1400-1410 s'explique ainsi par l'importance que revêtait la question économique dans l'affaire de l'annexion de Pise. Une fois ce souci réglé, les marchands et leurs marchandises retombent au rang de basse continue de l'activité politique florentine.

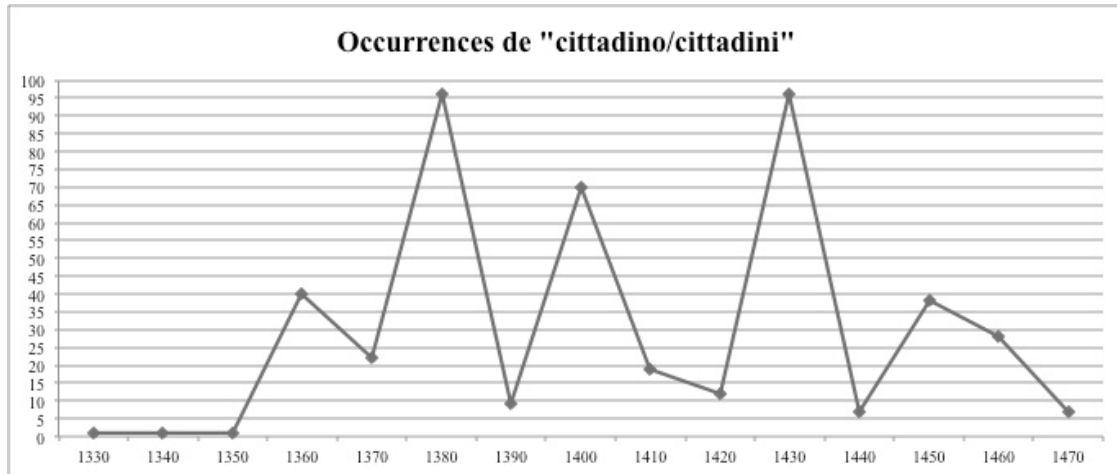


Du point de vue plus strictement politique (fig. 46, ci-dessus), on constate que les Marchands en tant qu'acteurs politiques disparaissent du panorama encore plus vite

⁸ Pour reprendre la dénomination chère à BEC et BRANCA.

que les *artefici*, auxquels ils étaient d'abord souvent associés en syntagme⁹. Les générations d'auteurs ayant atteint leur maturité politique au XV^e siècle ne les considèrent ainsi plus comme des participants à part entière du jeu politique. En revanche, la *Mercanzia* (institution économique et judiciaire où s'exprimait la puissance des grands marchands florentins) continue à jouer un rôle dans la vie de la cité : remarquons cependant que la plupart des occurrences se trouvent sous la plume de Bartolomeo del Corazza et concernent la place de la *Mercanzia* dans les cérémonies des années 1410 à 1430. Les Marchands de Florence semblent ainsi avoir connu le même destin que les Grands et les Guelfes : dépossédés de leur rôle d'acteurs politiques, ils subsistent un temps au travers des formes institutionnelles qui les représentent et sont condamnés à "faire tapisserie" les jours de fête citadine.

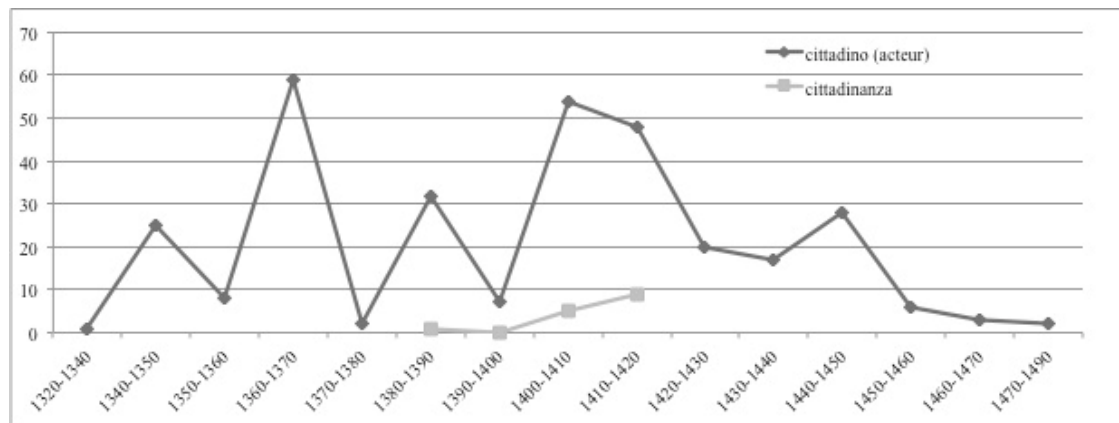
Ainsi, le cas des *artefici* comme des *mercantanti* nous confirme l'existence d'un écart entre la place de certains groupes dans les faits et celle qui leur est dévolue dans les représentations du corps politique construites et véhiculées par les Florentins dans leurs livres de famille. Il semble ainsi que l'ensemble de référence en fonction duquel nos auteurs s'imaginaient ait été celui des « *cittadini* » de Florence. En effet, ce terme demeure présent dans le corpus tout au long la période, dans des proportions incomparablement plus importantes que les deux précédents (fig. 47, ci-dessous).



⁹ Par exemple chez Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914) p. 248 [1366] : « proponendo che intendeano sanicare Firenze e trarla di fedaltà e tirannia, e ch'e' mercatanti e artefici avrebbono buono stato, e potrebbono fare loro mercatantie, e potrebbono favellare, e spezialmente in favore di Comune, e questo era in modificare e raffrenare le male e ree operazioni di coloro che colla riformazione della Parte teneano in fedaltà i mercatanti e artefici di Firenze e chi bene voleano vivere, raffrenando e modificando la detta legge » ou encore chez Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 299 [1406] : « La cittadinanza era bella e orrevole e dimostravono valentissimi uomini: cavalieri assai gentili uomini, mercatanti e artefici d'ogni ragione ce ne venne assai ».

Les cittadini, cellules de la cité

Ce terme sert parfois à désigner simplement les habitants de la cité¹⁰, mais la plupart du temps il est utilisé pour désigner les membres de droit du corps politique florentin. À ce titre, il semble constituer l'unité minimale de la pensée politique des auteurs tout au long de la période. La plupart du temps il est d'ailleurs utilisé seul pour évoquer l'intervention des Florentins dans les affaires de la cité (fig. 48, ci-dessous) :



Cittadini désigne ainsi le corps politique florentin agissant. Le fait que le pluriel soit quasiment systématique et que le terme « *cittadinanza* » (au sens d'ensemble des *cittadini*¹¹) soit beaucoup moins employé donne à penser que si ce corps politique est pensé comme un ensemble profondément collectif, il n'est pas homogène au point de pouvoir constituer un tout indivis. Par ailleurs, dans 39% des cas, le terme est accompagné de qualificatifs qui identifient différents sous-ensembles au sein des *cittadini*¹². Le corps politique de Florence ressemblerait donc plutôt, pour nos auteurs, à une mosaïque aux tesselles de dimensions équivalentes (l'unité *cittadini*) mais aux couleurs variées.

Si l'on examine les occurrences de « *cittadini* » tout court qui constituent le fond de la mosaïque, en commençant par les premières d'entre elles, on retrouve la notion, déjà rencontrée¹³, d'engagement des Florentins au service de leur cité :

Rihebbsi Vertine per patti, che vi andò messer Aluigi da Sassoferato, allora podestà, capitano con molti cittadini e cavalieri e pedoni e pennoni; e combattero, e fuvvi molti morti e feriti; e costò di danno al nostro Comune da 36 a 40 mila fiorini.¹⁴

[...] mandammo per lo Capitano del popolo, e certi cittadini, a' quali avavamo detto stessono apparecchiati d'arme e cavalli per andare in servizio del Comune, non dicendo ove, e a loro imponemmo quello avessino a seguire intorno alla detta materia

¹⁰ Cf. le tableau présenté en Annexes I, fig. 48.

¹¹ La plupart de ces occurrences se trouvent de plus sous la plume de Giovanni di P. MORELLI : il est donc difficile de savoir si cela ressort de son idiolecte ou bien d'un usage langagier de son temps.

¹² Cf. les adjectifs relevés dans le tableau présenté en Annexes I, fig. 48.

¹³ Cf. *supra*, chapitre 5.

¹⁴ DA PANZANO, Luca di Totto (éd. Berti, 1861), p. 70 [1351] : « On reprit Vertine après négociation : messire Aluigi da Sassoferato, alors Podestat y alla en tant que Capitaine avec de nombreux citoyens, chevaliers, fantassins et escadrons ; et ils combattirent, et il y eut de nombreux morts et de nombreux blessés ; et cela coûta 36 à 40 mille florins de dommages à notre commune ».

[...]. E essendo fortificato l'oste d'altri amistà e di più soldati, e anche del popolo di Firenze, che v'andò uno pennone per gonfalone, a cavallo e a pié, e molti cittadini non richiesti [...].¹⁵

Le citoyen est ainsi d'abord et avant tout celui qui est amené à défendre la cité, sans même qu'il y soit obligé, à l'extérieur comme à l'intérieur de ses murailles :

Durante il detto tempo, e novità, s'è fatto, e fa gran guardia il dì, e la notte di gente a cavallo, e di cittadini.¹⁶

[...] infine la Signoria chon la famiglia si difesono e chomincorono a sonare a martello e in piazza chorsono de' ciptadini cho·l'arme e per forza v'entrarono, che avevano serrato l'uscio di dentro, e preso·lli tutti.¹⁷

Cette facette transparaissant tout au long de la période, elle constitue, semble-t-il, le socle de l'action politique pour les Florentins.

Les *cittadini* sont en effet l'unité minimale du gouvernement républicain. En 1324, Simone della Tosa désignait ainsi du simple nom de « cittadini » les personnes chargées de réformer les statuts communaux et de gouverner la cité¹⁸, et nombre d'offices conservèrent au fil des ans dans leur dénomination une référence explicite aux « citoyens » qui les composaient¹⁹.

¹⁵ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 201-202 [1351] : « nous fîmes mander le Capitaine du *Popolo* et certains citoyens auxquels nous avons demandé de se tenir prêts à aller avec armes et chevaux pour servir la commune, sans leur dire où, et nous leur imposâmes la marche à suivre en la matière [...]. Et l'armée se trouvant renforcée d'autres alliés et de plusieurs soldats, ainsi que du *Popolo* de Florence, qui envoya un escadron par gonfalon, à cheval et à pied, ainsi que de nombreux citoyens non convoqués [...] ». Luca di Totto DA PANZANO évoque lui aussi les citoyens dans leur rôle de soldats (éd. Berti, 1861), p. 67 [1350] : « e vennevi in mio servizio Puccio da Figline e Arrigo Uberti da Figline [...] e altri buoni fanti e compagni assai, e Francesco e Cianzino di Bonagio da Panzano [...] e nostri fanti e bandiere; e fumo in su le porti prima che niuno altro, o cittadino o soldato », p. 70 [1363] : « La notte vegnente, io Luca, in campo, da' soldati cittadini che v'erano, fui fatto luogotenente del capitano, comandante e capitano per lo comune di Firenze ».

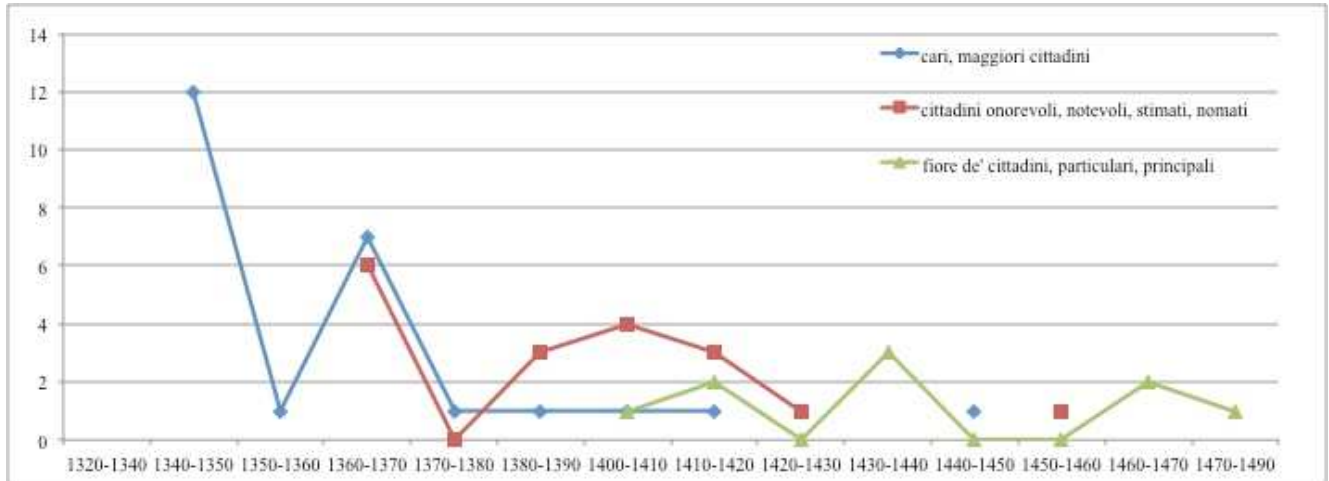
¹⁶ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784) p. 57 [1381] : « Pendant ce temps et cette nouveauté, de jour comme de nuit, on a monté et on monte encore la garde avec des gens à cheval et des citoyens ». On trouve d'autres occurrences de ce type chez cet auteur, ainsi que chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI, qui écrit à la même époque.

¹⁷ STROZZI, Filippo di Matteo (éd. Capponi, 1875) p. 521 [1478] : « enfin, la Seigneurie se défendit avec ses gardes et ils commencèrent à sonner le glas : des citoyens en armes accoururent sur la place, et ils entrèrent par la force car [les autres] avaient fermé la porte de l'intérieur, et ils les capturèrent tous ».

¹⁸ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 161 [1324], cité *supra*, chapitre 5. Même chose, quelques années plus tard, sous la plume de Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914), p. 211-212 [1351] : « di che lo 'mperadore subitamente mandò uno suo ambasciadore, grande prelato, a Firenze: col quale, essendoci ambasciadori da Perugia e Siena, e diputati certi nostri cittadini, tra' quali io fui, a ragionare collui, dopo molti ragionamenti si feciono certi capitoli intorno alla sua venuta ».

¹⁹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 108 [1378] : « per fatura de' ghibellini amuniti e per l'ufficio degli Otto cittadini de la Balìa avia fatti molti ordini contro a la Parte Guelfa ». De plus, de simples « citoyens » sont longtemps ajoutés aux *Balie* de la république (*ibid.*, p. 40-41 [1381]) : « e poi per riconciliare la città di Firenze, ed il popolo di essa città, detto dì 20 suonò la campana grossa a parlamento, di che in su la piazza de' Signori si ragunò grandissima gente, e per lo loro parlamento fu data balìa alli Signori Priori, e loro Collegi, i Dieci di Libertà, i Capitani di Parte, Otto della guardia, Cittadini, di poter provvedere intorno al pacifico stato della città, e fare ogni cosa come tutto il popolo. I nomi de' quali sono li seguenti, e la loro balìa durò insino a 5 di febbraio: [...] Alli suddetti aggiunsero XX cittadini, i nome di i quali sono i seguenti ».

Mais à mesure que passent les décennies, des tesselles aux couleurs variées se détachent du fond constitué par ces cellules citoyennes : de nombreux adjectifs viennent ainsi qualifier les *cittadini*²⁰, reproduisant l'itinéraire sémantique que nous avons observé pour le *Popolo*. Parmi les nombreuses expressions venant caractériser les citoyens au fil du temps, trois ensembles sémantiques se détachent (fig. 49) :



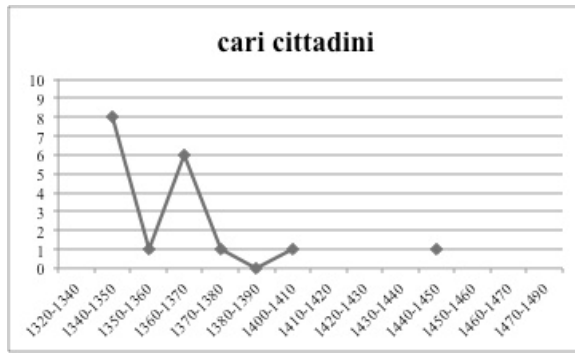
Dans un premier temps, les qualificatifs qui accompagnent le terme *cittadini* renvoient à une conception hiérarchique du corps politique : certains citoyens sont plus importants que d'autres, plus précieux. Ce second terme fait le lien avec ceux qui caractérisent le second temps de l'aventure sémantique des *cittadini* : la deuxième série d'adjectifs qui lui sont associés relève en effet davantage d'une conception qualitative de la citoyenneté. On s'intéresse ainsi aux citoyens honorables, remarquables, fameux. Dans un troisième temps, une conception sélective semble à nouveau s'imposer au travers de nouveaux adjectifs, qui font référence à « la crème des citoyens », désormais acteurs principaux et particuliers de la vie de la cité, tandis que les qualificatifs précédents ont quasiment disparu du corpus. Étant donné que la nouvelle configuration du corps politique en cercles concentriques organisés autour des Médicis est l'un des éléments saillants des lectures proposées par nos auteurs des soubresauts qui ont émaillé la période médicéenne, que nous avons analysées précédemment²¹, nous ne reviendrons pas sur les caractéristiques de ce troisième temps, pour nous concentrer sur les deux premiers.

Chers citoyens

Dès les années 1340, les auteurs de livres de famille ont recours à un adjectif en particulier quand ils cherchent à distinguer certains citoyens de l'ensemble des *cittadini* : l'épithète *caro* (fig. 50, ci-après).

²⁰ Cf. le tableau présenté en Annexes I, fig. n° 49.

²¹ Cf. *supra*, chapitre 8.



Cet adjectif sert ainsi à établir des différences entre l'ensemble des citoyens, à l'intérieur de la cité florentine comme dans d'autres communes italiennes, pour désigner des acteurs politiques de premier plan²². Si les *cittadini* constituent la base du gouvernement républicain, un principe hiérarchique ne tarde donc pas à apparaître. De plus, on constate que les personnes identifiées de la sorte sont généralement, du point de vue de l'auteur, des alliées²³, ce que la connotation positive voire affective que comporte l'adjectif rend explicite. Dans l'ensemble des citoyens, l'auteur choisit ainsi d'identifier quelques individus de façon privilégiée, au détriment d'autres.

Les divisions internes au corps politique florentin ne sont en effet pas bien loin, (dans les textes comme dans l'imaginaire de leurs auteurs) de ces occurrences "sélectives" en matière de *cittadini* :

Riposati della guerra di fuori, si cominciò a riscaldare la guerra cittadinesca dentro, tra le pessime sette che ci sono. [...] E sempre è ita poi piggiorando, guardando l'uno l'altro disfare, e accrescere suo stato, non avendo riguardo a disfacimento di questa città, o a sotterrare gli altri cari e antichi cittadini, che ciò non vogliono seguire.²⁴

Les « chers » citoyens de Donato Velluti apparaissent non seulement comme des acteurs politiques d'importance (ils sont également anciens dans la cité, gage de prestige selon les critères florentins) mais aussi comme de bons citoyens du point de vue de l'auteur : contrairement aux membres des « déplorables sectes » qui ne se

²² Cf. par exemple Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914), p. 256-257 [1367] : « ed essendo Sandro da Quarata Gonfaloniere di Giustizia, spuose sua ambasciata in uno consiglio di più di VI^c uomini; ove furono tutti gli Ufficiali e Collegi di Firenze, capitudini e richiesti de' più cari cittadini ci fossono [...]. Succedette che 'l Papa venne di giugno 1367 a Viterbo, e furono collui tre o vero quattro galee condotte per lo Comune, e oltre a ciò si mandò a lui xii ambasciadori de' più cari cittadini di Firenze, vestiti a spese del Comune ». Ou encore chez Naddo DA MONTECATINI (éd. di San Luigi, 1784), p. 72 [1384] : « Messer Rinaldo Gianfigliuzzi, Andrea Betti cari cittadini di Firenze, andarono per lo Comune di Firenze del mese d'ottobre al Sire di Cuscy, e fu l'andata loro di tanto buono effetto, e di tanta buona operazione, per la grazia di Dio, la quale si vede bene essere stata in questo fatto, che detti Messer Rinaldo, e Betti fecero patto, e concordia col detto Sire di Cuscy, il quale aveva Arezzo, eccetto la Rocca, che si teneva per il Re Carlo, che egli diede a dì 17 del mese di novembre la città di Arezzo al Comune di Firenze ».

²³ Ainsi chez Niccolò BALDOVINETTI (cf. Annexes III, n° 3) f° 29 r. [1378] : « Richordança che nel Mccclxxviii a dì xxviii d'agosto, la vigilia di sancto Giovanni dichollato, di uciacho e pesimo per li Guelfi di F[i]rençe fu deliberato per lo popolo mi[n]uto, mos[s]i dai nimici de' guelfi ch'egli infrascritti chari cittadini e sostenitori della Parte guelfa fossono chonfinati dalle 50 miglia in là di lungie da Firenze, e che niuno non potesse stare presso al'altro a x miglia » ou encore chez Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914), p. 176 [1344].

²⁴ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 241-242 [1363] : « Remis de la guerre extérieure, on commença à réchauffer la guerre citadine intérieure entre les déplorables sectes qui s'y trouvent. [...] Et depuis elle n'a cessé d'empirer, chacun cherchant à défaire l'autre et à augmenter son état, sans se préoccuper de défaire cette cité ou d'enterrer les chers et anciens citoyens qui ne veulent pas suivre cette voie ».

préoccupent ni de leurs concitoyens ni de l'état de leur cité, les « chers citoyens » choisissent de ne pas participer à la néfaste compétition pour le pouvoir.

Ainsi, l'adjectif « caro » véhicule une image sélective de la citoyenneté, du point de vue de la hiérarchie politique mais aussi d'un point de vue moral. Quand cette seconde dimension est centrale aux yeux des auteurs, ils n'hésitent pas à employer conjointement deux adjectifs pour l'expliciter : on trouve ainsi régulièrement l'expression « cari e buoni cittadini ». En témoigne ce passage où Naddo da Montecatini décrit l'action salvatrice des « chers et bons citoyens » de Florence au moment où l'on craint un nouvel embrasement :

Di che per questa ragunata li cari, e buoni cittadini fecero loro sforzo, e li Signori fecero armare li soldati, per torre l'ardire a' detti Ciompi, ed armaronsi quasi tutti li buoni cittadini; di che si ragunò in sulla piazza molto grande, e bella gente, che furono forse da quattromila, e più, ed andarono per la Terra con gli soldati, e con l'insegna della Croce, cioè col gonfalone della Giustizia, e con quello della Parte, cercando delli detti Ciompi, e dell'altra gente, che mal volesse fare, ed in effetto non si trovò persona. Poi in su le 22 ore la gente si tornò a casa. Molti cittadini entrarono in Firenze, ed andarono a casa de i buoni uomini per lor favore, ed aiuto.²⁵

Ce sont désormais les « bons citoyens » qui défendent la cité et auprès de qui l'on vient chercher de l'aide dans les temps troublés : les divisions internes à la cité ont ainsi entraîné une partition durable au sein de l'ensemble des *cittadini*. L'auteur, comme tant d'autres, distingue entre les bons acteurs politiques de la cité et ceux qui « veulent mal faire » : l'adjectif « buono » sert ainsi à introduire une distinction à la fois morale et sociale, proche de l'expression « da bene », peu fréquente dans notre corpus²⁶. On ne s'étonne donc pas de voir « buono » apparaître plus fréquemment en période de troubles au sein de la cité (fig. 51 en annexes) : il sert alors à marquer l'adhésion politique de l'auteur. Face aux « bons citoyens » se trouvent ainsi parfois de « mauvais citoyens », mais ces occurrences sont moins nombreuses²⁷, comme si ces acteurs politiques mal intentionnés étaient spontanément déchus de leur qualité de « citoyens » quand ils commençaient à agir de façon contraire aux intérêts de la cité.

²⁵ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 53-54 [1381] : « De sorte que suite à ce rassemblement les chers et bons citoyens firent front, et les Seigneurs firent armer les soldats, afin d'ôter leur ardeur aux dits *Ciompi*, et presque tous les bons citoyens s'armèrent ; de sorte que se réunirent sur la place beaucoup de gens bien armés, qui furent près de quatre mille, voire plus, lesquels allèrent dans la ville avec les soldats, munis de l'enseigne de la Croix, c'est-à-dire du gonfalon de la Justice, ainsi que de celui de la *Parte*, à la recherche des dits *Ciompi* et autres gens qui voulaient mal faire, et dans les faits ils ne trouvèrent personne. Ensuite vers la vingt-deuxième heure les gens retournèrent chez eux. De nombreux citoyens entrèrent à Florence, et allèrent chez les bons hommes quérir leur soutien et leur aide ».

²⁶ L'ensemble du corpus contient 9 occurrences du syntagme (dont plusieurs chez Giovanni MORELLI).

²⁷ Cf. le tableau présenté en Annexes I, fig. 48. Ces « mauvais citoyens » sont pensés comme les antagonistes des bons, comme en témoigne Paolo DA CASTIGLIONCHIO (éd. de Angelis, 2005), p. 312 [1378] : « seguì la sventura che fumo chacciati cho' molti altri ghuelfi per operazioni di ladroni et malvagi cittadini nostri chontrari chome in più luogo ischritto si chontiene, et per questo tutti i nostri beni furono inchorporati ».

C'est en effet dans un cadre profondément politique que ces jugements moraux s'inscrivent : les *buoni uomini* de notre corpus – quand il ne s'agit pas de l'office éponyme – sont toujours des personnages exemplaires du point de vue de leur agir dans la cité²⁸. Et c'est ainsi que l'on passe insensiblement d'une vision sélective des citoyens à l'image du citoyen honorable, méritant d'un point de vue politique, comme en témoignent les séries d'adjectifs utilisées par exemple par Naddo da Montecatini pour décrire son contemporain Giovanni Cambi, « caro, buono ed onorato cittadino di Firenze²⁹ » et « probo, savio, caro, ed onorato cittadino³⁰ ». Dans ce portrait du citoyen exemplaire de Florence, de nouveaux adjectifs s'ajoutent ainsi aux traditionnels « caro » et « buono », faisant référence à des vertus particulièrement appréciées par l'auteur dans le domaine politique : la probité, la sagesse. Or dans l'un et l'autre cas, on remarque la présence d'un autre adjectif, qui n'apparaît pas d'emblée comme une vertu individuelle de l'acteur politique, ni comme l'expression d'un jugement de valeur politique (distinguant la personne de l'ensemble des autres *cittadini*) : *onorato*. En quoi le fait d'être « honoré » fait-il d'un Florentin un meilleur citoyen ?

Honorables citoyens

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les honneurs reçus par la famille occupent une place de choix dans les récits privés des Florentins, dans la mesure où ils sont l'expression concrète de leur *stato* : quand la société honore un individu ou une famille, elle matérialise sa position élevée en son sein et la donne à voir à l'ensemble de la communauté. L'honneur est donc étroitement lié à la sphère politique (au sens étymologique du terme) ainsi qu'à l'idée d'une *sélection* opérée au sein de la société. Cette proximité conceptuelle explique les différentes formes des *onori* des Florentins : tantôt plutôt symboliques, ancrés dans le champ cérémoniel, tantôt plus spécifiquement politiques, incarnés dans les charges communales et leurs émoluments. Que ce soit sous une forme ou sous une autre, ils sont tout aussi significatifs socialement.

C'est dans cette position particulière de l'*honneur* dans la société florentine (à cheval entre la sphère sociale et politique, la dimension abstraite et concrète) qu'il faut, je crois, comprendre les références aux « honorables citoyens » que l'on rencontre

²⁸ Par exemple chez Naddo DA MONTECATINI (éd. di San Luigi, 1784) p. 47-48 [1381] : « ed in effetto si ragunò al palagio della detta Arte circa di cinquemila uomini, massimamente per dinanzi a detti Consoli andarono tutte le buone famiglie di Firenze, ed i buoni, ricchi, e cari cittadini, e mercatanti Fiorentini, dogliendosi del detto caso, ed appresso profferendo alli detti Consoli loro e' loro seguaci, e beni per difesa, e bene della detta città, e de' cittadini di essa, e per abbassare, e torre l'ardire a coloro, che volessero nuocere, e far male ». La qualité des acteurs se traduit dans le caractère tout aussi « bon » de leurs actions et de leurs conséquences (*ibid.*, p. 45-46).

²⁹ *Ibid.*, p. 26 : « Ioanni Cambi, che sta da' Balestrieri, caro, buono, ed onorato cittadino di Firenze ».

³⁰ *Ibid.*, p. 27 : « ed il gonfalone detto di Parte Guelfa porto il probo, savio, caro, ed onorato cittadino Giovanni di Cambio, al quale fu fatto gran prego, che dovessi farsi Cavaliere, ma non volle ».

chez nos auteurs. Quand ce sont déjà des personnes établies dans la société, leur prestige ajoute ainsi au lustre des cérémonies communales³¹. En échange, une place particulière leur est réservée dans les procédures républicaines : non seulement leur opinion pèse sur les décisions prises par les autorités³² mais les Florentins notent avec satisfaction quand les citoyens « les plus honorables » de la cité sont choisis pour occuper les postes les plus prestigieux³³, qui représentent à leur tour une forme d'*onoranza* :

Ora i' credo (e già si vede in gran parte per isperienza) che chi si trovò a rendere le fave fu largo in tutte le persone da bene e antiche a Firenze, e spezialmente alle famiglie: e questo si vede pelle tratte già fatte in certi gonfaloni. Di questo ho fatto memoria none ad altra fine se non per informarvi de' modi si vogliono tenere 'acquistare l'onoranza dà il Comune a' suoi cittadini: cioè con fare bene, ubbidire alle leggi, rendere onore agli ufficiali del Comune, a' cittadini molto onorati, agli uomini antichi e alle persone da bene: e a loro ti dà a conoscere, a loro ti raccomanda e ricorda l'operazione buone de' tuoi passati.³⁴

L'honneur communal fonctionne ainsi en circuit fermé, chaque boucle venant renforcer la structure et la légitimité de l'ensemble. Non seulement celui-ci propose aux Florentins des figures exemplaires d'acteurs politiques, mais il entretient l'attractivité de celles-ci par le système de récompense associé à la culture de l'honneur. Le bon fonctionnement de la cité semble ainsi garanti par le respect du processus de contrôle social que constitue l'honneur, à la fois critère et expression de l'évaluation permanente de ses membres opérée par le corps politique florentin.

Ainsi, même si dès les années 1340 les cellules de ce corps politique n'apparaissaient plus aux yeux de nos auteurs comme véritablement égales entre elles, le circuit des honneurs continuait à les relier les unes aux autres, jusqu'à ce que les Médicis viennent peu à peu remplacer cette forme d'articulation par les rouages propres à leur système. Jusqu'alors, les distinctions opérées entre les citoyens

³¹ En témoigne cet extrait du livre de Cambio PETRUCCI (*cf.* Annexes III, n° 46) f° 48 v. [1418] : « Richordo che a dì xxvi di febraio 1418 vene dentro in Firenze el papa Martino quinto de' Cholonesi da Roma; entrò per la porta a san Ghalo cho molta onoranza. L'onoranza fu questa ch'e Signori chol ghonfaloniere dela Giustizia, e ghonfalonieri e 12 buonuomini e chapitani dela parte ghuelfa e signori instarono circha di 200 Citadini da bene tutti orevoli [...] », mais aussi de nombreux passages du livre de Bartolomeo DEL CORAZZA.

³² SALVIATI, Jacopo (éd. di San Luigi, 1784) p. 185-186 [1398] : « di maggio si contrasse per li Veniziani la Tregua tra noi, cioè tutta la Lega, e 'l Conte di Virtù per 10 anni, la qual cosa avvenga che a molti, e molti de' nostri cittadini onorevoli dispiacesse per rispetto del modo, col quale si fè ».

³³ *Ibid.*, p. 262 [1406] : « Furono tutti scelti e' più onorevoli Cittadini di Firenze. Gli Uffitii principali furono Capitano, e Podestà di Pisa, 3 Vicari di fuori ».

³⁴ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986) p. 281 [1404] : « Ores, je crois (et cela se voit déjà largement par expérience) que ceux qui participèrent au vote furent généreux envers les bonnes et anciennes gens de Florence, et spécialement envers les grandes familles : et cela se voit dans les tirages déjà effectués dans certains gonfalons. J'ai rappelé cela à la seule fin de vous informer des façons qu'il faut adopter pour acquérir les honneurs que donne la commune à ses citoyens : c'est-à-dire bien agir, obéir aux lois, honorer les officiers de la commune et les citoyens très honorés, les hommes anciens et les gens bien : fais-toi connaître d'eux, recommande-toi à eux et évoque auprès d'eux les bonnes œuvres de tes aïeux ».

ressortaient largement d'un jugement de valeur, à la fois politique et moral : derrière la figure du citoyen d'élection (quel que soit l'adjectif qui traduise cette idée) se dessinait ainsi le « bien » de la cité, aune à laquelle étaient mesurées ses qualités d'acteur politique. On peut alors se demander si la rupture introduite par les Médicis dans les mécanismes articulatoires du corps politique correspondit également à un changement dans la représentation de cet horizon. Les étapes du parcours sémantique des *cittadini* que nous avons identifiées correspondent-elles également à des formes différentes de représentations de la cité et du rapport des citoyens à celle-ci ?

PENSER LA CITE

Après avoir étudié les actes officiels produits entre le XI^e et le XII^e siècle par les cités du nord et du centre de l'Italie, c'est-à-dire au moment où les *Comuni* se développèrent et s'affirmèrent, Ottavio Banti arrivait à la conclusion suivante :

[...] il vocabolo “commune” ebbe ordinariamente il valore di aggettivo o di avverbio e solo molto di rado, almeno fino al terzo decennio del [XII] secolo, significò il nuovo ordinamento pubblico cittadino; per indicare il quale invece venne usato abitualmente il termine “civitas”.³⁵

Par extension, le « bene comune » se définissait alors comme bien appartenant à l'ensemble de la communauté, à savoir tous les *cives*, et il ne devint « bien de la commune » que plus tard. Dans l'étude qu'il consacre à l'évolution des termes associés à la notion de Bien commun dans l'Italie centro-septentrionale, Andrea Zorzi situe ce basculement au XIV^e siècle, soulignant à juste titre combien cette évolution sémantique, comme les autres avant elles, s'inscrit dans le cadre de discours à la finalité politique assumée³⁶.

Pensée de la commune et de l'horizon de l'agir en son sein apparaissent donc d'emblée indissociables, dans la mesure où ces éléments semblent se construire

³⁵ BANTI, 1977, p. 230 : « le terme « commune » avait d'ordinaire une valeur adjectivale ou adverbiale, et ne signifiait que très rarement, du moins jusqu'à la troisième décennie du [XII^e] siècle, la nouvelle organisation publique citadine (habituellement désignée, au contraire, par le terme « civitas »).

³⁶ ZORZI, 2010, p. 268 : « Je parle de discours au pluriel car je souhaiterais m'autoriser une option méthodologique consistant à aborder le thème [...] en analysant les diverses phases durant lesquelles l'élaboration des valeurs politiques communes prit des configurations différentes en fonction des contingences du conflit politique. Mon intention n'est donc pas de reconstituer une fresque statique (et peut-être quelque peu abstraite), mais bien d'essayer de restituer quelques aspects (et autant que possible concrets) de cette élaboration en mouvement. Ce qui conduit à mettre en évidence, non seulement le fait, somme toute attendu, qu'il y avait toujours un écart entre la production des discours moraux et la réalité des pratiques – les contemporains étaient les premiers à en être conscients –, mais aussi et surtout que les notions d'intérêts collectifs étaient sans cesse réélaborées par les acteurs politiques, souvent en fonction de finalités immédiates, et invoquées pour légitimer les changements du pouvoir – en d'autres termes, que ces notions étaient partie intégrante de la stratégie lors des conflits. Voilà donc un discours sur le Bien Commun non pas comme une valeur absolue, mais comme instrument idéologique à “géométrie variable” si je puis dire ».

simultanément pour venir s'équilibrer, comme les deux arcs d'une ogive. Nous chercherons donc à retracer l'itinéraire sémantique de ces termes en tenant compte de leurs interactions.

In comune

On retrouve dans les premières occurrences du terme « comune » dans notre corpus certains éléments soulignés par Banti : les auteurs politiquement actifs durant le XIII^e siècle et jusqu'à première moitié du XIV^e siècle l'utilisent ainsi pour faire référence à ce qui est « commun » à l'ensemble de la *civitas*. Cela s'observe parfois dans le cadre concret de choses « mises en commun » pour le bien des habitants de la cité³⁷, mais ce sens s'étend aussi rapidement à des mesures de « mises en commun » beaucoup plus politiques³⁸ qui vont de pair avec une idée du *Comune* comme conceptualisation des intérêts communs des habitants, dotée à ce titre d'une autorité juridique³⁹.

Le *Comune* comme ses organes principaux (dont le « Consiglio del Comune ») apparaissent ainsi comme les émanations du regroupement des *cittadini* appelés à gérer collectivement la cité⁴⁰. Ensuite, cet ensemble est identifié comme un système, que l'on peut repérer en d'autres endroits de la péninsule⁴¹. Or ce premier état de la

³⁷ DELLA TOSA, Simone (éd. Manni, 1733), p. 167 [1340] : « Nel detto anno di marzo fu in Firenze, e nel distretto grandissimo caro di pane, e mortalità di gente, che cadeano morti per fame, che non se ne trovava per danari, e per Firenze, e fuori delle porte per li cittadini si feciono in più luogora canove di pane a vendere per lo comune, e popolo, e faceasi pane inferigno a ragione di soldi L lo staio, e non se ne potea avere più, che due pani per persona avendo danari in mano », p. 164 [1331] : « E del mese d'ottobre si ricominciò a lavorare la Chiesa di Santa Liperata, per lo Comune dandovisi aiuto ».

³⁸ Ainsi dans l'*Épître* de Lapo DA CASTIGLIONCHIO (éd. Panerai, 2005), p. 420 [1260] : « Il detto conte Giordano molto perseguitò i guelfi in più parti in Toschana e tutti i beni di guelfi di Firenze misoro in comune e molti loro casamenti disfecero infino a' fondamenti », p. 429-430 [1267] : « Il quale papa Urbano e re Carlo, per loro stato e pace, li ordinarono in questo modo, che de' beni de' ghibellini fossero fatte tre parti: l'una fosse del comune, l'altra fue diputata per amenda de' guelfi ch'erano stati disfatti et rubelli, l'altra fue diputata alla Parte guelfa certo tempo, poi tutti i detti beni rimanessono alla Parte » ou encore chez l'anonyme TORNAQUINCI (éd. Klapisch-Zuber, 2005), p. 408-409 [1251] : « quando e' frati d'Ognissanti vennono prima per volere sito in Firenze, erano in quel tempo e Tornaquinci chacc[i]ati di Firenze e fatti ribelli e i loro beni messi in chomune e per chi ghovernava la città che erano Ghibellini chol vicario dello inperadore vollono dare a' detti frati quello terreno » et chez Naddo DA MONTECATINI (éd. di San Luigi, 1784), p. 46-47 [1381], p. 51-52 [1381].

³⁹ Ainsi chez Bene BENCIVENNI (éd. Castellani, 1952), II, p. 368 [1265] : « Secha da Peretola ne de dare s. x di piccioli, che lli prestai in Firenze quando paghoe una sua chondannassione di cinque livre al chomune, al tempo dei Ghibellini nel sessa[n]tacinque. Quest'è morto: non ne chredo avere mai d. veruno » ou encore chez Neri DEGLI STRINATI (éd. Diacciati, 2010), p. 116 [1301]. On trouve chez Donato VELLUTI une expression témoignant de la coexistence d'une conception des *cittadini* comme ensemble et d'une conception de la commune comme émanation et représentante de celui-ci (éd. del Lungo, 1914) p. 271 [1369] : « La quinta, che piacesse al Comune e' cittadini d'avere a trafficare co' Pisani e Lucchesi, tornando in utile e bene dell'una parte e dell'altra », ainsi qu'*ibid.*, p. 274.

⁴⁰ Le Conseil de la commune est régulièrement cité tout au long de la période de notre étude et constitue l'organe communal le plus fréquemment évoqué (cf. tableau présenté en Annexes I, fig. 52).

⁴¹ Cf. tableau présenté en Annexes I, fig. 52 pour les nombreuses références que l'on trouve dans le corpus, tout au long de la période de cette étude, à d'autres communes de la péninsule. On constate chez les auteurs actifs dans la première moitié du XIV^e siècle un pic de présence des références à d'autres

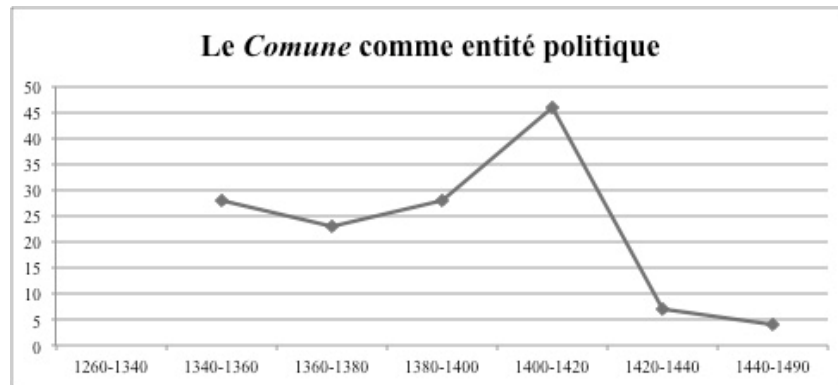
conceptualisation du *Comune* correspond semble-t-il aussi à un mode de rapport des citoyens à la commune.

Comme nous l'avons remarqué précédemment, les citoyens apparaissent d'abord dans nos textes sous les traits des défenseurs de la cité : la commune est en effet une entité envers laquelle on a des devoirs, que l'on sert⁴². De plus, cette entité n'étant pas encore vraiment conçue de façon autonome, elle ne dispose pas « en propre » de représentants. Les auteurs utilisent ainsi dans un premier temps des tournures indirectes pour décrire la délégation de responsabilité politique, comme en témoigne ce passage rédigé par Francesco Rittafè :

e gittò il detto Duca la bacchetta in terra, e poi la raccolse, e diella a questi 14 uomini, e diè loro la Signoria per lo Comune di Firenze, e furono Signori questi 14 uomini per lo Comune.⁴³

Des personnes transmettent ainsi à d'autres l'autorité qu'ils détiennent sur la commune. De même, dans le corpus, on est d'abord fait « ambassadeur pour représenter la commune de Florence » : dans un deuxième temps seulement ces représentants semblent émaner directement de l'entité communale (on devient « ambassadeur *de la* commune de Florence⁴⁴ »).

Le tournant en question, vers une autonomisation toujours plus grande de l'idée de *Comune* s'amorce dès le milieu du XIV^e siècle, chez les auteurs actifs politiquement au moment de la victoire du *Popolo* sur les Grands (fig. 53, ci-dessous) :



On peut imaginer que l'expansion territoriale florentine (et l'augmentation concomitante de la documentation diplomatique et administrative) stimula la réflexion

communes parallèle à celles de la commune de Florence comme entité constituée (d'abord territorialement) : il semble ainsi que la conceptualisation progressive de l'entité communale soit également passée par la comparaison avec les systèmes de gouvernement environnants.

⁴² Par exemple chez Luca di Totto DA PANZANO (éd. Berti, 1861), p. 66 [1350] : « E noi vi menammo a nostre spese, in servizio del nostro Comune, di volontà, e per dare di quelle derrate loro che aveano a noi, da 15 uomini a cavallo, da 80 fanti di buon » ou chez Francesco RITTAFÈ (éd. Manni, 1731), p. 144 [1343].

⁴³ *Ibid.*, p. 147 1343 : « et ledit duc jeta le sceptre à terre, puis le recueillit et le donna à ces quatorze hommes, et il leur donna la Seigneurie en ce qui concernait la commune de Florence, et ces quatorze hommes furent Seigneurs pour la commune ».

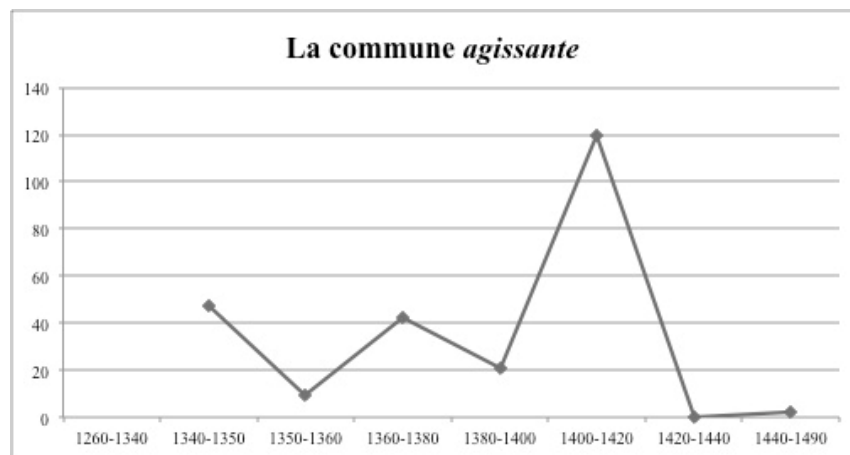
⁴⁴ Cf. Annexes I, fig. 54 et 55.

des Florentins sur leur système de gouvernement. Mais nos auteurs se bornant à employer plus ou moins massivement le terme *Comune* sous une acception ou une autre, sans chercher à en fournir de définition, nous nous limiterons ici à constater cette évolution, vers une image de la commune pensée comme une entité politique autonome et agissant en son nom propre.

La commune triomphante

Dans les discours des Florentins, la commune apparaît ainsi de plus en plus comme une entité politique autonome, perçue comme telle par les autres puissances de la péninsule également⁴⁵. Ce n'est plus seulement une entité au nom de qui l'on agit, mais une entité disposant d'intérêts propres (et distincts de ceux de ses représentants⁴⁶).

Or non seulement ce phénomène va *crescendo* – culminant sous la plume des auteurs politiquement actifs durant les deux premières décennies du XV^e siècle – mais il coïncide avec l'essor d'occurrences présentant la commune comme une entité agissante et personnifiée (fig. 56, ci-dessous).



⁴⁵ Cf. par exemple Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914) p. 252-253 [1367] : « Nel detto medesimo tempo, che io era de' Dodici, essendosi di più d'un anno a promozione del Santo Padre richiesto il Comune di Firenze e gli altri Comuni di Toscana e 'l Dogi di Pisa di fare lega con Santa Chiesa contra le compagnie, che tribolavano le terredella Chiesa e quelle di Toscana », p. 259 [1367] : « Per la qual cosa significato ciò al Papa, e veggendo il tranello che gli faceva quello di Pisa, di volere lega con lui, vegnendo a ciò il Comune di Firenze, e che da l'altra parte si potea dire l'avea fatta contra lui, mandò pe' nostri ambasciatori, e commendando il nostro Comune di ciò ch'avea fatto sempre per Santa Chiesa, e l'onore e proferte fatte a lui, non faceva bisogno lega, avendo speranza essere servito dal Comune a' bisogni, e così essere disposto egli, proferendo altamente essere apparecchiato per lo Comune » ou encore Guccio di Cino BENVENUTI DE' NOBILI (éd. Grazzini, 1909), p. 88 [1384] : « avendo il Comune di Firenze fornito il detto Cassero sì di balestrieri, e di vettuaglia, il detto Siri di Costi [...] recò ambasciata al detto Comune di Firenze, e l'ambascia fu ineffecto questa, che il Siri salutava la Signoria e Comunità di Firenze ».

⁴⁶ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p.182 [1348] : « Nella quale ambasciata ebbi più diletto e utile ch'avessi mai in alcuna ambasciata, però ch'era di maggio e di giugno, e prendevamo molto diletto, senza sconciare i fatti del Comune », Guido MONALDI (éd. Guasti, 1835), p. 508 [1376] : « questo dono e onore volle fare il chomune loro perché si sono ben portati nella ghuerra che 'l chomune ebbe cholla chiesa, che fesciono perdere Bologna e Peruga e Viterbo e portoronsi diligente mente ne' fatti del chomune ».

Celle-ci est non seulement dotée d'un pouvoir et d'une autorité propres, mais elle dispose aussi d'un bras armé⁴⁷, de mains⁴⁸, ou encore de sentiments⁴⁹. La description que fait Guccio di Cino Benvenuti de' Nobili de l'agir de la commune au moment de l'achat d'Arezzo est un bon exemple de cette personnalisation :

Parendo al comune di Firenze male stare ad avere per vicino il detto siri di Costì, subito, senza indugio, si fortificò di gente d'arme, per modo che, infra venti dì, il detto comune aveva al suo soldo ottomila huomini a cavallo, buona gente, e più avea d'amistà gran gente, e più avea gente da piè assai, e più avea da ottocento balestrieri genovesi. E tutta questa gente tenea il comune di Firenze alle nostre terre confinanti ad Arezzo, acciocchè, se la gente del detto siri di Costì ci avesse voluto cavalcare in su 'l terreno del comune di Firenze, potere loro rispondere et anche torre loro Arezzo [...] poi disse se il comune volea Arezzo per forza d'arme o per amore, e intorno a ciò molte parole, come dovete pensare s'accadea alla materia; di che a Firenze si prese partito di non fare risposta al siri di Costì, di che subito fu eletto e fatto elezione per i signori priori e collegi di Firenze d'ambasciatori al detto siri di Costì [...] pure, come piacque a Dio, si comperò e venne ad effetto la 'ntenzione del comune di Firenze.⁵⁰

La commune a ainsi un « parere », un avis sur son « voisin » (à la fois puissance territoriale et personne identifiée) et surtout elle est le sujet de l'action : elle « se fortifie », prend des gens à sa solde, qu'elle poste sur son territoire en vue d'un but réfléchi, pouvoir riposter si on l'attaque, voire conquérir des terres. La commune dispose en effet d'une volonté propre, associée à des moyens, les armes et la

⁴⁷ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784) p. 74-75 [1384] : « Siena si levò dentro a romore per temenza, che lo stato del popolo minuto, che ora regge in Siena, col braccio del Comune di Firenze non rivolgesse lo stato, ed in su quel romore appiccarono per la gola nove uomini del contado di Firenze ». Cf. également Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 270 [1404].

⁴⁸ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 74 [1384] : « Nota, che il Comune di Firenze aveva ragunate al suo soldo più di 2000 lance, ed aveva tanta gente fra di se, e di sua amistà, che Arezzo conveniva venire alle mani del Comune, perocchè la gente, che v'era non vi poteva istare per la necessità del vivere », Jacopo SALVIATI (*ibid.*), p. 250 [1406] : « e dipoi adì 16 di Luglio venne il detto Castello di Vico Pisano ad arrendersi, et darsi nelle mani del nostro Magnifico Comune perciòchè per fame non si potevano più tenere, e così si prese d'accordo ».

⁴⁹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 72 [1384] : « egli rimasse fuori dell'accordo, ch'è fatto fra il Comune di Firenze, e il Sire di Cuscy, e rimane con l'indegnazione del Comune di Firenze », SALVIATI, Jacopo (*ibid.*), p. 275 [1407] : « essendo il nostro Comune tenero di questa opera, et havendo gran sospetto di questa rottura, la quale pare a loro vedere se per detto Benedetto non vi si pone rimedio, per questa cagione ci mandano a lui asupplicarlo », p. 276 [1407] : « perchè tutto il pensiero del Comune è, che l'opera habbia fine, non facendo stima più ne' nostri luoghi, che negli altrui, gli profferivamo, che, se fusse più contento essere in altro luogo, che nelle Terre nostre ».

⁵⁰ BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Cino (éd. Grazzini, 1909), p. 87 : « Comme il semblaît à la commune de Florence qu'il ne faisait pas bon avoir pour voisin le dit sire de Coucy, tout de suite, sans attendre, elle se renforça de gens d'armes, de sorte que, en l'espace de vingt jours, ladite Commune avoit à sa solde huit mille hommes à cheval, de bonnes troupes, et avoit en plus beaucoup de troupes alliées, ainsi que beaucoup de fantassins et, de plus, environ huit cent arbalétriers génois. Et la Commune de Florence maintenait toutes ces troupes sur nos terres limitrophes d'Arezzo, de sorte que si les troupes du dit sire de Coucy avaient voulu chevaucher sur le territoire de la commune de Florence, l'on puisse riposter et même leur prendre Arezzo [...] ensuite il demanda si la commune voulait Arezzo par la force des armes ou par amour, et ajoutant bien des paroles à ce propos, comme vous devez penser qu'il convenait au sujet ; de sorte qu'à Florence on décida de ne pas répondre au sire de Coucy et que l'on élut immédiatement des ambassadeurs au dit sire de Coucy (élection réalisée par les Seigneurs Prieurs et les Collèges de Florence) [...] quoi qu'il en soit, comme il plut à Dieu, on l'acheta et l'intention de la commune de Florence fut réalisée ».

diplomatie. Cette vision « incarnée » de la commune et de son action prend ainsi le pas sur l’agir des personnes effectivement chargées de mettre en œuvre cette politique : leur action disparaît sous les formes indéfinies (« si prese partito di », « fu eletto », « si comperò »), car prime « l’intention de la commune ». Non seulement la commune est devenue le niveau pertinent pour les Florentins comme pour l’ensemble des puissances de la péninsule quand il s’agit de penser les affaires de la cité, mais ceux-ci n’hésitent pas à la personnaliser complètement en l’envisageant comme une sœur, une mère ou une marraine⁵¹.

L’idée de *Comune* semble ainsi s’être abstraite progressivement de la communauté concrète des Florentins pour devenir un personnage à part entière de la représentation du politique, qui surplombe et englobe la lecture des événements politiques. Or de la personnalisation à l’allégorie, il n’y a qu’un pas et il est facile de passer de l’idée d’une entité dotée de pensées⁵², d’états d’âmes⁵³, d’un état de santé⁵⁴ et plus généralement d’une condition plus ou moins bonne, à celle de Bien de la commune comme action visant à atteindre et garantir cet état.

Le Bien de la commune : aspirations et mises en œuvre

Parti à la recherche des représentations du « Bien commun » dans les sources narratives italiennes (et plus particulièrement dans les chroniques florentines de Dino Compagni et Giovanni Villani), Patrick Boucheron fait le constat suivant :

[...] l’usage, dans ces textes, de l’expression *bene comune* (et de ses variantes) est beaucoup plus parcimonieux qu’on ne l’imagine et n’a rien, en tout cas, de la ritournelle entêtante qui affecte les sources de la pratique. Même lorsqu’il s’agit de

⁵¹ Cf. par exemple Naddo DA MONTECATINI (éd. di San Luigi, 1784), p. 119 [1390] : « di che il Marchese avvedendosi degl’inganni del maladetto Tiranno di Milano, e quanto l’ha sottratto, per torlo a i suoi fratelli, ed amici, com’era, ed è il Comune di Firenze, quello di Venezia, e di Bologna, s’è ridotto a voler pace, unità, e concordia con detti Comuni, e col Signore di Padova, che è a lui stretto aprente », Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Corazzini, 1885) p. 11 [1405] : « a sue spese voleva venire a servire il comune di Firenze, contra pisani, [...] rispondendo che richiederebbono ogni volta el conte Bertoldo, come vero amico e figliuolo del comune di Firenze », ou encore Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 229, [1388] : « egli ebbe uno fanciullo e mandò al Comune di Firenze glielie battezzasse ».

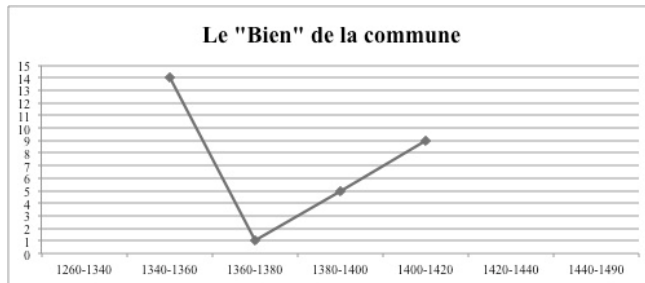
⁵² *Ibid.*, p. 128 [1402] « Ma poi seguì nella terza guerra che il Comune ebbe col duca di Milano, perduto Bologna e vinta per lui, col suo aiuto certo seme d’Ubalдини rimaso ancora nel mondo vennono nell’alpe e quasi vinsono il terreno delle montagne e ville, e con certe bastie dierono che pensare al Comune », VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 260 [1368] : « rispuose loro, volea sapere l’animo del nostro Comune, se intendea essere collui o no ».

⁵³ SALVIATI, Jacopo (éd. di San Luigi, 1784), p. 224 [1404] : « Questo dispiacque forte al nostro Comune, perchè fu fatto contra sua volontà », Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 298 [1406] : « Vennonci tutti i distrettuali e accomandati e tutti gli amici del Comune e’ nostri vicini con ricche e onorevoli ambasciate a rallegrarsi col Comune ».

⁵⁴ MANNINI, Salvestro (cf. Annexes III, n° 30) p. 445 [1424] : « Dice il Comune di Firenze è malato, et ancora starà peggio con grandissima fortuna, ma in fine tosto rimarrà vincitore d’ogni guerra ».

qualifier une expérience politique, le terme de « Bien Commun » est rare – et on peut alors supposer qu’il n’en a que plus de poids.⁵⁵

Réservant notre jugement quant au rapport inversement proportionnel entre quantité et qualité des occurrences, force est de constater qu’il en va de même dans les livres de famille florentins (fig. 57, ci-dessous). Ce concept ne s’impose pas



quantitativement parlant, mais il s’avère de plus que les occurrences qui s’y rapportent sont concentrées sur une période relativement courte. Le « bien » de la commune semble ainsi avoir constitué une préoccupation pour

les auteurs politiquement actifs dans les années 1340-1360, c’est-à-dire au moment où le régime *di Popolo* s’est affirmé et qu’a débuté l’expansion territoriale de Florence, mais ne représentait déjà plus un enjeu dans les discours de la génération suivante. Le terme survit cependant, s’invitant de plus en plus fréquemment dans les livres de famille jusqu’aux premiers quart du xv^e siècle, avant de disparaître totalement. Manifestement, le « *bene (del) comune* » ne faisait plus sens aux yeux des acteurs politiques florentins après 1420.

Si l’on regarde maintenant de plus près les quelques occurrences que contient le corpus, on constate tout d’abord que le « Bien commun » n’apparaît qu’une seule fois, cédant très rapidement la place au Bien de la commune, dans un passage de l’*Epître* de Lapo da Castiglionchio (fortement inspiré de Villani, rappelons-le) :

I quali, tutto che d’animo di parte fossero divisi, sotto opera di falsa ipocrisia furono in concordia, però più alloro guadagno proprio che al bene comune e ordinarono xxxvj buoni huomini mercatanti e artefici de’ maggiori et de’ migliori che fossero nella cittade, i quali dovessero consigliare le dette due podestadi e provvedere alle spese del comune. [...] raunavansi i detti xxxvj a consigliare ogni dì per lo buono stato comune della cittade nella bottega e corte de’ consoli dell’Arte di Calimala ch’era a’ ppiè di casa i Cavalcanti in Mercato Nuovo, i quali fecero molti buoni ordini a stato comune della terra, intra quali ordinarono che ciascuna delle vij Arti maggiori di Firenze avessero consoli e capitani e ciascuna avesse suo gonfalone e insegna, acciò che se nella città si levasse neuno con forza d’arme sotto loro ghonfalone, fossero alla difesa del popolo e del comune.⁵⁶

⁵⁵ BOUCHERON, 2010, p. 240.

⁵⁶ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005), p. 426 [1266] : « Lesquels, bien qu’ils fussent divisés sur leurs esprits partisans, s’accordèrent en matière de fausse hypocrisie, cependant plutôt en vue de leur propre gain que du bien commun ; et ils mirent en place Trente-Six bons hommes, marchands et membres des *Arti* parmi les plus grands et les meilleurs qui fussent dans la cité, lesquels devaient conseiller ces deux autorités et pourvoir aux dépenses de la commune. [...] Les dits Trente-Six se réunissaient tous les jours pour œuvrer au bon état commun de la cité dans la boutique et la cour des consuls de l’*Arte* de Calimala qui était au pied de la demeure des Cavalcanti dans le *Mercato Nuovo*, et ceux-ci firent de nombreux bons ordres pour l’état commun de la ville, entre autres celui de mettre en place que chacune des sept *Arti maggiori* de Florence ait des consuls et capitaines et que chacune ait son

Dans ce passage décrivant l'action des deux Frères appelés pour pacifier Florence en 1266, le Bien commun n'apparaît que pour être nié, les deux religieux étant plus attentifs à leurs gains qu'au bien commun. Cela nous renvoie à la conception du *comune* héritée du Droit romain, étroitement liée à la question de la propriété. Le Bien de la commune apparaît cependant en filigrane dans les lignes suivantes sous une forme plus « positive », derrière l'image des Trente-Six qui oeuvrent chaque jour « pour le bon état commun de la cité », prenant « de nombreuses bonnes mesures pour l'état commun de la ville ». Le Bien de la commune n'est ainsi pas encore formalisé comme tel : l'image au premier plan est celle de la cité, vue comme un espace où convergent les intérêts communs des *cittadini*. On semble ainsi plus proches de la première conception du *Comune* que nous avons identifiée dans les livres de famille : celui-ci n'est pas encore pensé de façon complètement autonome et la notion de mise en commun demeure centrale, de même que celle de défense très concrète de la cité.

Le « Bien de la commune » apparaît de façon nettement formalisée sous la plume de Donato Velluti, mais ce processus d'autonomisation semble s'accompagner d'une tendance parallèle à l'abstraction :

E oltre a ciò avavamo Priori, tra' quali era Carlo degli Strozzi, il quale con molti altri sollicitavano la pace, o che 'l facessero a bene di Comune, temendo che, essendo i Pisani in male stato, non si gittassono nelle braccia di que' da Melano, [...] o che 'l facessero in dispetto d'Ugucione de' Ricci, ch'era di que' della guerra, perch'egli e que' della sua setta non avessino compimento d'onore [...].⁵⁷

[...] il re d'Ungheria creò una solenne ambasciata per nostra raccomandigia, e molte proferte fece in onore e bene del nostro Comune.⁵⁸

À quelques années de distance, on passe ainsi d'une vision du Bien de la commune encore relativement concrète et encore une fois liée à la défense au sens propre de la cité (il s'agit en effet de prendre en compte la menace que représentent les Milanais dans le conflit opposant Florence à Pise) à une présentation très rhétorique de celui-ci, dans le cadre des rapports diplomatiques et de leurs discours relativement convenus. Le Bien de la commune se présente ainsi toujours plus comme un souhait, une aspiration, un horizon vers lequel tendre et toujours moins comme un programme composé de mesures dont on pourrait suivre la mise en œuvre.

Quand il ne s'agit pas d'un ornement oratoire dans le cadre des échanges diplomatiques entre les puissances de la Péninsule et que l'on débat des affaires internes à la cité, cette tendance à l'abstraction de la notion de Bien commun et de

gonfalon et son emblème, afin que, si jamais quelqu'un prenait les armes dans la cité pour se soulever, ils puissent défendre le *Popolo* et la commune sous leurs gonfalons ».

⁵⁷ VELLUTI, Donato, (éd. del Lungo, 1914), p. 240-241 [1363] : « Et en plus de cela nous avions des Prieurs, parmi lesquels se trouvait Carlo Strozzi, lequel réclamait la paix avec beaucoup d'autres, que ce soit pour le bien de la commune (de crainte que les Pisans, se trouvant en mauvaise posture, ne se jettent dans les bras des Milanais) [...] ou bien pour nuire à Ugucione des Ricci, qui faisait partie de ceux de la guerre, afin que lui et sa secte ne puissent en tirer honneur ».

⁵⁸ *Ibid.*, p. 260 [1368] : « le roi de Hongrie nomma une ambassade solennelle pour [nous offrir sa] protection et il fit de nombreuses offres pour l'honneur et le bien de notre commune ».

Bien de la commune se traduit par sa présentation dans le cadre de menaces ou de discours catastrophistes :

[...] se dovessono sonare a parlamento, il bene comune non rimarrebbe. Di che messer Pazzino non fiatò. Leva'mi io, e dissi, quello che io diceva io il dicea con purità e fede, acciò che la città e' cittadini e chi volesse bene vivere si contentasse meglio non facea; e che faccendosi insieme, verrebbe fatto l'uno per l'altro; e faccendo l'uno, non si farebbe poi l'altra (e così intervenne), e che io né altri di mie casa non si ritrovò mai a sconciare niuno bene di Comune, ma acconciarlo.⁵⁹

Le bien commun est ainsi associé à l'état général de la cité, perturbé quand la communauté doit en venir à une mesure exceptionnelle comme le *Parlamento*, et les bons citoyens de Florence sont supposés vouloir assurer sa conservation sans recourir à de telles extrêmes. En effet, on remarque que dans son discours, Donato Velluti introduit des distinctions au sein de l'ensemble des acteurs politiques de la cité en fonction d'un critère constitué par la recherche du Bien de la commune. Après une énumération qui identifie trois groupes plus ou moins imbriqués : « la cité et les citoyens et ceux qui veulent vivre bien », la fin du paragraphe se focalise sur la figure du locuteur pour le positionner explicitement dans un ensemble constitué par les personnes dont l'action politique est spécifiquement orientée en fonction du Bien de la commune, ce qui dans le cadre de l'argumentation développée par Velluti devrait donner du poids à son intervention et emporter l'adhésion des autres « bons citoyens⁶⁰ ». Ainsi, peu à peu, l'enjeu des références au *Bene (del) comune* que l'on trouve dans le corpus semble se déplacer vers la figure de l'acteur politique qu'elles dessinent en ombres chinoises.

Cela se confirme par exemple dans l'emploi que fait Simone Peruzzi de cette notion dans le cadre du récit de son action au service de la commune durant la Guerre des Huit Saints :

Istando a Bologna cholla mia famiglia per chagione della moria al tempo della charestia, a Firenze anbasciadore del papa era uno abate di Lisaccie, e trattava chol Chomune nostro in fraude. [...] all'uno e all'altro ischopersi il tradimento era fatto al nostro Chomune, ponendo loro credenza per mia sichurtà. Ongni chosa fu fatto asentire al chardinale a Bologna; e se nno(n) ch'egli era di benignia chondizione, io e la mia famiglia che istavamo a Bologna, eravamo disertì dell'avere e delle persone. E chosì destai e feci palese quello era ordinato chontro al mio Chomune. [...] E

⁵⁹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 250 [1366] : « s'ils devaient convoquer un *Parlamento*, le bien commun n'y résisterait pas. Suite à quoi messire Pazzino ne dit mot. Je me levai et dis que ce que je disais je le disais avec pureté et fidélité, afin que la cité et les citoyens et quiconque voudrait bien vivre soit plus satisfait qu'il ne l'était ; et qu'en faisant les choses ensemble, ont ferait l'un pour l'autre ; et qu'en faisant l'un, on ne ferait ensuite jamais l'autre (et c'est ce qui advint), et que jamais ni moi ni quelqu'un de ma maison ne se retrouvait jamais à détériorer aucun bien de la commune, mais à le restaurer ». Cf. à propos de ce passage, SCHULLER, 2005, p. 100.

⁶⁰ On retrouve ce mécanisme dans l'emploi de la notion par Salvestro DE MEDICIS dans son discours aux Collèges, tel qu'il est rapporté par Simone PERUZZI (éd. Saponi, 1934), p. 521 [1378] : « Ed essendo raghunato il chonsiglio del popolo nella sala usata, Salvestro detto n'andò nel chonsiglio senza alchuno di suoi chompangni, diciendo, chome essendo ghonfaloniere di giustizia aveva per bene di Chomune una petizione per recharla nel chonsiglio, e chome non gli era sofferto per li suoi chompangni e chollegi, e altre parole intorno a cciò ».

veramente se quello acchordo non si fosse fatto, la nostra libertà era perduta. E tutto feci senza volere alcuno salaro di Chomune. Fatto il detto acchordo, era di necessità ch'io fossi tratto priore in chalendi luglio 1375: potealo ischifare a ragione per essenza, perch'io era informato di tutto a pieno; e non istante il detto acchordo si vedea per me il pericholo grandissimo del mio Chomune, però che non ci avieno promesso chome soldati se nno(n) quatro mesi: diliberai di venire a essere di priori a Firenze, e chosì feci per salute del mio Chomune. Vedeasi per chi volea la salvezza del nostro Chomune ch'egli era neciessità fare legha chon messere Barnabò e messere Ghaleasso; e d'amendui i detti singniori trovai a Firenze anbasciata per ciò fare. [...] Fatto la detta legha, si vidde per chi disiderava la salvezza del nostro Chomune che nonn era a bastanza quello che fatto era, però che i rettori della Chiesa inn Italia erano potentissimi, e forti e di giente d'arme e d'ongni chosa, ed avieno pessimo animo verso il nostro Chomune e nostro istato: e questo si vedea palese. [...] Ciaschuna volta mi feci chapo chon grande chaldezza e fervore a sostenere e trarre inanzi l'utile e il bene del Chomune in ongni chaso e partichularità, chon sostenere sempre l'onore, l'utile e franchezza del nostro Chomune e libertà della nostra città e di tutti nostri fratelli chollegati; e questo è palese a tutto il mondo, e sassi manifestamente essere chosie, però che sempre in ciò operai altamente, chon ongni franchezza, rimosso da mme timore, amore, appetito di bene propio, riguardando sempre ischiettamente e nettamente al bene chomune tanto.⁶¹

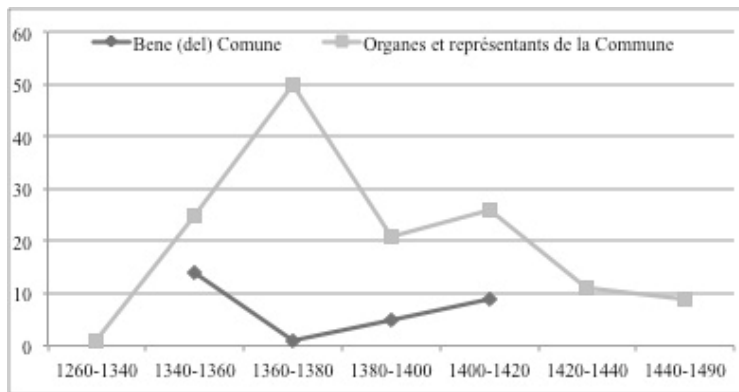
Se trouvant à Bologne pour fuir la peste, l'auteur entend en effet parler d'un complot, qu'il s'empresse de dévoiler aux autorités florentines. Il précise qu'il fait cela contre son intérêt direct : lui et sa famille risquaient gros puisqu'ils se trouvaient alors à la merci des gens qu'ils venaient de dénoncer. On retrouve ainsi la distinction entre intérêt particulier et intérêt général chère à la conception juridique et philosophique du *Bene comune*. Mais comme la suite du passage le montre, la présentation de ce désintéressement s'inscrit dans le cadre d'une stratégie d'écriture plutôt intéressée, puisqu'elle participe à la construction par Simone Peruzzi de son monument personnel d'acteur politique vertueux. Quand il précise qu'il ne voulut point de salaire en récompense de son action au service de la commune, il sous-entend en effet qu'il agit

⁶¹ *Ibid.*, p. 522 [1375] : « Alors que je me trouvais à Bologne avec ma famille en raison de la mortalité, au moment de la famine, un certain abbé de Lisaccio était à Florence comme ambassadeur du pape, et il traitait frauduleusement avec notre Commune. [...] je dévoilai à l'un comme à l'autre la trahison faite à notre Commune, leur faisant confiance pour ma sécurité. Tout fut rapporté au cardinal de Bologne ; et s'il n'avait pas été de nature bénigne, moi et ma famille qui nous trouvions à Bologne aurions perdu nos biens et nos vies. C'est ainsi que je mis au jour et rendis manifeste ce qui était ourdi contre ma commune. [...] Et en vérité si cet accord n'avait pas été fait, notre liberté était perdue. Et je fis tout cela sans vouloir aucun salaire de la commune. Ayant fait le dit accord, il était nécessaire que je fusse extrait prieur aux calendes de juillet 1375 : je pouvais y être réticent à bon droit par essence, car j'étais pleinement informé de tout, et malgré le dit accord le grand péril encouru par ma commune était clair à mes yeux, car ils ne s'étaient engagés comme soldats que quatre mois : je décidai de venir à faire partie des prieurs de Florence, et je fis ainsi pour le salut de ma commune. Ceux qui voulaient le salut de notre commune voyaient qu'il était nécessaire de faire alliance avec messire Barnabé et messire Galéas ; et je trouvais à Florence des ambassades des deux seigneurs pour le faire. [...] Une fois faite cette alliance, ceux qui désiraient le salut de notre commune virent que ce qui avait été fait ne suffirait pas, car les dirigeants de l'Église en Italie étaient si puissants et forts de gens d'armes comme de toute chose, et qu'ils avaient de très mauvaises intentions envers notre commune et notre état : et cela se voyait manifestement. [...] Chaque fois je pris la tête avec chaleur et ferveur pour soutenir et faire avancer l'utile et le bien de la commune, en tout point et en toute affaire, en soutenant toujours l'honneur, l'utile et l'indépendance de notre commune et la liberté de notre cité et de tous nos frères alliés ; et cela est évident aux yeux de tous, et l'on sait manifestement qu'il en est ainsi, car j'oeuvrai toujours hautement en cette affaire, en toute indépendance, ayant éloigné de moi toute crainte, toute affection, tout appétit de bien propre et en ayant toujours nettement et franchement eu en vue le bien commun ».

en acteur politique florentin naturellement, même en dehors de ses mandats officiels : le Bien de la commune apparaît ainsi comme la mesure de son agir quotidien, le fondement de son éthique personnelle. Sa présence dans la Seigneurie suivante, c'est-à-dire au sommet de l'exécutif florentin, est présentée comme une nécessité : le Bien de la commune l'exigeait à ce moment crucial de la vie de la cité. C'est ici qu'intervient un basculement qui n'a rien d'anodin : alors qu'auparavant il utilisait le possessif « notre » quand il évoquait la commune, Peruzzi parle maintenant de « ma commune ». Son moi d'acteur politique majeur en vient ainsi à occuper le devant de la scène discursive, et notre auteur finit même par dire qu'il *décide* d'être Prieur pour le salut de la commune, malgré l'ampleur de la tâche qui l'attend (et qu'il voit nettement, en homme pleinement informé de la situation et de ses enjeux). Loin des procédures effectives et conventionnelles de tirage au sort ou même des mesures d'élection *a mano*, l'engagement de Simone Peruzzi au service de la commune est présenté de façon éminemment personnelle et volontaire. Au moment de narrer les décisions qu'il prit alors, l'auteur se repose (comme Donato Velluti dans son discours) sur un groupe de citoyens caractérisés par leur aspiration au Bien de la commune, qui sont forcément d'accord avec les options de l'auteur : on retrouve alors la forme plurielle du possessif « nostro Comune » pour englober cet ensemble d'acteurs politiques. Mais dans la conclusion de son récit, Simone Peruzzi ne peut s'empêcher de revenir sur ce qui lui tient le plus à cœur : la défense de son action politique et la construction de sa figure de bon citoyen et de protagoniste des affaires de la cité. En quelques lignes sont ainsi concentrées trois des occurrences se référant à la notion que contient notre corpus, dans le cadre d'un discours qui est de nouveau focalisé sur le « je » agissant (« mi feci capo ») qui bénéficie de l'adhésion massive de ses concitoyens (« cela est évident aux yeux de tous, et on sait qu'il en est manifestement ainsi ») et se positionne comme acteur politique dans le cadre d'une conception antithétique du « bien propre » et du « bien commun ». La dernière image du récit est ainsi focalisée sur l'auteur rejetant les passions propres à l'individu pour « tourner toujours franchement et nettement son regard » vers le Bien commun. Celui-ci constitue ainsi explicitement l'horizon éthique en fonction duquel se définit la figure de l'acteur politique florentin exemplaire, à laquelle Simone Peruzzi cherche à s'identifier tout au long de son récit.

Actif politiquement depuis le milieu des années 1350 mais écrivant ces lignes dans les années 1370, alors qu'il se rapproche du terme de sa carrière et de sa vie, Simone Peruzzi apparaît ainsi comme le chaînon reliant la première génération d'auteurs traitant du *Bene (del) comune* à la deuxième. Celle-ci est composée d'hommes devenus politiquement actifs dans les années 1370 et surtout 1380 qui utilisent moins l'expression que leurs aînés (fig. 58, ci-après), au profit de références aux représentants et aux organes de la commune, acteurs principaux de la scène politique florentine à leurs yeux. Quand ils évoquent le *Bene (del) comune*, c'est pour

emporter l'adhésion des concitoyens auxquels ils s'adressent⁶² et pour se mettre en avant en tant qu'acteurs politiques de premier plan⁶³.



Parmi les auteurs de cette génération, Bonaccorso Pitti, sous la plume duquel on trouve l'image la plus typique du Bien commun de tout notre corpus :

[...] i quali, per loro spezialità e per l'odio segreto, mi pare che abbandonino il bene e

l'onore del nostro Comune. E veggio essere entrati nel nostro reggimento, per difetto de' detti maggiori, due condizioni di cittadini, cioè è gente nuova e molti giovani, i quali hanno preso tanto di baldanza, per la divisione che veggiono ne' detti maggiori, che certo mi pare vedere che poco tempo possa passare, che questo stato non abbia grande mutazione; se già Iddio non provvede, che i detti maggiori di buono cuore si pacifichino e tirino a una corda per lo bene comune e non impediscano la giustizia, come a questi tempi tutto di fanno per le loro spezieltadi.⁶⁴

Tout y est, depuis l'opposition entre le bien commun et les « intérêts particuliers », jusqu'aux citoyens qui œuvrent de bon cœur pour le bien commun, en passant par la corde qui concrétise l'union de leurs volontés, comme dans la fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti⁶⁵. Or non seulement, dans le discours de l'auteur, cette image idéale ne correspond pas à la réalité mais à un souhait, dont l'expression est teintée de pessimisme (l'auteur finit par s'en remettre à Dieu pour que

⁶² Niccolò BALDOVINETTI rapporte ainsi le discours prononcé pour convaincre l'exécutif florentin de la nécessité d'exclure temporairement les RICCI et les ALBIZZI du jeu politique (cf. Annexes III, n° 3) f° 20 r. [1373] : « che per buono e pacifico stato del popolo e comune di Firenze e per riposo dela nostra città, era di bisogno provvedere e riformare per li detti 37, e apresso per gli oportuni consigli del popolo e comune de Firenze, che la chasa tutta de' Ricci e la casa degli Albiçi dovessero essere stracciati di tutte le borse donde trati fosono ».

⁶³ Ainsi chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Scaramella, 1917-1934), p. 55 [1378] : « Non dimeno, messer Filippo Corsini e messer Donato Barbadoro, ambasciadori insieme cogli altri ambasciadori fiorentini, non lasciorono però, che ogni vantaggio, onore e stato del popolo e comune di Firenze non cercassono », (éd. Corazzini, 1885) p. 45 [1405] : « Ma disse: se niuno volesse dire el contradio, ched io non avessi fatto e con sollecitudine e con effetto, e cierco ogni mio onore, e onore e stato del comune di Firenze ».

⁶⁴ PITTI, Bonaccorso (éd. Branca, 1986) p. 428-429 [1402] : « Il me semble en effet que ces derniers, pour servir leurs propres intérêts et leurs haines secrètes, délaissent le bien et l'honneur de notre commune. Je vois bien que par leur défaillance deux sortes de citoyens sont entrés au gouvernement : de nouveaux venus et nombre de jeunes. Ceux-ci ont pris tant de hardiesse, à cause des divisions qui règnent parmi les hauts personnages et dont ils sont témoins, qu'il me semble que peu de temps s'écoulera avant que notre État ne subisse quelque grand bouleversement, à moins que Dieu ne fasse en sorte que les grands se réconcilient de bonne grâce, tirent sur une même corde pour le bien commun et cessent d'entraver la justice, comme ils le font aujourd'hui quotidiennement pour leurs intérêts particuliers » (trad. Fiorato, Giovanetti, Lucas, 1991, p. 99).

⁶⁵ Cf. CASTELNUOVO, 1995, RUBINSTEIN, 2004, p. 61-98 [1958] et p. 347-364 [1997], SKINNER, 2002, p. 10-117, et en particulier BOUCHERON, 2005, p. 1137-1200 (qui revient sur la bibliographie afférente), ZORZI, 2010, *spec.* p. 288-290.

cela s’accomplisse) mais le sujet qui donne lieu à cette diatribe est fort éloigné du cadre typique de l’expression du Bien commun, bien que l’on retrouve l’enjeu traditionnel du Salut de la cité (menacée d’un « grand bouleversement »). Pitti utilise en effet la notion de Bien commun pour juger négativement de l’action de ses concitoyens en matière de *squittino* et d’accès au *reggimento* : nous voilà bien loin des mesures prises pour la défense de l’intégrité et de la liberté de la commune des premières occurrences. Aux yeux de Bonaccorso Pitti, l’élément déterminant pour le futur de la cité est en effet la composition du *reggimento*, à savoir les *hommes* appelés à gouverner. Le centre de gravité de la pensée du Bien de la commune semble s’être ainsi déplacé vers la conception des acteurs appelés à le mettre en œuvre.

La fin d’un idéal

L’utilisation que fait Giovanni di Pagolo Morelli de la notion le confirme. Sous sa plume, le bien de la commune apparaît comme la finalité idéale de l’acteur politique exemplaire (Benedetto Alberti ou lui-même, par exemple⁶⁶), mais également sous une forme très particulière, où il est de fait assimilé au *reggimento* :

Ma i’ credo non bisogna loro questo sospetto, perché tale è nimico o vuole male a chi regge none per altra cagione se non perché e’ non fa parte di quello bene che è comune, intendi a chi non se l’ha tolto per suo male operare; ma a chi ha fatto e fa buoni portamenti, costui non si dee avere a schifo né togli l’onore suo; e quando tu il facessi, egli arebbe ragione odiarti.⁶⁷

Cette remarque se rapporte au scrutin dit du Mangione, et précède les considérations sur le rapport des citoyens aux honneurs de la commune que nous avons citées plus haut. Pour l’auteur, les tensions internes à la cité s’expliquent par l’exclusion de certains du *reggimento* : selon lui, la participation à « ce bien qui est commun » constitue le prisme principal de l’action politique des Florentins et le critère de définition de leurs amis et ennemis. On est ainsi passés du Bien de la commune à une représentation de la commune comme bien commun des Florentins : participer à son gouvernement semble désormais relever du droit et non plus du devoir.

⁶⁶ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 227 [1381], p. 273 [1404] : « Questa pace dispiacque a tutti quelli cittadini i quai sono possenti e sono dal Comune onorati: a chi ella piacque furono gente male contenta, o con grande gravezza, o gente ignorante. E quanto che a me, dispiacque, pogniamo che io sia de’ gravati, ma io vo’ meglio alla città e al bene e onore del Comune che io non voglio alla mia ispezieltà » (cf. *supra*, chapitre 6).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 280-281 [1404] : « Mais je crois que leur soupçon est superflu, car l’unique raison pour laquelle quelqu’un est l’ennemi de celui qui gouverne, ou bien lui veut du mal, est que lui-même ne fait pas partie de ce bien qui est commun, du moins dans le cas de ceux à qui on ne l’a pas ôté à cause de leurs mauvaises opérations ; dans le cas de ceux qui, hier comme aujourd’hui, se sont bien comportés, il ne faut pas les écarter ni leur prendre leur honneur : si tu le faisais, cette personne aurait le droit de te haïr ».

On comprend alors aisément pourquoi la notion de *Bene (del) comune* ne tarde pas à disparaître totalement du corpus⁶⁸, tandis que s'affirme un remodelage en profondeur de l'image de la commune, non plus agissante et toute puissante mais désormais subordonnée à ses représentants.

Bartolomeo del Corazza en vient ainsi à préciser ce qu'il entend quand il présente la commune de Florence en train de prendre possession de Pise : en réalité, ce furent les commissaires de la Guerre qui entrèrent « en son nom et en tant que ses envoyés⁶⁹ ». L'image du *Comune* agissant et personnifié ne semble plus s'imposer du tout aux yeux de l'auteur. Sous la plume du très actif – diplomatiquement parlant – Jacopo Salviati⁷⁰, on voit même poindre l'image d'une commune *contrainte* :

[...] mi mostrarono la commissione de' Sanesi, la Terra di Monte Chiello, che è in Valdorcchia, e Cigliano, che è in Valdichiana, et la Bastia delle Chiane del Ponte di Torrita, però che così era obbligato a rendere il Comune di Firenze a' Sanesi per la pace, che feciono i Venetiani fra noi, et il Duca di Milano adì 21 di Marzo 1399.⁷¹

La commune de Florence est ainsi tenue de respecter des engagements qu'elle n'a pas pris elle-même, subordonnée aux décisions prises en son nom par les représentants des différentes puissances de la Péninsule réunis pour négocier les traités

⁶⁸ Les dernières occurrences que l'on peut rapprocher de l'idée de Bien de la commune font ainsi la part belle aux acteurs qui œuvrent dans ce but. CAPPONI, Gino (éd. Folena, 1962), p. 35 [1420] : « VII. Guardisi chi ama il Comune dalle grandi condotte e dalle superchie spese, e innanzi ad ogni cosa da riducersi a setta », MANNINI, Salvestro (cf. Annexes III, n° 30), p. 429-430 [1421] : « Ricordanza che a dì 30 di Giugno l'anno 1421 i Genovesi e 'l Doge di Genova, cioè Messer Tommasino da Campofregoso ci venderono Livorna con tutte appartenenze del Porto di Pisa, e questo dì prendemmo la tenuta, e presela pe'l Comune Bartolomeo Peruzzi e messer Piero Beccanugi Giudice; costòcci f. 100 mila di suggello di buon oro e fu buon mercato, et al tempo si vedrà l'onore, et utile gitterà a Pisa et questa Comunità, che piaccia a Dio sia in buon'hora, e buon punto, e pace e onore di questa Città ». Le Bien de la commune n'est ainsi plus présenté comme quelque chose d'évident pour l'ensemble de la communauté mais comme quelque chose que certains hommes avisés entrevoient et mettent en œuvre contre vents et marées, avant que leurs concitoyens ne leur donnent raison avec le temps.

⁶⁹ DEL CORAZZA, Bartolomeo (éd. Gentile, 1991), p. 41 [1406] : « Memoria che addì VIII di ottobre 1406 con la grazia dell'Altissimo Iddio, ebbe ed entrò il commune di Fiorenze in Pisa: cioè Gino Capponi e Bartolomeo Corbinelli e Bernardo Cavalcanti, ' Dieci di Balìa del commune di Fiorenze, in nome e come mandati dal commune sopradetto ».

⁷⁰ On voit bien le processus de retour au premier plan de l'action des représentants de la commune dans le récit qu'il fait d'une des ambassades qui constituent la matière principale des fragments de son livre qui nous sont parvenus (éd. di San Luigi, 1784), p. 359-360 [1411] : « oltre a ciò, che noi con loro ci dolessimo della oppressione fatta loro da' Malatesti, et come per quella cagione il nostro comune havea mandati a Carlo due Ambasciatori, cioè Mess. Iacopo Gianfigliuzzi, et Vieri Guadagni, a pregarlo per parte del Comune, che si volesse levare dalle loro offese, et dove esso dimostrasse di non volere fare quanto che essi gli dicessero per parte del Comune, che il nostro Comune non soffrirebbe che i loro frategli Bolognesi fossero così molestati, et guerreggiati; per la quale cagione il nostro Comune pensava, che udendo Carlo le parole dette, esso consentirebbe all'accordo con loro, ma dove pure egli stessi protervo, che il Comune nostro darebbe loro quell'aiuto, et sussidio, che fusse loro possibile a mantenimento dello stato, et libertà loro ».

⁷¹ *Ibid.*, p. 180-181 [1399] : « ils me montrèrent la commission des Siennois, la ville de Monticchiello, qui se trouve en Val d'Orcia, et Cigliano, qui se trouve en Val di Chiana, et la Bastia delle Chiane du Pont de Torrita, car c'est ce que la commune de Florence était tenue de rendre aux Siennois en vertu de la paix que firent les Vénitiens entre nous et le Duc de Milan le 21 mars 1399 ».

d'alliance et de paix. Les lignes rédigées plusieurs décennies plus tard par Agnolo de' Ricci sont encore plus explicites à ce propos :

A dì 17 di maggio, Oratori allo 'mperadore nella Magna: messer Tommaxo Corsini Dottore, messer Pino di messer Giovanni de' Rossi Kav., messer Gherardo Buondelmonti Kav., Filippo di Cione Magalotti, Uguccione di Ricciardo de' Ricci accivati a potere obrigare el Comune a ogni coxa.⁷²

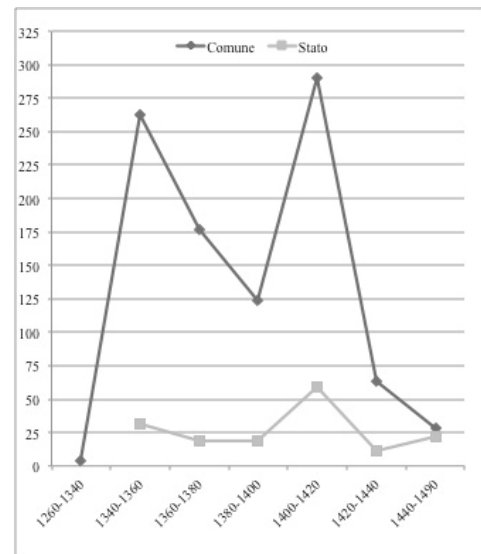
Le temps de la commune triomphante est bel et bien terminé, de même que le règne du Bien commun dans les discours de nos auteurs : ces deux représentations, qui semblent avoir constitué le cadre structurant de la pensée des auteurs des deux premières décennies du xv^e siècle (succédant ainsi aux couples antagonistes *Grandi/Popolani* et *Guelfi/Ghibellini*) ont semble-t-il cédé la place à la figure triomphante de l'acteur politique et à son pragmatisme. À moins qu'un autre terme n'ait pris le relais de la commune pour désigner l'entité politique florentine ?

QUID DU STATO ?

Au premier coup d'œil sur les occurrences du terme *stato* dans notre corpus (fig. 59, ci-contre), on constate :

1. qu'il fut beaucoup moins employé que *Comune*,
2. que l'âge d'or de la pensée de la commune coïncide avec la période où l'on évoqua le plus souvent le *stato*,
3. que si ce terme connut aussi une désaffection chez les auteurs devenus politiquement actifs après 1420, il ne connaît cependant pas le funeste destin du *Bene comune*.

Reste à savoir ce que nos auteurs entendaient par *stato* quand ils employaient le mot.



La dynamique du stato

Les quelques occurrences que nous avons rencontrées au gré des citations de ce chapitre nous permettent d'emblée d'affirmer que *stato* et *Comune* sont compatibles et ne désignent pas *a priori*, ou du moins dans un premier temps, des formes distinctes d'organisation de la cité : le *stato* apparaît ainsi tout d'abord dans notre corpus dans le

⁷² RICCI, Agnolo, (éd. di San Luigi, 1781), p. 224 [1352] : « le 17 mai, Orateurs auprès de l'Empereur en Allemagne : messire Tommaso Corsini, docteur en droit, messire Pino fils de messire Giovanni de' Rossi, chevalier, messire Gherardo Buondelmonti, chevalier, Filippo di Cione Magalotti, Uguccione di Ricciardo de' Ricci, autorisés à pouvoir obliger la commune en toute chose ».

sens d'« état » de la commune à un moment donné⁷³. Or qui dit temporalité dit mutabilité. Cet état peut ainsi être « grand » ou « petit », « bon » ou « mauvais », se rapprochant alors de l'idée de *statut*, qu'il s'agisse d'ailleurs du *stato* des particuliers⁷⁴, des grands de ce monde, ou d'entités politiques plus abstraites comme les communes ou l'Église⁷⁵, mais les auteurs sont conscients du caractère changeant de celui-ci.

En témoignent les verbes qui accompagnent très souvent les occurrences de *stato* au fil des décennies. Ceux-ci s'organisent parfois sur une échelle verticale (à moins que l'image la plus appropriée ne soit celle de la roue de la Fortune) le *stato* peut alors monter, descendre, être abaissé, augmenté, diminué :

[...] lo re Manfredi montò in grande stato e signoria [...] e lla Chiesa di Roma e suoi seguaci di ciò molto n'abassorono in tutte parti [...].⁷⁶

[...] ove poi si fece senza misura, e ov'e' facea con accrescimento di loro stato, si fece con loro infamia e diminuzione [...].⁷⁷

Allora montarono in istato gli artefici.⁷⁸

Ailleurs, c'est l'idée de mouvement, voire de conquête, qui l'emporte. Il va et il vient, on le perd, le reprend, le retourne, le détourne, changeant parfois sa forme⁷⁹ :

Ciò s'interpretò ch'e' guelfi vinti e cacciati di Firençe vittoriosamente tornerebbono in istato e in eterno non perderebbono loro stato e signoria di Firençe [...].⁸⁰

⁷³ Ainsi chez Lapo DA CASTIGLIONCHIO (éd. Panerai, 2005), p. 426 [1266] et chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Corazzini, 1885), p. 45 [1405].

⁷⁴ Parmi les passages ayant trait à la vie de la cité contenues dans notre corpus, le nombre d'occurrences se référant au *stato* de particuliers, ou de leur famille, est assez limité, mais présent tout au long de la période : on en trouve plusieurs dans les portraits que fait Donato VELLUTI des membres de sa famille (éd. del Lungo, 1914, p. 27, 28, 29, 75, 177), ainsi que, quelques années plus tard, chez Nofri DELLE RIFORMAGIONI (éd. Scaramella, 1917-1934), p. 66 [1379] : « con molti altri cittadini, i quali tutti tornavano, o la maggior parte, con Giovanni di Masino dall'Antella; il quale era ricco e avea buono stato co Malatesti; e in un suo orto Giovanni fecie tutti gli usciti fiorentini ragunare; e quivi di pratico molto, ciercando e praticando dello stato loro », (éd. Corazzini, 1885), p. 19 [1405] : « Ed era riputato pratico cavaliere, ed era antico e di buona famiglia e di grande stato a Firenze ». On trouve encore des références de ce type chez Laurent DE MEDICIS, à propos de Côme (éd. Zanato, 1992), p. 34 [1464] : « Morì in grandissimo stato, quanto <alcuno> cittadino fiorentino di cui sia memoria ».

⁷⁵ Lapo DA CASTIGLIONCHIO évoque ainsi « lo *stato* di Santa Chiesa » (éd. Panerai, 2005, p. 408, 420), expression que l'on retrouve chez Jacopo SALVIATI (éd. di San Luigi, 1784, p. 216, 273, 278-279) ou encore chez Michele di Vanni di Michele CASTELLANI, lequel évoque aussi le *stato* du roi de France (cf. Annexes III, n° 15, f° 7 r-v. : « E per dare aquesto effetto volle el papa che per noi si favellasse a due Cardinali oltramontani [...] per fagli chiari de lo stato de Re Luigi el quale era in asai disagio di danari e di più altre cose le quali voglio tacere »), tandis que Naddo DA MONTECATINI évoque le *stato* de Sienne (éd. di San Luigi, 1784), p. 119 [1390] : « Ora è avvenuto, che molti gentiluomini ne sono usciti, per lo malo stato della città di Siena, ed hanno date al Comune di Firenze loro Terre, perchè il Comune si fidi di loro ».

⁷⁶ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005), p. 424 : « le roi Manfred monta en grand état et Seigneurie [...] et l'église de Rome et ses partisans baissèrent beaucoup à cause de cela dans toutes les régions » (voir aussi *ibid.*, p. 420, 427).

⁷⁷ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 247 : « là où ensuite on agit sans mesure, et où il agissait en augmentant leur état, on agit en le leur diminuant et en les déshonorant ».

⁷⁸ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 225 : « Alors l'état des *artefici* augmenta ».

⁷⁹ Voir les nombreuses occurrences de « volgere », « rivolgere », « subvertere », « mutare » associées à l'idée de *stato* citées *infra*.

[...] si vinse che lla chasa delgli Albizi e de' Ricci non possano avere ne ufisio ne benefisio per di qui a diessi anni prossimi che venghono, e cche d'ogni ufisio ched egli uscissono sieno stracciati, per la qual chosa si crede non riavranno lo stato per di qui a gran tempo.⁸¹

[...] essendosi scoperto un trattato, perchè il reggimento primaio dei buoni uomini e de' guelfi ritornasse in stato, tennero un consiglio [...].⁸²

[...] perché ripresono lo stato i ghueffi a questi Singnori, che n'era Rinaldo Gianfigliazi [...].⁸³

[...] nell'anno 1381 che i guelfi et buoni huomini e lle famiglie ripresono lo stato et fecionsi molti chavalieri, il detto Cristofano si fece chavalieri di nuovo [...].⁸⁴

Ricordando a te lettore questo Dalfino figliolo del Re di Francia quasi era venuto a perdere tutto suo stato, e così la casa di Francia, hora in un punto raquistato suo stato et honore, ch'è buona nuova per tutti i Christiani, e per i Fiorentini [...].⁸⁵

La vision du *stato* qui domine dans notre corpus est ainsi profondément *dynamique*. Celle-ci est nourrie par la volonté des uns d'acquérir ce *stato*, et par la peur des autres de perdre la position qu'ils occupent⁸⁶. L'espoir du maintien et de la

⁸⁰ DA CASTIGLIONCHIO, Lapo (éd. Panerai, 2005), p. 420-421 [1260] : « On interpréta cela comme le signe que les Guelfes vaincus et chassés de Florence retrouveraient victorieusement leur état et qu'ils ne perdraient plus jamais leur état et la Seigneurie de Florence » (voir aussi p. 429).

⁸¹ MONALDI, Guido (éd. Guasti, 1835) p. 505 [1372] : « on vota que la maison des Albizzi et des Ricci ne puissent plus avoir ni office ni bénéfice pour les dix ans à venir et que pour chaque office où ils seraient tirés au sort, [leur bulletin] soit déchiré, de sorte que l'on croit qu'ils ne retrouveront pas l'état d'ici à longtemps », p. 517 [1378] : « [...] e llo stato vie<ne> nell'arti minute ».

⁸² DELLE RIFORMAGIONI, Nofri (éd. Scaramella, 1917-34) p. 58 [1378] : « ils tinrent conseil car un complot avait été découvert, dans le but que le précédent *reggimento* des hommes bons et des Guelfes reviennent dans l'état ».

⁸³ DA PANZANO, Luca di Matteo (éd. Molho et Sznura, 2010), p. 467 [1381] : « Car les Guelfes reprirent l'état à ces Seigneurs, dont était Rinaldo Gianfigliazzi ».

⁸⁴ SPINI, Doffo (cf. Annexes III, n° 56), f° 16 v. [1381] : « en l'an 1381, quand les Guelfes et les hommes bons et les [grandes] familles reprirent l'état et que l'on fit de nombreux chevaliers, le dit Cristofano devint chevalier de nouveau ».

⁸⁵ MANNINI, Salvestro (cf. Annexes III, n° 30), p. 429 [1421] : « Je te rappelle à toi lecteur que ce Dauphin, fils du roi de France en était presque venu à perdre tout son état, de même que la maison de France, et a maintenant en un instant retrouvé son état et son honneur, ce qui est une bonne nouvelle pour tous les Chrétiens, et pour les Florentins ».

⁸⁶ Ainsi chez Luca di Totto DA PANZANO (éd. Berti, 1861), p. 66 [1350] : « Martedì, a dì 27 di luglio 1350, andamo, Ugo di Guccio e Ciampolo d'Alberto di Guccio ed io, per cavalcare il contado di Prato, e per fare che Prato venisse a essere sottoposto alla signoria di Firenze, e per tòrre lo stato a Francesco di Maghinardo e a Iacopo di Carino Guazzaloti, e a loro amici e setta; e vennevi soldati a piede assai, e più di quattrocento cavalieri, e 'l capitano fu da Lucca. [...] A dì 30 di luglio 1350, avemmo la terra a patti, e tornarvi dentro tutti gli usciti, e Guazzaloti perdero il loro istato », dans la réponse de Bernardo DA CASTIGLIONCHIO à son père (éd. Panerai, 2005, p. 441), chez Jacopo SALVIATI (éd. di San Luigi, 1784), p. 286-287 [1407] : « Il perchè i X se ne scusarono col Marchese, dicendogli che cercasse le sue ragioni, et che però e' le ha cerche, et ha hauta detta Rocca, et così provederebbe di togli tutto lo stato suo, potendo » (aussi p. 219-220, p. 319-320), ou encore chez Jacopo COCCHI-DONATI (cf. Annexes III, n°25) f° 71 v. [1466] : « vogli ciascun, con la mente sincera / adirizar a questo ogni suo gusto / se non vuol novità veder sovente. / Per Dio abbiassi a mente / che s'una volta ci venissi errato / Firenze perderia suo bello stato ».

conservation de son état (faire de son *stato* un statut, en somme⁸⁷) cohabite ainsi toujours avec l'idée de danger, et le doute permanent quant à l'avenir de ce *stato*⁸⁸.

Surtout, la conscience des antagonismes qui président *de facto* au changement d'état des entités politiques prises en considération est bien présente. C'est ainsi que les auteurs n'hésitent pas à identifier plusieurs *stati* en concurrence dans le paysage politique qu'ils examinent :

E poi a dì 23 di marzo 1384 il popolo grasso, ed i gentiluomini, e buoni mercatanti, ed uomini di Siena si levarono a romore, ed hanno cacciato lo stato minuto, e ridotto in istato di buoni, e comuni uomini. [...] A dì 20 d'aprile 1384 venne bella, e grande ambasciaria da i Sanesi a Firenze a rallegrarsi col Comune di Firenze del buono, e Guelfo stato, al quale la città di Siena è tornata.⁸⁹

En somme, ces occurrences nous placent *a priori* très loin de l'idée moderne d'État, potentielle concurrente de l'idée de commune.

Or ce constat demande à être nuancé dès lors que l'on prend en compte le temps dans l'équation : la dynamique du *stato* apparaît alors comme orientée vers la *stabilisation* de cet état, laquelle s'accompagne d'un bouleversement sémantique d'importance, vers la conception d'une entité politique autonome dénommée *stato*.

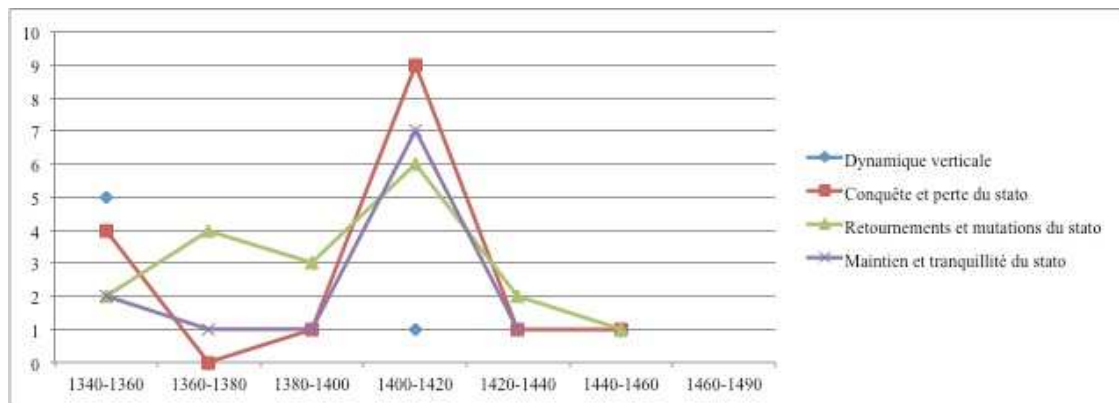
Un horizon stabilisé

On constate en effet un pic de présence des termes évoquant le *stato* dans sa dimension dynamique chez les auteurs politiquement actifs durant les deux premières décennies du xv^e siècle (fig. 60, ci-après), après avoir connu une fortune variée dans les décennies précédentes. À partir de 1420, la fréquence de toutes ces occurrences décroît brutalement, et à partir de 1460, on n'en dénombre plus aucune de ce type.

⁸⁷ Nous pensons aux occurrences de « mantenere in stato », « conservare » ou « tenere » *lo stato* : un certain nombre d'entre elles sont présentées *infra*.

⁸⁸ En témoignent par exemple ce passage de Giovanni di P. MORELLI (éd. Branca, 1986), p. 254 [1401] : « Di questo Signore si dubitò in Firenze, perché era amico del Duca; tenne lunga pratica dell'essere o col Duca o con noi, poi conchiuse con noi lega, amicizia e fratellanza; e questo durò, come udirete, insino che perdé il suo istato » et les doléances des Seigneurs toscans rapportées par Michele di Vanni di Michele CASTELLANI (cf. Annexes III, n° 15), f° 3 v. [1413] : « El quale con asai maggiori doglienze rivolse le parole, dicendo come Paolo Orsini era ito per to[r]gli suo stato, e d'altra parte Braccio, al quale e nostri Signori avevamo dato el passo [...] dolendosi che per voi alchuno atto non s'era fatto, vendendo quanto pericolo portato aveva di Pagolo et simile di Braccio, e quali erano iti abonora per torre suo stato » (ou encore f° 2 r. [1413], 5 v. [1421]).

⁸⁹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 74-76 [1384] : « Ensuite le 23 mars 1384 le *popolo grasso* et les gentilhommes et les bons marchands et les hommes de Sienne se soulevèrent, et ils ont chassé l'état *minuto* et l'on transformé en état d'hommes bons et communs. [...] Le 20 avril 1384 vint une belle et grande ambassade des Siennois à Florence pour se réjouir avec la commune de Florence du bon et guelfe état auquel la cité de Sienne est revenue » (voir aussi *ibid.*, p. 46, 52). Guido MONALDI distingue lui aussi entre le « minuto stato » et le « stato de' minori » dans son récit des événements de 1378 (éd. Guasti, 1835), p. 521 et Gino CAPPONI évoque un « stato di mercatanti e artefici », distinct du précédent, en 1381 (éd. Folena, 1962, p. 38). Cela sans compter les occurrences du *stato* des Guelfes et de ses antagonistes (pour lesquelles cf. *supra*, chapitre 6).



Si l'on examine de plus près les occurrences en question, on constate que les références aux renversements et aux mutations du *stato* sont présentées de façon de plus en plus négative au fil du temps⁹⁰ : la dimension dynamique du *stato* devient ainsi synonyme d'une menace qu'il convient de conjurer. En témoigne cet extrait de Naddo da Montecatini :

Item nota, che del mese di dicembre del detto anno, Siena si levò dentro a romore per temenza, che lo stato del popolo minuto, che ora regge in Siena, col braccio del Comune di Firenze non rivolgesse lo stato, ed in su quel romore appiccarono per la gola nove uomini del contado di Firenze.⁹¹

La crainte d'un renversement suffit ainsi à générer un soulèvement populaire. Quelques années plus tard, l'idée d'un renversement du *stato* de Florence est de nouveau identifiée comme une menace à l'occasion de l'affaire Donato Acciaiuoli, sous la plume de Naddo da Montecatini⁹² comme de Giovanni di Pagolo Morelli :

E perché e' si presume per quelli ch'erano grandi nel reggimento che questo facesse messere Donato per abbassalli (che così era), essi vollono rimediare; e non potendo ismuovere messere Donato da suo proposito, lo 'nfamarono dinanzi a' Signori e agli Otto con dire e mostrare che esso voleva rimuovere e sovvertire lo Stato e farsi signore sotto questo colore.⁹³

Deux ans plus tard, le spectre horrifiant du renversement de l'état est également évoqué par Niccolò Busini à l'occasion du récit de l'attentat manqué contre Maso degli

⁹⁰ Les premières occurrences de ce type semblent moins connotées. Voir par exemple cet extrait de Donato VELLUTI (éd. del Lungo, 1914) p. 240 : « E in sul fare [p. 241] e fermare la pace a Pescia, Pisa mutò stato di creare doge Giovanni dell'Agnello, grande popolare e cittadino di Pisa ».

⁹¹ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 74-75 [1384] : « Item note qu'en décembre de ladite année, Sienne se souleva de crainte que l'état du *popolo minuto*, qui gouverne pour l'instant à Sienne, avec le bras armé de la commune de Florence, ne retourne l'état, et durant ce soulèvement ils pendirent haut et court neuf personnes du *contado* de Florence ».

⁹² *Ibid.*, p. 153 [1395] : « disse, che messer Donato Acciaiuoli voleva rivolgere lo stato di Firenze, con ardere gli scrutini fatti, e farne di nuovo, e secondo che occorre, che farsi si fosse ».

⁹³ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 236 [1395] : « Et parce que ceux qui étaient grands dans le *reggimento* présumèrent que messire Donato faisait cela pour les abaisser (ce qui était le cas), ils voulurent y remédier ; et ne pouvant détourner messire Donato de son dessein, ils le couvrirent d'infamie auprès de la Seigneurie et des Huit en disant et démontrant qu'il voulait transformer et subvertir l'état et devenir Seigneur sous ce prétexte ».

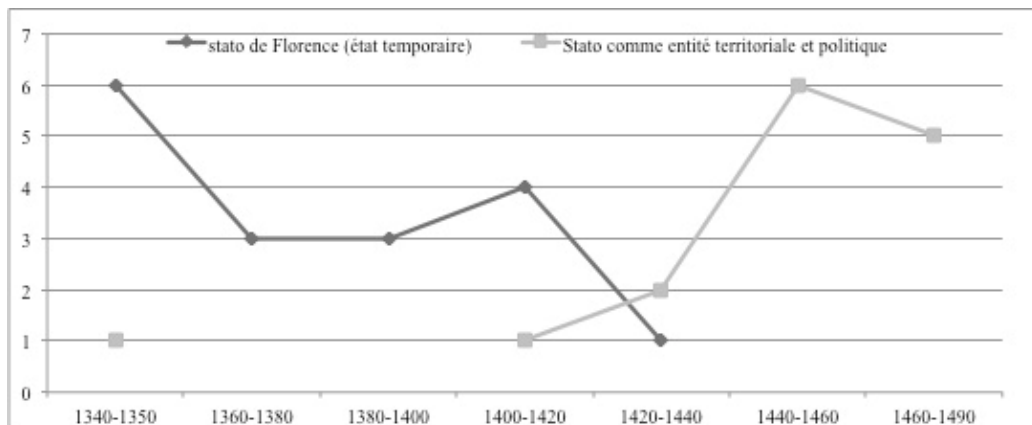
Albizzi⁹⁴, avant de se trouver au cœur du constat pessimiste de Bonaccorso Pitti sur le devenir de la cité que nous avons citée plus haut. Plusieurs décennies plus tard, on le retrouve enfin sous la plume de Jacopo Cocchi-Donati quand il évoque le projet d'attentat contre Pierre de Médicis qui conduisit au *Parlamento* de 1466 :

[...] avevano convenuto con lo illustrissimo messer Borso duca di Modona che dovesse mandare lo illustre messer Ercules suo fratello con grandissima gente d'arme a pié et a cavallo per rivolgere lo stato et cacciare, o far morire il predetto Piero di Coximo⁹⁵

En parallèle de ce processus de diabolisation de toute mutation du *stato*, la conservation et la tranquillité de l'état apparaissent toujours plus comme un horizon souhaitable, synonyme d'ailleurs de « bon état » de la commune :

Voltossi lo stato negli anni Domini 1381. Fessi isquittino, e 'l primo gonfaloniere di giustizia fu messere Rinaldo Gianfigliuzzi. E perché molti isquittini fatti di prima none otteneano punto di tempo, messere Benedetto degli Alberti, disiderando la fermezza e 'l buono istato del Comune e de' Guelfi come uomo intendente e pratico fé precipiare lo squittino in punto perpetuo da non venire mai meno [...]. Istette lo stato in riposo infino nel 1387.⁹⁶

Or l'issue de ce mouvement général, vers 1420, coïncide étonnamment avec l'émergence d'une nouvelle acception du terme *stato*, désormais synonyme d'entité politique autonome (fig. 61, ci-dessous).



On passe ainsi abruptement de la prière de Cambio Petrucci en faveur du Salut « de la liberté et de l'état pacifique et bon de chacune des parties, c'est-à-dire du

⁹⁴ BUSINI, Niccolò (cf. Annexes III, n° 11) f° 79 v. [1397] : « eglino si fugirono in Santa Liperata, e ivi fecono grande difesa e in effetto furono tutti presi e messi nelle mani del capitano et dell'aseghutore, et furono disaminati, e confesorono ch'eglino venivano per ucidere messer Maso et per volgiere lo stato ».

⁹⁵ Cf. Annexes III, n° 25, f° 70 r. [1466] : « ils avaient convenu avec l'illustrissime messire Borso duc de Modène qu'il devait envoyer l'illustre messire Hercule son frère avec une très grande armée à pied et à cheval pour renverser l'état et chasser ou tuer Pierre fils de Côme sus-cité ».

⁹⁶ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986) p. 227 : « L'état se retourna en l'an de grâce 1381. On fit un scrutin, et le premier Gonfalonier de Justice fut messire Rinaldo Gianfigliuzzi. Et comme nombre de scrutins faits auparavant n'arrivaient jamais à leur terme, messire Benedetto Alberti, désirant la stabilité et le bon état de la commune et des Guelfes, en homme intelligent et pratique, fixa le commencement des scrutins à échéance régulière sans dérogation possible [...]. L'état demeura en repos jusqu'en 1387 ». Cf. également sur ce point Jacopo SALVIATI (éd. di San Luigi, 1784, p. 359-360 [1411] et les textes de Jacopo COCCHI-DONATI analysés au chapitre 8.

Popolo e Comune de Venise et de Florence »⁹⁷ (où l'on retrouve l'aspiration à la tranquillité citadine ainsi que l'idée d'état *de la commune*) à ce genre de formulations :

[...] molto fu affatichato l'Uficio degli Otto per la difesa del Palagio et ancho io poi in affidare lo stato [...].⁹⁸

Questi Priori confinorono molti ciptadini, et così posono a sedere molte famigle sospette, et feciono molte cose in favore dello stato; et a lhor tempo spirò la balia data a più ciptadini [...].⁹⁹

Di poi, nel 1379, cominciò lo specchio, perché e cittadini dello stato fussono più obligati e constretti a pagare.¹⁰⁰

Et trassono delle Stinche, che v'erano stati messi per chaso di stato, Franciescho di messer Tomaso Soderini [...].¹⁰¹

Dans ces différents exemples, non seulement le terme *stato* est désolidarisé du génitif « de la commune » qui l'accompagnait jusqu'alors fréquemment, mais sa « consolidation », ses « intérêts » apparaissent désormais comme la finalité de l'action politique. Lo *stato* possède même des « citoyens » et des « affaires » en propre. Il apparaît ainsi non plus comme un état temporaire d'autre chose mais comme une notion à part entière, une entité autonome. C'est ainsi que les intérêts du *stato* prennent le relais du Bien de la commune, dont nous avons constaté la disparition progressive, et la période qui s'ouvre avec la troisième décennie du xv^e siècle semble être le règne du *stato*.

Le fait que l'éventail sémantique de *stato* se soit énormément réduit au fil des décennies (fig. 62 *a, b, c*, ci-après) ne fait que renforcer l'hégémonie grandissante de ce dernier venu parmi les différents sens du terme.

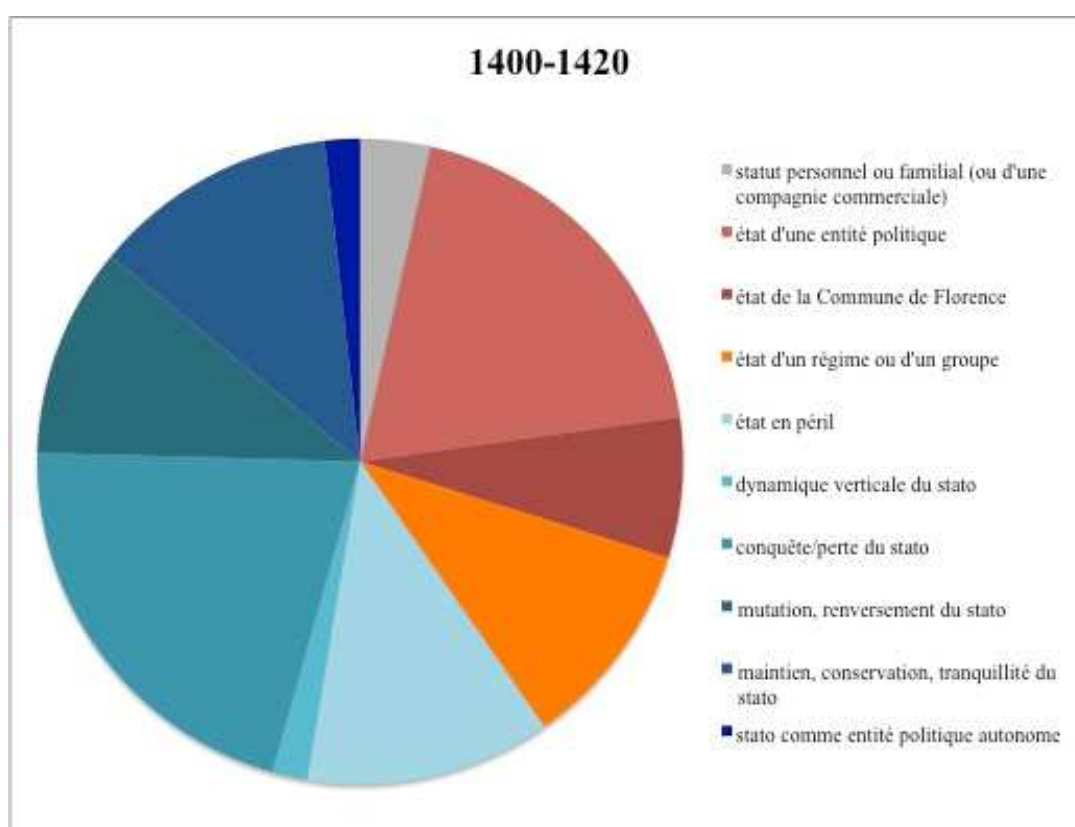
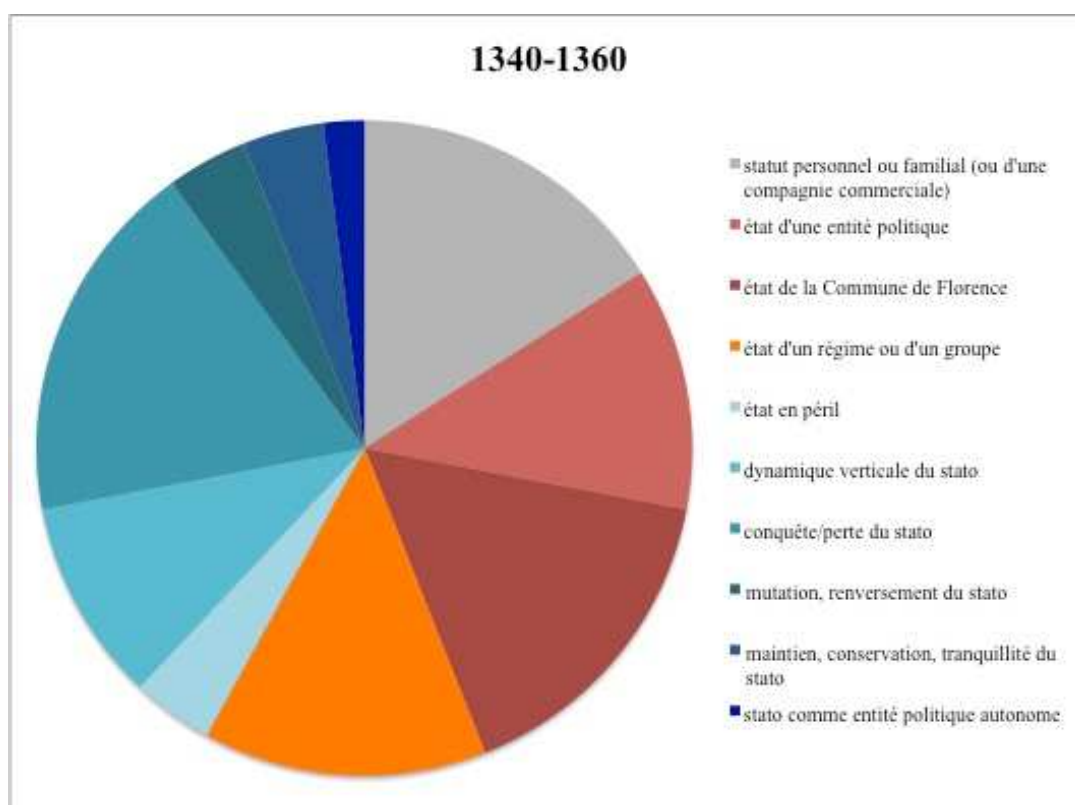
⁹⁷ PETRUCCI, Cambio di Tano (cf. Annexes III, n°46) f° 53 v. [1425] : « piacia a Dio duri questa buona fratelanza lungho tenpo, chon salvamento dela loro liberttà e paceficho e buono istato d'ogni parte, cioè del popolo e chomune di Vinegia e di Firenze ».

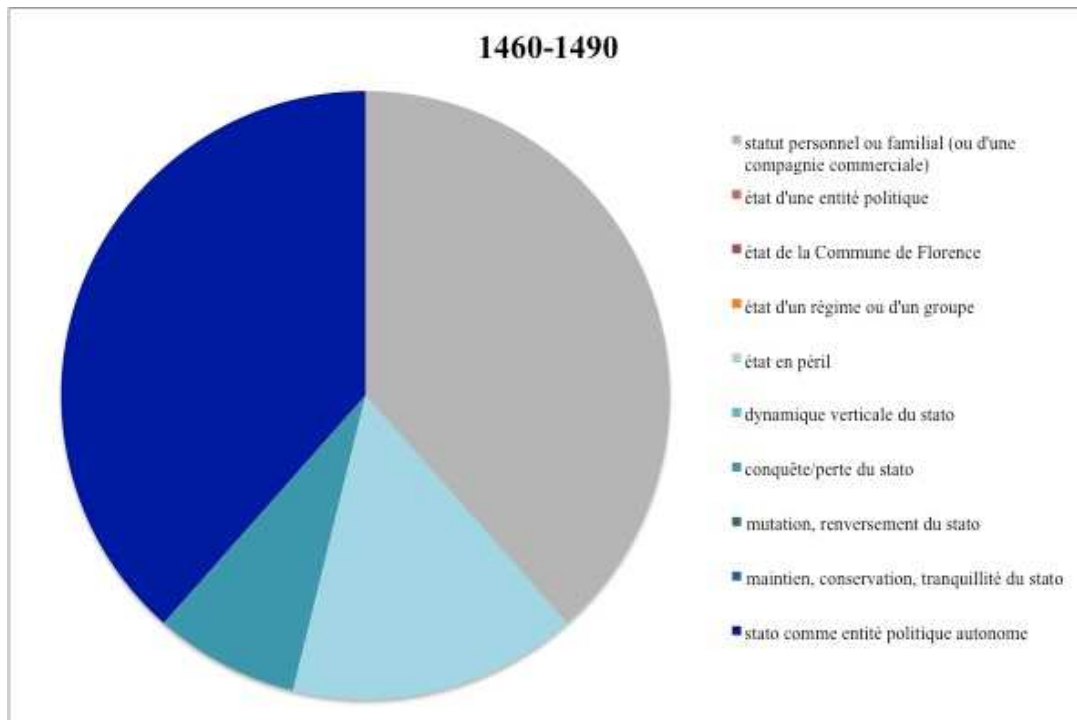
⁹⁸ DIETISALVI, Dietisalvi di Nerone (cf. Annexes III, n° 23) f° 101 v. [1434] : « l'Office des Huit fit beaucoup, pour la défense du Palais, et moi aussi ensuite, pour garantir l'état ».

⁹⁹ MEDICIS (DE), Côme (éd. Ciappelli, 2003) p. 177 : « Ces prieurs bannirent de nombreux citoyens, et ils exclurent aussi du gouvernement de nombreuses familles suspectes, et ils firent de nombreuses choses en faveur de l'état ; et durant leur mandat la *balia* confiée à plusieurs citoyens expira ».

¹⁰⁰ PALMIERI, Matteo (éd. Conti, 1983), p. 6 [1375] : « Ensuite, en 1379, débuta le *specchio* afin que les citoyens de l'état soient obligés de payer ». On trouve la même expression chez Agnolo DE' RICCI quelques années plus tard (éd. di San Luigi, 1781), p. 221 [1363] : « Avemo Uguccione fratello di detto Messer Rosso el quale fu nel suo tempo el secondo ciptadino di Firenze in grandezza et contrario a lui come si diceva fu Piero di Filippo degli Albizi. Et in questi dua Ciptadini erono ridotti tutti gli altri Ciptadini dello stato et durò questa setta trenta anni in circha ».

¹⁰¹ RUCELLAI, Giovanni (éd. Perosa, 1960), p. 51 [1444] : « Et ils tirèrent des *Stinche*, où ils avaient été mis pour des affaires d'état, Francesco fils de messire Tomaso Soderini, [...] ».





La palette sémantique du terme se réduit ainsi de dix à quatre acceptions seulement en l'espace de quelques décennies. La part dévolue à la dimension dynamique du *stato* se réduit. Surtout, toutes les acceptions liées à la dimension temporaire de « l'état » de la commune disparaissent tandis que s'affirme peu à peu l'acception de *stato* comme entité politique autonome (en concurrence avec le terme *Comune*). Chez les auteurs devenus politiquement actifs à partir de 1460, ce sens domine d'ailleurs nettement¹⁰². Employé par Jacopo di Cocchi-Donati¹⁰³, Carlo Gondi¹⁰⁴, ou encore Belfradello degli Strinati et Filippo Strozzi, il désigne tantôt l'organisation de la cité de Florence, tantôt des puissances extérieures telles Milan. Ces dernières sont donc perçues comme des entités comparables à Florence (puisqu'un même terme peut les désigner) alors que leur organisation est tout sauf communale :

Messer Filippo Sagramori Imbasciadore di Milano, cioè del Duca, o vero di Madonna sua Madre, che regge quello Stato [...].¹⁰⁵

¹⁰² La majorité des occurrences du terme se rapportant au *stato* d'un individu ou d'une famille se trouvent en effet sous la plume de Laurent DE MEDICIS, et nous avons vu au chapitre 8 combien dans son cas la frontière entre *stato* personnel et *stato* citadin était mince.

¹⁰³ COCCHI-DONATI, Jacopo (cf. Annexes III, n° 25) f° 69 v. [1466] : « Se per malitia si trapassa il segno / et sia chi vogla fare al modo usato / per certo si può dir che 'l vostro stato / mai possa avere fermezza o buon sostegno [...] vogli ciascun, con la mente sincera, / adirizar a questo ogni suo gusto / se non vuol novità veder sovente. / Per Dio abbiassi a mente / che s'una volta ci venissi errato / Firenze perderia suo bello stato ».

¹⁰⁴ GONDI, Carlo (éd. Ridolfi, 1928), p. 112 [1466] p. 112.

¹⁰⁵ STRINATI, Belfradello (éd. Marcelli, 2008), p. 128-129 [1478] : « messire Filippo Sagramori ambassadeur de Milan, c'est-à-dire du Duc, ou plutôt de Madame sa mère, qui dirige cet état ».

E quali genti furono rotte del mese di luglio dal Signore di Rimino. Poi del mese di sette[n]bre, sendosi già partito lo duca di Ferrara per Lonbardia per inpacio che dava a quello stato lo Signore Lodovico e Signore Ruberto, lo duca di Calabria e d'Urbino rupono e nostri restati al Pogio [...].¹⁰⁶

Le *Stato* est ainsi désormais pensé comme une entité que l'on gouverne¹⁰⁷ et qui est de plus associée à un territoire : nous voilà donc bien loin des premières acceptions relevées dans notre corpus, et beaucoup plus proches de la conception du *stato* qui sera celle de Machiavel par exemple¹⁰⁸. Parmi les premiers auteurs à utiliser cette nouvelle acception de *stato* se trouvent de nombreux médicéens (quand il ne s'agit pas des Médicis eux-mêmes) mais en l'espace de quelques décennies seulement, cette nouvelle représentation s'est largement imposée dans les discours des Florentins, tandis que l'ancienne vision de la commune disparaissait dans l'oubli. Un âge du *Stato* placé sous la houlette médicéenne semble ainsi avoir succédé à celui de la commune triomphante.

CONCLUSIONS

Ce parcours à travers les représentations du corps politique qui émergent des livres de famille a montré que celles-ci ne coïncident pas forcément avec la réalité des forces qui s'affrontaient dans l'arène politique florentine. En témoigne le cas des *artefici* et *mercatanti*, dont l'importance est très réduite sous la plume de nos auteurs, alors même que les *Arti* jouèrent historiquement un rôle non négligeable dans la cité. Ce phénomène s'explique car nos auteurs ne se pensaient pas tant comme des membres des *Arti* (*maggiori*, pour la plupart) mais comme des *cittadini* avant tout. Ensuite venaient les distinctions, au sein du corps politique florentin, entre membres

¹⁰⁶ STROZZI, Filippo (cf. Annexes III, n°58) f° 106 v. [1478] : « Lesquelles armées furent mises en déroute au mois de juillet par le Seigneur de Rimini. Puis, au mois de septembre, le Duc de Ferrare étant déjà parti en Lombardie à cause de l'embarras que causait à cet état le Seigneur Ludovic et le Seigneur Robert, le duc de Calabre et d'Urbain mirent en déroute nos troupes demeurées à Poggio ».

¹⁰⁷ Nous ne nous sommes pas arrêtés dans ce chapitre sur la notion de Gouvernement car le champ lexical du *governo* est extrêmement réduit au sein de notre corpus (on dénombre seulement 39 occurrences sur l'ensemble de la période, dont cinq se réfèrent au gouvernement de soi et de ses enfants, et cinq autres au titre de Gouverneur de Gênes porté par Boucicault). Parmi les 29 occurrences restantes, 15 apparaissent sous la plume d'auteur politiquement actifs après 1420. Le syntagme « male governo » apparaît pour la première fois sous la plume de Salvstro MANNINI dans une note se référant à 1424, avant de se diffuser (on le retrouve sous la plume de Côme DE MEDICIS et d'Ugolino MARTELLI), tandis que le *buon governo* apparaît seulement chez ce dernier et chez Giovanni RUCELLAI. De la même façon, le champ lexical de la République est très peu important dans le corpus : la *repubblica* apparaît en tout 7 fois dans le corpus : deux fois sous la plume de Lapo DA CASTIGLIONCHIO (dont une fois en référence à Cicéron et à la République romaine), une fois chez Giovanni DE' PIGLI (cf. Annexes III, n° 49, f° 96 r. [1456]), trois fois chez Agnolo DE' RICCI, dans le portrait de l'un de ses ancêtres (éd. di San Luigi, 1781, p. 227) et une fois sous la plume de Laurent DE MEDICIS (éd. Zanato, 1992, p. 33). La plupart des occurrences sont ainsi tardives et coïncident avec la période où l'idée de *Stato* comme entité politique autonome s'était affirmée.

¹⁰⁸ Voir sur ce point l'essai de synthèse proposé par FOURNEL, 2008.

du *Popolo* et Grands, Guelfes et Gibelins, dans le cadre d'une pensée qui apparaît longtemps comme structurée par l'antagonisme.

Être citoyen constitue ainsi le socle de la pensée politique de nos auteurs. Or cette notion est employée au pluriel : la diversité est ainsi constitutive de l'identité politique des Florentins, et cela se reflète sur leur conception du cadre dans lequel s'inscrit cette citoyenneté. La commune apparaît ainsi dans un premier temps comme un cadre voué à contenir l'entité plurielle que constituent les *cittadini* : elle est d'abord gestion commune à l'intérieur des murailles et l'action de ses membres est avant tout orientée en vue de la conservation de ce cadre face aux attaques extérieures.

La notion de commune s'émancipe seulement dans un second temps des hommes qui la composent, pour s'imposer au début du ^{xv}^e siècle comme le cadre de référence de la pensée de nos auteurs. L'image de la commune agissante, associée à la réflexion sur les moyens de la conserver en bon état semble ainsi avoir succédé aux couples antagonistes structurants pour les générations précédentes (*Grandi/Popolani*, *Guelfi/Ghibellini*). D'un point de vue chronologique, cela semblerait aller dans le sens de la thèse d'Hans Baron : le thème communal est effectivement central dans les discours de nos auteurs pendant les deux premières décennies du ^{xv}^e siècle¹⁰⁹. Cependant, avant d'y voir la confirmation de l'existence d'un âge d'or de l'engagement « civique » des Florentins, il convient de constater que dans les pages privées que nous avons étudiées, l'étendard de la commune servait bien souvent à mettre en valeur son porteur. L'enjeu des passages en question reposait en effet sur la figure de l'acteur politique qu'ils dessinaient.

Dans les livres de famille florentins, pensée de la commune et pensée de l'action en son sein semblent ainsi indissociables. Or ici encore on constate qu'une rupture majeure est advenue à un moment qui coïncide avec l'affirmation de la faction médicéenne dans le paysage politique florentin : le *Bene (del) comune* a alors totalement disparu des discours de nos auteurs, au profit d'une conception du *Stato* comme entité autonome surgie quasiment du néant.

La pensée politique des Florentins semble ainsi s'être structurée au fil des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles autour de notions-clefs, qui permettaient aux auteurs d'interpréter les événements qui se déroulaient dans la cité ainsi que de décrire à leurs descendants le corps politique auquel ils considéraient qu'ils appartenaient. Schématiquement, on peut ainsi identifier quatre âges de cette pensée, en fonction des termes qui la structurent : l'âge du *Popolo* (1340-1360), celui des Guelfes (1360-1400), suivis de l'âge de la commune et de ses représentants (1400-1420), puis de l'âge du *stato*.

¹⁰⁹ BARON, 1955.

Chapitre 12

L'auteur-citoyen et la figure de l'acteur politique

*Rerum gestarum scientia monet principes,
docet populos et instruit singulos quid
domi quidque fors, quid secum, quid cum
familia, quid cum civibus et amicis,
quidque privatim vel publice sit agendum*¹.

Selon Alison Brown, le rapport des citoyens florentins à la participation politique aurait profondément changé entre le XIV^e et le XV^e siècle :

What was new in the fifteenth century is evidence of passivity and reduced participation, even within inner elites. John Najemy has already identified the beginning of these changes in Goro Dati's willingness to leave politics to others, once he knew he was part of this elite.²

L'appartenance au *reggimento* serait ainsi conçue de façon toujours plus indépendante de l'exercice des charges communales qui la définissait depuis l'aube de la commune florentine. L'identification entre le citoyen et l'acteur politique ne serait ainsi plus évidente et le *Quattrocento* serait marqué par la dépolitisation progressive des Florentins. L'œuvre de Goro Dati – l'un des auteurs de notre corpus – constituerait le *spartiacque* séparant la période en deux temps : l'un caractérisé par la participation active et volontaire des citoyens à la vie de la cité, l'autre marqué par une attitude davantage passive et leur retrait progressif de celle-ci.

Selon que l'on considère l'œuvre privée de Dati (qui a rédigé son *libro segreto* entre 1384 et 1435) ou son œuvre publique (l'*Istoria*, rédigée après 1409), ce *spartiacque* peut être entendu comme un *point* de rupture, ou plutôt comme une *période* de transition vers une nouvelle configuration du rapport des Florentins à l'activité politique. Et selon que l'on considère l'une ou l'autre, l'affirmation de Brown semble se départir plus ou moins des thèses défendues précédemment par Gene Brucker et par Hans Baron (sur la base notamment de l'*Istoria* de Dati³).

Selon eux, les deux premières décennies du XV^e siècle auraient vu l'affirmation et la consolidation d'une nouvelle forme d'acteur politique, parfaitement conscient de

¹ SALUTATI, Coluccio, *Epistola a Juan Fernandez de Heredia* [1392], (éd. Novati, 1893), II, p. 291-293 : « La connaissance des choses passées admoneste les princes, enseigne au peuple et instruit les particuliers du comportement à adopter chez lui comme à l'extérieur, avec lui-même, sa famille ainsi qu'avec ses concitoyens et amis, en privé comme en public ».

² BROWN, 1992, p. 100 (dans le sillage de NAJEMY, 1982, p. 301-303) : « La nouveauté du quinzième siècle, c'est la passivité et la participation réduite qui apparaît même au sein des élites dirigeantes. John Najemy a déjà identifié le début de ces changements dans la volonté de Goro Dati de laisser la politique aux autres, dès lors qu'il était certain de faire partie de cette élite ».

³ BARON, 1955 et 1969, p. 138-150.

lui-même et tout à fait volontaire⁴, allant de pair avec une nouvelle approche de l'Histoire et de son écriture⁵. Est-il possible que l'âge d'or de l'Humanisme civique ait coïncidé avec le début du désengagement politique des Florentins ? Goro Dati serait alors un paradoxe vivant, le versant public et privé de son œuvre incarnant l'une et l'autre forme de rapport à la cité, sous la forme de deux écritures présentant un rapport à l'Histoire complètement différent.

Pour tenter d'y voir plus clair, nous étudierons dans ce chapitre la façon dont les auteurs de notre corpus dépeignent la participation politique, se plaçant ou non dans le tableau comme acteurs de la vie de la cité, et quel rôle ils attribuent dans ce cadre à l'écriture de son histoire. En effet, nous avons vu dans les chapitres précédents que la montée en puissance des Médicis s'était accompagnée de l'élaboration d'un nouveau discours sur la cité. Celui-ci avait substitué aux antagonismes structurants de la pensée politique des générations précédentes l'image stable de cercles concentriques organisés autour de leur famille. Pour ce faire, ils étaient repartis de l'unité minimale de la pensée politique florentine (les *cittadini*), organisant le paysage socio-politique en plusieurs strates de citoyens plus ou moins proches du nouveau centre de gravité que leur famille constituait. Dans les discours des nouveaux maîtres de Florence, pensée du corps politique et pensée de l'entité communale étaient étroitement imbriquées, et mises au service de leur domination. Or comme nous l'avons vu au chapitre précédent, cela rejaillit aussi sur l'articulation entre cette entité et ses représentants. Il semble en

⁴ BRUCKER, 1981 [1977], p. 320 : « Nel 1382 lo Stato era ancora eminentemente artigiano, anche se, come si è visto, l'ideale collettivo e le istituzioni che incarnavano tale ideale erano più deboli rispetto a mezzo secolo prima. Ma le decisioni politiche erano ancora prese collegialmente [...]. Gli uomini eletti alle cariche si consideravano in primo luogo rappresentanti delle entità artigiane, e nel loro comportamento politico si consideravano parte del gruppo. [...]. Ma poiché ogni anno scoppiava una nuova crisi [...] gradualmente e con discrezione il regime venne trasformato senza alterare significativamente la struttura istituzionale, con l'emergere di un gruppo di cittadini importanti che formavano una specie di balia informale che guidò il reggimento in questi anni difficili. La notevole fedeltà di quest'élite al regime ed ai valori repubblicani che esso simboleggiava la distinguono dalle forme precedenti di *leadership* civica, che erano di norma legate a qualche partito basato sul sangue o l'ideologia. Costoro, il cui potere dipendeva in certa misura dal numero di amici e seguaci, non ignoravano i richiami contrastanti del lignaggio, dell'arte o della fazione. Ma questi richiami usualmente venivano dopo l'interesse pubblico nel loro sistema di valori. La forza della lealtà individuale al regime era in effetti un criterio importante per l'ammissione nell'élite », p. 324 : « Nel 1410 tuttavia, la pratica si era gradualmente trasformata in foro in cui cittadini influenti potevano parlare per conto della *leadership*, o come individui le cui opinioni erano importanti grazie alla loro abilità particolare o alla loro posizione nel regime ».

⁵ *Ibid.*, p. 325 : « I primi segni di questo nuovo stile appaiono dopo la morte di Salutati nel 1406; si moltiplicano dopo il breve periodo di cancelleria di Leonardo Bruni nel 1411, negli appunti del suo successore ser Paolo Fortini. Queste minute contengono anche i primi riferimenti storici nei dibattiti fiorentini ». Le chercheur cite notamment l'affirmation marquante d'Agnolo Pandolfini lors d'une *Pratica* : « La conoscenza teorica non è valida per il governo degli affari pubblici poiché le decisioni richiedono dati specifici. Ma l'esperienza delle cose giudica il passato e definisce correttamente il futuro », puis conclut : « Così, alquanto all'improvviso, la storia diventò oggetto della discussione politica a Firenze, grossa fonte di precetti ed esempi, valida guida per gli statisti » (p. 326). L'histoire en question fut d'abord celle de la cité, et ensuite l'histoire romaine, transmise notamment par les auteurs classiques (p. 325-326).

effet qu'à chacun des âges de la pensée politique que nous avons identifiés ait correspondu une figure d'acteur politique différente, plus ou moins affirmée ou en retrait par rapport à l'entité politique que constituait la commune d'abord, puis le *stato*. Nous chercherons donc maintenant à confirmer cette hypothèse en l'abordant du point de vue des acteurs.

LE TEMPS DES ACTEURS : LE PASSE EN PATRIMOINE

Nous avons vu dans les chapitres précédents combien l'histoire des familles était adossée à leur engagement dans la défense de la cité⁶ et à quel point le volet politique était central dans la définition de l'identité familiale⁷. Parmi les moyens dont disposaient les auteurs pour construire l'image de l'identité familiale qu'ils souhaitaient transmettre à leurs enfants, le « récit de charge » apparaît comme une forme privilégiée. Il permettait en effet d'attester du *stato* de la famille (l'élection à un poste sanctionnant la présence effective de la famille dans les bourses dont le contenu déterminait *de facto* le périmètre du *reggimento*) tout en fournissant à l'auteur l'occasion de se mettre en scène en tant qu'acteur (plus ou moins principal) de la vie politique citadine dans un but didactique.

Un livre privé pour se mettre en scène

Donato Velluti compte parmi les auteurs de livres de famille les plus célèbres et les plus étudiés⁸. Dans la galerie de portraits de ses aïeux qui constitue la première section de son œuvre, l'élément politique apparaît comme une composante parmi d'autres du *stato* des Velluti⁹. L'assemblage de ces miniatures contribue à forger une image prestigieuse de la famille : installée depuis des lustres dans les cercles du pouvoir, elle semble devenue, du temps de l'auteur, véritablement incontournable.

En illustre rejeton de son lignage, Donato Velluti s'auto-représente à l'issue de ce parcours généalogique sous les traits d'un acteur de premier plan de la scène florentine de son temps, voué dès son plus jeune âge à prendre place dans le panthéon familial et citadin. Après un bref autoportrait physique, l'auteur narre comment, vers l'âge de dix ans, il fut enlevé et emmené dans la région de Pistoia : heureusement pour lui, le comportement suspect de ses ravisseurs alerta le tenancier de l'auberge où ils

⁶ Cf. *supra*, chapitre 5, en particulier les extraits tirés du livre de Luca di Totto DA PANZANO.

⁷ Le traitement réservé par Lapo DA CASTIGLIONCHIO dans son *Épître* au guelfisme de la famille est exemplaire à cet égard. Cf. *supra*, chapitre 10.

⁸ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

⁹ Cf. *supra*, chapitre 5.

s'étaient arrêtés, qui en référa au Podestat¹⁰. Les ravisseurs furent arrêtés et l'auteur fut conduit auprès de Castruccio Castracani, seigneur de la région et ennemi de Florence :

[...] avendomi essaminato di mio essere, e come era stato preso, e di molte altre cose, mi mandò a stare colla moglie e' figliuoli. E stato alcuno dì, rimandò per me, e volle sapere se io volea stare collui: e io dicendo, era apparecchiato di fare suo piacere e comandamento, pregando la sua Signoria gli piacesse che io potessi venire qua a consolare la mia madre e' frategli, di che l'ebbe a grado, e immantamente tolse uno famigliare e due cavalli, il quale mi rimenò infino in Firenze. Al quale facemmo levare panno per suo vestire, e non volle tòrre, perché gli avea comandato non togliesse alcuna cosa;¹¹

Ce passage a été présenté comme une « anecdote étonnante » restant « assez mystérieuse¹² ». Certes, des zones d'ombres demeurent dans ce récit. Mais sa longueur même, ainsi que les détails qu'il comporte interdisent, à mon sens, de le considérer comme anecdotique : s'il occupe la première place du récit que fait l'auteur de l'aventure de sa vie, c'est qu'il est porteur d'un sens, et d'un sens probablement exemplaire – si l'on considère les cadres de pensée qui présidaient au récit de soi à l'époque où écrivait Velluti. Or ce sens me semble relever de la même « propédeutique au pouvoir » qu'Adelin Fiorato a identifiée dans le récit des déboires et aventures qui ont émaillé la jeunesse de Bonaccorso Pitti¹³.

Cet épisode permet en effet à Donato Velluti de mettre en valeur ses talents précoces en matière de relations avec les puissants de ce monde. Encore enfant, il se comporta en effet parfaitement auprès d'un des plus formidables ennemis de Florence, au point que celui-ci le plaça dans un premier temps auprès de sa propre famille, avant de le rendre aux siens, sans même exiger de rançon. La référence faite aux motivations supposées des ravisseurs (exiger une rançon), introduite juste avant le récit de l'entretien avec Castruccio, me semble à ce titre tout sauf fortuite. Elle permet, d'une

¹⁰ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 155.

¹¹ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 156 : « ayant examiné ma personne, comment j'avais été enlevé, et beaucoup d'autres choses, il m'envoya demeurer auprès de sa femme et de ses enfants. Quelques jours plus tard, il me fit de nouveau mander, et voulut savoir si je voulais demeurer avec lui : je répondis alors que j'étais disposé à faire selon sa volonté et son commandement, en priant sa Seigneurie de bien vouloir me permettre de venir ici consoler ma mère et mes frères, ce qui lui agréa ; immédiatement, il désigna un serviteur (et deux chevaux), qui me ramena jusqu'à Florence. Nous fîmes couper du drap pour le vêtir, mais il ne voulut pas le prendre, car [Castruccio] lui avait ordonné de ne rien prendre ».

¹² SCHULLER (2005, p. 97) évoque l'épisode en ces termes : « Celui-ci fait venir Donato, l'interroge, puis l'envoie auprès de sa femme et de ses enfants, avant de le faire reconduire à Florence, où ses parents ont grande joie à le retrouver. C'est là une anecdote étonnante, que l'auteur raconte longuement, avec force détails, et non sans un peu d'humour (« et moi, comme un sot, et voulant rendre service, je me laissai prendre au piège ») mais qui reste assez mystérieuse : on lui a dit que ses ravisseurs voulaient obtenir une rançon, mais Castruccio les a bientôt relâchés ; il est possible, comme le suppose I. Del Lungo, que Velluti ne dise pas tout ».

¹³ FIORATO, 1999. La figure de PITTİ ayant fait l'objet de nombreuses études spécialisées (cf. la notice le concernant en Annexes II), je ne reviens pas sur son cas, que je place évidemment dans le groupe des acteurs politiques conscients d'eux-mêmes et volontairement engagés dans la vie de la cité, dans la mesure où son livre contient plusieurs récits de charges et d'ambassades où il se met en scène de façon non seulement exemplaire mais héroïque.

part, de signifier la *valeur* évidente du jeune garçon aux yeux de ses ravisseurs, soit qu'ils aient connu son identité – ce qui témoignerait du prestige de sa famille – soit que son appartenance aux bonnes familles florentines soit immédiatement visible – ce qui revient aussi à affirmer le *stato* élevé de sa famille. D'autre part, elle permet d'introduire auprès du lecteur la notion de rançon : le fait qu'il soit ensuite rendu à sa famille, sans *aucune* contrepartie (le serviteur a pour ordre de refuser toute récompense) fait ressortir la singularité de cette expérience.

Cet épisode semble ainsi empli de ces *signes* si chers aux hommes de l'automne du Moyen Âge, construisant l'image d'un Donato Velluti prédestiné aux ambassades qui l'occupèrent si souvent à l'âge adulte. Les nombreuses références que celui-ci fait à son état de santé¹⁴ (notamment à la goutte handicapante qui ne l'empêcha cependant pas de mener à bien les missions que la commune lui confiait) semblent ainsi s'inscrire également dans la perspective d'un autoportrait en « martyr » de la participation politique. Tel qu'il se représente, Donato Velluti n'est en effet pas un simple citoyen florentin, mais un acteur politique quasi héroïque¹⁵.

Après une formation aux accents ascétiques¹⁶, il commença sa carrière de juge et prit femme, se trouvant ainsi prêt à accomplir sa vocation sur la scène publique. Il ne tarda pas à se trouver au cœur de l'action : en 1340, il fut membre de la *Balìa* de quarante personnes chargée de rétablir l'ordre après l'échec du soulèvement des Bardi

¹⁴ SCHULLER, 2005, p. 285 évoque le « sentiment du devoir » dont fait preuve Donato VELLUTI, « qui tient à montrer qu'il a exercé des charges publiques pratiquement tout au long de son existence [...] dans une sorte d'esprit de sacrifice, obéissant à une nécessité morale, en dépit de ses problèmes de santé et de toutes ses réticences ».

¹⁵ Je ne partage pas l'interprétation générale de la figure de Donato VELLUTI proposée par SCHULLER : « Cependant, pour lui-même comme pour les autres, D. Velluti n'idéalise pas ; il ne cherche pas, comme le fera B. Pitti, à donner de lui-même une image avantageuse, ou, comme G. Morelli, à proposer un modèle. Il ne dissimule pas ses faiblesses, revenant fréquemment sur sa mauvaise santé, exprimant ses peurs. En effet, il apparaît surtout comme un homme prudent, peu enclin à s'exposer, qui n'est guère animé par le goût du risque : la répétition, précisément, des mots « risque » ou « danger » dans la narration de ses missions à l'extérieur, si elle souligne son courage et ce qu'on pourrait appeler sa conscience professionnelle, met aussi en évidence cette crainte qui semblait l'habiter. Au sujet de l'entreprise de Pistoia, s'il met l'accent sur son rôle prépondérant dans cette affaire, et en relate les péripéties et les conséquences, il débouche sur ses problèmes de santé, dont le développement finit par l'emporter sur le reste [...]. Il craint également les dangers de la guerre, auxquels l'exposent naturellement ses missions d'ambassadeur, qui le conduisent dans des régions ensanglantées par les conflits, et il a tendance, dans son récit, à présenter davantage les aspects anecdotiques, les risques qu'il a courus et auxquels il a échappé » (*ibid.*, p. 104) ; « D. Velluti ne cherche donc pas à s'inscrire dans la veine quasi héroïque qui marque certains de ses portraits [...] il s'efforce de laisser de lui-même une image nette, celle d'un homme sans tache, de se laver de toute culpabilité, en justifiant ses actions les moins reluisantes. Ainsi pour son rôle auprès du duc d'Athènes, narré avec un curieux mélange de naïveté et d'astuce. Puis, appelé de bonne heure à exercer des charges publiques, il cherche peut-être à se disculper de tout soupçon de brigue ou d'ambition en prétendant ne pas avoir recherché ces honneurs, feignant de s'étonner qu'on les lui ait accordés malgré sa jeunesse et son inexpérience : “honoré plus qu'il ne convenait, vu mon peu de jugement et ma jeunesse” » (*ibid.*, p. 105). Cette interprétation me semble en effet un peu naïve, sous-estimant les capacités de l'auteur à jouer des effets de contraste pour se mettre en scène sous un jour flatteur (un succès apparaît en effet d'autant plus grand que les conditions de sa mise en œuvre étaient ardues).

¹⁶ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 157-158. Cf. sur ce point SCHULLER, 2005 p. 97-98.

et des Frescobaldi¹⁷, commençant ainsi une carrière qui l'amena au sommet de l'exécutif florentin en moins de dix ans. Le récit des charges occupées de 1340 à 1370, qui constitue le cœur de cette section personnelle du livre¹⁸ se présente ainsi comme l'occasion de légitimer son action et de construire son monument d'acteur politique exceptionnel.

Il parvient même à orienter en ce sens le récit de son mandat de Prieur au moment de la Seigneurie du Duc d'Athènes, période honnie entre toutes des Florentins. Alors que Niccolò Monachi, chancelier durant cette période, choisit de passer sous silence quasiment toute la période¹⁹, Donato Velluti n'hésite pas à en faire un récit détaillé car c'est encore une fois l'occasion d'insister sur ses qualités d'acteur politique²⁰. Il en profite en effet pour souligner son engagement envers la cité (il n'hésite pas à offrir ses deniers personnels pour éviter que le *contado* ne soit pillé par un *condottiere*), la grande réputation dont il jouissait déjà à l'époque (il fait partie des premiers choix d'un tyran venu de l'extérieur quand il sélectionne ses premiers Prieurs) et enfin son honnêteté foncière, qui le pousse à ne pas profiter des avantages que la faveur dont il jouissait auprès du Duc aurait pu représenter, le distinguant au passage de la clique des mauvais conseillers supposés avoir corrompu le pouvoir du Duc. Dans le tableau ainsi brossé, Velluti apparaît comme une figure digne bien qu'isolée, toujours suffisamment prudente et habile en matière de relations avec les puissants pour préserver son statut et ne pas mettre en danger sa famille jusqu'à la chute de Gauthier de Brienne.

Les grandes qualités de cet auteur dans le domaine diplomatique ressortent régulièrement dans les épisodes suivants de son aventure politique, où il se trouve

¹⁷ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 160. Cf. *supra*, chapitre 5.

¹⁸ *ibid.*, p. 160-290.

¹⁹ Cf. *supra*, chapitre 5.

²⁰ VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 161-163 : « [...] venuta la nostra terra in malo stato, fu creato il dì di Nostra Donna di settembre il Duca d'Atene signore, o vero tiranno, di questa terra; e mi fece de' primi Priori; quanto che di ciò fui cruccioso; e quando fu mandato per me, ebbi grande paura. Venni molto ne la grazia sua, sì perché mi trovò puro e leale, e sì perché, essendo nel suo prencipio, il duce Guarnieri, essendo fatta pace co' Pisani, co' soldati cassi creò una grossa compagnia: di che acciò che non facesse danno in sul contado, il contentò di danari, e elli n'era mal fornito; onde io avendo forse CCCC fiorini, senza niuna richiesta gliel profersi, e egli gli accettò, e tolseglì, e poi immantamente me gli fece rendere senza richiederli. E per questa cagioni e altri, mi fece Avvocato de' poveri; e uscendo dell'ufficio del priorato, fece commandamento a tutti suo' uscieri e famiglia, non mi fosse tenuto uscio infino a la camera. Di che veggendo le genti essere me in tanta grazia, molto era richiesto; e se volessi avere conteso al guadagnare, avrei guadagnato assai: ma pure feci fare di be' piaceri a molti, e anche onorare de' cittadini di Firenze, raccomandando sempre i popolani e popolo. Di che assai dispiacere ne facea a di suoi consiglieri, che non voleano né pari né compagni, e pe' loro mali consigli e operazioni il feciono male capitare, però che il consigliavano fosse tiranno e non signore, e ricco e non signore, faccendoli fare di male operazioni; ond'io veggendo ciò, e che venia in disgrazia a' cittadini, dolcemente mi cominciai a scostare da lui, in parte e non in tutto, non richiedendolo di nulla, né andandovi, se non in dì di festa a udire la messa, e anche in rade feste, rendendogli riverenza e partendomi ». Une partie de l'analyse de ce récit a été faite au chapitre 5. Cf. également sur ce passage SCHULLER, 2005, p. 98.

souvent au contact des hommes les plus puissants de la région, n'hésitant pas à se mettre en danger et à mettre sa réputation en jeu, dans l'intérêt de la commune²¹.

En acteur politique conscient de son rôle, il n'hésite pas à formuler des jugements tranchés sur les hommes, qu'ils soient membres de sa famille, Seigneurs ou même Empereurs²², caractéristique que l'on retrouve chez d'autres auteurs dont la vie publique fut placée sous le signe de la diplomatie, comme Guccio di Cino Benvenuti de' Nobili (1330 *ca*-1401)²³, Gino Capponi (1350 *ca*-1421), Michele di Vanni di Michele Castellani (1365 *ca*-1425)²⁴ ou encore Jacopo Salviati (1366 *ca*-1411), lesquels appartiennent tous à ce groupe d'acteurs conscients d'eux-mêmes et volontairement engagés dans la vie de la cité.

Honneurs communaux et honneur de la famille.

En effet, si Donato Velluti constitue une exception dans le panorama des livres de famille par l'ampleur et la minutie de ses récits, il n'est pas du tout une figure isolée dans leur principe. La forme « récit de charge » est ainsi déjà présente dans le livre d'Andrea Minerbetti plusieurs décennies auparavant, et on la trouve également chez des contemporains de Donato Velluti, tels Niccolò Monachi et Simone Peruzzi²⁵. À la génération suivante, la forme « récit de charge » connaît encore davantage de succès, devenant une composante récurrente dans les livres des auteurs politiquement actifs entre 1365 et 1380. On la trouve ainsi sous la plume d'auteurs aux profils très variés : du *grande popolano* Niccolò Baldovinetti²⁶ à Paolo di ser Guido *cimatore*²⁷ en passant par le modéré Leonardo Salimbeni²⁸, l'archiguelfe Bese Magalotti²⁹ et le quasi-chroniqueur Naddo da Montecatini³⁰. Anciennement ou très récemment entrés dans le *reggimento*, tous ces auteurs considéraient comme utile et nécessaire de transmettre à leurs descendants cette preuve de la réussite familiale dans le circuit électoral florentin.

²¹ SCHULLER (2005, p. 99) remarque à propos de ces missions diplomatiques que : « la tonalité du discours change : la première personne qui dominait naturellement au début de cette section autobiographique, où il relatait son enfance et sa jeunesse, tend à s'effacer au profit d'un "nous" qui n'est plus celui du membre de la famille mais, à travers différentes modalités, celui du citoyen florentin », et que dans le récit de son rôle dans la campagne de Pistoia en 1351 le "je" prend le pas, au bout d'un moment, sur le "nous", quand il entre en action pour prendre les décisions qui s'imposent (*ibid.*, p. 100). Cf. également *supra*, chapitre 11, pour l'analyse du passage où VELLUTI met en scène son dévouement au bien public en 1366.

²² VELLUTI, Donato (éd. del Lungo, 1914), p. 163, 178, 197, 209, 217, 265, 281 et SCHULLER, 2005, p. 102.

²³ Cf. *supra*, chapitre 10.

²⁴ Cf. *supra*, chapitre 1 et Annexes III, n° 15.

²⁵ Cf. *supra*, chapitre 3 à propos de Niccolò MONACHI.

²⁶ Cf. Annexes III, n° 3, f° 7 r., 9 r., 20 r., 20 v., 23 r., 25 r.

²⁷ Paolo di ser Guido *cimatore* (éd. Stella, 1993), p. 274-275.

²⁸ SALIMBENI, Leonardo (éd. Signorini, 1996), p. 164, 248-249, 257, 280.

²⁹ Cf. Annexes III, n° 29, f° 124 r-126 r., 130 v., 131 r-132 r.

³⁰ DA MONTECATINI, Naddo (éd. di San Luigi, 1784), p. 80-81.

Mais, comme nous l'avons vu dans le cas de Luigi di Piero Guicciardini, la valeur de ces récits ne s'arrêtait pas là, puisqu'ils permettaient de cimenter la famille et son chef d'honneur³¹. Dans la mesure où il encouragea explicitement ses enfants à suivre son exemple, il est évident que Luigi di Piero Guicciardini n'envisageait pas autrement ses enfants que comme de futurs acteurs politiques : leur participation à la vie de la cité, à leur majorité, relevait de l'évidence. Charge à lui de les préparer au mieux à jouer ce rôle, d'où le *ricordo* de son mandat de Vicaire de San Miniato, à la dimension didactique explicite, où l'honneur de la famille est intimement lié aux honneurs communaux³². Cette évidence peut expliquer aussi le désespoir qu'exprime Simone Peruzzi (1320 ca-1386) vis-à-vis de l'attitude de son aîné. Car dans son cas, la transmission familiale de l'*arte dello stato* du père à ses fils ne semble pas avoir été chose aisée.

D'après les fragments qui nous sont parvenus du livre de Simone Peruzzi, celui-ci correspondait parfaitement à la figure de l'acteur politique conscient de lui-même et volontairement engagé dans la vie de la cité. Chronologiquement, il apparaît comme un maillon intermédiaire entre Donato Velluti et Luigi Guicciardini. Nous avons analysé au chapitre précédent l'« héroïsme » dont Peruzzi fit preuve en 1376, déjouant à lui seul un complot contre Florence, sans égard pour les conséquences potentiellement désastreuses que cela pouvait avoir pour lui et sa famille. Parmi les autres moments forts de sa vie, Simone Peruzzi choisit de retenir les trois ambassades qu'il fit auprès du pape durant la Guerre des Huit Saints afin de restaurer la paix entre la cité et l'Église. Comme dans le cas de Guccio di Cino Benvenuti de' Nobili, le récit est l'occasion de construire l'image que l'auteur souhaite transmettre à ses descendants – celle d'un acteur politique de premier plan :

Essendo a Milano per kalendi di gennaio anno 1378, quando vi fue anbasciadore il veschovo d'Orbino frate minore per messere lo papa Ghirigoro, messere Allessandro dell'Antella ed io; e ordinato il modo s'avesse a tenere intorno al trattato della pacie, io mossi queste parole a messere Barnabò, diciendo chosì : “Noi abbiamo dato ordine

³¹ Cf. *supra*, chapitre 4.

³² Cela est également perceptible chez Jacopo SALVIATI, qui est particulièrement fier de recevoir le titre de chevalier de la commune en récompense de ses bons et loyaux services (éd. di San Luigi, 1784), p. 224-227 : « 1404. Quivi trovai un cavallaro che mi appresentò lettere de' nostri Signori Priori, che contenevano, come essi Signori con loro Collegi, et con Consiglio del Popolo, et del Comune havevano deliberato per onore di me, et per retributione delle mie opere ec. et in caso che mi piacesse, io fussi fatto Cavaliere del nostro popolo, et come essi Priori havevano ancora deliberato insieme co' miei maggiori X della Balìa, che'l Comune mi donasse, se io accettassi d'esser Cavaliere, per le spese, che si havevano a fare, la somma di fior. 600 d'oro. Risposi loro, che io era contento d'accettare l'honore, il quale essi m'offerivano; et però incontinentemente mi partii da Bibbiena, [...] Entrai in Firenze, et andai alla Piazza de' Signori, et perchè questo fu un atto inusitato, e nobile, et perchè fu in Domenica, e 'l tempo fu chiaro, fu a vedere gran moltitudine di gente. [...] dette certe parole per lo detto Ser Viviano in honore di me, per parte del Comune, et de' Signori che erano presenti, et io risposto con brevi parole, [...] Mess. Lotto suddetto in nome del Popolo di Firenze mi fece Cavaliere, dandomi della spada in su'l detto elmetto. [...] i nostri Magnifici Signori la medesima mattina m'invitarono a mangiare con loro, et in mia compagnia tutti i Cavalieri di quella Città, et più altri valenti huomini; et fu il convito bello, et honorevole ».

e modo quanto si dè fare intorno ad avere pacie: che pacie s'abbia, questo non ci è cierto; e però non perdiamo tempo in dare ordine e reghola intorno alla guerra, per avere più tosto pacie e piue chonvenevole pacie". Diciend'io: "Voi e noi abbiamo messere Gianni Aghud chon mille lancie i[n] nostro terreno in Valdarno di sotto; abiàno ad Arezzo lancie 150 di Brettoni tra voi e noi; voi avete nella Marcha il chonte Luccio chon 500 lancie: avete in tutto 1650 lancie. Io farò che 'l nostro Chomune agiungnierà a questa brighata lancie 850 sicché in tutto fieno lancie 2500 tra voi e noi. Facciamo champo a Gricciano in quello di Montepulciano, e ivi si raghuni ogni chatuno; e voi arogiete 200 balestrieri gienovesi, e noi altrettanti a chavallo, che voi e noi li abiamo; e andiàne in sulle porti di Roma, ove istae il Santo Padre, e quindi mai non ci partiamo se nnoi no[n] abiamo onesta e buona pacie, o nnoi abiamo vinta la guerra". Arogiendo chosì: "Messere Gianni Aghud chapiteneggi gl'Inghilesi e i Brettoni: il chonte Luccio chapitaneggi le vostre 500 lancie tedesche; io chapiteneraggierò per lo mio Chomune le nostre 850 lancie. Messere Gianni ène inghilese, il Chonte è tedesco: queste due lingue si fanno male insieme, ed eglino si ghareggiano insieme: io sarò utile e buono mezzo tra lloro due, e sono dimesticho e pratico choll'una lingua e choll'altra, e amicho e dimesticho del chonte e di messere Gianni. E ancho in mia chompangnia menerò uno mio figliuolo uomo ch'i' òne". Rispuose, ch'era chontento, e che 'l mio dire non si potea migliorare, e che tutto gli piaceva. Non seguì poi questo per lo trattato de la pacie da Serrazzano: e messere Barnabò si mutò di proponimento, e seguitò altre sue immaginazioni.

Di questo ò fatto memoria acciò che ssia manifesto chon quanto chaldo fervore e amore io era e prociedea ne' fatti del nostro Chomune, però che di mio avviso fue e fecine quanto seppi e pote' d'andarne nel modo dichiarito di sopra, io e mio figliuolo Benedetto, chon 2500 lancie, in sulle porti di Roma ove istava il Santissimo Padre, e indi mai non partirmi ch'io non rechassi al mio Chomune buona, onesta e utile pacie, o vinta la guerra. E se si fosse seguito chosì (che nno[n] rimase per lo nostro Chomune), era infallibile che nno[n] seguisse e intervenise l'uno o l'altro effetto e chaso, cioè, o buona pacie o vinta la guerra.³³

³³ PERUZZI, Simone (éd. Saponi, 1934) p. 522-523 : « Nous nous trouvions, messire Alessandro dell'Antella et moi-même, à Milan lors des calendes de janvier 1378, quand vint l'évêque d'Urbino, franciscain, ambassadeur de messire le pape Grégoire ; et ayant mis en place la tactique à adopter à propos du traité de paix, je tins à messire Barnabé ce discours, lui disant : "Nous avons pris les mesures qui s'imposent dans l'optique d'avoir la paix : qu'on l'obtienne, cela n'est pas certain ; c'est pourquoi ne perdons pas de temps et organisons-nous dans l'optique d'une guerre, afin d'avoir plus rapidement la paix, ainsi qu'une paix plus convenable". Je dis encore : "Vous et nous avons messire John Hawkwood avec mille lances sur notre territoire dans le Val d'Arno inférieur ; s'y ajoutent, vers Arezzo, les 150 lances bretonnes que nous avons, vous et nous ; vous avez dans les Marches le comte Lucio avec 500 lances : vous avez en tout 1650 lances. Je ferai en sorte que notre commune ajoute à cette troupe 850 lances, de sorte qu'en tout cela fera 2500 lances entre vous et nous. Installons le campement à Gricciano dans la région de Montepulciano, et que là chacun se regroupe ; ajoutez 200 arbalétriers génois, et nous autant à cheval, que nous avons tous deux ; et qu'on aille aux portes de Rome, où se trouve le Saint Père, et n'en partons pas tant que nous n'obtenons pas une paix bonne et honnête, ou gagnions la guerre". Ajoutant encore : "Que Messire John Hawkwood prenne la tête des Anglais et des Bretons, le comte Lucio celle de vos 500 lances allemandes ; je prendrai au nom de ma commune la tête de nos 850 lances. Messire John est Anglais, le Comte est Allemand : ces deux langues ne s'entendent pas, et les deux hommes sont en compétition : je serai un bon et utile intermédiaire entre eux deux, et je suis habitué et versé dans l'une et l'autre langue, ainsi que l'ami et le proche du comte et de messire John. Et j'amènerai également avec moi l'un de mes fils adultes". Il répondit qu'il était satisfait, et que mon propos ne pouvait être amélioré, et que tout lui plaisait. Il n'en alla pas ainsi du fait du traité de paix de Sarzanà : et messire Barnabé changea de plan et suivit d'autres desseins. J'ai fait mention de cela afin que soit manifeste l'amour et la ferveur qui étaient les miennes et avec lesquelles j'agissais dans les affaires de notre commune, car à mon avis je fis ce que je sus et je pus en proposant d'aller de la façon décrite ci-dessus, moi et mon fils Benedetto, avec 2500 lances aux portes de Rome où se trouvait le Saint Père et de là n'en point partir sans rapporter à ma commune une bonne, honnête et utile paix, ou avoir gagné la guerre. Et si l'on avait choisi cette voie (et ce n'est pas notre commune qui fit défaut),

L'auteur se met en scène en train de parler avec Barnabé Visconti, Seigneur de Milan : *plus* qu'un simple ambassadeur, c'est un *interlocuteur* des puissants de l'époque. D'ailleurs, il s'agit plutôt d'un monologue de Simone Peruzzi, auquel Visconti n'aurait trouvé absolument rien à redire. Dans les préparatifs de guerre proposés, Peruzzi se met également en scène comme protagoniste politique : il ne semble pas seulement représenter la commune, puisqu'il se fait fort auprès de Visconti d'obtenir d'elle ce qu'il veut pour mener à bien son projet. Enfin, ses qualités propres (les langues qu'il parle, et son réseau d'amitiés) en font non seulement un chef de guerre possible mais un atout incomparable pour coordonner les autres forces en présence. Simone Peruzzi souhaite ainsi transmettre à ses descendants l'image d'un acteur politique *déterminant* pour le devenir de Florence. Mais dans son cas, cette transmission ne s'opéra pas vraiment : Benedetto, le fils adulte qu'il souhaitait emmener avec lui à la guerre, fut en effet source de multiples déceptions au fil des ans, mettant en péril l'honneur de toute la famille mais aussi leurs vies :

[...] ss'io volessi avere riguardo a cruccio o atto furioso, lascierei istare il testamento mio chome giacie, senza fare la detta iscritta, chonsiderato le molte disubidienze, falsità, inghanni, tradimenti, istrazî, i quali àne fatto Benedetto mio figliuolo verso di me e di miei chonsorti in sino a questo dì [...]. Ché oltre all'avere m'è tolto, ispeso e chonsumato, per le sue male operazioni e disubidienze è istato chagione di quanto male è seguito a mme e alla mia famiglia e a' miei chonsorti: e, oltre a cciò, messoci a partito di perdere la vita senza alchuna nostra cholpa. [...] Poi ch'io ebbi fatto il detto testamento e ordinato la detta iscritta dichiaro qui di sopra, essendo Benedetto a Gienova chonfinato, e noi (tutti i miei chonsorti ed io) volavamo ubbidisse i detti chonfini, ch'erano per uno anno, chome avea fatto io, che sempre fui ubbidiente al mio popolo e Chomune. Egli, chospirato dallo spirito malingnio sempre di male in peggio, fue a mme disubidiente chon ongni spregio di me e di miei, e chosì chontro al nostro chomune popolo della nostra città. E per tanto oggi, dì 14 di nove[m]bre anno 1380, chasso ongni iscritta avessi fatta chome di sopra dichiaro ch'io avea fatta, e quella òne arsa [...]. E il detto Benedetto mio figliuolo maladicho, e da mme quanto posso sia maladetto, chome in ogni bene e virtù disubbidiente a mme; il quale, chon ongni inghanno, tradimenti, falsità m'è sempre disubidito, istraziato e tradito, e chosì il mio popolo e Chomune, e i miei chonsorti e chongiunti. E per sua chagione inique, false e rie, molti danni e pericholi in [on]jore, istato e pacie, e sì nell'avere e sì nelle persone, cie ne sono seguite. Sia sempre quanto posso maladetto da Ddio, amme[n]. E se dopo a mme rimane in vita, ed io non l'abbi prima chorretto e ghashighato chome merita, la sentenza di Ddio giusta il punischa chome malvagio traditore quanto merita.³⁴

l'un ou l'autre effet et cas allait inmanquablement se produire, c'est-à-dire une bonne paix ou une guerre gagnée ».

³⁴ *Ibid.*, p. 524 : « si je voulais tenir compte des tracas et des actes insensés, je laisserais mon testament comme il est, sans faire ladite inscription, étant donné les nombreuses désobéissances, faussetés, duperies, tromperies, tourments que mon fils Benedetto a commis envers moi et mes parents jusqu'à ce jour [...]. Car en plus des avoirs qu'il a pris, dépensés et consumés du fait de ses mauvaises opérations et désobéissances, il a été la cause de tout le mal arrivé à moi-même et à ma famille et à mes parents : et, en plus de tout cela, il nous a fait encourir le risque de perdre la vie sans que nous n'y soyons pour rien. [...] Après que j'ai fait ledit testament et ladite écriture ci-dessus, alors que Benedetto était condamné à l'exil à Gênes et que nous (tous mes parents et moi) voulions qu'il respecte les termes de son exil, d'une durée d'un an, comme moi je l'avais fait, moi qui fus toujours obéissant envers mon *popolo e Comune*. Lui, toujours plus sous l'emprise du malin, fut désobéissant envers moi, au mépris total de ma personne et des miens, de même qu'à celui de notre *Comune* et *popolo* de notre cité. C'est pourquoi, aujourd'hui 14 novembre 1380, j'annule toute écriture faite comme je l'ai dit plus haut, et je l'ai brûlée [...]. Et je

Dans ce passage empli de colère, on voit bien à quel point le destin de tous les membres de la famille étaient liés : par ses actes, et en particulier ses actes politiques, Benedetto a mis en péril le *stato* de la famille, son honneur, et même leur vie. Et c'est ce mépris ouvert envers les valeurs fondamentales qui ont gouverné et gouvernent la vie de Simone Peruzzi comme son action dans la cité, qui pousse ce dernier à maudire son propre fils à la fin de sa vie. Pour Simone Peruzzi, il était inconcevable d'aller ainsi à l'encontre à la fois de l'autorité familiale et communale, qui semblent d'ailleurs étroitement associées sous sa plume en tant qu'elles sont toutes deux vouées au bien, garantes de l'ordre et de la justice. Or, il s'agit là de la conclusion tragique d'un parcours marqué par les désillusions, et ce dès la première charge officielle confiée à Benedetto³⁵ : celui-ci dépensa plus que le budget alloué par la commune pour cet office (y compris son propre salaire), et son père mit des années à se relever des dettes alors contractées. Benedetto avait alors allégué pour sa défense qu'il avait reçu de nombreuses visites d'étrangers (qu'il fallait accueillir convenablement) et que c'était sa première mission. Preuve, s'il en était besoin, que la gestion d'un tel office n'était pas chose évidente *a priori*, et relevait, y compris aux yeux des contemporains³⁶, d'un apprentissage.

Apprentis acteurs : la valeur de l'histoire

Or si dans le cas des familles déjà implantées dans le *reggimento* florentin cet apprentissage était supposé se faire à l'intérieur de la famille, notamment par le biais des récits de charges contenus dans son livre, les familles situées à la lisière du *reggimento* qui souhaitaient y entrer devaient chercher ailleurs ces bribes d'expérience si précieuses.

maudis le dit Benedetto mon fils, je le maudis autant que je le peux, en tant qu'il m'a toujours désobéi en matière de bien et de vertu ; celui-ci, usant de toutes les duperies, trahisons et faussetés m'a toujours désobéi, tourmenté et trahi, ainsi que mon *popolo e Comune*, et mes parents et alliés. Et à cause de ses raisons iniques, fausses et coupables, il nous a causé de nombreux dommages et périls en matière d'honneur, d'état et de paix, dans nos biens comme dans nos personnes. Qu'il soit toujours, autant que je peux, maudit de Dieu, amen. Et s'il reste en vie après moi et que je ne l'ai pas encore corrigé et châtié comme il le mérite, que la juste sentence de Dieu le punisse comme il le mérite, en méchant traître qu'il est ».

³⁵ *Ibid.*, p. 522 : « Dovea andare in que' dì chapitano di Pistoia, quando mi parti': lasciavi andare Benedetto mio figliuolo per me, ed io andai nella detta anbasciata, ove istetti e tornai chon 13 chavalli (e dovienne tenere cinque), e donai al re e in sua chorte il valsente di fiorini treciento d'oro. E Benedetto fecie (e chosì m'assengniò) pessima masserizia a Pistoia: disse era il primo officio avea avuto e molti forestieri gli erano arrivati; sicchè, oltre alla infermità, che fue gravissima, e il disagio portai in mare e in terra, io missi del mio propio, oltre a quello ebbi dal Chomune, nell'uno luogo e nell'altro danari assai; e non credetti mi tornasse mai la santà ».

³⁶ En pratique, les jeunes Florentins accompagnaient leurs aînés dans les ambassades pour apprendre, comme en témoigne cet extrait du livre de Marco PARENTI (cf. Annexes III, n° 45), f° 74 r. [1477] : « Richordo questo dì vij d'agosto di spese fatte per Piero mio quando andò per giovane chogli imbasciadori nostri a Napoli per le noze del Re Ferdinando, quando tolse per moglie la figliula del Re Giovanni di Raona, che furono messer Bongianni Gianfigliazi et Pierfilippo di messer Giannozzo Pandolfini ».

Parmi elles, des familles comme les Morelli ou les Busini. Ces familles n'accédèrent au *reggimento* qu'à l'orée du xv^e siècle, à l'issue d'un parcours ayant impliqué les efforts de plusieurs générations pour se faire placer dans les bourses électorales avant d'être finalement tirées au sort pour occuper l'un des Trois Offices Majeurs³⁷. Le livre de Giovanni di Pagolo Morelli est certainement le plus fameux de tous, et le passage où l'auteur décrit à ses enfants tout le profit qu'il trouveront dans l'étude des auteurs antiques, à la saveur prémachiavélienne, compte probablement parmi les pages qui sont à l'origine de cette célébrité. Cependant, ce passage doit être replacé dans son contexte : Giovanni Morelli conseille à ses enfants l'étude et la lecture quotidienne des auteurs antiques comme *remède*, après avoir décrit le dernier – et le plus cruel – dommage que représente pour les enfants la perte de leur père, à savoir l'impossibilité de recevoir de lui les enseignements utiles et nécessaires pour entrer sans encombre dans l'âge adulte³⁸. Or, dans la liste des *ammaestramenti* normalement reçus du père, le premier exemple précis que présente l'auteur relève justement du versant civique de la vie des Florentins :

Appresso, ti farà isperto di parlare a' cittadini, agli uffici, a' rettori, nelle ambasciate ti commetterà, insegneratti il tinore delle parole, i modi o riverenze s'hanno a fare, gl'introiti delle 'mbasciate e secondo a cui; e così nell'altre faccende che occorrono tutto giorno, di tutte dal padre se' insegnato. O veramente ch'e' ti commetterà: "Fa così, e tieni il tal modo"; o veramente sarai con lui, e vedrai i modi suoi e nel parlare e nell'operazione, e imparerai assai. Appresso, udirai da lui certi casi avvenuti alla città tua, certi consigli dati per valenti uomini, certi rimedi presi, utili e buoni, e certi presi di danno e di vergogna; e nel suo novellare, volendoti ricordare per informazione di te, ti ricorderà molte cose antiche le quai egli arà vedute o veramente udite o lette ne' libri de' romani o d'altri poeti o valenti uomini che hanno iscritto. E così ti conterà cose avvenute a lui, o nella persona o nell'avere, o per difetto di sé o d'altri, o ne' fatti del Comune o nella mercantia o in altri casi che dà il mondo, o veramente cose avvenute a' suoi antichi, i rimedi dati da loro, o da cui aranno ricevuto premio e servizio, o da cui aranno ricevuto diservizio, chi è stato amico ne' loro bisogni e chi è stato contrario, e le vendette fatte pe' loro e' meriti renduti a chi e' sono tenuti; e così in molte cose ricordate dal padre se ne piglia dal figliuolo esemplo e tengonsi bene a mente.³⁹

³⁷ Cf. les notices les concernant en Annexes II.

³⁸ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 197-198 : « Il settimo e utimo danno, che dinanzi è scritto che riceve il pupillo della perdita del suo padre, si è i buoni ammaestramenti che a ogni ora e sopra a ogni caso e' riceverà da lui, vietandogli i vizi e ammaestrandolo delle virtù ».

³⁹ *ibid.*, p. 198 : « Ensuite, il fera de toi un expert pour parler aux citoyens, aux officiers, aux recteurs, il te commandera dans les ambassades, il t'enseignera la teneur des mots, les façons et les révérences à adopter, les introductions des ambassades, selon à qui tu t'adresses ; et de même dans toutes les autres affaires quotidiennes, tu reçois les enseignements de ton père. C'est-à-dire qu'il te commandera : « Fais ainsi, adopte cette façon », ou bien tu seras avec lui et tu verras ses façons de parler et d'agir, et tu apprendras beaucoup. Après, tu entendras de lui certains cas advenus à ta cité, certains conseils prodigués par des hommes valeureux, certains remèdes appliqués, utiles et bons, et d'autres dommageables et honteux; et dans son récit, en voulant t'avertir pour ton information, il mentionnera de nombreuses choses anciennes qu'il aura vues ou plutôt entendues ou lues dans les livres des Romains ou d'autres poètes et hommes valeureux qui ont écrit. Et de même il te contera les choses qui lui sont advenues, qui concernent sa personne ou ses avoirs, par ses défaillances ou par celles d'autrui, dans les affaires de la commune ou marchandes, ou en d'autres cas qui adviennent en ce monde, ou plutôt des choses advenues à ses aïeux, les remèdes appliqués par eux, qui leur auront valu des récompenses et des

L'enseignement, par l'exemple ou par la parole, des compétences nécessaires à l'exercice des charges communales incombe ainsi – normalement – au père de famille. Or c'est précisément là que le passé de la cité entre à nouveau en scène sous la plume de Giovanni Morelli⁴⁰, semblant ainsi faire partie du bagage politique transmis par le père, à partir de sa propre expérience ou bien de ses lectures, et on glisse ainsi insensiblement de l'évocation de l'Histoire à celle de l'histoire familiale telle qu'on peut la trouver dans les livres de famille, toujours considérée au travers du prisme de l'utilité de l'expérience. Le recours à l'étude n'apparaît ainsi, dans la suite du passage, que comme un moyen de pallier une éventuelle rupture de la transmission⁴¹, même si l'auteur souligne dûment la valeur morale – irremplaçable – de ces auteurs (que lui-même n'a probablement jamais vraiment lus⁴²). Un remède qui ne semble pas complètement satisfaisant, d'ailleurs, puisque l'auteur s'empresse de donner à ses enfants une série de conseils généraux sur le comportement à adopter sur la scène politique florentine⁴³. Ne pouvant aller beaucoup plus loin du fait de sa propre expérience limitée en matière de participation à la vie de la cité, l'auteur passe ensuite

faveurs ou au contraire des défaveurs, qui fut leur ami en temps de besoin et qui leur fut opposé, et les vengeances qu'ils ont faites et les mérites qu'ils ont rendus à ceux envers qui ils étaient obligés ; et ainsi pour de nombreuses choses rappelées par le père le fils prend exemple et le garde bien à l'esprit ».

⁴⁰ Dans le prologue de son livre, l'auteur présente la quatrième section (historique) de son livre sous l'angle du *bene e utile* de la famille : le critère de sélection des événements est en effet le rapport entre les « faits advenus » et la famille, soit qu'elle en ait été le témoin, soit que les choses racontées soient amenées à être imitées par les descendants, invités à s'y mirer (*ibid.*, p. 105) : « utimamente volendo in parte ammaestrare i nostri figliuoli o veramente nostri discendenti per vero asempro e per casi intervenuti a noi; ne' quai ispecchiandosi ispeso, ne riceveranno colla grazia di Dio salute di buono provvedimento [...] ». Cf. sur ce point MATUCCI, 1991, p. 84.

⁴¹ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 199-200 : « Ma per non lo lasciare così ignudo, ne ricordereno qui alcune operazioni utili a ristoro del detto danno [...] il rimedio che de pigliare il giovanetto pupillo, o veramente giovane allevato senza padre, è questo fra l'altre cose: cioè e' debba da se medesimo essere sollecito, mentre è fanciullo, apparare di leggere e scrivere e tanta grammatica ch'egli intenda secondo la lettera i dottori o carte di notaio o altro iscritto; e simile sappi parlare per lettera e scrivere una lettera in grammatica e bene composta [...]. E di poi hai apparato, fa che ogni in dì, un'ora il meno, tu istudi Vergilio, Boezio, Seneca o altri autori, come si legge in iscuola. Di questo ti seguirà gran virtù nel tuo intelletto: conoscerai, ispeculando gli ammaestramenti degli autori, quello hai a seguire nella presente vita e sì in salute dell'anima e sì in utilità e onore del corpo [...] La scienza fia quella che ti farà venire a' sommi e onorati gradi: la virtù e 'l senno tuo vi ti tirerà, o vogli tu o non. Tu arai in tua libertà tutti i valentri uomini: tu potrai istarti nel tuo istudio con Vergilio quel tempo che ti piacerà, e non ti dirà mai di no e ti risponderà di ciò lo domanderai e ti consiglierà e 'nsegnerà senza prezzo niuno di danari o d'altro e ti trarrà maninconia e pensiero del capo e daratti piacere e consolazione. Tu ti potrai istare con Boezio, con Dante e cogli altri poeti, con Tulio che t'insegnerà parlare perfettamente, con Aristotile che ti insegnerà filosofia: conoscerai la ragione delle cose, e, se none in tutto, ogni piccola parte ti darà sommo piacere [...] ».

⁴² Cf. sur ce point BEC, 1984.

⁴³ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986), p. 200-206.

rapidement à la section historique de son livre⁴⁴, dont il affirme au passage l'utilité sociale⁴⁵.

Ainsi, le récit historique pratiqué par Giovanni Morelli (et par d'autres auteurs situés comme lui à la lisière du *reggimento*, tels Bartolomeo del Corazza, Salvestro Mannini, et, dans une moindre mesure, Niccolò Busini), semble s'inscrire exactement dans la même perspective que les récits de charge « autobiographiques » que l'on trouve sous la plume des auteurs mieux placés en termes de *stato*. Il s'agit en effet toujours de transmettre un savoir et une expérience politiques considérés comme utiles pour leurs descendants, dans la mesure où les auteurs espèrent que ceux-ci seront amenés à les remployer quand ils exerceront des offices communaux. Comme le disait Branca, l'idée que la vie de la cité et celle de la famille sont étroitement liées est à l'origine de la dimension historique que comporte l'écriture privée de ces auteurs : la « *ragion di famiglia* » est indissociable de la « *ragione di città*⁴⁶ ». Or, il semble que ce soit précisément au niveau de cette articulation entre la possibilité de thésauriser l'expérience politique familiale et citadine pour le *bene e utile* des générations futures que soit intervenue une profonde rupture au début du XV^e siècle.

À la croisée des chemins : Goro Dati

Goro Dati (1362 *ca*-1435) est presque le contemporain de Jacopo Salviati et Michele di Vanni di Michele di Castellani, auteurs de l'âge d'or du *Comune*. Comme eux, il parvint à l'âge de la maturité politique à la toute fin du XIV^e siècle et se trouva à l'apogée de sa carrière autour de 1410, période où fut vraisemblablement composée l'*Istoria* qui le rendit célèbre. De 1384 à sa mort, il tint un livre de famille, bien différent cependant des livres rédigés à la même époque par Giovanni di Pagolo Morelli et Bonaccorso Pitti. Comme nous allons le voir, l'œuvre de Goro Dati apparaît en effet comme un fruit singulier de l'automne de l'âge de la commune, concentrant des traits caractéristiques de celui-ci tout en présentant des fêlures annonciatrices.

Le *libro segreto* fait état d'aspirations caractéristiques des familles situées en lisière du *reggimento* et désireuses d'accéder à l'honneur qui va de pair avec le plein exercice de leur citoyenneté⁴⁷, ce qui le rapproche de Giovanni Morelli par exemple. En acteur politique conscient de son rôle, il fait de brefs comptes rendus des charges

⁴⁴ Giovanni MORELLI annonce ensuite qu'il va recopier les conseils de Giovanni DOMINICI, mais il y renonce finalement, et après plusieurs mois d'interruption, c'est le récit historique qui va constituer une motivation suffisante pour reprendre la plume (*ibid.*, p. 207).

⁴⁵ *Ibidem* : « [...] per ora seguiremo la memoria di molte cose avvenute nella nostra città, le quai fieno utili a saperne parlare, o veramente daranno principio d'intendere meglio molti ragionamenti che si fanno delle cose passate ». La connaissance de l'histoire est ainsi également utile dans le cadre des pratiques de sociabilité de l'époque.

⁴⁶ Cf. BRANCA, 1986, p. XVIII-XIX et p. XXI.

⁴⁷ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

qu'il occupe⁴⁸. Mais, comme cela a été remarqué, une angoisse nouvelle transparait au détour de ceux-ci : il conçoit en effet ces offices comme une épreuve et craint tout particulièrement d'exercer l'autorité judiciaire⁴⁹, ce qui nous éloigne des hommes d'ordre et de justice triomphants des générations précédentes que furent Simone Peruzzi, Luigi Guicciardini, ou encore Rosso de' Ricci.

Dati est fier d'avoir intégré le *reggimento*, franchissant le seuil sur lequel son père avait attendu si longtemps, mais il semble que pour l'auteur, *exercer* le pouvoir politique ne soit pas aussi attrayant, et que *faire partie* du groupe dirigeant suffise :

A dì .iij. di maggio anno Domini 1412, essendo suto tratto a dì 28 d'aprile gonfaloniere di Compagnia, e per insino al detto dì non era certo d'essere nelle borse di collegio, e pur lo desiderava per honore di me e di chi avesse a rimanere dopo me; ricordandomi che Stagio nostro padre ebe molti ufici in sua vita, e de' consoli di Porta Santa Maria fu molte volte, e de' cinque di Mercatantia, e de' maestri delle gabelle e camarlinghati, ma di collegio non fu tratto in sua vita, e in poco tempo dopo la vita sua fu tratto de' priori e di collegio; ricordandomi che già fa otto anni ò avuto molte avversità per cagion di Catalogna, e che l'anno proximo passato ebi bisogno di guardarmi per non eser preso per debito e per lo Comune, e che il dì medesimo ch'io fu' tratto a questo uficio ¼ d'ora inanzi avea compiuto di pagare il Comune con grazia avuta per riformagione, che fu spiratione di Dio il qual senpre sia laudato e Benedetto; e ora ch'io posso sicurare altri mi pare avere ricevuta grandissima grazia, e sarei stato contento di patto fatto esser sicuro d'essere una volta di collegio e non desiderare più avanti; onde per non essere ingrato né volendo usare lo insatiabile appetito, che quanto più à più desiderano, mi sono proposto e deliberato che da ora inanzi per ufici di Comune che s'abiano a fare o a squittinare mai non debo pregare alcuno, ma lasciare fare a chi fia sopra cciò, e seguiti quello che a Dio piace che di me sia, faccendo ragione che quando a uficio di Comune o d'Arte sarò tratto, d'ubidire e non recusare la fatica, e fare quel buono ch'io saprò e potrò; e così schiferò il vizio della ambizione e del presumere di me, e viverò libero e non servo per prieghi; e quando avvenisse che contro a cciò io facessi, per ogni volta mi deba condanare io medesimo in fiorini due d'oro a darli per limosina infra uno mese; e questo dilibero vegendomi nel quinquagesimo anno ch'io naqui.⁵⁰

⁴⁸ DATI, Goro (éd. Pandimiglio, 2006), p. 133 : « Podestà del Montale e Aglana accettai per fugire la mortalità, e fui da dì .XIJ. d'aprile a dì .XIJ. d'ottobre 1424. Stemmovi gran brigata, e tutti sani per la grazia di Dio. E fui il primo che tenni la stanza al Montale, e fecivi acchionciare molto bene, e acquista'vi pocho avere ma molta grazia de' paesani. Grazie n'abi Idio », p. 135 : « Ghonfaloniere di Iustitia fui per la divina gratia, cominciando in calendi marzo 1428 per .IJ. mesi, con questi compagni priori, [...]. E per grazia di Dio fummo bene uniti e d'accordo a fare molte buone cose. E feci porre la colonna alla piazza di San Filice; levossi di Mercato Vecchio, e fu con deliberazione ». Cf. également *ibid.*, p. 136.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 120 : « Ancora detto dì dilibero per bene e sicurtà della mia coscienza, sentendomi debole a resistere a' peccati, di non volere mai, se io fossi tratto, accettare alcuno uficio di rettore che abbia balia di giudichare sangue; e se contro a cciò facessi, mi condanno a fare a' poveri per Dio per ogni volta, s'io accettassi tale uficio, infra tre mesi, fiorini venticinque d'oro; e a questi sì fatti ufici non voglo parlare a chi sopra ciò per li tenpi saranno, né che mmi metta ne che non in su le portate delli squittini, ma lasciare fare quel che a llor pare far bene; e ogni volta che in ciò errassi mi condanno in fiorini uno d'oro », p. 130 : « Fui eletto da' signori e collegi, a dì 9 di settembre 1422, dell'uficio de' cinque conservatori del contado e distretto [...]. È uficio di molta faccenda, e da guadagnare merito da Dio e odio al mondo ». Cf. sur ce point GILLI, 1994.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 119-120 : « Le 3 mai de l'année du Seigneur 1412, ayant été tiré au sort le 28 avril pour être Gonfalonier de Compagnie, alors que jusqu'à ce jour je n'étais pas certain d'être dans les bourses des Collèges, bien que je le désirais pour mon honneur et celui de mes descendants ; me souvenant que Stagio notre père eut de nombreux offices sa vie durant, et fut de nombreuses fois Consul de Porta Santa Maria, et des Cinq de la Mercanzia, et des Maîtres des gabelles et des camerlingues, mais ne fut jamais

Dans ce passage, Dati évoque explicitement les démarches qui deviendront caractéristiques des nouveaux acteurs “serviteurs” de la période médicéenne : il n’hésite pas à s’adresser à qui de droit pour obtenir l’*imborsagione* tant attendue, dans une logique de faveurs et de services rendus⁵¹. Dati n’assume cependant pas vraiment cette démarche servile, disant préférer sa liberté à la certitude d’exercer des charges (préfigurant en cela les critiques d’Alberti et de Rucellai aux *statuali*). Sauf qu’en bon marchand, il se ménage aussi une porte de sortie au moment où il écrit les termes de ce contrat moral en matière de participation politique : comme pour les autres clauses qu’il prévoit à l’occasion de ce tournant de sa vie⁵², il envisage la possibilité de ne pas tenir ses résolutions, ainsi que les sanctions qu’il doit s’appliquer afin de s’amender (jusqu’à la prochaine infraction). Des éléments fondamentaux de la critique des *statuali* sont donc présents en germe, sous la forme d’inquiétudes avant tout morales, mais le pragmatisme et l’ambition semblent encore l’emporter.

De fait, une longue liste d’offices attend l’auteur après cette date, qu’il ne rechigna pas à exercer, et pour lesquels on peut supposer qu’il fut plusieurs fois amené à verser ses fameux deux florins d’amende. La participation politique demeure à ses yeux déterminante pour la conservation et l’augmentation du *stato* de la famille, comme en témoigne le bilan qu’il dresse en 1428 sur le dernier folio de son livre.

tiré au sort pour les Collèges de son vivant, et fut après sa mort tiré au sort pour être Prieur et des Collèges en l’espace de peu de temps ; me souvenant qu’il y a huit ans déjà j’ai connu beaucoup de déboires à cause des affaires de Catalogne, et que l’an passé j’ai eu besoin de faire attention pour ne pas être emprisonné pour dettes et par la commune, et que le jour précisément où je fus tiré au sort pour cet office, un quart d’heure avant j’avais terminé de payer la commune grâce à la remise obtenue grâce à une mesure qui fut une inspiration de Dieu (qu’il soit toujours loué et béni) ; et maintenant que je peux offrir des garanties, il me semble avoir reçu une très grande faveur, et je me serais estimé satisfait d’un pacte m’assurant d’être une fois des Collèges et de ne pas en vouloir davantage ; c’est pourquoi pour ne pas être ingrat et ne voulant pas tomber dans l’insatiable appétit de ceux qui en veulent toujours plus, je me suis proposé et ai décidé que désormais, je ne dois plus jamais prier quiconque pour les offices de la commune qui doivent être composés ou pour les scrutins, mais laisser faire cela à qui cela incombe, et qu’advienne ce qui plaît à Dieu qu’il soit de moi, entendu que quand je serai tiré à un office de la commune ou de l’Arte, j’obéirai et je ne rechignerai pas à la peine, et je ferai tout le bien que je pourrai et saurai ; et ainsi j’éviterai le vice de l’ambition et de présumer de moi-même, et je vivrai libre et non en serviteur à cause des prières ; et s’il advenait que j’agisse à l’encontre de cela, à chaque fois je dois me condamner à verser deux florins d’or à verser en aumônes sous un mois ; et cela je le décide en me voyant dans ma cinquantième année ».

⁵¹ Avant cette date, on peut lire chez Giovanni MORELLI, à l’occasion du Scrutin de 1404, une allusion à des démarches de ce type (éd. Branca, 1986), p. 279-280 : « Fu per arrotto a farlo Giano di Giovanni Morelli; fu chiamato da Jacopo di Piero Bonaventura, era gonfaloniere del Leone Nero. In quell’anno abitammo, Morello ed io Giovanni là, e a questo a questo isquittino fummo portati da Iacopo di Piero. È vero che, perché noi non savamo prestanzati là, non potemmo avere quel buono luogo aremmo avuto, ma e’ ci fé quell’onore gli fu possibile nella portata. E perché questo isquittino portava assai, e’ si fece per Morello e per me quelle pregherie che furono possibili a potere fare, e non si perdonò a niuna fatica o ebbe si riguardo a niuna onestà d’improntitudine: se si giovò a niuno non so. Ciò che fia seguito si vuole riputare per lo meglio e non ne pigliare isdegno, ma vincere la ingratitudine coll’umiltà, colla cortesia e con farsi volere bene a chi tu pensi ti voglia male: e questo fia quel modo ti farà onore ». On remarque que le récit de MORELLI s’inscrit toutefois dans une logique qui est encore celle de l’honneur et que les « prières » ne sont qu’un pis aller à l’efficacité douteuse.

⁵² Cf. sur ce point PANDIMIGLIO, 2006, p. 13-21.

Celui-ci, intitulé « Memoria di mio stato », présente l'année 1412 comme une date charnière dans sa vie : son entrée effective dans le *reggimento* cette année-là ainsi que l'élection de son frère Leonardo au poste de Général de l'ordre des Dominicains fut en effet selon l'auteur « principio di risuscitare la salute del mio stato⁵³ », car cela leur permit de redresser les finances de la famille, gravement mises à mal en 1408⁵⁴. Car force est de constater que dans le *libro segreto* de Goro Dati, l'axe économique du *stato* conserve la priorité sur l'axe politique, précisément parce que l'auteur dut lutter toute sa vie contre des dettes qu'il devait, selon lui, à la Fortune. Dans son livre, l'histoire de Florence et du monde n'entre donc que par la bande, en lien avec ses déboires économiques le plus souvent, et on retrouve cette préoccupation dans son *Istoria*, pourtant théoriquement entièrement vouée à la célébration des victoires de Florence⁵⁵.

En cela également, Goro Dati apparaît comme une figure singulière dans le panorama de notre corpus : longtemps avant Marco Parenti ou Matteo Palmieri, il sectorisa son écriture en distinguant un versant privé, avant tout économique, d'un versant public, de type historiographique. Dans le *Proemio* de l'*Istoria*, on trouve le binôme horacien classique du *dulce et utile*, mais les expressions se référant au premier sont bien plus nombreuses que celles renvoyant au deuxième⁵⁶. Ainsi, non seulement l'histoire ne semble pas relever pour Goro Dati d'un patrimoine à transmettre à ses

⁵³ DATI, Goro (éd. Pandimiglio, 2006), p. 138: « le début de faire renaître la santé de mon état ».

⁵⁴ *Ibid.*, p. 137-138 : « Ora cominciò la fortuna a percuotermi forte; ché sendo Simone a Valenza per sé io li ciedetti grandissime somme di robe, e pagai gran quantità di danari per lui per cambi; e egli fece imprese col re di Castiglia, non di mio volere né parer, ma credette ben fare; onde ne seguì gran viluppi e quistioni e danni alla nostra compagnia, e venimmo in grandissimi debiti con gravi interessi e in pericolo di fallire; per modo che l'anno 1408 mi convenne ire in Spagna, dove era Simone, e stetti tra là e Valenza presso che 3 anni; e niente o quasi vi potei raquistare, perché la fortuna volle che 'l re con chui avea a far Simone si morì l'anno 1406, e seguinne a Simone gran torti e suo disfacimento infine; di che la nostra compagnia ne porto di danno più di .X.^m fiorini, e perdemmo tutto il corpo della compagnia ». On note la présence de la Fortune comme de clef de lecture des événements en question, anticipant ainsi sur l'atmosphère qui règne sur la seconde strate du *Zibaldone* de RUCELLAI.

⁵⁵ DATI, Goro (éd. Lanza, 1991), p. 228 : « Deh, dimmi se mai i Fiorentini spesonno tanto in alcuna altra guerra. La guerra che fu poco tempo innanzi col papa, la quale durò anche tre anni e uno mese, costò assai più, non perché nel soldo si spendesse tanto, quanto per lo danno de' cittadini che ebbono a lasciare i loro avviamenti in molte parti del mondo e ricevettono grandissimi danni; ma bene furono i danari che si spesonno milioni due e mezzo di fiorini ». On distingue nettement derrière ces mots les préoccupations du marchand qui connut personnellement de tels dommages. D'ailleurs, l'auteur y revient à la fin du livre VIII, après avoir raconté la Guerre des Huits Saints dont il était ici question, pour faire le bilan des dépenses liées à la guerre de Pise, racontée au Livre VII : cf. *ibid.*, p. 274-276.

⁵⁶ DATI, Goro (éd. Lanza, 1991), p. 211 : « Dappoi che per fuggire ozio e sonno nelle ore del meriggio mi prieghi di ragionare di qualche materia utile come dilettevole, così a questi altri che udiranno come a noi, e perché le istorie sono materia che la memoria ne fa più abito che d'altro, invitato da' tuoi onesti prieghi, dilibero raccontare ogni dì un pezzo, per ordine, la storia della lunga e grandissima guerra di Italia che fu a questi nostri di tra il tiranno di Lombardia, Duca di Milano, e il magnifico Comune di Firenze. E parlando di quella, verrà a caso di avere a parlare di molte altre cose grandi de' fatti di Italia con quella brevità e in effetto che diletta più le menti delli uditori; e parmi che questa sia cosa più degna di memoria che alcuna altra da' grandi tempi in qua e piena di belli e utili esempli per coloro che verranno, perché in essa dimostrò la fortuna iudicio suo molto maravigliosamente ».

enfants dans le cadre du circuit privé de transmission que constituait le livre de famille, mais son *utilité* passe après le plaisir de raconter et d'entendre raconter.

Cependant, si cette œuvre semble novatrice à plusieurs points de vue (notamment par le recours au dialogue pour construire la structure de la narration⁵⁷), elle est aussi la digne représentante de l'âge de la commune. Les Florentins et Florence sont les héros de cette histoire, et nous les voyons agir, s'exclamer⁵⁸, dans le cadre d'une représentation de la commune qui semble bien plus proche de la *Laudatio* contemporaine de Leonardo Bruni que des *Ricordi storici* de Marco Parenti par exemple, hantés par les *mutazioni* imprévisibles de la conjoncture⁵⁹. Le cadre dans lequel s'inscrit la pensée de Goro Dati semble ainsi encore profondément marqué par l'organisation communale :

[...] la casa de' Visconti furono cittadini di Milano, e quali per grandezza e ricchezza vennono tanto alti che sì come cittadini non potevano più salire, e con l'ardire d'alcuno d'essi, a cui la fortuna fu favorevole, presono il governo della città perpetuo [...].⁶⁰

Pour définir les Visconti, au tout début de son traité, il emploie ainsi le terme *cittadini*, que nous vu être l'unité minimale de la pensée politique des citoyens florentins de son temps : à ses yeux, les Seigneurs de Milan ne sont pas encore des « principali », ce sont juste des *cittadini* préoccupés de faire croître leur *stato* (comme l'indiquent les expressions « vennono tanto alti », « salire ») : ayant atteint le sommet de cette catégorie, ils ne leur restait plus qu'à passer au « governo della città perpetuo ». La Seigneurie viscontéenne semble ainsi conçue non en elle-même mais à partir de l'organisation communale, qui constitue le socle de la pensée de l'auteur. D'ailleurs, cette organisation finit par occuper toute la place dans la narration (à savoir les deux derniers livres de l'*Istoria*) et l'auteur légitime cette description sous prétexte qu'il a décrit Pise pour traiter de sa conquête. Le portrait de Florence se présente d'abord sous la forme d'un récit historique reprenant les grandes articulations de son histoire depuis l'antiquité romaine et ensuite sous la forme d'une description de son état, c'est-à-dire en l'occurrence ses « ordini e costumi e governo ». Cette dernière section fait, au présent, le portrait élogieux de la Florence de son temps en passant minutieusement en revue les offices qui assuraient son (bon) fonctionnement. Dans ces pages, toute dynamique semble avoir disparu. En cela, l'image de Florence véhiculée par l'*Istoria* semble à la fois le produit de l'âge d'or de la commune et la préfiguration

⁵⁷ MATUCCI, 1991, p. 39-45.

⁵⁸ Cf. par exemple DATI, Goro (éd. Lanza, 1991), p. 225 : « Ora comincia il Comune di Firenze a mettere le mani a' grandi fatti; ora sono chiari i Fiorentini dell'animo insaziabile del tiranno, ora seguitano i belli ordini e i grandi consigli e le magnifiche operazioni ! »

⁵⁹ Sur la proximité de l'*Istoria* de Dati avec la *Laudatio*, cf. VARESE, 1961.

⁶⁰ DATI, Goro (éd. Lanza, 1991), p. 212 : « la maison des Visconti furent des citoyens de Milan qui parvinrent si haut du point de vue de la grandeur et de la richesse qu'en tant que citoyens ils ne pouvaient plus monter, et profitant de la hardiesse de l'un d'eux, à qui la fortune fut favorable, ils prirent le gouvernement perpétuel de la cité ».

de la transformation progressive de la commune en *Stato*⁶¹. En effet, l'état de la commune semble si parfait *tel qu'il est* que tout changement serait dommageable : dans le cadre de cette vision statique du bien de la cité, on comprend que les citoyens aient été toujours plus portés à *conserver* les choses en l'état, à choisir de *faire partie* de cet entité si bien agencée sans forcément vouloir *agir*, puisque tout mouvement devenait synonyme de danger.

À la fin de la première décennie du xv^e siècle, sous la plume de Goro Dati, la figure de l'acteur politique semble ainsi avoir perdu une partie de son sens : être membre du *reggimento* semble être devenu suffisant, et les moyens pour y parvenir ne paraissent plus relever véritablement de l'action politique, puisqu'ils se fondent sur la bonne volonté de personnes dont le *stato* était désormais si assuré qu'il en était lui aussi devenu statique. L'écriture de Goro Dati semble ainsi correspondre à une période de transition, d'une figure de l'acteur politique à une autre.

Auteurs en transition : spectateurs mais optimistes

Les livres de famille des quelques auteurs qui devinrent politiquement actifs durant cette décennie apparemment cruciale tendent à confirmer l'existence d'une telle période de transition. D'un point de vue chronologique, il s'agirait peut-être d'ailleurs même d'une *césure*, dans la mesure où dix années séparent l'âge de la maturité politique de Giovanni Morelli de celui de Bartolomeo del Corazza, Salvestro Mannini et Cambio Petrucci, qui sont les seuls témoins majeurs de notre corpus devenus politiquement actifs entre 1410 et 1420, avant qu'un nouveau fossé de cinq années ne nous porte à l'époque où Côme de Médicis, Terrino Manovelli ou Luca di Matteo da Panzano étaient actifs⁶². Simone Peruzzi ne fut ainsi peut-être pas le seul à rencontrer des difficultés pour transmettre son bagage d'expérience politique. En tout cas, force est de constater qu'alors même que le nombre de livres de famille tenus à l'époque n'était pas moindre, l'attention à la vie de la cité et à la figure de l'acteur politique a sauté une génération.

Les livres de Bartolomeo del Corazza, Salvestro Mannini et Cambio Petrucci semblent ainsi témoigner d'un état intermédiaire du rapport des Florentins à la vie de la cité. Leur ambition en matière de participation à la vie de la cité semble bien inférieure à celle de leurs aînés, dans la mesure où ils se contentent d'une place de

⁶¹ Cf. *supra*, chapitre 11. La présence d'« état des lieux politiques » en ouverture des *Ricordi storici* de PARENTI (éd. Doni Garfagnini, 2001, p. 57-70), chez Laurent DE MEDICIS, ou encore dans la section historique du *Zibaldone* de Francesco di Bivigliano ALBERTI (cf. Annexes II) nous encourage à considérer ce phénomène comme une tendance en cours d'élaboration.

⁶² Cf. Annexes I, fig. 63, le tableau présentant la liste des auteurs de livres de famille qui accordent à la vie de la cité une place importante dans leur livre de famille (degrés 3 et 4 de présence du politique), selon les critères présentés *supra*, Partie I.

spectateurs de la vie politique citadine, mais ils estiment cependant encore utile et nécessaire pour leur famille d'en faire le récit.

Chez Salvestro Mannini, la soif d'information et l'envie de décrypter l'histoire qui se joue sous ses yeux apparaît presque à chaque page, sans qu'il ne se présente jamais – ni ne se conçoive, semble-t-il – comme un acteur de celle-ci. Issu d'une famille de *novi cives* et ayant passé une bonne partie de sa vie en France tandis que son frère Luigi demeurait à Florence pour gérer les affaires familiales (selon le schéma que nous avons déjà rencontré chez les frères Benvenuti de' Nobili), Salvestro semble avoir laissé à son frère le soin de représenter la famille sur la scène politique citadine (ce qui ne l'empêche pas de noter dans le livre de famille la seule fois où il est lui-même élu, comme Podestat d'Agliana). Dans le cadre de cette répartition des rôles, il semble avoir pour sa part choisi d'endosser celui de scripteur, avec un intérêt marqué pour la chronique. D'après les fragments du livre qui nous sont parvenus grâce au Sénateur Strozzi, Salvestro conserva toute sa vie un lien très fort avec la France, s'enquérant auprès de ses confrères marchands des nouvelles qui concernaient le pays ainsi que son cher Dauphin⁶³. Mais l'auteur ne s'arrête pas là dans ses tentatives d'accéder à l'information historique : inquiet de savoir ce que l'avenir réserve, il note avec soin les prédictions qu'il entend à Florence dans la bouche des prédicateurs⁶⁴ ou va parfois chercher lui-même auprès d'ermites ou d'illuminés :

[f° 58] Ricordo che questo dì 9 di Marzo 1420 il dì della Domenica di Lazzero in Santa Liperata, predicò l'Abate Don Simone Mattei a tutto il Popolo Fiorentino e disse molte cose; infra l'altre, allegghò la Profezia di Geremia Profeta dicendo così:
[non disse vero⁶⁵] che questo anno sarebbe morto Papa Martino di mala morte a Roma, e non disse da cui;
[non disse vero] apresso che 'l Re di Raona verrebbe a Roma con gran gente, e taglierebbe a pezzi gran quantità di Cherici, e la Chiesa arebbe grande opressione;
[disse vero] apresso disse Monsignor lo Dalfino, figliolo di questo Re di Francia, verrebbe quasi a perdere tutto suo stato, et d'esere abbandonato da ogni huomo, poi risurgerebbe l'anno 1421;
[non disse vero] E prima più volte avea detto che l'Imperatore verrebbe d'Aquilone con gran gente d'arme e barberi, e turchi, e molto offenderebbe questa Comunità con uccisione e con fuoco;
[disse vero] anche disse la Reina di Napoli, sirocchia del Re Lanzelao arebbe grande oppressioni, e battaglie sarebbono con Re Luigi et altri, tutto per lo peccato contro a natura.⁶⁶

⁶³ MANNINI, Salvestro (cf. Annexes III, n° 30), p. 428-429 [f° 59] par exemple.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 430 : « [f° 61] Ricordo che a dì 4 d'aprile 1422 il sabato, cioè la Vilia di Domenica d'Ulivo, predicò maestro Antonio da Massa de' frati minori, e disse in sul pergamo più profezie allegando Geremia Profeta, l'Apocalisse et Merlino, et conchiuse che in poco tempo passerebbe in Italia un gran Signore che verrebbe di mezzo dì di verso Cicilia, che farebbe gran danno solo per li peccati nostri, et che sfiorirebbe il nostro Giglio etc. ».

⁶⁵ Les remarques entre crochets sont postérieures et inscrites dans la marge de gauche.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 428 : « Mémoire qu'en ce jour du 9 mars 1420, le jour du dimanche de Lazare, en l'église Santa Liperata, l'abbé don Simone Mattei prêcha à tout le Peuple florentin et dit de nombreuses choses ; entre autres, il invoqua la Prophétie du prophète Jérémie et dit : [il ne dit pas vrai] que cette année le pape Martin mourrait d'une mauvaise mort, et il ne dit pas par qui ; [il ne dit pas vrai] ensuite que le roi d'Aragon viendrait à Rome avec une grande armée et taillerait en pièces beaucoup d'ecclésiastiques, et

À défaut d'être lui-même un acteur de l'histoire, Salvestro Mannini entretient en effet un rapport *actif* avec celle-ci : de même qu'il ne prend pas les nouvelles venues de loin pour argent comptant tant qu'elles ne sont pas confirmées par d'autres voies⁶⁷, il confronte les prédictions entendues avec les faits tels qu'ils sont advenus. Or ce rapport *actif* à l'information se décline également dans les jugements que l'auteur se sent en droit d'émettre sur les puissants qui sont au cœur de ces récits :

[f° 51] Ricordo che a dì 30 di giugno 1414, questa Comunità fé Pace e Legha per 6 anni con Re Lanzelao, e questa mattina si bandì e fessene fuoco la sera, et intendesi tutti nostri conlegati et aderenti in questa pace, e simile i suoi, Dio voglia sia buona ch'io no'l credo etc.⁶⁸

[f° 60] Ricordanza che a dì 30 di giugno l'anno 1421, i Genovesi e'l Doge di Genova, cioè Messer Tommasino da Campofregoso ci venderono Livorna con tutte appartenenze del Porto di Pisa, e questo dì prendemmo la tenuta, e presela pel Comune Bartolomeo Peruzzi e messer Piero Beccanugi giudice; costocci f. 100 mila di suggello di buon oro e fu buon mercato, et al tempo si vedrà l'onore, et utile gitterà a Pisa et questa Comunità, che piaccia a Dio sia in buon'hora, e buon punto, e pace e onore di questa Città.⁶⁹

En ce sens, Salvestro Mannini ne semble pas si éloigné d'acteurs politiques "triomphants" tels Guccio di Cino Benvenuti de' Nobili, Simone Peruzzi ou Gino Capponi, qui n'hésitaient pas à transmettre à leurs descendants leur avis sur les grands de ce monde, y compris le pape.

que l'Église serait fort opprimée ; [il dit vrai] ensuite il dit que Monseigneur le Dauphin, fils du roi de France actuel, serait sur le point de perdre tout son état et d'être abandonné de tous, puis renaîtrait en l'an 1421 ; [il ne dit pas vrai] et auparavant il avait dit plusieurs fois que l'Empereur viendrait d'Aquilon avec nombre d'hommes d'armes et de barbares, et de Turcs, et qu'il meurtrirait grandement cette Communauté par le sang et le feu ; [il dit vrai] il dit aussi que la reine de Naples, sœur du roi Ladislas serait grandement opprimée, et que des batailles auraient lieu avec le roi Louis et d'autres, tout cela à cause de son péché contre nature ». Voir également, *ibidem*, les prédications qu'il va chercher auprès d'un ermite franciscain, ainsi que les mises en garde d'une illuminée siennoise (*ibid.*, p. 445).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 433 : « [f° 65] Ricordo che questo dì 24 di novembre 1422 Corso Rustichi tornò di verso Savoia, il quale ci disse avea udito dire che acierto era morto il Re Carlo di Francia, cioè Carlo padre di questo nobil Signore Monsignor lo Dalfino, e morì in Parigi a dì 20 d'ottobre 1422; questo Re morì d'età d'anni 56 et non morì in suo buon sentimento anzi morì pazzo, e se non fusse questo fu notabil signore; fu gagliardo e armigero Re, e di buona condizione; Idio abbia avuta l'anima. Di poi rinfrescò detta morte del Re di Francia di più luoghi ».

⁶⁸ *Ibid.*, p. 425 : « Mémoire que le 30 juin 1414, cette Communauté fit la Paix et Alliance pour 6 ans avec le roi Ladislas, et cela fut proclamé ce matin, et l'on en fit des feux de joie le soir, et sont compris dans cette paix tous nos alliés et nos soutiens, de même que les siens ; Dieu veuille qu'elle soit bonne, ce que je ne crois pas etc. »

⁶⁹ *Ibid.*, p. 429-430 : « Mémoire que le 30 juin 1421 les Génois et le Doge de Gênes, c'est-à-dire messire Tommasino da Campofregoso nous vendirent Livourne avec toutes les dépendances du Port de Pise, et ce jour nous en prîmes le commandement ; le prirent au nom de la commune Bartolomeo Peruzzi et le juge messire Piero Beccanugi; cela nous coûta cent mille florins *di suggello* de bon or, et ce fut bon marché, et on verra avec le temps l'honneur et le profit que cela génèrera à Pise et à cette Communauté, qu'il plaise à Dieu que ce soit à la bonne heure et au bon moment, et source de paix et d'honneur pour cette cité ». Voir aussi son adhésion à la politique de soutien à Braccio da Montone (p. 431) et sa plainte au moment où celui-ci meurt et que le Dauphin se trouve en difficulté (p. 444).

Ce qui les sépare, c'est la posture adoptée par Salvestro Mannini. Sachant qu'il ne sera pas un protagoniste des événements, il cherche des moyens d'*atteindre* cette information en se rapprochant de ceux qui la détiennent, comme les ambassadeurs :

[f° 164] Ricordo de' fatti di messer Giovanni Gallina, Ambasciadore del Duca di Milano di Settembre 1421.

Ricordasi a Astore, e Messer Giuliano e Piero di messer Lu[i]gi i fatti di ser Basilio Gallina suo fratello, di farlo Ufficiale dell'Arte della Lana etc. A dì primo di maggio 1422, tornò questo messer Giovanni Francesco Gallina Ambasciadore del Duca di Milano e con altri Ambasciadori cioè:

Il Vescovo di Bergamo, maestro in Theologia de' Frati Minori, buonhuomo; marchese Niccolò da Sampione, buon gentilhuomo; messer Taddiolo da Vilmercato, giudice et reo; messer Giovanni d'Arezzo fu suo Cancelliere, savio huomo, e malizioso; messer Giovanni Francesco Gallina sotto Cancelliere, questo è quello fé la pace tra 'l Duca di Milano e noi, è saputo huomo, ed è da Pavia di schiatta Guelfo.

Partironsi a dì ** di maggio 1422 con la risposta "*Vade et noli amplius peccare*". E nel vero, e' non c'attenne la pace quando fé lega col legato di Bologna, e non lo potea fare.⁷⁰

Mannini est en effet conscient qu'une partie des tenants et des aboutissants de l'histoire lui échappent :

[f° 74] A dì 23 di dicembre 1423 partì l'Armata di Genova da Porto Veneri, et là fé la mostra; secondo si dice andranno a Gaeta e a Napoli contro al Re di Raona [...]. Ricordo che a dì 11 d'aprile 1424 partì di qui ser Antonio Salvetti, e Jacopo Guasconi che dovea ire prima per Ambasciadori di questo Comune all'Imperadore; non si sà il segreto ma io credo per disfare il Duca cattivo di Milano che ci ha rotta la pace; ancora andò con lui Filippo di G. d'Amerigo del Bene, ch'era prima venuto Ambasciadore dall'Imperadore.⁷¹

Dès les années 1420, il semble ainsi devenu clair aux yeux de certains citoyens florentins que pour écrire et surtout *interpréter* l'histoire de la cité, même dans un livre de famille, l'accès à certaines informations est crucial. Salvestro Mannini semble

⁷⁰ *Ibid.*, p. 447-448 : « Mémoire des affaires de messire Giovanni Gallina, ambassadeur du duc de Milan en septembre 1421. Rappeler à Astore et à messire Giuliano et à Piero fils de messire Luigi les affaires de ser Basilio Gallina son frère, qui doit être fait Officier de l'Arte de la Laine etc. Le premier mai 1422, revint messire Giovanni Francesco Gallina, ambassadeur du duc de Milan, avec d'autres ambassadeurs, à savoir : l'évêque de Bergame, maître de Théologie des Frères Mineurs (un homme bon), le marquis Niccolò da Sampion (un gentilhomme bon), messire Taddiolo da Vilmercato (juge et mauvais), messire Giovanni d'Arezzo (qui fut son Chancelier, un homme sage et malicieux), messire Giovanni Francesco Gallina (sous-Chancelier, c'est lui qui fit la paix entre le Duc de Milan et nous, c'est un homme averti, originaire de Pavie et d'une lignée Guelfe. Ils partirent le * mai 1422 avec la réponse « Va et ne pêche plus ». Et en vérité, il n'observa pas la paix signée avec nous quand il fit alliance avec le Légat de Bologne, et il ne pouvait pas le faire ».

⁷¹ *Ibid.*, p. 436 : « Le 23 décembre 1423 l'armada de Gênes partit de Porto Veneri, et fit la montre ; d'après ce qu'on dit, ils iront à Gaète et à Naples contre le roi d'Aragon [...]. Mémoire que le 11 avril 1424 partent d'ici ser Antonio Salvetti et Jacopo Guasconi (qui était auparavant cens aller en ambassade au nom de cette commune auprès de l'Empereur); on ne sait pas le secret [de l'ambassade] mais je crois que c'est pour défaire le méchant Duc de Milan qui a rompu la paix ; alla aussi avec lui Filippo di G. d'Amerigo del Bene, qui était auparavant revenu d'ambassade auprès de l'Empereur ». Cf. aussi *ibid.* p. 432 [f° 62] : « Ricordo che del mese d'agosto 1422 facemmo accordo, e fu nostro accomandato con certi patti segreti messer Tommasino da Campofregoso che fu Dogie di Genova e oggi Signore di Sarezzano e l'accomandigia dee ogni anno dare un palio a San Giovanni come gl'altri accomandati etc. ».

encore croire à la possibilité pour des hommes comme lui, situés en marge du *reggimento*, d'y parvenir, et il croit aussi manifestement toujours à l'intérêt de cette démarche pour le *bene e utile* de sa famille. Mais ce « spectateur-investigateur » semble malheureusement bien isolé dans le panorama de notre corpus. En effet, la plupart des autres auteurs se trouvant à l'extérieur des cercles du pouvoir ont eu tendance à se contenter de narrer les pans de l'histoire auxquels ils avaient accès, à commencer par Bartolomeo del Corazza.

Le regard très extérieur que celui-ci pose sur la cité a parfois été associé par la critique à son statut socio-professionnel : membre des *Arti minori*, n'ayant jamais occupé aucune charge communale majeure, il n'aurait eu ni les mêmes moyens ni les mêmes ambitions que ses concitoyens des *Arti maggiori* en matière de récit historique⁷². Or, si l'on considère le soin avec lequel l'auteur fait la liste des charges qu'il occupa au sein de son *Arte* – il en fut douze fois Consul ! – et la fierté qui transparaît quand il évoque la fois où il fut convoqué dans une *Pratica*⁷³, il semble bien que son récit s'inscrive exactement dans la même dynamique que ses contemporains désireux d'accéder au *reggimento*. Si Bartolomeo del Corazza s'arrête à la surface cérémonielle des événements et évoque peu la vie politique interne de la cité et ses enjeux, ce n'est peut-être pas (seulement) par goût pour la pompe et les fastes communaux, mais peut-être aussi car les citoyens « tout court » étaient de plus en plus condamnés à demeurer les spectateurs d'une scène politique dont les rouages et le fonctionnement échappaient de plus en plus à leur vue. C'est en tout cas une tendance que l'on trouve également sous la plume de Cambio Petrucci⁷⁴, ainsi que chez des auteurs pourtant issus de grandes familles, mais tout aussi condamnés au rôle de spectateur, comme nous allons le voir.

LA NOUVELLE SCENE MEDICEENNE ET LA FIN DE L'ECRITURE DE L'HISTOIRE

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la position des Médicis sur la toile de la société florentine fut centrale dès les années Trente. Nous sommes ainsi passés d'une configuration polycentrique, organisée autour des différentes grandes familles qui composaient l'élite dirigeante de la cité et s'alliaient pour former des blocs antagonistes aux contours variables au fil des décennies, à une configuration concentrique organisée autour des seuls Médicis. La position des Médicis dans ce contexte, ainsi que la façon dont ils se représentaient comme des acteurs politiques

⁷² BRUCKER, 1981 [1977] p. 301 : « Il diario di Bartolomeo parla di spettacoli e cerimonie, quegli aspetti della vita civile più accessibili al popolo. Descrive con dovizia di particolari i tornei e le processioni che onoravano i personaggi in visita quali il papa Martino V e il papa Eugenio IV, ma parla pochissimo della politica interna ».

⁷³ DEL CORAZZA, Bartolomeo (éd. Gentile, 1991), p. 34.

⁷⁴ Cf. Annexes III, n° 46 et 48. Ces récits sont eux aussi focalisés sur les cérémonies citadines.

dans leurs livres de famille ont été étudiées⁷⁵ et ne sont de plus pas représentatives des « citoyens florentins » dont nous cherchons à mieux cerner la pensée. Nous nous concentrerons donc sur les familles qui les entourent et qui occupent une place plus ou moins privilégiée dans cette nouvelle configuration.

La retraite forcée des anciennes familles

Sans connaître forcément le sort tragique de Terrino Manovelli ou Matteo Strozzi, qui moururent en exil peu après le renversement brutal de leur *stato* au moment du retour de Côme de Médicis, la génération des auteurs politiquement actifs dans les années 1420 et 1430 fut marquée par les représailles exercées par le parti médicéen à l'encontre des anciennes familles de la faction albizzéenne. Cela n'influa pas seulement sur leur devenir politique mais eut également un impact sur les modalités de leur écriture.

Giovanni Ciappelli a étudié l'évolution de la famille Castellani au fil des générations en se basant notamment sur les livres que les membres de cet ancien lignage tinrent aux XIV^e et XV^e siècles. Il a souligné combien le contraste est frappant entre la tradition d'engagement et de participation politique de la famille – dont Michele di Vanni di Michele est un exemple⁷⁶ – et le rapport de Francesco di Matteo Castellani (1418-1494) à la vie de la cité⁷⁷. L'aventure civique de Francesco avait pourtant bien commencé : il fut ainsi fait chevalier à l'âge de onze ans, en mémoire de son père mort dans l'exercice de ses fonctions civiques. L'aura de sa famille était telle à l'époque que lors de la venue d'Eugène IV en Toscane quelques années plus tard, il fut l'un des huit citoyens envoyés à Pise pour l'accueillir : le *prestige* des Castellani demeurerait, mais Francesco était exclu *de facto* des offices de la République. En effet, la famille Castellani appartenait à la faction albizzéenne, et son héritier se trouva du côté des perdants au moment de l'avènement des Médicis. Gendre de Palla Strozzi, Francesco ne subit pas personnellement l'exil, mais il est certain qu'il fit lui aussi partie de la catégorie des « sospetti allo stato »⁷⁸.

À l'époque, la fiscalité communale constituait une arme de choix pour les membres de la faction dominante, dans la mesure où les mauvais payeurs ne pouvaient occuper de charges : le montant des impôts étant décidé au niveau du gonfalon, le rapport des forces en présence s'avérait central. Dans le cas de Francesco Castellani, qui se trouva très tôt orphelin de père (le foyer n'avait donc plus de représentants dans les instances locales en question) les impôts devinrent un gouffre qui engloutit au fil

⁷⁵ Cf. CIAPPELLI, 2003 et *supra*, chapitres 7 et 8.

⁷⁶ Cf. *supra*, chapitre 1 et Annexes III, n° 15.

⁷⁷ CIAPPELLI, 1992, p. 3.

⁷⁸ Cf. *supra*, chapitre 8.

des ans le patrimoine familial⁷⁹. Ciappelli affirme qu'à un moment donné, Francesco Castellani abandonna l'idée de sortir du *specchio* et accumula volontairement les retards de paiement : selon le chercheur, il se serait agi d'une forme de protestation contre le régime médicéen, une réponse à son exclusion de la vie civique⁸⁰. Si l'on examine l'écriture privée de Castellani, on constate que la vie de la cité y est presque totalement absente⁸¹ : serait-ce lié à son renoncement à la participation politique ? Pour être fixés, nous pouvons nous pencher sur les cas d'autres membres des anciennes familles de l'oligarchie, qui furent elles aussi plus ou moins contraintes à se retirer de la scène politique florentine.

Le parcours de la famille Benvenuti de' Nobili est en ce sens révélateur : nous avons vu précédemment combien Guccio di Cino était attaché à la tradition aristocratique et guelfe de sa famille, et comment il se servait du récit de ses différents mandats pour construire à destination de ses descendants une image de lui-même en acteur politique digne à la fois du déjà glorieux panthéon familial et des plus grandes familles de l'oligarchie de son époque. Or, trente ans après sa mort, l'un de ses petits-fils (probablement Guccio di Niccolò⁸²), reprit la plume familiale. Au moment où il le fit, celui-ci se trouvait inscrit au *specchio* : entre 1428 et 1436, il lui fut systématiquement impossible d'accéder aux postes politiques auxquels il était régulièrement tiré au sort. Le fait qu'il se soit trouvé précocement à la tête de la famille à la mort de son père, comme Francesco Castellani, a pu influencer sur ses déboires économiques. L'enjeu pour la famille, quand il se retrouva à sa tête, était donc de revenir sur la scène politique⁸³, ce qui se reflète dans les modalités de son écriture. Nous avons vu précédemment comment il passa prudemment d'une position favorable à l'exil des Médicis, en 1433 (la décision du *Parlamento* était, rappelons-le, « la voie du Salut pour leur ville »⁸⁴) à une position favorable cette fois à leur retour, en 1434 (il lui apparaît alors clairement qu'on avait fait aux Médicis « un grand tort », raison pour laquelle leur retour manifeste selon lui la volonté de Dieu et rencontre les faveurs de l'ensemble de la communauté politique florentine⁸⁵). La configuration de la scène

⁷⁹ Cf. CIAPPELLI, 1992 et 1995a.

⁸⁰ ID., 1992, p. 8.

⁸¹ ID., 1995b, p. 164 et 177.

⁸² Il est non seulement l'aîné mais aussi le seul fils de Niccolò dont le mariage est enregistré dans le livre de famille.

⁸³ Il semble avoir commencé à redresser les finances de la famille dans les années 1440, et occupe pour la première fois un office majeur en 1447, avant de retomber au *specchio* l'année suivante, dont il est à nouveau sorti dès 1449, semble-t-il définitivement.

⁸⁴ BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Niccolò (cf. Annexes III, n° 42), p. 211 : « Quando intervenne il caso di sonare a Parlamento, tutta la Piazza de' nostri Signori, tutta le famiglie, buon Popolani vennoro armati, e trovavasi il giorno più di 10 mila persone, et a ogni adomandita che faceva la Signoria, tutti a bocie viva dicevano: "sì". Il perché io credo senza manco che questa è la salute di questa nostra terra, che Iddio salvi e mantenga [...] ».

⁸⁵ *Ibid.*, p. 212 : « Memoria e Ricordanza che a dì *** d'ottobre 1434, giunse Cosimo e Lorenzo de' Medici in Firenze al tardi; ogni caro e buono cittadino l'aspettava con grande allegrezza, perché si

politique avait en effet radicalement changé et Guccio di Niccolò en était conscient. Il ne juge plus les actes des parties en présence au prisme du guelfisme si cher à son aïeul, mais lit le nouveau rapport de force dans la cité en des termes pragmatiques. Les décisions de la *Balia* ne sont pas présentées sous un quelconque jour idéologique : tout est affaire d'accès ou non au gouvernement, ce *reggimento* dont les ennemis des Médicis sont désormais exclus. Ce terme, terme qui incarne un volet essentiel de la stratégie des Benvenuti de' Nobili de sa génération, revient ainsi régulièrement dans les quelques lignes de Guccio di Niccolò qui nous sont parvenues⁸⁶. Ce conformisme politique semble avoir payé, puisqu'il fut placé dans les bourses électorales pendant la période médicéenne⁸⁷, inaugurant une nouvelle page de l'histoire politique de sa famille, placée désormais dans l'ombre de la famille Médicis.

La liste des rejetons d'anciennes familles de l'élite contraints de se retirer, plus ou moins volontairement de la vie politique avant de rentrer en grâce auprès des Médicis ne s'arrête pas là. Comme l'a montré Gabriella Battista⁸⁸, Bernardo Rinieri en est un autre exemple, de même que Luca di Matteo da Panzano, dont nous avons étudié le cas précédemment⁸⁹. Tous deux durent renoncer pour eux-mêmes à la participation politique, mais tentèrent de sauvegarder le *stato* de la famille par le biais d'une stratégie matrimoniale vouée à s'attirer les faveurs des Médicis⁹⁰, afin que leurs descendants connaissent un sort meilleur.

Temporiser, en se faisant discrets, en adoptant la posture de spectateur qui était auparavant adoptée par des familles situées à la lisière du *reggimento*, apparut ainsi à un certain nombre d'auteurs issus d'anciennes et grandes familles comme une solution pour faire face à la reconfiguration de la scène politique florentine et à leur retraite forcée. Parmi ces familles, d'autres auteurs voulurent également faire du temps un allié pour affronter cette situation, mais choisirent plutôt de *se retirer dans le temps* pour construire la figure de l'acteur politique qu'ils entendaient transmettre à leurs descendants.

conosceva gl'era stato fatto un grande torto, e per questo piacue a Dio, e alle genti da Firenze rimetterlo ».

⁸⁶ *Ibid.*, p. 212-213. Cf. *supra*, chapitre 7.

⁸⁷ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

⁸⁸ BATTISTA, 2009, à la p. 658 : « Colpisce in prima lettura di quanto questa fonte presenta aspetti di vita quotidiana legati al personaggio, senza fornire notizie di rilievo e chiarimenti sul periodo storico in cui si situa (1457-1503). Bernardo, infatti, trovandosi per ragioni di parentadi in opposizione al potere corrente, decide, per mantenere ed accrescere le attività commerciali, di estraniarsi dalla vita politica, mantenendo un rapporto equidistante con le alterne fazioni al potere ».

⁸⁹ cf. *supra*, chapitre 8.

⁹⁰ BATTISTA, 2009, p. 668 : « Molto probabilmente la famiglia Rinieri, al tempo di Luca di Piero, non apparteneva alla fazione favorevole ai Medici, come si può notare dalla strategia matrimoniale usata da Luca e da Filippo per i figli [...], ma nel corso del secolo, grazie ai "parentadi" dei figli di Stoldo, questa situazione sembra ribaltarsi ».

Le passé comme refuge

À défaut de pouvoir fournir une image actuelle de l'idée qu'ils se faisaient du *stato* de leur famille et des acteurs politiques qu'elle produisait "naturellement" depuis des générations, certains auteurs choisirent en effet le vecteur de l'histoire familiale. Les fragments du livre d'Agnolo de' Ricci qui nous sont parvenus en sont un exemple marquant.

Issu de l'une des plus anciennes familles de l'oligarchie, celui-ci n'occupa qu'une fois le poste de Consul de son *Arte*, et ne fut qu'une seule fois prieur, en juillet-août 1479. À partir de 1480, début de l'ère de domination sans partage de Laurent de Médicis et de son entourage, il se trouvait systématiquement *a specchio* quand il fut tiré au sort, jusqu'à sa mort en 1493 : que cela ait été le fruit de représailles ou d'un désengagement volontaire de sa part à partir de cette date, force est de constater que la figure d'Agnolo Ricci se rapproche de celle d'autres auteurs dont nous avons évoqué la retraite forcée de la scène politique. Dans son livre, tous les récits ayant trait à la vie de la cité prennent place dans les portraits qu'il brosse de ses ancêtres, remontant jusqu'en 1343. Or tandis que chez Donato Velluti et chez Giovanni Morelli le scripteur avait vocation à prendre place sur le mur à côté de ses illustres aïeux, l'entreprise d'Agnolo dei Ricci s'achève sans que son tour ne soit venu.

On retrouve dans les portraits de ses ancêtres toutes les qualités de l'acteur politique que nous avons identifiées dans les récits de charge des auteurs de l'âge d'or de la commune : les talents de diplomate de son ancêtre Rosso di Ricciardo lui valurent non seulement les faveurs du pape⁹¹ (comme Guccio di Cino Benvenuti de' Nobili), mais lui fournirent aussi l'occasion de faire preuve de son grand sens de la justice dans le cadre d'un de ses mandats de Podestat, et cela lui valut de grands honneurs de la part de la communauté⁹² (les mêmes que ceux narrés par Luigi Guicciardini). Ces qualités se confirmant au fil de sa carrière, on lui fit d'après Agnolo non seulement l'honneur de l'adoubier chevalier (comme Jacopo Salviati), mais le pape le fit aussi Sénateur de Rome⁹³.

Le récit des hauts faits de son ancêtre Ugucione en matière de participation à la vie de la cité fournit à l'auteur l'occasion de souligner sa volonté de placer les intérêts (y compris pécuniers) de la commune avant les siens : ayant reçu un cadeau

⁹¹ RICCI, Agnolo (éd. di San Luigi, 1781) p. 215 : « Etiam fu [Mess. Rosso di Ricciardo di Ugucione] molto adoperato nella nostra Ciptà et honorato. Et coxì dal Papa che era in quel tempo andandovi Mess. Rosso con altri nostri Ciptadini oratori per la nostra Comunità et parendo al papa ch'el detto Mess. Rosso fossi valente huomo gli pose amore in modo che lo mando per rettore in più luoghi ».

⁹² *Ibid.*, p. 216 : « Et ciò veggendo e' principali ciptadini et così quel popolo si tornarono adietro a disarmarsi: dicendo come egli era huomo di grande animo, et severo della giustitia. Et alla partita di Mess. Rosso gli feciono grande honore dandogli le loro honoranze et mettendo la sua arme nel campanile nel più degno luogo vi fusse, commendandolo assai della sua verilità et giustitia et del suo grande animo: sendogli fatte per quella Comunità molte gran proferte ».

⁹³ *Ibid.*, p. 218.

sonnant et trébuchant des Pisans en échange de la promesse d'évoquer leur cas au Palais de la Seigneurie, Uguccone de' Ricci s'empresse de remettre ces ducats à la Chambre du *Comune*, ce qui lui valut l'approbation de toute la communauté⁹⁴. L'auteur insiste sur le fait qu'Uguccone, comme d'autres de ses aïeux, ne s'enrichit pas au fil de sa carrière, au contraire : les portraits exemplaires qu'il brosse se closent presque tous sur le fait que ces héros de la commune moururent pauvres⁹⁵. Le portrait du juge Giovanni di Ruggieri permet de compléter ce panthéon familial en y ajoutant la figure du docte aïeul qui mit son éloquence au service de la patrie, durant les missions diplomatiques qui lui furent confiées et dans les *Consulte e Pratiche* :

Fu in detta Casa un altro Ciptadino che si chiamò Mess. Giovanni di Ruggieri de' Ricci Doctore excellentissimo. Costui nel suo tempo fu el primo Doctore della nostra Ciptà. Et era degnissimo Oratore. Et fu nella Republica molto adoperato et ne' consigli et pratiche della ciptà, et molte volte mandato da quella oratore a diversi principi et signorie d'Italia et fuori d'Italia, et similmente Commessario nelle guerre et era in grande lode et commendatione per la conservatione della nostra republica. Et infra l'altre era molto commendato in tre cose sopra gli altri della ciptà, doctore excellentissimo et eloquentissimo Oratore et amorevole et nectissimo Ciptadino, nelle quali coxe di lingua a tutti gli altri era preposto. Morì povero et non fu mai nè de' Signori nè Gonfalonieri. Et nimicissimo del Conte di Virtù per zelo della patria. Et fu quello che accorgendosi della malignità sua: quando la republica adimandò consiglio con franco animo et ardore usò le parole che nelle storie sono commemorate.⁹⁶

⁹⁴ *Ibid.*, p. 221-222 : « Dipoi l'altro di andorono a vicitare a chasa detto Uguccone al quale dissono [...] preghiamo la vostra magnificenza per parte della nostra Comunità di Pisa che vi adoperiate con gli altri principali che la nostra Comunità fia exaudita. La qual gratia avendola la stimiamo assai restando molto ubrigati a questa Comunità et a' principali Ciptadini et maxime alla vostra magnificenza. [...] E detto Uguccone rispuose loro a proposito offerendosi a loro Comunità per quanto lui potessi in facti et in parole. Et fecie pigliare al suo famiglio quegli dua fiaschi schiacciati e disse che gli mettesi nel suo scriptoio; el quale così fece, et quando detti Oratori furono partiti a lui el detto famiglio tornò a Uguccone et disse, Messere que' dua fiaschi che anno lasciato quelli imbasciadori sono molto pesanti. Et Uguccone gli fecie recare a se et trovatogli come gli era suto riferito gli sturò di sopra et trovò che erano pieni di ducati. Et riturati gli fecie mettere in una cassa in camera la quale fé serrare a chiave la quale si fé dare appresso di sé. Et dopo molti di guarito si fé venire a se que' dua fiaschi et diegli sotto al suo famiglio. Et lui ne andò in palagio menandolo seco. Et vicitando la Signoria disse come nella sua malactia li ambasciadori Pisani lo avevano visitato per parte della loro Comunità dicendo Come quella aveva inteso la sua malactia et però gli mandava dua fiaschi di malvagia molto solenne et confortativa: dove lui aveva trovato che erono pieni di ducati: e' quali danari lui intendeva essere del suo comune et per questa cagione lui gli apresentava a quella signoria la quale rapresentava la sua Comunità. Dalla quale fu molto commendato et universalmente da tutti e' ciptadini et popolo Fiorentino ».

⁹⁵ *Ibid.*, p. 223, p. 229.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 225-226 : « Il y eut dans ladite Maison un autre citoyen nommé messire Giovanni di Ruggieri de' Ricci, illustre docteur. Celui-ci fut de son temps le plus grand Docteur de notre cité. Et c'était un très grand Orateur. Il fut beaucoup employé par la République ainsi que dans les conseils et *pratiche* de la cité, et il fut plusieurs fois envoyé par celle-ci en tant qu'ambassadeur auprès de divers princes et seigneurs d'Italie et d'ailleurs, et de même [il fut souvent envoyé] en tant que Commissaire pendant les guerres, et il était fort loué et apprécié pour la conservation de notre République. Et il était apprécié plus que tout autre dans la cité pour trois choses entre toutes : Docteur très excellent, très éloquent Ambassadeur et Citoyen aimant et fort droit, dans toutes ces choses qui concernaient la langue il était placé avant tous les autres. Il mourut pauvre et ne fut jamais ni Prieur ni Gonfalonier. Et il fut un grand ennemi du comte de Vertu par zèle de la patrie. Et il fut celui qui, avec franchise et ardeur, s'apercevant de sa malignité quand la république lui demanda conseil, employa les mots qui sont commémorés dans les histoires ».

Non seulement cet ancêtre mourut pauvre (son engagement auprès de la commune ne le servit pas sur ce versant du *stato*), mais l'auteur précise qu'il n'occupa jamais les plus hauts postes de la République. L'auteur semble estimer davantage le fait d'avoir servi la commune dans les *Consulte* et dans les ambassades qu'en tant que Prieur, ce qui tendrait à indiquer que les lieux privilégiés de l'action politique auraient changé. Ce portrait comporte une autre nouveauté par rapport à ceux des générations actives à la fin du XIV^e siècle et à l'orée du XV^e : les compétences oratoires de l'aïeul sont ici aussi mises en valeur (de façon extrêmement prononcée), mais l'élément qui vient attester de leur caractère exceptionnel est inédit. Le sommet atteint par son ancêtre dans ce domaine est en effet sanctionné par l'entrée de son discours dans les « storie », telles celles rédigées par le chancelier Bruni (sur laquelle Ricci s'appuie explicitement dans son entreprise d'écriture). L'honneur et la postérité associées à l'action politique excellente ne sont ainsi plus envisagés dans le cadre du souvenir des personnes concernées et de la mémoire familiale (comme c'était le cas pour Luigi Guicciardini par exemple), mais dans le cadre d'une mémoire publique écrite par d'autres.

Par ailleurs, on trouve dans le discours d'Agnolo de' Ricci d'autres signes indiquant que les temps ont changé et que la nouvelle configuration de la scène politique rejaillit sur la façon dont l'auteur se représente et décrit celle d'antan : Rosso déjoue ainsi un traité ourdi par « beaucoup des principaux [citoyens] romains »⁹⁷ et Uguccone est présenté comme l'un des deux citoyens par lesquels la cité était « principalement gouvernée » à l'époque, raison pour laquelle les Pisans s'adressèrent à lui pour leurs affaires en se rendant directement à son domicile un jour qu'il était malade⁹⁸ (ce qui n'est pas sans rappeler la situation florentine à l'époque de Pierre le Goutteux, qui correspond à la période de rédaction du livre).

Mais le changement le plus voyant, au-delà des quelques évolutions que nous avons identifiées dans le modèle d'acteur politique proposé, c'est certainement son inactualité aux yeux de l'auteur, qui transparaît dès l'*incipit* du livre :

Ricordo d'alcuni huomini della casa de' Ricci di Firenze che anno avuto buono stato nella ciptà di Firenze, acciocchè che per lo advenire volessi far [memoria] di questi et degli altri di detta casa per me lasciati per non avere vera cognizione posi con più facilità di loro parlarne. Factone mentione per Agnolo di Giovanni di Francesco di Mess. Rosso de' Ricci: benché dette cose sono transitorie come sono le altre del mondo et vedesi per isperienza in tutti gli huomini che si sono fidati et posto ogni loro affetto in esso e si sono trovati ingannati et venuti manco. Solo chi usa la virtù et fuggie el vizio gode quello et coxì ci è promessa la gloria celeste. Questo ho detto per

⁹⁷ *Ibid.*, p. 218 : « e'l Papa si lo fecie Cavalieri, et ancora lo fecie Senatore di Roma per uno anno; nel qual tempo si scoperse uno trattato in Roma contro al detto Pontefice nel quale erano intrisi molti principali Romani [...] ».

⁹⁸ *Ibid.*, p. 221 : « Avendo e' Pisani di bisogno d'alcuna commodità dalla ciptà nostra come spesso achade tra' vicini et intendendo come la nostra ciptà in quel tempo si governava principalmente per detti dua Ciptadini, et stimossi che loro avessino inteso come Uguccone era malato di febbre: Mandarono dua imbasciadori et giunti in Firenze andorono a vicitare la nostra signoria ».

cagione che la detta casa de' Ricci è venuta quasi nel rovescio del ritto che essa fu già e ve n'è etiandio nella nostra Ciptà a mostrare per antico molte famiglie et buoni popolani che ànno avuto in questo mondo et in Firenze grande stato et ricchezze et Valenti et buoni Ciptadini et ànno fatto grandi facti per quella et sono venuti manco per mutationi di stati et per le fortune del mondo et per morte degli huomini di quelle schiatte et queste sono assai che non n'è rimaso persona et se pure ne è rimaso non è alcuna cognitione.⁹⁹

La fin de ce passage met en évidence le caractère carnavalesque de l'histoire aux yeux d'Agnolo de' Ricci : malgré leur valeur, les acteurs politiques exemplaires (les « valeureux et bons citoyens » présentés ici, ceux qui habitent son histoire familiale et son livre) sont voués à être renversés et anéantis. Il est encore possible d'en perpétuer le souvenir, même si ce n'est que partiellement : l'auteur évoque en effet l'impossibilité dans certains cas d'avoir « de véritables informations », ce qui sous-entend une crise de la transmission mémorielle au sein de la famille, qui n'arrive même plus à garder le souvenir des hauts faits de ses propres membres.

Ainsi, dans la seconde moitié du xv^e siècle, non seulement la transmission d'un modèle d'acteur politique ne se fait plus à partir de l'expérience des pères, mais il faut encore que les auteurs aient recours aux Histoires officielles pour pallier la rupture de la transmission interne à la famille et accéder à des exemples issus d'un passé familial désormais lointain. Le cas d'Agnolo de' Ricci est relativement extrême, mais on retrouve cette démarche antiquaire dans la lettre écrite par Francesco di Bivigliano Alberti à sa cousine Caterina¹⁰⁰, ou encore dans les efforts de Belfradello degli Strinati pour sauver de l'oubli le livre de son aïeul en le recopiant, tandis qu'il adoptera la posture du spectateur quand il s'agira de raconter les événements de son temps et ne notera que succinctement les rares charges qu'il occupa avant la date fatidique de 1480, après laquelle il se trouva lui aussi systématiquement *a specchio*¹⁰¹.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 213 « Mémoire de certains hommes de la maison des Ricci de Florence qui ont eu un bon état dans la cité de Florence, afin qu'à l'avenir quiconque voudrait faire [mémoire] d'eux et des autres membres de cette maison que j'aurais délaissés faute d'avoir de véritables informations puisse plus facilement en parler. Mention faite par Agnolo fils de Giovanni fils de Francesco fils de messire Rosso de' Ricci, bien que les dites choses soient transitoires comme le sont toutes les autres choses du monde, ce que l'on voit par expérience chez tous les hommes qui se sont fiés et ont placé leurs affections en celui-ci et ont été dupés et anéantis. Seul celui qui pratique la vertu et fuit le vice jouit de celui-là et ainsi nous est promise la gloire céleste. J'ai dit cela car ladite maison des Ricci est parvenue presque à l'envers de ce qu'elle fut jadis et il y en a même dans notre cité pour montrer que de tout temps de nombreuses bonnes familles et bons populaires ont eu, en ce monde et à Florence, un grand état et de grandes richesses et de valeureux et bons citoyens et ont accompli de grandes choses pour elle et ont été anéantis à cause des mutations des états et des fortunes du monde et de la mort des hommes de ces lignages (et il y en a beaucoup dont il n'est resté personne et quand bien même il serait resté quelqu'un nul n'en a connaissance) ».

¹⁰⁰ Cf. MASSALIN, 2008 et la notice le concernant en Annexes II.

¹⁰¹ Cf. la notice le concernant en Annexes II.

Place aux nouveaux acteurs-serviteurs

La reconfiguration de la scène politique advenue durant la période médicéenne se traduisit aussi par le renouvellement d'une partie de ses acteurs principaux, et les membres de certaines puissantes familles d'antan furent ainsi condamnés soit à être relégués au rang de spectateurs du pouvoir, soit à s'adapter à la nouvelle donne en se soumettant aux règles désormais dictées par les Médicis.

Ce fut notamment le cas de Filippo di Matteo Strozzi, qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour être réintégré dès son retour d'exil dans les bourses électorales¹⁰², mais c'est aussi le cas de la famille Valori, qui sut s'adapter à ces règles afin de retrouver son *stato* d'antan. À l'époque de Bartolomeo di Niccolò di Taldo (1354-1427), la famille Valori considérait son appartenance au *reggimento* comme acquise, comme en témoigne le portrait que cet auteur fait de son père :

Memoria che infino l'anno mcccclxvi, in calen di gienaio, che Niccholò di Taldo mio padre fu Gonfaloniere di giustizia, e avanti più tempo era stato di Cholegio, cioè de l'uficio de' Dodici Buoni huomini, e anche Gonfaloniere di compangnia. E finiti i detti due mesi del priorato fu Capitano di Parte guelfa. Se fosse stato a Firenze fermo come gli altri suoi vicini era onorato di tutti gli ufici.¹⁰³

Ce n'est plus le cas quelques années plus tard. En 1457, un membre de la famille s'est mis dans une mauvaise situation en s'associant au conspirateur Piero de' Ricci, qui entendait s'en prendre aux Médicis¹⁰⁴ : Bartolomeo di Filippo di Bartolomeo Valori, qui tenait alors la plume familiale, s'empresse de noter que ses frères et lui prirent aussitôt leurs distances. Quand, quelques années plus tard, Laurent de Médicis se rend chez lui pour lui indiquer l'épouse qu'il a choisie pour l'aîné des enfants Valori, l'auteur n'est pas en position de refuser et l'alliance est conclue quelques jours plus

¹⁰² Cf. chapitre 1.

¹⁰³ VALORI, Bartolomeo di Niccolò di Taldo (éd. Polizzotto et Kovesi, 2007), p. 58 : « Mémoire qu'en l'an 1366, aux calendes de janvier, Niccolò di Taldo mon père fut Gonfalonier de Justice, et longtemps auparavant il avait été membre des Collèges, c'est-à-dire de l'office des Douze Bonshommes, et aussi Gonfalonier de Compagnie. Et après avoir terminé les deux mois du priorat il fut Capitaine de la *Parte guelfa*. S'il était resté immobile à Florence comme ses autres voisins il aurait été honoré de tous les offices ». Cette précision prend place au tout début du livre de famille, dans la rapide description que fait l'auteur de son histoire personnelle : on comprend ainsi que les offices occupés par son père ont une incidence sur sa propre vie, dans la mesure où cela sous-entend, selon lui, qu'il sera également appelé à exercer des charges politiques.

¹⁰⁴ VALORI, Bartolomeo di Filippo di Bartolomeo (*ibid.*), p. 70-71 : « Seguitò apresso che a dì 2 di settenbre 1457 fu preso Piero di Giovachino de' Ricci el quale per sua bestialità e pazzia avea tentato gli animi di molti nostri giovani sviati e diceva voler levar la terra a romore, mettere a sachò le case de' principali ciptadini e far nuovi magistrati al governo della ciptà. Et essendo messo al martorio, nominò molti di quegli a chi avea conferito questo suo semplice e male esaminato pensiero. Fra quali nominò el prefato Giovanni di Nicholò Valori che allora non si trovava nella terra, che se ci fussi stato n'andava a un guinzaglio con detto Piero. Mandossi per lui a San Gimignano dove era, ma ne fu fatto avisato prima che 'l chavallaro giugnessi e se n'andò in giuberello a Siena e campò la vita. Il perchè noi inteso il caso di subito fumo insieme il dì seguente, cioè a dì 3, e Giano e Carlo e sopradetti Albitii lodorono e chiarirono che Giovanni detto fussi nostro debitore di fiorini dccc d'oro e consegnoroci in pagamento tutti e' suoi beni, cioè due chasette poste nel borgho degli Albizi [...] ».

tard devant le Magnifique, au Palais de la Seigneurie¹⁰⁵. La famille n'eut pas à le regretter : quelques années plus tard, Filippo di Bartolomeo peut dresser fièrement dans le livre de famille la liste des offices qu'il assumait de 1478 à 1494, date de sa mort. À la génération suivante, le destin de la famille Valori fut encore plus lié à celui des Médicis, Niccolò di Filippo di Bartolomeo allant jusqu'à se faire le biographe de Laurent le Magnifique¹⁰⁶ : l'acteur politique exemplaire comme le cadre dans lequel sera réalisé son portrait seront alors définitivement sortis de la sphère familiale.

Durant la période médicéenne, même le profil de l'acteur politique transmis dans les livres de famille subit l'attraction des Médicis. Le centre de gravité des récits privés chargés de l'élaborer et de le transmettre se déplace ainsi progressivement en direction des nouveaux maîtres de Florence. Ainsi, tandis que leurs aînés plaçaient *leur action* au centre du récit, les nouveaux acteurs politiques associent leurs agir comme leur destin, aux Médicis. Le seul récit politique que l'on trouve dans le volumineux livre de famille d'Ugolino Martelli est ainsi consacré au rôle joué par la famille dans le retour des Médicis en 1434¹⁰⁷, et nous avons également vu dans les chapitres précédents la place que Jacopo Cocchi-Donati accordait aux Médicis dans les parties originales de son *Zibaldone*¹⁰⁸. Mais il ne s'agit pas là de cas uniques, loin de là.

Les mots du docte Giovanni Chellini da San Miniato font également état de ce déplacement du centre de gravité du récit :

Ricordo che nello anno millequattrocentocinquante a dì XXVIII di settembre a hore cinque di notte venne nella città di Firenze il maggiore e più terribile terremoto che per li viventi ne nostri di mai fosse udito o sentito e durò presso che uno ottavo d'ora, per paura del quale grande quantità di persone uscirono delle case andando per le piazze e luoghi scoperti, a ciò non cadessero loro addosso case e altri edifici gridando per la città a Dio misericordia, *cum* molte laude e orationi ad alte voci. Li signori uscirono del palagio in sulla piazza per paura e fra gli altri Piero di Cosimo de Medici, sendo in casa sua malato di gotti, si fece portare a molti giovani a san Marco e fecesi mettere nell'orto di quelli frati e *cum* coperture e *cum* fuochi che in detto orto fece acendere *cum* altri suoi di casa vi si stete quella notte e abondavavi tanta gente che bisognò serrare la porta che non vi intrasseno. Cosimo suo padre era in villa sua a Careggi, malato di gotti. Caddeno molti edifici in santa Reparata nella chiesa caddeno pietre grosse dalle volte e caddeno per tutta la chiesa assai calcinacci dalle volte di sopra. Morirono alcune persone di cose caddeno loro addosso delle loro case e molte altre cose nella città ruinarono, la maggio parte de cittadini notevoli e cavalieri tutti per la città fuor di loro case in luoghi di piazze e maxime sul prato della Nuntiatà e di san Marco stava grande quantità di gente per paura.¹⁰⁹

¹⁰⁵ Cf. chapitre 8.

¹⁰⁶ Cf. à ce sujet KOVESI, 1987 et JURDJEVIC, 2002.

¹⁰⁷ Cf. chapitre 7.

¹⁰⁸ Cf. chapitre 8.

¹⁰⁹ CHELLINI DA SAN MINIATO, Giovanni (éd. Sillano, 1984) p. 195 : « Mémoire qu'en l'an mille quatre cent cinquante-trois le 28 septembre, la nuit, à cinq heures, advint dans la cité de Florence le plus grand et le plus terrible tremblement de terre jamais entendu ou senti par homme qui vive de nos jours, et il dura presque un huitième d'heure ; par peur duquel un grand nombre de personnes sortirent de leurs maisons et se rendirent sur les places et en des lieux découverts, afin que maisons et édifices ne leur tombent pas dessus, en appelant à travers la ville à la miséricorde de Dieu, avec de nombreuses laudes et prières à haute voix. Les Seigneurs, de peur, sortirent du Palais et se rendirent sur la place, et parmi eux

Clairement, le sort de Pierre de Médicis et de son père Côme importe au moins autant à l'auteur que les dégâts et les morts causés par le tremblement de terre¹¹⁰.

Dans ce contexte, la figure de Francesco di Tommaso Giovanni peut sembler relativement exceptionnelle, dans la mesure où il construit encore «à l'ancienne» son monument personnel d'acteur politique au moyen de son livre de famille. Cet homme issu d'une famille de *novi cives* en pleine ascension a en effet réussi à faire franchir à sa famille le seuil fatidique du *reggimento*, et il n'en est pas peu fier : il note et raconte ainsi diligemment toutes les charges que lui ou l'un des membres de sa famille occupent au fil des ans¹¹¹.

Mais si l'on y regarde de plus près, on constate des changements dans la silhouette de l'acteur politique qu'il campe. Ceux-ci concernent d'une part la façon d'accéder à la participation politique : pour Francesco di Tommaso Giovanni, il est évident qu'il ne s'agit ni d'un attribut familial, ni même d'un droit auquel il pourrait prétendre en vertu de la position que sa famille a atteinte sur les axes qui déterminent le *stato* des Florentins. Il est en effet clair à ses yeux que son entrée dans les bourses électorales et son accès aux différents offices dépendent de la *volonté* de certains, de leurs faveurs, comme en témoignent les nombreuses notices consacrées aux « voix » accordées et échangées par des voisins ou des alliés qui siègent alors dans des offices, et qui attendent en retour (explicitement) qu'on leur rende la pareille¹¹². Francesco di Tommaso Giovanni le sait, les clefs du *stato* se marchandent désormais, et c'est un enseignement qu'il entend transmettre à ses descendants, comme le montre l'*incipit* du carnet qu'il ouvre à cet effet et intitule *Remuneratorio* :

Al nome dell'onnipotente Dio e della gloriosissima sua madre sempre vergine Maria, e del glorioso devotissimo proteptore nostro messer San Iohanni Batista e di tutti i

Pierre fils de Côme de Médicis, qui se trouvait chez lui, malade de la goutte, se fit transporter par de nombreux jeunes gens à San Marco et se fit installer dans le jardin de ces frères avec des couvertures et des feux qu'il fit allumer dans ledit jardin, et avec d'autres de sa maison il y demeura cette nuit-là, et tant de gens y abondaient qu'il fallut fermer la porte afin qu'ils n'entrent pas. Côme son père était dans sa villa de Careggi, malade de la goutte. De nombreuses constructions churent à Santa Reparata : dans l'église de grosses pierres tombèrent des voûtes et dans toute l'église beaucoup de gravats tombèrent des voûtes supérieures. Quelques personnes moururent à cause de choses qui leur tombèrent dessus chez eux et beaucoup d'autres choses s'écroulèrent dans la ville ; la majeure partie des citoyens notables et tous les chevaliers quittèrent leurs maisons pour des lieux comme les places, et en particulier le pré de la Nunziata et de San Marco surtout étaient pleins de gens apeurés ».

¹¹⁰ Cf. Annexes III, n° 27 et n° 49 pour des récits qui font davantage de place aux dégâts et aux morts causés par le tremblement de terre.

¹¹¹ Cf. la notice le concernant en Annexes II et les passages en question en Annexes III, n° 27.

¹¹² Cf. Annexes III, n° 27 et en particulier cette note située sur le premier folio du *Remuneratorio* : « *Obbligo con Antonio Corbinelli*. Ricordo che Antonio Corbinelli, questo anno 1439 m'acattò una boce da Giovanni Benci, Capitano di Parte, a fare lo squittinio alla Parte Guelfa del '40. Ancora una boce all'Arte della Lana da Pagolo di Giannozzo Vettori a farvi lo squittinio. Ònne fatto ricordo a libro ricordanze segnato AG. E sonne obbligato a' sopradetti e ancora a llui ». Le long récit des déboires qui accompagnèrent son expérience de Caissier de la commune (II, f° 3 v.) regorge de références à des interventions auprès d'officiers en place ou de gens influents afin d'arranger les choses.

gloriosissimi apostoli e santi e sante del Paradiso, principio io, Francesco di Tommaso di Giovanni, questo presente quadernuccio titolato: "Remuneratorio", in sul quale farò nota e memoria di tutti i piaceri e gratie degne di retributioni che ricevessimo da alchuno; e così come de' piaceri e gratie, così de' loro contrarii. Non per prenderne vendetta, ma per poterle ricordare, possendo vendicarsi a chi l'avessi fatte e renderli, ma disponendosi bene per male, ad che conforto me e qualunque ad chui fare s'aparterrà¹¹³.

Mais les changements ne s'arrêtent pas là. Les hauts faits dont s'enorgueillit l'auteur dans les récits des charges qu'il occupe semblent bien pâles en comparaison de ceux des acteurs politiques de la fin du XIV^e siècle : ce qui valut à Francesco di Tommaso Giovanni les honneurs à l'issue de son office de Capitaine de Cortone, c'est qu'il fut un bon *massaio*¹¹⁴. Le récit des restaurations qu'il fit à moindre frais durant son mandat dans la demeure du Capitaine et celui de la remise en état de la fontaine du village occupent ainsi plus de place que l'administration de la justice (en l'occurrence, principalement des arbitrages dans le cas de disputes entre paysans) : nous sommes bien loin des portraits de garants impitoyables de l'ordre brossés par Luigi Guicciardini ou Agnolo de' Ricci.

De même, au niveau des charges occupées à Florence, les titres de gloire qui alimentent l'écriture privée de Francesco di Tommaso Giovanni sont souvent liés aux cérémonies et aux fêtes qu'il organise à l'occasion de la venue des Grands de son monde, ou à ses bonnes œuvres au profit des églises de Florence¹¹⁵. Dans la vie politique citadine, l'auteur semble ainsi avoir davantage joué le rôle de fourmi ouvrière du régime médicéen plutôt que celui d'acteur principal. Et malgré son ambition, il semble que l'auteur ait assumé cette position, suivant docilement les conseils des véritables acteurs de la cité de son temps, comme en témoigne le récit qu'il fait de son troisième mandat de Prieur :

Francesco Giovanni de' Signori la 1/3 volta. Feronio me Francesco Cancelliere e così sono stato 2 altre volte.

Ricordo che insino a dì primo di novembre 1450 io Francesco di Tommaso Giovanni fui la terza volta de' Signori, cioè novembre e dicembre, in compagnia con: [...]

Ottenemo pe' consigli di condurre, insieme co' Collegi e Otto di Ghuardia, in modo che non si passi f. iij^o mila el mese (contando ogni spesa ordinaria e extraordinaria). Dipoi per consiglio di principali cittadini di pratica fumo consigliati di soldare el Signore Astore di Faenza a meço co' Bolognesi e per complacentia di loro lo soldamo, e a dì ** a nostro tempo finorono le ferme de' conestaboli, e non vollono né poterno esser ricondotti se non si provedeva di più spesa. Ad che non ci parve d'attendere e a

¹¹³ Cf. Annexes III, n° 27, III, f° 1 r. [1435] : « Au nom de Dieu tout-puissant et de sa mère la très glorieuse et toujours vierge Marie, et du glorieux et très pieux Saint Jean Baptiste notre protecteur, et de tous les très glorieux apôtres et saints et saintes du Paradis, je commence, moi Francesco di Tommaso di Giovanni le présent carnet intitulé : "Rémunératoire" sur lequel je noterai et ferai mention de tous les plaisirs et les faveurs dignes de rétribution que nous pourrions recevoir de certains ; et comme des plaisirs et des faveurs, aussi de leurs contraires. Non pour en tirer vengeance, mais pour pouvoir les rappeler à ceux qui les auront faites, si l'occasion se présentait de se venger, et leur rendre bien pour mal, ce à quoi je m'encourage ainsi que quiconque aurait à le faire ».

¹¹⁴ Cf. Annexes III, n° 27, II, f° 2 r-3 r.

¹¹⁵ Cf. Annexes III, n° 27, I, f° 13 r.

dì ** facemo la legge contro al giuoco molto agra, e passamoci di leggiere per non porre graveçe.

Otteni io co' Colegi più lettere al papa e cardinali e altri per inpetrare la 'ndulgentia del Giubileo a chi facessi aiuto infra j° anno all'opera della Chiesa di Santo Spirito. Non parve al papa di concederla essendo alla fine de Giubileo e a dì ** concedetela a tutti noi Signori per l'esser inpediti all'andarvi e a' notai e uficiali di palagio. La copia del brieve è in cedola interchiusa in questo.¹¹⁶

Francesco di Tommaso Giovanni se satisfait de son élection. Il est fier du grand pouvoir théorique qui lui a été confié (engager des soldats), mais il ne ressent pas vraiment le besoin de l'exercer, choisissant de confier l'avenir militaire de la cité à Astorre di Faenza pour « complaire » aux « principaux citoyens de la *Pratica* ». Cette affaire – pourtant cruciale au vu des enjeux de l'époque – vite expédiée, l'auteur consacre davantage de lignes au récit des actions tentées auprès du pape pour financer l'*opera* de Santo Spirito.

Faire partie du *reggimento* semble ainsi suffire aux auteurs de l'ère médicéenne, et pour atteindre cet objectif civique revu à la baisse, les moyens ont changé. Le pragmatisme dont fait preuve à cet égard Francesco di Tommaso Giovanni ne constitue pas un cas isolé parmi ses contemporains, et il ne relève pas d'une mentalité spécifiquement marchande, puisqu'on le trouve également chez son concitoyen fort lettré Domenico Pollini¹¹⁷. Celui-ci est tout aussi explicite que Francesco di Tommaso Giovanni quand il décrit dans son *Zibaldone* (en passe de devenir un livre de famille) comment et auprès de qui il a sollicité des faveurs pour obtenir la place tant esperée dans les bourses électorales :

Ricordo et Memoria farò qui apresso chome questo dì 10 di dicenbre 1453, squittinandosi il priorato, prochurai di farmi mettere in sula portata me e Lorenzo e Cione e Zanobi e Bartolomeo mio figliuolo. E fumo in palagio e facemo pregare e pregamo quegli della Balìa e gli squittinatori che sono di numero circha di 320, posto che questo dì non vi fossino tucti. Ma furono più che 'l numero che bisognava e in effetto per la gratia di Dio e per li prieghi e zeli di Luigi e Francescho Lapaccini e Francescho de' Nobili e Bartolomeo Neroni e Michele d'Antonio di Pierozo e Bartolo

¹¹⁶ *Ibid.*, II, f° 12 r. : « Francesco Giovanni Prieur pour la troisième fois. Ils me nommèrent chancelier, ce que j'ai déjà été deux autres fois. Mémoire que le premier novembre 1450 moi Francesco di Tommaso Giovanni je fus pour la troisième fois Prieur, c'est-à-dire en novembre et en décembre, en compagnie de [...]. Nous obtînmes des Conseils de pouvoir engager des soldats, en accord avec les Collèges et les Huit de la Garde, pour un montant maximum de 4000 florins le mois (toutes charges comprises, ordinaires comme extraordinaires). Ensuite, sur le conseil des principaux citoyens de la *pratica* on nous conseilla d'engager le Seigneur Astorre de Faenza, en faisant moitié-moitié avec les Bolognais, et pour leur complaire nous l'engageâmes, et le ** durant notre mandat, le contrat des connétables finit, et ils ne voulurent ni ne purent être reconduits à moins de prévoir davantage de dépenses. Ce à quoi nous ne souhaitâmes pas donner suite, et le ** nous fîmes une loi très dure contre le jeu, et nous le fîmes volontiers pour ne pas mettre d'impôts. J'obtins auprès des Collèges plusieurs lettres adressées au pape et aux cardinaux afin de demander l'indulgence du Jubilé pour ceux qui aideraient dans l'année aux travaux de l'église de Santo Spirito. Le pape décida de ne pas nous l'accorder puisqu'on était à la fin du Jubilé, et le ** il nous la concéda à nous les Prieurs, ainsi qu'aux notaires et aux officiers du palais car nous étions dans l'impossibilité d'y aller. La copie du bref est sur une cédule insérée dans ce livre ».

¹¹⁷ Cf. chapitre 3.

Mori, riseppi che io avevo ottenuto quello partito; piaccia addio sia in ora e in punto che sia salute dell'anime e corpi nostri.¹¹⁸

Or, cette nouvelle façon de concevoir la participation à la vie de la cité rejaillit de façon nette sur les modalités de l'écriture : les listes des membres des *Balie* supplantent ainsi chez Domenico Pollini, comme dans le *Priorista* de Francesco di Tommaso Giovanni, les narrations des décisions prises durant un mandat ou des événements majeurs advenus durant ces périodes. Savoir *qui* tenait les rênes du pouvoir, *qui* était en mesure de décider de l'augmentation ou de la diminution du *stato* des familles était désormais plus important que de savoir ce que ces personnes *faisaient* effectivement. Une cartographie ponctuelle du *reggimento* a ainsi remplacé la narration de la vie de la cité, qu'elle soit à la première ou à la troisième personne.

En 1420, quand Gino Capponi indiquait à ses fils *qui* étaient les personnes influentes à Florence afin qu'ils trouvent des alliés influents pour aborder leur carrière politique après la mort de leur père, il concevait certainement ses descendants comme de futurs acteurs politiques de plein droit, des citoyens voués à agir dans la cité. Il ne s'imaginait probablement pas qu'un demi-siècle plus tard, identifier cette liste de personnes influentes constituerait un axe majeur de l'écriture des citoyens florentins et, dans le cas de personnes comme Domenico Pollini, le seul bagage politique – si on peut encore l'appeler ainsi – élaboré pour être transmis à leurs descendants. Pour le reste de ce qu'il estime devoir transmettre à ses descendants, Pollini s'en remet en effet à d'autres, en collectant dans son *Zibaldone* des informations sur les façons de gouverner sa famille, ou encore sur le passé de la cité (au moyen des lettres qu'il recopie). N'ayant pas l'ambition de se mettre en scène en tant que modèle d'acteur politique aux yeux de ses descendants afin de leur inculquer la conscience de leur *stato* dans la cité, Domenico Pollini peut parfaitement se contenter de leur proposer d'autres modèles, allant ainsi un pas plus avant que son contemporain Giovanni di Pagolo Rucellai. Le *Zibaldone quaresimale* de ce dernier constitue en effet un témoin précieux de ce processus de désengagement des citoyens florentins vis-à-vis de la participation à la vie de la cité, dans la mesure où l'on peut observer dans son écriture privée la modification progressive et concomitante du rapport qu'il entretenait avec les fonctions de la narration historique et avec la figure de l'acteur politique.

¹¹⁸ POLLINI, Domenico (cf. Annexes III, n° 50), f° 61 r. : « Je ferai ci-après mention et mémoire de comment en ce jour du 10 décembre 1453, alors qu'avait lieu le scrutin du Priorat, je fis en sorte de me faire inscrire, ainsi que Lorenzo, Cione, Zanobi et Bartolomeo mon fils, sur la liste proposée. Nous nous rendîmes au Palais et nous fîmes prier et nous priâmes les membres de la *Balia* et les scrutateurs qui sont au nombre de 320, bien que ce jour-là ils ne fussent pas tous présents. Mais ils furent plus nombreux que le nombre requis et de fait, par la grâce de Dieu et par les prières et la diligence de Luigi et Francesco Lapaccini et Francesco de' Nobili et Bartolomeo Neroni et Michele d'Antonio di Pierozo et Bartolo Mori, j'appris que j'avais été retenu ; plaise à Dieu que ce soit en temps et en heure pour le salut de nos âmes et de nos corps ».

Face au brouillard de l'histoire : le silence des pères de famille

Le *Zibaldone quaresimale* se présente sous une forme composite qui est le résultat de strates d'écritures successives dont la rédaction s'étala sur près de trente ans¹¹⁹. La première strate, appelée *Zibaldone « vetus »* date de 1457 et contient une première section dédiée à l'histoire familiale. Présentée sous la forme d'une généalogie qui se conclut par le portrait de l'auteur (où il se présente sous les traits d'un chef de famille bâtisseur), cette section s'inscrit donc dans la lignée des livres de famille du XIV^e siècle, et comporte aussi un versant politique sous la forme d'une liste des membres de la famille ayant été tirés au sort pour occuper l'office de Prieur ou de Gonfalonier de Justice. La deuxième section, d'empreinte pédagogico-morale, reprend de façon assez linéaire les premiers chapitres de la *Vita civile* de Matteo Palmieri et réorganise des extraits du *Governo della famiglia*¹²⁰ autour de la question de la *masserizia* et de la libéralité. Suit une liste des épidémies de peste, menace qui constitue le contexte immédiat de l'écriture, puis d'autres avertissements moraux et civils, sous forme de sentences (ce qui nous rapproche de la forme choisie par Giovanni di Pagolo Morelli). La troisième section est une sorte de catéchisme (axe que l'on trouve aussi dans le livre de Paolo da Certaldo). La dernière section est historique, comme chez Morelli, et est constituée de comptes rendus d'événements vécus et d'une chronique de Florence élaborée par l'auteur.

L'axe historique constitue une direction majeure du *Zibaldone*, mais il est frappant de constater que lors des étapes ultérieures de sa composition, l'auteur se contenta de faire recopier des textes écrits par d'autres (une *Cronachetta* anonyme, des extraits de la *Storia fiorentina* de Domenico Buoninsegni et de l'*Istoria* de Goro Dati). Or ce qui est vrai pour l'axe historique l'est aussi pour les autres directions de l'écriture : au fil des années, Giovanni Rucellai se désinvestit progressivement de son œuvre, sans pour autant cesser de la construire. L'écriture a toujours un sens à ses yeux, le livre de famille conserve sa raison d'être : ce qui n'a plus de sens, c'est d'en être l'auteur, de même qu'être acteur de la vie de la cité n'a plus de sens.

Dans le *Zibaldone vetus*, Rucellai choisit de *réécrire* des œuvres existantes afin de s'exprimer à la première personne pour donner des conseils à ses enfants en matière de comportement à adopter dans la cité. Dans le cadre de cette réécriture, il poursuit le mouvement d'hypertrophie de la figure du *paterfamilias* amorcée par l'auteur anonyme du *Governo della Famiglia*, ajoutant des passages qui mettent l'accent sur l'importance de la transmission mémorielle et le présentent comme une figure exemplaire que ses enfants devraient imiter¹²¹. Cependant, parvenu à la question de la

¹¹⁹ Cf. PEROSA, 1960 pour la structure complexe du *Zibaldone*, ainsi que F. W. KENT, 1981.

¹²⁰ Cf. PEROSA, 1960, RAVENSCROFT, 1974, BERTOLINI, 2013 à propos de cette réécriture du *De Familia* de Leon Battista ALBERTI que lut et réécrit à son tour RUCELLAI.

¹²¹ RUCELLAI, Giovanni di P. (éd. Perosa, 1960), p. 3 [sont soulignés, pour ce passage et les suivants, les ajouts de RUCELLAI, repérables grâce à l'édition Perosa, qui identifie en note les passages du *Governo*] :

participation politique, déjà évoquée en termes négatifs par Leon Battista Alberti¹²² (repris dans le *Governo*), la réécriture de Rucellai témoigne d'un certain malaise :

*Non vi consiglio, Pandolfo e Bernardo, che voi cerchiate o desideriate ufici e stato. Niuna cosa meno stimo, niuna cosa mi pare in fatto di minore onore che ritrovarsi in questi stati publici: e sapete perchè? Non sono da pregiagli nè da deseràgli pe' pericoli, per le disonestà, per le ingiustitie che ànno i·l loro, e perchè non sono stabili nè durabili, ma d'infamia per non reggegli bene. Non dico che non mi piaccia che voi siate nelle borse e onorati come gli altri cittadini, se non fusse per altro che per mostrare non essere a sospetto al reggimento, ma essere accetti e in gratia de' cittadini.*¹²³

Au début de son discours sur l'opportunité de s'investir dans la vie politique, Giovanni Rucellai utilise des outils discursifs qui mettent en avant son rôle d'auteur de la transmission, avant de reprendre le début de ce célèbre passage du traité albertien. Il ajoute cependant, immédiatement après, une phrase qui vient contrebalancer ce jugement péremptoire. On remarque les nombreuses formes négatives de cette dernière phrase (« Non dico che non », « se non fusse per », « non essere ») qui s'annulent entre elles en formant des circonvolutions qui reflètent la complexité du problème dans l'esprit de l'auteur. Son ambivalence perdure tout au long du passage consacré aux « statuali » (entendus comme spécialistes de la *res publica*, qui font passer leur soif de pouvoir avant le bien commun) sous la forme d'ajouts qui atténuent le propos albertien en rappelant que la vie civique a du bon¹²⁴, mais toujours en utilisant de doubles formes négatives qui, en voulant atténuer cette contradiction, révèlent l'incertitude. Dans ce discours, les reproches faits aux *statuali* s'articulent autour de la notion de servitude,

« Secondariamente, Pandolfo et Bernardo, miei figliuoli, mi pare da dovervi confortare a seguitare quello che s'è facto per me, di stare a bottega et d'esercitarvi in qualche arte o vero mestiero et di quello avere qualche pratica, però che la roba va et viene, l'arte non si parte mai dalla persona. Et quando voi fusse in conditione da non dovervi exercitare continui colle persone vostre, ingegnatevi trovare buoni compagni et buoni fattori, et innanzi gli fermiate domandate prima diligentemente di loro conditione, informatevi de' loro costumi, usanza, compagna et maniera ». On remarque la forme double de l'adresse à ses enfants, par leurs noms mais aussi par le rappel de leurs liens familiaux, ainsi que l'insistance de l'auteur sur sa position et son rôle dans la transmission (son expérience est source d'exemple). En d'autres endroits du texte, cela passe par l'ajout de verbes exhortatifs, des adresses directes, des impératifs (cf. par exemple *ibid.*, p. 3, 7).

¹²² Cf. la célèbre tirade de Giannozzo ALBERTI dans le *De Familia* (éd. Romano, Tenenti et Furlan, 1994, p. 220-228, qui a des échos p. 308-310 et p. 325).

¹²³ RUCELLAI, Giovanni di P. (éd. Perosa, 1960) p. 39 : « *Je ne vous conseille pas, Pandolfo et Bernardo, de rechercher ou de désirer les offices et la participation au gouvernement. Il n'y a rien que j'estime moins, en fait il n'y a rien qui ne me semble moins honorable que de se retrouver dans ces postes gouvernementaux : savez-vous pourquoi ? Ils ne sont pas dignes d'être prisés ni désirés à cause des périls, des malhonnêtetés, des injustices qu'ils comportent par essence, et parce qu'ils ne sont ni stables ni durables, mais source d'infamie pour qui ne gouverne pas bien. Je ne dis pas qu'il ne m'agrée pas que vous soyez dans les bourses et honorés comme les autres citoyens, ne serait-ce que pour montrer que vous n'êtes pas suspects aux yeux de l'état mais êtes bien vus et dans les bonnes grâces des citoyens* ».

¹²⁴ Cette idée est présente chez Leon Battista ALBERTI, mais semble très abstraite et surtout éminemment détachée du contexte florentin de son époque. Cf. à ce propos GILLI, 1994, p. 340-341.

opposée à la liberté véritable¹²⁵. Un versant positif demeure, où sont associés le lexique de la *virtù* et celui de l'honneur :

*Non dico però che ll'esercitio del governo della repubblica non sia degnissimo, nè riprendo colui, il quale per sua virtù e per sue buone operationi la patria onora con fare opere di giustitia e d'onestà; anzi dico quello essere vero onore, quando se' pregiato da tutti i cittadini. Ma fare come e' più fanno: sottomettersi a questo, fare choda a quest'altro per soprastare a' più degni con sette, compagnie e congiure, e volere lo stato come sua bothega, riputarlo sua ricchezza, riputarlo dota delle sue figliuole, gareggiare una parte di cittadini, un'altra sprezzare, questa è cosa disonesta e perversa in una città.*¹²⁶

La double négation qui apparaît une nouvelle fois met en valeur l'ambivalence de l'auteur vis-à-vis de son sujet, en introduisant une distinction forte entre le citoyen vertueux, dont l'agir (qui concentre les valeurs typiques que sont l'honneur et la justice) lui vaut l'appréciation de tous, et, d'autre part, les factions et leurs réseaux de partisans et clients. Idéalement, l'engagement civique est toujours utile et nécessaire, dans la perspective du bien de la cité¹²⁷ : mais cet horizon n'a plus le même attrait, tant il semble désormais manifestement disjoint du *bene e utile* des familles florentines telles que celle de l'auteur.

La conclusion de Giovanni Rucellai est en effet pragmatique et désenchantée, reprenant des éléments du *Governo* dont le sens est cependant infléchi par la nouvelle structure de la phrase : « *Ma perchè uno solo non può provedere, e molti non s'acordano a farlo, però vi conforto, come ò detto di sopra, a lasciare lo stato a chi piace*¹²⁸ ». Comme chez Leon Battista Alberti, le constat de l'impuissance de l'individu ne laisse ouverte que la voie de la *virtù*, avec l'espoir qu'elle pourra un jour s'exprimer

¹²⁵ RUCELLAI, Giovanni di P. (éd. Perosa, 1960), p. 39 : « vita d'ingiurie, d'invidie, di sdegni, piena di disagi e di fatiche e d'incomodi, piena di servitù e d'odio e di nimistà, sottoposta a ogni traverso vento [...] non vi turberà non avere lo stato per la servitù, disagi, fatiche, incomodi, pericoli e affanni d'animo, che porta con seco lo stato », p. 40 : « O sciochezza degl'uomini, i quali tanto stimano un pocho di fumo, d'andare colle tronbe inanzi, che n'abandonano il loro vero riposo e la loro libertà ! ».

¹²⁶ *Ibid.*, p. 41 : « *Je ne dis cependant pas que l'exercice du gouvernement de la république ne soit pas fort digne*, ni ne condamne celui qui, par sa vertu et ses bonnes actions honore la patrie en faisant œuvre de justice et d'honnêteté ; au contraire je dis que c'est là le véritable honneur, quand tu es apprécié de tous les citoyens. Mais faire comme fait le plus grand nombre, à savoir se soumettre à celui-ci, suivre celui-là pour passer devant des gens plus méritants par le biais des sectes, des associations et des complots, et vouloir l'état pour boutique, le considérer comme sa propriété, le considérer comme dot pour ses filles, rivaliser avec une partie des citoyens, et mépriser l'autre, voilà une chose malhonnête et perverse dans une cité ».

¹²⁷ *Ibid.*, p. 42 : « Dicono e più savi ch'e' migliori cittadini debbono intraprendere il governo della città e delle repubbliche e soportare le fatiche e' disagi per servire al publico, per bene e utile e onore e pace della patria, e non cedere i luoghi loro a' vitiosi e ignoranti, e' quali con importunità e baldanza si prepongono e succedono imediate, quando i buoni si tirano indrieto, e pervertesi ogni debito e giusto vivere, e lle cose publiche nè lle private s'aministrano debitamente nè rettamente, e così le città periscono e anichillano ». L'accumulation des valeurs de la société de l'époque dans l'énumération polysyndétique vient ainsi connoter positivement, pour une fois, le « *servire* » qui précède, et l'opposition entre les deux sortes d'engagement dans la vie politique se colore ici d'une notion de résistance : il faut tenir bon, ne serait-ce que pour ne pas laisser le champ libre aux méchants.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 42 : « Mais parce qu'une seule personne n'y suffit pas, et que beaucoup ne se mettent pas d'accord pour le faire, pour cette raison je vous exhorte, come je l'ai dit plus haut, à laisser les affaires de l'état à ceux à qui cela plaît ».

dans la *res publica*, lieu de la gloire véritable¹²⁹. Il s'agit de se tenir prêts, dans l'optique d'un hypothétique nouveau renversement de la situation¹³⁰ qui permettrait aux anciennes familles comme les Rucellai de reprendre leur place d'antan.

Au moment où il commence son livre de famille, Giovanni Rucellai se conçoit donc toujours comme le chef d'une famille *potentiellement* amenée à jouer un rôle dans la cité. Relégué sur les bancs de la vie civique depuis le retour de Côme de Médicis car il était le gendre de Palla Strozzi, il n'est pas en mesure de fournir à ses descendants des exemples d'agir politique issus de sa propre expérience. Mais, il ne renonce pas pour autant, dans un premier temps, à la posture de l'acteur : pour ce faire, il n'hésite pas à s'approprier les récits des autres. Par ailleurs, il a recours dans la « chronique » qu'il élabore dans le *Zibaldone vetus* à une forme relativement nouvelle dans le panorama des livres de famille : le portrait des grands hommes de son temps (Palla Strozzi, Côme de Médicis, Leonardo Bruni, Filippo Brunelleschi¹³¹) : même s'il a renoncé à incarner la figure de l'acteur politique, il continue à vouloir la dépeindre pour ses enfants. Cette forme spécifique semble ainsi refléter la tendance à l'« individualisation » de la figure de l'acteur politique que nous avons mise en évidence (l'acteur politique est un homme identifié et non pas *quelqu'un qui met en œuvre* des vertus identifiées) tout en cherchant encore à *transmettre* un modèle à suivre.

Avec le passage des années, cependant, Rucellai dut abandonner l'espoir d'un renversement de la situation qui lui aurait permis de jouer le rôle d'acteur pour lequel il se « tenait prêt ». En effet, il laisse de plus en plus la parole aux autres, en se contentant de faire recopier des récits historiques écrits par d'autres et les passages d'*auctoritas* qui ont trait aux questions morales qu'il se pose. Il laisse ainsi entendre à ses enfants non plus la voix assurée d'un père qui guide ses descendants sur un chemin connu grâce à un savoir et une expérience transmis et transmissible de génération en génération, mais plusieurs voix, discordantes de surcroît (en témoigne notamment la présentation par colonne, typique des *Fior di Virtù*, des opinions contraires sur les thématiques morales qu'il aborde¹³² ou le fait que les mêmes questions soient posées à nouveau, à des interlocuteurs différents).

Il a été dit que la polyphonie du *De familia* constitua une réponse à la complexification du réel, appréhendé dans des perspectives désormais multiples¹³³.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 43.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 42 : « *Niente di meno, figliuoli miei, vi conforto con ogni vostro studio e ingegno vogliate meritare loda e onore, e apparecchiatevi essere utili alla repubblica, sí che quando vedessi il governo adirito a giustitie, voi siate veduti tali che questi vecchi, modesti, gravi vi riputino degni d'essere posti ne primi luoghi pubblici, in loro compagnia* ».

¹³¹ Cf. *ibid.*, p. 44-60. Ce phénomène semble voir le jour dans les livres privés dans la seconde moitié du XV^e siècle : Giovanni CHELLINI DA SAN MINIATO évoque le grand peintre Donatello (éd. Sillano, 1984, p. 218) et, dans un genre voisin, Marco PARENTI consacre dans ses *Ricordi storici* de nombreuses lignes au portrait de Francesco SFORZA.

¹³² PEROSA, 1960, p. 140-141.

¹³³ BIANCHI, 2007, p. 200.

L'évolution du *Zibaldone* de Giovanni Rucellai vers la polyphonie semble à cet égard être le reflet d'une crise à laquelle les livres de famille, contrairement au *De familia* peut-être, n'étaient pas armés pour répondre. Une chose est sûre, dans ce livre qu'il adresse à ses descendants, Giovanni Rucellai leur laisse le soin de trouver leur propre voie, conscient que l'instabilité des temps rend impossible un discours normatif. En effet, alors que Giovanni Morelli percevait le mouvement perpétuel des temps comme synonyme d'espoir et pensait que grâce à son écriture, ses enfants seraient armés pour l'avenir¹³⁴, la Fortune et les incertitudes qu'elle amène avec elle emplissent toujours plus les pages du *Zibaldone*¹³⁵ et accompagnent le renoncement du père de famille à toute forme d'écriture en son nom propre, dont l'écriture ayant trait à la vie de la cité.

CONCLUSIONS

Le cas de Rucellai, exceptionnel par sa forme, nous conforte ainsi dans l'idée que pour les citoyens florentins l'écriture privée à caractère historique et politique était indissociable de l'espoir de participer à la vie de la cité. La diminution du nombre d'événements relatés dans les livres de famille dans la seconde moitié du XV^e siècle (doublée du volume toujours moindre de ces récits) que nous avons constatée dans la deuxième partie de cette étude nous avait déjà mis sur cette piste, et l'analyse de l'évolution des représentations de l'acteur politique au sein des livres de famille nous a conforté dans cette idée.

Le contraste est en effet très net entre la posture adoptée, jusque dans les années 1410, par les auteurs de livres de famille (qu'ils appartiennent ou non à la classe dirigeante de la cité) et celle des auteurs devenus politiquement actifs dans les années 1420. Les premiers se conçoivent et se représentent comme des acteurs politiques de premier plan, effectifs ou potentiels, tandis que les seconds se représentent « en retrait », laissant aux Médicis le devant de la scène dans leurs livres comme dans la vie politique de l'époque. Entre ces deux états, il y eut bien quelques tentatives relevant d'une posture intermédiaire, notamment chez les "spectateurs optimistes", mais ceux-ci ne semblent pas avoir fait d'émules. Pas plus que les tentatives faites par d'autres auteurs de notre corpus en direction de l'historiographie, d'ailleurs.

¹³⁴ MORELLI, Giovanni di P. (éd. Branca, 1986) p. 164-165 : « acciò che per voi che seguite se ne prenda consiglio, guardandosi il più che si può da quelle cose che a noi hanno fatto danno, e seguitando quelle che ci hanno in parte mantenuti, [...] voi sarete per avventura ristorati, ché sempre non vanno le cose a un modo, ma di continuo si mutano ».

¹³⁵ La question de la Fortune constitue en effet le nœud problématique principal de la seconde strate de composition du *Zibaldone* (cf. PEROSA, 1960).

En effet, on constate que certains auteurs du xv^e siècle comme Matteo Palmieri ou Marco Parenti ont tenté d'écrire sur la vie de la cité en dehors de leur livre de famille. Mais, comme l'a noté Andrea Matucci, ces tentatives connurent le même sort (funeste) que l'historiographie en langue vulgaire pendant la seconde moitié du xv^e siècle¹³⁶. Nombre d'auteurs qui s'essayaient au genre se limitent à des entreprises de peu d'ampleur (narrant un événement); certains, comme Domenico Buonsinsegni, renoncent même d'emblée à être auteurs, se contentant de synthétiser les histoires des humanistes; pire encore, les plus ambitieux d'entre eux finissent par abandonner face à la difficulté d'avoir accès à l'information qui nourrit l'écriture, ce que Parenti appelle « difficoltà di sapere il vero »¹³⁷.

¹³⁶ MATUCCI, 1991, p. 73-74 : « Dopo la morte di Gregorio Dati, infatti, la tradizione della storiografia volgare fiorentina sembra improvvisamente esaurirsi, almeno nella sua capacità di produrre opere di ampio respiro. Gino Capponi, ad esempio, torna indietro fino al *Caso o tumulto dei Ciompi dell'anno 1378*; il figlio Neri, invece, scrive i *Commentari dell'acquisto di Pisa* e una *Cacciata del Conte di Poppi*; Giovanni Guicciardini si occupa della *Guerra di Lucca*, altri delle *Novità seguite in Firenze il 1434*. Marco Parenti, infine, inizia i suoi *Ricordi storici* al 1464 e li lascia interrotti al 1467. Tutte storie molto brevi, centrate su un singolo avvenimento, oppure su un rapido giro di due-tre anni ». Il ajoute un peu plus loin : « Dagli anni sessanta del Quattrocento il vuoto, dunque, è totale » (p. 80).

¹³⁷ La citation est extraite des *Ricordi storici* et citée par MATUCCI (*ibid.*, p. 80), qui évoque aussi l'affirmation liminaire de Giovanni CAVALCANTI (éd. Polidori, 1838), p. 3 : « Il comune era più governato alle cene e negli scrittoi che nel palagio », et son renoncement en 1447 : « io non mi arrischio di dire più » (*ibid.*, p. 308).

CONCLUSION

Écrire sur la cité pour servir le stato de la famille

À l'issue de cette étude, il apparaît qu'au sein du panorama littéraire de leur temps, les livres de famille florentins ont la particularité de ne devoir leur existence qu'à l'un des deux termes du binôme horacien. La présence de la vie de la cité au sein de cet ensemble n'a ainsi rien de gratuit ni d'aléatoire pour la simple raison que cette forme de l'écriture privée, comme les autres types de notations qu'on y trouve, ne relève pas d'un goût, d'une *dulcedo* que les auteurs trouveraient à la chronique, mais bien d'une *utilitas*.

La forme des livres de famille est certes extrêmement variée, pouvant donner l'impression d'un magma non-littéraire *a priori* impossible à définir. Mais pour peu que l'on s'y arrête un instant, on constate que cet ensemble s'apparente davantage à une mosaïque, composée de tesselles irréductiblement uniques mais qui, une fois associées, dessinent un motif identifiable.

Ce motif est celui du *stato* des familles florentines. En effet, l'écriture de chacun de ces livres est guidée par le *bene e utile* de la famille qui en est à la fois l'origine et la finalité. Or ce cap est fixé – et modifié au besoin – par le chef de famille en fonction des multiples paramètres (biologiques, économiques, sociaux, politiques) qui déterminaient alors le *stato* de la famille, c'est-à-dire sa position sur l'échiquier social florentin. Quand la conservation ou l'augmentation d'un pan de ce *stato* polyédrique représentait un enjeu pour la famille, le livre de famille était systématiquement mis à contribution, dans la mesure où il était conçu pour construire et transmettre la stratégie familiale au fil des années et des générations.

Aux XIV^e et XV^e siècles, le degré et l'ancienneté de la participation d'une famille à la vie de la cité constituaient une composante à part entière du *stato* que lui attribuait la société. Quand ce pan politique était en jeu, la réponse apportée par l'écriture privée se présentait sous la forme de passages ayant trait à la vie de la cité. D'apparence variée eux aussi, ces passages partageaient une même finalité : transmettre aux descendants un bagage devant leur permettre d'intégrer – ou de réintégrer – avec succès le corps politique florentin.

Selon la position du chef de famille sur l'échiquier du *stato*, l'éventail formel dont il disposait pour ce faire était plus ou moins large. S'il occupait déjà une position enviable sur la scène politique de son temps, il pouvait offrir aux siens non seulement

la liste mais aussi le récit de ses mandats comme exemple à suivre. Quand il n'était pas lui-même aux premières loges des événements qui se déroulaient dans la cité, il pouvait choisir de les raconter d'un point de vue plus extérieur. Et cette possibilité était également offerte aux chefs de famille qui n'étaient pas eux-mêmes des acteurs principaux de la vie politique citadine et pour qui l'augmentation de cette facette de leur *stato* représentait justement un enjeu.

Le *stato* des familles étant – entre autres – lié à la participation politique, l'écriture privée fit donc à la vie de la cité la place qui s'imposait afin de transmettre aux membres de la famille les éléments *utiles* en vue de cette participation. Dans ce cadre, la réflexion historique et politique avait vocation à *équiper* les membres de la famille des outils nécessaires. L'analyse des passages ayant trait à la vie de la cité a ainsi montré qu'ils étaient bel et bien le lieu d'une transmission d'une pensée politique, appelée à constituer le bagage des futurs citoyens florentins.

Les auteurs s'efforcèrent en effet dans leurs livres privés d'interpréter les événements qui avaient marqué selon eux la vie de Florence. Dans certains cas, il ne s'agissait d'ailleurs pas seulement de comprendre les faits, mais d'offrir une *lecture* construite et parfois distincte de leur déroulement historique. Comme nous l'avons vu, ces discours élaborés avaient vocation à *servir la famille*, en construisant sa défense, au besoin, son identité, d'autant plus affirmée qu'elle était adossée à l'histoire communale, ainsi que son monument, donné à voir au reste de la société. Il s'agissait donc d'un réservoir d'expériences potentiellement instructives et utiles à l'avenir.

Les intérêts des familles florentines étaient bien souvent divergents, voire opposés, et les auteurs en étaient conscients : la conflictualité qui caractérisait le paysage politique citadin fut ainsi longtemps assumée. Dans ce cadre, le récit à caractère historique et politique avait vocation à permettre aux destinataires du livre de disposer des outils nécessaires pour se repérer et s'orienter à l'intérieur de ce paysage en perpétuelle évolution, mais aussi d'être équipés pour tenter d'y gagner et d'y conserver une position stable, le plus haut possible sur la roue du *stato*.

Au fil du temps, les outils en question changèrent, comme l'ont montré les différents instantanés que nous avons pris de la représentation de la cité que nous offrent les auteurs au fil des XIV^e et XV^e siècle. Ceux-ci ont en effet mis en évidence plusieurs états de la pensée politique des Florentins, organisés autour de différentes clefs de lecture.

États de la pensée politique des citoyens florentins

Il apparaît à l'issue de cette étude que, dans un premier temps, cette pensée s'organisa autour d'une opposition structurante : les *Popolani* face aux *Grandi*. Les récits de la brève Seigneurie du Duc d'Athènes et de son éviction furent ainsi pour le *Popolo* vainqueur l'occasion d'écrire sa geste, au détriment des *Grandi* qui se

trouvèrent rapidement exclus à la fois de la scène politique citadine et de l'écriture. Dans un deuxième temps, une nouvelle opposition structurante se substitua à la première, les Guelfes et les Gibelins venant remplacer les Grands et les Populaires quand il s'agissait de dire les rapports de force internes à la cité et l'identité des familles qui y intervenaient.

Ces antagonismes structurants, qui s'inscrivent dans le cadre d'une conception profondément dynamique de la vie citadine, semblent ainsi caractériser un premier âge de la pensée politique du *Popolo* florentin.

Ensuite, nous avons pu identifier un état intermédiaire de la pensée des citoyens florentins, dans les récits narrants l'éviction et le retour de Côme de Médicis. La conflictualité citadine y occupe toujours une place centrale, mais l'antagonisme qui la structure apparaît cette fois organisé autour d'un unique terme-pivot : pour ou contre les Médicis. Dans ce cadre, impossible pour les familles de continuer à construire leur identité familiale par assimilation avec l'un des deux blocs structurants. Il ne s'agissait plus d'être membre du *Popolo* ou Guelfe pour être un bon Florentin et à ce titre un acteur politique valable, mais il fallait se *rattacher* à un camp dont l'identité étaient définie selon des critères désormais extérieurs à la famille.

L'étude des moments de tension qui ont caractérisé l'ère médicéenne a montré que ce processus s'est poursuivi : la bipartition du paysage politique, si longtemps structurante, a subi l'attraction des Médicis au point de prendre la forme de cercles concentriques organisés autour de cette unique famille. Pour les auteurs, la fonction de l'écriture privée liée au positionnement de la famille au sein du corps politique florentin s'est ainsi déplacée du niveau identitaire au niveau relationnel : il s'agissait en effet de se rapprocher des seules personnes dont l'identité comptait vraiment. La fonction de définition et de consolidation du *stato* de la famille que l'écriture à caractère historique revêtait jusqu'alors semble ainsi s'être effacée devant le seul *stato* qui comptait véritablement désormais : celui des Médicis.

Or on constate que ce processus de stabilisation du paysage politique florentin autour du *stato* toujours plus assuré et hégémonique des Médicis s'est accompagné d'un processus parallèle au niveau de l'idée que les Florentins se faisaient de leur cité. On constate en effet qu'une conception autonome et stable de la cité a succédé à celle de commune comme agrégat dynamique des familles qui composaient la *civitas*.

Les parcours diachroniques effectués dans la troisième partie ont permis de relier ces différents états et d'en préciser les articulations. L'étude des termes structurants *Grandi*, *Popolani* puis *Guelfi*, *Ghibellini* a montré que le parcours sémantique de ces termes-outils était étroitement lié à la volonté taxonomique des auteurs : ces mots prennent ainsi tout leur sens quand ils sont inscrits dans un couple oppositionnel et dès lors que leur antonyme disparaît, de nouvelles partitions apparaissent au sein de l'ensemble vainqueur, ce que Machiavel verra fort bien dans

ses *Istorie fiorentine*. L'évolution sémantique de ces termes-clefs de la pensée politique florentine est ainsi étroitement liée à celle des rapports de force internes à la cité, qu'ils ont vocation à *dire* autant qu'à *concevoir*.

Nouveaux acteurs, nouveaux discours

En effet, l'analyse de ces textes a montré que les représentations du paysage politique florentin qu'ils nous offrent sont le fruit d'une réflexion et de discours construits par les parties en présence. Ces discours servent la stratégie des familles et sont en ce sens des outils à part entière, voués notamment à asseoir la domination des vainqueurs de l'histoire : les *Popolani* d'abord, les Guelfes ensuite, les Médicis enfin. Nous avons en effet pu constater combien les clefs de lecture des factions dominantes avaient tendance à s'imposer à l'ensemble de la société, diffusant en même temps l'idée que ces groupes se faisaient de la configuration politique citadine.

Dans ce cadre, l'ère médicéenne apparaît comme un moment de rupture avec la tradition politique florentine. Nous avons ainsi constaté que l'hégémonie du guelfisme (comme mesure de l'action politique communale autant que comme critère de définition du bon Florentin) s'était terminée avec le déclin des familles qui avaient construit leurs discours et assis leur domination à cette enseigne.

Les discours privés produits par les familles affiliées aux Médicis sont en effet élaborés à partir de structures et de termes nouveaux, qui participent à la stabilisation du paysage politique florentin et au déplacement de son centre de gravité vers cette unique famille. Jusqu'alors, la conflictualité citadine comme l'idée de mutation du *stato* de l'organisation communale faisaient partie du paysage mental des Florentins, et l'action politique était pensée en vue non d'abolir mais d'*ordonner* ces antagonismes (par exemple en règlementant la place et la latitude allouées aux groupes minoritaires dans le jeu politique et social florentin). À partir de 1420, on constate en revanche que les discours médicéens amènent avec eux un nouvel horizon pour l'action politique citadine : mettre fin à la conflictualité et stabiliser le *stato* de la commune. Bien entendu, se placer sous la houlette médicéenne est présenté comme le meilleur moyen d'y parvenir, dans la mesure où les Médicis sont désormais envisagés comme une source et une garantie de stabilité à l'intérieur comme hors des murs de la cité, grâce notamment aux relations qu'ils entretiennent avec les autres puissances de la Péninsule, qui rendent le *stato* de cette famille si particulier.

Dans le discours médicéen, plusieurs facettes de la pensée de la cité sont ainsi mises au service d'une unique stratégie. La stabilisation de l'horizon politique communal ainsi que celle de l'idée de cité (devenue *stato*) vient ainsi consolider le *stato* des Médicis. Le fossé, *a priori* paradoxal, qui sépare les éléments qui définissaient effectivement le *stato* des familles florentines dans la cité à l'époque des Médicis (en l'occurrence leurs rapports avec la faction dominante et l'unique *stato* qui

comptait désormais) et l'élaboration progressive d'une conception autonome du *stato* comme entité communale s'explique donc aussi, me semble-t-il, car cette dernière est directement *utile* aux Médicis.

Pour élaborer ce discours, ceux-ci sont en effet repartis de l'unité minimale de la pensée politique des Florentins que sont les *cittadini* pour élaborer un nouvel édifice conceptuel, au service de leurs intérêts. Cet édifice repose sur une nouvelle représentation du corps politique florentin autant que sur une nouvelle représentation de la cité qui l'abrite. Deux paradigmes se dessinent donc, qui correspondent aux stratégies et aux discours élaborés par les différents groupes de familles qui dominèrent successivement la cité : les familles de l'ancienne oligarchie florentine, puis les Médicis.

La figure de l'acteur politique se trouvait au cœur du premier paradigme : la génération des auteurs ayant atteint leur maturité politique entre 1360 et 1380 correspond ainsi à l'âge d'or de cette figure. Dans leurs livres, ces auteurs se donnent en effet à voir à leurs descendants comme des représentants de la commune, au rôle décisif, et font du récit de cette expérience une partie non négligeable du patrimoine familial. Ce rapport à la participation politique semble perdurer jusqu'en 1410 environ, bien qu'avec la fin de la remise en question de la domination des Guelfes on ait vu apparaître une nouvelle image de la commune et de son intérêt, qui permit aux auteurs de l'époque d'introduire une nouvelle ligne de partage au sein de la classe dirigeante de la cité. La représentation de la commune sous un jour triomphant au début du xv^e siècle semble ainsi avoir servi de nouveau cadre conceptuel aux auteurs pour organiser la conflictualité citadine : les antagonismes sont ainsi déterminés par la revendication de la mise en œuvre (ou non) du Bien de la commune par les parties en présence.

Avec l'affirmation des Médicis et les nouvelles modalités d'exercice de leur influence et de leur pouvoir, la figure de l'acteur politique dévoué au service de la commune entre elle aussi en crise. Le passage de l'un à l'autre des deux paradigmes que nous avons identifiés se traduit ainsi également dans le rapport que les familles florentines entretenaient avec la cité.

Une vision statique de la cité... et la fin de l'écriture de l'histoire

L'histoire qui se dessine dans les livres de famille est en effet celle de la fin d'une évidence, celle de la participation des familles de citoyens à la vie de la cité.

À mesure que cette participation fut remise en question par la modification des mécanismes électoraux, qui favorisa l'intervention des Médicis, il apparut de façon toujours plus nette aux chefs de famille que les clefs de leur *stato* n'étaient plus entre leurs mains. L'évolution du *stato* de la famille ne dépendait plus du bagage politique qu'ils transmettaient aux leurs, mais de la *grazia* des Médicis. Du même coup, l'utilité de l'écriture sur la vie de la cité se trouva fortement remise en question, et d'aucuns lui

préférèrent alors la comptabilité des faveurs reçues et rendues, et la cartographie des gens influents de leur temps.

La stabilisation de la représentation du champ politique se manifesta en effet également à ce niveau : le *stato* des familles bougeant de moins en moins, les auteurs estiment non seulement possible mais préférable de transmettre à leurs descendants la liste des gens qui comptent plutôt que des indications sur la façon d'affronter la mutation des temps. Ce que les citoyens *font*, comment ils affrontèrent les « cas » offerts par la conjoncture a désormais moins d'importance que *qui ils sont*.

Dans ce cadre, il est frappant de constater que les auteurs ont alors également tendance à recourir à des modèles extérieurs à la famille. L'attraction des Médicis se fait ainsi sentir jusque sur la représentation de la figure de l'acteur politique : non plus des aïeux ou des proches, mais des grands hommes qui semblent désormais bien lointains et totalement extérieurs à la famille.

Avec cette nouvelle vision statique de la cité, l'histoire semble ainsi avoir également perdu beaucoup de son sens aux yeux des auteurs. Non seulement ceux-ci ne sont plus forcément convaincus que l'expérience des choses passées sera *utile*, mais avec la mise à l'écart de nombreuses familles de l'ancienne oligarchie florentine, plus ou moins durablement exclues de la scène politique, c'est également pour certains la possibilité même d'accéder à cette connaissance qui est remise en question. Raconter son expérience ou la vie de la cité n'est parfois plus vraiment possible, faute d'accès à l'information : les auteurs avaient en effet conscience que les mécanismes qui déterminaient le fonctionnement de la cité n'étaient plus forcément accessibles à tous les citoyens.

Avec la fin de la dynamique du *stato* des familles dans la cité et la consolidation de celui des Médicis, la dynamique de l'écriture connaît elle aussi un coup d'arrêt. Pendant une génération (1410-1430), quelques auteurs continuent à croire aux vertus de l'écriture à caractère historique bien qu'ils se sachent condamnés à demeurer spectateurs de la vie de la cité. Mais on constate que pour les familles qui ne font pas partie du camp médicéen, l'*utilitas* de l'écriture de la vie de la cité disparaît bien vite, en même temps que l'espoir de participer activement à la vie politique florentine.

Il apparaît en effet à l'issue de cette étude que la présence de la cité dans les livres de famille était directement corrélée au lien étroit qui perdura pendant de nombreuses générations entre les affaires des familles et celles de la cité. Ce lien sembla d'ailleurs longtemps incarné par le terme *stato*, qui désignait autant l'état des familles que celui de la commune, avant de devenir une entité stable et distincte des premières. L'évolution des usages langagiers de *stato* semble ainsi parfaitement refléter celle des rapports des familles à la vie de la cité. À partir du moment où les liens entre les deux sphères se distendirent et se rompirent, l'écriture sur la cité n'eut

plus de sens pour les auteurs. La boucle est ainsi bouclée : point d'*utilitas* pour l'augmentation et la conservation du *stato* de la famille, point d'écriture.

Des livres à mettre en perspective

Tout au long de ces pages, j'ai cherché à faire entendre la voix d'auteurs qui sont pour l'immense majorité d'entre eux méconnus, voire inconnus et qui, pris individuellement, ne peuvent nous offrir qu'une vision fugitive de la façon dont ils se représentaient la vie de la cité de leur temps.

Cela n'enlève cependant rien à la valeur de ces textes et des images qu'ils nous offrent, et l'on peut espérer que le patient travail d'édition de ces sources continuera, afin de rendre ces textes davantage accessibles aux chercheurs et au public. Du point de vue français, on peut également regretter le manque cruel de traductions, qui exclut de fait ces livres du champ de la connaissance pour les lecteurs qui n'auraient pas un très bon niveau d'italien, étant donnée la complexité de la langue de ces auteurs. La traduction du livre de Bonaccorso Pitti constitue à ce titre un *unicum*, et l'on regrette en particulier que même les deux autres « couronnes » du genre que sont les livres de Giovanni di Pagolo Morelli et Donato Velluti n'aient jamais fait l'objet de telles entreprises.

Pour l'heure, j'espère avoir montré au fil de ces pages qu'ajoutées les unes aux autres, ces voix toujours singulières finissent par former un chœur audible. Pour peu qu'on prête l'oreille, on peut ainsi y distinguer des airs et des variations qui se succèdent au fil des décennies et reconstruire patiemment la partition des représentations de la vie de la cité qu'elles composent. Ce fut en tout cas l'ambition de ce travail. Reste cependant à faire entrer cette mélodie en résonance avec les autres voix qui résonnaient alors dans la cité.

Parmi ces voix se trouvent celles des officiers de la commune, qui s'exprimaient notamment à l'occasion des cérémonies publiques, mais aussi celles des prédicateurs, sans compter bien sûr celle des historiographes au sens strict (ceux qui destinaient leur œuvre à la publication). Le simple fait que nos auteurs évoquent dans leurs livres privés les noms de certains chanceliers, religieux et chroniqueurs nous indique qu'ils les considéraient comme des personnages de premier plan de la vie citadine. Mais l'influence – plus ou moins immédiate – de ces discours publics sur les formes de leur pensée et de leur écriture reste à déterminer.

Ce travail de comparaison n'a pu être mené ici en raison du volume que représentait à lui seul le corpus des livres de famille. Je laisse donc en suspens cette mise en perspective, dans l'espoir que cette étude « interne » des livres de famille pourra servir au *bene e utile* de la communauté des chercheurs et chercheuses en fournissant quelques briques qu'ils et elles sauront employer dans le chantier que représente la connaissance du laboratoire politique florentin.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

En nous fondant sur les catalogues et répertoires de livres de famille dressés par Fulvio Pezzarossa, Angelo Cicchetti et Raul Mordenti (pour les livres édités, entièrement ou partiellement), ainsi que sur les bibliographies des historiens qui ont se sont intéressés tout particulièrement aux livres de famille (édités comme inédits) pour leurs travaux (Christiane Klapisch-Zuber, Robert Black, Isabelle Chabot), nous avons identifié 150 auteurs de livres de famille florentins en cours de rédaction entre 1260 et 1480¹.

SOURCES PRIMAIRES MANUSCRITES²

Archivio di Stato di Firenze

Carte Stroziane

II serie,

- 3 : CASTIGLIONCHIO (DA), Lapo (*et filii*)
- 7 : FALCUCCI, Paliano di Falco
- 10 : PETRUCCI, Cambio di Tano
- 11 : RUSTICHI, Antonio di Lionardo
- 13 : SPINI, Doffo di Nepo
- 14 : MANOVELLI, Terrino di Niccolò
- 15 : PETRUCCI, Mano et Giovanni di Cambio
- 16-16bis : GIOVANNI, Francesco di Tommaso
- 17 : PETRUCCI, Mano et Giovanni di Cambio
- 17bis : PARENTI, Marco di Parente et Piero di Marco
- 59 : BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Cino et Guccio di Niccolò
- 116 : MAGALOTTI, Bese di Guido
- 127 : BUONDELMONTI (MONTEBUONI), Carlo e Lucha di Pepe.
- 128 : CARDUCCI, Filippo di Giovanni

¹ À ceux-là s'ajoutent quelques manuscrits conservés dans des archives familiales privées ou trop lointaines, que nous n'avons pu consulter : GUICCIARDINI, Piero di Luigi, *Ricordanze* [1396-1404 ; archives familiales] ; FRESCOBALDI, Giovanni di S., *Libro di Debitori e Creditori* [1413-1419 ; archives familiales] ; FRESCOBALDI, Stoldo et Lamberto, *Libro Debitori e Creditori A* [1419-1427 ; archives familiales] ; NICCOLINI, Paolo di Lapo, *Ricordanze* [1429-1479 ; archives familiales] ; BARTOLINI SALIMBENI, Niccolò di Bartolomeo, *Ricordanze E* [1446-1463 ; archives familiales] ; MEDICI, Giuliano di Giovenco, *Ricordanze*, [1447-1498 ; Harvard Business school].

² Sont indiqués les manuscrits consultés, soit en l'absence d'édition du texte, soit dans le cas d'édition partielles ou problématiques. Les cotes des manuscrits bénéficiant d'une édition intégrale sont indiquées dans l'annexe bio-bibliographique.

III serie,

- 79 : RUCELLAI, Giovanni di Paolo
- 127 : STROZZI, Girolamo di Carlo
- 270 : STROZZI, Rosso di Ubertino
- 271 : STROZZI, Rossello d'Ubertino di Rosso
- 275 : STROZZI, Giovanni di Jacopo d'Ubertino
- 346 : STROZZI, Bernardo di Tommaso di Soldo

IV serie,

- 56-59 : STROZZI, Marco di Benedetto
- 66-67 ; 69-71 : STROZZI, Niccolò di Carlo di M.
- 346-347 : STROZZI, Bernardo di Tommaso
- 364-365 : FALCUCCI, Paliano di Falco
- 563-564 : BUSINI, Niccolò del Buono

V serie,

- 1 : STROZZI, Rossello di Rosso
- 2 à 8 : STROZZI, Simone di Filippo
- 10-11 : STROZZI, Matteo di Simone
- 13 : STROZZI, Carlo di Palla
- 17, 21-22 : STROZZI, Filippo di Matteo
- 23 : STROZZI, Lorenzo di Francesco
- 52-53 : STROZZI, Girolamo di Carlo
- 1747-1752 : SASSETTI, Bartolomeo e Francesco di Tommaso

Corporazioni religiose soppresse dal governo francese

- 79.119 : BARDI, Ilarione di Lippaccio
- 90.131 : CASTELLANI, Michele di Vanni di ser Lotto.
- 98.324 : ADRIANI, Virgilio d'Andrea
- 102.82 : BANDINI, ser Giovanni di ser Lorenzo
- 102.356 : BUONINSEGGNI, Giovanni di Niccolò
- 102.485 : NOZZI, Filippo di Gherardo.
- 102.489 : NOBILI, Chavvano di Attaviano
- 122.169 : DINI, Giovanni di Bruno

Corporazioni religiose soppresse da Pietro Leopoldo [Corp. soppr. P. L.]

- 935.1 : NEMI, ser Nofri di Paolo
- 1026.206 : MANZUOLI, Giovanni di Niccolò.
- 1385.5 [M.XCII.5]: BARTOLI, Giuliano di Antonio di ser Andrea

Manoscritti :

- 56 : ARRIGUCCI, Giovanni d'Alessandro
- 74 : DELL'ANTELLA, Filippo
- 79, 80, 81 : CASTIGLIONCHIO, Bernardo, Paolo di Lapo [et Averardo].
- 85 : DIETISALVI, Dietisalvi di Nerone
- 86 : VENTURI, Giovanni di Iacopo
- 89 : MASI, Antonio di ser Tommaso

S. Pietro a Monticelli

- 153 : CAPPONI, Ugucione di Mico et Recco di Ugucione.
- 166 : CECCHERINI, messer Nofri
- 185 : CHELLI (SERCHELLI), Buonaccorso di Leonardo

Archivio Gherardi Piccolomini d'Aragona-Morelli

- 137 : MORELLI, Lorenzo di Matteo.
- 163 : MORELLI, Morello di P. ;
- 165, 179 : MORELLI, Lionardo di Lorenzo
- 177 : BARDI, Zanobi di Messer Andrea
- 327 : CRESCI, Andrea di Cresci

Archivio Guicciardini-Corsi-Salviati, Libri di amministrazione

- 1020 : BRACCIOLINI, Filippo di messer Poggio

Carte Cerchi :

- 309-311, CERCHI, Michele di Bindaccio di Consiglio

Carte del Bene

- 29, 33-35, 37, 39-40 : DEL BENE, Ricciardo di Francesco

Carte Riccardi

- 521 : VETTORI, Paolo di Boccuccio

Carte Galletti,

- 39 : FERRUCCI, Niccolò d'Antonio

Carte dei Giudici e notai

- 677 : SALLUSTI (O BUONGUGLIELMI), Sallustio di Guglielmo.

Acquisti e Doni,

- 11, 1, BARTOLOMEI, Antonio di Battista
- 83/2 : GUIDUCCI DA SPICCHIO (DA SPICCHIO), Cipriano di Simone
- 190/3 (I), BALDOVINETTI, Giovanni di Guido.
- 190/3 (II), BALDOVINETTI, Guido di Francesco.

Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze

Fondo Principale ex Magliabechiano :

- II, III, 138 : VIVIANI, Viviano di Piero
- II. IV. 128 : PIGLI, Giovanni di Jacopo
- II. IV. 374 : RUCELLAI, Giovanni di Paolo
- II. IV. 380 : MANNINI, Salvestro di Giovanni
- II, IV, 661 (VII, 1410) : MANETTI, Filippo di Bernardo
- II, X, 112, 135 : BORGHINI, Borghino di Taddeo
- VIII, 1439 : COCCHI-DONATI, Jacopo di Niccolò

Fondo Ginori Conti

- 7, 9 : CAMBI, Bernardo di Giovanni.
- 17 : CASTELLANI, Michele di Vanni di Michele
- 18 : CAPPONI, Piero di Gino.

Palatino :

- 37 : BALDOVINETTI, Niccolò d'Alesso
- 70 : MASO DI BARTOLOMEO

Panciatichi :

- 120 : MONALDI, Guido

Nuovi acquisti :

- 995 : BARDI, Gerozzo di Francesco

Archivio degli Innocenti

12614-15-16 : ATTAVANTI, Jacopo di Giovanni
12592 : DA CASTELFIORENTINO, Lapo di Pacino
12617, 12618 : PURO, Piero di Francesco
12808, 12809 : VERNACCI, Battista d'Agnolo.
12906-12908 : PANDOLFINI, Jacopo di Giannozzo,
12915 : NACCHIANTI, ser Andrea di Cristofano

Biblioteca Riccardiana

818 : ALBERTI, Francesco di Bivigliano, f° 52-127.
1030 : PIGLI, Giovanni di Iacopo

Biblioteca Laurenziana

Acquisti e Doni ,
229/1 : MINERBETTI Andrea di Betto

SOURCES PRIMAIRES EDITEES.

Éditions partielles

- ADRIANI, Virgilio, *Ricordanze*, R. Black (éd.), *Education and Society in Florentine Tuscany*, Leiden-Boston, Brill, 2007, p. 660-668.
- ALBERTI, Francesco di Bivigliano, *Memorie della sua famiglia*, P. Massalin (éd.), « Dagli archivi privati Alberti Gaslini e Alberti La Marmora agli archivi pubblici : percorsi per una ricerca su Leon Battista Alberti e la sua famiglia », in *La vita e il mondo di Leon Battista Alberti*, Atti del convegno di Genova (febbraio 2004), Florence, Olshcki, 2008, p. 233-277 : p. 262-267.
- BORGHINI, Borghino di Taddeo, *Ricordanze*, C. Gargioli (éd.), « Borghino di Taddeo », *Propugnatore*, XIV, I, 1881, p.170-174.
- DA CASTIGLIONCHIO, Bernardo et Paolo, *Ricordanze*, L. De Angelis (éd.) « *Et chosì ci conviene esser contenti*. La ricostruzione di un patrimonio familiare dopo il bando e l'esilio » in *Antica possessione con belli costumi. Due giornate di studio su Lapo da Castiglionchio il Vecchio*, Florence, Aska, 2005, p. 299-315 : p. 312-215.
- DA LUTIANO, ser Lorenzo di ser Tano, *Memoriale et Libro di Casa*. S. Rosselli (éd.) in G. M. BROCCHI (éd.), *Descrizione della provincia del Mugello, aggiuntavi la Cronaca della nobil famiglia da Lutiano*, Florence, Albizzini, 1748, p. 3-80.
- DA MONTECATINI, ser Naddo di Nepo, *Memorie storiche da un libro di ricordi scritto da Naddo di ser Nepo di ser Galo da Montecatini di Valdineveole cittadino Fiorentino. Dall'anno 1374 all'anno 1398*, Ildelfonso di San Luigi (éd.), *Delizie degli eruditi toscani*, XVIII, Florence, Cambiagi, 1784, p. 1-170.
- DA PANZANO, Luca di Totto, *Frammenti della Cronaca di Messer Luca di Totto da Panzano, da una copia di V. Borghini*, P. Berti (éd.), *Giornale degli Archivi Toscani*, V, 1861, p. 58-78 : p.61-73.

- DEL BENE, Francesco (BENCIVENNI), *Ricordanze*, dans *Nuovi testi fiorentini del dugento*, A. Castellani (éd.), Florence, Sansoni, 1952, p.703-707.
- DELLE RIFORMAGIONI, ser Nofri di ser Piero, [*Cronaca*], G. Scaramella (éd.) dans « Il Tumulto dei Ciompi, cronache e memorie », *Rerum Italicarum Scriptores*, XVIII/3, Bologne, Zanichelli, 1917-1934, p. 55-66 ; G. O. Corazzini (éd.), in *L'assedio di Pisa*, Florence, 1885.
- DELLA TOSA, Simone di Baldo, [*Annali*] D. M. Manni (éd.) in *Cronichette antiche di vari scrittori del buon secolo della lingua italiana*, Florence, Manni, 1733, p. 125-171.
- COCCHI-DONATI (DONATI), Jacopo di Niccolò, *Zibaldone e Ricordi.*, G. Zippel (éd.), *Ricordi e sonetti inediti di J. Cocchi Donati*, Nozze Fabris-Zambelli, Trente, 1894, p. 11-18 ; A. Lanza (éd.), in *Lirici toscani del 1400*, I, Roma 1973, p. 585-588 ; L. Miglio (éd.), « Uffici » e « cortesie » nelle lettere e nelle poesie di un funzionario alla corte medicea, in *Studi in onore di Leopoldo Sandri*, Rome, Ufficio centrale per i beni archivistici e della Scuola Speciale per Archivisti e Bibliotecari dell'Università di Roma, 1983, p. 583-602 : p. 599-602.
- GIANFIGLIAZZI, Bongianni di Bongianni, *Richordanze rosse segnate A sechrete*, in F. Klein et V. Arrighi (éd.), « Da mercante avventuriero a confidente dello Stato : profilo di Bongianni Gianfigliazzi attraverso le sue ricordanze » ASI, 161, 2003/1, p. 53-79.
- GONDI, Carlo di Salvestro, *Ricordanze*, R. Ridolfi (éd.), « L'archivio Gondi » in *La Bibliofilia*, XXX, 1928, p. 81-119 ; p.112-114 ; J. Corbinelli (éd.), *Histoire généalogique de la maison de Gondi*, Paris, Coignard, 1705, p.cxcvi-cxcix.
- MONALDI, Guido di Francesco, *Diario*, R.A. Martini (éd.), in *Istorie Pistolesi, ovvero delle cose avvenute in Toscana dall'anno MCCC al MCCCXLVIII*, col *Diario di G. Monaldi*, Florence, Tartini e Franchi, 1733, p. 319-355.
- BENVENUTI DE' NOBILI, Guccio di Cino, *Libro segreto*, G. Grazzini (éd.), *Ricordo della compera di Arezzo fatta dai Fiorentini tratto dal libro segreto di Guccio Benvenuti de' Nobili del popolo di Santa Maria sopra porta a Firenze (novembre 1384)*, RIS, XXIV/I, app. 2, Città di Castello, Lapi, 1909, p. 83-91.
- PIGLI, Giovanni, [*Zibaldone e Ricordi*] K. M. Setton (éd) « The Emperor John VIII slept here » *Speculum*, XXXIII, 1958/2, p. 222-228 : p.225-226.
- RINUCCINI, Cino di Filippo, *Ricordanze*, G. Aiazzi (éd.) in *Ricordi storici di Filippo di Cino Rinuccini dal 1282 al 1460 colla continuazione di Alamanno e Neri suoi figli fino al 1506*, Florence, Piatti, 1840, p. 251-256.
- RITTAFFE (DRITTAFEDI) Francesco di Giovanni di D. *Raccordanze di cose passate*, D. M. Manni (éd.) in *Cronica di Firenze di Donato Velluti*, Florence, Manni, 1731, p. 141-148.
- RUCELLAI, Giovanni, *Zibaldone Quaresimale*. A. Perosa (éd.), Londres, The Warburg Institute, 1960 ; G. Marcotti (éd.) *Un mercante fiorentino e la sua famiglia nel secolo XV [Nozze Nardi-Arnaldi]*, Firenze, Barbèra 1881, Id. « Il giubileo dell'anno 1450 secondo una relazione di Giovanni Rucellai », *Archivio della società romana di storia patria*, IV, 4, 1881, p. 563-580, Id., « Descrizione di una tromba terrestre avvenuta nel 1456 », *Atti R. Accademia dei Lincei*, s.III, Transunti, V, 1881, p. 252-255.
- SALVIATI, Jacopo di Alamanno, *Cronica o Memorie dal 1398 al 1411 di Jacopo d'Alamanno Salviati*, I. di San Luigi (éd.), *Delizie degli Eruditi Toscani*, XVIII, 1784, p. 175-361.

- STRINATI, Belfradello di Niccolò, *Ricordi*. S. Diaciatì (éd.), « Memorie di un magnate impenitente : Neri degli Strinati e la sua *Cronichetta* », *ASI*, 2010/1, p. 133-137.
- STROZZI, Filippo di Matteo, *Libro proprio rosso segn.* F. G. Capponi (éd.), *Storia della Repubblica di Firenze*, Firenze, Barbèra, 1875, II, p. 520-521.

Éditions non publiées mais autorisées à la consultation

- ALBIZI, Pepo di Antonio, *Libro d'avere e memorie*, V. Buzzi (éd.), [laurea, dir. D. De Grassi et I. Chabot], Università di Trieste (Lettere e Filosofia), 2005-2006.
- BANDINI, ser Agnolo di Giovanni, *Ricordanze di casa A*, P. Carletti (éd.), [laurea, dir. G. Pinto], Università di Firenze (lettere e filosofia), 1994.
- DEL GARBO, Gentile, *I libri di ricordi*, R. Paolieri (éd.), [laurea] Università di Firenze (scienze della formazione), 2000.
- GUICCIARDINI, Luigi di Piero, *Ricordanze di tutti i fatti*, F. Sensoli (éd.), [laurea, dir. F. Sznura], Università degli Studi di Firenze, (lettere e filosofia), 1998.
- GUICCIARDINI, Piero di Ghino, *Ricordanze*, M. Riccitelli (éd.), [laurea, dir. F. Sznura], Università di Firenze (lettere e filosofia), 1998.
- MONACHI, Niccolò di ser Ventura, *Quaterno propia facta*, G. Donfrancesco (éd.), [laurea, dir. L. de Angelis], Università di Firenze (lettere e filosofia), 1994.
- RINIERI, Bernardo di Stoldo, *Libro rosso e A*, K. Colin (éd.), [laurea, dir. C. Bianca], Università di Firenze (lettere e filosofia), 2002.
- SALIMBENI, Leonardo di Bartolino, *Libro proprio*. R. Signorini (éd.), *Alle origini di una famiglia patrizia. Il libro di ricordanze di Leonardo di Bartolino di Salimbene*, [laurea], Università di Firenze (Lettere), 1996.
- SASSETTI, Paolo, *Il Memoriale*, C. Pedretti (éd.), [laurea, dir. F. Sznura], Florence, Università degli Studi, 1998.
- STROZZI, Matteo di Simone, *Libro di debitori e creditori A, Ricordi A, Libro di facti privati*. S. Fani (éd.), [laurea, dir. L. de Angelis], Università di Firenze (lettere e filosofia), 2009.

Éditions intégrales

- BALDOVINETTI, Francesco et Alesso di Borghino, « Le ricordanze trecentesche di Francesco e Alessio Baldovinetti » G. Corti (éd.), *ASI*, CXII, 1954, p. 115-129.
- CAPPONI, Gino di Neri, *Ricordi*, G. Folena (éd.) in *Miscellanea di studi offerta a Armando Balduino e Bianca Bianchi per le loro nozze* (Vicenza, 30 giugno 1962), Padoue, Seminario di filologia moderna dell'Università di Padova, 1962, p. 29-39.
- CASTELLANI, Francesco, *Ricordanze A, Quaternuccio e Giornale B.*, G. Ciappelli (éd.), Florence, Olschki, 1992 et 1995.
- DA CASTIGLIONCHIO, Lapo, *Epistola al figlio Bernardo*, S. Panerai (éd.) in « *Antica possessione con belli costumi* » *Due giornate di studio su Lapo da Castiglionchio il Vecchio*, F. Sznura (éd.), Florence, Aska, 2005, p. 327-431.

- CAVALCANTI, Filippo di Cante, « Il Quaderno di Ricordi di Messer Filippo de' Cavalcanti (1290-1324) », M. Vitale (éd.), *Studi di Filologia Italiana*, XXIX, 1971, p. 12-69.
- CHELLINI DA SAN MINIATO, Giovanni *Libro G. Le ricordanze di Giovanni Chellini da San Miniato, medico, mercante e umanista (1425-1457)*, M. T. Sillano (éd.), Milan, Franco Angeli, 1984.
- CIURIANNI (famille), *Ricostruzione di una famiglia. I Ciurianni di Firenze tra XII e XV secolo, con l'edizione critica del Libro proprio di Lapo di Valore Ciurianni e successori (1326-1429)*, I. Chabot (éd.), Florence, Le Lettere, 2012.
- CORSINI, Matteo di Niccolò, Giovanni di Matteo, Matteo di Giovanni, *Ricordanze*, A. Petrucci (éd.), Rome, ISIME, 1965.
- DA PANZANO (FIRIDOLFI), Luca di Matteo, *Ricordanze*, A. Molho et F. Sznura (éd.), « *Brighe, affanni, volgimenti di stato* ». *Le ricordanze quattrocentesche di Luca di Matteo di messer Luca dei Firidolfi da Panzano*, Florence, SISMELE-Edizioni del Galluzzo, 2010.
- DATI, Goro, *I libri di famiglia e il Libro segreto di Goro Dati*, L. Pandimiglio (éd.), Alessandria, Edizioni dell'Orsa, 2006, p. 95-139.
- DELL'ANTELLA, Guido, *Ricordanze di Guido Filippi dell'Antella (con aggiunte d'un suo figliolo fino al 1328)*, in *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, A. Castellani (éd.), Firenze, Sansoni, 1952, p. 804-813.
- DEL BENE (BENCIVENNI), Bene, *Ricordanze (primo e secondo libricciolo)* in *Nuovi testi fiorentini del dugento*, A. Castellani (éd.), Florence, Sansoni, 1952, p. 218-228 et p. 363-458.
- DEL CORAZZA, Bartolomeo di Michele, *Quaderni overo Libro. Diario fiorentino (1405-1439)*, R. Gentile (éd.), Rome, De Rubéis Editore, 1991.
- GADDI, Francesco d'Agnolo, *Ricordi*, T. Picquet (éd.) « *Mémoires d'un Florentin : Francesco Gaddi (d'après le manuscrit inédit MS Acquisti e Doni n° 213, Florence, Biblioteca Laurenziana)* » in *Letteratura italiana antica*, VI, 2005, p. 63-145.
- MACHIAVELLI, Bernardo, *Libro di ricordi*. C. Olschki (éd.), Florence, Edizioni di storia e letteratura, 2007.
- MARTELLI, Ugolino di Niccolò, *Ricordanze*, F. Pezzarossa (éd.), Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1989.
- MEDICIS (DE), Côme, *Ricordi*, G. Ciappelli (éd.), *Appendice a « I libri di ricordi dei Medici »*, in *I Medici in rete. Ricerca e progettualità scientifica a proposito dell'archivio Mediceo avanti il Principato, Atti del convegno (Firenze, 18-19 settembre 2000)*, I. Cotta e F. Klein (éd.), Florence, Olschki, 2003, p. 170-177.
- MEDICIS (DE), Filigno de', *Libro di Memorie Libro di Memorie di Filigno de' Medici*, G. Biondi de' Medici Tornaquinci (éd.), Florence, Studio per Edizioni Scelte, 1981.
- MEDICIS (DE), Laurent, *Memorie. Cronaca di avvenimenti italiani tra il 1464 e il 1469* M. del Piazzo (éd.), *Gli autografi di L. De' Medici nell'Archivio di Stato di Firenze*, « Rinascimento », VIII, 1957, p. 213-260 ; *Introduzione in Opere*, T. Zanato (éd.), Turin, Einaudi, 1992, p. xxxiii-xxxxix.
- MORELLI, Giovanni di Pagolo, *I ricordi*, V. Branca (éd.), in *Mercanti Scrittori. Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, 1986, p. 101-339.
- Neri di Bicci, *Ricordanze segnato D.*, B. Santi (éd.), Pise, Marlin, 1976.

- NICCOLINI DE' SIRIGATTI, Lapo di Giovanni, *Il libro degli affari proprii di casa. Il libro degli affari proprii di casa de Lapo di Giovanni Niccolini de' Sirigatti*, C. Bec (éd.), Paris, SEVPEN, 1969.
- Oderigo d'Andrea di Credi, *Ricordanze di Oderigo d'Andrea di Credi orafo, cittadino fiorentino, dal 1405 al 1425*, F. Polidori (éd.), ASI, 1843, t. IV, p. 49-110.
- PALMIERI, Matteo, *Ricordi fiscali*. E. Conti (éd.), *Ricordi fiscali, 1427-1474 con due Appendici relative al 1474-1495*, Rome, ISIME, 1983.
- Paolo di ser Guido, cimatore, *Appendice 1 « Transcription de la chronique de Pagolo di ser Guido, cimatore »*, A. Stella (éd.), in *La révolte des Ciompi. Les hommes, les lieux, le travail*, Paris, EHESS, 1993, p. 271-275.
- PARENTI, Marco di Parente, *Ricordi storici 1464-1467*, M. Doni Garfagnini (éd.), Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2001.
- PERUZZI, Simone di Rinieri, *Frammenti di Libro segreto in I Libri di commercio dei Peruzzi*, A. Saporì (éd.), Milan, Treves, 1934, p. 513-524.
- PITTI, Bonaccorso, *Ricordi*, V. Branca (éd.), in *Mercanti scrittori, Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, 1986, p. 343-503.
- RICCI (DE' RICCI), Agnolo di Giovanni, *Ricordanze*, I. di San Luigi, *Delizie degli Eruditi Toscani*, XIV, 1781, p. 213-230.
- RICCOMANNI, Lapo di Riccomanno, *Ricordanze*, A. Castellani (éd.), *Nuovi testi fiorentini del dugento*, Florence, Sansoni, 1952, p. 516-555.
- STRINATI, Neri, *Cronichetta*, S. Diacciati (éd.), « Memorie di un magnate impenitente : Neri degli Strinati e la sua *Cronichetta* », ASI, 2010/1, p. 113-137.
- TORNAQUINCI, *Memorie della famiglia Tornaquinci*, C. Klapisch-Zuber (éd.), « Les doubles fonds de la consortería florentine : les Tornaquinci de Florence entre XIVE et XVe siècles », in P. Scaramella (dir.), *Alberto Tenenti. Scritti in memoria*, Naples, Bibliopolis, 2005, p. 403-410.
- VALORI (famille), L. Polizzotto, C. Kovesi (éd.), *Memorie di casa Valori*, Florence, Nerbini, 2007, p. 64-77.
- VELLUTI, Donato, *La cronica domestica di messer Donato Velluti scritta fra il 1367 e il 1370 con le addizioni di Paolo Velluti, scritte fra il 1555 e il 1560*, I. del Lungo (éd.), Florence, Sansoni, 1914.

Sources secondaires.

ÉCRITS PRIVES ECARTES DU CORPUS PRIMAIRE.

Les feuillets épars (ce ne sont pas des livres)

- Jacopo di Giovanni dal Borgo, *libro di Ricordanze segnato A*, [fragment apographe de C. Strozzi], Florence, BNCF, II, IV, 380, f° 94-95 [1449-1474].
- MANZUOLI, Giovanni di Taddeo d'Agnolo, Florence, ASF Corp, 1024.196. [1452].
- MEDICI, Giovanni d'Averardo, *Memorie*, Florence, ASF, *M.a.P.*, LXVIII, 583. [1415].
- PUCCINI (famille) [fragment] ASF, *Carte Stroziane*, II, 116, f° 267 [1474].

- RIMBERTINI, Lapaccio, *Ricordi*, [fragment apographe de C. Strozzi], Florence, BNCF, II, IV, 380, f° 77 [1429-1441].
- VIVIANI, Tommaso di Matteo, *Dare e avere e ricordi*, [fragments apographes de C. Strozzi]. Florence, BNCF, II, IV, 380, f° 75. [1375-1387].

Les livres tenus par des non résidents à Florence.

- ARMALEONI DA COMUGNORI, ser Giovanni di Lemmo, *Diario 1299-1319*, V. Mazzoni (éd.), Florence, Olschki, 2008.
- GIUSTI D'ANGHIARI, Giusto, « Giornali », N. Newbiggin (éd.), *Letteratura italiana antica*, III, 2002, p. 41-246 [1437-82].
- LANDI, ser Iacopo di Lando de' [de Prato], *Libro di ricordanze*, Florence, BNCF, Palatino 1129. [1383-1417].
- SALLUSTI (BUONGUGLIELMI), Sallustio di Guglielmo [pérugin], *Ricordanze*, ASF, Giudici e Notai, 677, [1423-1443].
- SALVIATI, Bernardo di Forese, *Ricordanze*, ASF, Acquisti e Doni, 302/1 [résident à Rhodes au milieu du xv^e siècle].
- DA VINCI, Leonardo di Piero, *Scritti scelti*, A.M. Brizio (éd.), Turin, Utet, 1966 [1952], p. 621-630 [1473-1514].

Les livres tenus par des femmes (elles ne sont pas citoyennes de plein droit)

- MACINGHI NEGLI STROZZI, Alessandra di Filippo, *Debitori, creditor e ricordi A*, Florence, ASF, CS, V, 15 [1453-1473].

Les livres tenus par des tuteurs (ce ne sont pas des livres de famille)

- BUONINSEGNI [Giovanni], Niccolò di Domenico di Leonardo (héritier de) [1470-1471], Florence, ASF *Corp. soppr.* 102.336.
- CERCHI [Bindaccio], Michele di Consiglio (héritiers de), Florence, ASF, *Cerchi*, 313, [1461-1480].
- GHERARDI [fils de Bartolomeo], *Ricordanze degli eredi di Bartolomeo Gherardi*, ASF, *Archivio Gherardi Piccolomini d'Aragona*, 328 et 325, 327, 331.
- MICHI, Piero et Benvenuto, fils d'Ugolino, Florence, ASF, *Manoscritti*, 82, [1414-1420 ca].
- MORELLI, fils de Morello di Paolo, *Ricordanze dell'eredità di Morello di Paolo Morelli*, ASF, *Archivio Gherardi Piccolomini d'Aragona*, 178 [1420ca].
- PALIANI, fils de Paliano di Falco *Libro di Entrata e Uscita degli figlioli ed eredi di Paliano di Falco, seg. A*, ASF, *Carte Strozzi*, IV, 366. [1410-1422].
- PECORI, *eredi di Francesco di Tommaso di Iacopo Pecori*, ASF, *Dono Pianciaticchi Patrimonio Pecori*, 50-51 [1462-1477].
- RICCOMANNI, fils de Baldovino, *Il libro di annotazioni dell'eredità di Baldovino Jacopi Riccomanni, 1272-1274*, A. Saponi, (éd.), Florence, Olschki, 1938.
- SODERINI, fils de Stefano, *Il libro del dare e dell'avere dei figli di Stefano Soderini*, P. Manni (éd.), *Studi di Filologia italiana*, XXXVI, 1978, p. 72-110. [1306-1325]

STROZZI, Francesco, Giovanni, Simone e Iacopo fils de messer Palla di messer Francesco, *Libro delle rede di messer Palla segniato A*, ASF, *Carte Stroziane*, III, 277. [1377-1390].

Des livres d'ecclésiastiques (ce ne sont pas des chefs de famille)

BENINI, Giuliano di Nofri, *Libro di Memorie*, Florence, ASF, *Corp. soppr.* 132.484. [1423-1431].

Giovanni di Baldassare, *Quaderno A*, Florence, ASF, *Corp. Soppr.* 88.38 ; « Il libretto di spese e di ricordi di un monaco vallombrosano per i libri dati o avuti in prestito » N. Brentano-Keller (éd.), *La Bibliofilia*, XLI, 1939, p. 129-158 [1396-1400].

STROZZI, Marco di Matteo (chanoine), Florence, ASF *Carte Stroziane*, III.138. [1466-1474]

Les livres purement comptables (sans notations familiales)

ALBERTI, Bartolomeo di Caroccio, *Libro di Ricordanze*, in *I libri degli Alberti del Giudice*, A. Saponi (éd.), Milan, Garzanti, 1952, p. 301-309 [1349-1367].

ALBERTI, Caroccio di Lapo, *Libro Verde segreto dell'Assi, C (coi continuatori)* in *I libri degli Alberti del Giudice*, A. Saponi (éd.), Milan, Garzanti, 1952, p. 163-278. [1334-1352].

BALDOVINETTI, Alessio di Baldovinetto, *Libro di Ricordi B.*, P. Horne (éd.), « The Burlington Magazine », II, 1903, p. 22-32, 167-174, 377-390, 381-382 ; G. Poggi (éd.), *Ricordi, nuovamente illustrati*, Libreria Editrice Fiorentina, 1909, p. 7-17, [1449-1491].

BANCHI, Andrea di Francesco, *Ricordanze A, B, C*, Florence, Archivio dell'Ospedale degli Innocenti, *Estranei*, 74, 75, 76. [1454-1463].

BARDI (famille), *Libri mercantili*, Florence, *Archivio Ginori*, 183-184 [1310-1340, 1337-1346].

CAMBI, Bernardo, *Giornale A et Libro di conti e ricordi* [debitori e creditori], BNCF, *Fondo Ginori Conti*, 7 et 9 [1455-1460 ; 1470-1493]

GENOVESI, Noffo et Vese di Dego, *Libro di dare e avere et ricordanze*, A. Castellani (éd.), in *Nuovi testi fiorentini del dugento*, Florence, Sansoni, 1952, p. 622-649 [1291-1320].

GHIBERTI, Lorenzo di Cione et Vittorio di Lorenzo, *Libro di ricordanze segnato A*, P. Ginori Conti (éd.) « Un libro di Ricordi e di spese di Lorenzo e Vittorio Ghiberti », *Rivista d'Arte*, XX/3, 1938, p. 290-303 [1441-1445 ; 1453-1492].

Lippo di Dino e Francesco di Vanni (pettinagnoli), *Libricciuolo*, Florence, ASF, *Carte Stroziane* II, 5 [1372-1377].

Lippo di Fede del Sega, *Ricordanze*, C.M. de la Roncière (éd.), *Un changeur florentin du Trecento : Lippo di Fede del Sega*, Paris, SEVPEN, 1973. [1301-1363 ca]

MARTELLI, Carlo, *libri personali*, G. Calosci (éd.), *L'attività mercantile e bancaria in Bruges e Roma della Compagnia di Carlo Martelli, nel 1474-1497, documentata dai 3 libri personali, integralmente trascritti*, [laurea, dir. F. Melis] Università di Firenze (Economia e Commercio), 1969-70.

- Maso di Bartolomeo (Masaccio), *Livre de souvenirs de Maso di Bartolomeo dit Masaccio : manuscrits conservés à la bibliothèque de Prato et à la Magliabechiana de Florence*, C. Yriarte (éd). Paris, Rothschild, 1894 [1447-1455].
- MEDICI, Averardo di Francesco di Bicci, *Libri mastri*, ASF, *M.a.P.*, 133, f° 17-110 [1395-1426].
- MEDICI, Giovanni di Averardo et Cosimo di Giovanni, *Libro di Dare e Avere e Ricordanze*, ASF, *M.a.P.* 153, 1. [1397-1451].
- MEDICI, Rosso di Niccolò, *Libro segreto*, Florence, ASF, *M.a.P.*, 154 [1427-1429].
- PERUZZI, Giotto et Arnaldo, *Libro segreto*, in A. Saponi, *I libri di commercio dei Peruzzi*, Milan, Treves, 1934, p. 419-490 [1308-1327].
- SASSETTI, Gentile (et filii), *Libro del dare e dell'avere* in *Nuovi testi fiorentini del dugento*, A. Castellani (éd.), Florence, Sansoni, 1952, p. 286-362 [1274-1300].
- SASSETTI, Francesco di Tommaso, *Ricordanze*, Florence, ASF *Carte Stroziane* II, 20 [1462-1472].
- STROZZI, Lorenzo di Francesco, *Giornale e ricordi A*, ASF, *Carte Stroziane*, V, 23, [1471-1485].
- STROZZI, Palla, *Ricordanze* ASF, *Carte Stroziane*, IV, 343 [1420-1423].
- VERNACCI, Battista d'Agnolo, *Libro bianco segn. A, Quadernuccio di spese*, Archivio dell'Ospedale degli Innocenti, n° 12808 et [1446-1468].

Des livres de charge, relazioni et commentarii (sans notations familiales)

- DEL BENE, Jacopo di Francescho, *Libro dell'ufficio di capitano di pistoia*, Florence, ASF, *Carte del Bene*, 43 [1355].
- CAPPONI, Neri di Gino, *Commentarii storici* [1419 -1456], BNCF, Magl. XXV 515 ; G. O. Corazzini (éd.), *L'assedio di Pisa*, Florence, Diligenti, 1885.
- GRISELLI, Griso di Giovanni, *Il Diario di Griso di Giovanni*, N. Lerz (éd.), ASI, CXVII, 1959, p. 257-278 [1448-1449].
- STROZZI, Palla di Nofri, « Diario », ASI, XI, 1883, p.20-48, 145-156, 293-309 ; XII, 1883, p. 3-22, XIII, 1884, p. 153-170, XIV, 1884, p.3-18 ; ASF *Stroziane* III, 98 [1423-25].

Des correspondances privées

- MACINGHI negli STROZZI, Alessandra, *Lettere di una gentildonna fiorentina del secolo XV ai figliuoli esuli*, C. Guasti (éd.), Florence, Sansoni, 1887.
- MAZZEI, Lapo à Francesco DATINI, *Lapo Mazzei, Lettere di un notaro a un mercante del secolo XIV*, C. Guasti (éd.), Florence, Le Monnier, 1880, I, XCIX-CV.

Des « Zibaldoni » (dont la totalité ou presque est l'œuvre d'autres auteurs)

- RIDOLFI, Lorenzo di Antonio, *Zibaldone*, BNCF, Panciatichiano 147 [1386-1388].
- VIVIANI, Viviano di Piero, *Note di ricordi*, BNCF, II, III, 138 [1478].

Livres rédigés après 1480 comportant des récits rétrospectifs.

- CERCHI, Bindaccio, *Frammenti d'una cronica dei Cerchi*, F. Maggini (éd.), ASI, 76/1, 1918, p. 97-108.
- DA VERRAZZANO, Niccolò, *Ricordanze*, R. Ridolfi (éd.), « L'archivio della famiglia da Verrazzano », *La Bibliofilia*, xxx, 1928, p. 20-39.
- LANDUCCI, Luca di Antonio, *Il diario fiorentino del Landucci A. Lanza* (éd.), Florence, Sansoni, 1985 [rééd. de *Diario fiorentino dal 1450 al 1516, continuato da un anonimo fino al 1542*, I. del badia (éd.), Florence, Sansoni, 1883].
- MASI, Bartolomeo di Bernardo, *Ricordanze... dal 1478 al 1526*, G. O. Corazzini (éd.), Florence, Sansoni, 1906.
- MORELLI, Lionardo di Lorenzo, *Cronica, Ricordi, Libro di copie*, I. di San Luigi (éd.), *Delizie degli eruditi toscani*, XIX, 1785.
- BALDOVINETTI, Francesco di Giovanni di Guido, *Memoriale* [1513], ASF, Acquisti e Doni, 190/3 (III).
- GUICCIARDINI, Piero di Luigi, *Ricordo* [1484], N. Rubinstein (éd.), in *Il governo di Firenze sotto i Medici*, Florence, La Nuova Italia, 1971 [Oxford, 1966], p. 377-383.

ÉCRITS A DESTINATION PUBLIQUE.

Quelques « Prioristi »

- GIOVANNI, Francesco di Tommaso, *Priorista*, Florence, BNCF, XXV, 379 [1282-1458]
- Goro di Giovanni, *Priorista*, BNCF, XXV, 518 [1460-1471].
- PETRIBONI, Pagolo di Matteo, RINALDI, Matteo di Borgo, *Priorista (1407-1459) with two appendices (1282-1406) Edited with and Introduction by Jacqueline A. Guthwirth, Texts transcribed by Gabriella Battista and Jacqueline A. Gutwirth*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2001.
- RINUCCINI, Filippo di Cino et Alamanno di Filippo, *Ricordi storici di Filippo di Cino Rinuccini (1282-1460), colla continuazione di Alamanno e Neri suoi figli fino al 1506*, G. Aiazzi (éd.), Florence, Piatti, 1840 [1451ca-1461ca].

Chroniques et histoires

- ANONYME, *Alle bocche della Piazza. Diario di un anonimo fiorentino (1382-1401)*, A. Molho et F. Sznura (éds.), Florence, Olschki, 1986.
- ANONYME, *Cronaca seconda d'anonimo* [ou *Diario compagnano*], G. Scaramella (éd.) RIS, XVIII/3, Bologne, Zanichelli, 1917-1934, p.106-123.
- ANONYME, *Cronaca terza d'anonimo* [ou *Cronachetta strozziana*] *ibid.*, p. 126-134.
- ANONYME [attrib. à ACCIAIUOLI], *Cronaca di Alamanno Acciaiuoli*, *ibidem*, p. 11-34. □
- ANONYME [attrib. à B. MACHIAVELLI], *Diario d'Anonimo fiorentino degli anni 1358 a 1389*, in *Cronache dei secoli XIII-XIV*, A. Gherardi (éd.), Florence, Cellini, 1876, p. 293-481.

- ANONYME, *Cronichetta d'Incerto* [1301-1379], in *Cronichette antiche di vari scrittori del buon secolo della lingua toscana*, D. M. Manni (éd.), Florence, Manni, 1733, p. 173-217.
- BRACCIOLINI, Poggio, *Historia fiorentina tradotta da Jacopo suo figlio*, E. Garin (éd.), Cortona, Calosci, 2004.
- BUONINSENGNI, Domenico, *Historia fiorentina*, Florence, G. Marescotti, 1580³.
- CARCHELLI, ser Bernardo di ser Taddeo, *Diario dello Squittinatore*, G. Scaramella (éd.) RIS, XVIII/3, Bologne, Zanichelli, 1917-1934, p. 73-102.
- CAMBI, Giovanni di Nero, *Istorie* [1480-1535], I. di San Luigi (éd.), *Delizie degli eruditi toscani*, Florence, Cambiagi, XX-XXIII, 1785-86.
- CAVALCANTI, Giovanni, *Istorie fiorentine*, F. Polidori (éd.), Florence, Insegna di Dante, 1839.
- DATI, Goro, *Istoria di Firenze*, A. Lanza (éd.), in *Firenze contro Milano : gli intellettuali fiorentini nelle guerre con i Visconti (1390-1440)*, Rome, De Rubeis, 1991, p. 211-298.
- DEI, Benedetto, *La Cronica, dall'anno 1400 all'anno 1500*, Roberto Barducci (éd.), Florence, Papafava, 1984.
- LENZI, Domenico (il Biadaiuolo), *Specchio umano*, V. Branca (éd.), in *Mercanti scrittori. Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, 1986, p. 507-530.
- MORELLI, Giovanni di Iacopo, *Ricordi fatti in Firenze per Giovanni di Iacopo Morelli, ciptadino di quella*, I. di San Luigi (éd.), *Delizie degli Eruditi Toscani*, XIX, Florence, Cambiagi, 1785, p. 1-164.
- PARENTI, Marco di Parente, *Ricordi storici*, 1464-1467, M. Doni Garfagnini (éd.), Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2001.
- PARENTI, Piero di Marco *Storia fiorentina*, 1476-78, 1492-96, A. Matucci (éd.), Florence, Olschki, 1994.
- PIERI, Paolino, *Cronica di Paolino Piero fiorentino delle cose d'Italia dall'anno 1080 fino all'anno 1305*, A.F. Adami (éd.), Rome, Monaldini, 1755.
- PSEUDO-MINERBETTI, *Cronica volgare di anonimo fiorentino dall'anno 1385 al 1409, già attribuita a Piero di Giovanni Minerbetti*, E. Bellondi (éd.), RIS, XXVII/2, Bologna-Città di Castello, Lapi-Zanichelli, 1915-1918.
- STEFANI, Marchionne di Coppo (Baldassare BONAIUTI), *Cronaca fiorentina*, N. Rodolico, G. Cherubini (éds.), Florence, Firenze Libri, 2008.
- VILLANI, Giovanni, *Nuova cronica*, G. Porta (éd.), Parma, Guanda, 1990-1991.
- VILLANI, Matteo, *Cronica, con la continuazione di Filippo Villani*, G. Porta (éd.), Parma, Guanda, 1995.

Écrits sur le gouvernement de la famille

- ALBERTI, Leon Battista, *I libri della famiglia*, R. Romano, A. Tenenti, F. Furlan (éds.), Turin, Einaudi, 1994.
- DA CERTALDO, Paolo, *Libro di buoni costumi*, V. Branca (éd.) in *Mercanti Scrittori*, Milan, Rusconi, 1986, p. 1-99.

³ Cette œuvre [original = BNCF, II, IV, 41], se présente comme une compilation d'ouvrages historiques précédents, c'est-à-dire comme une réduction de la chronique de Giovanni VILLANI aux seules affaires florentines, ainsi que des chroniques de ses descendants Matteo et Filippo, puis celle du pseudo-MINERBETTI, du priorista PETRIBUONI, de l'*Historia* et du *Commentarium* de Leonardo BRUNI.

DOMINICI, Giovanni (Giovanni BANCHINI), *Regola del Governo di cura familiare*, D. Salvi D., Florence, Garinei, 1860.

Autres ouvrages cités

ALIGHIERI, Dante, *Commedia*, A. M. Chiavacci Leonardi (éd.), Milan, Mondadori, 1991-1997.

DA SASSOFERRATO, Bartolo, *De Guelphis et Gebellinis, De regimine civitatis, De Tyranno*, D. Quaglioni (éd.), *Politica e diritto nel trecento italiano : il De tyranno di Bartolo da Sassoferrato, 1314-1357*, Florence, Olschki, 1983.

DEI GIROLAMI, Remigio, *De bono pacis, De bono comuni*, E. Panella (éd.), « Dal bene comune al bene del comune : i trattati politici di Remigio dei Girolami nella Firenze dei Bianchi-Neri. Politica e vita religiosa a Firenze tra '300 e '500 », *Memorie domenicane*, 16, 1985, p. 1-198.

GUICCIARDINI, Francesco, *Dialogo del reggimento di Firenze*, in *Opere*, E. Lugnani Scarano (éd.), Turin, UTET, 1983.

Ptolémée de Lucques (Bartolomeo Fiadoni), *De regimine principum*, J. Mathis (éd.), Turin, Marietti, 1971.

Etudes

ALLEGREZZA, Franca,

1991 « La diffusione di un nuovo prodotto di bottega. Ipotesi Sulla confezione dei libri di famiglia nel Quattrocento », *Scrittura e Civiltà*, 15, p. 247-265.

ARRIGHI, Vanna

1998 « Gaddi, Francesco », *DBI*, 51, 1998 [en ligne].

BAGGIONI, Laurent,

2011 *La Forteresse de la raison. Lectures de l'humanisme politique florentin d'après l'Epistolario de Coluccio Salutati (1331-1406)* [Thèse de Doctorat, dir. J.-C. Zancarini], ENS de Lyon.

BALESTRACCI, Duccio,

2001 *La festa in armi : giostre, tornei e giochi nel Medioevo*, Rome-Bari, Laterza.

1984 *La zappa e la retorica. Memorie familiari di un contadino toscano del Quattrocento*, Florence, Libreria Salimbeni.

BANTI, Ottavio,

1977 « Civitas » e « Commune » nelle fonti italiane dei secoli XI e XII in *Forme di potere e struttura sociale in Italia nel Medioevo*, G. Rossetti (éd.), Bologne, Il Mulino, p. 217-232.

BARON, Hans

- 1969 *From Petrarch to Leonardo Bruni : Studies in humanistic and political literature*, Chicago, University of Chicago Press.
 1955 *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, Princeton University Press, 1955.

BARTOLI LANGELI, Attilio

- 1989 « Scheda analitica per la rilevazione dei libri di famiglia », *Ldf. Bollettino della ricerca sui Libri di Famiglia*, I/1 (gennaio-aprile 1989), p. 5-17.

BARTOLI LANGELI, Attilio et PETRUCCI, Armando

- 1978 *Alfabetismo e cultura scritta nella storia della società italiana. Atti del seminario (Perugia, 29-30 marzo 1977)*, Pérouse, Università degli Studi, 1978.

BATTISTA, Gabriella

- 2011 « Giovanni Rucellai e il suo Zibaldone », *Letteratura e Arte*, 9, 2011, p. 43-58.
 2009 *Una famiglia di mercanti nei secoli XIV-XVI : i Rinieri*, in *From Florence to the Mediterranean and Beyond, Essays in Honour of Anthony Molho*. D. Ramada Curto, E. R. Dursteler, J. Kirshner et F. Trivellato (éds.), Florence, Olschki, 2009, p. 657-682.

BEAUREPAIRE, Pierre-Yves et TAURISSON, Dominique (éds.),

- 2003 *Les Ego-documents à l'heure de l'électronique. Nouvelles approches des espaces et réseaux relationnels*, Montpellier, Université Paul-Valéry Montpellier III.

BEC, Christian

- 1984 *Les livres des Florentins (1413-1608)*, Florence, Leo S. Olschki, 1984.
 1983 *I mercanti scrittori*, in *Letteratura italiana Einaudi*, 2, Turin, Einaudi, 1983, p. 269-297.
 1977 « La Bibliothèque d'un grand bourgeois florentin, Francesco d'Agnolo Gaddi (1496) », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, XXXIV, 1977, p. 239-248.
 1967 *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence. 1375-1434*, Paris-La Haye, Mouton & Co.

BENVENUTI PAPI, Anna

- 1983 « Matteo Corsini », *DBI*, 29, [en ligne]

BECKER, Marvin B.

- 1968 *The Florentine Territorial State and Civic Humanism in the Early Renaissance in Florentine Studies: Politics and Society in Renaissance Florence*, N. Rubinstein (éd.), Londres, Faber and Faber, p. 109-39.
 1967 *Florence in transition, I: The decline of the commune; II: Studies in the rise of the territorial state*, Baltimore, John Hopkins University Press.
 1962 « An Essay to the Novi Cives and Florentine Politics 1343-1382 » *Medieval studies*, XXIV, p. 35-82.

- 1960 « The Republican City State in Florence : An Inquiry into Its Origin and Survival (1280-1434) », *Speculum*, 35/1, p. 39-50.

BERTELLI, Sergio

- 1987 *Ceti dirigenti e dinamica del potere nel dibattito contemporaneo* in *I ceti dirigenti nella Toscana del Quattrocento*, Atti del V e del VI convegno del Comitato di studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana (Firenze, 1982, 1983), Florence, Papafava, p. 1-47.
- 1978 *Il potere oligarchico nello stato-città medievale*, Florence, La Nuova Italia.

BERTOLINI, Lucia

- 2013 *Du De familia au Governo della famiglia. Stratégie, datation (et auteur ?) d'une réécriture* in M. Paoli, E. Leclerc, S. Dutheillet de Lamothe (éds.), *Les livres de la famille d'Alberti. Sources, sens et influence*, Paris, Garnier, p. 245-282.

BIANCHI, Nella

- 2007 *La « casa Alberta » dans le De familia de Leon Battista Alberti : la mémoire sublimée* in *Mémoire des textes. Textes de mémoire*, C. Cazalé-Bérard (éd.), Université Paris X Nanterre, p. 197-212.

BLACK, Robert

- 2007 *Education and Society in Florentine Tuscany. Teachers, pupils and schools, 1250ca-1500*, Brill, Leiden.
- 2004 « École et société à Florence aux XIV^e e XV^e siècles. Le témoignage des *ricordanze* », *Annales, HSS*, 59/4, p. 827-846.

BLOCKMANS, Willem, HOLENSTEIN, André, MATHIEU, Jon (éds.),

- 2009 *Empowering Interactions. Political cultures and the Emergence of the State in Europe 1300-1900*, Farnham-Burlington, Ashgate, 2009.

BOWSKY, William M.

- 1960 *Henry VII in Italy : The Conflict of Empire and City-State, 1310–1313*, Lincoln Nebraska, University of Nebraska Press.
- 1958 « Florence and Henry of Luxemburg, King of the Romans, the Rebirth of Guelfism » *Speculum*, 33, p. 203-204.

BOUCHERON, Patrick

- 2010 *Politisation et dépolitisation d'un lieu commun. Remarques sur la notion de Bien commun dans les villes d'Italie centro-septentrionales entre Commune et Seigneurie*, in *De Bono Communi. The Discourse and Practice of the Common Good in the European city (13th-16th c.)*, E. Lecuppre-Desjardin et A.-L. Van Bruaene (éds.), Turnhout, Brepols, p. 237-251.
- 2005 « “Tournez les yeux pour admirer, vous qui exercez le pouvoir, celle qui est peinte ici”. La fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti », *Annales. HSS*, 60/6, p. 1137-1199.

BRANCA, Vittore

- 1996 *Mercatanti scrittori nella Firenze fra tardo Medioevo e Rinascimento* in « *Con amore volere* ». *Narrar di mercatanti fra Boccaccio e Machiavelli*, Venise, Marsilio, 1996, p.3-54 [reprise de 1986b].
- 1986b *Introduzione de Mercanti scrittori. Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, p. ix-lxxxiii.
- 1986a « Ricordi domestici nel Trecento e nel Quattrocento » et « Mercanti-scrittori fra Trecento e Quattrocento » in *Dizionario critico della letteratura italiana*, Id. (éd.), Turin, UTET, III, p. 609-612 et II, p. 159-160.

BROWN, Alison

- 1994 *Lorenzo and Public Opinion : the Problem of Opposition in Lorenzo il Magnifico e il suo mondo*, G. Garfagnini (éd.), Florence, Olschki, p. 61-85.
- 1992 *The Medici in Florence. The Exercise and Language of Power*, Florence, Olschki, 1992.
- 1961 « The Humanist Portrait of Cosimo de' Medici, *Pater Patriae* », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 24, p. 186-222.

BRUCKER, Gene A.,

- 1981 *Dal Comune alla Signoria. La vita pubblica a Firenze nel primo rinascimento*, Bologne, Il Mulino, 1981 [trad. it. de Princeton, Princeton Univ. Press, 1977].
- 1980 *Firenze nel Rinascimento*, Florence, la Nuova Italia.
- 1968 « The Ciompi revolution », in N. Rubinstein (éd.) *Florentine Studies*, Londres, Faber and Faber, p. 314-356.
- 1962 *Florentine Politics and Society, 1343-1378*, Princeton, University Press.

BRUNI, Francesco

- 2003 *La città divisa. Le parti e il bene comune da Dante a Guicciardini*, Bologne, Il Mulino.
- 1990 *Identità culturale e mito delle origini : Firenze nella Cronica di Giovanni Villani* in *Storia della civiltà letteraria italiana*, G. Barberi Squarotti (éd.), Turin, UTET, I/2, p. 716-728.

CABRINI, Anna Maria

- 2001 *Un'idea di Firenze : da Villani a Guicciardini*, Rome, Bulzoni.

CAMMAROSANO, Paolo

- 1991 *Italia medievale. Struttura e geografia delle fonti scritte*, Rome, la Nuova Italia scientifica.

CANACCINI, Federico

- 2009 *Restano i termini, mutano i significati : guelfi e ghibellini l'evoluzione semantica dei nomi delle fazioni medioevali italiane*, in Id., *Ghibellini e Ghibellinismo in Toscana da Montaperti a Campaldino*, Rome, p. 85-94.

CARLETTI, Paolo

- 1994 *Le Richordanze di casa A di Agnolo Bandini*, [laurea, dir. G. Pinto], Florence, Università degli Studi (lettere e filosofia).

CAREW-REID, Nicole

1995 *Les fêtes florentines au temps de Lorenzo il Magnifico*, Florence, Olschki.

CASTELLANI, Arrigo,

1982 *La prosa italiana delle origini. Testi toscani di carattere pratico*, Bologne, Pàtron.

1973 *I più antichi testi italiani*, Bologne, Pàtron.

1951-52 *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, Florence, Sansoni.

CASTELNUOVO, Enrico

1995 *Ambrogio Lorenzetti. Il buon governo*, Milan, Electa.

CAZALE-BERARD, Claude et KLAPISCH-ZUBER, Christiane,

2004 « Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59/4, p. 805-826.

CERTEAU (DE), Michel

1975 *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.

CHABOD, Federico

1967 [1957] *Alcune questioni di terminologia : Stato, nazione, patria nel linguaggio del Cinquecento* [1957] in *Scritti sul Rinascimento*, Turin, Einaudi, p. 630-661.

1967 [1956] *Y a-t-il un État de la Renaissance ?*, *ibid.*, p. 604-623.

CHABOT, Isabelle

2012 *Ricostruzione di una famiglia. I Ciurianni di Firenze tra XII e XV secolo, con l'edizione critica del Libro proprio di Lapo di Valore Ciurianni e successori (1326-1429)*, I. Chabot (éd.), Florence, Le Lettere.

2011 *La dette des familles. Femmes, lignage et patrimoine à Florence aux XIV^e et XV^e siècles*, Rome, École française de Rome.

CHERUBINI, Giovanni

1974 *Signori, contadini, borghesi : ricerche sulla società italiana del basso Medioevo*, Florence, la Nuova Italia.

CHIAPPELLI, Fredi

1977 "Prudenza" in *Machiavelli*, in W. Binni et alii (éds.), *Letteratura e critica. Studi in onore di Natalino Sapegno*, vol. IV, Rome, Bulzoni.

1969 *Nuovi studi sul linguaggio di Machiavelli*, Firenze, Le Monnier

1952 *Studi sul linguaggio di Machiavelli*, Firenze, Le Monnier.

CHITTOLINI, Giorgio

2009 *Models of Government «from Below» in Fifteenth-Century Lombardy in Empowering Interactions. Political cultures and the Emergence of the State in Europe 1300-1900*, W. Blockmans, A. Holenstein e J. Mathieu (éds.), Farnham-Burlington, Ashgate, 2009, p. 51-63.

1979b *La formazione dello stato regionale e le istituzioni del contado*, Turin, Einaudi.

1979a (éd.), *La crisi degli ordinamenti comunali e le origini dello Stato del Rinascimento*, Bologne, il Mulino.

CHITTOLINI, Giorgio, MOLHO, Anthony, SCHIERA, Pierangelo (éds.),
1994 *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna*, Bologne, il Mulino.

CIAPPELLI, Giovanni,

2009 *L'evoluzione dei modelli di memoria familiare : i libri di famiglia toscani (secoli XVI-XVIII)* in ID. (éd.), *Memoria, famiglia, identità tra Italia ed Europa nell'età moderna*, Bologne, Il Mulino, p. 201-233.

2003 *Appendice a « I libri di ricordi dei Medici », in I Medici in rete. Ricerca e progettualità scientifica a proposito dell'archivio Mediceo avanti il Principato, Atti del convegno (Firenze, 2000)*, I. Cotta e F. Klein (éds.), Florence, Olschki, p. 153-177.

2001 *I libri di famiglia a Firenze : stato delle ricerche e iniziative in corso* in R. Mordenti (éd.), *I libri di famiglia in Italia, II. Geografia e storia*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, p. 131-139.

1997 *Carnevale e Quaresima. Comportamenti sociali e cultura a Firenze nel Rinascimento*, Roma: Edizioni di storia e letteratura.

1995c *Una famiglia e le sue ricordanze. I Castellani di Firenze nel Tre-Quattrocento*, Florence, Olschki.

1995b *La memoria degli eventi storici nelle ricordanze private fiorentine (secc. XIII-XV)*, in *La memoria e la città, scritture storiche fra Medio Evo ed età moderna*, (Bologna e San Marino, 1993), Bologne, Il Nove, p. 123-149.

1995a *Introduzione de Francesco di Matteo Castellani, Quaternuccio e giornale B (1459-1485)*, ID. (éd.), Florence, Olschki.

1992 *Introduzione de Francesco di Matteo Castellani, Ricordanze A (1436-1459)*, ID. (éd.), Florence, Olschki.

1989 « Libri e letture a Firenze nel XV secolo. Le "ricordanze" e la ricostruzione delle biblioteche private », *Rinascimento*, n. ser., 29, p. 267-291.

CICCHETTI, Angelo et MORDENTI, Raul (éds.)

1985 *I libri di famiglia in Italia, I. Filologia e storiografia letteraria*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.

1984 *La scrittura dei libri di famiglia*, in *Letteratura italiana, III : Le Forme del testo, II, La Prosa*, Turin, Einaudi, p. 1117-1159.

CLANCHY, Michael T.

1993 *From Memory to Written Record. England 1066-1307*, Oxford, Blackwell.

COHN, Samuel K.

2006 *Lust for liberty: the politics of social revolt in medieval Europe, 1200-1425*. Harvard, Harvard University Press.

2004 *Popular Protest in Late-Medieval Europe : Italy, France and Flanders*, Manchester, Manchester University Press.

1980 *The Laboring Classes in Renaissance Florence*, New York, Academic Press.

- Comitato di Studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana (éd.),
1987 *I ceti dirigenti nella Toscana del Quattrocento*, Atti del V e del VI convegno del Comitato di studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana (Firenze, 1982, 1983) Florence, Papafava.
1983 *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale*, Atti del III convegno (Firenze, 1980) Florence, Papafava.
- CONNELL, William et ZORZI, Andrea (éds.),
2000 *Florentine Tuscany. Structures and practices of power*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CONTI, Elio
1984 *L'imposta diretta a Firenze nel Quattrocento (1427-1494)*, Rome, ISIME.
1983 *Matteo Palmieri : ricordi fiscali (1427-1474), con due Appendici relative al 1474-1495*, Rome, ISIME.
1981 *Le « Consulte » e « pratiche » della Repubblica fiorentina nel Quattrocento. I. 1401*, Florence, Giardini.
- CONTI, Elio et alii,
1993 *La civiltà fiorentina del Quattrocento*, Florence, Vallecchi.
- CORTESE, Maria Elena
2005 *Nella sfera dei Guidi: i Da Quona e altri gruppi familiari aristocratici della bassa Val di Sieve tra XI e XII secolo*, in *Antica possessione con belli costumi. Due giornate di studio su Lapo da Castiglionchio il Vecchio*, F. Sznura (éd.), Florence, Aska.
- CRABB, Ann
2000 *The Strozzi of Florence : Widowhood and Family Solidarity in the Renaissance*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- CUTINELLI-RENDINA, Emanuele
2004 « Mythe de l'ancien et perception du moderne chez Machiavel », *Astérion*, 2 [En ligne : <http://asterion.revues.org/91>]
1999 *Introduzione a Machiavelli*, Rome-Bari, Laterza.
1998 *Chiesa e religione in Machiavelli*, Pise-Rome, Istituti editoriali e poligrafici internazionali.
- CUTINELLI-RENDINA, Emanuele, MARCHAND, Jean-Jacques, MELERA-MORETTINI, Matteo
2005 *Dalla storia alla politica nella Toscana del Rinascimento*, Rome, Salerno.
- DAVIDSOHN, Robert
1956-68 *Storia di Firenze* [*Geschichte von Florenz*, Berlin, 1896], Florence, Sansoni.
- DE ANGELIS, Laura, NINCI, Renzo, PIRILLO, Paolo (éds.)
1996 *Le Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina, 1405-1406*, Rome, ISIME.

DE ANGELIS, Laura

- 2000 *Territorial offices and officeholders* in W. Connell, A. Zorzi (éds.) *Florentine Tuscany. Structures and practices of power*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 165-182.
- 1990 *La revisione degli statuti della Parte Guelfa* in P. Viti (éd.) *Leonardo Bruni cancelliere della Repubblica di Firenze*, Florence, Olschki, 1990, p. 131-156.

DE ROBERTIS, Domenico

- 1970 *La prosa familiare e civile* in *Storia della letteratura italiana*, III, E. Cecchi – N. Sapegno (éds.), Milan, Garzanti, p. 377-384.

DE VINCENTIIS, Amedeo

- 2003 « Politica, memoria e oblio a Firenze nel XIV secolo. La tradizione documentaria della signoria del duca d'Atene », *ASI*, 596/2, p. 209-248.
- 2001 « Le signorie angioine a Firenze. Storiografia e prospettive », *Reti Medievali Rivista*, II/2 [En ligne : <http://www.retimedievali.it>]

DEL LUNGO, Isidoro

- 1887 *Una vendetta in Firenze: il giorno di San Giovanni del 1295*, Florence, Cellini.

DIACCIATI, Silvia

- 2010 « Memorie di un magnate impenitente : la *Cronichetta* di Neri degli Strinati », *ASI*, 623/1, p. 89-143.

DOGLIO, Maria Luisa

- 1993 *Lettera e donna : scrittura epistolare al femminile tra Quattro e Cinquecento*, Rome, Bulzoni.

DONATI, Claudio

- 2005 *L'Epistola di Lapo da Castiglionchio e la disputa sulla nobiltà a Firenze fino al consolidamento del Principato in Antica possessione con belli costumi. Due giornate di studio su Lapo da Castiglionchio il Vecchio (Firenze-Pontassieve, 2003)* F. Sznura (éd.) Florence, Aska p. 30-45.

DONI GARFAGNINI, Manuela

- 2001 (éd.), Marco PARENTI, *Ricordi storici 1464-1467*, Rome, Edizioni di storia e letteratura.
- 1999 *Conduzione familiare e vita cittadina nelle lettere di Alessandra Macinghi Strozzi* in G. Zarri (éd.) *Per lettera. La scrittura epistolare femminile tra archivio e tipografia secoli XV-XVII*, Rome, Viella p. 387-411.

DOSSE, François

- 2003 *Paul Ricoeur, Michel de Certeau et l'Histoire : entre le dire et le faire* [En ligne : <http://elec.enc.sorbonne.fr/conferences/dosse>]

FABBRI, Lorenzo

- 1991 *Alleanza matrimoniale e patriziato nella Firenze del 400. Studio sulla famiglia Strozzi*, Florence, Olschki, 1991.

FAINI, Enrico

- 2006 « Una storia senza nomi. Storia e memoria a Firenze ai primi del Duecento », *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo*, 108, p. 39-81.

FALLETTI-FOSSATI, Pio Carlo

- 1875 *Il Tumulto dei Ciompi. Studio storico sociale*, Rome-Turin-Florence, Loescher, 1882.

FASANO GUARINI, Elena

- 1998 « *État Moderne et Anciens états italiens. Éléments d'histoire comparée* » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 45, p. 15-41.
- 1983 « Gli stati dell'Italia centro-settentrionale tra quattro e cinquecento: continuità e trasformazioni », *Società e Storia*, 6, p. 617-639.
- 1976 *Città soggette e contadi nel dominio fiorentino tra Quattro e Cinquecento : il caso pisano* in M. Marri (éd.) *Ricerche di storia moderna*, I, Pise, Pacini, p. 1-94.

FEBVRE, Lucien

- 1930 *Civilisation : le mot et l'idée*. Paris, la Renaissance du livre.

FERENTE, Serena

- 2007 « Guelphs ! Factions, Liberty and Sovereignty : Inquiries about the Quattrocento », *History of Political Thought*, 28/4, p. 571-598.
- 2005 « *Soldato di ventura* » e « *partesano* ». *Bracceschi e guelfi alla metà del Quattrocento*, in M. Gentile (éd.), *Guelfi e ghibellini nell'Italia del Rinascimento*, Rome, Viella, 2005.

FIORATO, Adelin C.

- 1999 *Propedeutica e legittimazione al potere nei « Ricordi » di Bonaccorso Pitti*, in L. Secchi Tarugi, (éd.), *Cultura e potere nel Rinascimento, Atti del IX Convegno internazionale (Chianciano-Pienza 1997)*, Florence, Franco Cesati Editore, p. 19-32.

FOLENA, Gianfranco

- 1962 *Ricordi politici e familiari di Gino Capponi* in *Miscellanea di studi offerta a Armando Balduino e Bianca Bianchi per le loro nozze* (Vicenza, 30 giugno 1962), Padoue, Seminario di filologia moderna dell'Università di Padova, p. 29-39.

FONTANA, Alessandro, FOURNEL, Jean-Louis, TABET, Xavier, ZANCARINI, Jean-Claude (éds.),

- 2004 *Langue et discours de la République et de la guerre. Études sur Machiavel*, Gênes, Name.

FOUCAULT, Michel

- 1994 *Nietzsche, la généalogie, l'histoire* [1971] in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, I.

FOURNEL, Jean-Louis

- 2008 « Ritorno su una vecchia questione : la traduzione della parola *stato* nel *Principe* di Machiavelli » *Chroniques italiennes*, Série web n°13/1 [En ligne :

www.univ-paris3.fr/recherche/chroniquesitaliennes]

FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude,

2009 *La grammaire de la République : langages de la politique chez Francesco Guicciardini (1483-1540)*, Genève, Droz.

1999 « La civiltà à Florence au temps des guerres d'Italie : « âme de la cité » ou « espèce d'ânerie » ? », dans *Civisme et citoyenneté... une longue histoire*, L. Borot (éd.), Université Montpellier III.

FRANCESCHI, Franco

1996 « Les enfants au travail dans l'industrie textile florentine des XIV^e et XV^e siècles », *Médiévales*, 30, p. 69-82.

1990 « La mémoire des *laboratores* à Florence au début du XV^e siècle », *Annales, ESC*, 45/5, p. 1143-1167.

FUBINI, Riccardo

1994 *Italia quattrocentesca. Politica e diplomazia nell'età di Lorenzo il Magnifico*, Milan, Franco Angeli.

GAMBERINI, Andrea, GENET, Jean-Philippe et ZORZI, Andrea (éds.)

2011 *The Languages of Political Society. Western Europe, 14th-17th Centuries*, Rome, Viella.

GAMBERINI, Andrea et LAZZARINI, Isabella (éds.)

2012 *The Italian Renaissance State*, Cambridge, Cambridge University Press.

GARFAGNINI, Giancarlo (éd.)

1994 *Lorenzo il Magnifico e il suo mondo*, Atti del Convegno internazionale di studi (Florence, 1992) Florence, Olschki.

1992 *Lorenzo il Magnifico e il suo tempo*, Florence, Olschki.

GENET, Jean-Philippe

2011b *Introduction* in ID. et Andrea ZORZI (éds.), *Les historiens et l'informatique : un métier à réinventer*, Actes de l'Atelier ATHIS VII (Rome, 2008), Rome, EFR, p. 1-9.

2011a *État, État moderne, féodalisme d'état : quelques éclaircissements* in *Europa e Italia. Studi in onore di Giorgio Chittolini*, Florence, Firenze University Press, p. 195-205.

2003 *La genèse de l'Etat moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF.

1996 *Les idées sociales et politiques en Angleterre du début du XIV^e siècle au milieu du XVI^e siècle*, Thèse d'Etat, Paris I Panthéon-Sorbonne.

1991 *Le médiéviste, la naissance du discours politique et la statistique lexicale : quelques problèmes* in *L'écrit dans la société médiévale, Textes en hommage à Lucie Fossier*, Editions du CNRS, Paris, p. 289-298.

GENET, Jean-Philippe, LOTTES, Günther (éds.),

1996 *L'état moderne et les élites (XIII^e-XVIII^e) Apports et limites de la méthode prosopographique*, Paris, Publications de la Sorbonne.

GENTILE, Marco (éd.)

2005 *Guelfi e Ghibellini nell'Italia del Rinascimento*, Rome, Viella.

GILBERT, Felix

1996 *Machiavel et Guichardin, Politique et histoire à Florence au XVI^e siècle* [*Machiavelli and Guicciardini. Politics and History in Sixteenth-Century Florence*, Princeton, Princeton University press, 1965], Paris, Seuil.

GILLI, Patrick

1997 *Au miroir de l'humanisme : les représentations de la France dans la culture savante italienne à la fin du Moyen Âge (c. 1360-c. 1490)* Rome, École française de Rome.

1994 « Le discours politique florentin à la Renaissance : autour de l'«humanisme civique». », in J. Boutier, S. Landi, O. Rouchon (éds.), *Florence et la Toscane. XIV^e-XIX^e siècles. Les dynamiques d'un Etat italien*, Presses universitaires de Rennes, p. 323-343

GOLDTHWAITE, Richard A.

2009 *The Economy of Renaissance Florence*, Baltimore, John Hopkins University Press.

1980 *The Building of Renaissance Florence : an Economic and Social History*, Baltimore, John Hopkins University Press.

GORI, Orsola

1995 *La crisi del regime mediceo nel 1466*, in *Studi in onore di Arnaldo d'Addario*, Luigi Borgi (éd.), III, Lecce, Conte, p. 809-825.

GREEN, Louis

1972 *Chronicle into History*, Cambridge, Cambridge University Press.

1967 « Historical Interpretation in Fourteenth-Century Florentine Chronicles », *Journal of the History of Ideas*, 28/2, p.161-178

GREGORY, Heather

1985 « The Return of the Native : Filippo Strozzi and Medicean Politics », *Renaissance Quarterly*, 38/1, p. 1-21.

GUERRI, Francesca

1999 *Niccolò Busini : padre di famiglia, imprenditore e banchiere. La vita di un mercante fiorentino dei primi del quattrocento vista attraverso le sue ricordanze* [laurea], Università di Firenze (lett. e filosofia).

GUGLIELMINETTI, Marziano

1977 *Memoria e scrittura, l'autobiografia da Dante a Cellini*, Turin, Einaudi.

GUIDI BRUSCOLI, Francesco

1997 « Politica matrimoniale e matrimoni politici nella Firenze di Lorenzo de' Medici », *ASI*, 155, p. 347-398.

GUILHAUMOU, Jacques

2006 *Discours et événement : l'histoire langagière des concepts*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

1986 « L'histoire du discours et la lexicométrie », *Histoire et Mesure*, I/3-4, p. 27-46.

GUTKIND, Curt S.

1938 *Cosimo de' Medici. Pater Patriae (1389-1464)*, Oxford, Clarendon Press.

GUTWIRTH, Jacqueline

2001 PETRIBONI, Pagolo di Matteo, RINALDI, Matteo di Borgo, *Priorista (1407-1459) with two appendices (1282-1406)*, Edited with and Introduction by J. A. Gutwirth, Texts transcribed by G. Battista and J. A. Gutwirth, Rome, Edizioni di storia e letteratura.

HALBWACHS, Maurice

1997 *La mémoire collective* [1950], Paris, PUF.

1994 *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris [1925], Albin Michel.

HANKINS, James (éd.)

2000 *Renaissance Civic Humanism. Reappraisals and Reflections*, Cambridge, Cambridge University press.

HERLIHY, David

1991 *The Rulers of Florence (1282-1530)* in *City States in Classical Antiquity and Medieval Italy*, A. Molho, K. Raaflaub, J. Emlen (éds.), Stuttgart, Steiner, p. 197-222.

1972 *Some Psychological and Social Roots of Violence in the Tuscan Cities* in L. Martines (éd.) *Violence and Civil Disorder in Italian Cities, 1200-1500*, Berkeley, University of California Press, p. 129-154.

HERLIHY et KLAPISCH-ZUBER,

1978 *Les Toscans et leurs familles : une étude du « catasto » florentin de 1427*, Paris, EHESS.

HEXTER, Jack H.

1957 « "Il Principe" and "lo stato" », *Studies in the Renaissance*, IV, p. 113-138.

IGOR MINEO, Ennio

2011 *Cose in comune e bene comune. L'ideologia della comunità in Italia nel tardo medioevo*, in A. Gamberini, J.-P. GENET, A. ZORZI, (éds.), *The Languages of Political Society. Western Europe, 14th-17th Centuries*, Rome, Viella, p. 39-67.

INGLESE, Giorgio

2006 *Per Machiavelli : l'arte dello stato, la cognizione delle storie*, Rome, Carocci.

JONES, Philip

1956 « Florentine families and Florentine diaries in the fourteenth Century » in E. M. Jamison (éd.), *Papers of the British School at Rome*, 24, p. 183-205 [in it. *Forme e vicende di patrimoni privati nelle "Ricordanze" fiorentine del*

Trecento in Economia e società nell'Italia medievale, Turin, Einaudi, 1980, p. 345-376].

JURDJEVIC, Mark

2002 *Citizens, Subjects and Scholars: The Valori family in the Florentine Renaissance, 1480-1608*, [Ph.D], University of Evanston, Illinois.

KENT, Dale V.

2009 « Medici, Cosimo » *DBI*, 73 [En ligne : www.treccani.it]

2000 *Cosimo de' Medici and the Florentine Renaissance: The Patron's Œuvre*, New Haven and London, Yale University press.

1987 *Dinamica del potere e patronato nella Firenze dei Medici* in *I ceti dirigenti della Toscana del Quattrocento*, Florence, Papafava, p. 49-62.

1978 *The Rise of the Medici. Faction in Florence, 1426-1434*, Oxford, Oxford Univ. Press.

1975 « The Florentine Reggimento in the Fifteenth Century », *Renaissance Quarterly*, 28, p. 575-638.

KENT, Francis W.

1996 « The Young Lorenzo 1449-1469 in M. Mallett, N. Mann (éds.), *Lorenzo the Magnificent: Culture and Politics*, Londres, The Warburg Institute, p. 1-22

1993 *Patron-Client Networks in Renaissance Florence and the Emergence of Lorenzo as 'Maestro della Bottega'* in *Lorenzo de' Medici: New Perspectives*, B. Toscani (éd.), New York, Peter Lang, p. 279-313.

1981 (éd.) *Giovanni Rucellai ed il suo Zibaldone, II. A Florentine patrician and his palace*, Londres, Warburg Institute, 1981.

1977 *Household and Lineage in Renaissance Florence, The Family Life of the Capponi, Ginori, and Rucellai*, Princeton, Princeton University Press.

KENT Francis W. et KENT, Dale

1982 *Neighbours and neighbourhood in Renaissance Florence: the district of the Red Lion in the fifteenth century*, Florence, Villa I Tatti.

KENT, Francis W. et SIMONS, Patricia (éds.)

1987 *Patronage, Art and Society in Renaissance Italy*, Oxford, Clarendon Press.

KLAPISCH-ZUBER, Christiane,

2009 *Les archives de famille italiennes: le cas florentin, XIV^e-XV^e siècles* in *L'autorité de l'écrit au Moyen Âge (Orient-Occident)*, 39^e Congrès de la SHMESP, Paris, Publications de la Sorbonne, 2009, p. 361-376.

2007 « Écritures privées et démographie chez les marchands et notaires de Florence et Bologne, XV^e siècle », in J.-P. Poussou, I. Robin-Romero (éd.), *Histoire des familles, de la démographie et des comportements, en hommage à Jean-Pierre Bardet*, Paris, PUPS, p. 569-584.

2006 *Le retour à la cité. Les magnats de Florence. 1340-1440*, Paris, EHESS.

2005 « Les doubles fonds de la consorteria florentine: les Tornaquinci de Florence entre XIV^e et XV^e siècles », in P. Scaramella (éd.), *Alberto Tenenti. Scritti in memoria*, Naples, Bibliopolis, p. 381-410.

- 1998 « L'enfant, la mémoire et la mort dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles », in E. Becchi et D. Julia (éds.), *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, 1998, 1, p. 200-230.
- 1994 *Les acteurs politiques de la Florence communale (1350-1430)* in J. Boutier, S. Landi, et O. Rouchon (éds.), *Florence et la Toscane. XIV^e-XIX^e siècles. Les dynamiques d'un Etat italien*, Rennes, PUR, p. 217-240.
- 1991 *Comptes et mémoire : l'écriture des livres de famille florentins* in *L'Écrit dans la Société Médiévale, Textes en hommage à Lucie Fossier*, Paris, Éditions du CNRS, p. 251-258.
- 1990 *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, EHESS.
- 1986 *Les généalogies florentines du XIV^e et du XV^e siècles.* in *Le modèle familial européen. Normes, déviations, contrôle du pouvoir*, G. Delille (éd.), Paris-Rome, EFR/Université de Rome, p. 101-131 [repr. in EAD., 1990, p. 37-58].
- 1984 « Le chiavi fiorentine di Barbablù : l'apprendimento della lettura a Firenze nel XV secolo », *Quaderni storici*, 57, p. 765-792 [repr. in EAD., 1990, p. 309-330].
- 1983 *L'invention du passé familial à Florence (XIV^e-XV^e s.)*, in *Temps, mémoire, tradition au Moyen Age*, actes du XIII^e Congrès de la SHMES, Aix-en-Provence, PUP, p. 95-118 [repr. in EAD., 1990, p. 3-25].

KLEIN, Francesca et ARRIGHI, Vanna

- 2003 « Da mercante avventuriero a confidente dello Stato : profilo di Bongianni Gianfigliuzzi attraverso le sue ricordanze » *ASI*, 161/1, p. 53-79..

KLEIN, Francesca

- 1980 « Considerazioni sull'ideologia della città di Firenze tra Trecento e Quattrocento. Giovanni Villani-Leonardo Bruni », *Ricerche storiche*, 10, p. 311-336.

KOVESI, Catherine

- 1987 « Niccolò Valori and the Medici Restoration of 1512. Politics, Eulogies and the Preservation of a Family Myth », *Rinascimento*, xxvii, p. 301-325.

LANSING, Carol

- 1991 *The Florentine Magnates : Lineage and Faction in a Medieval Commune*, Princeton, Princeton University Press.

LANTSCHNER, Patrick

- 2009 « The 'Ciompi Revolution' Constructed : □Modern Historians and the Nineteenth-Century Paradigm of Revolution », *Annali di Storia di Firenze*, IV [En ligne : www.dssg.unifi.it/SDF/annali/annali2009.htm]

LE GOFF, Jacques

- 1988 *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard.
- 1960 « Au Moyen-Age : temps de l'Eglise et temps du marchand », *Annales ESC.*, 15/3, p. 417-433.

MAIRE VIGUEUR, Jean-Claude

- 1997 *Il problema storiografico : Firenze come modello (e mito) di regime popolare*, in *Magnati e popolani nell'Italia comunale* (Convegno di Pistoia, 1995), Pistoia Centro italiano di Studi di storia e d'arte, p. 1-16.

MALLETT, Michael, MANN, Nicholas (éds.)

- 1996 *Lorenzo the Magnificent : Culture and Politics*, Londres, The Warburg Institute.

MARCHAND, Jean-Jacques

- 1996 (éd.), *Niccolò Machiavelli politico, storico, letterato* (Atti del convegno di Losanna, 1995), Rome, Salerno.

- 1975 *Niccolò Machiavelli : i primi scritti politici*, Padoue, Antenore.

MARTELLI, Mario

- 1996 *Machiavelli e Firenze dalla Repubblica al Principato*, in J.-J. Marchand (éd.), *Niccolò Machiavelli politico, storico, letterato* (Atti del convegno di Losanna, 1995), Rome, Salerno p. 15-31.

MARTINES, Lauro

- 2004 *La congiura dei Pazzi. Intrighi politici, sangue e vendetta nella Firenze dei Medici*, Milan, Mondadori [*April Blood*, Oxford, Oxford Univ. Press, 2003].

- 1968 *Lawyers and Statecraft in Renaissance Florence*, Princeton, Princeton University Press.

- 1963 *The social world of Florentine humanists*, Princeton, Princeton Univ. Press.

- 1959 « La famiglia Martelli e un documento sulla vigilia del ritorno dall'esilio di Cosimo de' Medici », *ASI*, 117/1, p. 29-43.

MASSALIN, Paola

- 2013 *Copistes et lecteurs du De familia dans l'entourage d'Alberti*, in M. Paoli, E. Leclerc, S. Dutheillet de Lamothe (éds.), *Les livres de la famille d'Alberti. Sources, sens et influence*, Paris, Garnier, p. 205-244.

- 2008 *Dagli archivi privati Alberti Gaslini e Alberti La Marmora agli archivi pubblici : percorsi per una ricerca su Leon Battista Alberti e la sua famiglia*, in *La vita e il mondo di Leon Battista Alberti* (Atti del Convegno di Genova, 2004), Florence, Olshcki, I, p. 233-277.

MATUCCI, Andrea

- 1991 *Machiavelli nella storiografia fiorentina. Per la storia di un genere letterario*, Florence, Olshcki.

MAZZONI, Vieri

- 2013 « Nofri delle Riformagioni », *DBI*, 78 [En ligne : www.treccani.it]

- 2010 *Accusare e proscrivere il nemico politico : legislazione antighibellina e persecuzione giudiziaria a Firenze (1347-1378)*, Pise, Pacini.

- 2002 « Dalla lotta di parte al governo delle fazioni : I guelfi e i ghibellini del territorio fiorentino nel Trecento », *ASI*, 160, p. 455-513.

MC LEAN, Paul D.

2007 *The Art of the Network. Strategic interaction and patronage in Renaissance Florence*, Durham and London, Duke University Press.

MIGLIO, Luisa

1983 « *Uffici* » e « *cortesie* » nelle lettere e nelle poesie di un funzionario alla corte medicea, in *Studi in onore di Leopoldo Sandri*, Rome, Ufficio centrale per i beni archivistici e della Scuola Speciale per Archivisti e Bibliotecari dell'Università di Roma, p. 583-602.

1982 « Cocchi Donati, Iacopo », *DBI*, 26 [En ligne : www.treccani.it]

MILANI, Giuliano

2003 *L'esclusione dal comune: conflitti e bandi politici a Bologna e in altre città italiane tra 12 e 14 secolo*, Rome, ISIME.

MOLHO, Anthony

2006 *Firenze nel Quattrocento, I. Politica e fiscalità*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.

1998 *The Italian Renaissance Made in the USA*, in Id. et G. S. Wood (éds.), *Imagined Histories : American Historians Interpret the Past*, Princeton, Princeton Univ. Press, p. 263-294.

1994 *Marriage Alliance in Late Medieval Florence*, Cambridge, Harvard Univ. Press.

1979 « Cosimo de' Medici : *Pater patriae* or padrino ? » *Stanford Italian Studies*, 1, p. 5-34.

1971 *Florentine Public Finances in the Early Renaissance, 1400-1433*, Cambridge, Harvard Univ. Press.

1968 « Politics and the Ruling Class in early Renaissance Florence », *Nuova rivista storica*, LII, 1968, p.401-420.

MOLHO, Anthony, RAAFLAUB, Kurt A., EMLÉN, Julia (éds.),

1991 *City States in Classical Antiquity and Medieval Italy, Athens and Rome, Florence and Venice*, Stuttgart, Steiner.

MOLHO, Anthony et SZNURA, Franek (éds.)

2010 « *Brighe, affanni, volgimenti di stato* ». *Le ricordanze quattrocentesche di Luca di Matteo di messer Luca dei Firidolfi da Panzano*, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo.

MONTI, Antoine

1979 *Les chroniques florentines de la première révolte populaire à la fin de la Commune (1345-1434)*, [Thèse de Doctorat, dir. A. Rochon], Université Paris III Sorbonne Nouvelle.

MORDENTI, Raul

2004 « Les Livres de famille en Italie », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59/4, p. 785-804.

2001 (éd.) *I libri di famiglia in Italia, II, Geografia e Storia*, in *Appendice gli Atti del Seminario nazionale "I libri di famiglia in Italia : quindici anni di ricerche"* (Roma Tor Vergata, 1997), Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.

- MORELLI TIMPANARO, Maria Augusta, MANNO TOLU, Rosalia et VITI, Paolo
1992 *Consorterie politiche e mutamenti istituzionali in età Laurenziana*, Florence, Silvana.
- MURATORI, Ludovico Antonio (éd.)
1731 *Rerum Italicarum Scriptores*, XVIII, Milan, Tipografia palatina.
- NAJEMY, John M.
2006 *A History of Florence, 1200-1575*, Oxford, Blackwell Publishing.
1991 *The Dialogue of Power in Florentine Politics in City States in Classical Antiquity and Medieval Italy*, A. Molho, K. Raaflaub, J. Emlen (éds.), Stuttgart, Steiner, p. 269-288.
1982 *Corporatism and Consensus in Florentine Electoral Politics, 1280-1400*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.
- NEWBIGIN, Nerida
1996 *Feste d'Oltrarno : Plays in Churches in Fifteenth-century Florence*, Florence, Olschki.
- NINCI, Renzo
1993 *La politica finanziaria della repubblica fiorentina dopo il tumulto dei Ciompi (1380-1425) : un tentativo di "programmazione" ?* in *La società fiorentina nel basso Medioevo. Per Elio Conti*, R. Ninci (éd.), Rome, ISIME, p. 151-167.
1992 « Tecniche e manipolazioni elettorali nel Comune di Firenze tra XIV e XV secolo (1382-1434) », *ASI*, 150, p. 735-774.
1991 *Le Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina. 1404*, Rome, ISIME.
- OLSEN Mark et HARVEY Louis-Georges
1988 « Computers in Intellectual History : Lexical Statistics and the Analysis of Political Discourse » *Journal of Interdisciplinary History*, XVIII/3, p. 449-464 et p. 653-664.
- PADGETT, John F.
2010 « Open Elite ? Social Mobility, Marriage, and Family in Florence, 1282-1494 », *Renaissance Quarterly*, 2010/2, p. 357-411.
- PADGETT, John F. et ANSELL, Christopher K.,
1993 « Robust Action and the Rise of the Medici. 1400-1434 », *American Journal of Sociology*, 98/6, p. 1259-1319.
- PALUMBO, Matteo
1997 « I 'Ricordi' di Gino di Neri Capponi e i 'Ricordi' di Francesco Guicciardini », in *Il prisma dei moralisti. Per il tricentenario di La Bruyère*, B. Papàsogli et B. Piqué (éd.), Rome, Salerno editrice, p. 89-105.
- PAMPALONI, Guido
1962 « Nuovi tentativi di riforme alla Costituzione fiorentina visti attraverso le Consulte », *ASI*, 120, p. 521-581.

- 1961 « Fermenti di riforme democratiche nelle consulte della Repubblica fiorentina » *ASI*, 119, p. 242-281.

PANDIMIGLIO, Leonida,

- 2012 *Famiglia e memoria a Firenze*. Vol. II, sec. XIV-XXI, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.
- 2010 *Famiglia e memoria a Firenze*. Vol. I, sec. XIII-XIV, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.
- 2006 *I libri di famiglia e il Libro segreto di Goro Dati*, Alessandria, Edizioni dell'Orsa.
- 2001 *Libro di famiglia e storia del patriziato fiorentino. Prime ricerche*, in *Palazzo Strozzi meta Millennio, 1489-1989*, Atti del Convegno di studi (Firenze, 1989), Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1991, p. 138-158.
- 1995 *La memoria di Lionardo Morelli (1476-1539)*, in C. Basta, M. Bolognani, F. Pezzarossa (éds.), *La Memoria e la città. Scritture storiche tra Medioevo ed Età Moderna (Bologna-San Marino, 1993)*, Bologne, Il Nove, p. 151-233.
- 1991 *Libro di famiglia e storia del patriziato Fiorentino. Prime ricerche*, in *Palazzo Strozzi meta Millennio, 1489-1989* (Atti del Convegno di Firenze, 1989), Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, p. 138-158.
- 1988 « Pigliate esempio di questo caso : l'inizio della scrittura di Bonaccorso Pitti », *Lettere italiane*, 40/2, p. 161-173.
- 1987 « Ricordanza e libro di famiglia. Il manifestarsi di una nuova fonte », *Lettere Italiane*, 38, p. 3-19.
- 1974 *Giovanni di Pagolo Morelli e la ragion di famiglia*, in *Studi sul Medioevo cristiano offerti a R. Morghen*, Rome, ISIME, II, p.553-608.

PANELLA, Emilio

- 1985 «Dal bene comune al bene del comune. I trattati politici di Remigio dei Girolami nelle Firenze dei bianchi-neri », *Memorie Domenicane*, 16, p. 1-198

PARIS, Robert

- 1996 « Les Ciompi : cardeurs, foulons, bâtards ? », *Médiévales*, 30, p. 109-115.

PASTOUREAU, Michel

- 2004 *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil.
- 2000 *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.

PEROL, Céline

- 2006 *Les prétentions chevaleresques d'un lainier florentin au XVe siècle* in *Entrer en ville*, F. Michaud-Fréjaville (éd.), Rennes, PUR, 2006, p. 213-230.
- 2005 « L'autocélébration d'une élite urbaine. Les festivités dans les livres de famille des marchands-écrivains de Florence, XIV^e-XV^e siècles », dans M. Cébeillac-Gervasoni, L. Lamoine et F. Trément (éds.), *Autocélébration des élites locales dans le monde romain*, Clermont-Ferrand, P. Univ. Blaise Pascal, p. 187-204.

PEROSA, Alessandro

1981 *Lo Zibaldone di Giovanni Rucellai*, in *Giovanni Rucellai ed il suo Zibaldone, II. A Florentine patrician and his palace*, F. W. Kent (éd.), Londres, Warburg Institute, p. 99-152.

1960 *Zibaldone Quaresimale*, Londres, The Warburg Institute.

PERRUS, Claude

1984 *Libéralité et munificence dans la littérature italienne du Moyen Âge*, Pise, Pacini.

PETRALIA, Giuseppe et GAMBERINI, Andrea (éds.),

1997 *Linguaggi politici nell'Italia del Rinascimento* (atti del Convegno di Pisa, 2006), Rome, Viella.

PETRUCCI, Armando

1988 « Pouvoir de l'écriture, pouvoir sur l'écriture dans la Renaissance italienne », *Annales ESC*, 43/4, p. 823-847.

1985 « Modello notarile e testualità », in *Il notariato nella civiltà toscana* (Atti del convegno, 1981), Rome, Consiglio nazionale del notariato, p. 123-145.

1969 « Scrittura e libro nell'Italia medievale », *Studi medievali*, s. 3, 10, p. 157-213.

1965 « Introduzione » de *Il Libro di ricordanze dei Corsini (1362-1457)*, ID. (éd.), Rome, ISIME.

1958 *Notarii: Documenti per la storia del notariato italiano*, Milan, Giuffrè.

PETRUCCI Armando et MIGLIO, Massimo

1988 *Alfabetizzazione e organizzazione scolastica nella Toscana del XIV secolo*, in S. Gensini (éd.), *La Toscana nel secolo XIV. Caratteri di una civiltà regionale*, Pise, Pacini, p. 465-484.

PEZZAROSSA, Fulvio

2006 « Ed il romore e il parlare loro pareva un inferno ». *Scrivere la piazza in un testo di memoria fiorentino* [= D. Lenzi] » in *Firenze alla vigilia del Rinascimento. Antonio Pucci e i suoi contemporanei. Atti del convegno (Montreal, 2004)*, M. Bendinelli Predelli (éd.), Florence, Cadmo, p. 243-270.

1989b « Non mi peserà la penna. A proposito di alcuni contributi su scrittura e mondo femminile nel Quattrocento fiorentino », *Lettere italiane*, 41, p. 250-260.

1989a *Introduzione* de Ugolino di Niccolò Martelli, *Ricordanze dal 1433 al 1483*, ID. (éd.), Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.

1980 *La tradizione fiorentina della memorialistica* in G. M. Anselmi, F. Pezzarossa, L. Avellini, *La « memoria » dei mercatores, tendenze ideologiche, ricordanze, artigianato in versi nella Firenze del Quattrocento*, Bologne, Pàtron, 1980.

1979 « La memorialistica fiorentina tra Medioevo e Rinascimento. Rassegna di studi e testi », *Lettere italiane*, XXX-1, 1979, p. 96-147.

PHILLIPS, Mark S.

1987 *The Memoir of Marco Parenti. A Life in Medici Florence*, Princeton, Princeton University Press.

PINCEMIN, Bénédicte, GUILLOT, Céline, HEIDEN, Serge, LAVRENTIEV, Alexei, MARCHELLO-NIZIA, Christiane

2008 « Textes, documents numériques, corpus. Pour une science des textes instrumentée » *Syntaxe & Sémantique*, 9, p. 87-110.

POCOCK, John G. A.

2009 *Political Thought and History : Essays on Theory and Method*, Cambridge, Cambridge University Press.

1975 *The Machiavellian Moment : Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, Princeton University Press.

POLIZZOTTO, Lorenzo et KOVESI, Catherine

2007 *Memorie di casa Valori*, Florence, Nerbini.

PONTREMOLI, Alessandro (éd.),

2001 *La lingua e le lingue di Machiavelli, Atti del convegno internazionale di studi, Torino, 2-4 dicembre 1999*, Florence, Olschki.

POST, Gaines

1964 *Studies in Medieval Legal Thought. Public Law and the State, 1100-1322*, Princeton, Princeton University Press.

POZZI, Mario

2007 « Pour un lexique politique de la Renaissance : la situation linguistique italienne au début du XVI^e siècle », *Laboratoire italien*, 7, p. 41-59

1975 *Appunti sulla lingua del Machiavelli e del Guicciardini* in ID., *Lingua e cultura del Cinquecento*, Padoue, Liviana.

QUAGLIONI, Diego

2011 *Machiavelli e la lingua della giurisprudenza*, Bologne, Il Mulino.

1983 *Politica e diritto nel trecento italiano : il De tyranno di Bartolo da Sassoferrato, 1314-1357*, Florence, Olschki.

1979-80 « *Nembrot prius fuit tyrannus* ». 'Tiranno' e 'tirannide' nel pensiero giuridico-politico del Trecento italiano : il commento a C. I, 2, 16 di Alberico da Rosate (c. 1290-1360) » *Annali dell'Istituto Italiano per gli Studi Storici*, 6, p. 83-103

RAGONE, Franca

1995 *Il cronista e le sue fonti. Elementi del rapporto con la tradizione cittadina*, in C. Basti, M. Bolognani, F. Pezzarossa (éds.), *La memoria e la città*, cit., p. 373-389.

RAVEGGI, Sergio

1994 « Appunti sulle forme di propaganda nel conflitto tra magnati e popolani », in P. Cammarosano (éd.), *Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento (Trieste, 1993)*, Rome, École française de Rome, p. 469-489.

- RAVEGGI, Sergio, TARASSI, Massimo, MEDICI, Daniela, PARENTI, Patrizia
1978 *Ghibellini, guelfi e popolo grasso : i detentori del potere politico a Firenze nella seconda metà del Duecento*, Florence, Nuova Italia.
- RAVENSCROFT, Judith
1974 « The Third Book of Alberti's *Della Famiglia* and its two *Rifacimenti* », *Italian Studies*, 29, p. 45-53.
- RENOUARD, Yves
1949 *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge*, Paris, Armand Colin.
- RICCIARDI, Lucia
1992 *Col senno, col tesoro e colla lancia. Riti e giochi cavallereschi nella Firenze del Magnifico Lorenzo*, Florence, Le Lettere.
- RIDOLFI, Roberto
1928 « L'archivio Gondi » *La Bibliofilia*, XXX, p. 81-119.
- RODOLICO, Niccolò
1945 *I Ciompi, una pagina di storia del proletariato operaio*, Florence, Sansoni.
- ROMBY, Giuseppina Carla
2004 *Un libro di famiglia a fumetti : il memoriale di Niccolò d'Alexo Baldovinetti in Il Chianti nei libri di famiglia del Medioevo*, Chianti, Clanti, p. 161-176.
- RONCIERE (DE LA), Charles Marie,
1977 *Une famille florentine au XIV^e siècle : les Velluti*, Rome, École française de Rome.
- ROSENTHAL, Elaine G.
1988 *Lineage bonds in fifteenth century Florence : the Giovanni, Parenti, and Petrucci*, [Ph. D.] Londres, University of London.
- ROSSI DI SANTA ROSA (DE'), Pietro
1843 *Storia del tumulto dei Ciompi avvenuto a Firenze l'anno 1378, coll'aggiunta di un compendio della vita di S. Caterina da Siena*, Turin, Pomba.
- RUBINSTEIN, Nicolai
2004 *Notes on the word stato in Florence before Machiavelli* [1971], in *Studies in Italian History in the Middle Ages and the Renaissance, I, Political Thought and the Language of Politics. Art and Politics*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, p. 151-164.
1979 « Oligarchy and democracy in Fifteenth-Century Florence » in Id., S. Bertelli, C. Hugh Smyth (éds.), *Florence and Venice : Comparisons and Relations*, Florence, Nuova Italia, p. 99-112.
1971 [1966] *Il governo di Firenze sotto i Medici (1434-1494)*, Florence, La Nuova Italia [trad. de *The Government of Florence under the Medici (1434-1494)*, Oxford, Clarendon Press, 1966].
1968 « La confessione di Francesco Neroni e la congiura antimedicea del 1466 », ASI,

126, p. 373-387.

SALVADORI, Patrizia

2000 *Dominio e patronato. Lorenzo dei Medici e la Toscana nel Quattrocento*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.

SALVEMINI, Gaetano

1896 *La dignità cavalleresca nel Comune di Firenze*, Florence, Ricci.

SANTI, Victor A.

1979 *La "gloria" nel pensiero di Machiavelli*, Ravenna, Longo.

SAPORI, Armando

1955-67 *Studi di storia economica*, 3 vol., Florence, Sansoni.

1945 *Il mercante italiano nel Medioevo*, Florence, Universitaria.

1942 *Il mercante italiano nel Rinascimento*, in *Problemi storici e orientamenti bibliografici*, Florence, Lami.

1936 *La cultura del mercante medievale*, Turin, Einaudi.

SASSO, Gennaro

1997 *Machiavelli e gli antichi e altri saggi*, Milan, Ricciardi.

1993 *Niccolò Machiavelli : la storiografia*, Bologna, Il Mulino.

1967 *Studi su Machiavelli*, Naples, Morano.

SCHIAFFINI, Alfredo

1926 *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, Florence, Sansoni.

SCHULLER, Michelle

2005 *Soi et les autres: étude des relations familiales dans les écrits privés florentins des XIVe-XVe siècles* [Thèse de Doctorat, dir. M. Marietti], Université Paris III Sorbonne Nouvelle.

SCREPANTI, Ernesto

2008 *L'angelo della liberazione nel tumulto dei ciompi : Firenze, giugno-agosto 1378*, Florence, Il Ponte.

2007 « La politica dei Ciompi : petizioni, riforme e progetti dei rivoluzionari fiorentini del 1378 », *ASI*, 611/1, p. 3-56.

SENEILLART, Michel

1995 *Les Arts de gouverner, Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil.

SENSOLI, Francesco

1998 *Ricordanze di tutti i fatti di Luigi di messer Piero Guicciardini (1370-1402). Trascrizione e commento*, [laurea, dir. F. Sznura], Florence, Università degli Studi.

SESTAN, Ernesto

1981 *Echi e giudizi sul Tumulto dei Ciompi nella cronistica e nella storiografia*, in *Il*

Tumulto dei Ciompi. Un momento di storia fiorentina ed europea, Florence, Olschki, p. 125-160.

SILLANO, Maria Teresa

1984 *Le ricordanze di Giovanni Chellini da San Miniato, medico, mercante e umanista (1425-1457)*, Milan, Franco Angeli.

SIMONETTA, Marcello

2012 (éd.) *La congiura della verità* [=Angelo POLIZIANO, *Commentarium pactianae coniurationis/La Congiura dei Pazzi*, Gentile Becchi, *Florentina synodus/Il Sinodo fiorentino*], Naples, La scuola di Pitagora editrice.

2003 « Federico da Montefeltro contro Firenze. Retrosцена inediti della congiura dei Pazzi », *ASI*, 161, p. 261-284.

SKINNER, Quentin

2002 *Visions of Politics*, 3 vol., Cambridge, Cambridge University Press.

1978 *The Foundations of Modern Political Thought*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press.

SORANZO, Giovanni

1953 « Lorenzo il Magnifico alla morte del padre e il suo primo balzo verso la Signoria », *ASI*, 111, p. 42-77.

STELLA, Alessandro

2002 « *Ciompi... gens de la plus basse condition... crasseux et dépenaillés* »: *désigner, inférioriser, exclure* in *Le petit peuple dans l'Occident médiéval. Terminologies, perceptions, réalités* (Actes du Congrès de Montréal, 1999), P. Boglioni, R. Delort et C. Gauvard (éds.), Paris, Publications de la Sorbonne, p. 145-152.

1993 *La révolte des Ciompi : les hommes, les lieux, le travail*, Paris, EHESS.

STOPANI, Renato

2004 « *E questo sia per exempio a chi verrà di nostra istirpe* » : *le memorie familiari di Niccolò da Verrazzano (prima metà del XIV secolo)* in *Il Chianti nei libri di famiglia del Medioevo*, Chianti, Clanti, p. 121-130.

RICOEUR, Paul

2003 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

1983-85 *Temps et récit*, 3 vol., Paris, Seuil.

TABACCO, Giovanni

1958 « La tradizione guelfa in Italia durante il pontificato di Benedetto XII » in P. Vaccari, P. F. Palumbo, *Studi di storia medievale e moderna in onore di Ettore Rota*, Rome, Edizioni del Lavoro, p. 95-148.

TAMASSIA, Nino

1971 *La famiglia italiana nei secoli decimoquinto e decimosesto*, [Milan, Sandron, 1911], Roma, Multigrafica.

TANZINI, Lorenzo

2012 *Tuscan States : Florence and Siena*, in A. Gamberini, I. Lazzarini (éds.), *The Italian Renaissance State*, Cambridge, Cambridge University State, p. 90-120.

TARTARO, Achille

1972 « La testimonianza dei cronisti » in *Letteratura Italiana*, IX : *La letteratura civile e religiosa*, Bari, Laterza, p. 5-67.

TENENTI, Alberto

1971 « “Civiltà” e civiltà in Machiavelli », *Il Pensiero politico*, IV/2, p. 161-174.

1968 *Florence à l'époque des Médicis : de la cité à l'état*, Paris, Flammarion.

TERREAUX-SCOTTO, Cécile

2001 *Les âges de la vie dans la pensée politique florentine républicaine de la révolte des Ciompi à la chute de la République (1378-1532)*, [Thèse de Doctorat, dir. J.-L. Fournel], Université Paris VIII Vincennes-Saint-Denis.

TOSCANI, Bernard (éd.)

1993 *Lorenzo de' Medici : New Perspectives*, New York, Peter Lang.

TREXLER, Richard C.

1985 « Herald of the *Ciompi*. The Authorship of an Anonymous Florentine Chronicle », *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 65, p. 159-161.

1983 « Neighbours and Comrades : the Revolutionaries of Florence, 1378 », *Social analysis*, 14, p. 53-106.

1980 *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic Press.

TRIPODI, Claudia

2008 « Il padre a Firenze nel Quattrocento. L'educazione del pupillo in Giovanni Morelli », *Annali di Storia di Firenze*, III, 2008, p.29-63

2007 « Tieni sempre con chi tiene e possiede il palagio e la signoria : ‘ricordi’ e ascesa al reggimento. Il caso dei Morelli » *ASI*, 612/2, p. 203-266.

VALERI, Nino

1956 *L'Italia nell'età dei principati dal 1343 al 1516*, Vérone, Mondadori.

VALLERANI, Marco

1994 « La città e le sue istituzioni. Ceti dirigenti, oligarchia e politica nella medievistica italiana del Novecento », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, 20, p.165-230.

VARESE, Claudio

1961 *Storia e politica nella prosa del Quattrocento*, Turin, Einaudi, p.133-148.

VON FABRICZY, Cornelius

1904 « Il palazzo nuovo della Parte Guelfa », *Bollettino dell'Associazione per la difesa di Firenze antica*, Florence, IV, p. 39-49.

VON MOOS, Peter

2005 *Entre histoire et littérature. Communication et culture au Moyen Âge*, Florence, Sismel – Edizioni del Galluzzo.

VRIES (DE), Hans

1957 *Essai sur la terminologie constitutionnelle de Machiavel*, La Haye, Excelsior.

WEBER, Max

1964 *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1904-05], Paris, Plon.

1963 *Le savant et le politique* [1919], Paris, Union générale d'éditions.

WEINSTEIN, Donald

1970 *Savonarola and Florence. Prophecy and patriotism in the Renaissance*. Princeton, Princeton University Press.

1968 *The Myth of Florence* in N. Rubinstein (éd.), *Florentine Studies : Politics and Society in Renaissance Florence*, Londres, Faber and Faber, p. 15-44.

WHITFIELD, John H.

1955 « On Machiavelli's use of "ordini" », *Italian studies*, 10, p. 19-39.

WILSON, Barbara V.

1980 *A Florentine chronicler of the fifteenth century : Francesco di Tommaso Giovanni and his Ricordanze*, [thesis for the Master of Arts, dir. F.W. Kent], Monash University.

WITT, Ronald G.

1976 « Florentine Politics and the Ruling Class, 1382-1407 » *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 6, p. 243-67.

1969 « A Note on Guelfism in Late Medieval Florence », *Nuova Rivista Storica*, 53, p. 134-145.

ZANCARINI, Jean-Claude,

2007 « Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots (Florence, 1494-1530) », *Laboratoire italien*, 7, p. 61-74.

2004 « Machiavel et les *Ciampi* : ses sources et ses lecteurs », *Cahiers philosophiques*, 97, p. 9-22

2001 « Les humeurs du corps politique. Le peuple et la plèbe chez Machiavel », *Laboratoire italien*, 1, p. 25-33.

ZANCARINI, Jean-Claude et FOURNEL, Jean-Louis

2002 *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.

2000 (trad.) Machiavel, *Le Prince*, Paris, PUF.

ZABBIA, Marino

2000 *Formation et culture des notaires*, in I. Heullant-Donat (éd.), *Cultures italiennes (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Le Cerf, p. 556-567.

1999 *I notai e la cronachistica cittadina italiana nel Trecento*, □Rome, ISIME.

ZANON, Renzo

- 1980 « *Potenza, autorità, reputazione* in Machiavelli (*Principe, Discorsi, Arte della guerra*) », *Cultura neolatina*, 40, p. 319-332.

ZORZI, Andrea

- 2010 *Bien Commun et conflits politiques dans l'Italie communale*, in E. Lecuppre-Desjardin, M. S. van Bruaene (éds.), *De Bono Communi. The Discourse and Practice of the Common Good in the European City (13th-16th c.)*, Turnhout, Brepols, p. 267-290.
- 2004 *The Popolo in Italy in the Age of the Renaissance*, J. Najemy (éd.), Oxford, Oxford University Press, p. 145-164.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

A

ACCIAIUOLI, Agnolo, 232, 241
 ACCIAIUOLI, Donato, 367
 ADRIANI, Virgilio d'Andrea, 99, 235, 424, 426
 Alberico da Barbiano, 276
 ALBERTI, *famille*, 316
 ALBERTI, Francesco di Bivigliano, 95, 99, 101, 103, 392, 403
 ALBERTI, Giannozzo, 139, 411
 ALBERTI, Leon Battista, 24, 28, 410, 411, 412, 426, 438, 450
 ALBIZZI (DEGLI), *famille*, 55, 69, 210, 214, 277, 322, 360, 365
 ALBIZZI (DEGLI), Rinaldo, 42, 216, 332
 ALIGHIERI, Dante, 7, 11, 135, 253, 436, 439
 ALLEGREZZA, Franca, 23, 60, 436
 ANJOU (D'), *famille*, 318, 324
 ANJOU (D'), Robert I^{er}, 143, 306, 309
 ANSELL, Christopher K., 17, 20, 60, 115, 193, 219, 223, 240, 452
 Aristote, 30, 306
 ARRIGHI, Vanna, 97, 129, 243, 427, 436, 449
 ARRIGUCCI, *famille*, 276
 ARRIGUCCI, Giovanni d'Alessandro, 276
 Astorre (MANFREDI) di Faenza, 229, 408
 ATTAVANTI, Jacopo di Giovanni, 67

B

BAGGIONI, Laurent, 8, 15, 248, 436
 BALDOVINETTI, *famille*, 277
 BALDOVINETTI, Francesco di Borghino, 137, 142, 428
 BALDOVINETTI, Francesco et Alessio, 137
 BALDOVINETTI, Guido di Francesco, 277

BALDOVINETTI, Niccolò d'Alesso, 181, 182, 183, 276, 277, 315, 345, 360, 380, 425
 BALESTRACCI, Duccio, 34, 64, 436
 BANDINI, Agnolo di Giovanni, 49, 86, 90, 98, 248, 439
 BANDINI, *famille*, 86, 90
 BANDINI, Giovanni di Lorenzo, 75, 83, 87, 88, 90, 195, 196, 198, 424
 BANTI, Ottavio, 349, 350, 436
 BARDI, *famille*, 18, 60, 151, 152, 155, 276, 379
 BARDI, Gerozzo di Francesco, 276
 BARDI, Ilarione di Lippaccio, 61, 276
 BARDI, Zanobi d'Andrea, 75, 276, 425
 BARON, Hans, 15, 329, 373, 374, 437
 BARTOLI LANGELI, Attilio, 26, 73, 437
 BARTOLI, Giuliano di Antonio, 60, 61, 63, 64, 77, 225, 293, 424
 BARTOLOMEI, Antonio di Battista, 86, 88, 89, 247
 BATTISTA, Gabriella, 129, 399, 434, 437, 447
 BEAUREPAIRE, Pierre-Yves, 31, 437
 BEC, Christian, 23, 27, 40, 73, 76, 78, 84, 96, 316, 340, 386, 394, 430, 437
 BECCHI, Gentile, 234, 458
 BECKER, Marvin B., 14, 16, 19, 437
 BENCIVENNI, Bene del Bene, 106, 308, 350
 BENVENUTI DE' NOBILI (NOBILI), Bernardo di Cino, 318
 BENVENUTI DE' NOBILI (NOBILI), *famille*, 317, 318, 393, 398, 399
 BENVENUTI DE' NOBILI (NOBILI), Guccio [?] di Niccolò, 194, 196, 197, 212, 213, 271, 398, 423
 BENVENUTI DE' NOBILI (NOBILI), Guccio di Cino, 174, 268, 304, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 352, 353, 380, 381, 394, 398, 400, 423, 427
 BENVENUTI PAPI, Anna, 69, 437
 BERTELLI, Sergio, 35, 53, 109, 438, 456

BERTOLINI, Lucia, 410, 438
BIANCHI, Nella, 413, 438
BLACK, Robert, 26, 57, 73, 78, 96, 235, 423, 426, 438
BORGHINI, Borghino di Taddeo, 151, 425, 426
BORGHINI, Vincenzo, 25, 298, 299
BOUCHERON, Patrick, 305, 354, 355, 360, 438
BOWSKY, William M., 140, 301, 438
Braccio da Montone (Angelo FORTEBRACCI), 394
BRACCIOLINI, Filippo di Poggio, 95, 99, 101, 234, 235, 243
BRACCIOLINI, Poggio, 76
BRANCA, Vittore, 23, 40, 41, 45, 283, 316, 340, 348, 361, 364, 367, 387, 429, 430, 435, 439
BROWN, Alison, 208, 212, 219, 223, 224, 240, 247, 253, 301, 302, 328, 329, 332, 333, 374, 439
BRUCKER, Gene A., 15, 20, 26, 163, 191, 192, 193, 327, 328, 337, 374, 375, 396, 439
BRUNI, Francesco, 12, 135
BRUNI, Leonardo, 76, 248, 291, 325, 327, 329, 330, 391, 413, 435, 437, 443, 449
BUONDELMONTI, *anonyme*, 141, 157
BUONDELMONTI, Carlo di Pepo, 175, 276
BUONDELMONTI, *famille*, 136, 141, 157, 175
BUONINSEGNI, Domenico, 225, 230, 410, 424, 435
BUSINI, *famille*, 385
BUSINI, Niccolò del Buono, 127, 174, 316, 367, 387, 446

C

CABRINI, Anna Maria, 12, 439
CAMBI, Giovanni, 224, 347
CAMMAROSANO, Paolo, 75, 84, 85, 439, 455
CANACCINI, Federico, 302, 439
CAPPONI, Gino di Neri, 48, 75, 128, 185, 186, 187, 320, 337, 338, 362, 366, 380, 394, 409, 428, 444, 448
CAPPONI, Neri di Gino, 229

CAPPONI, Ugucione di Mico, 195, 207
CARCHERELLI, Bernardo, 183
Cardinal Latino (Malabranca ORSINI), 142, 329
CARLETTI, Paolo, 90, 91, 428, 439
CASTELLANI, Arrigo, 28, 40, 427, 429, 430, 432, 433
CASTELLANI, *famille*, 55, 63, 397
CASTELLANI, Francesco di Matteo, 55, 397, 398, 441
CASTELLANI, Michele di Vanni di Michele, 42, 43, 62, 364, 366, 380
CASTELNUOVO, Enrico, 360, 440
CASTRACANI, Castruccio, 138, 377
CAVALCANTI, Filippo di Cante, 281
CAVALCANTI, Giovanni, 192, 415
CAZALE-BERARD, Claude, 24, 25, 27, 39, 40, 41, 44, 438, 440
CECCHERINI, Nofri, 95
CERCHI, Bindaccio di Michele, 139, 316
CERCHI, Cerchio, 139
CERCHI, *famille*, 139, 286, 287, 434
CERCHI, Michele di Bindaccio, 276, 283
CHABOD, Federico, 16, 31, 440
CHABOT, Isabelle, 8, 26, 68, 90, 423, 428, 429, 440
Charles VII (Dauphin), 141, 393, 394
Charles VIII, 35
CHELLI (SERCHELLI), Buonaccorso di Leonardo, 234
CHELLINI DA SAN MINIATO, Giovanni di Antonio, 95, 99, 405, 413, 429, 458
CHERUBINI, Giovanni, 26, 129, 435, 440
CHIAPPELLI, Fredi, 31, 440
CHITTOLINI, Giorgio, 16, 17, 440, 441, 445
CIAPPELLI, Giovanni, 16, 22, 24, 26, 27, 37, 40, 41, 42, 43, 44, 54, 55, 64, 76, 95, 102, 105, 106, 107, 122, 130, 161, 195, 220, 221, 240, 254, 397, 398, 428, 429, 441
CICCHETTI, Angelo, 23, 44, 48, 423, 441
Cicéron, 30, 103, 372
CIURIANNI, *famille*, 27

CLANCHY, Michael T., 73, 441
 COCCHI-DONATI, Jacopo di Niccolò, 24,
 95, 96, 98, 103, 230, 231, 232, 233,
 237, 238, 239, 241, 242, 243, 248,
 250, 251, 256, 274, 277, 365, 368,
 371, 405, 425, 427
 COCCHI-DONATI, Niccolò di Cocco, 96
 COHN, Samuel, 18, 163, 441
 COLUCCI, Benedetto, 230
 COMPAGNI, Dino, 76, 354
 CONNELL, William J., 16, 442, 443
 CONTI, Elio, 16, 54, 111, 129, 430, 442,
 452
 CORSINI, Duccio, 69
 CORSINI, *famille*, 23, 40, 45, 68, 69, 70,
 71, 86, 92
 CORSINI, Filippo di Tomaso, 68, 69,
 360
 CORSINI, Giovanni di Matteo, 70
 CORSINI, Matteo di Giovanni, 70, 195,
 199, 246
 CORSINI, Matteo di Niccolò, 68, 69, 71,
 429
 CORSINI, Neri, 69
 CORSINI, Piero di messer Tomaso, 69
 CORSINI, Tomaso, 69
 CORTESE, Maria Elena, 282, 442
 CRABB, Ann, 101, 442
 CREDI, *famille*, 60
 CUTINELLI-RENDINA, Emanuele, 22

D

DA CASTELFIORENTINO, Lapo di Pacino,
 60, 61, 63, 137
 DA CASTIGLIONCHIO, Bernardo di Lapo,
 95, 101, 168, 365
 DA CASTIGLIONCHIO, Lapo, 24, 46, 51,
 103, 168, 169, 170, 174, 253, 263,
 264, 278, 282, 291, 293, 299, 307,
 308, 309, 350, 355, 364, 365, 372,
 376, 426, 428, 442, 443
 DA CASTIGLIONCHIO, Paolo di Lapo,
 168, 346, 424
 DA CERTALDO, Paolo, 24, 28, 410, 435
 DA LUTIANO, *famille*, 92
 DA LUTIANO, Lorenzo di Tano, 48, 84,
 91, 92, 144
 DA MONTECATINI, Naddo di Nepo, 22,
 84, 94, 166, 167, 170, 171, 174, 184,
 252, 272, 273, 292, 293, 294, 301,
 304, 305, 325, 329, 343, 345, 346,
 347, 350, 353, 354, 364, 366, 367,
 380, 426
 DA PANZANO (FIRIDOLFI), Luca di
 Matteo, 27, 45, 75, 144, 168, 175,
 195, 196, 198, 224, 245, 246, 270,
 278, 284, 286, 331, 392, 399
 DA PANZANO (FIRIDOLFI), Luca di Totto,
 61, 144, 179, 283, 284, 285, 343,
 351, 365, 376, 426
 DA PANZANO, *famille*, 247, 285
 DA POLENTA, Guido Novello, 139
 DA SASSOFERRATO, Bartolo (Bartole),
 145, 149, 263, 264, 291, 436, 455
 DA TOLENTINO (MAURUZZI), Niccolò,
 202, 207, 217
 DA UZZANO, Niccolò, 192, 332, 337
 DA VERRAZZANO, *famille*, 283
 DA VERRAZZANO, Niccolò, 139, 458
 DA VERRAZZANO, Pierandrea di
 Bernardo, 139
 DA VERRAZZANO, Piero di Banco, 139
 DATI, Goro (Gregorio) di Stagio, 54, 55,
 97, 127, 137, 195, 196, 327, 328,
 374, 375, 387, 388, 390, 391, 392,
 410, 429, 435, 453
 DATI, Leonardo di Stagio, 390
 DATINI, Francesco, 24, 433
 DAVIDSOHN, Robert, 75, 276, 442
 DE ANGELIS, Laura, 20, 111, 302, 337,
 428, 442, 443
 DE CERTEAU, Michel, 31, 443
 DE ROBERTIS, Domenico, 22
 DE VINCENTIIS, Amedeo, 147, 149, 158,
 159, 160, 443
 DE' PIGLI, Giovanni di Jacopo, 77, 103,
 372
 DEI GIROLAMI, Remigio, 145
 DEI, Benedetto, 225, 230, 234, 241
 DEL BENE, Ricciardo di Francesco, 95
 DEL CORAZZA, Bartolomeo di Michele,
 60, 61, 63, 64, 195, 274, 294, 295,
 330, 331, 341, 348, 362, 387, 392,
 396
 DELL'ANTELLA, Guido di Filippo, 286
 DELLA SCALA, *famille*, 12
 DELLA TOSA (TOSINGHI), *famille*, 42,
 282

DELLA TOSA (TOSINGHI), Simone, 42, 135, 137, 143, 144, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 155, 158, 275, 282, 289, 304, 308, 343
DELLE RIFORMAGIONI, *famille*, 93
DELLE RIFORMAGIONI, Nofri di Piero, 22, 63, 84, 86, 88, 91, 92, 169, 172, 174, 186, 218, 273, 288, 304, 305, 323, 324, 343, 354, 360, 364, 424, 427, 450
DELLE RIFORMAGIONI, Piero di Grifo, 86, 92, 324
DESSI, Rosa Maria, 302
DIACCIATI, Silvia, 141, 275, 281, 428, 430, 443
DIETISALVI, Dietisalvi di Nerone, 95, 99, 102, 104, 136, 138, 157, 194, 196, 232, 245, 251, 298, 369, 424
DINI, Giovanni di Bruno, 86, 135, 152
DOGLIO, Maria Luisa, 101, 443
DOMINICI, Giovanni (BANCHINI), 387
Donatello (Donato di Niccolò di Betto BARDI), 413
DONATI, *famille*, 286, 287, 299
DONFRANCESCO, Giovanni, 93, 94, 428
DONI GARFAGNINI, Manuela, 101, 228, 430, 435, 443
DOSSE, François, 31, 443

E

ESTE, Borso, 233
ESTE, *famille*, 12, 233
Eugène IV Condulmer (pape), 63, 195, 197, 397

F

FABBRI, Lorenzo, 101, 443
FABRINI, *famille*, 246, 247
FAINI, Enrico, 154, 444
FALCUCCI, Falco, 68
FALCUCCI, Paliano di Falco, 68
FALLETTI-FOSSATI, Pio Carlo, 161, 444
FASANO GUARINI, Elena, 16, 444
FERENTE, Serena, 21, 301, 303, 305, 306, 309, 310, 328, 329, 444
FIORATO, Adelin C., 128, 377, 444
FOLENA, Gianfranco, 128, 428, 444
FONTANA, Alessandro, 31, 444
FOUCAULT, Michel, 133, 444

FOURNEL, Jean-Louis, 7, 13, 17, 22, 31, 32, 33, 372, 444, 445, 459, 460
FRANCESCHI, Franco, 18, 34, 60, 62, 73, 445
FRESCOBALDI, *famille*, 60, 151, 379
FUBINI, Riccardo, 223, 445

G

GADDI, Agnolo di Taddeo, 96, 225
GADDI, Francesco d'Agnolo, 96, 97, 234, 235, 240, 253, 429, 437
GAMBERINI, Andrea, 21, 22, 30, 445, 447, 454, 459
GARFAGNINI, Giancarlo, 223, 439
Gauthier de Brienne (Duc d'Athènes), 86, 134, 135, 136, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 257, 265, 268, 294, 379, 417, 471
GEDZELMAN, Séverine, 32
GENET, Jean-Philippe, 16, 21, 31, 445, 447
GENTILE, Marco, 12, 302, 303, 444, 446
GIACHINOTTI, *famille*, 278
GIANFIGLIAZZI, Bongianni di
Bongianni, 129, 235, 236, 243, 333, 427, 449
GIANFIGLIAZZI, Rinaldo, 93, 177
GILBERTI, Félix, 16, 446
GILLI, Patrick, 127, 146, 147, 388, 411, 446
Giovanni di Carlo (fra), 231
GIOVANNI, Francesco di Tommaso, 47, 87, 97, 129, 130, 168, 188, 195, 197, 199, 218, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 296, 298, 406, 407, 408, 409, 423, 434, 456, 460
GIUSTI D'ANGHIARI, Giusto, 230
GOLDTHWAITE, Richard, 26, 34, 446
GONDI, Carlo di Salvestro, 231, 232, 234, 243, 244, 251, 252, 371
GONZAGUE, *famille*, 12
GORI, Orsola, 223, 446
Goro di Giovanni, 230, 434
GREEN, Louis, 63, 137, 446
GREGORY, Heather, 101, 446
GRISELLI, Griso, 43
GUASTI, Cesare, 101, 166, 433

GUAZZALOTTI, *famille*, 285
 GUENEE, Bernard, 84
 GUERRI, Francesca, 127, 446
 GUGLIELMINETTI, Marziano, 23, 446
 GUICCIARDINI, Francesco (Guichardin),
 7, 14, 19, 22, 44, 253, 320, 445, 446,
 452
 GUICCIARDINI, Luigi di Piero, 124, 126,
 127, 166, 172, 179, 181, 205, 243,
 267, 270, 315, 318, 381, 388, 400,
 402, 407
 GUICCIARDINI, Piero di Jacopo, 18, 423,
 428
 GUIDI BRUSCOLI, Francesco, 247, 446
 GUIDUCCI DA SPICCHIO, Cipriano di
 Simone, 60, 61
 GUILHAUMOU, Jacques, 31, 447
 Guillaume de Moerbeke, 306
 GUILLOT, Céline, 31, 455
 GUTKIND, Curt S., 208, 447
 GUTWIRTH, Jacqueline A., 187, 434,
 447

H

HALBWACHS, Maurice, 33, 447
 HANKINS, James, 15, 447
 HARVEY, Louis-Georges, 31, 452
 HEIDEN, Serge, 31, 455
 Henri VII de Luxembourg (empereur),
 140, 308
 HERLIHY, David, 20, 26, 28, 34, 45, 59,
 73, 109, 337, 447
 HEXTER, Jack H., 31, 447

I

IGOR MINEO, Ennio, 337, 447
 INGLESE, Giorgio, 22, 447
 Isidore de Séville, 34

J

JONES, Philip J., 17, 23, 447
 JURDJEVIC, Mark, 405, 448

K

KENT, Dale V., 17, 20, 26, 71, 109, 115,
 191, 192, 193, 194, 195, 208, 209,
 223, 240, 337

KENT, Francis W., 17, 26, 34, 55, 129,
 223, 240, 254, 410, 454
 KLAPISCH-ZUBER, Christiane, 7, 17, 19,
 20, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 34, 39, 40,
 41, 44, 48, 50, 51, 53, 59, 60, 71, 73,
 76, 78, 79, 83, 86, 92, 94, 101, 108,
 109, 111, 127, 128, 130, 137, 158,
 264, 266, 275, 276, 278, 279, 280,
 282, 283, 284, 301, 337, 423, 430,
 440, 447
 KLEIN, Francesca, 12, 129, 243, 427,
 429, 441, 449
 KOVESI, Catherine, 46, 405, 430, 449,
 455

L

LA RONCIERE (DE), Charles-Marie, 17,
 432
 LANDUCCI, Luca, 230, 234, 236
 LANSING, Carol, 266, 281, 449
 LANTSCHNER, Patrick, 161, 449
 LARIONI, *famille*, 276
 LAVRENTIEV, Alexei, 31, 455
 LAZZARINI, Isabella, 21, 445, 459
 LE GOFF, Jacques, 33, 449
 LENZI, Domenico (il Biadaiuolo), 24,
 435, 454
 LORENZETTI, Ambrogio, 360, 438, 440
 LOTTI, Bernardo, 230, 232

M

MACHIAVELLI, Bernardo, 79, 95
 MACHIAVELLI, Girolamo, 226
 MACHIAVELLI, Niccolò (Machiavel), 7,
 17, 19, 22, 372, 418, 442, 444, 446,
 460
 MACINGHI STROZZI, Alessandra, 23,
 101, 443
 MAGALOTTI, Bese di Guido, 168, 172,
 173, 174, 270, 315, 316, 380, 423
 MAIRE VIGUEUR, Jean-Claude, 12, 450
 MALLETT, Michael, 223, 448, 450
 MANN, Nicholas, 223, 448, 450
 MANNELLI, *famille*, 149
 MANNINI, *famille*, 68, 393
 MANNINI, Salvestro di Giovanni, 77,
 294, 304, 354, 362, 365, 372, 387,
 392, 393, 394, 395, 425
 MANNO TOLU, Rosalia, 253, 452

- MANOVELLI, Terrino di Niccolò, 191, 194, 196, 198, 199, 205, 212, 220, 228, 234, 271, 316, 331, 392, 397, 423
- MANZUOLI, Giovanni di Niccolò, 64
- MANZUOLI, Giovanni di Taddeo, 23
- MARCHAND, Jean-Jacques, 22, 32, 442, 450
- MARCHELLO-NIZIA, Christiane, 31, 455
- Marsile de Padoue, 306
- MARTELLI, *famille*, 70
- MARTELLI, Mario, 22
- MARTELLI, Ugolino di Niccolò, 70, 75, 194, 196, 200, 201, 204, 209, 210, 216, 217, 372, 405
- Martin V Colonna (pape), 331
- MARTINES, Lauro, 50, 70, 75, 78, 79, 85, 94, 96, 127, 223, 447, 450
- MASI, Antonio di Tommaso, 195, 225
- MASI, Bartolomeo di Bernardo, 234
- MASSALIN, Paola, 96, 403, 426, 450
- MATUCCI, Andrea, 386, 391, 415, 435, 450
- MAZZEI, Lapo, 24, 433
- MAZZONI, Vieri, 302, 323, 431, 450
- MC LEAN, Paul D., 17, 30, 31, 32, 240, 246, 451
- MEDICIS (DE), Côme, 55, 60, 95, 96, 100, 102, 130, 134, 192, 194, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 229, 230, 234, 241, 243, 244, 245, 253, 254, 255, 258, 270, 271, 294, 297, 328, 364, 369, 372, 392, 397, 406, 413, 418, 429
- MEDICIS (DE), *famille*, 12, 13, 17, 55, 70, 71, 91, 95, 96, 98, 99, 101, 102, 115, 191, 193, 194, 195, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 209, 210, 211, 213, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 229, 230, 231, 235, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 258, 259, 261, 297, 332, 335, 344, 348, 372, 375, 396, 397, 398, 399, 404, 405, 414, 418, 419, 420, 421, 459, 471
- MEDICIS (DE), Filigno, 49, 50, 51, 278, 283, 429
- MEDICIS (DE), Giovanni d'Averardo, 23
- MEDICIS (DE), Laurent, 17, 35, 54, 95, 96, 102, 107, 194, 196, 199, 200, 209, 219, 221, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 240, 241, 247, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 364, 371, 372, 392, 400, 404, 405, 429
- MEDICIS (DE), Nannina, 55, 194
- MEDICIS (DE), Pierre (le Goutteux), 231, 232, 233, 242, 244, 247, 251, 252, 253, 254, 368, 406
- MEDICIS (DE), Rosso, 24
- MEDICIS (DE), Salvestro, 161, 167, 172, 176, 187, 267, 269
- MELERA-MORETTINI, Matteo, 32, 442
- Michele di Lando, 162, 169, 323
- MIGLIO, Luisa, 96, 427
- MIGLIO, Massimo, 73
- MILANI, Giuliano, 135, 451
- MINERBETTI (pseudo), 327, 435
- MINERBETTI, Andrea di Betto, 143, 380
- MOLHO, Anthony, 12, 16, 17, 18, 20, 27, 54, 60, 75, 109, 129, 208, 212, 219, 245, 246, 284, 285, 337, 429, 434, 437, 441, 447, 451, 452
- MONACHI, Niccolò di Ventura, 83, 84, 91, 93, 135, 149, 156, 269, 304, 311, 316, 379, 380
- MONALDI, Guido di Francesco, 166, 172, 184, 269, 270, 294, 314, 352, 365, 366, 425, 427
- MONTECASSINO, Antonio, 35
- MONTI, Antoine, 42, 154, 158, 192, 451
- MORDENTI, Raul, 12, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 33, 37, 41, 42, 44, 48, 75, 423, 441, 451
- MORELLI TIMPANARO, Maria Augusta, 253, 452
- MORELLI, *famille*, 385
- MORELLI, Giovanni di Pagolo, 45, 50, 53, 104, 128, 175, 176, 177, 179, 188, 265, 271, 272, 274, 283, 286, 287, 294, 296, 304, 305, 307, 308, 316, 325, 327, 341, 342, 346, 353, 354, 361, 366, 367, 385, 386, 387, 389, 392, 400, 410, 414, 422, 453, 459

MORELLI, Lionardo di Lorenzo, 44
 MORELLI, Lorenzo di Matteo, 235, 425
 MORELLI, Morello, 61
 MURATORI, Ludovico Antonio, 22, 25, 161, 452

N

NACCHIANTI, Andrea di Cristofano, 86, 87, 89
 NADI, Gaspare, 44
 NAJEMY, John M., 15, 20, 26, 60, 109, 115, 163, 164, 178, 187, 223, 224, 247, 339, 374, 452, 461
 NEMI, Nofri di Paolo, 86, 88, 89
 NEMI, Stefano di Nofri, 60, 63
 Neri di Bicci, 44, 60, 429
 NEWBIGIN, Nerida, 64, 431, 452
 NICCOLINI DE' SIRIGATTI, Lapo di Giovanni, 50, 175, 308
 Nicolas III Orsini (pape), 142
 NINCI, Renzo, 54, 111, 191, 193, 442, 452

O

Oderigo d'Andrea di Credi, 60, 61, 74, 75
 OLSEN, Mark, 31, 452
 ORSINI, Bertoldo, 93

P

PADGETT, John F., 17, 20, 31, 60, 109, 110, 115, 193, 219, 223, 240, 337, 452
 PALMIERI, Matteo di Marco, 99, 136, 157, 195, 271, 369, 390, 410, 414, 430, 442
 PALUMBO, Matteo, 128, 452, 458
 PAMPALONI, Guido, 223, 232, 238, 242, 452
 PANDIMIGLIO, Leonida, 25, 26, 27, 37, 41, 44, 127, 128, 195, 316, 389, 429, 453
 PANDOLFINI, *famille*, 68
 PANDOLFINI, Jacopo di Giannozzo, 70
 PANELLA, Emilio, 145, 436, 453
 Paolo di ser Guido, *cimatore*, 60, 62, 164, 170, 268, 290, 291, 380

PARENTI, Marco di Parente, 97, 178, 224, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 239, 241, 244, 252, 254, 384, 390, 391, 392, 413, 414, 423, 430, 435, 443, 454, 456
 PARIS, Robert, 161, 453
 PASTOUREAU, Michel, 183, 453
 PAZZI, *famille*, 35, 96, 99, 101, 134, 223, 224, 231, 233, 234, 236, 237, 282, 293
 PAZZI, Jacopo, 236, 251
 PEROL, Céline, 57, 129, 130, 453
 PEROSA, Alessandro, 46, 55, 129, 410, 413, 414, 427, 454
 PERUZZI, *famille*, 124, 195, 200, 210
 PERUZZI, Ridolfo, 216
 PERUZZI, Simone di Rinieri, 105, 106, 124, 166, 167, 205, 206, 210, 228, 243, 270, 357, 358, 359, 380, 381, 382, 383, 384, 388, 392, 394, 430
 PETRALIA, Giuseppe, 21, 454
 PETRIBONI, Pagolo di Matteo, 187, 188, 225, 434, 447
 PETRUCCI, Armando, 23, 28, 40, 41, 42, 68, 83, 429
 PETRUCCI, Cambio di Tano, 61, 64, 65, 331, 348, 368, 369, 392, 396, 423
 PETRUCCI, *famille*, 65, 66
 PETRUCCI, Mano di Cambio, 60, 65, 423
 PEZZAROSSA, Fulvio, 22, 23, 24, 26, 27, 37, 41, 44, 53, 60, 70, 75, 101, 200, 423, 429, 453, 454, 455
 PHILLIPS, Mark S., 223, 228, 230, 232, 240, 454
 Pie II Piccolomini (pape), 224
 PINCEMIN, Bénédict, 31, 455
 PIRILLO, Paolo, 442
 PITTI, Bonaccorso di Neri, 61, 107, 108, 128, 136, 144, 178, 268, 291, 292, 293, 294, 297, 304, 329, 360, 361, 368, 377, 387, 422, 430, 444, 453
 PITTI, Giovannozzo, 129
 PITTI, Luca, 64, 229, 232, 241, 243, 244, 252, 333
 POCKOCK, John, 31, 455
 POLIZIANO, Angelo (le Politien), 234, 236, 458

POLLINI, Domenico di Niccolaio, 77,
95, 98, 103, 408, 409
PONTREMOLI, Alessandro, 31, 455
POST, Gaines, 248, 455
POZZI, Mario, 31, 455
Ptolémée de Lucques (Bartolomeo
FIADONI), 306, 436
PUCCI, *famille*, 199, 454
PURO, Piero di Francesco, 60, 62, 63

Q

QUAGLIONI, Diego, 31, 145, 149, 302,
436, 455
Quintilien, 103

R

RAAFLAUB, Kurt A., 16, 447, 451, 452
RAGONE, Franca, 76, 455
RAVEGGI, Sergio, 148, 266, 275, 281,
301, 455, 456
RAVENSCHROFT, Judith, 410, 456
RENOUARD, Yves, 23, 456
RICCI, Agnolo di Giovanni, 136, 149,
150, 154, 274, 363, 369, 372, 400,
402, 403, 407
RICCI, *famille*, 55, 277, 322, 360, 365
RICCI, Giovanni di Ruggieri, 401
RICCI, Rosso di Ricciardo, 400
RICCI, Ugucione, 401, 402
RICCIARDI, Lucia, 64, 456
RICCOMANNI, *famille*, 45
RICŒUR, Paul, 31
RIDOLFI, Roberto, 139, 371, 427, 434,
456
RINALDI, Matteo di Borgo, 225, 434,
447
RINIERI, Bernardo di Stoldo, 224, 225,
226, 229, 239, 241, 247, 278, 399,
428, 437
RINIERI, *famille*, 278
RINUCCINI, Alamanno di Filippo, 97,
224, 230, 234
RINUCCINI, Filippo di Cino, 184, 225,
287, 427, 434
RITTAFFE (DRITTAFFEDI), Francesco di
Giovanni, 135, 142, 147, 148, 149,
150, 151, 152, 153, 154, 155, 156,
157, 290, 351, 427
RODOLICO, Niccolò, 163, 435, 456

ROMBY, Giuseppina Carla, 277, 456
ROSENTHAL, Elaine G., 129, 456
ROSSI DI SANTA ROSA (DE'), Pietro, 161,
456
ROSSI, *famille*, 18, 151, 214
RUBINSTEIN, Nicolai, 12, 14, 17, 18, 20,
26, 35, 44, 91, 109, 129, 191, 223,
225, 230, 248, 360, 434, 437, 439,
456, 460
RUCELLAI, *famille*, 413
RUCELLAI, Giovanni di Pagolo, 23, 24,
27, 45, 46, 55, 77, 103, 128, 129,
194, 196, 197, 198, 199, 206, 207,
224, 244, 271, 296, 369, 372, 389,
390, 409, 410, 411, 412, 413, 414,
424, 425, 427, 437, 448, 454
RUSTICHI, Antonio di Lionardo, 75, 128
RUTENBURG, Victor, 163

S

SALIMBENI, Leonardo di Bartolino, 165,
166, 270, 380, 428
SALUTATI, Coluccio, 94, 248, 327, 374,
436
SALVADORI, Patrizia, 16, 17, 457
SALVEMINI, Gaetano, 51, 179, 333, 457
SALVIATI, Jacopo, 48, 292, 296, 297,
348, 353, 354, 427
SALVIATI, Jacopo di Alamanno, 48, 293,
296, 297, 353, 362, 364, 365, 368,
380, 381, 387, 400
SANTI, Victor A., 31, 429, 457
SAPORI, Armando, 17, 23, 430, 431,
432, 433, 457
SASSETTI, Bartolomeo, 233
SASSETTI, Paolo, 43, 278, 428
SASSO, Gennaro, 22
SCHIAFFINI, Alfredo, 28, 40, 457
SCHIERA, Pierangelo, 16, 441
SCODELLAI, *famille*, 68
SCREPANTI, Ernesto, 161, 163, 166, 179,
457
SEIDEL MENCHI, Silvana, 26
SECELLART, Michel, 22, 149, 457
SENSOLI, Francesco, 125, 428, 457
SESTAN, Ernesto, 161, 457
SFORZA, *famille*, 254
SFORZA, Francesco, 413
SIMONETTA, Marcello, 223, 231, 458

SIMONS, Patricia, 17, 223, 448
 SKINNER, Quentin, 31, 360, 458
 SODERINI, Niccolò, 241
 SODERINI, Tommaso, 35
 SORANZO, Giovanni, 254, 458
 SPINI, Cristofano, 180
 SPINI, Doffo di Nepo, 138, 180, 181, 183, 276, 365, 423
 STEFANI, Marchionne di Coppo (Baldassare BONAIUTI), 42, 77, 92, 153, 154, 160, 161, 168, 170, 175, 180, 184, 435
 STELLA, Alessandro, 13, 18, 34, 60, 161, 163, 164, 179, 180, 276, 380, 430, 458
 STOPANI, Renato, 139, 141, 283, 458
 STRINATI (ALFIERI), Belfradello di Niccolò, 141, 236, 297, 371, 403, 428
 STRINATI (ALFIERI), *famille*, 139, 281
 STRINATI (ALFIERI), Neri di Alfiero, 140, 141, 142, 275, 280, 281, 307, 308, 311, 312, 350, 428, 430, 443
 STROZZI, Bernardo, 39
 STROZZI, Carlo (sénateur), 44, 54
 STROZZI, *famille*, 44, 69, 101, 156
 STROZZI, Filippo di Matteo, 45, 52, 53, 236, 251, 297, 343, 372, 404, 424, 428
 STROZZI, Giovanni di Marco, 60, 195
 STROZZI, Girolamo di Carlo, 95, 104
 STROZZI, Matteo di Simone, 44, 45, 75, 95, 99, 100, 120, 194, 195, 196, 397, 424, 428
 STROZZI, Palla di Nofri, 43, 55, 194, 244, 397, 413
 STROZZI, Piero di Carlo, 86
 STROZZI, Simone di Filippo di Lionardo, 44, 45, 424
 SZNURA, Franek, 27, 75, 245, 246, 284, 285, 428, 429, 434, 442, 443, 451, 457

T

TABACCO, Giovanni, 301, 458
 TABET, Xavier, 31, 444
 TAMASSIA, Nino, 37, 458
 TANZINI, Lorenzo, 16, 302, 459
 TARASSI, Sergio, 301, 456

TARLATI, Marco, 252
 TARTARO, Achille, 22, 459
 TAURISSON, Dominique, 31, 437
 TENENTI, Alberto, 16, 28, 31, 411, 430, 435, 448, 459
 TERREAUX-SCOTTO, Cécile, 30, 35, 45, 51, 113, 459
 TORNAQUINCI, *anonyme*, 48, 275, 276, 308, 350
 TORNAQUINCI, *famille*, 90, 278, 279, 280, 299, 430, 448
 TORNAQUINCI, Francesco, 90
 TOSCANI, Bernard, 223, 430, 448, 459
 TREXLER, Richard, 30, 64, 163, 212, 459
 TRIPODI, Claudia, 128, 316, 459

U

UBALDINI, *famille*, 92
 UBERTI (DEGLI), *famille*, 142
 UBERTI (DEGLI), Farinata, 139
 Urbain VI Prignano (pape), 318, 319

V

VALERI, Nino, 301, 306, 459
 VALLERANI, Marco, 17, 459
 VALORI, Bartolomeo di Filippo di Bartolomeo, 404
 VALORI, Bartolomeo di Niccolò di Taldo, 404
 VALORI, *famille*, 27, 46, 404, 405
 VALORI, Filippo di Bartolomeo, 46, 99, 247, 405
 VALORI, Niccolò di Filippo di Bartolomeo, 405
 VARESE, Claudio, 391, 459
 VECCHIETTI, *famille*, 90
 VELLUTI, Donato di Lamberto, 22, 28, 48, 50, 61, 95, 102, 104, 135, 136, 137, 142, 144, 148, 151, 154, 157, 265, 267, 283, 285, 288, 289, 294, 304, 305, 308, 312, 341, 343, 345, 350, 352, 356, 357, 359, 364, 367, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 400, 422, 427, 430
 VELLUTI, *famille*, 17, 102, 144, 157, 376
 VETTORI, Paolo di Boccuccio, 61, 278

VILLANI, Giovanni, 28, 42, 73, 76, 145,
146, 156, 263, 275, 307, 354, 435,
439, 449
VILLANI, Matteo, 306, 311
VISCONTI, Barnab , 383
VISCONTI, *famille*, 12, 15, 276, 326,
383, 391, 435
VISDOMINI, Simone, 92
VITI, Paolo, 443, 452
VIVIANI, Viviano di Piero, 24, 234, 236,
425, 431, 433
VON FABRICZY, Cornelius, 331, 459
VON MOOS, Peter, 337, 460

W

WEBER, Max, 16, 460
WEINSTEIN, Donald, 12, 460
WHITFIELD, John H., 31, 460
WILSON, Barbara V., 129, 460
WITT, Ronald, 109, 301, 302, 306, 309,
311, 326, 327, 329, 460

Z

ZABBIA, Marino, 73, 78, 84, 85, 94, 460
ZANCARINI, Jean-Claude, 7, 13, 17, 22,
31, 32, 33, 161, 436, 444, 445, 460
ZANON, Renzo, 31, 461
ZORZI, Andrea, 12, 13, 14, 16, 20, 21,
349, 360, 442, 443, 445, 447, 461

TABLE DES MATIERES

ABSTRACT	2
RESUME DE LA THESE	3
REMERCIEMENTS	7
AVERTISSEMENTS LIMINAIRES	9

INTRODUCTION 11

<i>Décrire les mutations de la cité.</i>	14
<i>Les livres de famille, voix du popolo florentin.</i>	22
<i>Les temps de la cité : expérience, mémoire, histoire</i>	33

PARTIE I

LES FAMILLES ET LO STATO : DEFINITIONS CROISEES 37

CHAPITRE 1 – LES LIVRES DE FAMILLE FLORENTINS : TENTATIVES DE DEFINITION..... 39

<i>L’archipel des livres de famille</i>	40
<i>Le stato de la famille.</i>	46

CHAPITRE 2 – UN ENSEMBLE EN QUESTIONS : LA VARIABLE ECONOMIQUE..... 57

<i>Les livres de famille, voix du Popolo (grasso) avant tout.</i>	58
<i>Catégories socio-professionnelles et écriture de la cité.</i>	61

CHAPITRE 3 – ÉDUCATION DES AUTEURS ET SENS CIVIQUE : LA VARIABLE CULTURELLE..... 73

<i>Un substrat culturel florentin.</i>	73
<i>Les milieux culturels florentins face à la cité : vue d’ensemble.</i>	77
<i>Les notaires et la cité.</i>	83
<i>L’élite culturelle : humanistes et docteurs en droit</i>	94

CHAPITRE 4 – AFFARI DI STATO : LA VARIABLE POLITIQUE 105

<i>Vue d’ensemble statistique</i>	110
<i>Stato des familles et visages du politique dans les livres de famille.</i>	119
<i>L’écriture de la cité au sein de l’œuvre : stratégies d’auteurs.</i>	124

CONCLUSION 131

PARTIE II

L'HISTOIRE VUE PAR LES FAMILLES : INSTANTANES..... 133

CHAPITRE 5 – FONDATIONS (1250-1343) 135

Les fondations des familles et de la cité 137

Visions de la Seigneurie du Duc d'Athènes 146

Conclusions 159

CHAPITRE 6 – LE TUMULTE ESCAMOTE (1378-1382) 161

Un moment construit..... 164

Donner un sens au moment : la lecture Guelfe. 170

De la mémoire à l'histoire : guelfisme et identité des familles et de la cité..... 174

Conclusions 189

CHAPITRE 7 – POUR OU CONTRE (1433-1434) 191

Perceptions du conflit et de ses acteurs en 1433-1434..... 194

L'horizon de l'agir politique : usages et tranquillité de la cité..... 205

L'apologie (paradoxale) du consensus..... 212

Conclusions 220

CHAPITRE 8 – CONSOLIDATION DU STATO (1458–1480) 223

Le(s) cours des événements 224

Hors des Médicis, point de salut 239

Vers une autonomisation du champ politique ? 248

Conclusions 255

CONCLUSION 257

PARTIE III

PANORAMIQUES : LES FAMILLES AU MIROIR DE LA CITE..... 261

CHAPITRE 9 – DES GRANDI AUX POPOLANI 263

(Mau)dire les Grandi 266

Les Grandi et la cité..... 275

Itinéraire sémantique du Popolo 288

Conclusions 298

CHAPITRE 10 – ÊTRE OU NE PAS ÊTRE GUELFE	301
<i>Les Guelfes des Origines : se dire en contexte</i>	303
<i>Le règne de la Parte</i>	309
<i>Le temps du déclin</i>	326
<i>Conclusions</i>	333
CHAPITRE 11 – VISIONS DU CORPS POLITIQUE	337
<i>Les cittadini, cellules du corps politique</i>	339
<i>Penser la cité</i>	349
<i>Quid du stato ?</i>	363
<i>Conclusions</i>	372
CHAPITRE 12 – L’AUTEUR-CITOYEN ET LA FIGURE DE L’ACTEUR POLITIQUE	374
<i>Le temps des acteurs : le passé en patrimoine</i>	376
<i>La nouvelle scène médicéenne et la fin de l’écriture de l’histoire</i>	396
<i>Conclusions</i>	414
 CONCLUSION	 416
 BIBLIOGRAPHIE	 423
SOURCES PRIMAIRES	423
<i>Sources primaires manuscrites</i>	423
<i>Sources primaires éditées</i>	426
SOURCES SECONDAIRES	430
<i>Écrits privés écartés du corpus primaire</i>	430
<i>Écrits à destination publique</i>	434
ETUDES	436
 INDEX DES NOMS DE PERSONNES	 463
 TABLE DES MATIERES	 473